

# ANALECTA BOLLANDIANA

**TOMUS LXII**

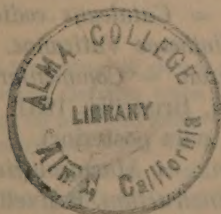
**EDIDERUNT**

**PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS**

**BALDVINUS DE GAIFFIER**

**PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN**

**PRESBYTERI SOCIETATIS IESU**



**BRUXELLES**

**SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, boulevard Saint-Michel**

**1944**

**Property of**

**CLgA**

**Please return to**

**Graduate Theological  
Union Library**

- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatio. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibid., 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Gr. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Gr. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Gr. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo xvi qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Comm. martyr. rom.* = *Martyrologium Romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad *Acta Sanctorum Decembris*).
- Mir. BVM.* = *Index miraculorum B. V. Mariae editus in Anal. Boll.*, t. XXI, p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad *Acta Sanctorum Novembris*).

## TRANSLATIONS ET MIRACLES

### DE S. MENNAS

PAR LÉON D'OSTIE

ET PIERRE DU MONT CASSIN

*S. Mennas, ermite dans le Samnium au vi<sup>e</sup> siècle, ne nous est connu que par un passage des Dialogues de S. Grégoire le Grand<sup>1</sup>. Cette notice biographique, qui est fort sommaire et ne contient guère que des traits miraculeux, souligne que le solitaire jouissait d'une grande réputation dans la région : De cuius operis narratione unum auctorem non infero, quia paene tot mihi in eius vita testes sunt, quot Samnii provinciam noverunt<sup>2</sup>. Mennas mourut vers 583<sup>3</sup>.*

*L'estime universelle, dont l'ermite fut entouré de son vivant, se transforma-t-elle, après sa mort, en un culte? C'est très vraisemblable, mais il faut descendre jusqu'au x<sup>e</sup> siècle pour en trouver une trace certaine<sup>4</sup>. Dans un acte émanant de la chancellerie de l'ar-*

<sup>1</sup> BHL. 5925. Comme son homonyme, le célèbre martyr égyptien, notre S. Mennas est fêté le 11 novembre. Quelques textes le commémorent le 10 du même mois. Nous rassemblons les pièces du dossier du saint ermite en vue du prochain volume des *Acta Sanctorum*.

<sup>2</sup> Plus haut, S. Grégoire notait : *Menas...*, qui nostrorum multis cognitus. Il semble donc bien que des personnages de l'entourage du pape aient connu le solitaire.

<sup>3</sup> *Ante hoc fere est decennium defunctus*, écrit S. Grégoire. Or les *Dialogues* ont été composés vers 593.

<sup>4</sup> D'après un auteur du milieu du xix<sup>e</sup> siècle, Fr. Viparelli, le corps de S. Mennas aurait été transporté à Sant' Agata dei Goti dès le vii<sup>e</sup> siècle (*Riproduzione delle memorie storiche sulla città e diocesi di S. Agata de' Goti con delle aggiunte e maggiori dilucidazioni sul conto di talune cose altra volta esposte*, Napoli, 1845, p. 32-33). Cet opuscule reproduit avec quelques additions les *Memorie storiche della città di S. Agata de' Goti per l'epoca del principio dell'era volgare sino al 1840* (Napoli, 1841). Viparelli cite comme unique preuve de cette affirmation un passage d'Orderic Vital : « Questa nostra dicitura è l'estrat-



chevêque de Bénévent, Landolphe I, et daté du 1<sup>er</sup> mars 975, il est fait mention de la reconstruction d'une église en l'honneur de S. Mennas : Dum vos, Auxenti et Theodorice, filii cuiusdam Aroaldi, habitatores castri, quod Toccum dicitur, in finibus eiusdem Castri ecclesiam a novo construxistis fundamine, in proprio vero (*leg. vestro*) territorio, in honore S. Mennae in loco qui sub eius nomine appellatur <sup>1</sup>. Comme on le voit, deux pieux laïques avaient restauré un sanctuaire de S. Mennas sur le territoire de Tocco, petite bourgade située sur le Mont Taburnus <sup>2</sup>, dont une des hauteurs, ainsi que le rappelle le texte, s'appelait Mons S. Mennatis. C'est à ce sanctuaire que nous ramène la Translatio S. Mennatis (BHL. 5927), dont voici le

to di quanto ci rimase scritto da Orderico Vitale : Mennas, ei dice, a magno Gregorio in *Dialoghis memoratus*, vir illustris in Samnii provincia, solitariam vitam duxit, cuius corpus in civitate Agathopoli... in regno Apuliae propria in ecclesia asservatur et ibi septimo currenle saeculo translalum. » En note, il fournit l'indication suivante : Orderici Vitalis Angligenae coenobii Uticensis monachi, *historia ecclesiastica libri octo*, sans aucune précision. Nous avons vainement cherché ce passage dans l'édition d'A. DUCHESNE, *Historiae Normannorum scriptores antiqui* (Paris, 1619), p. 319-925. Nous ne l'avons pas davantage trouvé dans l'édition d'A. Le Prevost et L. Delisle (Paris, 1838-1855), qui est munie d'excellentes tables et d'une concordance avec l'édition d'A. Duchesne. Les auteurs postérieurs tels que F. PROCACCINI (*Gli Atti di San Menna eremita*, Napoli, 1883, pp. 25, 51) et Fr. PEDICINI (*La Valle Vitulanese e S. Menna solitario*, Bari, 1884, p. 76-78) ne font que répéter Viparelli, sans préciser en quel endroit de l'œuvre d'Orderic Vital se lit ce passage. Où Viparelli a-t-il puisé ce texte ? Nous ne saurions le dire. Nous remercions le P. A. Raes, S. I., d'avoir bien voulu consulter à notre intention l'ouvrage de Viparelli.

<sup>1</sup> Cet acte est conservé dans le cartulaire désigné sous le nom : Chronique de Sainte-Sophie de Bénévent (Bibl. Vat., fonds Vatican, n° 4939 ; cf. O. BERTOLINI, *I documenti trascritti nel « Liber preceptorum Beneventani monasterii S. Sophiae »*, dans *Studi di storia napoletana in onore di Michelangelo Schipa*, Napoli, 1926, p. 19, n° 28 ; K. VOIGT, *Die königlichen Eigenklöster im Langobardenreiche*, Gotha, 1909, p. 165-166). Jusqu'ici nous ne possédons que l'édition défectueuse d'Ughelli, *Italia sacra*, t. X, *Anecdota*, col. 507. O. Bertolini doit en donner une nouvelle dans les *Fonti per la storia d'Italia*. Elle n'a pas encore paru. Les deux frères, mentionnés dans la charte du 1<sup>er</sup> mars 975, se rencontrent également dans un acte du 24 novembre 979 (O. BERTOLINI, op. c., p. 38, n° 147).

<sup>2</sup> Prov. de Bénévent, circonscription de Vitulano. Voir F. PROCACCINI, op. c., p. 17 ; H. W. KLEWITZ, *Zur Geschichte der Bistumsorganisation Campaniens und Apuliens im 10. und 11. Jahrhundert*, dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, t. XXIV (1933), p. 14-15 ; St. BORGIA, *Memorie istoriche della pontificia città di Benevento*, t. II (Roma, 1764), p. 211,



résumé : En 1094, Robert, fils de Rainulphe, comte d'Alife et de Caiazzo<sup>1</sup>, avait reconstruit la cathédrale de cette dernière ville et souhaitait l'enrichir de reliques. Sur le conseil de Madelmus, abbé de Sainte-Sophie de Bénévent<sup>2</sup>, il se mit à la recherche du corps de S. Mennas, qui, d'après la tradition, reposait dans le petit oratoire du Mont Taburnus. Robert réussit à découvrir le corps et le transporta à Caiazzo.

Désireux de conserver le souvenir de cette translation, il demanda à l'abbé du Mont-Cassin, Oderisius<sup>3</sup>, de la faire consigner par écrit. Le travail fut confié à un des personnages les plus marquants de cette époque, Léon Marsicanus ou d'Ostie, le célèbre chroniqueur de l'abbaye<sup>4</sup>. En tête de la *Translatio*, Léon plaça une *Vita*<sup>5</sup> qui n'est guère qu'une paraphrase de la notice de S. Grégoire<sup>6</sup>. Le texte de la

<sup>1</sup> Sur ce prince on peut consulter le tableau généalogique des comtes d'Aversa et des princes de Capoue dressé par Ferdinand CHALANDON, dans son *Histoire de la Domination normande en Italie et en Sicile*, t. I (Paris, 1907), p. 112 ; cf. P. F. KEHR, *Italia pontificia*, t. VIII (Berlin, 1935), p. 273. On rencontre son nom comme comte de Caiazzo dans des documents entre 1086 et 1115.

<sup>2</sup> Mort en 1107. Cf. *Annales Beneventani*, ed. O. BERTOLINI, dans *Bullettino dell' Istituto storico italiano e Archivio Muratoriano*, t. XLII (1923), p. 153 ; P. F. KEHR, t. c., p. 155 ; E. CASPAR, *Petrus Diaconus und die Monte Cassinenser Fälschungen* (Berlin, 1909), p. 15. Madelmus fut élu abbé de Sainte-Sophie en 1074, ainsi que le notent les *Annales Beneventani* (ed. O. BERTOLINI, t. c., p. 144). Sur plusieurs documents relatifs à l'abbé Madelmus, voir l'article du même auteur, dans les *Mélanges M. Schipa*, cités ci-dessus pp. 20, 43 et passim.

<sup>3</sup> Oderisius I fut élu abbé du Mont Cassin le 14 septembre 1087, sur la proposition de son prédécesseur Didier, qui était devenu pape sous le nom de Victor III. Il dirigea l'abbaye pendant près de 19 ans et mourut le 2 décembre 1105. Cf. M. G., Scr. t. VII, pp. 577, 753, 760 ; P. F. KEHR, t. c., pp. 151, 158.

<sup>4</sup> Il entra au monastère du Mont Cassin vers 1060. En 1101, il devenait cardinal d'Ostie. Il mourut le 22 mai 1115. Voici, d'après Pierre diacre, la liste de ses œuvres littéraires : *Fecit sermones de pascha, de nativitate, historiam peregrinorum, historiam Casinensis archisterii divisam in libros quatuor, Vitam sancti Mennatis et alia quamplurima quae in nostram non venere notitiam* (*Liber de viris illustribus Casinensis coenobii*, c. XXX ; cf. M.G., Scr. t. VII, p. 551). U. Balzani écrivait à propos de Léon d'Ostie : « Forse oggi dovremmo considerarlo come il maggiore storico italiano del medio evo dopo Paolo diacono » (*Le cronache italiane nel medio evo*, Milan, 1901, p. 164).

<sup>5</sup> BHL. 2956. Elle est inédite ; seuls quelques extraits ont été publiés, à savoir le prologue et un bref passage tiré des derniers paragraphes.

<sup>6</sup> *Hoc autem prefatus comes idcirco tantopere flagitabat quoniam ... et ea quae de hoc ipso sancto viro in libris Dialogorum suorum beatus papa Gregorius scripserat, nimis compendiosa et quasi transcursum viderentur esse commemorata.*

*Translatio* n'est accessible que dans l'édition de Martène et Durand<sup>1</sup>. Elle reproduit une copie que Mabillon avait faite d'après un manuscrit du Mont Cassin, qui existe encore et porte le numéro 413. Le savant bénédictin n'a transcrit que le texte courant, sans tenir compte<sup>2</sup> des nombreux remaniements et additions, dont est surchargée la seconde partie de la *Translatio*. Nous voudrions identifier l'auteur de ces notes additionnelles et apprécier l'intérêt historique qu'elles peuvent avoir.

Le texte courant de la *Vita* et de la *Translatio* S. Mennatis est considéré par les paléographes comme étant de la main de Léon d'Ostie<sup>3</sup>. Il est écrit en beaux caractères bénéventins; quant aux insertions, qui sont également en écriture bénéventine, elles sont d'un tracé réduit et simplifié. Les fioritures et les traits anguleux, si caractéristiques des manuscrits de cette région, sont très atténués, pour ne pas dire supprimés. A propos de ces additions, se pose exactement la même question qu'au sujet de la célèbre recension de la chronique du Mont Cassin, rédigée par Léon d'Ostie et conservée dans le manuscrit 4623 de Munich; aussi croyons-nous indispensable de rappeler brièvement l'état de la controverse.

Ce codex est caractérisé par la présence de multiples corrections et compléments, insérés le plus souvent dans les marges et au bas des folios. Le texte courant est en écriture bénéventine très soignée. Les notes sont de la même écriture, mais d'un modèle très simplifié

*Ut autem fideles quique populi ad eius convenientes sollennia haberent unde se eadem die in eius laudibus festivius exercerent, non illa tantum quæ luculentissimo tanti presulis stilo digesta fuerant, congestis undecumque sententiis competentibus, ampliari et spatiari poposcerat...* (cod. Casin. 413, f. 128). Comme on le voit, c'est à un exercice d'amplification littéraire que s'est livré Léon d'Ostie.

<sup>1</sup> *Veterum scriptorum.... amplissima collectio*, t. VI (Paris, 1729), p. 979-984. Ce texte a été réimprimé dans MIGNE, *P. L.*, t. CLXXIII, col. 991-998.

<sup>2</sup> Sauf en un endroit. Au folio 133, le texte courant s'arrête au bas de la page: *Perrexit itaque protinus comes cum abbatibus supradictis Alifas*, et recommence au verso par une phrase qui ne se soude pas à la précédente. A cet endroit a été inséré un développement plus détaillé et plus précis, dont Mabillon a pris quelques phrases de manière à combler la lacune (*P. L.*, t. c., col. 995).

<sup>3</sup> Le manuscrit a été analysé récemment par Dom Mauro Inguauez dans le t. III du *Codicum Casinensium manuscriptorum catalogus*, paru en 1938. Malheureusement nous n'avons pu prendre connaissance de ce tome III, qui ne se trouve ni en Belgique ni à Paris. On peut consulter la brève description de E. A. LOEW, *The Beneventan Script* (Oxford, 1914), pp. 330, 350.



et réduit. Le premier éditeur, Wattenbach, estimait que quelques folios du texte et l'ensemble des notes étaient de la main de Léon d'Ostie<sup>1</sup>. Plus tard, Chroust crut devoir attribuer à Léon d'Ostie l'intégralité du manuscrit de Munich<sup>2</sup>.

Longtemps, sur l'autorité de Wattenbach, les historiens admirent que le manuscrit de Munich contenait les remaniements que l'auteur avait l'intention d'introduire dans une édition révisée de son texte. Depuis quelques années, les conclusions de l'illustre savant ont été peu à peu ébranlées, surtout par les recherches de W. Smidt<sup>3</sup> et H. W. Klewitz<sup>4</sup>. Il apparaît, en effet, que les additions marginales et interlinéaires du manuscrit 4623 ne sont pas de Léon d'Ostie, mais d'un de ses successeurs dans la charge de chroniqueur de l'abbaye, Pierre du Mont Cassin<sup>5</sup>, dont l'activité littéraire se place entre 1130 et 1150. Cette découverte jette une nouvelle lumière sur les méthodes de travail de Pierre, dont E. Caspar<sup>6</sup> avait révélé l'inquié-

<sup>1</sup> M. G., Scr. t. c., p. 556 : « Nam continet primum ut ita dicam operis nucleum, brevem satis narrationem, diversis scriptorum manibus exaratam, quam deinde sua manu Leo et correxit et innumeris additionibus auxit. » Ce manuscrit provient du Mont Cassin et fut transporté au XII<sup>e</sup> siècle dans l'abbaye bavaroise de Benediktbeuren, où il portait la cote 123. Il a souvent été décrit, et nous aurons l'occasion de citer plusieurs travaux qui s'y réfèrent. Contentons-nous de signaler ici : G. LEIDINGER, *Der Codex lat. Monac. 4623 (Chronik des Leo Marsicanus)*, dans *Casinensia*, t. II (Monte Cassino, 1929), p. 365-368.

<sup>2</sup> *Monumenta palaeographica, Denkmäler der Schreibkunst*, ser. I, fasc. X (1903), pl. 2. E. A. LOWE, dans son monumental ouvrage : *Scriptura Beneventana* (1929), pl. 78, signalait l'opinion de Chroust, mais sans la faire sienne : « Precisely how much of the MS. is autograph, it is difficult to say and experts differ. » Mais il maintenait que les notes additionnelles étaient de Léon d'Ostie : « What is clear beyond any doubt, is that all the small writing in the margins and between the lines is by the author. »

<sup>3</sup> *Ueber den Verfasser der drei letzten Redaktionen der Chronik Leos von Monte Cassino*, dans *Papsttum und Kaisertum...* Paul Kehr zum 65. Geburtstag dargebracht (Munich, 1926), p. 263-286 ; Guido von Monte Cassino und die « Fortsetzung » der Chronik Leos durch Petrus Diaconus, dans *Festschrift Albert Brackmann dargebracht* (Weimar, 1931), p. 293-323.

<sup>4</sup> Le principal travail de H. W. Klewitz est celui qui a paru dans l'*Archiv für Urkundenforschung*, t. XIV (1935), p. 414-453 : *Petrus Diakonus und die Montecassineser Klosterchronik des Leo von Ostia*.

<sup>5</sup> C'est aussi l'avis de Dom Mauro Inguanez. Cf. A. MIRRA, *La visione di Alberico*, dans *Miscellanea Cassinese*, t. XI (1932), p. 40 ; W. SMIDT, *Die vermeintliche und die wirkliche Urgestalt der Chronik Leos von Montecassino*, dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, t. XXVIII (1938), p. 287.

<sup>6</sup> Op. c. surtout p. 196-204 : *Petrus diaconus als literarische Persönlichkeit*.

tante manie du faux littéraire. Les gloses du codex 4623 montrent à l'évidence que cet écrivain énigmatique interpole ou retranche dans les écrits d'autrui, avec la même désinvolture que s'il s'agissait de ses propres œuvres<sup>1</sup>.

Si on compare maintenant le manuscrit 413 du Mont Cassin avec celui de Munich, on constate que, de part et d'autre, on se trouve en face d'un cas identique. Comme nous le rappelions plus haut, le texte courant des folios du codex 413, qui contiennent la Vita et Translatio S. Mennatis, est un autographe de Léon d'Ostie<sup>2</sup>; quant aux notes additionnelles, elles offrent des ressemblances frappantes avec celles du manuscrit de Munich<sup>3</sup>. L'écriture a les mêmes traits et le même ductus; l'emploi des signes d'insertion est tout à fait semblable<sup>4</sup>. Aussi peut-on affirmer que le texte de la Translatio, rédigé et transcrit par Léon d'Ostie, a été remanié et amplifié par Pierre diacre<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Au terme de son étude, H. W. Klewitz remarque qu'une des caractéristiques de Pierre diacre est de cacher sa propre activité littéraire sous des noms d'emprunt : « Dieser Trieb zur Maske beherrscht auch seine Fälschungssysteme, die aus einer rein praktischen Zielsetzung allein nicht zu erklären wären. » *Archiv für Urkundenforschung*, t. c., p. 452-453.

<sup>2</sup> A notre connaissance, personne n'a mis ce point en doute. Récemment, M. W. Smidt rappelait quels étaient les autographes subsistants de Léon : Munich, n° 4623 (en partie); Vaticane, fonds Borgia, n° 211; Mont Cassin, n° 99, 413, 442 (ce dernier en partie); Vaticane, fonds Vatican, n° 1202 (*Quellen und Forschungen*, t. XXVIII, p. 293).

<sup>3</sup> Pour faire cette comparaison, nous disposons de la reproduction d'un certain nombre de feuillets du manuscrit 4623, à savoir M.G., Scr., t. c., pl. IV, p. 555 : divers fragments (reproduits, d'une manière peu satisfaisante, dans la Patrologie latine, t. CLXXIII, col. 447-448); A. CHROUST, op. c. : fol. 98<sup>v</sup>, 146, 154, 186; ARNDT-TANGL, *Schrifttafeln zur Erlernung der lateinischen Palaeographie*, t. II (4<sup>e</sup> éd., 1906), pl. 38; E. A. LOWE, *Scriptura Beneventana*, pl. 78 : fol. 85, 120<sup>v</sup>, 162, 188. Du manuscrit 413, nous possédons la photographie des folios contenant la Vita et la Translatio (fol. 128-135<sup>v</sup>). Nous remercions Dom Mauro Inguanez, qui a eu l'amabilité de nous la procurer.

<sup>4</sup> Les remarques que H. W. Klewitz fait à propos du Monacensis (*Archiv für Urkundenforschung*, t. c., p. 446) s'appliquent parfaitement au Cassinensis.

<sup>5</sup> H. W. Klewitz nous faisait savoir en 1935 qu'un examen rapide du manuscrit 413 lui avait aussi laissé soupçonner que les gloses n'étaient pas de Léon d'Ostie. Il avait à sa disposition une reproduction intégrale du ms. 4623 et avait transcrit la Translatio S. Mennatis du ms. 413. Il préparait un travail d'ensemble sur Pierre diacre (cf. *Lexikon für Theologie und Kirche*, t. VIII, 1936, col. 160); mais sa mort, survenue en 1943, l'aura sans doute empêché de réaliser son projet. Il nous reste d'autres autographes de Pierre diacre; les deux prin-



Pour corroborer cette preuve, nous avons essayé d'établir, d'une part, s'il y avait une différence de style entre le texte primitif et les additions et si, d'autre part, ces dernières offraient des traits de ressemblance avec les œuvres de Pierre diacre. L'étude comparative ne donne guère de résultat. Ce qui ne doit pas surprendre, car le remanieur s'inspire du texte de son prédécesseur et lui emprunte de nombreuses expressions. Tout ce que l'on peut dire, nous semble-t-il, c'est que dans les passages plus développés, pour lesquels Pierre ne disposait pas de récit parallèle, son style est plus négligé que celui de Léon d'Ostie, dont on a souligné, avec raison, le goût pour un langage correct et élégant<sup>1</sup>.

Si nous étudions le contenu des notes additionnelles de la *Translatio*, il semble bien qu'elles ne visent pas à modifier le récit à des fins intéressées. Les renseignements qu'elles fournissent ne trahissent aucun mobile caché et visent surtout à compléter la narration primitive. Il faut du reste reconnaître que Pierre a su remanier le récit sans en rompre la trame. La seule intention qui peut-être apparaît dans la série des notes est celle-ci : mettre davantage en relief le rôle prépondérant du comte dans la découverte des reliques et ajouter quelques précisions surtout d'ordre topographique. Les passages suivants suffiront à le prouver :

§ 4. His ... depactis, cepit devotus comes inhianter abbati insistere ut sine mora, quod erat pollicitus, indicaret. On relèvera les traits qui marquent l'insistance. — § 5\*. Le comte interroge des vieillards et prie ensuite l'abbé de questionner le moine qui gardait le sanctuaire. Ce moine s'étonne de la confiance manifestée par le

cipaux sont les nos 257 et 361 du Mont Cassin (E. CASPAR, op. c., p. 19-32 ; M. INGUANEZ, *Codicum Casinensium manuscriptorum catalogus*, t. II, 1 [1928], p. 68-71 ; t. II, 2 [1934], p. 208-212). Les récentes recherches de H. W. Klewitz ont enrichi la liste et ont permis de se rendre mieux compte du caractère de l'écriture de Pierre. Voir spécialement *Archiv für Urkundenforschung*, t. c., p. 446.

<sup>1</sup> Léon d'Ostie s'est servi de la prose rimée et du *cursus* (cf. C. VIVELL, *Leoninische Verse und Reime*, dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. XXXIII, 1912, p. 17-32). On trouvera dans cet article quelques passages de la *Translatio S. Mennatis*, où se rencontrent des exemples de *cursus*. Il est peut-être prématuré d'essayer de caractériser le style de Léon d'Ostie et celui de Pierre diacre, aussi longtemps que nous ne disposons pas d'une édition critique de leurs œuvres (cf. W. SMIDT, dans *Papsttum und Kaisertum*, p. 284-286 ; id., dans *Quellen und Forschungen*, t. XXVIII, p. 294).

comte de retrouver le corps. Quand, fatigué de chercher, l'abbé suggère au comte d'attendre le lendemain, celui-ci répond qu'il ne faut pas attendre et continue seul à fouiller le sol. — § 7. Dans les additions, le remanieur, oubliant pour ainsi dire la présence de l'abbé, parle uniquement du comte : comes industrius. Enfin, c'est dans les termes les plus flatteurs que dans les deux appendices, dont il va être question, Pierre fait allusion au comte Robert.

Voici maintenant les précisions topographiques :

§ 4. Le sanctuaire domine la localité de Vitulano : et ville que Vitulana dicitur imminet. — Plus loin, comblant une lacune du texte courant, Pierre signale que Robert a passé par Telese. Il décrit ensuite l'aspérité du chemin qui conduit jusqu'à l'oratoire. — § 8. Au retour, il mentionne une halte à l'église Saint-Vincent de Tocco et une autre à Saint-Étienne de Monticello. Il sait que, dans le peuple, la route qui mène à Caiazzo s'appelle Carrara.

A propos des additions à la chronique dans le *Monacensis* 4623, W. Smidt notait qu'il serait exagéré d'y voir seulement des remaniements tendancieux et de leur dénier toute valeur historique<sup>1</sup>. Cette remarque s'applique parfaitement à notre texte. Pierre, dans son travail d'interpolateur, a eu parfois l'intention de fournir des renseignements plus complets, dont on peut tirer parti.

Il nous reste à parler de deux compléments importants, qui ont été placés par Pierre à la fin de la *Translatio*. Ils constituent comme deux appendices. Le premier, dans sa pensée, doit s'insérer après la doxologie finale et avant une brève conclusion, qui clôt la rédaction de Léon d'Ostie. Il contient le récit encore inédit d'une seconde translation (BHL. 5928)<sup>2</sup>. En voici le résumé : le comte Robert, constatant que l'évêque de Caiazzo n'entourait pas les reliques d'un soin suffisant et, d'autre part, sollicité par Roffredus, archevêque de Bénévent<sup>3</sup>, et Adalard, évêque de Sainte-Agathe des

<sup>1</sup> *Quellen und Forschungen*, t. c., p. 291.

<sup>2</sup> Le P. Poncelet écrivait dans la BHL. : « Deest alia translatio (dans les éditions de la *Translatio S. Mennatis*) praeter initium epilogi. » En fait, cet épilogue appartenait à la rédaction primitive de Léon d'Ostie et non à ce récit ajouté dans la suite.

<sup>3</sup> Roffredus fut archevêque de Bénévent de 1076 à 1107 (O. BERTOLINI, op. c., p. 153). On rencontre son nom dans la dédicace de quelques documents hagiographiques, par exemple dans la *Passio Modesti* (BHL. 5983 d) publiée ici



Goths<sup>1</sup>, de céder le corps saint à leur diocèse, se décida à le donner à Adalard. Celui-ci, accompagné d'un nombreux cortège, vint à la rencontre des reliques et les plaça sur l'autel Saint-Pierre, dans la chapelle comtale à Sainte-Agathe. Nous ignorons malheureusement en quelle année eut lieu ce second transfert. Pierre, qui n'avait d'abord indiqué aucune précision chronologique, a ajouté après coup, au bas du folio 135 : III idus aprilis, cum a prima translatione in Caiatiam essent <...> anni exacti, laissant en blanc la place pour inscrire le nombre d'années écoulées depuis la première translation. Cette lacune n'a pas été comblée.

Par ailleurs, nous savons que les reliques de S. Mennas furent transférées à Sainte-Agathe avant le 4 septembre 1110, date à laquelle le pape Pascal II consacrait dans cette ville la nouvelle église élevée par le comte Robert en l'honneur du saint ermite<sup>2</sup>.

Pierre a ajouté un second appendice, qui commence au haut du folio 135<sup>r</sup>. L'encre semble d'une autre teinte, mais l'écriture, si elle est d'un format plus petit que celui des insertions précédentes, offre un ductus semblable. Le texte, qui se termine au folio 135<sup>v</sup>, comprend un prologue et une dizaine de Miracles. Dans le prologue, l'auteur affirme qu'il n'a pas été témoin des faits qu'il va relater, mais qu'il

même (t. LI, 1933, p. 369) ; dans la *Translatio S. Bartholomaei Liparim et inde Beneventum* (BHL. 1008 ; cf. St. BORGIA, op. c., t. I, (1773), p. 308 ; H. W. KLEWITZ, *Zum Leben und Werk Alberichs von Montecassino*, dans *Historische Vierteljahrschrift*, t. XXIX, 1935, p. 371-374).

<sup>1</sup> L'évêché de Sant' Agata était un des quinze évêchés suffragants de Bénévent. Nous possédons peu de documents sur ce diocèse à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Cf. H. W. KLEWITZ, *Zur Geschichte der Bistumsorganisation Campaniens und Apuliens*, t. c., pp. 10, 14, 44. Le comte Robert était aussi seigneur de Sant' Agata. Cf. CHALANDON, l. c. Dans un acte de 1097, il s'intitule : *Robertus divina ordinante clementia Sancte Agathensis plurimarumque civitatum comes* (A. GALLO, *Codice diplomatico Normanno*, t. I [Napoli, 1926], p. 15 = t. II des *Documenti per la storia dell' Italia meridionale*).

<sup>2</sup> Ph. JAFFÉ, *Regesta pontificum romanorum*, t. I (Leipzig, 1885), p. 741. Au sujet de l'inscription qui rappelle la consécration, voir UGHELLI, op. c., t. VIII<sup>2</sup>, p. 346 ; H. W. SCHULZ, *Denkmäler der Kunst des Mittelalters in Unteritalien*, t. II (Dresde, 1860), p. 333 ; É. BERTAUX, *L'art dans l'Italie méridionale* (Paris, 1904), p. 170-177. Les auteurs qui, à la suite de Fr. Viparelli, prétendent que le corps de S. Mennas reposait depuis le VII<sup>e</sup> siècle à Sainte-Agathe des Goths, affirment que la basilique élevée par le comte Robert a remplacé un ancien oratoire (cf. PEDICINI, op. c., p. 81-85). Le texte de l'inscription, tel que le reproduit cet auteur, est très incorrect.

les a recueillis de la bouche de personnes autorisées. Un seul miracle peut être daté approximativement, celui de la guérison du comte Robert, qui doit se placer entre les derniers mois de 1110, année de la consécration de l'église, et 1115, année de la mort du comte.

A trois reprises, l'auteur fait mention du transfert des reliques de S. Mennas à Sainte-Agathe (§§ 1, 2, 9); de plus, il prend soin de souligner que les guérisons ont été obtenues dans la basilique du saint. Qu'il suffise de citer les expressions suivantes : *ad basilicam sancti viri* (§§ 2, 3, 4, 6, 8); *ad tumulum sancti* (§§ 2, 4); *beati confessoris oratorium* (§§ 4, 5, 6); *sancti memoria* (§§ 8, 10). Pierre a voulu attirer l'attention sur le nouveau sanctuaire, où les fidèles recevaient des grâces tout aussi marquées que dans les églises de pèlerinage les plus célèbres. Ne raconte-t-il pas (§ 2) qu'une femme de Lombardie, qui était allée à Bari pour obtenir le rétablissement de son fils, fut mystérieusement avertie de recourir à l'intercession de S. Mennas? S'étant rendue au Mont Taburnus, elle apprit que les reliques avaient été enlevées et reposaient à Sainte-Agathe. Elle poursuivit donc son voyage et obtint la grâce qu'elle souhaitait.

Cette insistance ne nous éclaire-t-elle pas sur les causes qui ont décidé Pierre à retoucher et à compléter le texte? Il est probable que, tant à Caiazzo qu'à l'ancien sanctuaire du Mont Taburnus, on continuait non seulement à invoquer le saint, mais peut-être à prétendre que les reliques y reposaient. Pierre aura été sollicité par le clergé de Sainte-Agathe de bien vouloir consigner par écrit la dernière translation et les miracles accomplis dans la nouvelle basilique. On peut aussi se demander si Pierre a rédigé en même temps les diverses insertions et les Miracles. Comme nous le disions plus haut, ceux-ci semblent avoir été écrits avec une encre différente. En outre, dans la rédaction des diverses additions, Pierre a tenu à se dissimuler derrière Léon d'Ostie. Après avoir intercalé la seconde Translation dans le texte de la première, il ajoute une formule laissant entendre que l'auteur des derniers paragraphes est identique à celui qui a pris la plume à la requête de l'abbé Oderisius : *Fecimus, Domine, quod iussisti, redde quod promisisti*. Les Miracles forment un tout séparé, mais l'auteur ne se nomme pas. Il est vraisemblable que le texte du manuscrit 413 était destiné à être recopié; sans doute même a-t-il été envoyé aux religieux qui desservaient le nouveau sanctuaire de Sainte-Agathe<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le texte était destiné à l'office liturgique, car on distingue encore, dans



Dans l'édition qu'on va lire, nous reproduisons le texte complet du manuscrit 413 du Mont Cassin, négligeant les deux copies de Rome<sup>1</sup>. Nous gardons l'orthographe du manuscrit. Pour plus de clarté nous imprimons en caractères italiques les notes et les additions de Pierre diacre. Dans la mesure du possible nous les mettons vis-à-vis du texte primitif quand elles se contentent de retoucher ce dernier, et nous les intercalons en sommaire dans le récit de Léon, quand elles constituent un complément. La division en paragraphes a été introduite par nous.

B. G.

les marges, quelques rubriques qui marquent la division en leçons, par ex. : fol. 133, *Lectio VIII* en face de : *His ita...* ; fol. 134, *Lectio IX* en face de *sicque acceptes...* Ces divisions, sauf erreur, ont été écrites avant les remaniements de Pierre diacre.

<sup>1</sup> La première a été transcrite par l'oratorien Antoine Galloni († 1605) et se trouve dans le ms. H. 13 de la Vallicellane (*Catal. Lat. Rom.*, p. 433). La seconde est une copie de Constantin Caietani, O.S.B. († 1650). Elle est conservée dans le manuscrit 96 de la bibliothèque Alexandrine de Rome (*ibid.*, p. 179). Au sujet de la valeur des copies exécutées par C. Caietani, voir *Anal. Boll.*, t. XVI (1897), p. 374.

### < Translatio S. Mennatis >

1. (fol. 132) Quod temporibus his nostris novissimis ac periculosis, in quibus videlicet, iuxta quod testatur Apostolus, sunt homines seipso amantes (1) et omnes quæ sua sunt, non quæ Iesu Christi quærentes (2), et in quibus etiam iam, pro dolor ! defecit sanctus et diminutæ sunt veritates a filiis hominum (3), quod his, inquam, temporibus revelationibus sanctorum corporum superna nos pietas visitare ac letificare dignatur, sola illa ineffabili gratia et bonitate sua hoc circa nos exhibet benignus ac misericors Deus, ut uno eodemque opere et magis magisque animet electos ad premium et peccatores incitet ad sperandam, immo præsumendam veniam peccatorum, utque ille divini amoris ardor, qui cotidie abundante iniquitate sinistro etiam flatu in sanctis etiam viris

(1) II *Tim.* 3, 2.

(2) *Phil.* 2, 21.

(3) *Ps.* 11, 2.

torpescere solet, quasi gratissimo austri flamine reaccendi in pectoribus fidelium iterum valeat. Quapropter exultemus omnes et iocundemur in Domino, dum ad recolenda sanctissimi nostri patroni, gloriosi scilicet confessoris Christi Mennatis, sublimia merita solemniter convenimus. Dignum etenim est et omnino certe dignissimum, ut quoniam Dei gratia concedente sacratissimum eius corpus obtinere meruimus, omni spiritualis letitię iubilo mens nostra plausibiliter hylaescat et ei potissimum a quo omne datum optimum et omne donum perfectum (1) est, laudum gratiarumque rependere preconia non desistat. Dignum et hoc nichilominus est ut dum eiusdem translationis sacra sollemnia annua revolutione recolimus, ipsi quoque mentes nostras a terrenis actibus et desideriis ad cęlestia ac perpetua transferamus, ut dum glebam eius corporis tantopere apud homines in terris venerari conspiciamus, quantum glorię pondus apud angelos in cęlestibus, ubi profecto verus et incomparabilis honor est, possideat, perpendamus.

2. Sed libet iam translationis eius hystoriam secundum certissimam fidem gestorum ad fidelium populorum notitiam litteris tradere, ut nulli deinceps de tantę huius solemnitatis origine prorsus expediat dubitare : quin potius in laudem et gloriam Dei, qui mirificat sanctos suos, omni devotionis genere studeat tam corde quam ore prorumpere dicens : « Quis similis tibi in diis, Domine (2) ? Quis similis tibi gloriosus in sanctis, mirabilis in maiestatibus, faciens prodigia (3) ? »

Cum igitur a sancti huius viri (fol. 132<sup>v</sup>) transitu quingentorum circiter supputatio iam volveretur annorum, et tam pęciosus ac cęlestis thesaurus vilissimo quodam ac parvissimo, necnon et vetustissimo, non dicam oratorio, sed tugurio satis indecenter retineretur, in eodem scilicet monte ac loco, quo vitam solitariam, immo sanctissimam duxerat, non utique procul a Beneventi menibus, sed quasi milibus VIII, iamque decrevisset omnipotens Deus sacrosanctas eius reliquias et ad sui nominis gloriam et ad fidelium providentiam revelare, talis profecto ipsius dispositione provenit occasio.

3. Quadam denique die, cum Robbertus (4) egregius comes, Rai-

(1) *Iac.* 1, 17.

(2) *Cf. Ps.* 85, 8.

(3) *Act.* 7, 36.

(4) *Cf. plus haut*, p. 7.

nulfi scilicet comitis filius, vir plane et in secularibus strenuus et in divinis devotus admodum, prout fas suppetit, ac studiosus, cum latomis ac cementariis, qui aulam sanctę Dei Genitricis apud Caiatiam (1) eius imperio studiosissime construebant, sederet et satis anxie cogitaret unde vel qualiter sanctorum reliquias posset acquirere, quibus iuxta devotionem suam eandem Genitricis Dei basilicam honoraret, contigit ordinatione divina ut hora eadem dominus Madelmus (2), venerabilis abbas monasterii Sanctę Sophię de Benevento, una cum domno Guiso, abbate monasterii Sancti Lupi (3), ad eum pro quibusdam monasterii sui utilitatibus advenisset. Cumque pariter considerent et de quibusdam inter se negotiis aliquantis pertractarent, tandem inter loquendum perconcitatur comitem abbas, unde tandem sanctorum reliquias ad ipsius ecclesię consecrationem speraret. Animadvertens itaque vir prudens non sine Dei nutu id se abbatem interrogasse quod ipse paulo ante versabat in corde : « Deus, respondit, et sancta eius Genitrix providebunt hæc ad gloriam nominis sui, qualiter illis placuerit. » Ad hæc abbas gratulabundus : « Quod mihi, inquit, repensurus es beneficium, si non modo parvas aut forte ignotas vel dubias corporum sanctorum particulas dederò, sed integrum prorsus tibi sancti cuiusdam corpus intra comitatus tui dicionem ostenderò, quod possis promereri continuo? »

4. Exhylaratus ad ista plurimum comes et in spem tantę pollicitationis erectus : « Nichil, inquit, est certe in toto honore meo quod me irreprehensibiliter dare et recipere te conveniat, quod non tibi presto donetur, si quod promittis ore, opere fueris executus. » Subinfert protinus abbas : « Non aurum a te, non argentum (4) seu quod-

(1) Récemment P. Kehr a signalé les principales sources dont nous disposons pour retracer l'histoire de ce petit diocèse au XI<sup>e</sup> siècle (*Italia pontificia*, t. VIII, p. 271-275). A la fin de ce siècle, l'évêque s'appelait Constantin.

(2) Cf. plus haut, p. 7.

(3) Ce monastère bénéventin n'est connu que par quelques documents ; cf. UGHELLI, op. c., p. 163 ; St. BORGIA, op. c., t. I (Roma, 1763), p. 132 ; B. GAETANI D'ARAGONA, *Codex diplomaticus Cavensis*, t. VI (Mediolani, 1884), p. III-XIV de l'appendice. Nos devanciers avaient tâché d'identifier ce S. Loup (*Act. SS.*, Aug. t. VI, p. 650). Récemment Mgr Lanzoni (*Le diocesi d'Italia*<sup>2</sup>, p. 256) constatait que le problème reste insoluble. Il semble que ce saint ne soit qu'un doublet de S. Loup de Troyes. Quant à l'abbé Guiso, il n'est connu, croyons-nous, que par ce texte.

(4) Cf. *Act.* 3, 6.



libet commodum<sup>1</sup> seculare, quod nequaquam mee professioni competit, exigam (fol. 133), verum enim vero illud, quod tue salutē, quod tuo honori, quod tuo denique officio potius congruat, queram. Volo igitur simul et flagito ut omnium rerum nostro monasterio pertinentium, in tuo dumtaxat consistentium omitatu, custodem, advocatum ac defensorem te ab hodierna die constituas et ea, que a pravis quibusque subtracta vel diminuta sunt, eidem sancto cenobio, prout posse tibi fuerit, gratanter restituas. Quod

*omnia nostro monasterio, in tuo dumtaxat comitatu pertinentia, quietam de cetero et tranquillam ad usus servorum Dei manere precipias et universorum ab eo officialium tuorum molestaciones seu exactiones firma repromissione prohibeas. Quod (1)*

videlicet modo si irrefragabiliter te executurum sponderis, quod ego quoque sum pollicitus protinus optinebis. » Promtissime comes universis mox eius petitionibus annuit, insuper etiam coniugem suam testem rei huius ac mediatricem, sicut exegerat, posuit (2). His itaque firmiter utrinque depactis,

retulit abbas comiti omnia que de sancto hoc viro in Dialogis beati Gregorii legerat, quod viderat, quod certo certius noverat. « In monte, inquit, qui hodie ex vo-

*cepit devotus comes in hianter abbati insistere ut sine mora quod erat pollicitus indicaret. Tum ille : « Nosti, inquit, ecclesiam Sancti Mennatis in monte illo <qui> usque*

4. — <sup>1</sup> add. inf. lin.

(1) On devine la nuance entre les deux textes. Dans la première version, l'abbé sollicite la protection du comte et lui demande de devenir l'avoué de tous les biens du monastère qui se trouvent dans son comté ; dans la seconde, l'abbé prie les agents du seigneur de s'abstenir de prélever quoi que ce soit dans les domaines de l'abbaye soumis à l'autorité de Robert.

(2) Notons que dans la *Vita, Translatio et Miracula* de S. Martin de Montemarsico, écrite par Pierre diacre (BHL. 5604), la présence des épouses des princes qui assistent à la translation est aussi mentionnée : *Vocata igitur Theofania* (épouse d'Arechis) *coniuge sua cuius et fidem et liberalitatem in multis expertus fuerat* ; et plus loin : *Ionatas etiam cum uxore sua et militibus suis gratias agens Deo, pedibus nudis occurrit* (Act. SS., Oct. t. X, p. 837-838). Sur ce passage et les textes parallèles, voir H. MORETUS, dans *Anal. Boll.*, t. XXV (1906), p. 247 ; E. CASPAR, op. c., pp. 84-85, 99.

cabulo eiusdem hominis hodie ex vocabulo  
 Dei mons Sancti Men- eiusdem viri<sup>2</sup> Dei, mons  
 natis a loci incolis Sancti Mennatis (1) a  
 nuncupatur (1), refe- loci incolis nuncu-  
 rente beato papa Gregorio, patur et villeguę Vitulana (2)  
 idem vir Dei vitam solitariam dicitur imminet? » Ait comes :  
 duxit, ubi etiam post felicem sui « Optime equidem. » Et abbas :  
 transitus cursum a fidelibus est « In eodem, inquit, monte, re-  
 sepultus, parva admodum super ferente

eius memoriam ecclesiola fa-  
 bricata, quę hactenus, licet semiruta, durat ; cuius procul dubio  
 sanctum corpus usque hodie in eadem ecclesia requiescit, sicut  
 hoc et a coęvis nostris et a nostris etiam maioribus frequenter  
 audivimus affirmari. Nam et ad commendandam venerabilem  
 sancti ipsius memoriam memorabile usque in hanc diem miraculum  
 in eodem<sup>3</sup> loco peragit omnipotens et mirabilis Deus. Prope siqui-  
 dem ipsam ecclesiam fonticulus perspicuus oritur, qui videlicet in  
 usibus viri Dei dum adviveret fuisse non immerito creditur. Hunc  
 refert antiqua incolarum traditio per ipsum viri Dei sepulcrum  
 habere meatum (3). Quam profecto aquam feminę geniali lacte  
 carentes dum devote perbiberint, protinus abundantia cęlestis  
 gratię mirabiliter earum hubera replet et lactis copiam affatim  
 sumministrat ; quodque magis mirandum est, id ipsum etiam qui-  
 busque lactantibus fertur animantibus provenire. »

« Hoc igitur si tibi Dominus dignatus fuerit revelare, fac  
 studeas<sup>4</sup> cum exhibitione decentis reverentie de tam vilissimo

<sup>2</sup> add. sup. lin. — <sup>3</sup> hoc del., eodem add. sup. lin. — <sup>4</sup> add. sup. lin. ; quaedam  
 vero verba sunt expuncta.

(1) Aujourd'hui Monte Taburno. On peut rapprocher de cette phrase celle  
 de l'acte du 1<sup>er</sup> mars 975 : *in honore S. Mennae in loco qui sub eius nomine  
 appellatur* (UGHELLI, t. X, l. c.) et celle de la *Vita S. Mennatis* (BHL. 5930) :  
*Est igitur mons pergrandis ad occidentalem plagam septem fere millibus, ut aiunt,  
 a moenibus Beneventi distans, quem incole circumquaque positi ex beati Menne  
 nomine montem Sancti Menne nominant.*

(2) Vitulano se trouve à l'ouest de Bénévent. Sur l'histoire de cette loca-  
 lité, voir Fr. PEDICINI, op. c.

(3) Au sujet des sarcophages munis d'un double orifice pour faire couler un  
 liquide au travers du tombeau et sur la vertu curative de ce liquide, on peut  
 voir H. DELEHAYE, *Saints et reliquaires d'Apamée*, dans *Anal. Boll.*, t. LIII  
 (1935), p. 240-244.



*illud tuguriunculo caute sublatum ad tuam tuorumque salutem ac protectionem in tua transferre. »*

5. His comes acceptis, letitia simul et confidentia magna repletus est et ad exquirendum, immo ad querendum tam incomparable margaritum, totis viribus animum impulit. Perrexit itaque protinus comes <sup>1</sup> cum abbatibus supradictis Alifas <sup>2</sup> (1),

*indeque post biduum properavit Telesiam (2). Inter eundem autem quandam nutu divino rusticum duas ligneas capas ferentem offendunt, quas, dato mox pretio, emptas ad recondendas in eis corporis sancti reliquias secum vehunt. Maxima siquidem fide fidens procul dubio se reperturum quod cupiebat, sperabat.*

(fol. 133<sup>v</sup>) omnia prout rei se veritas habet de tanto negotio explorabo. Post hec autem mittam ad te, sicque veniens ac per Dei gratiam voti compos effectus, onustus et hylaris reverteris. » Morosum nimis hoc visum est egregio comiti, et candente sancti desiderii flamma in pectore, minime id differendum seu re-crastinandum passus, confestim illuc cum eodem abbate profectus est, paucis

*Ubi advenit Telesiam et comedit, candente sancti desiderii flamma in pectore nequaquam ulterius differendum seu pro-crastinandum passus, mox iter cupitum arripuit, paucis secum assumptis ut suspicionem nemini faceret. Cavens tamen ne si forte vicini incolæ hoc per-sentiscerent, nullatenus fieri pateren-*

5. — <sup>1</sup> (p. c.) *add. sup. lin.* — <sup>2</sup> *post verbum Alifas, incipit secunda manus : indeque post etc.,*

(1) C'est ici que la rédaction primitive offre un passage brusquement interrompu (cf. plus haut, p. 8). Alife se trouve au nord de Caiazzo. On ne voit pas pour quelle raison le comte Robert, parti de Caiazzo, fait ce détour pour aller à Vitulano, qui se trouve au sud-est de Caiazzo. Alife était au XI<sup>e</sup> siècle le siège d'un évêché suffragant de Bénévent. Cf. H. W. KLEWITZ, dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, t. XXIV (1933), pp. 11, 44-45.

(2) Telese, commune de Solopaca, prov. Bénévent, circ. Caserte, sur la rive droite du Calore. Comme Alife, c'était aussi au XI<sup>e</sup> siècle un évêché dépendant de Bénévent. Cf. H. W. KLEWITZ, t. c., p. 52.

secum assumptis ut suspicionem nemini faceret. Cavens tamen ne si forte vicini incolę hoc persentiscerent nullatenus id fieri paterentur, armatos aliquot de castro quod dicitur Toccus (1) illuc venire mandavit. Sane iter quo ad predictum oratorium ascendebat tam artum, tam arduum, tam denique asperum est ex maxima parte inventum ut non modo nullatenus equitare, verum etiam vix interdum pedibus manibusque rependo valerent incedere. Nec mirum. Nam semper difficili queruntur magna labore.

6. Cum igitur ad oratorium condictum venissent et facta oratione foras egressi essent,

advocans quandam tunc comes iussit accersiri senes incolas qui in montis eiusdem vicinia commanebant, cepitque ab eis privatim requirere, et, quasi rogitando, exigere, ut si certius nossent locum in quo beati Mennatis corpus quiesceret. Tum ille: « Sicut ex maiorum, inquit, traditione, mi pater, accepimus, certum habemus eundem eximium Dei confessorem in ecclesiola ista pausare, sed certus pro certo locus quo iaceat cunctis manet incertus. »

*His comes dimissis, ut monachum quoque, qui tum inibi commanebat, super hoc requireret oravit abbatem. Quod cum abbas fecisset, huiusmodi ab illo responsum acce-*

<sup>3</sup> prius illud.

(1) Cf. plus haut, p. 6.



*pit: « Certum quidem locum ubi sanctus Dei iaceat non solum ego, Pater, nescio, sed nemo plane novit mortalium. Verum quod in presenti requiescat oratorio, semper a nostris prioribus audivimus astrui; quod certe nequaquam potest incredibile vel dubium aestimari <sup>1</sup>. » Sane autem mirari se (in marg. inf. fol. 133<sup>v</sup>) et nequaquam mirari sufficere venerabilis ille monachus referebat, cur vel quomodo comes tam audacter, tam inconsulte, tam denique confidenter tantum se arbitraretur reperire thesaurum, cum multos iam duces et principes nec non et antistites Beneventi in eo reperiendo casso constet labore sudasse. Et revera multam inibi terrarum congeriem suffossam invenerant, quæ ab exquirentibus olim viri Dei corpus eruta palam videri dabatur. Cum tamen omnipotens Deus, cuius providentia in sua dispositione non fallitur (1), suo investigabili consilio nostris tantum illud sæculis dignatus fuerit revelare, cum igitur neque per incolas senes neque per monachum eiusdem oratorii custodem nil certi potuisset comes super hoc indicii reperire, iterum orare cepit abbatem ut minime dubitantes, sed prorsus de Dei misericordia præsumentes ingrederentur ecclesiam (in marg. inf. fol. 134) et diligenter ubique perscrutarentur quoniam loco posset thesaurus ille quiescere. « Non hodie, inquit abbas, verum mane utilius et decentius faciemus. » At comes nimium anxius et omnino morarum impatiens: « Sed protinus, ait, si placet, eamus. » Ad quem abbas :*

*Illis ergo in hec verba egressis, « Perge, inquit, ut libet<sup>2</sup>, et quere; iterum comes nimium dignabitur forsitan Deus fructum anxius et morarum tibi tue devotionis rependere. » impatiens cum abbate et Tum comes cum suis aliquot aliis aliquot, ecclesiam ipsam in ecclesiam egrediens eandemque undique curiose perscrutando circumiens, maturabat id propter quod venerat agere, sed ignorabat in quem potissimum locum deberet manus inicere. Verum cum ipsius oratorii pavementum pre vetustate simul et incuria scabrum totum videretur atque defossum, ante*

6. — <sup>1</sup> In margine: Namque ad commendandam, ad talem virgam ↓. Haec referuntur ad verba quæ § 4 leguntur. — <sup>2</sup> sup. lin.

(1) Début de la collecte de la messe du VII<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.

crucem tantum que inibi<sup>3</sup> stabat aliqua illius particula remanserat solida; propter quod plerique suspicabantur in eodem loco sanctas iacere reliquias. At comes nequaquam hoc verisimile deputans et iterum ecclesiam iterumque regirans, aliquod lucidius indicium exquirebat. Tandem vero secus altare vir valde devotus pertransiens, respexit subito post illud sancti viri imaginem cingulotenus depictam et proprii nominis apicibus insignitam. Exclamat continuo pre letitia, quasi non iam imaginem sed ipsam rei veritatem, ipsas sancti Dei reliquias cerneret. Accurrunt omnes, videntesque figuram sancti viri ac litteras gavisi sunt, minime iam dubitantes reperturos se protinus quod querebant.

7. Primus itaque idem comes, Christum invocans, terrę fossor accedit, sequuntur et ceteri. Et primam quidem soli ipsius faciem quasi arenariam calci com-(fol. 134)-mistam inveniunt, qua mox egesta<sup>1</sup>, terram reperiunt et, ea rursum defossa, impingunt in calceum pavimentum. Iamque se voti compotes estimantes, magna cum aviditate illud dirumpunt, sed, eo remoto, in puram terram iterum incidunt. Eo igitur magis instare et terram ipsam aliquanto altius fodere. Quam cum nichilo segnius egressissent, pavimentum item de tegulis reperiunt et, eo quoque omni instantia dissipato, tertio iterum in similem priori terram<sup>2</sup> deveniunt. Iamque fatigati quasi diffidere et relinquere cepta parabant, cum fervor fidei ac devotio comitis quiescere nullatenus adquiescens, magis ac magis cepit instare inventamque terram<sup>3</sup> instantius mandat erudere. Quod dum fieret tandem ad lapidem, quo sanctum contegebatur corpus, attingitur, eoque caute ac diligenter sublato, thesaurus omni pretio pretiosior invenitur, integrum scilicet et illibatum in ossibus Mennatis beatissimi corpus. Iamvero quis enarrare pergat laudes et gratiarum actiones in Deum, gaudia et gratulationes in homines?

*Cum et abbates quoque predicti et plurimi ceterorum pre nimia letitię magnitudine huberes inibi lacrimarum fontes effunderent.*

Sed quoniam sepulcri ipsius medietas ita sub altare sita erat ut sine illius violatione moveri vel levare nullomodo posset,

<sup>3</sup> inibi del., extra quintanas add. sup. lin.

7. — <sup>1</sup> (quasi - egesta) del., absque mora rumpentes add. infra lin. — <sup>2</sup> (simile - terram) del., arenam altitudinem palmi unius habentem add. sup. lin. —

<sup>3</sup> terram del., arenam add. sup. lin.



consuluit abbas ut archiepiscopo Beneventano id significaretur, cuatinus eius permissione liceret eis et altare confringere et sepulcrum cum corpore simul, ut erat, levare. Verum comes prudentiori consilio usus : « Nequaquam, ait, ne forte archiepiscopus non solum altare non violari, sed nec etiam corpus nobis auferre permittat, immo fortasse prohibeat ; nosque postmodum, si fecerimus, incurramus non leve peccatum ; si non fecerimus, incurramus nichilominus voti simul fatigique dispendium, et si non possumus, inquit, quod <sup>4</sup> volumus, velimus id tandem quod possumus. »

8. Cum maxima igitur devotione ac reverentia iussit comes <sup>1</sup> levare sanctas reliquias atque in duabus <sup>2</sup> capsidibus ligneis nimis diligenter locari. Sicque, accep- *et candida*  
tis illis, cum laudibus *desuper sindone operiri sicque* <sup>3</sup>  
et canticis gaudentes ac *supra altare positas per noctem*  
triumphantes inde pro- *in psalmis et canticis vigilar.*  
gressi eodem die, qui erat *Altera vero die, accep-*  
pridie kalendas aprilis (1) ad *tis illis, cum multimodis* <sup>3</sup>  
villam quæ Squilla dicitur *laudibus et hymnis gau-*  
applicuerunt, ibique in *de ntes ac triumphan-*  
excubiis sancti corporis noctem *tes inde progressi ad*  
integram peregerunt. Altera *castrum quod Toccus dicitur*  
vero die, qua sabbatum *applicuerunt. Ex quo vi-*  
palmarum (2) sollemni- *delicet castro ingens populi* <sup>3</sup>  
tatem precedens illu- *multitudo sancto corpori obviam*  
cescebat, innumera tam cle- *properans cum magna satis hono-*  
ri quam populi multitudine con- *rificentia ad ecclesiam illud* <sup>3</sup>  
fluente, *Sancti Vincentii (3) detulerunt*

<sup>4</sup> *add. sup. lin.*

8. — <sup>1</sup> *add. sup. lin.* — <sup>2</sup> *duabus de l., prefatis add. sup. lin.* — <sup>3</sup> *add. sup. lin.*

(1) En 1094, Pâques tomba le 9 avril. Le comte est arrivé à Squilla le vendredi 31 mars.

(2) Samedi 1<sup>er</sup> avril, veille du dimanche des Rameaux.

(3) Cette église est souvent citée dans le *Chronicon Vullturnense* : *Castrum quoque quod dicitur Toccum, cum ecclesia ibidem constructa in honore beati Vincentii* (ed. V. FEDERICI, t. II, Rome, 1925, p. 40) et plus loin : *cellam sancti Vincencii in Tocco* (p. 58) ; *cellam sancti Vincencii de Tocco* (p. 259 et passim). Cette expression revient dans un acte de Conrad II, du 20 mai 1038. *M. G., Dipl. t. IV, p. 371.*

*et missa ibi sollemniter celebrata,  
ad villam exinde que Squilla (1)  
vocatur prosecuti sunt, ubi vide-  
licet cena facta, cibo refocilati,  
innumera interim tam cleri quam  
populi multitudine confluenta,*

(fol. 134<sup>v</sup>) accipientes sanctas confessoris Christi reliquias, pester comes ipse cum omnibus qui convenerant per milia circiter septem aut tria nescio quot <sup>4</sup> profecti cum ingenti tripudio et lētia cumque hymnis et confessionibus Caiatiam detulerunt easque super altare beatissimę Dei Genitricis Marię decenti honore ac reverentia posuerunt, glorificantes ac benedicentes Dominum qui non deserit confidentes in se et de sua misericordia presumentes.

*Ad ecclesiam Sancti Stefani de Monticello (2) non valde procul a Caiatia detulerunt ibique nichilominus totam ex integro noctem illam in omnipotentis Dei eiusque sancti confessoris laudationibus exegerunt. Facto itaque mane, quod in sabbato palmarum solemnitatem precedens illucescebat, ipsa die kalendarum aprilium (3) rursus <sup>5</sup> cum universa illa populorum frequentia, lipsanum sancti corporis comes assumens, per viam quam vulgus Carraram appellat usque ad portam prefatę civitatis perduxit, ibique ab episcopo loci venerabiliter receptum et cum innumera diversi sexus multitudine Deum glorificantium ad ecclesiam episcopii est delatum. Posito vero super altare loculo, quoniam infinita valde populositas que undique confluxerat eos uspiam*

<sup>4</sup> s.a.t.n.q. add. al. man. (?) in margine. — <sup>5</sup> (quod - rursus) add. in parte super. fol.

(1) Dans la chronique du Mont Cassin de Léon d'Ostie, il est fait mention d'une curtis appelée Squilla : *Theodericus praeterea Caiatiae comes (843) testamento suo concessit in hoc loco curtem unam quae dicitur Squillae (M.G., Scr. t. VII, p. 597). Annotant ce texte, Wattenbach écrit : « Squilla hodieque est villa Caiatiae proxima, a Volturmo non multum distans. » Dans le diplôme (1<sup>er</sup> nov. 979) de Gerbert de Capoue, relatif à la nomination de S. Étienne comme évêque de Caiazzo, se rencontre une propriété nommée *Sanctus Sebastianus in Squille (Act. SS. Oct. t. XIII, p. 13; cf. P. KEHR, op. c., p. 271). Aujourd'hui Squille, près de Castello di Campagnano.**

(2) Parmi les localités appelées *Monticello*, nous n'en découvrons aucune qui puisse être identifiée avec celle-ci.

(3) Cf. p. 24, note 2.

*egredi non sinebat, illic aliquandiu remorati sunt. Post hæc cum maxima iterum processione reverenter ad cappellam curiæ suę comes industrius corpus sanctissimum attulit, ordinatis <sup>6</sup> ministris qui illi indesinenter <sup>7</sup> ac diligenter officia condigna et debita exhiberent; siquidem et eiusdem civitatis episcopus ob sancti corporis reverentiam diversorum <sup>8</sup> beneficiorum donis augere basilicam illam spoponderat, inibi tunc <sup>8</sup> illud manere constituit.*

Acta sunt autem hæc anno incarnationis Dominicę millesimo nonagesimo quarto, ad honorem et gloriam eiusdem Dei et Domini nostri Iesu Christi, cui simul cum Patre et Spiritu sancto sit decus et gloria, laus et gratiarum actio et nunc et semper in secula sæculorum. Amen.

#### <Alia translatio>

*1. Preterea reverentissimus Beneventanorum archiepiscopus Roffredus modis omnibus instare <sup>1</sup>, frequenter monere <sup>2</sup>, indesinenter orare <sup>1</sup>, denique constanter <sup>1</sup> convenire comitem non <sup>1</sup> cessabat ut ad Beneventanam parochiam, de qua sublatus fuerat, sancti corporis thesaurus revocari deberet; indignum certe sibi cunctisque concivibus <sup>3</sup> videri astruens ut altera <sup>4</sup> quęlibet parochia tanto munere Benevento <sup>5</sup> dignior haberetur, quam videlicet Deus dignam effecerat ut per tam proluxa temporum spatia, licet ignara, tanto tamque sanctissimo hospite frueretur. Accessit ad hoc venerabilis et valde honesti viri Adalardi (1) episcopi civitatis Sanctę Agathę vocabulo insignitę frequentissima supplicatio et multotiens replicata promissio <sup>6</sup> omni studio, omni conamine sanctum corpus affirmans veneraturum, si ad suam diocesim <sup>7</sup> transferretur. Tum igitur Beneventani presulis admonitione, tum Sanctę Agathensis pollicitatione, tum*

<sup>6</sup> nonnulla verba del. — <sup>7</sup> corr.; prius decenter. — <sup>8</sup> add. sup. lin.

1. — <sup>1</sup> add. sup. lin. — <sup>2</sup> corr.; prius convenire. — <sup>3</sup> sibi - concivibus add. sup. lin. — <sup>4</sup> prius ut in alt. — <sup>5</sup> munere Benevento add. sup. lin., prius spolio. — <sup>6</sup> corr.; prius pollicitatio. — <sup>7</sup> suam diocesim add. sup. lin. in ras.; prius ecclesiam.

(1) Cf. plus haut, p. 13,



denique Caiatiensis refragatione, qui sponsionem supra taxatam minime adimpleverat, divina quoque, ut credimus, ordinatione <sup>8</sup> ad id tandem perventum est ut communi clericorum consilio comes sancti Mennatis corpus de Caiatia promovens cum universis eidem sancto obsequentibus clericis et cum omni ornatu quem ipsemet ad sancti honorificentiam devotus effecerat ad civitatem Sanctę Agathę, ubi nunc, Deo disponente, quiescit, transferret.

2. Cum igitur ad Biserelam (1) fluvium (fol. 135), qui secus prefatam civitatem fluit, maxima <sup>1</sup> populorum multitudine comitante, venisset, illic<sup>2</sup> eiusdem urbis antistes simul cum abbate Sancti Gabrihelis de Airola (2), innumera<sup>3</sup> tam civium quam vicinorum caterva <sup>4</sup> stipatus<sup>5</sup>, occurrit reliquiis sacrosanctis et sic <sup>4</sup> uterque illas, episcopus videlicet et abbas, manibus propriis assumentes atque humeris imponentes, cantando et exultando urbem ingressi sunt, easque ad cappellam comitalis palatii cum universa illa frequentia detulerunt III id. aprilis, cum a prima translatione in Caiatiam essent anni <...> (3) exacti <sup>6</sup>. Illic igitur super altare beati Petri sanctis reliquiis <sup>7</sup> honorifice collocatis <sup>8</sup> et divinis <sup>9</sup> ab episcopo mysteriis solenniter adimpletis, gaudens et hylaris unusquisque remeavit ad sua.

Hęc igitur sacre huius sollennitatis est causa, hęc veneranda cunctis celebritatis hodiernę materia ; et ideo quam bonum et quam iocundum et quam dignum <sup>4</sup> quamque iustissimum est ut in translatione sacri corporis omni tripudio gaudeat plebs devota fidelium, cui non dubium est congratulari exercitum etiam angelorum.

<sup>8</sup> add. sed del. : hinc factum est.

2. — <sup>1</sup> prius innumera. — <sup>2</sup> episcopus tunc in ras. — <sup>3</sup> prius maxima. —

<sup>4</sup> et add. sup. lin. — <sup>5</sup> caterva del. — <sup>6</sup> (III id. - exacti) add. in angulo fol. —

<sup>7</sup> add. sup. lin., prius sanctum corpus. — <sup>8</sup> prius collocantes. — <sup>9</sup> inibi del.

(1) Il s'agit de l'Isclero qui coule près de Sant' Agata del Gotl.

(2) Airola se trouve au S.-O. de Sant' Agata. L'abbaye passa ensuite aux Olivétains. Cf. Pl. LUGANO, *L'Italia Benedettina*, p. 591.

(3) C'est ici que le scribe a laissé ce blanc où devait être inscrit le chiffre. Cf. plus haut, p. 13,

Gaudeamus igitur omnes in die tantę sollemnitis, lętemur et gratulemur in Domino et, ne tantis eius beneficiis aliquando inveniamur ingrati, eius semper studeamus obtemperare mandatis ut, si in huius vitę transeuntis excursu <sup>10</sup> adimplere curaverimus quod precepit, in illius ęternę patrię <sup>11</sup> gloria mereamur percipere quod promisit, clamantes fiducialiter et confidenter orantes : Fecimus, Domine, quod iussisti ; redde quod <sup>12</sup> promisisti.

### <Miracula>

1. (fol. 135) *Signa et virtutes mirificas quę per beatissimum patronum nostrum Mennatem in eum, ubi nunc translatus est*<sup>1</sup>, *locum divina est operari dignatio, fida relatione scribiturus*<sup>2</sup>, *lectorem simul et auditorem meum*<sup>3</sup> *admoneo*<sup>4</sup> *ut sine alicuius scrupuli vitio fidem dictis adhibeat*<sup>5</sup>, *quoniam etsi ipse eis non interfui*<sup>6</sup> *cum fierent, ab his tamen qui interfuere cum fierent, veridicis plane et honestis personis, ea percepi. Quę videlicet nos iocundis sensibus percipientes, sicut oculis aspiciamus manibusque tractamus, sic plane dignum est ut et corde credamus ad iustitiam et ore ad salutem* (1) *confiteamur, glorificantes Dominum Deum nostrum, qui ita mirificat sanctos suos ut per mirabilia sua quę per eos ostendit in terris significet quanta apud eum gloria habeantur in cęlis.*

2. *Mulier quędam ex Lombardię finibus habebat dementem filium, cuius cum diutinam passionem materno affectu ex longo iam tempore pertulisset, ad beati tandem Nycolai tumultum, qui apud Barum celeberrimus habetur, illum detulit, quatinus per tanti merita confessoris mereretur mentem sanam recipere. Hac de causa, cum ante altare eiusdem sancti prostrata intentissime precaretur et inter orandum iam fatigata*

<sup>10</sup> transeuntis excursu add. sup. lin., prius exilii carcere. — <sup>11</sup> add. sup. lin. — <sup>12</sup> prius quos sed del.

1. — <sup>1</sup> translatus est add. sup. lin., prius est positus. — <sup>2</sup> corr.; prius scribendas cui accedit verbum fere del. — <sup>3</sup> corr.; prius nostrum. — <sup>4</sup> corr.; prius moneri. — <sup>5</sup> prius adhibeatur? — <sup>6</sup> prius interfuiumus.

fletibus obdormisset, apparuit ei quidam vir in habitu candido dicens ad eam : « Cur tanto te afficis tédio, mulier (1) ? Procul dubio scias quia non hic debetur sanitas filio tuo, sed surgens recede et vade ubi corpus requiescit beati confessoris Christi Mennatis, et crede quia illic, donante Deo, salutem recipiet. » Credidit mulier optatissimę visioni et protinus cum filio iter arripiens, per indicia tandem pervenit ad montem illum, ubi iamdudum prefatum Christi confessorem et mansisse et quievisse perceperat, cepitque de corpore sancti viri ecclesię ipsius custodem interrogare. Responsum est illi nequaquam ibi illud esse, quoniam nuper fuisset inde a comite Rothberto sublatum et ad civitatem Sanctę Agathę translatum honorificenterque reconditum. Anxia de salute filii mulier, licet non minimum fatigata, festina de loco discedit et experiri desiderans utrum esset verum quod in somnis audierat, ad predictam civitatem instantissime properabat. Quo cum venisset, antequam ad basilicam sancti viri accederet, subito inter eundum filius eius salvatus est et menti sanissime redditus. Quod cernens mulier et lacrimas huberes pre gaudio fundens, emptis protinus cereis, venit ad tumultum sancti, laudans et glorificans Deum et sanctum famulum eius, et omnibus quęque sibi contigerant referens.

3. In eadem civitate erat cuidam militi filia quę iam per quatuor circiter menses febre ardentissima vexabatur. Fide igitur maxima fidens detulit febricitantem filiam ad sancti viri basilicam et, votum vovens sancto, si eam a presenti languore curaret, se illam ad eius memoriam annis singulis pensaturam (2), mirabili modo sanam protinus retulit, quam paulo ante languentem attulerat.

4. Domnus Petrus, prudens atque honestus clericus eiusdemque sancti basilicę canonicus, cum ad Beneventanam civitatem

(1) Cf. un passage de l'*Adventus S. Nicolai in Beneventum* (BHL. 6206) dans lequel S. Nicolas conseille à un infirme qui implorait son secours à Bari de se rendre à Bénévent, l'assurant que là il recouvrerait la santé (St. BORGIA, op. c., t. II, p. 373).

(2) Sur le sens de ce mot, cf. DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, I. v. R. ANDREE a réuni quelques indications à propos de ce genre d'offrande dans son livre : *Votive und Weihgaben des katholischen Volks in Süddeutschland* (Braunschweig, 1904), p. 94-99.



*pro quibusdam responsis esset profectus, febre valida correptus est. Cumque ardoribus immodicis estuaret, cepit in corde suo volvere et fide certissima credere quod, si esset sibi possibile presentari ad tumultum sancti corporis, protinus convalesceret. Et quoniam fideliter credidit et in fide non hesitavit, mox ut reverti potuit, beati confessoris oratorium adiit, ante altare ipsius prostratus oravit et salute presto recuperata surrexit.*

5. *Alter quoque eiusdem canonice clericus cum dolore aurium graviter cruciaretur, ita ut ac si quidam demens garritus et rugitus ingentes emitteret, quadam nocte, passionis impatentia actus, surrexit et oratorium Christi confessoris ingressus sese ante altare prostravit, orans attentius ut mereretur sancti viri meritis de tanti languoris angustia liberari. Affuit mox devotis precibus egregii <sup>1</sup> confessoris suffragium et, cum statim cepisset de auribus eius aqua defluere, ab eadem pariter mox ereptus est passione.*

6. *Cum quædam mulier filium haberet ad hubera, et lac e contrario hubera non haberent, ita ut lactare filium minime posset, credens nil esse impossibile Deo et iterum credens beatum Christi confessorem quicquid vellet posse impetrare a Deo, fecit mamillas cereas (1) et plena fide ac devotione detulit secum ad basilicam sancti. Cumque orasset et inter orationis verba singulis, dum adviveret, annis id se facturam devote vovisset, reversa domum est et ita deinceps hubertate lactis huberibus cepit affluere, ut omnes qui eam prius noverant lacte carentem mirarentur postmodum lactis illam copia redundantem.*

7. *Alia quædam puella tota prorsus facie tumens, cum ad eius tumultum perrexisset et cereum caput <sup>1</sup> instar sui capitis eo detulisset, meritis sancti viri mox pristine est restituta salutis. Quod cum percreb<r>uisset et ad aures vulgi fama mo-*

5. — <sup>1</sup> add. sup. lin.

7. — <sup>1</sup> corr.; prius capitis.

(1) Au sujet de ces dons votifs en cire, on peut consulter : R. ANDREE, *op. c.*, p. 112-122 ; J. M. RITZ, *Deutsche religiöse Volkskunst*, dans *Volk und Volkstum*, t. I (1936), p. 146 ; G. SCHREIBER, *Deutsche Mirakelbücher* (Düsseldorf, 1938), p. 118 (= *Forschungen zur Volkskunde*, n. 31-32).

bilis attulisset, plurimę mulieres capitis incommodo laborantes, factis nichilominus de cera capitibus cum voto pergebant ad sancti corporis oratorium et protinus sanabantur. Inter quas cum nobilis quędam matrona totas manus maculis quibusdam, quas vulgus serpiginem nuncupat, haberet oppletas, et ipsa quoque cereas manus efficiens ad eandem basilicam devotissima detulit et priorum exemplo salutem presto recepit. Nonnullos quoque viros et mulieres necnon et pueros febricitantes, osse brachii sancti viri, quod egregius comes Rothbertus ex industria reservaverat, aqua reverenter lavato, eademque demum aqua fiducialiter ebibita, celeri confestim remedio constat esse potitos.

8. Et hæc quidem circa presentes exhibens pius Christi confessor, circa absentes quoque non minori gratia sanitatum se mirabilem est dignatus ostendere. Nam quidam vir eiusdem civitatis indigena, cum haberet filiam apud Capuam, quę et dolore nimio et sono quodam maximo capitis egrotaret, accessit ad sancti viri basilicam, eius suffragium pro filia precaturus rogavitque oratorii ipsius presbiterum ut ad eiusdem sancti memoriam sacrificium Deo dignaretur offerre pro filia. Factum est et die atque hora eadem salutem recepit.

9. (fol. 135<sup>v</sup>) Sēpēdictus comes Rothbertus, cuius ope ac studio corpus sancti viri translatum est, triduo ante diem festivitatis eiusdem, cum maneret apud Beneventum, <febr>e valida correptus, languere graviter cepit. Quid igitur faceret, quid eligeret, cepit satis anxie cogitare, quoniam tantę festivitati et interesse optabile<sup>1</sup> nimium erat et interesse illum valde difficile languor effecerat. Quid ergo faceret, quid eligeret ignorabat; dolebat <siquide>m succumbentem se ad egritudinem, sed multo potius dolebat absentem se ad instantem festivitatem. Quid autem faceret, quid eligeret |||| nesciebat.angebatur languore<sup>2</sup> extimo<sup>3</sup> corporis, sed non minusangebatur dolore intimo cordis. Tandem vero erectus in spem celestis<sup>4</sup> auxilii vir Deo <devo>tus et credens omnia esse possibilia Deo, cepit fiducialiter cogitare et indubitanter credere quod, si aliquomodo sibi representari daretur <ad v>iri Dei Mennatis

9. — <sup>1</sup> prius obtabile. — <sup>2</sup> add. sup. lin.; prius dolore. — <sup>3</sup> add. sup. lin. —

<sup>4</sup> add. sup. lin.; prius divini.

*memoriam, procul dubio sanaretur. Hac igitur intentione plurimum roboratus, surgens continuo quoquo modo poterat <veni>t Airolam. Altero vero die, que sancti Dei precedebat festivitatem, ad eam sollemniter celebrandam cum maxima suorum frequentia illuc quo sanctum corpus requiescit projectus, dulce ac mirabile dictu, mox ut sancti viri sancta limina tetigit, febrem evasit, ita ut ab eadem <hor>a nihil prorsus eiusdem incommoditatis pertulerit. Ita geminato gaudio et <sup>5</sup> letitia duplicata, tum de gloria sollemnitatis, tum de sospitate optatissima comitis, eadem est celebrata festivitas, ad laudem et gloriam Dei et famuli sui Mennatis beatissimi.*

<sup>5</sup> *add. sup. lin., prius ac.*



## ANALYSE DU LIVRE D'ARMAGH

Dans notre catalogue des manuscrits latins de Dublin <sup>1</sup>, nous nous sommes contenté de décrire assez sommairement les portions hagiographiques du célèbre manuscrit qui porte le nom de Livre d'Armagh, à la bibliothèque de Trinity College.

Après les publications de M. Eoin Mac Néill et de M. J. F. Kenney <sup>2</sup>, il y a lieu de reprendre ce travail, pour les folios 2-24, qui contiennent les documents concernant S. Patrice. Nous ne nous placerons pas au point de vue de la description matérielle du manuscrit; John Gwynn, dans l'introduction de son édition diplomatique <sup>3</sup>, s'en est chargé avec un vrai luxe de détails et, depuis lors, le fac-similé publié par son fils, M. Edward F. Gwynn <sup>4</sup>, permet de se faire une idée exacte de ce vénérable monument. Mais ce qui semble essentiel, c'est d'établir nettement et, nous l'espérons, de façon définitive la division et la distinction des différentes pièces qui constituent, dans le Livre d'Armagh, le dossier de S. Patrice. Les éditeurs successifs de ces morceaux les ont répartis chacun à sa guise, au grand détriment de la clarté. La division que nous établissons dans les pages qui vont suivre n'a rien d'entièrement nouveau. Elle se fonde sur les études critiques de M. Mac Néill et de ses prédécesseurs, et, en quelques points, sur le résultat de recherches que nous exposerons ailleurs.

Une détermination précise n'est pas toujours possible. La matière, parfois, s'y prête mal. Nous avons affaire à une compilation. Certains paragraphes s'y insèrent de telle sorte qu'on ne saurait déterminer s'ils forment des blocs séparés ou s'il convient de les rattacher soit à ce qui précède, soit à ce qui suit. Pour laisser à notre analyse l'élasticité que

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 82-83.

<sup>2</sup> *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, n° 131, et passim.

<sup>3</sup> *Liber Ardmachanus The Book of Armagh* (Dublin et Londres, 1913), p. I-CXXXIV.

<sup>4</sup> *Book of Armagh. The Patrician Documents* (Dublin, 1937) = *Facsimiles in ColloTYPE of Irish Manuscripts*, III.

rendent nécessaire les conditions fort spéciales de la tradition manuscrite, nous suggérons une division qu'il paraît désirable de voir adopter désormais : les documents certainement distincts, aussi bien que les séries de pièces de provenance et d'homogénéité douteuses, y portent un chiffre romain ; les subdivisions qui semblent s'établir à l'intérieur de ces documents ou dossiers principaux sont numérotées en chiffres arabes. Ainsi, nous l'espérons, les parties essentielles de l'échafaudage (au moins celles que nous marquons d'un chiffre romain) pourront être regardées comme fixées. Sur celles-ci, tous les critiques sont du même avis. Les désaccords, s'il en est, portant sur les subdivisions, risqueront moins de créer confusion dans les références aux textes et aux travaux d'érudition. Nous indiquons non seulement l'incipit et le desinit, ainsi que les titres et colophons, mais encore les pages et lignes où débudent et où se terminent les différentes pièces dans les éditions modernes les plus utilisées. En outre, nous rappelons le numéro assigné à chaque pièce par les rédacteurs de la *Bibliotheca hagiographica latina* (BHL.), qui ont adopté les divisions suggérées par le P. Edmond Hogan dans son édition. Celle-ci, fort méritoire, certes, était simplement diplomatique et destinée à permettre, plus tard, l'exercice de la critique. Nous marquons aussi le numéro assigné à chaque pièce dans le catalogue descriptif de M. Kenney<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voici la liste des éditions auxquelles la présente analyse doit servir, en quelque façon, de table, avec le signe adopté par nous :

HOGAN<sup>1</sup> = *Vita Sancti Patricii, Hibernorum Apostoli, auctore Muirchu Mac-cu Machtheni, et Tirechani Collectanea de S. Patritio, nunc primum integra ex Libro Armachano ope codicis Bruxellensis edidit R. P. Edmundus Hogan, S.J., operam conferentibus PP. Bollandianis, dans Analecta Bollandiana*, t. I (1882), p. 531-585 ; t. II (1883), p. 35-68 (avec titre nouveau : *Tirechani Collectanea de Sancto Patricio ex Libro Armachano*) ; t. II, p. 213-238 (avec titre nouveau : *Excerptorum ex Libro Armachano pars tertia*).

HOGAN<sup>2</sup> = tirage à part de HOGAN<sup>1</sup> (Bruxellis, 1882), portant le même titre qu'au tome I des *Anal. Boll.* ; cette réimpression, publiée seulement après l'année 1886, comporte un supplément (textes nouveaux, gloses irlandaises avec traduction latine, glossaire, index) qui forme les pages 117-204.

STOKES = *The Tripartite Life of Patrick, with other Documents relating to that Saint*, edited with Translations and Indexes by Whitley Stokes (Londres, 1887, deux volumes avec pagination continue) = *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, 89.

WHITE<sup>1</sup> = *Libri Sancti Patricii : The Latin Writings of Saint Patrick*. Edited with Introduction, Translation, and Notes, by Newport J. D. White ; dans

# I. (Fol. 2-8<sup>v</sup>, col. 2) Vie de S. Patrice par Muirchu Maccu Machtheni.

Le début manque, par suite de la perte du fol. 1 ; le prologue et l'index des chapitres n'ont pas été placés au début, comme il était naturel, mais se lisent au fol. 20-20<sup>v</sup>, col. 1, l. 5.

*Inc. prol.* Quoniam quidem, mi domine Aido — *Des. prol.* carptim gravatimque explicare aggrediar. — *Inc. index* De ortu Patricii et eius prima captivitate — *Des. index* adversum Coirthech regem Aloo.

Suit le colophon (fol. 20<sup>v</sup>, col. 1) : *Inc.* Haec pauca de sancti Patricii peritia — *Des.* dictante Aiduo Slebtiensis civitatis episcopo conscripsit.

HOGAN<sup>1</sup>, t. I, p. 545-548, l. 7 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 17-20 ; STOKES, p. 269-271, l. 17.

Le texte, au fol. 2, commence par les mots *sibi in hibernica servitute possito* : HOGAN<sup>1</sup>, t. I, p. 552, l. 25 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 24 ; STOKES, p. 271, l. 24 — *Des.* et ibi fidelium preces fructum felicissimum obtinent. Finit. Amen : HOGAN<sup>1</sup>, t. I, p. 583, l. 26 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 55 ; STOKES, p. 300, l. 16.

= *BHL.* 6497 (en partie ; la *BHL.*, en effet, joint au texte de Muirchu les paragraphes 1-3 du n° II, ci-après) ; KENNEY, n° 128 (en partie ; Kenney joint au texte les paragraphes 1 et 2 du n° II, ci-après).

## II. (Fol. 8<sup>v</sup>, col. 2 - fol. 9, col. 1) Notes diverses.

L'ordre dans lequel ces notes devraient se lire est peut-être : 3, 4, 1, 2 (voir ci-dessous, p. 61-62) ; cependant, nous les numérotons dans l'ordre que présente le manuscrit.

### 1. (Fol. 8<sup>v</sup>, col. 2) Note sur les ustensiles liturgiques portés par S. Patrice au delà du Shannon.

*Inc.* Portavit Patricius per Sininn — *Des.* et reliquit illos in locis novis.

HOGAN<sup>1</sup>, t. I, p. 584, l. 2-5 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 56 ; STOKES, p. 300, l. 18-20.

= *BHL.* 6497 (en partie ; voir ci-dessus, au n° I) ; KENNEY, n° 128 (en partie : voir KENNEY, p. 334, § 2).

### 2. (Fol. 8<sup>v</sup>, col. 2) Note sur l'âge de S. Patrice à divers moments de sa vie.

*Inc.* Patricius sexto anno baptizatus est — *Des.* Haec Constans in Gallis invenit.

*Proceedings of the Royal Irish Academy*, Vol. XXV, Section C, n° 7 (Dublin, 1905), p. 201-326.

WHITE<sup>2</sup> = *Libri Sancti Patricii. The Latin Writings of St. Patrick. A Revised Text, with a Selection of various Readings, based on all the known Manuscripts.* Edited by Newport J. D. White (Londres, 1918) = *Texts for Students*, 4.



HOGAN<sup>1</sup>, t. I, p. 584, l. 5-7 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 56 ; STOKES, p. 300, l. 21-24.

= BHL. 6497 (en partie ; voir ci-dessus, au n° I) ; KENNEY, n° 128 (en partie : voir KENNEY, p. 334, § 2).

### 3. (Fol. 9, col. 1) Note concernant les évêques de Mag Ai.

*Inc.* Patricius venit de campo Arthicc — *Des.* Non magnae erunt aeclessiae vestrae.

HOGAN<sup>1</sup>, t. I, p. 584, l. 8 - p. 585, l. 4 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 56-57 ; STOKES, p. 300, l. 25 - p. 302, l. 171.

= BHL. 6497 (en partie : voir ci-dessus, au n° I ; non catalogué par KENNEY, qui y fait cependant allusion, p. 331, § 2).

### 4. (Fol. 9, col. 1) Trois (ou quatre) phrases attribuées à S. Patrice.

*Inc.* Dicta Patricii. Timorem Dei habui ducem itineris mei — *Des.* Christe lesson. Deo gratias.

HOGAN<sup>2</sup>, t. I, p. 585, l. 5-13 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 57 ; STOKES, p. 301, l. 18-27.

= BHL. 6494 ; KENNEY, n° 129, I.

## III. 1. (Fol. 9, col. 2 - fol. 15<sup>v</sup>, col. 2) Abrégé de Tírechán.

*Inc.* Tírechán episcopus haec scripsit ex ore vel libro Ultani episcopi cuius ipse alumpnus vel discipulus fuit. Inveni quatuor nomina in libro scripta — *Des.* super petram Coithrigi hi Caissiul.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 35-66, l. 11 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 57-88 ; STOKES, p. 302-331, l. 9.

= BHL. 6496 (en partie ; la BHL., en effet, joint au texte de Tírechán les différentes additions numérotées ci-dessous 2-8) ; KENNEY, n° 127.

### 2. (Fol. 15<sup>v</sup>, col. 2) Première addition à Tírechán. Les trois demandes de S. Patrice en faveur des Irlandais.

*Inc.* Hae sunt tres petitiones Patricii — *Des.* quia septem annis ante iudicium delebuntur equore. Haec est tertia.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 66, l. 12-19 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 88 ; STOKES, p. 331, l. 10-20.

= BHL. 6496 (en partie ; voir ci-dessus, au n° III, 1) ; KENNEY, n° 129, II (i).

### 3. (Fol. 15<sup>v</sup>, col. 2) Deuxième addition à Tírechán. Note sur l'âge de S. Patrice à divers moments de sa vie.

*Inc.* Aetas Patricii, ut nobis traditum est, subputatur. Septimo anno baptizatus est — *Des.* aetas eius tota CXX anni ut Moysi.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 67, l. 1-4 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 89 ; STOKES, p. 331, l. 22-28.

= BHL. 6496 (en partie ; voir ci-dessus, au n° III, 1) ; KENNEY, n° 129, II (ii).

### 4. (Fol. 15<sup>v</sup>, col. 2) Troisième addition à Tírechán. Comparaison entre S. Patrice et Moïse.

*Inc.* In quatuor rebus similis fuit Moysi Patricius — *Des.* ubi sunt ossa eius, nemo novit.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 67, l. 5-8 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 89 ; STOKES, p. 332, l. 1-7.

= BHL. 6496 (en partie ; voir ci-dessus, au n° III, 1) ; KENNEY, n° 129, II (iii).

5. (Fol. 15<sup>v</sup>, col. 2 - fol. 16, col. 1) Quatrième addition à Tírechán. Lutte pour le corps de S. Patrice après sa mort, et découverte de son tombeau par S. Columba d'Iona.

*Inc.* Duo hostes duodecim diebus corpus sancti Patricii — *Des.* conductio omnium sanctorum Hiberniae in die iudicii.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 67, l. 9-17 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 89 ; STOKES, p. 332, l. 8-18.

= BHL. 6496 (en partie ; voir ci-dessus, au n° III, 1) ; KENNEY, n° 129, II (iv).

6. (Fol. 16, col. 1) Cinquième addition à Tírechán. La mission de Palladius.

*Inc.* Tertio decimo anno Teothosii imperatoris — *Des.* qui eam pene totam baptizavit.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 67, l. 18-26 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 89 ; STOKES, p. 332, l. 19-28.

= BHL. 6496 (en partie ; voir ci-dessus, au n° III, 1) ; KENNEY, n° 129, II (v).

7. (Fol. 16, col. 1) Sixième et dernière addition à Tírechán. Les quatre honneurs rendus à S. Patrice.

*Inc.* Patricius sanctus episcopus honorem quaternam (*sic*) — *Des.* quatuor praedicta habere debet in honore.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 68, l. 1-11 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 90 ; STOKES, p. 333, l. 1-14.

= BHL. 6496 (en partie ; voir ci-dessus, au n° III, 1) ; KENNEY, n° 129, II (vi).

8. (Fol. 16, col. 1) Colophon (portant sur les fol. 1-16).

*Inc.* Finit hoc breviarium gentis, nominis, genelogiae — *Des.* ab antiquis peritissimis adunata atque collecta sunt.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 68, l. 12-16 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 90 ; STOKES, p. 333, l. 15-24.

= BHL. 6496 (en partie ; voir ci-dessus, au n° III, 1) ; non relevé par KENNEY.

IV. 1. (Fol. 16, col. 2) Titre des pièces suivantes.

*Inc.* Incipiunt alia pauca serotinis temporibus inventa — *Des.* usque in hodiernum diem congregantur.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 213, l. 1-5 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 91 ; STOKES, p. 334, l. 2-6.

= BHL. 6499 (en partie ; la BHL., en effet, joint à cette pièce les numéros IV, 2 et 3, V-X) ; KENNEY, n° 129, III.

2. (Fol. 16, col. 2 - fol. 16<sup>v</sup>, col. 2) Mission de Lommán, fondation de Trim, et succession ecclésiastique et civile à Trim.

*Inc.* Quando autem Patricius cum sua sancta navigatione — *Des.* Sechnassach filius Segeni,

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 213, l. 6 - p. 216, l. 20 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 91-94 ; STOKES, p. 334, l. 7 - p. 336, l. 24.

= BHL. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, n° IV, 1) ; KENNEY, n° 129, III (i).

**3.** (Fol. 16<sup>v</sup>, col. 2) Dans un espace laissé en blanc par le scribe, note additionnelle insérée, l'an 1004, en présence de Brian Bóroime, pour confirmer les privilèges d'Armagh.

*Inc.* Sanctus Patricius iens ad coelum — *Des.* pro omnibus regibus Maceriae.

HOGAN<sup>1</sup>, t. I, p. 534, l. 1-8 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 6 ; STOKES, p. 336, l. 25-31.

= BHL. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, au n° IV, 1) ; KENNEY, n° 144.

**V. 1.** (Fol. 17, col. 1) Note sur la donation faite à S. Patrice de l'église de Clúain Cain in Achud.

*Inc.* Colmanus episcopus aecessiam suam id est Cluain Cain in Achud — *Des.* sub benedictione sua unianimiter (*sic*) coniunxit.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 216, l. 21 - p. 217, l. 21 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 94-95 ; STOKES, p. 337, l. 1-23.

= BHL. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, au n° IV, 1) ; KENNEY, n° 129, III (ii), en partie.

**2.** (Fol. 17, col. 2) Note sur la donation faite à S. Patrice par Binean de l'église que celui-ci avait fondée.

*Inc.* Binean, filius Lugni, scriba atque sacerdos necnon anchorita — *Des.* et reliquit post se in suo loco.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 218, l. 1-7 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 96 ; STOKES, p. 337, l. 24-31.

= BHL. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, au n° IV, 1) ; KENNEY, n° 129, III (ii), en partie.

**3.** (Fol. 17, col. 2) Note sur la donation faite à S. Patrice, à l'occasion de leur baptême, par Mac Cairthin et Caichán.

*Inc.* Veniens Patricius in finem Calrigi — *Des.* iar tabuirt baithis duaib.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 218, l. 8 - p. 219, l. 12 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 96-97 ; STOKES, p. 338, l. 1-15.

= BHL. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, au n° IV, 1) ; KENNEY, n° 129, III (ii), en partie.

**VI.** (Fol. 17, au bas, en lignes pleines) Note sur la fondation de Druim Lias par S. Patrice.

*Inc.* Conggab Patrice iarna idpuirt in Druimm Daro — *Des.* décrad di muintir Pátricc inte.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 219, l. 13 - p. 221, l. 2 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 97-99 ; STOKES, p. 338, l. 16 - p. 340, l. 2.

= BHL. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, au n° IV, 1) ; KENNEY, n° 129, III (ii), en partie.



**VII. 1. (Fol. 17<sup>v</sup>, col. 1) Note sur les donations faites à S. Patrice par Naó, Naf, Daall et Marii.**

*Inc.* Naó et Naf filii fratris Patricii — *Des.* et regnum offerebat cum eis Coirpre Patricio.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 221, l. 3-13; HOGAN<sup>2</sup>, p. 99; STOKES, p. 340, l. 3-10.

= *BHL.* 6499 (en partie; voir ci-dessus, au n° IV, 1); KENNEY, n° 129, III (ii), en partie.

**2. (Fol. 17<sup>v</sup>, col. 1) Note sur la donation faite à S. Patrice par les moniales Cummen, Alach et Ernín.**

*Inc.* Immráni Ernéne do Cummin ocus do Alich ocus do Ernín — *Des.* du Patrice cu ilae m-brátho.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 221, l. 14 - p. 222, l. 3; HOGAN<sup>2</sup>, p. 99-100; STOKES, p. 340, l. 11-14.

= *BHL.* 6499 (en partie; voir ci-dessus, au n° IV, 1); KENNEY, n° 129, III (ii), en partie.

**3. (Fol. 17<sup>v</sup>, col. 1) Note sur la donation supplémentaire faite à S. Patrice par la moniale Cummen.**

*Inc.* Dirroggel Cummen ocus Brethán Ochter nAchid — *Des.* luid in chumal-sín du forlóg Ochthir Achid.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 222, l. 4 - p. 223, l. 9; HOGAN<sup>2</sup>, p. 100-101; STOKES, p. 340, l. 15-26.

= *BHL.* 6499 (en partie; voir ci-dessus, au n° IV, 1); KENNEY, n° 129, III (ii), en partie.

La colonne 2 est restée blanche.

**VIII. 1. (Fol. 18, col. 1-2) Note sur Iserninus et sur l'hommage qu'il fit de son Église à S. Patrice.**

*Inc.* Patricius et Isserninus (id est epscop Fith) cum Germano fuerunt — *Des.* ocus congaib lethu Áth Fithot.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 223, l. 10 - p. 226, l. 7; HOGAN<sup>2</sup>, p. 101-104; STOKES, p. 342-344, l. 5.

= *BHL.* 6499 (en partie; voir ci-dessus, au n° IV, 1); KENNEY, n° 129, III (ii), en partie.

**2. (Fol. 18, col. 2 - fol. 18<sup>v</sup>, col. 1) Note concernant S. Fíacc de Slébt et ses rapports avec S. Patrice.**

*Inc.* Dulluid Patrice o Themuir hi crich Laigen — *Des.* o rufitir du lobri.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 226, l. 8 - p. 231, l. 5; HOGAN<sup>2</sup>, p. 104-109; STOKES, p. 344, l. 6 - p. 346, l. 20.

= *BHL.* 6499 (en partie; voir ci-dessus, au n° IV, 1); KENNEY, n° 129, III (iii), en partie.

**IX. 1.** (Fol. 18<sup>v</sup>, col. 1) Note sur la donation de son Église à celle d'Armagh faite par l'évêque Áed de Sléibte.

*Inc.* Epscop Aed boí i Sléibti — *Des.* oculus gabsi cadessin abbaith.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 231, l. 6-14 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 109 ; STOKES, p. 346, l. 21-27.

= *BHL*. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, au n° IV, 1) ; KENNEY, n° 129, III (iii), en partie.

**2.** (Fol. 18<sup>v</sup>, col. 2) Premier colophon, en prose, se rapportant aux textes qui précèdent (assurément les numéros V et suivants, auxquels il faut peut-être joindre IV, 2).

*Inc.* Finiunt haec pauca per scotticam imperfecte scripta — *Des.* pro habundantia scotalicorum nominum non habentium qualitatem.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 232, l. 1-7 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 110 ; STOKES, p. 348, l. 1-8.

= *BHL*. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, n° IV, 1) ; KENNEY, p. 335, § 2.

**3.** (Fol. 18<sup>v</sup>, col. 2) Second colophon, en vers, se rapportant sans doute à tout ce qui précède.

*Inc.* Scripsi hunc ut potui librum — *Des.* habitare per aevum.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 232, l. 8-11 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 110 ; STOKES, p. 348, l. 9-12.

= *BHL*. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, n° IV, 1) ; cf. KENNEY, p. 335, § 2.

**X. 1.** (Fol. 18<sup>v</sup>, col. 2 - fol. 19, col. 2) Les *Notulae* : suite de notes très abrégées sur divers épisodes de la vie de S. Patrice.

*Inc.* Ailbe i Senchui, altare — *Des.* in campo Sailech, Doirine.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 232, l. 13 - p. 236, l. 11 ; p. 237, l. 7 - p. 238, l. 7 ; HOGAN<sup>2</sup>, pp. 110-114, 115-116 ; STOKES, p. 348, l. 17 - p. 350, l. 19 ; p. 350, l. 26 - p. 351, l. 9.

= *BHL*. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, n° IV, 1) ; KENNEY, n° 129, IV.

**2.** (Fol. 19, col. 1, au bas) Notes du même genre, non expliquées, qui semblent se rapporter à un sujet liturgique, mais ne concernent pas S. Patrice.

*Inc.* Fons, Iorda... — *Des.* scala, funiculus.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 237, l. 1-6 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 115 ; STOKES, p. 350, l. 20-25.

= *BHL*. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, n° IV, 1) ; cf. KENNEY, n° 129, IV.

**3.** (Fol. 19, col. 2) Notes du même genre, extraites d'une Vie de S. Grégoire le Grand.

*Inc.* Tiberius Augustus Cesar — *Des.* annos XIII, menses VI, dies X.

HOGAN<sup>1</sup>, t. II, p. 238, l. 8-16 ; HOGAN<sup>2</sup>, p. 116 ; STOKES, p. 351, l. 10-19.

= *BHL*. 6499 (en partie ; voir ci-dessus, n° IV, 1) ; cf. KENNEY, n° 129, IV.

Le tiers inférieur de la col. 2 est laissé en blanc, ainsi que le fol. 19<sup>v</sup>.

Au fol. 20-20<sup>v</sup>, col. 1, se lisent le prologue et l'index des chapitres de Muirchu Maccu Machtheni, décrits ci-dessus, au n° I,

**XI. 1. (Fol. 20<sup>v</sup>, col. 1 - fol. 21<sup>v</sup>, col. 2) Liber Angeli.**

*Inc. lemma* Patricio sancto episcopo summus Domini sacerdos angelus — *Des. lemma* sapienter adeo sibi dictavit. Liber Angeli incipit. — *Inc.* Quodam itaque sanctus Patricius de Alti Mache urbe — *Des.* alumpni sui valde eiusdem libros conscripserunt.

HOGAN<sup>2</sup>, p. 117-121, l. 16 ; STOKES, p. 352-356, l. 20 (omet le lemma).

= *BHL.* 6500 (en partie ; la *BHL.*, en effet, joint à cette pièce les deux additions décrites ci-dessous, aux numéros 2 et 3) ; KENNEY, n° 130.

**2. (Fol. 21<sup>v</sup>, col. 2) Note sur un usage liturgique d'Armagh.**

*Inc.* Fundamentum orationis in unaquaque die dominica — *Des.* et XV psalmi graduum. Finit.

HOGAN<sup>2</sup>, p. 121, l. 16-21 ; STOKES, p. 356, l. 21-26.

= *BHL.* 6500 (en partie ; voir ci-dessus, n° XI, 1) ; KENNEY, p. 337, § 2.

**3. (Fol. 21<sup>v</sup>, col. 2 - fol. 22, col. 1) Note réservant les droits de S<sup>te</sup> Brigide de Kildare sur sa province.**

*Inc.* Inter sanctum Patricium Hibernensium Brigitamque — *Des.* in parte autem orientali et occidentali dominatu in mea erit.

HOGAN<sup>2</sup>, p. 121, l. 21-28 ; STOKES, p. 356, l. 27-34.

= *BHL.* 6500 (en partie ; voir ci-dessus, n° XI, 1) ; KENNEY, p. 337, § 2.

**XII. (Fol. 22, col. 1 - fol. 24<sup>v</sup>, col. 1) Confession de S. Patrice.**

*Lemma* Incipiunt libri sancti Patricii episcopi — *Inc.* Ego Patricius peccator rusticissimus et minimus omnium fidelium — *Des.* Et haec est confessio mea antequam moriar. — *Inc. colophon.* Huc usque volumen quod Patricius — *Des.* translatus est Patricius ad caelos.

HOGAN<sup>2</sup>, p. 122-128, l. 6 ; STOKES, p. 357-375, l. 8 ; WHITE<sup>1</sup>, p. 235-253 ; WHITE<sup>2</sup>, p. 5-26.

*BHL.* 6492 ; KENNEY, n° 29 (1).

La colonne 2 du fol. 24<sup>v</sup> est restée en blanc. Le reste du manuscrit ne concerne pas S. Patrice.

P. G.



## NOTES SUR LES DOCUMENTS ANCIENS CONCERNANT S. PATRICE

Le loisir ne nous manque pas de réfléchir aux tâches qui semblent les plus urgentes dans le champ des études hagiographiques irlandaises. La première et la plus nécessaire serait certes une édition critique, basée sur tous les manuscrits, des textes concernant S. Patrice. Ceux-ci, pour la plupart, sont relativement anciens et diffèrent considérablement, pour l'inspiration comme pour le style, des écrits hagiographiques composés plus tard en Irlande. A tout point de vue, ils forment un chapitre à part. Les martyrologes, les généalogies, les litanies, les listes diverses, tous documents de date plus récente, ne mentionnent que peu des saints signalés par les plus anciens auteurs comme collaborateurs de S. Patrice dans la conversion de l'île. On dirait leur souvenir effacé par la floraison chrétienne des générations suivantes.

Le premier des érudits contemporains qui se soit attaqué à l'édition de ces textes, le P. Edmond Hogan, S.I., fit à nos *Analecta* l'honneur d'y publier, dans les deux premiers volumes, la portion du Livre d'Armagh qui traite de S. Patrice. C'était un motif d'y revenir ici. Cependant, deux considérations nous dissuadèrent de tenter seul cette édition critique : l'importance des publications qui ont vu le jour, depuis plus de soixante ans, sur les premiers temps de l'Église d'Irlande, et l'impossibilité de correspondre avec les savants les plus versés dans l'histoire ancienne de ce pays. Loin de leur aide bienveillante, le travail est irréalisable, et, d'ailleurs, une entreprise d'une telle envergure ne saurait espérer quelque succès sans faire appel à de nombreux collaborateurs <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dès 1924, M. Eoin Mac Néill soulignait la nécessité d'une édition des écrits et des actes de S. Patrice. Un groupe d'érudits en aurait assumé la charge. *The Fifteenth Centenary of Saint Patrick. A Suggested Form of Commemoration*, dans *Studies*, t. XIII, p. 177-188. Nous avons ajouté quelques arguments en faveur de ce projet, *Anal. Boll.*, t. XLIII (1925), p. 115-116.

Parmi les écrits récents, le plus remarquable est sans doute le double travail de Miss Kathleen Mulchrone : édition de la Vie Tripartite de S. Patrice (*BHL*. 6509)<sup>1</sup> et observations critiques sur cette Vie, dans ses remaniements divers<sup>2</sup>. M. Eoin Mac Néill a publié des articles fort importants<sup>3</sup>, quoique peu ordonnés entre eux. L'auteur lui-même ne paraît pas toujours se représenter avec une clarté parfaite les théories qu'il admet ou rejette successivement. Telle est l'abondance des points qu'il examine, en bloc ou en détail. Saisissons cette occasion, en louant, une fois de plus, la souplesse et la flexibilité de son talent, de répéter combien nous regrettons qu'il ne se soit jamais décidé à écrire une Vie complète du saint, somme et mise au point des dernières recherches. Du reste, nul n'en disconviendra, la plupart des conclusions de M. Mac Néill sont solides. Quelques questions méritent un nouvel examen, mais jamais son avis ne peut être négligé.

En réunissant les résultats atteints par Miss Mulchrone à ceux de M. Mac Néill, on fournirait une bonne introduction au reste des travaux récents. Qu'il nous soit pourtant permis de remarquer que les érudits ont à peu près complètement négligé jusqu'ici un texte publié depuis près de vingt ans, la Vie irlandaise de S. Be-

<sup>1</sup> Le premier volume est sorti de presse, *Belhu Phátraic. The Tripartite Life of Patrick*. I : *Text and Sources* (Dublin, Royal Irish Academy, 1939) ; cf. *Anal. Boll.*, t. LVII (1939), p. 417. Le second comprendra la traduction anglaise et les notes.

<sup>2</sup> *Die Abfassungszeit und Ueberlieferung der Vita Tripartita*, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XVI (1927), p. 1-94 ; *Die Verbalformen der Vita Tripartita*, *ibid.*, p. 411-452.

<sup>3</sup> *Silva Focluti*, dans *Royal Irish Academy, Proceedings*, t. XXXVI, Section C, p. 249-255 [cf. J. C. MAC ERLEAN, *Silva Focluti*, dans *Anal. Boll.*, t. LVII (1939), p. 334-363] ; *The Native Place of St. Patrick*, dans *Proceedings*, t. XXXVII, Section C, p. 118-140 ; *The Earliest Lives of St. Patrick*, dans *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LVIII (1928), p. 1-21 ; *The Dates of Texts in the Book of Armagh relating to St. Patrick*, dans *Journal*, t. c., p. 81-101 ; *The Origin of the Tripartite Life of St. Patrick*, dans *Ériu*, t. XI (1932), p. 1-41 ; *The Historical St. Patrick*, dans *Saint Patrick A. D. 432-1932*, ed. Paul WALSH (Dublin, 1932), p. 7-30 ; *St. Patrick, Apostle of Ireland* (London, 1934) ; *The Location of the District of Fid Már*, dans *Journal*, t. LXVII, p. 307. — Il faut citer également deux excellentes études du Rév. G. F. HAMILTON : *In St. Patrick's Praise : The Hymn of St. Secundinus* (*Sechnall*), publié à Dublin en 1920 (2<sup>e</sup> édition, sans nom d'auteur, préface signée G. F. Hamilton) ; et *St. Patrick and his Age* (Dublin, 1932).

nignus ; celle-ci contient, en leur latin original, des passages assez importants, et sans doute anciens, concernant S. Patrice, qui sont vraisemblablement extraits d'une Vie perdue<sup>1</sup>.

Un autre texte était venu naguère s'ajouter au dossier. Il se lit dans le manuscrit Otho E. XIII (x<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècle), provenant de Saint-Augustin de Cantorbéry, qui fait partie aujourd'hui de la collection Cottonienne, au Musée Britannique, fol. 132<sup>v</sup>. En voici la teneur : *In Libris Patricii. Duo episcopi Cechianus et Conallus in campo Bai episcopos indignos ordinaverunt; quos increpavit Patricius dicens: « Quare absque consilio nostro aepiscopos... »*. C'est la fin du folio. Le manuscrit a souffert dans l'incendie de la Bibliothèque Cottonienne, en 1731, et le recto du folio suivant, 133, est illisible. L'éditeur n'a pas tenté de le recouvrer<sup>2</sup>. Il se lit pourtant chez Usher<sup>3</sup>, dont voici les propres termes : « Antiquum illum Canonum librum, quem in Cottonianâ Bibliothecâ reperi, ab eo<sup>4</sup> visum fuisse vix crediderim ; in quo ex *libris Patricii II. Episcopi* (id est, ut ego quidem interpretor, libris qui magni nostri Patricii Acta explicant) illud citatum observavi. *Ethianus & Conallus in campo Hai episcopos indignos ordinaverunt. quos increpavit Patricius, dicens : Quare absque consilio nostro Episcopos ordinâstis? quam indigni sunt apud Dominum ordinari? Ideo Ecclesiae vestrae sint semper minimae. Et monachi in poenitentiam adducti sunt.* »

Usher, on le voit, en joignant au titre les deux premiers mots du texte et en suggérant de lire : *secundi*, au lieu de *duo*, trouve dans ce passage un argument en faveur de la théorie qui fait du grand S. Patrice le second Patrice, *Patricius Secundus*. Nous n'en-

<sup>1</sup> *Act. SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 170-186.

<sup>2</sup> F. W. H. WASSERSCHLEBEN a publié les premiers mots, avec quelques erreurs de copie (*Die irische Kanonensammlung*, 2<sup>e</sup> édition, Leipzig, 1885, p. LXXI-LXXII) ; nous n'avons pu voir la première édition (Giessen, 1874), qui a presque entièrement péri dans un incendie. Le texte a été complété et corrigé comme ci-dessus par M. Mario ESPOSITO, dans *Hermathena*, t. XXIII, n° 48 (1933), p. 236. Nous avons donné de son texte un bref commentaire (*Anal. Boll.*, t. LII, 1934, p. 411-412).

<sup>3</sup> *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates* (Dublinii, 1639), p. 1049, parmi les *Addenda et Corrigena* ; dans la seconde édition (Londinii, 1687), ce passage est inséré à sa place dans le corps de l'ouvrage, p. 466.

<sup>4</sup> Il s'agit de l'historien Henri de Huntingdon, mort en 1155.



trérons pas dans la discussion. Elle a duré plus de deux siècles et est entièrement périmée. Il nous suffit qu'elle ait été l'occasion d'arracher au feu ce petit texte, assez intéressant par les observations auxquelles il se prête.

Sans être particulièrement familiarisé avec cette littérature, on aperçoit que le fragment Cottonien (que nous appellerons C) doit se comparer au passage suivant du Livre d'Armagh, fol. 9, col. 1 (auquel nous réserverons le sigle A) : *Caetiacus et Sachellus ordinabant episcopos, prespiteros, diaconos, clericos sine consilio Patricii in campo Aii. Et accussavit illos Patricius, et mittens aepistolas illis, exierunt ad poenitentiam ducti ad Ardd Mache ad Patricium, et fecerunt poenitentiam monachorum duo pueri Patricii prumpti. Et dixit eis : « Non magnae erunt aeclessiae vestrae. »*

Quelque étrange que cela paraisse, la citation faite par Usher semble avoir échappé aux érudits, nombreux pourtant, qui se sont donné pour tâche de scruter à la loupe le Livre d'Armagh. Elle mérite que nous nous y arrêtions un instant.

Une remarque préliminaire s'impose : entre A et C, les divergences sont notables, et il est difficile de se prononcer sur les rapports mutuels des deux recensions. Les noms des évêques sont différents : *Caetiacus et Sachellus* A, *Cechianus et Conallus* C<sup>1</sup>. C ne mentionne que des consécration épiscopales, A y joint des ordinations de prêtres, de diacres, de clercs. A signale l'envoi d'une lettre de remontrance aux évêques de Mag Ai, C n'en parle point, mais cite deux ou trois phrases qui pourraient être extraites d'une telle lettre. A insiste davantage sur la soumission à S. Patrice et indique expressément le pèlerinage pénitentiel à Armagh, mettant ainsi l'accent sur la primauté du siège fondé par S. Patrice. On relève encore dans A deux expressions qui paraissent plus archaïques que celles de C : *accussavit illos, fecerunt poenitentiam monachorum*, et les mots *pueri Patricii*, tout à fait caractéristiques de la langue du Livre d'Armagh et de la Vie Tripartite. Enfin, d'après C, les évêques auraient consacré des candidats indignes, tandis que dans A on leur reproche seulement d'avoir procédé aux ordinations *sine consilio Patricii*, expression reprise, d'ailleurs, par C : *absque consilio nostro*.

Il est, d'autre part, très significatif que le fragment Cottonien

<sup>1</sup> Voir sur ces noms, ci-dessous, p. 51-60.

intitulé : *In Libris Patricii* et un passage de la Vie Tripartite qui se réfère aux *Libri Patricii* <sup>1</sup> concernent l'un et l'autre la même région de l'Irlande. Dans ces deux endroits, il s'agit, en effet, d'événements survenus dans la plaine d'Ai, c'est-à-dire dans le nord du comté actuel de Roscommon. Qui plus est, il est question, dans les deux passages, d'un nommé Conall <sup>2</sup>. Les deux références paraissent donc viser les mêmes documents, appelés *Libri Patricii*, et le même passage de ces documents <sup>3</sup>.

### 1. — LES LIBRI PATRICII.

Le titre : *In Libris Patricii*, indique la source d'où le fragment est tiré. Il y a lieu de rassembler ici diverses références du même genre.

Tout d'abord, l'en-tête de la Confession de S. Patrice (*BHL*. 6492) dans le Livre d'Armagh, fol. 22, col. 1 : *Incipiunt Libri Sancti Patricii episcopi* <sup>4</sup>. De ce pluriel, J. H. Todd croyait pouvoir déduire <sup>5</sup>, chez le scribe Ferdornach (qui transcrivit ce manuscrit

<sup>1</sup> Ci-dessous, p. 48.

<sup>2</sup> Le Livre d'Armagh, fol. 9, col. 1, mentionne, au lieu de l'évêque Conall du fragment Cottonien, l'évêque Sacellus. Nous examinerons dans un instant si le Conall de la Vie Tripartite est bien le même que celui du fragment Cottonien.

<sup>3</sup> Il paraît étrange que précisément une autre recension de ce même fragment se retrouve ailleurs, dans le manuscrit Cottonien, alors qu'il n'avait été utilisé dans aucun des deux ouvrages achevés de Tírechán. Mais assurément ce fait ne semble inexplicable qu'à cause de notre ignorance même. La solution du problème, que nous ne découvrons pas, résoudrait sans doute parfaitement et d'un seul coup les deux questions. En d'autres termes, c'est précisément parce qu'il existe des deux faits une explication unique — peut-être fort simple — et parce qu'elle nous échappe, que les deux faits, pris séparément, nous semblent offrir quelque difficulté.

<sup>4</sup> P. GROSJEAN, *Analyse du Livre d'Armagh*, n° XII, ci-dessus, p. 41. Nous rechercherons plus bas quelle place il convient d'assigner dans l'ensemble du Livre d'Armagh à cette note sur S. Sacellus, dont le passage que nous venons de transcrire forme la seconde moitié.

<sup>5</sup> Dans les anciens auteurs irlandais, la Confession porte habituellement le nom de *Liber Epistolarum*. En voici des exemples : *sicut ipse in Libro Epistolarum dicit*, Vie Tripartite, éd. STOKES, p. 11 (en citant cette Vie, nous n'ajoutons pas la référence à l'édition Mulchrone, qui porte en marge l'indication des pages de l'édition Stokes) ; *ut constat ex Libro Epistolarum ipsius*, dans la traduction latine de COLGAN, qui méritait plutôt le nom de paraphrase, *Trias Thaumaturga*, p. 119, cap. 18, et éd. STOKES, p. 18 ; *in Libro Episcopi*, erreur évidente

avant l'année 846, peut-être dès le début du ix<sup>e</sup> siècle), l'intention de reproduire, outre la Confession, un ou plusieurs autres écrits<sup>1</sup>. Todd avait en vue au moins l'Épître aux gens de Coreticus (*BHL*. 6493), que l'on s'accorde à ranger parmi les œuvres authentiques de l'apôtre des Irlandais et qui, dans plusieurs manuscrits, accompagne la Confession.

Cette hypothèse paraît à rejeter. En effet, premièrement, Ferdomnach a pu fort bien emprunter le titre à son exemplaire, sans pourtant compter tirer de celui-ci autre chose que la Confession. Secondement, pourquoi eût-il laissé de côté un monument aussi remarquable que l'Épître? Il avait pour instructions de transcrire toutes les pièces sur S. Patrice qui se trouvaient, à son époque,

pour : in *Libro Epistolarum*, Vie *BHL*. 6504, éd. COLGAN, op. c., p. 11, cap. 4 (à ce passage correspond la Vie *BHL*. 6506, COLGAN, op. c., p. 21, cap. 4 ; en effet, quelques chapitres de la Vie *BHL*. 6504 se lisent derechef en tête de la Vie *BHL*. 6506) ; in *Libris Episcopi*, à lire aussi : in *Libris Epistolarum*, dans les mêmes Vies, pp. 11 et 12, cap. 11 ; ex *Libris Epistolarum, quos ipse composuit*, Vie *BHL*. 6503, COLGAN, op. c., p. 35, cap. 1 ; ut *ipse testatur lib. Epist.*, ibid. ; in *Libro Epistolarum, quem ipse composuit*, ibid., cap. 3 ; in *Lib. Epist. ait*, ibid., p. 37, cap. 15 ; cf. in *libro quem de vita et conversatione sua ipse composuit*, ibid., cap. 16. Les titres : *Epistolarum Liber I*, pour la Confession, et *Epistolarum Liber II*, pour l'Épître aux gens de Coreticus, dans l'édition de Charles O'CONOR, *Rerum Hibernicarum Scriptores Veteres*, t. I, *Prolegomena*, première partie, p. cxvii, ne sont pris littéralement à aucun manuscrit, mais arrangés par O'Conor ; quelques manuscrits portent à ce dernier endroit : *Explicit liber I. Incipit liber II*. Tírechán cite un passage avec la référence : *ut ipse dixit in Commemoratione laborum*, Livre d'Armagh, fol. 9, col. 2 ; on ne retrouve pas ce passage dans les manuscrits existants de la Confession, soit qu'il ait été emprunté à un autre ouvrage de S. Patrice, aujourd'hui perdu, ou qu'il provienne d'un texte de la Confession plus complet que le nôtre, ou que Tírechán ait simplement fait erreur, car il semble avoir ici pour source le livre composé par S. Ultán, évêque d'Ard Breacáin (John GWYNN, *Liber Ardmachanus*, p. lxiv, note 3). Nous ne croyons pas que d'anciens auteurs aient cité de passages de l'Épître aux gens de Coreticus (sauf un bout de phrase, parmi les *Dicta Patricii*. Livre d'Armagh, fol. 9, col. 1) ; celle-ci pourtant, sans l'ombre d'un doute, se lisait dans ce *Liber Epistolarum*, peut-être en compagnie d'autres lettres qui ont depuis disparu. Remarquons en passant que la Confession était mise par les anciens Irlandais au nombre des épîtres du saint. C'est, en effet, une vraie lettre, mais, l'adresse manquant, il n'est plus possible aujourd'hui d'en déterminer exactement les destinataires. M. Mac Néill a montré, par des arguments subtils à la fois et solides, que ceux-ci résidaient en Grande-Bretagne et non en Irlande, *Saint Patrick*, p. 81 ; nous espérons démontrer ailleurs que c'étaient des évêques de Grande-Bretagne, sous le règne de Coreticus.

<sup>1</sup> *St. Patrick, Apostle of Ireland* (Dublin, 1864), p. 351, note 1.

parmi les archives du siège primatial<sup>1</sup>. Aucun indice, jusqu'à présent, n'autorise à penser qu'il ait négligé le moindre bout de parchemin<sup>2</sup>.

Enfin, troisième argument, irréfutable celui-ci, l'expression *Libri Patricii* n'a pas le sens que lui suppose Todd. La Vie Tripartite en offre un exemple dans une phrase latine, insérée après coup dans le texte original irlandais : *Sed in Libris Patricii invenitur quod exierunt in iudicium tantum VII fratres de eis*<sup>3</sup>. M. Mac Néill l'a bien vu, la source de cette interpolation est peut-être l'Abrégé (BHL. 6496) de Tírechán<sup>4</sup>. Il semble entendre par là

<sup>1</sup> Sauf la Vie Tripartite, comme nous le montrerons plus loin, p. 51.

<sup>2</sup> On sait que le texte de la Confession, dans le Livre d'Armagh, n'est pas complet ; certaines parties manquent en plein milieu. Mais Ferdornach n'en est pas responsable : il transcrit toujours ce qu'il a sous les yeux, et sa diligence, ici, n'a pu que grandir du fait qu'il croyait copier un autographe du saint (Livre d'Armagh, fol. 24<sup>v</sup>, col. 1). Rien d'étonnant, d'ailleurs, que les archives d'Armagh n'aient point contenu le texte complet de la Confession, ni l'Épître : la chancellerie d'un évêque missionnaire, vers le milieu du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, n'était certes pas organisée pour conserver copie des missives qu'il envoyait, et tout porte à croire que, si ces deux pièces ont été sauvées de la destruction, c'est par leurs destinataires. — Il y aurait lieu aussi d'examiner si Ferdornach a copié ces textes dans l'ordre où il les trouvait ou s'il a modifié cet ordre. Nous inclinons à la seconde hypothèse : en effet, la Vie de S. Patrice de Mulrchú (BHL. 6497), par laquelle débute le Livre d'Armagh, commençait au premier chapitre du livre I, le prologue et l'index des chapitres étant rejetés plus loin (d'après un second exemplaire, à ce qu'on suppose). Aucun autre indice ne se présente à notre esprit, car la conjecture de John Gwynn, *Liber Ardmachanus*, p. LXXIV-LXXV, d'après laquelle les *Notulae* furent transcrites après la mort de Torbach, abbé d'Armagh († 808), est pour le moins douteuse. Ce serait une tâche méritoire que de rechercher, dans le manuscrit même, si rien ne mènerait à croire que Ferdornach en a commencé la transcription non au folio 1 (perdu depuis longtemps), mais en quelque autre endroit, ou si, dans la première partie du manuscrit, les trois cahiers qui la constituent (l'un de six, l'un de quatre, le troisième de deux doubles feuillets) n'ont pas été d'abord reliés, ou du moins destinés à être reliés, dans un autre ordre.

<sup>3</sup> STOKES, p. 126.

<sup>4</sup> Livre d'Armagh, fol. 10<sup>v</sup>, col. 2. « Here a commentator's note in Latin is inserted... The reference is to the Breviarium reckoned among the Libri Patricii » (*Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LIX, 1929, p. 10). Et ailleurs : « The Latin is obviously interpolated. It refers to Tírechán's Breviarium » (*Ériu*, t. XI, 1932, p. 7). M. Mac Néill a montré que les documents conservés à Armagh, ainsi que la recension primitive de la Vie Tripartite, sont l'œuvre de Tírechán, auquel on attribuait naguère l'Abrégé seulement.



que la variante en question fut introduite dans la Vie Tripartite, d'après l'Abrégé, par un copiste quelconque (d'Armagh, sans doute), qui mettait le dit Abrégé au nombre des *Libri Patricii*, c'est-à-dire des documents sur S. Patrice. Il est possible aussi, cependant, que Tírechán lui-même, auteur de la Vie Tripartite et de l'Abrégé, ait inséré cette phrase dans la Tripartite au cours d'une revision. Dans ce cas, la référence aux *Libri Patricii* ne viendrait peut-être pas l'Abrégé, mais la source où il avait puisé en rédigeant l'Abrégé.

Les *Libri Patricii* ne sont donc pas seulement les écrits du saint — sens que paraît confirmer le titre de la Confession dans le Livre d'Armagh —, mais aussi l'Abrégé de Tírechán ou les sources utilisées par Tírechán. Il faut encore y joindre l'ensemble des autres documents sur S. Patrice. C'est ainsi que l'entendait Usher<sup>1</sup>, excellent connaisseur de cette littérature. Le commentateur qui, à une époque indéterminée (sans doute après le x<sup>e</sup> siècle), se donna pour tâche d'annoter le *Féilire* d'Óengus, appelle : Livres de tel ou tel saint, ses Vies écrites<sup>2</sup>. Dans la même acception, on rencontre : *Liber Sancti Patricii*, comme titre d'une Vie de ce saint, inscrite au catalogue de la bibliothèque de Rievaulx, du xiv<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. L'hymne composé sur S. Patrice par S. Secundinus s'intitule : *Hymnus Sancti Patricii*<sup>4</sup>. Enfin, la dernière phrase du *Liber Angeli* (BHL. 6500), soit qu'elle remonte à la rédaction de la partie la plus ancienne (vers 734), soit qu'elle ait été ajoutée par Ferdomnach au ix<sup>e</sup> siècle, montre que l'on rangeait parmi les *Libri Patricii* les souvenirs biographiques attribués à ses disciples<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 44.

<sup>2</sup> Nous y trouvons ce passage sur Sulpice Sévère : *Sulpic id est qui Libros Martini (Martine ms.) fecit*, dans le manuscrit Laud Misc. 610, au 13 janvier (*Féilire Óengusso*, éd. STOKES<sup>2</sup>, p. 42). Ce passage ne se lit pas dans les autres manuscrits, non plus que dans le *Lebor Brecc*, dont Stokes avait publié le commentaire avec sa première édition.

<sup>3</sup> Chez Mario ESPOSITO, dans *Hermathena*, n° L (1937), p. 144, qui cite T. WRIGHT et J. O. HALLIWELL, *Reliquiae Antiquae*, t. II (première édition, London, 1843); deuxième édition, 1845, p. 189.

<sup>4</sup> Livre d'Armagh, fol. 16, fol. 1 (*ymnum eius*); dans les manuscrits du *Liber Hymnorum* des Franciscains et du Collège de la Trinité, tous deux à Dublin, cités par J. H. BERNARD et R. ATKINSON, *The Irish Liber Hymnorum*, t. I, p. 7 (*Henry Bradshaw Society*, t. XIII, 1898).

<sup>5</sup> *Post vero exitum Patricii sancti alumpni sui valde eiusdem libros conscripserunt* (Livre d'Armagh, fol. 21<sup>v</sup>, col. 2).

NOUS NE CONNAISSONS RIEN DÉJÀ DE CES PASSAGES D'AUTRE MANUSCRIT DES *Livre Patrice* que dans le fragment Cottonien.<sup>1</sup>

Voici donc des textes qui se rattachent par ces mots à la Confession de S. Patrice à ses Vies à l'Abbaye de Tironcel, sans sources ou du moins à une partie des sources de Tironcel, ainsi qu'à la source du fragment Cottonien, laquelle a été en l'Abbaye et sans doute le passage correspondant du Livre d'Armagh. On peut donc dresser, et partiel par conjecture, la liste suivante de ce qui comprendrait les *Livre Patrice* la Confession. BHL 4361<sup>2</sup> peut-être avec l'Épître aux gens de Lorcoun, BHL 4362 et celle-ci a aussi peut-être disparu du dossier<sup>3</sup>, le Vie de S. Patrice par Maurin, BHL 4363, l'Abbaye de Tironcel, BHL 4364, ainsi au moins de quel-

<sup>1</sup> C'est en un autre sens que Tironcel écrit dans son Abbaye Livre d'Armagh fol. 1<sup>r</sup> col. 1 et fol. 1<sup>r</sup> col. 2, que à l'Abbaye de Tironcel nous fin d'après et Livre Patrice. Le passage correspondant de la Vie Tironcelle est l'Épître p. 1-2, pour ainsi dire que l'Abbaye mentionne dans ce lieu que le clerc Justin se écrit pour administration le chapitre à l'Épître, d'un autre que un autre donne à Patrice. Rappelons enfin que c'est sous le titre de Livre Saint Patrice que l'évêque de L. Vienne a publié ses deux éditions de la Confession et de l'Épître aux gens de Lorcoun à Lons en 1866 et à Lons en 1867.

<sup>2</sup> Personnage semble avoir en son temps un manuscrit qu'il appelle *Notre* et *Notre*, et c'est à l'Abbaye de Tironcel et tout le monde la Confession Livre d'Armagh en marge du fol. 1<sup>r</sup> col. 1 et de nouveau au fol. 2<sup>r</sup> col. 1. Personne *Notre* est, dans le contexte, joint à la Confession fol. 1<sup>r</sup> col. 1. Évidemment certains ont *Patrice* dans le contexte par lui. Les ne sont pas des documents, mais le manuscrit utilisé par Personne rendrait seulement le contenu de la Confession transmise par lui dans le Livre d'Armagh, mais en pourtant l'interprétation qui nous semble provenir d'après p. 47-48. On peut aussi comprendre à la rigueur que le copiste a écrit le chapitre de l'Abbaye un exemplaire qui contenait de l'Abbaye. Que celui-ci ait été de la main de Patrice lui-même, ce n'est guère probable. En tout cas, et en l'absence d'autre exemplaire ou d'autre de leur autographe d'origine, et surtout de ceux. En outre, les passages qui manquent à la Confession dans le Livre d'Armagh, se trouvent dans d'autres manuscrits, pour la plupart de la Patrice d'une façon si évidente qu'on ne saurait douter de leur authenticité. Leur absence en personne ne nous peut pas supposer qu'ils aient été ajoutés par le scribe dans une seconde édition.

<sup>3</sup> C'est à l'Épître (The Life of St. Patrick and the Peace of History p. 20) comme que Tironcel, au moment où il rédigeait son Abbaye, a écrit par ailleurs et le Livre même de la Confession. Il ne connaissait donc aussi par lui-même l'Épître aux gens de Lorcoun. On comprendrait donc que, quand il publiait le Livre sur ce dernier document, il ait eu recours aux deux représentations par le *sermon des Dieux Patrice*.

ques-uns des *Additiones*<sup>1</sup>, avec les *Notulae*<sup>2</sup>, peut-être encore le *Libre Arqueh*, BHL. 6500, sans compter quelques pièces maintenant perdues, parmi lesquelles figuraient l'Épître aux évêques de Mag Ai et d'autres écrits du saint lieux d'où proviennent quelques-uns des *Duata Patricii*, BHL. 6494, qui ne sont pas empruntés à sa Confession ou à son Épître aux gens de Coretious). De ces derniers papiers, qui furent sans doute une des sources de Tirechan, dérivent et le fragment Cottonien et le passage interpolé dans la Vie Tripartite<sup>3</sup> et la note sur S. Sacellus<sup>4</sup>. Bref, les *Libri Patricii* englobaient tous les documents anciens conservés, au viii<sup>e</sup> et au viii<sup>e</sup> siècle, dans les archives d'Armagh, à l'exception de la Vie Tripartite.

Pourquoi celle-ci ne doit-elle pas y être comprise? C'est qu'elle n'avait pas à être transcrite par Ferdomnach. Un moment de réflexion le fera comprendre. La Vie écrite par Tirechan n'était pas restée telle qu'elle était sortie de sa plume. Elle avait été divisée en trois parties, dont chacune devait faire l'objet d'une recitation publique, soit au peuple soit aux moines d'Armagh, lors de la commémoration annuelle de S. Patrice, qui durait trois jours<sup>5</sup>. Pour cette raison, elle se gardait donc séparément, en un manuscrit maniable, assez clair et distinct pour qu'on le lût commodément du haut de la chaire, et renouvelé aussi souvent qu'il convenait. Il n'y avait donc pas lieu de le recopier, comme les vieilles archives.

Que les *Libri Patricii* aient compris plusieurs *redices*, cela semble ressortir du substantif lui-même, qui est au pluriel, et de ce qu'on vient de noter à propos du titre et du colophon de la Confession<sup>6</sup>.

## 2. — LES NOMS DES EVÊQUES DE MAG AI :

CETHECH, CONALL, SACELLUS.

Le premier problème qui se présente est posé par une divergence notable entre les recensions A et C<sup>7</sup>. Toutes deux rapportent bien

<sup>1</sup> *Analyse du Livre d'Armagh*, n<sup>o</sup> III 2-IX, ci-dessus, p. 36-40.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n<sup>o</sup> X 1, p. 40.

<sup>3</sup> Transcrit ci-dessus, p. 43.

<sup>4</sup> *Livre d'Armagh*, fol. 3, col. 1, jusqu'à *recessor recessor*. *Analyse*, n<sup>o</sup> II 3, ci-dessus, p. 36.

<sup>5</sup> *Livre d'Armagh*, fol. 16, col. 1.

<sup>6</sup> Ci-dessus, p. 46-47.

<sup>7</sup> Voir les passages cités ci-dessus, p. 44-45. Nous désignerons par A, B et C

le même fait, mais dans A les évêques s'appellent *Caetiachus* et *Sachellus*, dans C *Cechianus*<sup>1</sup> et *Conallus*.

Sans contredit, le *Cechianus* de C, comme le *Caetiachus* de A, est *Cethiachus*, ou *Cethechus*, en irlandais Cêthech, personnage souvent mentionné, aussi bien dans le Livre d'Armagh que dans la Vie Tripartite, comme l'un des principaux évêques, disciples de S. Patrice. Le copiste de C (ou son modèle) est fort capable d'une erreur de lecture (*Cechianus* pour *Cethiachus*). On en remarque, dans ces quelques lignes, une seconde<sup>2</sup>, qui dénonce à l'évidence son peu de familiarité avec la *scriptura scottica* ou du moins avec les noms propres irlandais : *Bai* pour *Hai*<sup>3</sup>. Il n'y a pas lieu de pousser plus avant les recherches en ce qui concerne Cêthech. Celui-ci fut, en effet, on le sait d'ailleurs, évêque dans la plaine d'Ai<sup>4</sup>, où l'évêque Sacellus eut aussi son siège<sup>5</sup>. Que ces deux personnages soient présentés comme exerçant les fonctions épiscopales à l'époque de S. Patrice, rien n'est contraire ici à la tradition irlandaise.

Le nom de *Conallus*, substitué par C à celui de *Sacellus*, exige un plus ample commentaire. Nulle part on ne rencontre de *Conall* parmi les évêques du temps de S. Patrice<sup>6</sup>. Colgan, appuyé sur ce seul texte, lui a consacré une notice<sup>7</sup>, l'identifiant à un évêque *Conall* qui figure dans les calendriers au 18 mars et sur lequel on ne sait rien. Il lui attribue la fondation de Cell Conaill (aujourd'hui

les passages suivants : A = Livre d'Armagh, fol. 9, col. 1, jusqu'aux mots *aeclesiae vestrae* (donc en omettant les *Dicta Patricii* qui forment le second paragraphe de cette colonne) ; B = le passage de Tírechán, Livre d'Armagh, fol. 13, col. 1-2, qui est parallèle à la première partie de A ; C = le fragment Cottonien, qui est parallèle à la seconde partie de A.

<sup>1</sup> Usher avait imprimé : *Ethianus*. Cette fausse graphie a donné lieu à toute une série de conjectures, chez Colgan, qui ne connaissait pas le passage parallèle A, et chez les hagiographes plus récents. Nous ne nous attardons pas dans cette impasse.

<sup>2</sup> Usher, ici, a corrigé *silentio*.

<sup>3</sup> C'est à dire : *Ai*. Chez les anciens Irlandais, la lettre *h* se place souvent, arbitrairement, au début d'un mot commençant par une voyelle.

<sup>4</sup> Voir les textes rassemblés par John O'Hanlon (*Lives of the Irish Saints*, t. VI, p. 674-676).

<sup>5</sup> Id., op. c., t. VIII, p. 17-18.

<sup>6</sup> Notamment dans la liste de Tírechán, Livre d'Armagh, fol. 9<sup>v</sup>, col. 2.

<sup>7</sup> *Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 632 ; il a été suivi par John O'Hanlon (op. c., t. III, p. 837-838). Nos prédécesseurs, à juste titre, ont rejeté ce *Conall* parmi les *Praetermissi* (*Act. SS.*, Martii t. II, p. 613).



Kilconnell, dans la baronnie de ce nom, au comté de Galway), endroit qui n'est même pas situé dans la plaine d'Ai. Écartons aussi la conjecture, non moins gratuite, qui ferait ici surgir subitement un évêque inconnu, l'un quelconque de ceux, au nombre de 450 ou de plus de 350, que, d'après la tradition, S. Patrice aurait consacrés <sup>1</sup>.

Le nom de Conall apparaît peut-être dans C par erreur, mais non certes par hasard. En effet, ce Conall est sans doute le personnage auquel Tírechán, dans ses divers écrits, assigne l'un des tout premiers rôles : Conall, fils d'Énda, fils d'Amolngid. Nath-Í, frère d'Amolngid (et donc grand-oncle paternel de Conall <sup>2</sup>), avait été roi d'Irlande avant Lóiguire, qui occupait le trône à l'arrivée de S. Patrice, vers 432. Tírechán tirait son origine du même Amolngid. Il en était fier. On imagine avec quelle diligence il recueille les traditions de sa région natale concernant Amolngid et particulièrement les fils et petit-fils de celui-ci, Énda et Conall <sup>3</sup>. Ce dernier fut un disciple de l'évêque Céthech : *Conallus autem baptizatus est, et dedit Patricius benedictionem super illum, et tenuit manum illius, et dedit Cethiacho episcopo. Et nutritiv illum et docuit eum Cethiachus et Mucneus frater Cethiachi episcopi, cuius sunt reliquiae in Aeclessia Magna Patricii in silva Fochlithi. Propter hoc mandavit Conallo insola suam Cethiachus, et generis illius est usque in praesentem diem, quia laicus fuit post mortem Cethi<a>chi sancti* <sup>4</sup>. Conall fut donc élevé par Céthech parmi ses moines et reçut le gouvernement de l'*insola*, c'est-à-dire du monastère, de Céthech <sup>5</sup>, mais, abandonnant l'état monastique pour prendre la

<sup>1</sup> TÍRECHÁN, Livre d'Armagh, fol. 9<sup>v</sup>, col. 1 ; NENNIUS, *Historia Britonum*, BHL. 6501, éd. MOMMSEN, *Chronica Minora*, M. G., Auct. Ant., t. XIII, p. 196.

<sup>2</sup> Tous les critiques reconnaissent bien la mention de la race de Nath-Í, en latin *genus Nothi*, au début de A.

<sup>3</sup> Voir sur Conall, fils d'Énda, Eoin MAC NÉILL, dans *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LVIII (1928), p. 14-15, et t. LIX (1929), pp. 3-4, 10-11. Dans la distribution des parties à rédiger du grand ouvrage que l'on méditait sur S. Patrice, Tírechán semble s'être réservé à lui-même cette région, confiant les autres à des correspondants ; voir John GWYNN, *Liber Ardmachanus*, p. XLIII, et ci-dessous, p. 71-72.

<sup>4</sup> TÍRECHÁN, Livre d'Armagh, fol. 10<sup>v</sup>, col. 2.

<sup>5</sup> Les anciens Irlandais, comme les Gallo-Romains du v<sup>e</sup> siècle, à qui ils avaient naturellement emprunté leur vocabulaire ecclésiastique, appelaient un monastère : *insula*.

succession de son père dans le gouvernement de la région <sup>1</sup>, il s'était marié et avait laissé le monastère à sa postérité en possession héréditaire <sup>2</sup>.

Conall était-il demeuré simple moine ou bien était-il entré dans les ordres, soit comme prêtre soit comme évêque? Aucun texte ne le dit, sauf C. On peut alléguer encore, cependant, le surnom de *Sciath-bachall* <sup>3</sup>, qui ne peut guère souffrir d'interprétation que par les mots *sciath*, « bouclier », et *bachall*, « bâton » (du latin *baculus*), les insignes du soldat et de l'évêque <sup>4</sup>.

Parmi les indices qui corroborent l'identification de Conall, fils d'Énda, et de Conall, « évêque » de Mag Ai, soulignons que C, mentionnant l'évêque Conall de Mag Ai, et le passage de la Vie Tripartite où il est question des fils d'Amolngid <sup>5</sup> allèguent tous deux la même source, les *Libri Patricii* <sup>6</sup>. Il convient aussi de noter entre A et C, une ressemblance d'expression qui ne saurait être fortuite : *sine consilio Patricii* dans A, *absque consilio nostro* dans C. A remarquer encore, dans C, la graphie archaïque *aepiscopos*, montrant sa dépendance d'un texte peut-être plus ancien que le x<sup>e</sup> ou le xi<sup>e</sup> siècle, date du manuscrit Cottonien.

Mais on n'est pas sans apercevoir ici une difficulté qui est d'importance : s'imagine-t-on, dans l'Irlande du v<sup>e</sup> siècle, qu'un évêque, engagé ensuite dans les liens du mariage, ne fût pas honni par toute la tradition des âges suivants, alors surtout que son souvenir ne nous est conservé que par des gens d'Église? D'ailleurs, si Conall, fils d'Énda, avait été évêque, ce fait, semble-t-il, eût été mentionné dans la Vie Tripartite, qui le représente plutôt comme un jeune noble <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Que Conall ait été roi, ou du moins que Tírechán ait cru qu'il l'était, c'est ce que montre un passage de la Vie Tripartite (éd. STOKES, pp. 126, 128); plus clairement encore dans la paraphrase de Colgan (*Trias Thaumaturga*, p. 140).

<sup>2</sup> C'est ainsi également que le passage est compris par STOKES (éd. cit., p. 309, note 6) et par Eoin Mac Néill (*Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LIX, 1929, p. 6); celui-ci écrit : « (Conall) remained a layman after the death of Cethiacus ».

<sup>3</sup> Vie Tripartite, éd. STOKES, p. 138.

<sup>4</sup> A moins que le bâton ne soit celui du simple missionnaire; cf. C. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. CLXXVI. « Prendre le bâton », dans les siècles qui ont suivi celui de S. Patrice, c'est se faire clerc ou moine.

<sup>5</sup> Voir ci-dessus, p. 48.

<sup>6</sup> Voir ci-dessus, p. 49.

<sup>7</sup> Plus exactement, peut-être, comme un de ces fils de rois dont parle S. Patrice : *Interim praemia dabam regibus, praeter quod dabam mercedem filiis*

Une autre solution se présente à l'esprit. Conall, sans devenir jamais évêque, aurait été d'abord simple moine ou même seulement élève dans une école monastique<sup>1</sup>, ensuite roi (et marié). La lettre dans laquelle S. Patrice prend à partie les auteurs responsables des ordinations faites en Mag Ai n'aurait point été envoyée à deux évêques, mais à l'évêque Céthech et à Conall, alors roi de la région et impliqué, en quelque manière, dans l'infraction aux usages canoniques dont Céthech se serait rendu coupable sur son ordre ou avec son appui.

Mais cette hypothèse s'accorde-t-elle bien avec la dernière phrase : *Non magnae erunt aeclessiae vestrae* A, *Ecclesiae vestrae sint semper minimae* C? Nous voilà bien dans le ton habituel des anciens documents de l'Église irlandaise. Comment n'y pas voir un extrait de la lettre authentique de S. Patrice, et tel qu'il ne puisse s'adresser qu'à deux évêques au moins, dont chacun aurait été à la tête d'une Église? Il n'est pas impossible, cependant, que S. Patrice ait songé, dans sa condamnation, aux différentes Églises fondées dans la région de Mag Ai. Le sens serait alors : « les Églises de votre pays », ce qui s'entendrait fort bien dans une lettre adressée conjointement au roi et à l'évêque responsables des ordinations et consécration irrégulières, ainsi qu'aux évêques ainsi consacrés.

On ne saurait objecter que Céthech, pour accomplir une consécration épiscopale, devait être assisté au moins par un autre évêque. Nul n'ignore que, chez les Irlandais, à l'origine, un évêque en consacrait licitement un autre, sans aucune assistance. Au contraire, ce qui serait incroyable, c'est que l'évêque de Mag Ai procédât à des ordinations et à des consécration sans l'aveu du roi du pays ; et celui-ci aurait été Conall, fils d'Énda.

*ipsorum qui mecum ambulabant* (*Confessio*, § 52). Ces jeunes gens semblent lui avoir fait une sorte de garde du corps. Il y a lieu cependant de se souvenir que plusieurs de ces fils de rois devinrent des *pueri Patricii*, c'est-à-dire, selon l'interprétation de M. Mac Néill (*St. Patrick*, p. 107), des évêques consacrés par le saint. L'auteur présente cette assertion comme une conclusion générale de ses lectures, mais (c'est souvent le cas dans ce petit livre) sans en fournir la preuve détaillée par des références aux sources anciennes. Il a peut-être raison, bien que nous n'ayons pas relevé et vérifié tous les cas où un personnage est qualifié de *puer Patricii*.

<sup>1</sup> Les distinctions précises, en cette matière, sont ignorées des anciens textes irlandais.

A supposer donc que la lettre de S. Patrice s'adressait bien, en même temps, à l'évêque Céthech et au roi Conall, comment et pourquoi a-t-elle été retouchée, par substitution de Sacellus à Conall? Voici l'explication que nous entrevoyons. Celui qui en lut l'original et en tira l'extrait inséré ensuite parmi les *Libri Patricii* n'était plus au fait de la situation véritable. Il crut comprendre que les deux personnages étaient évêques. Ainsi (on l'aperçoit en comparant A et C) l'extrait modifie l'original : il nous fait voir, non plus un roi et un évêque, mais deux évêques. D'après M. Mac Néill<sup>1</sup>, l'expression *pueri Patricii* (employée par A) ne saurait signifier que des évêques consacrés par S. Patrice. Tírechán connaissait trop bien tout ce qui se rapportait aux fils d'Amolngid pour commettre une pareille erreur concernant Conall. Ce n'est donc pas lui qui, faisant cet extrait, a dénaturé de la sorte la lettre de S. Patrice, en la désignant comme adressée aux deux évêques Céthech et Conall. Mais ce peut bien être lui qui a « corrigé » la bévue<sup>2</sup> en écrivant : Céthech et Sacellus. Ce dernier avait été réellement évêque dans la région de Mag Ai du temps de S. Patrice.

Il y a lieu d'examiner ici une hypothèse de M. Mac Néill<sup>3</sup> : les textes ne permettraient pas d'affirmer que Sacellus et Céthech furent simultanément évêques en Mag Ai. Ceux-ci ne se seraient-ils pas succédé dans cette charge? Ce n'était qu'une brillante conjecture. Elle tire maintenant confirmation de ce que le fragment Cottonien, que M. Mac Néill ne connaissait pas, ne représente pas Sacellus et Céthech comme évêques en même temps (ainsi que le fait A). Au contraire, C semble porter des traces de l'épiscopat de Céthech sous le règne de Conall, et ne mentionne pas Sacellus. Il est certain que d'autres documents étaient, sur ce point, plus explicites, et que, par exemple, comme ce fut le cas dans la plupart des Églises, la liste épiscopale était bien claire et parfaitement connue. Rien, d'ailleurs, n'empêche que Céthech et Sacellus, tout en se succédant, aient été évêques en même temps. Dans les premières années de l'Irlande chrétienne, un siège épiscopal était encore un centre d'apostolat, non le chef-lieu d'un diocèse aux limites définies. Sacellus et Céthech ont pu être d'abord évêques de

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 54, note 7.

<sup>2</sup> Elle n'apparaît plus que dans C.

<sup>3</sup> MAC NÉILL, op. c., p. 108.



deux localités différentes en Mag Ai et travailler de concert à l'évangélisation du pays. A la mort de l'un, l'autre aurait poursuivi son œuvre, en unissant son Église à la sienne propre, ce qui, dans une liste épiscopale, aurait fait inscrire le survivant comme le successeur du premier. Ce serait une conjecture entièrement gratuite de supposer qu'à la mort de Sacellus, Céthech, changeant de siège, lui ait succédé à Baslic, tandis qu'un certain Conall, inconnu d'ailleurs, aurait remplacé Céthech sur le siège d'Uarán Garad, que celui-ci occupait primitivement.

Le début de A (jusqu'aux mots : *filium Patricio*) n'est pas sans analogie avec le passage où Tírechán parle de Coonu, frère de Sacellus, *Coonu artifex, frater episcopi Basilicae*<sup>1</sup>. Basilica (aujourd'hui Baslic, paroisse de la baronnie de Castlereagh, anciennement baronnie de Ballintobber, au comté de Roscommon) était le siège de Sacellus<sup>2</sup>. Que Coonu fût un simple artisan, ce fait ne doit pas se mesurer aux idées de notre époque. Dans les premiers temps des fondations de S. Patrice, les artisans occupaient un des tout premiers rangs dans ses préoccupations, non seulement pour la place très honorable que leur réservait la société indigène, mais surtout à cause de l'impérieuse nécessité de fournir les objets requis par le culte, car il fallait compter presque exclusivement sur la production irlandaise, coupé que l'on était des ateliers de Gaule et de Grande-Bretagne<sup>3</sup>. Il est peu vraisemblable que les noms de Conall et de Coonu aient été confondus. Quant à celui de Sacellus, qui n'est point irlandais, c'est une appellation latine substituée au nom primitif, comme dans le cas de Benignus, le futur successeur de S. Patrice à Armagh<sup>4</sup>. Sacellus était originaire du pays d'Arthicc, et le passage A tout entier forme une note concernant cet évêque<sup>5</sup>. Il y a là un lien nouveau entre Sacellus et Céthech, originaires de la même région.

<sup>1</sup> Livre d'Armagh, fol. 13, col. 1.

<sup>2</sup> Sur cette Église et sur son importance dans le plan général de la conversion de l'Irlande, on lira les excellentes remarques de M. Mac Néill (*St. Patrick*, p. 106-107).

<sup>3</sup> Ce point est mis en lumière par M. Mac Néill, à propos des livres et des vêtements liturgiques (op. c., p. 85-87).

<sup>4</sup> Voir Eoin MAC NÉILL, dans *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LVIII (1928), p. 18-19.

<sup>5</sup> Sur le pays d'Arthicc, voir Eoin MAC NÉILL, dans *Ériu*, t. XI (1932), p. 18-19.

Tírechán donne un relief particulier à la figure de Céthech, dont l'Église, Uarán Garad (Oran), était proche de Cruachain, le lieu où il rédigea ses notes<sup>1</sup>. Serait-ce le motif pour lequel les faits rapportés par A et C ont été omis par lui dans sa rédaction définitive, c'est-à-dire dans la Vie Tripartite? Il aurait trouvé trop peu flatteur pour deux de ses héros le blâme de S. Patrice. L'histoire, il est vrai, loue la soumission finale des *duo pueri Patricii prumpti*, mais conclut par une prophétie du saint, qui est pourtant une condamnation et fait mal augurer de l'avenir : ceci non plus ne plaisait point, sans doute, à Tírechán, évêque dont le siège, inconnu, ne devait guère être éloigné de Mag Ai, s'il ne se trouvait pas précisément dans ce territoire. Et pourtant, le renseignement fourni par A est de ceux dont, à l'ordinaire, Tírechán se montre fort friand : dépendance étroite des Églises de Mag Ai vis-à-vis de S. Patrice, mise en relief dans leur subordination au siège d'Armagh. Mais peut-être est-il tombé trop tard sur cette pièce pour l'utiliser dans ses ouvrages<sup>2</sup>.

Une ingénieuse remarque de M. Mac Néill va nous permettre de faire encore un pas en avant. Elle lui a déjà servi de clé pour pénétrer au cœur de nombreux problèmes<sup>3</sup>. Il faut distinguer soigneusement, pense-t-il, entre les différents verbes de mouvement employés par Tírechán. En effet, toujours d'après M. Mac Néill, quand le vieil auteur, à propos d'un déplacement de S. Patrice, emploie le mot *venit* (en irlandais : *do-luid*), c'est que le saint se rapprocherait ainsi de l'endroit où s'est installé son biographe, près de Cruachain ; quand, au contraire, il recourt aux mots *exiit* ou *perrexit* (en irlandais : *luid*), il entendrait signifier par là que son héros s'écarte du lieu où il écrit. Que Tírechán ait rédigé ses

<sup>1</sup> Ibid., p. 19.

<sup>2</sup> Ci-dessous, p. 63-64. Le passage A forme un tout, un bloc, dans le Livre d'Armagh. On y distingue cependant deux parties, vraisemblablement d'origine différente : 1° (du début jusqu'aux mots *Caetiacus et Sachellus ordinabant* exclusivement) une série de notes sur Sacellus et l'Église de Baslick, remarquable par les mots *quem vidi*, concernant le psautier conservé dans cette église (selon l'interprétation favorisée par J. B. Bury, op. c., p. 311) ; ce témoin oculaire est probablement Tírechán lui-même : il écrivait à Tulske, près d'Elphin, soit à une quarantaine de milles de Baslick ; 2° le reste, dont la source serait les *Libri Patricii*.

<sup>3</sup> Dans *Journal*, t. c., p. 97-98. L'auteur résume lui-même ses positions au début de son article plus récent d'*Ériu* (t. c., pp. 1-3, 15-16).

notes à Cruachain, le fait peut être tenu pour certain. Il s'appuie sur d'autres arguments, qui sont, à eux seuls, d'un poids suffisant. Mais celui que nous venons d'exposer ne peut-il nous servir de réactif? En comparant A et B, nous trouvons, pour le même déplacement de S. Patrice, dans le premier passage : *venit*, dans le second : *exiit*. C'est que A n'est point une composition définitive de Tirechán, arrangée de son point de vue spécial, mais plutôt une simple note prise à quelque source pour être ensuite utilisée et rédigée <sup>1</sup>.

Les remarques qui précèdent permettent de se faire une meilleure idée de ce qu'est exactement A. Ce fragment, qui se lit, dans le Livre d'Armagh, sans attache avec ce qui précède ni avec ce qui suit, peut être ou bien une note de brouillon ou bien un supplément destiné à s'intégrer dans un ouvrage plus étendu. En vue de cette utilisation, il est muni, en tête, d'indications topographiques marquant où il conviendra de l'insérer <sup>2</sup>.

Cherchons maintenant d'autres indices. On remarque, dans la suite, une hésitation entre les chiffres VIII et VIIII (*cum viris VIII aut VIIII*), qui peut s'expliquer de trois façons : incertitude de copie, difficulté de traduction ou dualité de sources <sup>3</sup>. La première explication est moins probable, car un scribe, même médiocre, tâchait d'éviter précisément ce genre de confusions <sup>4</sup>. Dans le second cas, il s'agirait d'une amphibologie bien connue de l'expression irlandaise correspondante, soit que le texte original ait été en irlandais, soit que le rédacteur (ou celui qui a pris cet extrait) ait pensé en irlandais. Cette hypothèse ne paraît guère plus plausible que la précédente : les anciens documents sur S. Patrice semblent avoir été rédigés d'abord en latin, pour la majeure partie, et la Vie Tripartite serait la version irlandaise d'un texte latin

<sup>1</sup> De même que les *Dicta Patricii* qui se lisent immédiatement après A, fol. 9, col. 1.

<sup>2</sup> Elles forment la première phrase : *Patricius venit de Campo Arthicc ad Drummut Cerigi et ad Nairniu Toisciurt ad Aillich Esrachtae*.

<sup>3</sup> Bury a relevé trois exemples de semblables hésitations (op. c., p. 250, § 7). N'est-il pas très remarquable que, de ces trois cas, deux se rapportent à l'objet immédiat de notre recherche? Ce sont les passages parallèles A (*VIII aut VIIII*) et B (*VIIII aut XII*).

<sup>4</sup> Ainsi nos typographes d'aujourd'hui font moins d'erreurs dans les chiffres que dans les lettres.

perdu<sup>1</sup>. Il convient aussi de se souvenir que, si certains tours irlandais nous paraissent obscurs, parce qu'ils s'écartent de notre manière d'exprimer un chiffre, ils ne pouvaient cependant être que parfaitement précis pour ceux qui les employaient, rien n'étant plus clair que la pensée d'un chiffre. Troisièmement : hypothèse d'une dualité de sources. C'est plausible, mais il convient de se souvenir que les deux sources n'étaient pas nécessairement écrites. Il s'agit en l'occurrence d'une région personnellement familière à Tírechán. Celui-ci travaillait sur des notes d'origine fort diverse : écrits du saint, Livre d'Ultán, autres Vies ou relations anciennes, souvenirs ou remarques réunis par divers correspondants, traditions recueillies par lui-même. Sa manière de rédiger ses « fiches de documentation<sup>2</sup> » n'approchait pas de la perfection méthodique à laquelle on dresse aujourd'hui les jeunes érudits. Ceux-ci, d'ailleurs, n'attendent pas toujours d'être devenus de très vieux historiens pour commettre d'abord quelques erreurs de transcription et pour s'embrouiller dans leurs notes, le moment venu de les utiliser. Encore ont-ils un gros avantage sur Tírechán : ils peuvent, ils doivent souvent, vérifier leurs références, et celles-ci, pour la plupart, leur restent accessibles. Ce n'était assurément point le cas pour les autorités diverses auxquelles Tírechán a dû avoir recours. Au reste, un historien du VII<sup>e</sup> siècle avait le droit de se tenir pour fort diligent si, dans le doute, il se contentait de le signaler au lecteur et de marquer le désaccord des sources, surtout s'il poussait le scrupule jusqu'à noter les points sur lesquels portait la divergence.

Cependant, pour le cas qui nous occupe, l'explication est peut-être plus simple. L'hésitation entre huit et neuf pour le nombre des compagnons de S. Patrice provient de ce que le rédacteur a en tête une expression de Muirchú : *sociis suis octo viris cum puero*<sup>3</sup>. Fallait-il compter ce *puer*, S. Benignus, parmi les *vir*i quand on écrivait : les Gentils virent S. Patrice, accompagné d'autant d'hommes ?

<sup>1</sup> Ceci n'empêche pas, évidemment, que les faits n'aient été rapportés en irlandais au premier rédacteur latin.

<sup>2</sup> Nous en établirons l'existence plus loin, p. 64.

<sup>3</sup> Livre d'Armagh, fol. 4v, col. 2,



### 3. — LES PARAGRAPHERS DU LIVRE D'ARMAGH, FOL. 8 ET 9.

Examinons maintenant, afin d'asseoir les investigations sur une base plus large, l'ensemble des documents transcrits dans le Livre d'Armagh à la première colonne du folio 9.

Les deux notes du fol. 8<sup>v</sup>, col. 2, qui précèdent immédiatement, semblent avoir été rencontrées par Ferdornach en même temps que celles qu'il a transcrites ici <sup>1</sup>. Mais quel était l'ordre primitif des pièces maintenant rassemblées dans le Livre d'Armagh ? Dans quel ordre, d'après l'intention du scribe, ces pièces, transcrites en trois cahiers, devaient-elles être reliées ? Nous l'avons dit, c'est encore une double énigme <sup>2</sup>. En tout cas, Ferdornach, au terme

<sup>1</sup> Faut-il joindre au fol. 9, col. 1, les deux notes qui se lisent immédiatement avant, au fol. 8<sup>r</sup>, col. 2, dans l'espace blanc réservé à la fin de la Vie de S. Patrice par Muirchú ? Ou bien ces deux notes forment-elles un tout séparé ? Rien à tirer pour résoudre ce problème de la division en cahiers de cette portion du manuscrit (voir ci-dessus, p. 84, note 2). Il faut pourtant tenir compte, sans doute, de ce que le fol. 9 commence par une très grande capitale. Pourquoi les deux notes du fol. 8<sup>v</sup>, col. 2, sont-elles généralement regardées par les critiques comme un appendice à l'œuvre de Muirchú, au lieu de compter, avec les notes du fol. 9, col. 1, comme un préliminaire aux écrits de Tírechán ? Selon John Gwynn (*Liber Ardmachanus*, p. XLIII), ni l'une ni l'autre des notes du fol. 8<sup>v</sup>, col. 2, ne semble appartenir à Muirchú, et la seconde serait dans la manière de Tírechán, plutôt que dans celle de Muirchú. En tout cas, les divers éditeurs de ces textes, vraisemblablement impressionnés par la grande capitale au début du fol. 9, col. 1, s'accordent pour marquer à ce point une division. Le problème ne paraît pas avoir été examiné par eux de façon critique. On en conclura que la distinction qu'ils établissent ne revêt pas une signification particulière. D'après M. J. F. Kenney (*The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 334), les notes du fol. 8<sup>v</sup> ne sont point de Muirchú, mais Ferdornach les rencontre probablement sur la dernière page du manuscrit de cet auteur qu'il avait à transcrire. Considérations inspirées principalement de ce que les éditeurs placent ici une division, et de l'opinion de John Gwynn ; mais considérations à tout le moins insuffisantes, car Ferdornach n'avait probablement pas eu d'abord sous les yeux un manuscrit fort régulier de l'œuvre de Muirchú : nous l'avons rappelé déjà, sa copie commence au chapitre I du livre I, rejetant plus loin le prologue et la table des chapitres (ci-dessus, p. 48, note 2) ; d'où la conjecture que Ferdornach avait devant lui deux manuscrits, dont l'un ne comportait pas (ou ne comportait plus) le prologue et la table.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 48, note 2 : John Gwynn, à ce sujet, énonce seulement une hypothèse sur la date relative de la transcription des Évangiles et de celle des *Notulae* (op. c., p. LXXIV).

d'un paquet de documents, n'a pas pour habitude de laisser en blanc le bas des feuillets ou des colonnes pour le remplir plus tard de petits paragraphes détachés. Du moins n'en voyons-nous pas d'autre exemple que les *Notulae* et le passage qui nous occupe. Mais il y a une importante différence entre ces deux cas : pour les paragraphes qui forment maintenant le fol. 9, col. 1, il est clair qu'ils ne constituent pas un reste de document échoué là par hasard, mais que Ferdornach, par un libre choix, les a placés en tête de l'ouvrage de Tírechán, avant de se mettre à la transcription de celui-ci. Ce n'est assurément point sans motif, en effet, qu'il a commencé la transcription de Tírechán à la deuxième colonne du fol. 9. Nous croirions volontiers que, parvenu au bas de la col. 1 du fol. 9 et s'apercevant qu'il lui restait encore deux paragraphes à placer, il se soit décidé à les mettre au bas de la deuxième colonne du fol. 8<sup>v</sup>, restée partiellement blanche, plutôt qu'au haut de la colonne 2 du fol. 9. Pourquoi ? Parce que l'autre solution l'eût obligé de commencer la copie de Tírechán en plein milieu d'une colonne et que, vu l'absence de titre, on eût fort difficilement retrouvé ce début.

C'est une simple hypothèse, mais qui paraît l'emporter sur celles que l'on a proposées jusqu'ici. Elle conduit à examiner de plus près si les deux paragraphes du fol. 8<sup>v</sup>, col. 2, n'auraient point la même origine que le dernier paragraphe du fol. 9, col. 1 (c'est-à-dire que les *Dicta Patricii*), plutôt que de se joindre à l'œuvre de Muirchú ou, du moins, d'être conçus comme formant la première partie de l'ensemble que constituent ces paragraphes insérés entre Muirchú et Tírechán.

Nous savons, en tout cas, par le titre de C, que le passage sur Céthech et Conall provient des *Libri Patricii*. Il est donc possible que les *Dicta Patricii* aient la même origine, ainsi que la référence à ce qu'un nommé Constans avait découvert *in Gallis*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il serait intéressant d'identifier ce Constans. John Gwynn (*Liber Ardmachanus*, p. xlii) notait simplement que ce personnage n'était point mentionné ailleurs. Nous croirions plutôt qu'il n'est autre que Constans, fils de Fualascach, anachorète à Eo Inis Loch Eirne, dont la généalogie se lit, entre autres, dans le Livre de Leinster, p. 347, col. 6, et dont la mort est rapportée dans les Annales d'Ulster sous l'année 778 (après correction), date qui s'accorde bien avec la généalogie. Les Annales d'Ulster le nomment : Constans Sapiens de Loch Erne. La fête de S. Constans d'Erne est marquée au 14 novembre dans

Voici comment M. Edward J. Gwynn<sup>1</sup> décrit la première colonne du folio 9 : brèves notes concernant des incidents de la vie de S. Patrice, qui semblent appartenir à l'œuvre de Tírechán, suivies de trois *Dicta Patricii*<sup>2</sup>. Son père avait été plus affirmatif : le paragraphe qui, au fol. 9, col. 1, précède les *Dicta Patricii*, est pour lui un bloc erratique pris au texte de Tírechán<sup>3</sup> ; on pourrait même, dit-il, sans risque d'erreur, le remettre à sa vraie place, au fol. 12<sup>v</sup>, col. 2<sup>4</sup>. Cela est bien hasardé. Il faudrait d'abord se demander si Tírechán, après qu'il eut exhumé des *Libri Patricii* le texte de l'Épître aux évêques de Mag Ai, a voulu l'insérer dans son œuvre, s'il aurait dû le faire, et enfin s'il lui a été loisible de le faire. La réponse à ces trois questions devra tenir compte d'un petit fait qui semble certain : l'Épître aux évêques de Mag Ai, comme l'Épître aux gens de Coreticus, d'où provient le second *dictum*, n'est tombée sous les yeux de Tírechán que postérieurement à la rédaction latine de son Abrégé. C'est pourquoi il n'y a pas utilisé les renseignements fournis par ces deux documents. Il est même permis d'aller plus loin et de déduire que cette Épître,

le Félixe de Máel Muire Ua Gormáin ; le Martyrologe de Tallaght fait défaut à cette date, par suite de la perte d'un feuillet, mais rien ne semble nous autoriser à rejeter le témoignage d'Ua Gormáin. Éo Inis, île sur le lac Éirne (ou peut-être sur un des lacs formés par la rivière Éirne), est un nom de lieu non encore identifié, à notre connaissance. L'anachorète Constans, surnommé Sapiens, peut fort bien être l'autorité invoquée pour une note insérée, ainsi qu'il est permis de le supposer, dans un manuscrit des écrits de Muirchú ou plus vraisemblablement de Tírechán concernant S. Patrice, entre l'époque où ces écrits commencèrent à circuler (fin du VII<sup>e</sup> ou début du VIII<sup>e</sup> siècle) et celle où fut transcrit le Livre d'Armagh (début du IX<sup>e</sup> siècle). — On pourrait aussi, mais c'est moins probable, supposer une confusion attribuant au prêtre gaulois Constantius, auteur de la Vie de S. Germain *BHL*. 3453-3455, non seulement les Miracles du même saint *BHL*. 3461 insérés dans l'*Historia Brittonum*, mais encore la Vie de S. Patrice *BHL*. 6501-6502 insérée dans la même *Historia Brittonum*, ou plutôt une recension antérieure (et vraisemblablement perdue) de cette dernière Vie, car les dates et périodes indiquées dans le Livre d'Armagh ne coïncident pas avec celles de la Vie *BHL*. 6501-6502 et ne sauraient y être ramenées.

<sup>1</sup> *Book of Armagh. The Patrician Documents* (Dublin, 1937), p. III.

<sup>2</sup> On pourrait épiloguer sur le nombre : y a-t-il trois ou quatre ou même cinq *Dicta Patricii* ?

<sup>3</sup> « Clearly a stray passage from Tírechán's text » (op. c., p. LXIII).

<sup>4</sup> « It may safely be inserted in f. 12 v<sup>o</sup> b (p. 24) » (ibid.). Ce dernier point ne nous paraît nullement démontré.

de même que les *Libri Patricii*, cités dans la Vie Tripartite au passage parallèle<sup>1</sup>, n'ont été connus de Tírechán qu'après qu'il eut achevé ses deux ouvrages principaux, l'Abrégé et la Vie Tripartite. En effet, ces deux passages, et ceux-là seulement, sont indiqués comme provenant des *Libri Patricii*. Dans la Tripartite, cette source est alléguée expressément ; dans le second cas, le document est transcrit par Ferdomnach à part du reste de l'Abrégé, et le passage parallèle du fragment Cottonien montre qu'il se lisait dans les *Libri Patricii*<sup>2</sup>.

Ainsi, ces paragraphes du Livre d'Armagh ne seraient nullement, comme le voulait John Gwynn, un passage égaré du texte de Tírechán, mais un fragment des collections réunies par lui ou pour lui, plus précisément encore une « fiche de documentation » prise par lui alors que l'Abrégé était déjà achevé sous la forme que nous possédons, pour être utilisée lors d'une édition ultérieure. Cette note revêt une forme bien particulière et qui montre assez nettement quel devait en être l'emploi : c'est un memorandum, copié sur quelque bout de parchemin semblable à nos modernes « fiches » et pourvu, en tête, des quelques indications topographiques qui serviraient à la classer d'abord, à marquer ensuite le point où il y aura lieu de l'insérer. La comparaison de A et de C apporte ici encore quelque lumière. C est un simple extrait, dont l'auteur n'a pas en vue l'utilisation ultérieure. Aussi ne porte-t-il qu'une indication topographique très brève : *in campo hAi*. A, au contraire, extrait préparé pour être introduit dans un ouvrage dont le classement topographique est un des caractères les plus saillants, est pourvu d'une localisation aussi complète que possible. Nous aurions donc ici un spécimen des notes ou des brouillons de Tírechán, déjà disposé, de façon très personnelle, en vue de la composition. Les documents de cette sorte sont rares. C'est un pur hasard qui nous a conservé celui-ci, extrêmement précieux, non par son

<sup>1</sup> STOKES, p. 126.

<sup>2</sup> N'oublions pas, d'ailleurs, que, l'une et l'autre fois, il peut s'agir non de Tírechán, mais de quelque érudit, du VIII<sup>e</sup> siècle, sans doute, qui crut devoir insérer ces détails aux deux endroits ci-dessus indiqués : le premier sous forme de note marginale latine, plus tard incorporée au texte irlandais de la Tripartite ; le second, à la fin ou au début d'un manuscrit contenant des documents sur S. Patrice. Cette seconde addition, avec d'autres qui l'accompagnaient, serait à l'origine des paragraphes du Livre d'Armagh (fol. 8<sup>v</sup>, col. 2 ; fol. 9, col. 1) d'une part, et du fragment Cottonien d'autre part.



contenu, mais à cause de sa forme particulière : il nous permet, en effet, de surprendre au travail un historien d'un type spécial, préoccupé de classer topographiquement les détails de la vie de son héros et peu soucieux de leur succession historique, chronologique ou logique.

Mais pourquoi, dira-t-on, ce passage, cette note, n'a-t-elle pas trouvé place ailleurs, en un point du recueil de Tírechán qui semblerait précisément destiné à l'accueillir, parmi les *alia pauca serotinis temporibus inventa suisque locis inserenda*<sup>1</sup>? Nous pourrions ici accumuler des conjectures, toutes vraisemblables, mais dont aucune ne force l'assentiment ni ne contribue à faire connaître la genèse du Livre d'Armagh et de la Vie Tripartite. Il doit suffire de constater le fait, sans en chercher l'explication.

Des pages qui précèdent, retenons seulement que le passage du fol. 9, col. 1, est une note de lecture, destinée par Tírechán à s'insérer dans un de ses ouvrages sur S. Patrice, probablement dans l'Abrégé<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Analyse du Livre d'Armagh*, n<sup>o</sup> II, 3, ci-dessus, p. 36.

<sup>2</sup> Notre conclusion, il est curieux de le noter, pourrait s'exprimer presque dans les termes qu'emploie M. Mac Néill pour caractériser d'autres écrits de Tírechán : « A number of traditions were collected after Tírechán had written the Breviarium. Some of these he appears to have worked into the Breviarium but so as not to fall accurately into the geographical circulus. Others were copied into a book with the intention of having them afterwards inserted in the general narrative — « suis locis narranda » — and later were transcribed in the *Book of Armagh* » (*Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LVIII, 1928, p. 19). Que, pour une autre pièce sortie du même atelier, nous soyons arrivé, par une tout autre voie, à un jugement semblable, c'est apparemment une assez forte raison de croire que nous ne nous sommes pas trompé. — Il paraît également intéressant de signaler que M. Mac Néill a cru rencontrer ailleurs, dans le Livre d'Armagh, fol. 17, col. 1, un chapitre séparé, écrit d'avance par Tírechán en vue de l'insérer dans l'histoire complète et définitive de S. Patrice qu'il projetait. Voici ses propres termes : « A chapter of detached material preserved in the Book of Armagh, where it occupies the first column of folio 17. It does not seem to be a misplaced fragment of the Breviarium, from which it differs somewhat in treatment, but it is likely to have been a separate chapter written in advance by Tírechán with a view to working it into his ultimate projected history of the Acta of Patrick » (*Ériu*, t. XI, 1932, p. 19). Cependant, c'est gratuitement, semble-t-il, que M. Mac Néill suppose ce chapitre rédigé en vue d'être inséré dans un ouvrage encore à composer. Il est au moins aussi indiqué d'admettre, parallèlement aux considérations développées ci-dessus, qu'il ait été destiné à figurer dans un ouvrage déjà achevé, comme

## 4. — QUE SONT LES NOTULAE ?

Il est naturel de nous demander maintenant s'il ne subsisterait pas, dans les documents concernant S. Patrice d'autres pièces semblables ; si le hasard, qui parfois, dans ses caprices, semble s'accommoder aux fantaisies des critiques, n'aurait pas gardé ailleurs non seulement quelques vestiges de cette façon de prendre et de classer des notes de lecture <sup>1</sup>, mais peut-être d'autres notes à l'état brut.

Le doute n'est pas permis ; de telles notes existent, en nombre respectable, échappées par miracle à la destruction, grâce aux ordres sévères donnés à Ferdomnach. Elles ne sont plus complètes et ne l'étaient assurément déjà plus quand le scribe les eut sous les yeux ; ce sont de simples en-tête, une liste de titres, si l'on veut, semblables à celui qui forme la première phrase de A. Ces notes ne sont autre chose que ce que l'on est convenu d'appeler les *Notulae* <sup>2</sup>.

Nul lecteur moderne, remarquait John Gwynn <sup>3</sup>, ne saurait comprendre les *Notulae* à moins de les comparer, par un travail de critique soutenu, à la Vie Tripartite. Ainsi ont fait d'abord William Reeves et surtout le P. Edmond Hogan, ensuite Whitley Stokes et John Gwynn lui-même. Mais de quoi sert ici une distinction entre les lecteurs du xix<sup>e</sup> ou du xx<sup>e</sup> siècle et ceux du viii<sup>e</sup> ou du ix<sup>e</sup> ? Les *Notulae* n'étaient pas moins énigmatiques alors que maintenant. Elles sont proprement incompréhensibles par elles-mêmes, et pour cet excellent motif que leur auteur n'a jamais eu en vue de fournir un texte intelligible. Qu'on n'y voie point pourtant une sorte de cryptographie. C'est, tout l'indique, un index, l'index par ordre topographique que Tírechán avait établi pour classer ses fiches dans l'ordre choisi par lui, au moment de rédiger la recension primitive de la Vie Tripartite, et qui l'aiderait encore à se retrouver dans son travail une fois achevé. Fer-

l'indique le titre sous lequel il figure : *alia pauca serotinis temporibus inventa suisque locis inserenda*.

<sup>1</sup> Des traces de ce genre sont assez apparentes même dans les rédactions définitives de Tírechán qui nous sont parvenues ; elles ont frappé tous les critiques.

<sup>2</sup> P. GROSJEAN, *Analyse du Livre d'Armagh*, n° X, 1, ci-dessus, p. 40.

<sup>3</sup> *Liber Ardmachanus*, p. LXXIV.

domnach assurément ne les entendait plus. Il les a transcrites ici, sur des pages restées blanches, parce qu'il avait reçu l'ordre de ne rien omettre. Lui-même ne paraît pas s'être préoccupé de comprendre. Rien, d'ailleurs, ne l'y aidait. C'est ainsi qu'il a copié, à la suite des *Notulae* qui se rapportent à S. Patrice, deux séries de notes diverses, dont quelques-unes sont prises à une Vie de S. Grégoire le Grand<sup>1</sup>, et qu'il ne comprenait pas davantage, car elles n'étaient pas plus intelligibles que les précédentes<sup>2</sup>.

John Gwynn voyait dans les *Notulae* les en-tête de traditions locales<sup>3</sup> et suggérait vaguement qu'on avait pu éprouver le besoin de dresser une telle liste. M. Mac Néill va plus loin : les *Notulae* auraient été primitivement compilées par Tírechán comme travail préparatoire à des Actes de S. Patrice plus complets que ne l'était son Abrégé, déjà rédigé<sup>4</sup>. Quelque excellente qu'ait pu

<sup>1</sup> P. GROSJEAN, *ibid.*, n° X, 3.

<sup>2</sup> Ne seraient-ce pas des notes de lecture? Aucune de ces notes du haut moyen âge ne paraît s'être conservée jusqu'à nos jours, nul n'ayant songé à les soustraire aux ravages du temps, sauf le cas singulier et exceptionnel du Livre d'Armagh. Sans doute aussi n'étaient-elles généralement pas tracées sur une matière durable. Souvent des tablettes de cire ont dû suffire ; dans d'autre cas — la rédaction d'un ouvrage suivi, à l'aide de détails historiques recueillis de tous côtés, comme le sont les deux œuvres, latine et irlandaise, de Tírechán, en est un exemple — on utilisa plus probablement des fragments de parchemin : ceux-ci dureraient plus longtemps et se classeraient plus commodément dans l'ordre voulu pour la rédaction définitive. C'est ce que nous appelons les « fiches » de Tírechán. Nous ne croyons pas qu'on ait signalé d'autre cas qui permette ainsi de jeter un coup d'œil dans l'atelier même, sur la technique adoptée par un compilateur du haut moyen âge. On mettait à profit, surtout dans les scriptoria insulaires, où cette matière était fort rare, les plus petits bouts de parchemin. Il est donc vraisemblable que ces « fiches » étaient écrites sur des fragments trop réduits ou trop irréguliers pour pouvoir être cousus ensemble. Les Irlandais, particulièrement adroits dans ces rapiécages et rajustages, reconstituaient de la sorte des feuillets, qui tant bien que mal, s'inséraient encore dans un manuscrit. Voir les réflexions de Dom André Wilmart (*Analecta Reginensia*, p. 29, *Studi e Testi*, t. LIX, 1933). — Florus de Lyon, dans la composition de ses florilèges, usait d'un procédé différent. Il se contentait de marquer les passages à utiliser. Dom Célestin Charlier, qui a identifié récemment à Lyon les autographes de Florus, compte exposer bientôt les résultats de ses recherches, dans les *Mélanges E. Podechard*.

<sup>3</sup> « The heads of local traditions » (op. c., p. LXXIV-LXXV).

<sup>4</sup> « (The *Notulae*) were compiled originally by Tírechán as preparatory notes for a more complete account of the acts of St. Patrick than he had been able to put together in the *Breviarium* » (*Ériu*, t. XI, 1932, p. 1). Dans ce passage,

être la mémoire de Tírechán, il ne pouvait cependant guère composer de tête une Vie comprenant tant de détails divers. On ne disconviendra pas de l'impossibilité, pour les auteurs anciens comme pour les modernes, de rédiger un gros ouvrage historique, selon un plan topographique rigoureux, comme celui de Tírechán, sans prendre d'abord des notes et sans les ordonner par écrit <sup>1</sup>.

Aussi faut-il faire faire encore un pas à la conjecture de Gwynn : Tírechán, après avoir pris ses notes, les a classées ; il en a dressé un index, conservé partiellement (les *Notulae*), afin de se retrouver lui-même dans son œuvre, la recension originale de la Vie Tripartite, et peut-être d'insérer éventuellement à leur place exacte les suppléments qui se présenteraient.

On conçoit donc fort bien qu'à John Gwynn le motif qui avait porté Ferdornach à copier les *Notulae* soit demeuré impénétrable <sup>2</sup>. La raison de cette obscurité n'était point dans les faits, mais dans l'explication incomplète de Gwynn. Dûment complétée, son hypothèse rend un compte suffisant non seulement de la rédaction des *Notulae* mais de leur insertion dans le Livre d'Armagh. En effet, parmi les papiers divers qui reposaient dans les archives de cette Église, environ un siècle après Tírechán, se trouvait encore son vieil index, correspondant à la recension originale de la Vie Tripartite <sup>3</sup>. Ferdornach avait ordre de transcrire tous les

M. Mac Néill reprend et confirme les termes de son travail précédent (*Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LVIII, 1928, p. 85-101) ; cf. dans le même *Journal*, t. LIX (1929), p. 15.

<sup>1</sup> Un psychologue devrait porter ses investigations sur l'espèce de mémoire qui caractérisait les gens du moyen âge. Vraisemblablement, ce ne pouvait être cette mémoire visuelle que l'on rencontre aujourd'hui habituellement chez les érudits et qui est la mémoire du mot écrit (ou imprimé). En effet, pour ne rien dire du peu de distinction établi autrefois entre nombre de lettres, on recourait encore, vu la rareté du parchemin, à force suspensions et abréviations, dont l'effet est de brouiller considérablement cette sorte de mémoire visuelle. Ainsi donc, les anciens auraient plus que nous compté sur la mémoire auditive. D'après les observations de M. Robin Flower, celle-ci était de tout point remarquable chez les Irlandais illettrés du Kerry occidental, et en particulier des îles Blasket, dans la génération dont les plus anciens représentants se sont éteints il y a une vingtaine d'années.

<sup>2</sup> « Why were these *notulae* inserted in our Ms. ?... The answer is not obvious. » (*Liber Ardmachanus*, p. LXXIV).

<sup>3</sup> Cette recension n'était peut-être déjà plus celle que l'on lisait publiquement chaque année.



documents latins concernant S. Patrice, plus les pièces irlandaises de provenance diverse ; la seule œuvre qu'il ait omise et qu'il eût à omettre<sup>1</sup>, c'était la Vie Tripartite, dans l'état où elle existait alors, soit que ce fût encore la recension originale soit qu'on l'eût déjà divisée en trois livres. Sous quelque forme qu'elle se présentât en ce début du ix<sup>e</sup> siècle, elle formait à elle seule une classe à part : œuvre achevée, familière à tous, pratiquement considérée comme la biographie complète, officielle et autorisée, parce qu'elle était chaque année lue à la fête du saint<sup>2</sup>. Ajoutons encore un petit point d'expérience : de tels documents, lus régulièrement en public, pour bien composés et intéressants qu'ils soient, finissent, du fait de leur répétition, par ne plus guère éveiller d'intérêt que chez les plus jeunes membres de l'auditoire, encore peu accoutumés à les entendre. Pour les anciens, on pourrait dire que les détails vraiment intéressants sont surtout ceux qui sortent de cette tradition de lecture publique ou qui ne lui appartiennent plus<sup>3</sup>. On conçoit donc que l'abbé d'Armagh, qui n'était plus un tout jeune moine, ait (pour le plus grand bien de l'histoire et la plus vive joie des critiques de l'avenir) enjoint à Ferdornach de transcrire, afin de les conserver, les pièces qui ne se lisaient point

<sup>1</sup> Pour les motifs indiqués ci-dessus, p. 51.

<sup>2</sup> Même si, du temps de Ferdornach, on n'en lisait plus en public la rédaction primitive, telle qu'elle était sortie de la plume de Tirechán, mais un arrangement plus récent, le raisonnement n'en serait pas le moins du monde affaibli. C'est un fait d'observation qu'il suffit de très peu d'années, même à notre époque critique, pour qu'un texte lu régulièrement en public, dans les Ordres religieux, par exemple, au chapitre ou au réfectoire, prenne l'aspect d'un document antique et vénérable — à condition, évidemment, qu'une date de rédaction ou de révision n'y soit pas jointe. Il serait intéressant de déterminer, grâce à de pareils exemples, le temps nécessaire pour que, dans une communauté fermée, s'établisse une prétendue tradition ; songeons, en particulier, aux universités où une coutume vieille de moins de dix ans semble aux étudiants immémoriale, leur groupe se renouvelant entièrement sur la moitié de ce temps. Considérations que feraient bien de méditer ceux qui en appellent si aisément à la tradition dans des sociétés pratiquement closes. Et la tradition littéraire, là où les textes ne dépendent pas directement l'un de l'autre, se réduit souvent, en quelque stade de son évolution, à une tradition populaire. La vraie mémoire du peuple est plus courte et moins fidèle qu'on ne l'imagine en certains quartiers.

<sup>3</sup> A la suite, par exemple, de quelque révision ou d'une modification récente, même purement verbale, l'attention des anciens, réveillée, évoque les termes de la rédaction primitive,

publiquement, c'est-à-dire tout ce qui concernait S. Patrice, à l'exception de la Vie Tripartite. Peut-être, hélas ! le texte original de celle-ci existait-il encore à ce moment et a-t-il été négligé du fait qu'il était, officiellement, remplacé par une recension tenue pour meilleure. Cependant, on croirait plutôt qu'il eût déjà disparu, car les *Notulae*, en réalité l'index de ce texte original, n'ont pas été reconnues comme tel, ce qui leur a valu d'échapper à la destruction.

Ces considérations expliquent encore un caractère essentiel de la tradition manuscrite : la Vie Tripartite, telle qu'elle était lue publiquement à Armagh, une fois arrangée pour cette lecture, s'y est conservée sans changement pendant des siècles, dans certains manuscrits du moins. Ceci n'empêcha pas qu'en d'autres parties de l'Irlande, où cette Vie n'était pas l'objet d'une récitation annuelle, elle ait été modernisée et remaniée, de toutes les façons diverses que Miss Kathleen Mulchrone a excellemment exposées<sup>1</sup>. Vraisemblablement, la plupart des Vies de saints irlandais ont été, de même, écrites pour être lues aux fidèles (ou aux moines, ceci surtout dans le cas des Vies latines), non pour être consultées des yeux. C'est un point que le critique ne devrait jamais oublier, en particulier quand il s'efforce de déterminer l'époque où des Vies auraient été traduites de l'irlandais en latin ou du latin en irlandais.

##### 5. — TABLEAU RÉCAPITULATIF.

Nous ne saurions mieux faire, au terme de ces notes, que d'imiter l'exemple de M. Mac Néill : en conclusion de son étude sur les plus anciennes Vies de S. Patrice<sup>2</sup>, il en a résumé la genèse sous forme de tableau chronologique. Afin de faciliter la comparaison des résultats obtenus par nous avec les conclusions ainsi exprimées il y a quinze ans, nous suivrons exactement son plan et ne commencerons à y introduire de modifications qu'au point où il nous paraît que les travaux ultérieurs de M. Mac Néill lui-même et les remarques qu'on vient de lire nous écartent des résultats alors acquis, c'est-à-dire à partir du n° IV.

Voici donc comment il faudrait se représenter les stades par

<sup>1</sup> Dans le travail cité plus haut, p. 43, note 2.

<sup>2</sup> *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LVIII (1928), p. 18-19.

lesquels ont passé les Vies anciennes de S. Patrice du Livre d'Armagh, pour apercevoir leurs buts divers et les bornes que se sont assignées leurs auteurs, ainsi que leurs rapports mutuels.

I. L'évêque Áed de Sléhte (mort en 700) compose une sorte de Vie en vers irlandais ; c'est le texte connu maintenant sous le nom d'Hymne de Fiacc en l'honneur de S. Patrice.

II. Le même Áed engage Muirchú à écrire, en prose latine, la première Vie proprement dite ; celle-ci peut-être datée approximativement de l'an 690.

III. La publication du travail de Muirchú et le fait qu'on n'y trouvait point de détails sur les conversions, ordinations ou fondations attribuées au saint en plusieurs régions de l'Irlande, font vite désirer des Actes plus complets, formés de renseignements recueillis dans toute l'île. Cette nouvelle entreprise était de la plus grande importance pour l'Église d'Armagh, qui revendiquait, outre sa prééminence générale sur toute l'Irlande, une supériorité spéciale vis-à-vis de chacune des Églises fondées par S. Patrice dans n'importe quelle partie du pays ; l'ensemble de ces Églises formait la *paruchia Patricii*.

IV. Un projet, plus ou moins précis, est adopté dans l'intérêt de l'Église d'Armagh. On compilera des Actes de S. Patrice en réunissant les matériaux nécessaires (Tírechán laisse entrevoir incidemment cette méthode de travail en divers points de son Abrégé). Les anciens des Églises dépendant d'Armagh fourniront donc les traditions locales à Tírechán, ardent avocat de la *paruchia Patricii*, qui se charge de rédiger le tout.

Ceci suppose : 1<sup>o</sup> que les traditions locales furent établies par ces anciens, soit dans la forme que revêt actuellement le paragraphe sur S. Sacellus<sup>1</sup>, soit dans une forme quelconque, que Tírechán réduisit en « fiches », petits récits concernant chacun l'activité de S. Patrice en un endroit déterminé ;

2<sup>o</sup> que Tírechán eut à constituer une sorte d'index des papiers ainsi accumulés.

V. Les pays sur lesquels Tírechán se trouva posséder d'abord les renseignements utiles (sans doute parce qu'il les avait réunis

<sup>1</sup> Ce passage, A, n'a point été fourni tout entier par la tradition locale, puisque la seconde partie dérive d'une source écrite, les *Libri Patricii*, qui contenait l'Épître aux évêques de Mag Ai. Voir ci-dessus, p. 46-51.

lui-même, étant en rapport direct avec ces régions) furent les comtés actuels de Mayo, Sligo et Roscommon. Il n'attendit pas plus longtemps pour rédiger, vers l'an 700, cette partie de son œuvre projetée. C'est l'Abrégé. Nous le possédons encore, en latin, tel qu'il sortit de la plume de Tírechán (sauf additions mentionnées ci-dessous, au n° VII). Il est possible qu'après avoir été le coup d'essai, cet Abrégé devait servir de modèle à d'autres collaborateurs.

VI. L'Abrégé fut regardé comme un heureux commencement, peut-être (nous venons de l'insinuer) comme un modèle ; mais, à cause de son succès même, il ne fut pas continué dans la même forme. Le projet, assez imprécis jusqu'alors (ci-dessus, au n° IV), revêt un aspect définitif. Plus ambitieux que l'Abrégé, il s'étend à toutes les Églises revendiquées par la *paruchia Patricii* et d'où l'on avait obtenu des renseignements ; ceux-ci, sans doute, avaient été plus satisfaisants et plus encourageants qu'on ne l'attendait lors de la toute première esquisse. On en confie l'exécution à Tírechán, qui compose, en latin (mais alors son travail fut très tôt traduit en irlandais), ou bien en irlandais, sans cependant s'interdire des citations latines<sup>1</sup>. Ce second ouvrage de Tírechán nous est parvenu sous une forme modifiée ; c'est la Vie Tripartite. Grâce à la diligence de Ferdomnach, nous possédons aussi (en partie du moins) les en-tête des « fiches » concernant les diverses traditions locales, index établi par Tírechán pour composer son second travail : ce sont les *Notulae*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Parmi les questions les plus intéressantes que le critique aurait à se poser concernant tous ces documents anciens du Livre d'Armagh, ainsi que la Vie Tripartite, signalons les suivantes : En quelle langue pensait l'auteur ? En quelle langue étaient rédigées les notes ou « fiches » dont il a dû se servir ? A-t-il écrit d'abord en irlandais et ensuite traduit en latin, ou le contraire ? Vraisemblablement, Tírechán, comme la plupart de nos médiévistes, s'est trouvé devant la tâche de mettre en ordre, avec des documents originaux latins (comme sont les écrits de S. Patrice), des pièces plus récentes, dont les unes étaient en latin et les autres en ce que nous appellerions une langue moderne. D'où encore la nécessité d'établir une sorte d'index pour se retrouver dans ces « fiches » diverses accumulées de tous côtés.

<sup>2</sup> A remarquer que les *Notulae* se rapportent aux deux dernières parties de la Vie Tripartite telle que nous la possédons. La première ne serait-elle pas l'œuvre de Tírechán ? Il ne faudrait pas se hâter de le conclure. Sans doute, comme Tírechán a ici des modèles à suivre, la Confession et Muirchú, pour cette partie de la carrière du saint qui précède ses prétendus voyages à travers l'Irlande, la nécessité d'un index se faisait-elle beaucoup moins sentir.



VII. Parmi les traditions ainsi recueillies, il s'en trouva qui rentraient dans le plan de l'Abrégé, mais que Tírechán n'avait point connues à temps pour les utiliser dans cet écrit. Quelques-unes furent insérées dans l'Abrégé, peut-être par Tírechán lui-même, mais sans grand soin, car elles ne tombent pas exactement dans le cycle topographique rigoureux du plan primitif. D'autres, parvenues, sans doute, plus tard encore que les précédentes, furent conservées sous forme de fragments d'abord, puis reprises en un recueil dont Tírechán rédigea le titre (avec l'intention d'insérer ces traditions à la place qui leur revenait dans une histoire générale de S. Patrice, *suis locis inserenda*) ; elles ont été transcrites par Ferdornach dans le Livre d'Armagh, où elles constituent les sections IV et suivantes de notre *Analyse* <sup>1</sup>.

On pourrait donc distinguer en quatre groupes, selon leurs différentes utilisations, les traditions recueillies par Tírechán vers l'an 700 :

1<sup>o</sup> celles qui furent employées dans la première rédaction de l'Abrégé ;

2<sup>o</sup> celles qui furent plus tard insérées dans l'Abrégé ;

3<sup>o</sup> celles que transcrivit Ferdornach dans le Livre d'Armagh, sections IV et suivantes ;

4<sup>o</sup> celles qui furent employées dans le second ouvrage de Tírechán et que nous possédons maintenant, pour la plupart, sous deux formes différentes : a) leur index ancien (les *Notulae*) ; b) la Vie Tripartite dans sa recension actuelle, où elles sont vraisemblablement, en plus d'un point, modifiées ou noyées dans des additions postérieures <sup>2</sup>.

P. G.

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 37. L'ordre chronologique des opérations que nous numérotions VI et VII ne saurait être exactement déterminé. Il est assez probable qu'elles ont été exécutées simultanément, et ceci expliquerait quelque irrégularité dans l'emploi des documents. Tírechán choisit, dans une matière qui continue à grandir, certaines portions qui lui semblent, à première vue, devoir trouver place dans son Abrégé ; il en laisse d'autres soit pour le moment où il classera sa collection, soit pour celui où il écrira son second ouvrage. Un moment vient où il lui faut dresser l'index de toute cette masse — peut-être dirions-nous plus exactement : de toute la masse dont il ne comptait pas garder par devers lui la rédaction originale. Cet index est représenté, en partie du moins, par les *Notulae*.

<sup>2</sup> La critique interne ne semble pas permettre de déterminer quelle est la proportion d'additions postérieures au texte primitif.

## SAINTE GOLINDOUCH, MARTYRE PERSE

(† 13 JUILLET 591)

Si l'on s'avisait un jour de dresser une liste de saints personnages retombés dans l'oubli après avoir joui quelque temps d'une célébrité plus ou moins éclatante, il faudrait y mettre en évidence une sainte femme nommée Golindouch ou Goliandouch, originaire de la Perse, où elle confessa la foi sous Khosrau I<sup>er</sup> Anōšarvān et son successeur Hormizd IV. Échappée des mains de ses persécuteurs, elle alla achever sa vie à Hiérapolis d'Euphratésie (Mabbog). Elle y mourut le 13 juillet 591, en réputation de thaumaturge. Des témoins autorisés, qui l'avaient personnellement connue, n'ont pas hésité à mettre au rang des saints cette « martyre vivante », ainsi qu'elle fut appelée.

Malgré tous les titres qui la recommandaient à l'attention de Baronius, S<sup>te</sup> Golindouch n'a pas trouvé place dans le martyrologe Romain. Nos prédécesseurs l'ont rencontrée à la date du 18 mai, en traitant les Actes de S<sup>te</sup> Sirè<sup>1</sup>, qui était de sa parenté, s'il faut en croire l'intitulé de la Passion grecque BHG. 1637<sup>2</sup>. Papebroch, à qui rien n'échappait, ne manqua pas de résumer brièvement ce qu'il avait appris de cette martyre par le ménologe de Basile et, avec plus de détails, par le synaxaire de Sirmond<sup>3</sup>, et renvoya pour le reste au commentaire dont S<sup>te</sup> Golindouch serait l'objet à la date de son anniversaire, 13 juillet. Mais quand vint le moment d'acquitter cette promesse, Papebroch n'était plus là, et la disparition du génial critique ne laissa pas de se faire sentir. Son coup d'œil manque un peu trop dans la *sylloge* où Pinus ras-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, Maii t. IV, p. 171. Au sujet de cette martyre qui pourrait être identique à la S<sup>te</sup> Christine annoncée par le martyrologe Romain au 13 mars, cf. *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 96.

<sup>2</sup> Le doute est permis, car S<sup>te</sup> Sirè fut martyrisée en 559, sous Khosrau Anōšarvān, plus de trente ans avant la mort de S<sup>te</sup> Golindouch, et plusieurs années au moins avant sa conversion.

<sup>3</sup> Voir ci-après, p. 93.

semble et discute au 13 juillet<sup>1</sup> les données insuffisantes que l'on possédait alors sur S<sup>te</sup> Golindouch. Le moindre défaut de ce commentaire est que la sainte y est appelée du nom de Cholindouch, dont l'initiale décevante la rejetait hors de sa place dans les tables onomastiques. Un peu auparavant, au 3 juillet, on l'avait vue reparaître, changée en homme, parmi les compagnons des SS. Théodote et Théodota<sup>2</sup>. A ce premier dédoublement, des compilateurs en ajoutèrent un second en créant une S<sup>te</sup> Cholindouch, à côté de sa paronyme Golindouch, sans remarquer qu'ils répétaient la même histoire<sup>3</sup>. C'est apparemment par l'effet de ce triple quiproquo que la vraie et authentique S<sup>te</sup> Golindouch échappa à l'attention des érudits qui avaient si bien reconnu l'importance des Actes de S<sup>te</sup> Sirè. Toujours est-il que depuis la sylloge de Pinius, cette martyre un instant illustre fut à peine honorée d'une mention incidente dans l'histoire des persécutions perses<sup>4</sup>.

## I

Il serait temps de réparer cet oubli. S<sup>te</sup> Golindouch possède au moins les éléments d'une biographie, incomplète sans doute, mais provenant de bonne source et, dans son ensemble, à peu près suffisamment circonstanciée. Un hagiographe, s'appuyant sur les dires de témoins oculaires et dignes de respect, lui a composé une légende, qui supporte la comparaison avec beaucoup d'autres récits qui ont joui d'une longue fortune.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, Iul. t. III, p. 509-512. Ni cette forme Cholindouch ni la notice qui s'y rattache n'ont été relevées par F. JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, au nom Golinduch. Cf. infra, p. 100 (Jean de Nikiou).

<sup>2</sup> *Acta SS.*, Iul. t. I, p. 634. La métamorphose remonte aux Grecs (*Synax.*, *Eccl. GP.*, col. 796).

<sup>3</sup> J. STADLER, *Vollständiges Heiligen-Lexikon*, t. I (Augsbourg, 1858), p. 602 ; t. II (1861), p. 464. L'erreur est répétée dans F. G. HOLLWECK, *A Biographical Dictionary of the Saints* (St. Louis, Mo., et Londres, 1924), pp. 207, 440 s. Pour parachever l'imbrogllo, Stadler n'a pas manqué de mentionner sur la même page S. Golindouch martyr sous Trajan, à côté de la sainte femme dont il a pris le nom et la personnalité (l. c., t. II, p. 464).

<sup>4</sup> J. LABOURT, *Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie Sassanide* (Paris, 1904), p. 197, note. On ne peut cependant omettre de mentionner un court article publié par J. BARDOU dans les *Échos d'Orient*, t. IV (1901), p. 18-20. L'auteur y résume la Passion de S<sup>te</sup> Golindouch, qui venait de paraître dans l'édition de Papadopoulos-Kerameus, dont il sera question ci-après.

Dans cette légende, comme dans les allusions épisodiques des chroniqueurs, chez qui la vie et la confession de S<sup>te</sup> Golindouch ont trouvé un écho, quelle qu'en soit l'origine, on discerne des attaches certaines avec les événements qui ont un moment réduit la Perse à conclure une alliance avec l'empereur Maurice. On peut même y relever plusieurs points de repère et des indices caractéristiques, où se laissent prendre sur le vif les procédés de composition des historiens qui ont touché à ce même sujet. Tout cela se débrouille sans grand effort, à la seule condition qu'on n'essaye pas d'harmoniser les textes par des raccommodages prématurés. Comme il arrive souvent, le plus court et le plus simple est d'interroger les témoins séparément et de les laisser dévider leur récit, sans leur retirer la parole pour les mettre d'accord avec d'autres, ou avec eux-mêmes, ou avec une histoire qu'on a construite sans les avoir entendus. S'ils mentent, s'ils se trompent, ou s'ils s'en font accroire, on le verra mieux quand ils auront dit eux-mêmes tout ce qu'ils savent ou prétendent savoir.

### 1. ÉVAGRIUS.

Le plus ancien témoignage qui nous reste aujourd'hui sur S<sup>te</sup> Golindouch est celui d'Évagrius, dans son *Histoire ecclésiastique*, l. VI, ch. 20<sup>1</sup>:

« Alors (τότε) était aussi chez nous Goliandouch, martyre vivante (μάρτυς ζῶσα)<sup>2</sup>, qui par la multitude des tourments qu'elle avait endurés de la part des mages, avait subi le martyre et acquis la vertu d'opérer de grands prodiges. Sa vie a été écrite par Stéphane, le précédent évêque d'Hiéropolis. »

Tότε, c'est-à-dire à l'époque où la Syrie du nord avait vu arriver en fugitif le roi de Perse Khosrau Aparwēz. Évagrius vient de raconter brièvement cette aventure aux ch. 17-19<sup>3</sup>. A peine monté sur le trône, Khosrau, fils, successeur et assassin d'Hormizd IV, avait dû céder la place à l'usurpateur Bahrām Čobine. Il s'était vu contraint de demander asile à l'empereur Maurice, qui l'avait fait conduire à Hiéropolis, avec tous les honneurs dus à la majesté

<sup>1</sup> J. BIDEZ et L. PARMENTIER, *The Ecclesiastical History of Evagrius, with the Scholia* (Londres, 1898), p. 235.

<sup>2</sup> La même expression reparaitra chez Nicéphore Calliste. Voir ci-après, p. 102.

<sup>3</sup> BIDEZ-PARMENTIER, p. 233-235.



royale. Puis une armée romaine l'avait reconduit et rétabli dans ses états. En retour de quoi Khosrau céda à son généreux libérateur la place forte de Dara, que Justin s'était laissé enlever par Khosrau I<sup>er</sup> <sup>1</sup>, et la ville de Martyropolis (Μαίρ'ερqατ), livrée à Hormizd par le traître Sittas.

C'est à ces événements qu'Évagrius rattache la mention de S<sup>te</sup> Golindouch. Après quoi il retourne à Khosrau, pour raconter au long et au large (ch. 21) comment, remonté sur son trône, il envoya au sanctuaire de Rošāpha deux riches ex-voto. Pour remercier S. Serge de lui avoir accordé la tête de son lieutenant Zātsparham (Ζαδεσπαράμ), qui l'avait trahi et s'employait à soulever contre lui, au profit de son rival, la ville et le pays de Nisibe, Khosrau rendit à la basilique une croix d'or émaillée enlevée jadis par son père Khosrau Anōšarvān, lors du pillage de Rošāpha. Il en fit faire tout exprès pour le service du sanctuaire une seconde non moins riche, sur laquelle il grava une inscription dédicatoire. Un peu plus tard, il offrit à la basilique une patère d'or, qu'il avait promise au saint thaumaturge, s'il lui obtenait de Dieu un fils de son épouse favorite la reine Širine. A l'appui de sa narration, Évagrius reproduit *in extenso* les longues inscriptions qu'il avait lues sur ces deux pièces d'orfèvrerie <sup>2</sup>.

Le chroniqueur antiochénien n'en dit pas davantage sur S<sup>te</sup> Golindouch. Mais le peu que nous en apprenons par lui porte plus loin qu'il n'y paraît à première vue. Évagrius achevait son livre en 592, ou très peu après. A cette date, la vénérable étrangère était déjà morte, après un séjour de quelque durée à Hiéropolis. Elle avait laissé aux chrétiens du pays une réputation de martyre et de thaumaturge, qui ne tarda pas à recevoir une consécration officielle. L'évêque du lieu avait même écrit sa vie, pour l'édification de ses fidèles et peut-être à leur demande. On ne possède aucun renseignement direct sur cette pièce, qui équivalait à un décret de canonisation. De son auteur, on ne connaît que le nom et sa qualité d'évêque d'Hiéropolis, c'est-à-dire de Mabbog. Sa ville épiscopale, depuis le temps de l'archevêque Philoxène, était devenue l'un des foyers principaux du monophysisme syrien. Après

<sup>1</sup> Novembre 573. Voir E. STEIN, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches* (Stuttgart, 1919), p. 46.

<sup>2</sup> BIDEZ-PARMENTIER, p. 235-238.

l'expulsion de ce fanatique, sous l'empereur Justin, l'orthodoxie chalcédonienne y avait quelque temps repris le dessus à la faveur de la politique répressive, qui fut énergiquement poursuivie par Justinien<sup>1</sup>. Cette réaction fut suivie d'un retour offensif de l'agitation schismatique, qui amena l'empereur Maurice à prendre des mesures de rigueur dont nous aurons à reparler<sup>2</sup>. Mais ce mouvement de flux et reflux ne modifia que la situation respective des confessions religieuses. Le terrain que l'hellénisme avait dû céder dans ces querelles nationales presque autant que théologiques demeura perdu pour tout de bon. La langue grecque ne reconquit rien de son ancienne zone d'expansion, et le domaine amoindri qui lui restait continua de se rétrécir sous le flot montant de la marée syriaque.

Il est donc non seulement possible mais tout à fait vraisemblable que l'évêque Stéphane a rédigé en araméen l'éloge funèbre de cette martyre perse, dont la confession s'était achevée dans sa ville épiscopale. De sa nature, cet écrit était une satisfaction donnée au sentiment public de pieuse admiration inspiré par les vertus et la réputation de cette noble étrangère. Il appartenait à l'évêque de conférer à cette vénération le caractère d'un culte liturgique. Golindouch devenait par là une sainte du pays. On s'expliquerait de la sorte que les Grecs aient accordé si peu d'attention à cette notice, écrite pour être comprise des bonnes gens de Mabbog et qui n'était pas destinée à des lecteurs de langue grecque. Il faut noter aussi qu'Évagrius, pour qui elle était une publication d'actualité, donne à la martyre le nom de *Goliandouch*, Γολιανδοῦχ, variante isolée dans toute la tradition byzantine<sup>3</sup>. Celle-ci ne connaît que la forme *Golindouch*, Γολινδοῦχ, dénaturée parfois en *Xολινδοῦχ*, doublet prédestiné à une fortune imméritée<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Sur tout ceci, voir l'aperçu clair et vivant de L. DUCHESNE, *L'Église au VI<sup>e</sup> siècle*, ch. X, p. 369-374.

<sup>2</sup> Cf. après, p. 104.

<sup>3</sup> Elle ne figure ni dans l'appareil critique de l'édition de Théophylacte par C. de Boor, ni dans aucun des manuscrits qui ont servi à l'édition du *Synax. Eccl. CP*.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 75, et ci-après, p. 88. On notera aussi que les variantes propres à la version de Jean de Nikiou gravitent vers la forme *Golandouch*. Il n'y a rien à tirer des transcriptions barbares qui ont traîné chez les auteurs occidentaux et dont Pinius a donné quelques échantillons (*Acta SS.*, Iul. t. III, p. 509).

*Goliandouch* se trouve ainsi la forme la plus anciennement attestée et qui à ce titre aurait dû prévaloir dans l'usage. Étymologiquement meilleure ou pire que *Golindouch* — nous n'en décidons pas — elle a du moins l'avantage d'être un produit authentique du milieu où la sainte venait à peine de mourir. Elle n'est certainement pas empruntée à une transcription hellénisée. Si Évagrius ne l'a pas entendu prononcer par les gens du pays, il doit en avoir lu une translittération syriaque, qui pouvait s'épeler à peu près indifféremment *Golindouch* ou *Golianduch*<sup>1</sup>.

Aucune de ces raisons, évidemment, n'a la moindre chance d'être prise en considération par les byzantinistes de la vieille école, bien résolus à ne pas comprendre comment un chroniqueur syrien écrivant en grec serait tributaire d'une source araméenne. C'est pourtant ce qui reste à voir, et la suite montrera que, dans le cas qui nous occupe, cette question ne se laisse pas décider a priori.

## 2. LA PASSION GRECQUE.

Dans l'ordre chronologique, la Passion grecque *BHG.* 700-702 suit immédiatement et de fort près la notice d'Évagrius. Elle a été publiée en 1897 par A. Papadopoulos-Kerameus sous le titre qu'elle porte dans le manuscrit de Patmos 185 (x<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècle), fol. 373-382 : *Βίος καὶ πολιτεία ἡγουν ἄθλησις καὶ διὰ Χριστὸν ἁγῶνες τῆς ἀγίας ὁσιομάρτυρος Γολινδοῦχ, τῆς ἐν τῷ ἀγίῳ βαπτίσματι μετονομασθείσης Μαρίας*<sup>2</sup>.

L'éditeur l'a collationnée, l'année suivante<sup>3</sup>, sur une copie moderne (1619), du monastère de Dionysiou au Mont Athos (cod.

<sup>1</sup> Le nom perse, encore inexpliqué, qui est à l'origine de ces diverses transcriptions, paraît être un nom composé dont le second terme est le pehlvi *duht*, « fille ». Voir H. HÜBSCHMANN, *Armenische Grammatik*, t. I, p. 38 ; et F. JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, p. 117. Dans *Golindouch*, chacun reconnaîtra un paronyme de *Balendoucht* (ბალენდუხტ, *Balenduht*), nom d'une fille d'Hormizd III, roi de Perse, mariée au roi de Géorgie Vakhtang Gorgaslan (*K'artlis tzhovreba*, éd. DŠIDŠINADZE, pp. 168, 186). Le traducteur athonite qui, au x<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècle, a mis en géorgien la Passion grecque de S<sup>te</sup> Golindouch dont il va être question à l'instant a donné (ou rendu) au nom de la martyre la forme persane *Gulandukht*, « *rosarum filia* » (voir ci-après, p. 91 s.).

<sup>2</sup> *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. IV (Saint-Petersbourg, 1897), p. 149-174.

<sup>3</sup> *Op. c.*, t. V (1898), p. 312-395.

145, fol. 396-411). Celle-ci pourrait offrir une certaine importance, si, comme on est en droit de le supposer, elle a été prise à un autre exemplaire beaucoup plus ancien (ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> s.), dont il ne reste qu'un fragment dans le codex 582 de la même bibliothèque <sup>1</sup>.

Le manuscrit de Dionysiou se distingue surtout par un épilogue ou un colophon <sup>2</sup>, dont rien ne permet de mettre en doute l'authenticité, car il se rattache étroitement au contenu de la pièce et le complète par quelques indications qui s'y emboîtent le plus naturellement du monde. L'auteur y décline ses nom et qualités. Il s'appelle Eustrate, prêtre de la Grande Église, et s'est trouvé en relations personnelles avec l'archevêque Domitien de Mélitène, ce qui suffit à l'identifier avec toute la précision désirable. Cet Eustrate n'est pas un inconnu. On le trouve dans l'entourage du patriarche Eutychius de Constantinople, quand celui-ci encourut la colère de Justinien, pour avoir refusé de suivre l'empereur dans son caprice pour la doctrine de Julien d'Halicarnasse (janvier 565). Il tint fidèlement compagnie au patriarche durant les douze années de son exil à Amasée et partagea l'honneur de son retour triomphal dans son église (octobre 577), après la disparition de Justinien. Ce fut encore Eustrate qui assista Eutychius à ses derniers moments (6 avril 582). A l'anniversaire de sa mort, il le célébra dans un éloge funèbre, où l'inflexible défenseur de l'orthodoxie est mis au rang des confesseurs de la foi (BHG. 657). Son principal titre littéraire est un traité de controverse auquel nous n'avons pas à nous arrêter <sup>3</sup>.

La Vie de S<sup>te</sup> Golindouch qui nous amène à parler de lui n'aidera pas à lui faire une réputation d'écrivain. L'épilogue ne nous ap-

<sup>1</sup> A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur der griech. Kirche*, t. I (= *Texte und Untersuchungen*, t. L, 1937), p. 662 ; t. III, p. 46-48.

<sup>2</sup> Ἐγὼ Εὐστράτιος ταπεινὸς πρεσβύτερος τῆς κατὰ Κωνσταντινουπόλιν ἀγιοτάτης Μεγάλης Ἐκκλησίας τὴν ἐξήγησιν τῶν ἁθλῶν τῆς ἁγίας μάρτυρος Μαρίας ἐποιήσάμην, καθὼς ἤκουσα παρὰ τοῦ ἀγιοτάτου καὶ μακαριωτάτου ἀρχιεπισκόπου τῆς ἐμῆς πόλεως καὶ ἐτέρων πιστῶν ἀνδρῶν · καὶ τοῦτο πέπραχα οὐχ ὡς αὐθαδὴς ὢν ἢ τολμητίας, ἀλλὰ κατὰ παράστασιν · ἐν νῶ γὰρ λαβὼν τοὺς ἀγῶνας διελογιζόμεν κατ' ἐμavτὸν ὅτι ἐχρῆν ταῦτα ἐν παρασημειώσει γενέσθαι · μαθὼν γὰρ (cod. γε) ἤμην ὅτι οὐδεὶς συνεγράψατο τόδε τὸ μαρτύριον ... PAPADOPOULOS-KERAMEUS, op. c., t. V, p. 395.

<sup>3</sup> Tout l'essentiel sur ce personnage a été résumé par le P. S. VAILHÉ dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. V (1913), col. 1576 s.



prend pas à quelle occasion son auteur fut amené à la composer. Au lieu de nous en instruire en quelques mots précis, Eustrate s'attarde à nous expliquer qu'il fut confirmé dans son dessein par un songe allégorique, où il crut entendre un certain moine Pierre s'offrir à lui servir d'avocat dans un procès. Mais l'explication elle-même aurait grand besoin d'éclaircissements. La phrase, mal partie, s'enlise dans une anacoluthie, où l'enchaînement des idées devient insaisissable. Mais avant de perdre pied dans cet amphigouri, on peut y recueillir au moins un aveu clair. Eustrate s'était laissé dire que S<sup>te</sup> Golindouch n'avait pas encore eu d'historien : *μαθὼν γὰρ [cod. γε] ἤμην ὅτι οὐδεὶς συνεγράψατο τόδε τὸ μαρτύριον...* Autour de lui, personne ne connaissait donc le récit de l'évêque Stéphane. Le sien sera, dit-il, emprunté uniquement à des témoins d'une autorité considérable. Parmi ceux-ci il désigne nommément l'archevêque de sa ville, *τῆς ἐμῆς πόλεως*, expression qu'un prêtre de la Grande Église ne pouvait décemment employer pour désigner le patriarche de Constantinople. Le personnage visé est bien certainement l'archevêque Domitien de Mélitène, neveu ou cousin de l'empereur Maurice <sup>1</sup>, auquel notre hagiographe en appelle plusieurs fois au cours de sa narration. On peut inférer de là qu'Eustrate, dont la ville natale ne nous est pas autrement connue, était originaire de Mélitène. Mais quoi qu'il en soit, il ne saurait exister aucun doute sur la principale autorité derrière laquelle l'auteur abrite ses assertions.

Nous retrouverons tout à l'heure ce Domitien, que l'Église grecque a mis au nombre des saints <sup>2</sup>. Si l'on s'en rapporte à Théophane <sup>3</sup>, il mourut à Constantinople, le 12 janvier 602, et fut déposé en grand honneur par le patriarche Cyriaque dans l'église des Apôtres. Eustrate, qui en parle comme d'un défunt (*μακαριωτάτου*), écrivait donc ou achevait d'écrire après cette date. La limite chronologique qui s'en déduit est corrélative à celle qu'on trouvera marquée dans le paragraphe final de la Passion.

<sup>1</sup> P. GOUBERT, *Maurice et l'Arménie*. Note sur le lieu d'origine et la famille de l'empereur Maurice, dans *Échos d'Orient*, t. XXXIX (1941-1942), p. 409-411. Voir ci-après, p. 101, les hésitations de Jean de Nikiou.

<sup>2</sup> *Synax. Eccl. CP.*, au 10 janv., col. 383 s. Cf. *Acta SS.*, Ian. t. I, p. 618-621.

<sup>3</sup> *Chronographia*, éd. C. DE BOOR, p. 284.

Essayons maintenant de prendre une idée sommaire du document.

Au bout d'un exorde banal (§§ 1-2), l'auteur annonce, ainsi qu'il le répétera dans son épilogue, qu'il n'avancera rien que sur les dires de témoins irrécusables et nommément τοῦ ἀγιωτάτου καὶ μακαριωτάτου ἀρχιεπισκόπου Δομετιανοῦ (§ 3). Au temps du roi Khosrau — Khosrau l'Ancien (Anōšarvān), comme il va de soi et comme Eustrate le dira expressément au § 8 — vivait en « Babylonie » une femme de noble race, mariée à un sectateur de la religion des mages. Elle-même se conformait au culte professé par son mari ; mais, prévenue d'une grâce céleste, elle éprouvait une aversion instinctive pour les pratiques impures auxquelles cette solidarité la condamnait (§ 4). En récompense de ses aspirations vers une vie meilleure, Dieu la favorise d'une vision qui dura trois jours. Un ange lui montre les châtements qui attendent les impies après leur mort ; et d'autre part, il lui laisse entrevoir, par une sorte de lucarne, l'assemblée des élus jouissant de la béatitude éternelle (§ 5). Au sortir de ce long ravissement, Golindouch se décide à devenir chrétienne et demande à Dieu de lui venir en aide (§§ 5-6). Sa prière est entendue. La nouvelle prosélyte, prétextant une visite à ses parents, va se faire instruire et reçoit le baptême, où elle prend le nom de Marie (§ 7). Rentrée chez elle, Golindouch, voulant conformer sa conduite à sa nouvelle croyance, rompt tout commerce avec son mari. Celui-ci, après avoir essayé en vain tous les moyens de la ramener, la dénonce au roi Khosrau l'Ancien, τῷ πάλαι Χοσρόῳ. Khosrau, à son tour, délègue à Golindouch un grand de sa cour, qui pendant longtemps épuise tous ses moyens de séduction, allant jusqu'à lui promettre que, si elle vient à résipiscence, le roi la prendra pour l'une de ses épouses<sup>1</sup> (§ 8).

(§ 9) De guerre lasse, l'envoyé s'en retourne avouer au roi son insuccès. Khosrau alors condamne la sainte femme à être enfermée au château de l'Oubli, pour crime d'apostasie. Elle y resta dix-huit ans, chargée de fers de la tête aux pieds. C'est là qu'après la mort de Khosrau (579), elle reçut la visite d'un haut fonctionnaire byzantin, nommé Aristobule, qui avait été envoyé en mission diplomatique chez les Perses. Ayant entendu parler de la sainte cap-

<sup>1</sup> On notera en passant le tour romanesque et l'incohérence de cet épisode, auquel nous reviendrons plus loin (p. 111 s.).

tive, cet Aristobule réussit à pénétrer dans son cachot et put même obtenir comme « eulogie » une de ses chaînes.

Ne passons pas trop vite auprès de ce figurant, que nous retrouverons plus loin (§ 21). Après que tous les éléments de la question auront été réunis, il y aura lieu de rechercher quand, dans quelles circonstances et à quel titre cet Aristobule a pu être mêlé aux actes de la confession de S<sup>te</sup> Golindouch. Mais le personnage lui-même est incontestablement pris dans l'histoire, et ce n'est pas sans raison qu'Eustrate le désigne par une simple allusion, qui suppose une certaine notoriété <sup>1</sup>. Une lettre du pape S. Grégoire, datée de février 591, est adressée *Aristobolo expraefecto et antigrafo*, un ami que S. Grégoire s'était fait durant son séjour à Constantinople et qui exerçait encore les fonctions d'interprète à la cour impériale. Le pape y parle à mots couverts d'une épreuve qui avait atteint Aristobule et le console par la pensée que souvent les navires rejetés au port au moment de se mettre en route échappent ainsi aux tempêtes du large <sup>2</sup>.

De son côté, Théophylacte Simocattès connaît un Aristobule, qui fut, dit-il, envoyé par l'empereur Maurice à l'armée romaine de Mésopotamie pour parlementer avec les soldats révoltés contre leur commandant Priscus. Il le présente en ces termes : ἦν δ' ἄρα οὗτος τῆς βασιλικῆς οἰκίας προεστὼς τοῦ βασιλέως, τῆς Ἀντιόχου προσαγορευομένης <sup>3</sup>.

P. Ewald, le diligent éditeur du registre de S. Grégoire, s'est demandé si cet Aristoboulos ne serait pas le même Aristobolus auquel est adressée la lettre I, 28 ; mais par crainte d'avancer une identification hasardeuse, il incline plutôt à admettre qu'il s'agit de deux personnages différents <sup>4</sup>. Il est permis de penser que ce scrupule l'aurait quitté, s'il avait pu lire la Passion de S<sup>te</sup> Golindouch. L'Aristobule, qui traverse au § 9 le récit d'Eustrate, reparaitra au § 21, où nous apprendrons qu'il était ἀντιγραφεύς, en

<sup>1</sup> § 9 : "Ὅθεν μετὰ τὴν τοῦ Χοσροῦ τελευτὴν ὁ τῆς μεγαλοπρεποῦς μνήμης Ἀριστόβουλος ἀπελθὼν εἰς πρεσβείαν καὶ ἐν αὐτῇ τῇ Περσίδι μαθὼν τὰ περὶ αὐτῆς, αἰτήσας εἰσῆλθεν εἰς τὸ φρούριον ...

<sup>2</sup> GREGORII PAPAE *Registrum epistolarum*, t. I, éd. P. EWALD et L. M. HARTMANN, ep. I, 28 (*M. G.*, Epist. t. I, p. 41).

<sup>3</sup> THEOPHYLACTI SIMOCATTAE *Historiae*, III, 3, 11, éd. G. DE BOOR (*Lipsiae*, 1887), p. 115.

<sup>4</sup> L. c., note.

activité de service à Constantinople, comme le correspondant de S. Grégoire, à cette même époque. On vient de voir qu'il fut chargé d'une mission en Perse, ainsi que Théophylacte le rapporte de son Aristobule. Il devait être lié avec S. Domitien de Mélitène, lui aussi ami et correspondant de S. Grégoire<sup>1</sup>, et qu'on trouve mêlé de près aux événements à propos desquels le dit Aristobule est mentionné par Simocattès. On ne pourrait donc souhaiter un moyen terme faisant mieux la liaison entre l'intitulé de la lettre de S. Grégoire et le texte de Théophylacte. Chez les trois auteurs, il s'agit, sans hésitation possible, d'un seul et même Aristobule.

Pour compléter l'identification du personnage, il resterait à éclaircir une confusion qui n'est que trop certaine, mais qui n'existe pas là où on nous la montre. Ewald, passant d'un excès de prudence à une décision encore moins justifiée, prononce résolument que l'Aristobule mentionné par Théophylacte est le même haut fonctionnaire qu'Évagrius, « *errore quodam* », appelle André, τῶν βασιλικῶν ὑπασπιστῶν πρῶτον<sup>2</sup>. Il y a là-dessous, ainsi qu'on le verra, une grosse question, où la biographie de S<sup>te</sup> Golindouch n'est pas seule intéressée. Mais avant de l'aborder, il convient d'écouter jusqu'au bout le récit d'Eustrate et d'entendre aussi les autres témoins qui peuvent le compléter et le redresser.

Ce qui est certain dès à présent, c'est qu'Aristobule n'est pas un figurant créé par l'imagination de l'hagiographe. Qu'il ait réellement pénétré dans le cachot de S<sup>te</sup> Golindouch, au Fort de l'Oubli ou ailleurs, c'est une tout autre question. Le Fort de l'Oubli était une sorte de prison d'État, située en Beth-Huzāie, non loin de Gundišapor<sup>3</sup>. Fauste de Byzance chez les Arméniens<sup>4</sup>, Procope chez les Grecs<sup>5</sup> et d'autres à leur suite, ont fait planer sur ce lieu au nom sinistre un sombre mystère, où la fiction romanti-

<sup>1</sup> GREGORII I PAPAE *Registrum epistolarum*, ep. III, 62 (t. c., p. 222 s.); ep. IX, 4 (op. c., t. II, éd. L. M. HARTMANN, p. 43).

<sup>2</sup> ÉVAGRIUS, VI, 10, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 228.

<sup>3</sup> J. MARKWART, *Südarmenien und die Tigrisquellen* (Wien, 1930), p. 45\*-47\* ; P. SCHWARZ, *Iran im Mittelalter*, t. IV (1921), p. 351. Le fort ou château de l'Oubli a plusieurs fois changé de nom. Ammien Marcellin (XXVII, 12, 3 ; éd. GARDTHAUSEN, t. II, p. 121) l'appelle *Agabana* (comparer le pehlvi *agōban*, *agōbakīh*..., « muet »).

<sup>4</sup> *Histoire d'Arménie*, l. IV, ch. 54 ; l. V, ch. 7.

<sup>5</sup> *De Bello persico*, I, 5, éd. J. HAURY, p. 20-27.



que se mêle à la réalité. Au dire de Procope, on l'aurait ainsi appelé parce que les condamnés qui languissaient dans ces oubliettes étaient rayés à tout jamais du nombre des vivants et qu'il était interdit, sous peine de mort, de prononcer ne fût-ce que leur nom<sup>1</sup>. Il va sans dire que, dans ces conditions, l'anecdote intercalée ici par Eustrate serait fausse et impossible en toutes ses parties. En réalité la surveillance exercée sur les détenus au Fort de l'Oubli et au-delà de ses murailles n'était pas si étroite, et il arrivait même qu'on réussît à s'échapper de ce lieu maudit<sup>2</sup>. Mais l'in vraisemblance subsiste, pour d'autres raisons, et, comme on le verra, il paraît bien que ces dernières sont sans réplique<sup>3</sup>.

A propos du long séjour de la sainte au Fort de l'Oubli, Eustrate ajoute ceci, qui pourrait être plus vrai, ou qui implique d'une autre manière un fond de vérité : *Μείνασα οὖν ἐν τῷ τόπῳ ἐκείνῳ ἐν τοσοῦτῳ χρόνῳ, ἐδυνήθη καὶ γράμματα συριακὰ καὶ παλμοὺς συριστὶ μαθεῖν ἐκ τῶν ἐκεῖσε σὺν αὐτῇ καθειργμένων πιστῶν ἀνδρῶν*<sup>4</sup>. On notera que cela a été écrit à Constantinople par un Grec, qui n'aurait eu aucune raison de mettre ainsi en évidence les liens de S<sup>te</sup> Golindouch avec l'Eglise syrienne, s'il n'y avait été forcé par la notoriété des faits<sup>5</sup>. Golindouch se vit par là en mesure d'amener de nombreux infidèles à la foi chrétienne. Le roi Khosrau l'apprit et l'en punit par de cruels sévices. Après sa mort, son fils et successeur Hormizd la fit extraire du Fort de l'Oubli pour la remettre à d'autres tortionnaires chargés de la tourmenter journellement.

Suivent cinq paragraphes (§§ 10-14) remplis de la description des supplices essayés successivement contre la sainte. Sur ce thème, l'imagination peut aller loin avant de dépasser ou seulement d'atteindre le degré d'horreur où se portait la cruauté des bourreaux

<sup>1</sup> ... ἦν γὰρ τις ἐνταῦθα ἐμβληθεὶς τύχῃ, οὐκέτι ὁ νόμος ἐφίησι μνήμην αὐτοῦ εἶναι, ἀλλὰ θάνατος τῷ ὀνομαστόι ἡ ζημία ἐστὶ· διὸ δὴ καὶ τὴν ἐπωνυμίαν ταύτην πρὸς Περσῶν ἔλαχεν. PROCOPE, l. c., p. 21 s.

<sup>2</sup> Exemple : le prisonnier de guerre dont l'aventure est racontée dans la Vie de S. Jean l'Aumônier, § 37, *Anal. Boll.*, t. XLV (1927), p. 53. On verra plus loin (p. 99) l'histoire des prisonniers de Dara.

<sup>3</sup> Ci-dessous, p. 106-111.

<sup>4</sup> PAPADOPOULOS-KERAMEUS, op. c., t. IV, p. 156.

<sup>5</sup> Ce détail a été retenu dans le synaxaire de Patmos, *Synax. Eccl. CP.*, col.

sassanides <sup>1</sup>. Cela ne suffit pourtant pas pour garantir l'exactitude de ce catalogue d'atrocités. Eustrate, il nous le fait bien voir, possédait ses auteurs <sup>2</sup> et connaissait les usages du grand style hagiographique. Aux §§ 12-14, il raconte avec force détails merveilleux que la sainte fut jetée dans une caverne habitée par un dragon que les Perses vénéraient comme un dieu ou entretenaient comme instrument de leur haine contre les chrétiens. Golindouch y fut laissée quatre mois. Mais au lieu d'être dévorée, comme les persécuteurs y comptaient, elle apprivoisa le monstre et, par surcroît, elle sortit de son antre affranchie une fois pour toutes de la faim et de la soif. Les bourreaux la jetèrent ensuite dans un mauvais lieu, où un nouveau miracle la rendit invisible aux libertins qui tentèrent de l'approcher <sup>3</sup>. Ces deux épisodes, trop manifestement empruntés au répertoire de l'hagiographie épique, ne laissent pas de jeter un jour inquiétant sur cette partie de la narration. On aime à penser que S. Domitien de Mélitène, qui est censé la garantir, y aurait demandé quelques ratures, si elle avait paru de son vivant.

Ce qui suit (§ 15) est un exemple encore mieux caractérisé de développement légendaire. Convaincus qu'ils sont aux prises avec une sorcière, les « Babyloniens » portent contre elle une sentence de bannissement perpétuel. Golindouch est jointe à un convoi de malfaiteurs en partance pour un lieu de relégation qui n'est pas autrement désigné. Or, nous assure le narrateur, la loi perse ordonnait de mettre au cou du condamné un carcan scellé du sceau royal. Après sa mort, ses fers devaient être apportés au roi, avec les sceaux encore intacts, comme preuve que le prisonnier avait eu la tête tranchée <sup>4</sup>. Lorsqu'on eut ainsi rivé le collier de S<sup>te</sup> Go-

<sup>1</sup> Sur cet article, on sera édifié par les observations de M. A. Christensen, assez disposé pourtant à voir en beau la civilisation iranienne (*L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague, 1936, p. 300-310).

<sup>2</sup> Comparer, par exemple, § 10 (p. 157, l. 5-11) avec l'épisode bien connu de la Passion de S<sup>te</sup> Agathe.

<sup>3</sup> Voici ce que cet épisode est devenu dans le « canon », composé par Joseph l'Hymnographe pour l'office de S<sup>te</sup> Golindouch, au 13 juillet : *σὲ γυμνοῦντες περιέφερον οἱ ἄφρονες παικτικῶς πόλιν ἄπασαν· ὀρωμένης δὲ οὐδαμῶς ἐφροδόντισας, σεμνή, αἰσχύνῃς· τὴν δόξαν τὴν ἐκεῖ ἀποκειμένην γὰρ τοὺς ὀμμασιν ἔβλεπες*. Ménées de Juillet, éd. de BARTHÉLEMY DE KOUTLOUMOUS (Venise, 1843), p. 62. Simple retouche de métromane. Rien dans le reste de la pièce n'offre la moindre apparence d'être emprunté à une autre source qu'Eustrate ou le synaxaire.

<sup>4</sup> La Passion de S<sup>te</sup> Sirè (§ 17) mentionne aussi cette loi perse, mais elle la

lindouch, un ange apparut au geôlier commis à sa garde et lui ordonna de délier la captive. L'homme faisant la sourde oreille, l'ange revint à plusieurs reprises lui répéter ses ordres sans plus de succès, jusqu'au moment où le soldat lui dit qu'il y allait de sa tête. L'ange alors détacha la chaîne et la lui mit en mains, scellée comme elle était. Il faut croire que tout cela se passa pendant le sommeil de la martyre, car, ajoute le narrateur, le geôlier raconta l'affaire à S<sup>te</sup> Golindouch, en lui disant qu'elle avait la liberté de s'en aller où elle voudrait.

(§ 16) Délivrée ainsi, comme S. Pierre, la sainte rendit gloire au Dieu tout-puissant. Mais au lieu de se répandre en actions de grâces, elle laissa éclater son regret d'avoir vu lui échapper la palme du martyre, et prit assez tristement la route de Nisibe. L'ange reparut auprès d'elle et, en réponse à sa plainte, il lui montra une épée et lui dit : « Tends le cou, je vais te couper la tête ! » Ainsi dit, ainsi fait, sauf que tout se borna à un geste, qui n'était pourtant pas un pur simulacre, car un flot de sang inonda les vêtements de la martyre, auxquels il communiqua une vertu miraculeuse. Et la trace de la coupure resta visible sur le cou de la sainte.

En racontant ce prodige, Eustrate croit devoir y joindre un commentaire de son cru (§ 17). Qu'un martyr, après décollation, ait gardé sa tête sur les épaules, cela cesse, dit-il, de paraître incroyable quand on se rappelle ce qui advint aux restes mortels de S. Basile d'Amasée, décapité par ordre de Licinius : sa tête et son corps jetés à la mer près de Nicomédie, furent retrouvés adhérents devant sa ville épiscopale <sup>1</sup>. Comme confirmation du fait à justifier, cet exemple manque de pertinence ; mais il servirait fort bien à démontrer, si la chose souffrait le moindre doute, que l'auteur de la Passion de S<sup>te</sup> Golindouch est bien le même Eustrate, qui avait partagé pendant plus de douze ans l'exil du patriarche à Eutychius à Amasée.

Un mot encore sur ce miracle, d'une assez déroutante originalité.

motive un peu différemment : *σφραγίσαντες τὸν τράχηλον αὐτῆς κατὰ τὴν παρ' αὐτοῖς κρατοῦσαν συνήθειαν, ἵνα μήτε ἄλλην ἀντ' ἄλλης οἱ παραλαμβάνοντες αὐτὴν προφασίσωνται· καὶ γὰρ τὴν τοιαύτην σφραγίδα χωρὶς τοῦ τμηθῆναι τὴν κεφαλὴν ἐξενεγκεῖν οὐκ ἰσχύουσιν. Acta SS., Mali t. IV, p. 179.*

<sup>1</sup> Comparer la Passion de S. Basile d'Amasée (BHG. 239), c. 19 ; *Acta SS.*, April. t. III, p. LIV,

On serait tenté de se demander pourquoi un narrateur, qui trop visiblement se croyait libre de tailler et de recoudre à sa guise dans son sujet, avance ainsi une histoire qu'il sent lui-même un peu dure à faire passer. Mais à la réflexion, il semble plutôt qu'Eustrate n'était déjà plus libre de l'omettre. Le carcan que la sainte avait longtemps porté pouvait avoir laissé à son cou une cicatrice plus ou moins nette et régulière comme la trace d'une entaille. Pour l'honneur de la martyre qui restait marquée de ces glorieux stigmates, quelqu'un, qui était peut-être un grave personnage, aura voulu leur trouver une origine plus merveilleuse. Ces inventions poétiques ont toujours chance de prendre. La légende s'en empare, et pour qu'elles passent au rang de traditions, il suffit d'attendre la disparition ou l'éloignement des témoins disposés à la démentir. Celle-ci pouvait être déjà en possession de la crédulité populaire dès avant la mort de S<sup>te</sup> Golindouch, et Eustrate, en la répétant, n'aurait fait que son office de rapporteur. On notera que ce miracle étrange paraît avoir frappé plus que tout le reste l'auteur du distique qui représente toute la Passion de S<sup>te</sup> Golindouch dans l'exemplaire des Ménées dont nos prédécesseurs se sont exagéré l'autorité :

[Υπὲρ Θεοῦ τελευντος, ὡς δέροιν, πόλον  
[κ]τελνῃ, Χολινδούχ, τὸν τένοντα τῷ ξίφει <sup>1</sup>.

(§ 18-19) A Nisibe, la fugitive vécut, dissimulée, semble-t-il, sous son nom chrétien de Marie<sup>2</sup>, jusqu'au soulèvement où le roi Hormizd perdit le trône et la vie (été de 590). Elle forma alors la résolution d'aller en pèlerinage à Jérusalem. Prenons note de cette date qui marque l'un des jalons les plus sûrs de notre recherche<sup>3</sup>. Le narrateur la jette au passage, sans y attacher d'importance, et se remet à raconter des anecdotes qui échappent à tout contrôle. Au cours de son voyage, εἰς τὰ καθ' ἡμᾶς μέρη τῆς Ἀνατολῆς, comme s'exprime Eustrate, elle entre dans une chapelle de moines sévériens, où elle veut participer aux saints mystères. Elle est durement repoussée parce qu'elle déclare appartenir à la

<sup>1</sup> Acta SS., Iul. t. I, p. 634 ; cf. ci-dessus, pp. 74 s.

<sup>2</sup> Les autres témoins qui ne dépendent pas d'Eustrate ne la connaissent que sous le nom de Golindouch. Eustrate lui-même continue de l'employer en alternant avec celui de Marie (§§ 23, 26).

<sup>3</sup> Voir ci-dessous, pp. 90, 112 s., 116 s., 122 s.



« sainte Église catholique et apostolique ». Rebutée par ces fanatiques, elle prend gîte dans une maison où le mari était acéphale et la femme orthodoxe. Entre ces deux influences qui se combattent, la sainte ne sait à qui entendre. Elle est tirée d'embarras par une vision allégorique que son ange lui interprète et qui lui apprend à se garder sûrement de la communion des sectaires.

(§ 20) Poursuivant, comme Moïse, sa marche à travers le désert, elle se dirige d'abord vers le tombeau des SS. Sergius et Bacchus ἐν τῷ βαρβαρικῷ, c'est-à-dire à Roṣāpha<sup>1</sup>. De là, elle passe à Jérusalem. Elle y fait la rencontre d'un vénérable moine, qui lui dit avoir jadis appris de son maître que la venue de l'Antéchrist était prochaine. A cette confidence du pieux vieillard, la sainte répond qu'elle aussi avait reçu le même avertissement d'un ange, pendant sa captivité au Fort de l'Oubli.

(§ 21) De Jérusalem, la sainte repart aussitôt vers le pays d'Hiérapolis (Mabbog)<sup>2</sup>. Elle s'y fixe ἐν ἐδοκτηρίῳ οἴκῳ τοῦ ἁγίου Συμεῶνος. Bien que les distances ne s'y prêtent guère, on ne peut se défendre de soupçonner que notre hagiographe entendait parler du célèbre monastère de Saint-Syméon Stylite, dont il connaissait vaguement la position. En topographie comme en chronologie, Eustrate n'était pas homme à s'embarrasser d'un à peu près, ni même d'une inexactitude caractérisée. Chacun s'en rendra compte en essayant de reporter sur une carte et d'enchaîner dans le laps de temps marqué par le narrateur les voyages de la sainte tels qu'il les raconte en cet endroit de son récit.

Ce qui attirait Golindouch vers la région d'Hiérapolis, c'est qu'elle voulait y attendre la venue du roi Khosrau. Car, explique le biographe, elle avait connu et annoncé à l'avance, par une intuition prophétique, le meurtre du roi Hormizd, l'expulsion de Khosrau, son rétablissement dans ses états et la prochaine dissolution de la puissance perse. Est-il nécessaire de faire observer que ceci a dû être écrit avant le retour de fortune qui allait ramener ce même Khosrau, non plus en fugitif mais en conquérant, dans les provinces orientales de l'empire romain? Ici nous voyons reparaître

<sup>1</sup> M.-A. KUGENER, *Sur l'emploi en Syrie au VI<sup>e</sup> siècle du mot « barbare », dans le sens de « arabe », dans Oriens christianus, t. VII (1907), p. 408-412; cf. E. HONIGMANN, *Sergiupolis*, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, 2<sup>e</sup> sér., t. II, col. 1685 s.*

<sup>2</sup> Εἰς τὰ μέρη τὰ περὶ Ἱεράπολιν τῆς Ἀνατολῆς.

l'ἀντιγραφεύς Aristobule. Il fut aussi l'objet d'une communication céleste, qui fit connaître à S<sup>te</sup> Golindouch le jour et l'heure exacts où il mourut à Constantinople <sup>1</sup>.

(§ 22) Tout ce que nous venons de raconter, poursuit Eustrate, nous a été rapporté par de hauts personnages ecclésiastiques, militaires et civils, qui ont personnellement connu la sainte, et en particulier par S. Domitien de Mélitène, de très heureuse mémoire, archevêque de notre métropole de Mélitène. Domitien estimait hautement la sainte martyre et agissait selon ses instances. Ainsi, Golindouch ayant oui dire que le gardien responsable de son évasion avait été emprisonné par Hormizd, déclara nettement à l'archevêque que si ce pauvre homme n'était pas délivré, elle retournerait se constituer prisonnière, pour le tirer d'embarras. Domitien s'entremet auprès du roi Khosrau ; et celui-ci, remonté sur le trône, fit rendre la liberté au soldat. Eustrate ne s'en tient pas là : il prétend avoir appris que le roi assura l'impunité à tous les parents de Golindouch qui avaient embrassé la foi chrétienne à son exemple. A ce trait édifiant, il faut pourtant bien objecter que, pour inspirer confiance, il y manque au moins une date sortable. Eustrate paraît avoir oublié que, selon ses propres informations, Golindouch n'avait quitté la Perse qu'après la mort du roi Hormizd <sup>2</sup>.

Ici (§ 23), notre panégyriste, achevant sa rupture avec la chronologie <sup>3</sup>, se répand en louanges amphigouriques sur la sage conduite de l'empereur Maurice et de l'archevêque Domitien, qui réussirent à conclure avec le roi de Perse une paix avantageuse, par laquelle la ville de Martyropolis (Μαῖρ'ερqατ) et la place forte de Dara furent rendues aux Romains. Le nom de S<sup>te</sup> Golindouch est amené dans ce pathos, on ne voit pas bien à quel titre, comme si elle avait concouru à cette politique. Domitien engage la sainte à se rendre à Constantinople, pour être présentée au basileus. Golindouch décline l'invitation : elle sent que sa fin est proche et qu'elle pourrait mourir au cours de ce voyage.

(§ 24) Elle se met en route néanmoins, mais dans une autre di-

<sup>1</sup> Voir ci-après, p. 123.

<sup>2</sup> § 18. Voir ci-dessus, p. 88.

<sup>3</sup> Au moment où ce paragraphe nous transporte, Domitien était, depuis plusieurs mois, reparti à la suite de Khosrau, laissant S<sup>te</sup> Golindouch à Hiérapolis, où il ne revint plus avant la conclusion de la paix. Voir ci-après, p. 122 s.

rection, vers la chapelle de Saint-Serge *ἀνὰ μέσον τοῦ Νιτζίβιου καὶ τοῦ Δαράς*<sup>1</sup>. L'emplacement de ce sanctuaire doit sans doute être cherché à *Σαργαθών* ou *Σάργαθον*, aujourd'hui Serçe Han, localité mentionnée par Théophylacte (III. 10, 4), à propos d'une campagne malheureuse du patrice Marcien, sous Justin II, en 573<sup>2</sup>. C'est là que la sainte (§ 25) adressa à Dieu sa suprême prière ; (§ 26) elle rendit l'âme et fut déposée dans la chapelle de Saint-Serge, le 13 juillet de la 19<sup>e</sup> indiction (591), sous le règne de Khosrau II, *τῆς δὲ ἡμετέρας πολιτείας τῶν χριστιανῶν Μανρικίου καὶ Αἰγούστης καὶ Θεοδοσίου καὶ τῶν λοιπῶν αὐτοῦ παίδων*<sup>3</sup>.

Cette date demande à être combinée avec la limite chronologique marquée par la mort de Domitien de Mélitène<sup>4</sup>. Il s'en déduit que la Vie de S<sup>te</sup> Golindouch a été composée durant le bref intervalle qui court de janvier 602 (mort de S. Domitien) à la révolte par laquelle Maurice fut précipité du trône et massacré avec toute sa famille, à l'automne de cette même année.

Telle est en substance la Passion de S<sup>te</sup> Golindouch. Nous l'avons analysée plus attentivement qu'elle ne le mérite à raison de sa valeur historique et de sa qualité littéraire, parce qu'une étude de la tradition ne pouvait être claire qu'au prix de ces fastidieuses longueurs.

Au début du XI<sup>e</sup> siècle ou peut-être un peu auparavant, il se trouva, soit à l'Olympe de Bithynie, soit plus probablement à la laure des Ibères, au mont Athos, un traducteur qui mit en géorgien un *წამებაჲ წმიდისაჲ გულანდუხისი*, *Passio sanctae Gulanduh!*<sup>5</sup>. La pièce ainsi désignée ne peut être que l'élucubration

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII (1908), p. 170, note 13.

<sup>2</sup> Le mérite de cette identification revient à M. E. Honigmann, *Syria*, t. X (1929), p. 283 s.; *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches* (Bruxelles, 1935), p. 20.

<sup>3</sup> Il tombe sous le sens que cette mention de l'empereur Maurice et de toute sa famille n'a pu être écrite sous le tyran Phocas qui les avait fait assassiner. Plus tard, elle aurait obligatoirement été accompagnée d'un hommage à leur mémoire. Si, au nom de l'empereur vivant, Eustrate ne joint aucune des épi-thètes laudatives usitées dans le style protocolaire, c'est sans doute parce que le règne de Maurice s'acheva dans de graves revers et au milieu d'un mécontentement à peu près universel.

<sup>4</sup> Cf. dessus, p. 81.

<sup>5</sup> Dans le célèbre légendier de la laure des Ibères (n° 57. XI<sup>e</sup> s.), fol. 358-368; cf. N. MARR, dans *Zapiski Vostočnago otdelenija imp. russkago arheologičeskago*

d'Eustrate <sup>1</sup>. Comme beaucoup d'autres versions sur lesquelles ont peiné les infatigables « interprètes » athonites, celle-ci paraît avoir eu pour but principal d'offrir aux Géorgiens une lecture pieuse en leur langue. On ne voit du reste pas qu'ils lui aient fait grand accueil. Elle demeura sans écho dans l'hagiographie et la liturgie k'artvéliennes <sup>2</sup>, et nous ne craignons pas de trop nous avancer en présumant que cette version encore inédite — et inaccessible — n'aurait aucune chance d'apporter un élément nouveau à la critique de notre légende.

### 3. LA PASSION DE SAINTE SIRÈ.

Si l'œuvre d'Eustrate eut l'honneur d'être lue à la fête annuelle de S<sup>te</sup> Golindouch en juillet 602, son succès dut être court. Un panégyrique où respire une admiration déclarée <sup>3</sup> pour l'empereur Maurice et sa politique ne put manquer de subir un fâcheux retour de l'opinion, pendant le règne de l'abject usurpateur Phocas, porté au pouvoir par les assassins de son prédécesseur. Mais après la disparition du tyran (610), il semble avoir connu un renouveau de faveur, au moins pendant les belles années d'Héraclius, où les prédictions optimistes d'Eustrate avaient repris vie et couleur. C'est à cette époque heureuse, avant la fin du règne de Khosrau

*Obščestva*, t. XIII (1900), p. 69 ; Id., dans *Patrologia Orientalis*, t. XIX, p. 656. Autre exemplaire sous la date du 9 juillet, dans le ci-devant codex 95 du ci-devant Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis (xii<sup>e</sup> s.) ; cf. Th. D. ŽORDANIJA, *Opisanie rukopisej Tiflisskago Cerkovnago Muzeja*, t. I, p. 107. A propos de l'âge du manuscrit, voir *Anal. Boll.*, t. LIII (1935), p. 304.

<sup>1</sup> La longueur de la version géorgienne paraît correspondre assez exactement à celle du texte d'Eustrate. On ne perdra pas de vue que, sur trois manuscrits connus de la Passion grecque de S<sup>te</sup> Golindouch, deux appartiennent au monastère athonite de Dionysiou (voir plus haut, p. 79 s.).

<sup>2</sup> A telles enseignes que voici comment feu N. Marr traduit le lemme transcrit ci-dessus : « Le martyr de saint Goulandoukhte » (*Patrologia Orientalis*, t. cit., p. 656). Cette distraction se double d'une inconséquence, car le savant éditeur ne l'avait pas commise dans sa première description des manuscrits hagiographiques d'Ivion. Elle s'explique par le fait que le genre grammatical n'existe pas en géorgien. Mais le maître incontesté de la philologie géorgienne ne s'y serait pas mépris, si S<sup>te</sup> Golindouch n'avait été à peu près inconnue dans son pays.

<sup>3</sup> Aussi déclarée qu'elle pouvait l'être en faveur d'un souverain devenu très impopulaire.



Aparwēz (29 février 628), qu'un traducteur grec s'avisa de mettre à la Passion de S<sup>te</sup> Sirè cet intitulé dont il a été question plus haut : *Ἀθλησις τῆς ἁγίας μάρτυρος Σιρῆς μαρτυρησάσης ἐν Περσίδι, συγγενίδος τυγχανούσης τῆς ἁγίας Γολινδούχ, καὶ αὐτῆς μαρτυρησάσης ἐπὶ Χοσρόου τοῦ πάππου Χοσρόου τοῦ νῦν βασιλεύοντος Περσίδος* <sup>1</sup>.

Par cette assertion à laquelle rien ne fait écho dans la suite du document, la martyre perse encore inconnue des lecteurs grecs était comme abritée sous le prestige de sa compatriote déjà célèbre.

#### 4. PASSIONS ABRÉGÉES ET SYNAXAIRES.

A la rédaction d'Eustrate se rattache immédiatement et exclusivement la Passion abrégée *BHG.* 702 <sup>2</sup>. Ce qu'on y relève de plus caractéristique, c'est le silence absolu qu'elle garde sur le séjour de la sainte à Hiérapolis et les faits qui s'y rapportent. Après son pèlerinage à Jérusalem (cf. *Eustrate*, § 20), Golindouch repart aussitôt pour son pays et meurt en chemin, dans un sanctuaire dont l'abréviateur nous laisse deviner le vocable par sa position géographique entre Nisibe et Dara.

La Passion de Golindouch a été résumée assez largement dans le synaxaire de Patmos, au 12 juillet <sup>3</sup>, et sous la même date, par un autre abréviateur, dans le synaxaire de Sirmond <sup>4</sup>. Tous deux ont retenu les épisodes les plus fortement poétisés de l'original. Le coloris légendaire en est plus estompé dans la notice du ménologe de Basile <sup>5</sup>, qui est un résumé de résumé. Aucun de ces extraits n'apporte d'ailleurs rien qui nous mette sur la voie de quelque source à retrouver.

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 74.

<sup>2</sup> *PAPADOPOULOS-KERAMEUS*, op. c., t. IV, p. 351-356 ; variantes et additions du manuscrit de Dionysiou, *ibid.*, t. V, p. 408.

<sup>3</sup> *Synax. Eccl. CP.*, col. 813-818. On notera cette intervention judiciaire du compilateur complétant la déclaration d'Eustrate dans son épiphonème : *Συγγράφεται δὲ τὸ μαρτύριον καὶ τὴν μνήμην αὐτῆς Εὐστράτιος, πρεσβύτερος τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Κωνσταντινουπόλεως, ὅστις καὶ τὸν βίον τοῦ ἐν ἁγίοις Εὐτυχίου συνεγράφατο.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, col. 815-818.

<sup>5</sup> *Pars tertia*, édition d'Urbino, p. 164 (au 12 juillet).

## 5. THÉOPHYLACTE SIMOCATTÈS.

Ce n'est pas non plus un filon perdu de la tradition que l'on verra reparaitre chez Théophylacte Simocattès. Amené incidemment à nommer Ste Golindouch au cours de son récit, il s'arrête à retracer tout au long d'un paragraphe<sup>1</sup> la vie et les vertus de la pieuse étrangère. Cette digression est enregistrée en ces termes dans les sommaires de Photius : τὰ κατὰ τὴν Γολινδοῦχ ἐν Περσίδι γεγονότα, καὶ ὅλον ἐκείνη βίον ἀσκητικὸν ἡγωνίσαστο<sup>2</sup>. En voici le résumé.

Une sainte femme nommée Golindouch séjournait en territoire romain, à l'époque où le roi Khosrau vint s'y réfugier. Elle était née en Babylonie, de race mage. Son père τῶν ἐπιφανῶν σατραπενόντων ἐφορολογεῖτο τὸ περσικόν, dit Théophylacte ; ce qui dans l'affectation alambiquée de son style doit signifier qu'il était contrôleur général de l'impôt : première inconséquence, car l'administration fiscale ne rentrait pas dans les attributions de la caste sacerdotale<sup>3</sup>. Arrivée à l'âge nubile, Golindouch fut mariée à un haut personnage. Un jour, étant à table avec son mari, elle tomba soudain dans une extase, qui dura longtemps. Quand elle reprit ses sens, les assistants l'interrogèrent : seconde invraisemblance qui ne peut venir d'aucune source digne de foi ; car chez les Perses parler en mangeant était une faute grave appelée *drāyān khōrišnīh*<sup>4</sup>, qui comptait parmi les pires débordements<sup>5</sup>. A leurs questions, la sainte fait la réponse que nous connaissons déjà par le récit d'Eustrate<sup>6</sup>. Son mari, comprenant le changement qui s'est produit en elle, se fâche selon toutes les rubriques qui sont de style en hagiographie : coups, moqueries, menaces de mort et le reste. Rien n'ébranle la jeune femme. L'ange revient la visiter, complète

<sup>1</sup> THEOPHYLACTI SIMOCATTAE *Historiae*, I. V, 2, éd. Carolus DE BOOR (Lipsiae, 1887), p. 210-212. Rappelons que Simocattès florissait sous Héraclius.

<sup>2</sup> Ibid., p. 211.

<sup>3</sup> ART. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides* (Copenhague, 1936), p. 117-121.

<sup>4</sup> *Patét*, livre pénitentiel des Mazdéens, extrait dans CH. DE HARLEZ, *Manuel du pehlevi* (Paris, 1880), p. 149.

<sup>5</sup> CHRISTENSEN, *op. c.*, p. 116.

<sup>6</sup> § 5 ; ci-dessus, p. 82.

ses premiers enseignements et lui annonce la mort prochaine de son mari, qui arriva peu de temps après.

Rendue à la liberté par son veuvage, Golindouch s'enfuit à Nisibe ; elle y achève son catéchuménat et reçoit le baptême. On ne dit pas qu'elle ait pris à cette occasion le nom de Marie. Le bruit de sa conversion arrive aux oreilles des mages. Ils accourent à Nisibe, s'emparent de la néophyte et, après l'avoir inutilement tourmentée de mille manières, la jettent dans un affreux cachot, où ils la laissent languir durant de longues années. Délivrée par un ange, elle se rend à Jérusalem, excitant partout sur son passage l'admiration et le respect du peuple chrétien. De là elle passe à Hiérapolis : ἐς τὴν Ἱερὸν ἐπανέδραμε πόλιν, poursuit Théophylacte en se donnant ainsi l'air d'avoir fait revivre le sens étymologique du nom d'Hiérapolis, à dessein de ménager une assez pauvre antithèse entre le surnom de Jérusalem, « la ville sainte », et celui d'Hiérapolis, « la ville sacrée ». Golindouch meurt en odeur de sainteté, dans la métropole d'Euphratésie, après avoir annoncé par avance, *πρὸ τῆς τῶν πραγμάτων ἐνάρξεως*, la catastrophe qui allait amener Khosrau en territoire romain.

Comme source et garant de ce qu'il va raconter, Théophylacte allègue une *διήγησιν μεγίστοις σεμνολογήμασιν οὔσαν κατάκοσμον*. A Constantinople, près d'un demi-siècle après la mort de la sainte, cette référence ne peut viser qu'une narration écrite. Ce document n'était pourtant pas exhumé de la poussière des archives. Théophylacte devait en connaître l'auteur ; et si, par impossible, il n'en avait pas entendu parler, il aurait aisément trouvé tout près de lui chez qui se renseigner. Ce qu'il rapporte de cette pièce n'est évidemment qu'un extrait, où l'on est frappé surtout par l'absence de certains détails épisodiques qu'on se serait attendu à y trouver. Cette sobriété relative de traits merveilleux peut tenir à plusieurs causes, qui ne sont pas toutes impénétrables. Il y a d'abord le souci littéraire de concision et d'équilibre qui ne permettait pas à l'auteur d'une histoire profane de s'étendre trop longuement sur un épisode de pure édification. On sait par ailleurs que Théophylacte, qui était chrétien, ajoutait à ses autres affections celle de parler des choses religieuses en spectateur détaché<sup>1</sup>. Il aura dû se dire que la légende de S<sup>te</sup> Golindouch, telle

<sup>1</sup> K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, p. 250, note 1.

qu'on la racontait, respirait plus que de raison la dévote crédulité d'un hagiographe.

A qui l'avait-il empruntée? Nous n'avons à cet égard qu'une seule indication, mais d'autant plus significative qu'elle paraît bien être involontaire et même inconsciente.

Chez Théophylacte, la notice biographique de S<sup>te</sup> Golindouch est encadrée exactement dans le même contexte narratif que chez Évagrius<sup>1</sup>. Au l. V, 9-11, un précis des événements de Perse, qui va jusqu'au rétablissement de Khosrau dans sa capitale. Au § 13, l'épisode des ex-voto envoyés par le roi barbare à la basilique de Saint-Serge<sup>2</sup>. Entre les deux comme dans une parenthèse, s'intercale le § 12, que nous venons de résumer. Ce n'est certainement pas l'enchaînement successif des faits et moins encore l'ordre naturel de la narration qui ont amené Théophylacte à lui donner cette place, car elle est en désaccord flagrant avec la chronologie des événements qu'il a groupés dans ces trois chapitres, sans se demander comment ils ont pu s'échelonner dans le temps. Le chroniqueur a tout bonnement emprunté, en le disloquant par le développement qu'il a donné aux trois parties de son exposé, l'ordre suivi dans le précis d'Évagrius. Du reste, n'en déplaise à son éditeur, c'est jouer sur les mots que d'avancer qu'Évagrius et Théophylacte ont emprunté à une même source le texte des inscriptions gravées sur les ex-voto de Khosrau<sup>3</sup>. Cette source, ce sont les pièces originales, qu'Évagrius a pu voir de ses yeux chez son ami l'évêque d'Antioche, qui avait été chargé de les transmettre au trésor de la basilique de Roṣāpha, avec l'approbation de l'empereur<sup>4</sup>. Ou bien, il en a lu la copie authentique et encore toute récente, qu'il a trouvée dans les archives personnelles de Grégoire, parmi les documents de première main qu'il a eus à sa disposition<sup>5</sup>. Et c'est chez Évagrius que Théophylacte a pris, sans le dire, le texte

<sup>1</sup> Comparer le sommaire donné ci-dessus, p. 94-96.

<sup>2</sup> DE BOOR, op. c., pp. 204-210, 212-215.

<sup>3</sup> DE BOOR, op. c., p. 212, note aux lignes 21 et suiv., avec renvoi à *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. V (1882), p. 315-322 (*Die handschriftliche Überlieferung der Kirchengeschichte des Evagrius*). Cette étude est en grande partie périmée par l'édition de Bidez et Parmentier, qui a renouvelé le texte d'Évagrius.

<sup>4</sup> ÉVAGRIUS, VI, 21, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 236.

<sup>5</sup> ÉVAGRIUS, VI, 24, éd. cit., p. 240.



des deux inscriptions qu'il rapporte et la substance du commentaire historique dont il les a entourées<sup>1</sup>. Si le cas n'était pas clair de soi, les variantes des noms propres suffiraient à dénoncer cet emprunt dissimulé<sup>2</sup>.

Puisque Théophylacte au livre V, ch. 11-13 de son histoire s'est servi du passage correspondant de la chronique d'Évagrius, il ne peut manquer d'y avoir lu que la Vie de St<sup>e</sup> Golindouch avait été écrite au lendemain de sa mort par Stéphane, évêque de la ville d'Hiérapolis, où la martyre était venue achever son existence pleine de merveilles. Il faut lui faire l'honneur de croire qu'il a cherché à retrouver ce témoignage d'une importance exceptionnelle, et s'il l'avait découvert, il se devait de l'alléguer pour accréditer ses propres dires. En se référant à une narration édifiante et pro-

<sup>1</sup> La variante la plus considérable qui se remarque chez Théophylacte est le nom de « lettres » : ἐπιστολήν, ἐπιστολῇ, ἐπιστολῆς (13, 3) ; ἐπιστολήν, ἐπιστολή (14, 1), donné itérativement à ces deux pièces, « hasce duas Chosrois litteras », comme dit de Boor, dans un latin un peu étrange. Théophylacte se laisse ici prendre en flagrant délit de démarquage. Évagrius nous spécifie que les textes dont il s'agit étaient des inscriptions gravées de la veille sur les vases sacrés envoyés par le roi de Perse. Cela, il ne peut l'avoir inventé, car il écrivait à Antioche pour des lecteurs dont beaucoup avaient vu ou iraient voir de leurs yeux à Rošāpha les documents originaux.

<sup>2</sup> Les noms orientaux de lieux et de personnes ont été fort défigurés chez les deux auteurs par leurs copistes. Mais tels qu'ils sont, ils montrent que Théophylacte a estropié des formes originales encore reconnaissables chez Évagrius. De Βαρὰμ Γουσνὰς = *Bahrām Goušnasp* (ÉVAGRIUS), Théophylacte a tiré la leçon Βαρὰμ νιού Βαργουνσᾶς, pédantesque à faux, puisque Βαργουνσᾶς = νιὸς Γουσνᾶς. Ζαδεσπεράμ (Év.) est la translittération approchée de *Zātsparham* (JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, p. 384), à laquelle Théophylacte a substitué la forme Ζαδεσπερατής, qu'il emploie ailleurs couramment. Βερθεμαῖς (THÉOPHYL., V, 14, 3) prouve que dans son exemplaire d'Évagrius Βαραμαῖς (BIDEZ-PARMENTIER, p. 236, l. 27) se lisait Βεθαρμαῖς (= Beth-'Aramāie), etc. Il n'aurait tenu qu'à de Boor de tirer de ce bariolage exotique la conclusion qui s'impose irrésistiblement. Avec tout le respect dû à la mémoire d'un érudit qui savait si bien le grec, on est bien forcé de lui dire que les sources byzantines de l'histoire de Perse réservent des mécomptes à qui veut les explorer sans donner un regard à la tradition orientale. Exemple : au l. IV, 8, 5, Khosrau, écrivant à l'empereur Maurice, fait une énumération de ses titres, où il se dit : ... ὁ τοῦ Ἀσωνας μισθοῦμενος καὶ τὴν βασιλείαν Πέρσαις διαφυλάττων (DE BOOR, p. 164). L'éditeur relève ce texte dans son « Index nominum et rerum », au mot Ἀσωνες, avec cette remarque : « Nomen nescio quid significans ». Comment a-t-il réussi à ne rencontrer personne pour lui souffler cette correction d'une simplicité presque risible : τοῦ Σάσωνας... « les Sassanides » ?

digieuse mais anonyme, il laisse assez clairement paraître que l'auteur n'en est pas l'évêque Stéphane mais quelqu'un dont le nom n'ajouterait rien au poids de ses allégations et que peut-être il se réservait de contredire ou de corriger à sa guise. Tout cela s'accorde fort bien avec la figure que nous montrent d'une part le verbiage du bon Eustrate et de l'autre le pédantisme précieux et tortillé de Simocattès.

On pourrait néanmoins se demander si ce dernier ne disposait pas de quelque document aujourd'hui perdu, qui l'aurait induit à se séparer d'Eustrate. C'est l'hypothèse classique en pareil cas. Elle vient, par habitude, à l'esprit des critiques trop confiants dans la vertu des formules abstraites. Mais s'attarder à la discuter, ce serait, qu'on nous passe le mot, faire de l'art pour l'art. Il suffit de songer au mystère que l'on créerait gratuitement, pour le seul plaisir de supposer cette source problématique. Eustrate est le premier logothète grec qui ait mis par écrit les Actes de *S<sup>te</sup> Golindouch*. Après lui, pour des raisons qui apparaîtront plus clairement tout à l'heure, son œuvre a dû subir une éclipse pendant toute la durée du règne de Phocas<sup>1</sup>. Avant la chute de l'usurpateur, personne ne se serait risqué à reprendre l'éloge de la sainte dont les prédictions avaient servi de garantie à la politique de l'empereur Maurice. Ce serait donc sous Héraclius, entre le dernier raz-de-marée perse et le déluge islamite, qu'un hagiographe sans nom ni figure, aurait eu l'idée de refaire une histoire à la sainte compatriote de Khosrau. Au moyen de quels témoignages et sur quelles autorités? On se le demanderait en vain. Cette recension introuvable n'aurait servi qu'au seul Théophylacte. Il n'en reste nulle part ailleurs ni trace ni signalement dans toute la littérature byzantine, et rien n'y fait écho dans la tradition liturgique de Constantinople. On accordera que voilà beaucoup de suppositions gratuites et encombrantes, à la seule fin de rejeter sur un tiers la responsabilité de l'arrangement auquel Théophylacte a soumis la narration oratoire de l'hagiographe, dont il s'inspire sans le nommer. Dans les circonstances où sa narration fut rédigée, elle ne peut avoir été qu'un remaniement du texte d'Eustrate.

Deux omissions qu'il s'est permises demandent à être signalées, parce qu'elles n'ont certainement pas été commandées par un simple

<sup>1</sup> 25 novembre 602 - 4 octobre 610. Voir ci-dessus, p. 92, et ci-après p. 124 s.

souci de brièveté. Théophylacte évite de mêler le chancelier Aristobule aux faits et gestes de S<sup>te</sup> Golindouch. Ce n'est pourtant pas qu'il ignore ce personnage, puisque, nous l'avons vu <sup>1</sup>, il le mentionne ailleurs dans son livre. Il s'abstient sciemment d'en parler à propos de la sainte, pour un motif assez transparent, que nous aurons à dégager.

C'est également par une réticence délibérée que Théophylacte écarte les assertions d'Eustrate sur la captivité de Golindouch au Fort de l'Oubli. Il connaissait l'existence de cette trop fameuse prison. C'est même par lui que nous a été conservé le nom de Gili-gerda <sup>2</sup>, qui marque la position de ce bagne et qui a permis d'en retrouver l'emplacement <sup>3</sup>. Théophylacte le mentionne à propos d'un événement qui dut contribuer beaucoup à la célébrité du Fort de l'Oubli. Des soldats romains capturés à Dara, lors de la prise de la ville par Khosrau I<sup>er</sup> <sup>4</sup>, furent amenés et enfermés à Gili-gerda. Avec une troupe de *Kαθαρηνοί* ou *Qadišäie* <sup>5</sup>, chrétiens, à ce qu'il semble <sup>6</sup>, et d'autres condamnés, parqués comme eux dans ce lieu de misère, ils réussirent à organiser une révolte qui se termina en 578 par une bataille en règle contre la garnison. La victoire leur resta, et les soldats de Dara, rentrés en triomphateurs dans l'empire romain, purent y rapporter de leur prison des souvenirs qui s'ajoutèrent à la légende du Fort de l'Oubli. Théophylacte,

<sup>1</sup> Cf. dessus, p. 83-84.

<sup>2</sup> III, 5, 2, DE BOOR, p. 117. *Gilgerd* signifie « fait » ou « bâti en terre glaise » (MARKWART, *Südarmanien und Tigrisquellen*, p. 47\*), ce qui est un nom assez bizarre pour une forteresse. On songerait plutôt à une déformation d'un terme comme *girdkerf*, « construction ronde » ou « circulaire ». Il y aurait peut-être à distinguer entre le nom du château-fort et celui de la localité où il était situé. Chez les Arméniens, le « Fort de l'Oubli » s'appelait aussi Անդմիշ, *Andmšn*, nom qui a persisté en arabe sous la forme *Andāmiš*. Les géographes Istahri et Ibn-Hauqal mentionnent le « Pont d'Andāmiš », dont ils indiquent exactement la distance, par rapport à Šāpurhūwast et à Gundišāpūr (MARKWART, op. c., p. 45\* s. ; SCHWARZ, *Iran im Mittelalter*, t. c., p. 351).

<sup>3</sup> Th. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden aus der arabischen Chronik des Tabari* (Leiden, 1879), p. 144, note.

<sup>4</sup> 11 ou 15 novembre 573. Ernst STEIN, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches* (Stuttgart, 1919), p. 46.

<sup>5</sup> Tribu de race kurde, selon Nöldeke (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXIII, 1879, p. 157-163), Chionites ou Hephthaltes suivant Markwart (*Eranšahr nach der Geographie der Ps. Moses Xorenac'i*, p. 61).

<sup>6</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIV, 1926, p. 278 s.

qui mentionne leur évasion<sup>1</sup>, affecte néanmoins d'ignorer que, durant les quinze ans de leur captivité à Giligerda, ils auraient eu l'occasion de s'y rencontrer avec St<sup>e</sup> Golindouch. Autre silence dont il sera aisé de voir la raison fort peu mystérieuse.

## 6. JEAN DE NIKIOU.

Un bon demi-siècle après Théophylacte, Jean, évêque de Nikiou, résume à sa façon l'histoire de St<sup>e</sup> Golindouch, au ch. 96 de sa chronique<sup>2</sup>. Il vient de raconter le règne d'Hormizd et passe à celui de Khosrau II par une anecdote où notre sainte se trouve mêlée.

Une noble femme nestorienne faisait voyage. On la nommait en langue perse *Kōlēndūk*<sup>3</sup>. Tandis qu'elle naviguait sur mer, des gens de Perse la capturèrent et la jetèrent en prison. Il n'y a pas moyen de trouver un autre sens aux mots : **ወእንዝ ፡ ትሐውር ፡ ውስተ ፡ ባሕር ፡ አገዝዋ ፡ ሰብአ ፡ ፋርስ ፡**. Mais plutôt que d'en passer par un aussi énorme contre-bon-sens<sup>4</sup>, pourquoi ne pas re-

<sup>1</sup> L. III, 4, 1-7, éd. DE BOOR, p. 117 s. Théophane, entortillé, apparemment, dans le style amphigourique de Théophylacte, a confondu ce coup de main avec la victoire où périt Marouzas, commandant de l'armée perse sous Martyropolis en cette même année ; éd. DE BOOR, p. 260 s.

<sup>2</sup> *Chronique de Jean, évêque de Nikiou*, texte éthiopien publié et traduit par H. ZOTENBERG, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. XXIV, 1 (1883), pp. 292-294, 526-528 ; cf. *The Chronicle of John, Bishop of Nikiou*, translated from Zotenberg's Ethiopic Text by R. H. CHARLES (Londres, 1916), p. 155-158.

<sup>3</sup> En cet endroit du texte, les deux manuscrits portent *Kulidarka*. Plus loin on trouve *Kōlēndūka* ou *Kōlēnduk*. Ces variantes sans importance se ramènent à une graphie arabe comme *Kōlandūh*. Cf. ZOTENBERG, l. c., p. 526, note 5 (où la forme *Kōlēndūk* est sans doute une faute d'impression).

<sup>4</sup> L'impossibilité absolue de cette leçon tient à des raisons historiques et géographiques mieux établies que le scrupule religieux qui aurait, dit-on, interdit aux mages la navigation maritime. Il est cependant permis de rappeler à ce propos ce que Pline raconte du roi Tiridate d'Arménie, mandé à Rome par Néron pour recevoir l'investiture de sa couronne (cf. TACITE, *Annales*, XV, 29) : *Magus ad eum Tiridates venerat Armeniacum de se triumphum adferens et ideo provinciis gravis. Navigare noluerat, quoniam expuere in maria aliisque mortalium necessitatibus violare naturam eam fas non putant* (*Naturalis historia*, XXX, 2, 16-17 ; éd. C. MAYHOFF, t. IV, p. 425). A l'encontre de ce témoignage contemporain, Dion Cassius (63, 7, 1), un siècle plus tard, croyait savoir



courir à la correction toute simple qui saute aux yeux? *Bāhr* remonte par un traducteur arabe à un abrégé syriaque de l'évêque Stéphane d'Hiérapolis ou peut-être à Stéphane lui-même, dont le texte portait quelque chose comme : ܠܐܡܢܬܐ ܠܐ ܕܝܥܐ ܕܢܝܒܐ *cum autem ad confinia transisset*. Ignorant que ܠܐܡܢܬܐ, μεθόρια, était à l'époque byzantine le nom usuel de la région de Nisibe, le traducteur aura cru lire, ou bien il se sera mis en tête qu'il fallait lire : ܠܐܡܢܬܐ, *abyssus, mare altum, pelagus*, qui est parfois employé comme équivalent littéraire ou poétique de ܡܪܝܬܐ, « mer ».

Le chroniqueur poursuit : on mit au cou de Kōlendouk, « suivant la coutume des Assyriens », une chaîne qui, après la mort de la prisonnière, serait montrée au roi, sans avoir été desserrée de son cou<sup>1</sup>. Un ange détache la chaîne, sans l'ouvrir, et la remet intacte entre les mains des geôliers pour assurer leur sécurité. Golin-douch fuit en territoire romain, à Hiérapolis d'Euphratésie. Elle va trouver le métropolitain Domitien — qui est appelé une fois fils de l'empereur Maurice, un peu plus loin son oncle (frère de son père) et au ch. 99, 2, son neveu (fils du frère de l'empereur)<sup>2</sup>. Domitien rapporte au souverain l'histoire de la fugitive. Maurice se fait amener Kōlendouk, et de nestorienne qu'elle était, la convertit à la foi orthodoxe.

Suit un abrégé à la manière copte de la double révolution perse : assassinat d'Hormizd, avènement de Khosrau, insurrection militaire, fuite du nouveau roi en territoire romain, et ses propositions d'alliance avec l'empereur Maurice. Celui-ci consulta le patriarche de Constantinople, Jean le Jeûneur, qui s'éleva énergiquement contre l'imprudence d'attendre rien de bien d'un roi infidèle et parricide. Maurice n'agréa pas ses conseils. Il écrivit à Domitien de Mélitène et au maître de la milice d'Orient pour leur ordonner

que Tiridate, au retour, avait fait par mer le trajet de Brindes à Dyrrachium (éd. U. Ph. BOISSEVAIN, t. III, p. 71).

<sup>1</sup> R. H. Charles traduit étrangement : « When a prisoner died, the (jailers) showed the king the chain still locked upon his neck » (op. cit., p. 155). Ou cela ne veut rien dire ou cela signifie qu'on apportait au roi le cadavre encore enchaîné. Charles, qui par moments se montre injustement sévère pour la version de Zotenberg, commet lui-même ici la faute de ne pas remarquer que, dans cette incise, la forme verbale ܡܪܝܬܐ et le suffixe pronominal du mot ܡܪܝܬܐ sont au féminin singulier.

<sup>2</sup> ZOTENBERG, pp. 301, 335.

de prendre les mesures nécessaires afin de ramener Khosrau dans son royaume et de briser les résistances qui s'opposeraient à son rétablissement. Or Khosrau allait souvent trouver Golindouch pour savoir d'elle s'il régnerait ou ne régnerait pas sur la Perse. Elle lui disait : « Tu l'emporteras, et tu deviendras certainement roi des Perses et des Mages ; mais l'empire romain a été donné à l'empereur Maurice. »

Le contexte et la suite du récit montrent que, selon la pensée du narrateur, ces entrevues de Khosrau avec la sainte eurent lieu pendant son séjour dans l'empire romain. On notera, à ce propos, que Jean de Nikiou a complètement négligé de dire que Golindouch fût une mazdéenne convertie. Cette omission ne remonte certainement pas à la source où il a puisé. Muré dans ses préjugés monophysites, avec l'intransigeance bornée de sa secte et de son pays, l'écrivain copte a rayé du passé de la martyre tout ce qui pouvait tourner à l'honneur de l'Église nestorienne, de qui elle avait reçu la foi. Mais il ne manque pas d'ajouter que Golindouch, baptisée dans l'hérésie, fut ramenée à l'orthodoxie par l'empereur Maurice.

#### 7. NICÉPHORE CALLISTE.

Après Jean de Nikiou, on n'aperçoit plus d'auteur qui se soit intéressé à la mémoire de St<sup>e</sup> Golindouch sauf les synaxaristes qui ont abrégé la Passion BHG. 700-701, et, au x<sup>e</sup> siècle, le chroniqueur inconnu dont le livre a été mis au pillage, comme l'on sait, par Nicéphore Calliste <sup>1</sup>. Dans son *Histoire ecclésiastique*, l. XVIII, ch. 25 <sup>2</sup>, Nicéphore, qui vient de résumer d'après Évagrius <sup>3</sup> la vie merveilleuse de S. Syméon Stylite le Jeune († 24 mai 592), y rattache une notice plus brève de notre sainte. En ce temps-là, dit-il, se signalait aussi Golindouch, « la martyre vivante <sup>4</sup> », de la race des mages de Perse. Son père s'appelait Asmodoch (Ἀσμοδόχ), sa mère Myzouch (Μυζούχ). Élevée par eux dans le culte du feu et dans l'idolâtrie — grosse impropriété de langage — elle fut mariée

<sup>1</sup> K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, pp. 291 et 347, à compléter par M. JUGIE, *Nicéphore Calliste Xanthopoulos*, dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. XI, col. 446 s.

<sup>2</sup> P. G., t. CXLVII, col. 377.

<sup>3</sup> VI, 23, BIDEZ-PARMENTIER, p. 238-240.

<sup>4</sup> Comparer ÉVAGRIUS, VI, 20 ; ci-dessus, p. 76. L'expression semble donc bien appartenir au livre de l'évêque Stéphane d'Hiérapolis.

τῷ πρώτῳ τῆς συγκλήτου βούλης — autre fausse note. Elle lui donna deux enfants. Après trois ans, elle fut favorisée d'une extase, où un ange lui révéla le mystère du salut. Livrée aux mages pour fait d'apostasie, elle subit d'affreux tourments, que son ange l'aida à supporter. Pour récompenser sa constance, Dieu lui accorda le don des miracles et l'esprit de prophétie. Au bout de cette longue et cruelle captivité, elle aspirait à recevoir la couronne du martyr. Son ange revint alors, accompagné d'un jeune homme armé d'une épée, auquel il ordonna de trancher la tête à la martyre. La suite du récit est celle que nous connaissons déjà. Mise en liberté, la décapitée vivante se réfugia en territoire romain. Elle séjourna quelque temps à Circésium et à Dara. De là elle passa à Jérusalem, excitant partout une profonde admiration parmi les fidèles, à qui elle apparaissait ζῶντι σώματι τὰ τοῦ Χριστοῦ περιέγουσα στίγματα. Poursuivant son pèlerinage, elle arriva à Hiérapolis. Elle y mourut, sans vouloir accepter l'invitation de se rendre à Constantinople, où l'empereur désirait la voir. Sa vie fut écrite par Stéphane, évêque d'Hiérapolis, qui l'avait bien connue et interrogée, et qui après sa mort lui fit de solennelles funérailles.

Il est piquant de retrouver cette indication chez Nicéphore, qui était prêtre de Sainte-Sophie, comme Eustrate, et qui avoue ainsi avoir ignoré ou négligé l'élucubration de son prédécesseur. Ce n'est pas le seul renseignement utile qui a surnagé par hasard dans sa compilation.

## II

Si maigre soit-il, le dossier que nous venons d'analyser nous livre néanmoins quelques données sur quoi plusieurs conclusions certaines peuvent s'appuyer.

Tous les souvenirs qui nous sont restés de St<sup>e</sup> Golindouch remontent soit à l'un soit à l'autre des deux témoins qui ont pris soin de les conserver : Stéphane, évêque d'Hiérapolis, relatant ce qu'il avait vu et entendu de la sainte elle-même, et Eustrate, qui répète, en les délayant dans sa faconde hagiographique, les dires de Domitien de Mélitène et peut-être du chancelier Aristobule ou de quelque autre voyageur rencontré à Constantinople.

Du récit de Stéphane dépendent Évagrius et le Syrien qui a servi de source à Nicéphore Calliste : tous deux le citent expressément ;

et chez le second, cette référence est corroborée par l'allure générale de son exposé historique qui, dans tous les chapitres environnants, trahit une origine nettement syrienne, car il suit, pour ainsi dire, pas à pas le récit d'Évagrius<sup>1</sup>. Il faut y joindre Jean de Nikiou, dont la notice, fort écourtée, a cependant conservé, sous son double travestissement copte et éthiopien, plusieurs particularités qui s'encadrent sans peine dans le résumé de Nicéphore Calliste, mais ne sauraient se raccorder à la trame des faits alignés par Eustrate. Il est par ailleurs assez évident qu'un panégyrique qui se présentait sous les auspices de Domitien de Mélitène, n'aurait pas inspiré confiance à un monophysite intolérant comme l'était Jean de Nikiou. Dans les mesures de rigueur prises par l'empereur Maurice contre les acéphales, Domitien, s'il ne fut pas l'instigateur de cette politique, la servit avec un zèle<sup>2</sup> qui lui valut chez les sectaires une réputation de persécuteur. Jean de Nikiou, aux deux endroits où il le mentionne, ne manque pas de lui donner au passage un coup de griffe<sup>3</sup>. Et ce qu'il rapporte de lui à propos de St<sup>e</sup> Golindouch n'est certainement pas emprunté au récit d'Eustrate.

En face de ces trois témoins, qui représentent pour nous, tant bien que mal, ce que l'on pourrait appeler la tradition locale primitive, Eustrate et sa postérité en forment une seconde, ancienne encore, mais déjà indirecte et détachée de ses origines. De l'une à l'autre, il ne s'est produit ni échange ni infiltration d'aucune espèce. Là où leurs assertions sont parallèles ou convergentes, elles ont la valeur de deux témoignages indépendants. En cas de divergence, la présomption est en faveur de la version qui se laisse le mieux raccorder aux faits positifs qui nous sont connus par les souvenirs de l'évêque Stéphane.

Si l'on tient compte de ce classement sommaire des sources, on peut, avec assez de vraisemblance, ressaisir les faits principaux sur lesquels s'est formée la légende de St<sup>e</sup> Golindouch. Ils se laissent déduire de quelques données précises que la tradition ne paraît pas avoir entièrement défigurées. Il n'y a aucun motif de rejeter les rares détails que Nicéphore Calliste nous a conservés sur la

<sup>1</sup> Avec quelques interventions de peu d'importance. Ainsi, chez Évagrius, le paragraphe sur S. Syméon Stylite, que nous avons rappelé plus haut, p. 102, est inséré à sa vraie place, après la mention de St<sup>e</sup> Golindouch.

<sup>2</sup> Voir DUCHESNE, *L'Église au VI<sup>e</sup> siècle*, p. 369 s.

<sup>3</sup> Ch. LXXXV et XCIX ; voir ci-dessus, p. 101 s.



famille et la jeunesse de la sainte<sup>1</sup>. En supposant même qu'ils aient passé par un traducteur et par d'autres intermédiaires professionnellement incapables, ils nous rendent pourtant un écho des renseignements personnels que Stéphane d'Hiérapolis tenait de la sainte elle-même. On peut donc, jusqu'à nouvel ordre, retenir les noms de ses père et mère *Asmodoch* et *Myzouch*, sans être obligé de leur découvrir une étymologie iranienne.

Comme S<sup>te</sup> Sirè, dont elle aurait été parente, Golindouch paraît avoir appartenu à la race sacerdotale. Le *πρωτος τῆς συγκλήτου βούλης* à qui elle fut donnée en mariage peut avoir été dans ce cas un *mōghān andarzbadh*<sup>2</sup>, « instructeur des mages », présidant à certaines fonctions délibératives ou judiciaires, analogues à celles qui incombait au sénat de la période byzantine. Ce devait être en tout cas un important personnage, car les fanatiques mazdéens n'auraient pas fait traîner si longtemps la cause d'une convertie de condition obscure, dont la défection pouvait passer inaperçue.

A part Jean de Nikiou, qui escamote la conversion de la sainte au christianisme, pour n'en pas faire honneur au clergé nestorien, tous nos auteurs s'accordent sur le fond de l'épisode mais le traitent chacun à sa manière, comme un thème hagiographique, qui se prête à beaucoup de variations. Tout ce qu'on en rapporte de certain ou de probable remonte nécessairement aux confidences de la sainte. Mais avec les seuls éléments dont nous disposons, ce serait un jeu puéril que de chercher à reconstituer ce récit autobiographique.

La même réserve s'impose sur les circonstances de la condamnation de Golindouch et les tourments qu'elle eut à subir. Fut-elle enfermée au Fort de l'Oubli, comme Eustrate le rapporte, avec une mise en scène romanesque, qu'on peut laisser tomber? Cela n'a rien de positivement inadmissible en soi; et si le fait était exact, Golindouch se serait trouvée dans la sinistre forteresse quand les prisonniers de Dara y furent amenés<sup>3</sup>. Ce serait une explication toute naturelle de l'heureuse rencontre qui lui permit d'apprendre le psautier syriaque avec le secours de coreligionnaires dont elle partageait la captivité<sup>4</sup>. Mais qu'après la mort de Khosrau Anō-

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 102 s.

<sup>2</sup> CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, pp. 115 (comparer pp. 523 et 525), 307, 483.

<sup>3</sup> En 573; voir ci-dessus, p. 99.

<sup>4</sup> Ci-dessus, p. 85. Les prisonniers de guerre faits à Dara étaient plus que

šarvān, l'ἀντιγραφὸς Aristobule se soit introduit au Fort de l'Oubli, à la faveur d'une mission officielle en Perse, voilà où la vraisemblance manque absolument, par la raison tout d'abord que l'occasion ne s'offrit pas de tenter et surtout de réussir une aussi dangereuse aventure. Pendant toute la durée du règne d'Hormizd IV<sup>1</sup>, une seule légation romaine mit le pied sur le sol perse et encore fut-elle l'objet d'une surveillance étroite qui entravait toutes ses démarches. Cette méfiance ombrageuse était entrée dans les mœurs diplomatiques de la monarchie sassanide, et pour se convaincre qu'Aristobule n'aurait pas réussi à la tromper, il n'est pas superflu de voir avec quel esprit de suite le système était appliqué. Ces longueurs nécessaires auront peut-être par ailleurs un intérêt historique qui leur servira d'excuse.

Après Pierre le Patrice, qui, en 562, conclut au nom de Justinien un traité en règle avec Khosrau I<sup>er</sup> Anōšarvān<sup>2</sup>, aucun envoyé romain ne fut reçu à la cour de ce roi et de son successeur Hormizd sur le pied d'un ambassadeur jouissant des immunités attachées à son caractère inviolable et presque sacré.

Quelques mois après la prise de Dara par les Perses, Zacharie, premier médecin du palais impérial, était allé porter à Khosrau une lettre de l'impératrice Sophie, au lieu et place de l'empereur Justin II, atteint de démence. Il avait conclu avec le roi de Perse un armistice d'une année, lui laissant entrevoir la mission d'un

probablement des jacobites. Mais à ce moment la convertie n'était pas préparée à leur tenir rigueur, comme Eustrate lui-même en fait l'aveu implicite, §§ 18-19.

<sup>1</sup> Février ou mars 569 - été de 590.

<sup>2</sup> MÉNANDRE, éd. CAR. DE BOOR, *Excerpta de legationibus*, Pars I. *Excerpta de legationibus Romanorum ad gentes*, p. 171-188 (fragm. 1). En février 559, au cours des longs pourparlers qui préparèrent ce laborieux accord, un envoyé de Justinien fut reçu en audience de congé par Khosrau à Ḥulwan en Beth Aramāie. Les mages qui poursuivaient la condamnation de S<sup>te</sup> Sirē (Širine), voulurent prévenir une intervention de l'ambassadeur en faveur de leur victime et envoyèrent celle-ci au roi, à Ḥulwan, en le pressant de la condamner. Elle fut emmenée de là à Rōšankhosron, où la cour s'était transférée. On l'y exécuta le 28 de péritios (*Passio S. Sirae*, § 17-26, *Acta SS.*, Maii t. IV, p. 179-182. Sur la position de Rōšankhosron, voir G. HOFFMANN, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer*, p. 265, note 2088 ; E. HERZFELD, dans F. SARRE und E. HERZFELD, *Archaeologische Reise im Euphrat- und Tigrisgebiet*, Berlin, 1920, p. 188).

plénipotentiaire impérial<sup>1</sup>. L'année suivante, en effet, le patrice Trajan, questeur du palais sacré, et Zacharie, déjà nommé, se rencontrèrent avec les envoyés de Khosrau<sup>2</sup>, près de Dara, c'est-à-dire à la frontière du territoire perse. A cette conférence, de même qu'à toutes les suivantes, les choses se passèrent comme entre puissances résolues à se donner mutuellement le change sur l'état de leurs préparatifs militaires. On marchandait encore à Dara, quand Tibère fut associé à l'empire par l'impératrice Sophie. Le questeur Trajan se rendit à la cour de Perse à la seule fin d'annoncer cette prise de pouvoir. A son retour, les négociations ne furent rouvertes que pour la forme. Les envoyés romains attendaient les instructions du nouveau César. Lorsqu'elles parvinrent à Dara, l'armistice conclu l'année précédente était expiré et les hostilités avaient déjà recommencé.

Pour renouer la conversation, Tibère dépêche en cette même année (575) le silencieux Théodore, fils de Bacchus, avec la mission ostensible de remercier Khosrau du bon accueil fait au questeur Trajan. Arrivé à Dara, il trouve un envoyé perse qui l'attendait pour le conduire au camp de Khosrau. Le roi était alors à la tête de son armée dans le canton de Taraun, en Persarménie. Il se montra cette fois d'humeur à essayer sur le nouveau César sa puissance d'intimidation, et pour achever l'effet de ses rodomontades, il offrit à Théodore de l'accompagner dans l'expédition qu'il préparait contre l'Arménie romaine. L'envoyé de Tibère accepta l'invitation ; il suivit la marche victorieuse de Khosrau jusque sous les murs de Théodosiopolis<sup>3</sup>. On ne dit pas si, au cours de cette campagne, le roi de Perse lui fit autrement sentir qu'il croyait le tenir à sa merci.

Voulant reconnaître — ou encourager — les avances de l'empereur, Khosrau chargea un de ses officiers nommé Nadoes (Nadahya) d'aller lui témoigner qu'il avait eu pour agréable la mission de Théodore<sup>4</sup>. Ce Nadoès n'était qu'un ambassadeur de seconde

<sup>1</sup> MÉNANDRE, VI, 10, éd. DE BOOR, t. cit., p. 198. Tout ce qui concerne les relations diplomatiques entre Rome et la Perse durant cette période a été traité à fond par E. STEIN, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches* ; voir pp. 48, 54, note 41.

<sup>2</sup> MÉNANDRE, I. c., 11, éd. DE BOOR, p. 198 s.

<sup>3</sup> MÉNANDRE, I. c., 12 s., éd. DE BOOR, p. 199-203 ; cf. STEIN, *Studien*, p. 63 s.

<sup>4</sup> MÉNANDRE, II, 23 ; éd. DE BOOR, *Excerpta de legationibus gentium ad Romanos*, p. 463.

classe, *σμικρὰν χειροτονηθεὶς πρεσβείαν*, mais il avait mission de déclarer que le roi était prêt à faire connaître ses conditions de paix. Ses plénipotentiaires se rendraient à la frontière, à la rencontre des envoyés romains. A la frontière! Khosrau marquait par là, une fois de plus, sa volonté de ne pas donner aux diplomates byzantins l'occasion d'observer ce qu'il avait intérêt à leur cacher. Tibère répondit à cette invite, en accréditant une ambassade en règle, dont le chroniqueur Jean d'Asie nous a conservé la composition. Elle comprenait Théodore Magistros, fils de Pierre le Patrice, les consuls Jean et Pierre, tous deux de la famille de l'empereur Anastase, et le « sophiste » Zacharie de Sura<sup>1</sup>. Les envoyés grecs et perses, auxquels se joignirent, de part et d'autre, les autorités locales des deux provinces limitrophes, convinrent de se rencontrer en terrain neutre à Athraelon, entre Dara et Tella de Mauzelat<sup>2</sup>. Ils purent s'y morfondre pendant près d'une année<sup>3</sup>, tandis que les négociations piétinaient sur place et laissaient à Khosrau le temps de remporter en Arménie une victoire, qui lui permit d'élever de nouvelles prétentions. On se sépara sans avoir rien conclu.

Une année plus tard, la situation s'était retournée. Khosrau à son tour avait subi à Thamanon une défaite humiliante. Justin II était mort; le César Tibère passait à la dignité d'Auguste. Sous prétexte de notifier le changement de règne, Zacharie, devenu *ex-praefectus*, et Théodore, promu pour la circonstance au rang de *magister militum vacans*<sup>4</sup>, partirent pour Ctésiphon, porteurs d'une lettre impériale, tendant à renouer les pourparlers laissés inter-

<sup>1</sup> IOHANNIS EPHESINI *Historia ecclesiastica*, pars tertia, VI, 12 : *de legatis Romanorum qui in confinis convenerunt*; éd. E. W. BROOKS (*Corpus scriptor. christianorum Orientalium*, Scriptores syri, ser. tertia, t. III, textus, p. 305 s. (versio, p. 232). Ménandre ne nomme que Zacharie et Théodore (*De legationibus Romanorum*, DE BOOR, p. 210, ch. 16); cf. STEIN, *Studien*, p. 69. Au livre IV, ch. 35, de son histoire, Jean d'Asie avait déjà parlé de cette conférence tenue aux Confins, pour faire remarquer que trois des délégués : Théodore, Jean et Pierre étaient de bons jacobites; éd. BROOKS, p. 215; trad., p. 161.

<sup>2</sup> E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071* (Bruxelles, 1935), p. 22.

<sup>3</sup> De là vient que la même conférence est rapportée par Jean d'Asie à deux dates différentes : à l'an des Grecs 887 (576), au l. VI, ch. 12; à l'an 888 (577) au l. IV, ch. 35; cf. STEIN, *Studien*, pp. 69, 84, note 12.

<sup>4</sup> MÉNANDRE, *De legationibus Romanorum*, éd. DE BOOR, p. 211-216 (§ 17-18). Cf. STEIN, *Studien*, p. 89 s.



rompus à Athraelon. Ils furent rejoints en route par un courrier, qui leur transmet l'ordre de s'arrêter à Antioche et d'y attendre les instructions rendues nécessaires par une situation imprévue. Khosrau, sous le coup de la défaite, était revenu lui aussi à l'idée d'une conférence à la frontière, et son envoyé Pherogdatès (*Farruch-dādh*) était arrivé à Constantinople pour sonder les dispositions de la cour impériale. Pendant que Tibère négociait avec ce Pherogdatès, le vieux Khosrau vint à mourir (février ou mars 579). Zacharie et Théodore furent avisés de se remettre en route, pour aller à Ctésiphon saluer Hormizd, fils de Khosrau, qui succédait à son père.

A peine eurent-ils atteint Nisibe qu'ils s'aperçurent de l'accueil tout autre que bienveillant que leur réservait le nouveau maître. On leur fit mauvais visage. L'escorte chargée de les conduire aux Villes royales semblait avoir reçu consigne de les mener par des détours, à dessein de les retarder en chemin et de les harasser le plus possible. A Ctésiphon, aussitôt après la réception officielle, où ils remirent au roi la lettre de l'empereur, on leur signifia, dans les formes les plus discourtoises, que leur mission s'était terminée avec la réponse royale et qu'ils avaient à repartir sans retard. Comme ils insistaient pour aborder l'affaire des conditions de paix, ils n'obtinrent qu'à grand' peine une seconde audience du roi. En attendant la décision, ils furent confinés dans un logement étroit et insalubre, pareil à une prison, où ils étaient surveillés par des gardes qui ne leur permettaient pas d'en sortir<sup>1</sup>.

Après avoir subi pendant trois mois toutes ces marques de méfiance injurieuse, ils furent éconduits avec hauteur par une simple fin de non-recevoir. La réponse d'Hormizd avait l'accent d'une provocation hautaine. Sur quoi, les ambassadeurs furent ramenés à la frontière, par des étapes allongées de détours inutiles et fatigants, comme à dessein de les mettre sur les dents. Ils rentrèrent chez eux, malades d'épuisement. Jean d'Asie<sup>2</sup>, et mieux encore Ménandre<sup>3</sup>, nous font de ces incroyables avanies un tableau qu'il

<sup>1</sup> ...οὐδὲ ὅσον χερα καθαρὸν ἀναπνεῦσαι, οὐ μὴν προκῦψαι ἐκ τοῦ τέγους, ἵνα ἐνδιαιτώμενοι ἦσαν, ξυνεχώρουν οἷς ἡ φυλακὴ τῶν πρέσβεων ἀνειμένη ἐτύγγαθεν· τό τε δωμάτιον αὐτὸ ζοφῶδές τε ἦν καὶ ἀδιάπνευστον καὶ ὥρα θέρους ἐς τὰ μάλιστα ἀναρμόδιον, ὥς δοκεῖν εἶναι τὸ χρεῖμα εἰρκτήν. MÉNANDRE, l. c., p. 215.

<sup>2</sup> L. VI, ch. 26, éd. BROOKS, p. 328.

<sup>3</sup> *Excerpta de legationibus Romanorum*, éd. DE BOOR, t. c., p. 214-216 (ch. 18).

est piquant de comparer au récit d'Eustrate. On croit rêver en voyant les libertés qu'à vingt-cinq ans de distance un hagiographe de Constantinople pouvait prendre avec la perspective historique. Mais où s'arrête le droit de tout oser que l'éloquence partage avec les poètes et les peintres?

Sans se laisser rebuter par cette fâcheuse expérience, Tibère essaya une seconde fois d'amener Hormizd à une solution pacifique. Au printemps de 581, l'indispensable Zacharie reprit le chemin de la frontière romano-perse. Un vieux marzban aveugle nommé Andigan vint à sa rencontre, en rase campagne, entre Maradin et Dara. Les pourparlers s'engagèrent dans des pavillons préparés par les soins du protecteur des Confins<sup>1</sup>: détails qui devaient être notés ici, car ils montrent clair comme le jour le peu de latitude que les immunités diplomatiques, amoindries comme elles l'étaient alors par le roi de Perse, pouvaient laisser au plus entreprenant des Aristobules! Du côté romain<sup>2</sup>, l'évêque de Nisibe, quoique sujet perse, celui de Théodosiopolis-Res'ainā et d'autres personnages encore prêtèrent leur concours à Zacharie<sup>3</sup>. Cette conférence, commencée entre deux armées qui s'observaient, fut interrompue par la bataille de Tella de Mauzelat, qui tourna mal pour les Perses. La diplomatie avait dit son dernier mot, pour toute la durée du règne d'Hormizd.

En présence des faits qui viennent d'être rappelés, on voit ce qu'il faut accumuler de suppositions gratuites et impossibles pour admettre qu'Aristobule, à la date où ces événements nous reportent, aurait pénétré auprès de S<sup>te</sup> Golindouch prisonnière au Fort de l'Oubli. Permis à Eustrate de ne pas s'arrêter à ces détails, invisibles de la hauteur où il plane avec l'aisance majestueuse d'un poète épique. Mais Théophylacte, tout rhéteur qu'il était, y a forcément regardé de plus près. Il lui suffisait d'un peu de réflexion

<sup>1</sup> Ο δὲ γε τῶν μεθορίων λεγόμενος προτίκτωρ... κατεσκεύασε καλύβας, ἐν αἷς ἔμελλον ἐκατέρας πολιτείας πρέσβεις τὰ εἰρημένα διασκέπασθαι· τοῦτο γὰρ τὸ λειτουργήμα ἄνωθ' ἐν τε καὶ ἐξ ἀρχῆς τῷ προτίκτωρι ἐπιτέτραπται (MÉNANDRE, éd. DE BOOR, l. c., p. 216, ch. 19).

<sup>2</sup> Tel est du moins le sens naturel de la phrase syriaque. Voir pourtant STEIN, l. c., p. 96.

<sup>3</sup> JEAN D'ASIE, l. VI, ch. 26, éd. BROOKS, t. cit., p. 328. Si, comme on peut le croire, il fut question des chrétiens dans ces pourparlers, il est possible — sans plus — que Zacharie, en cette occasion, ait entendu prononcer le nom de S<sup>te</sup> Golindouch.

pour apercevoir, sans le secours d'aucun témoignage contradictoire, tout ce qu'il aurait dû changer à son propre livre si l'épisode relaté par Eustrate avait le moindre fondement dans la réalité.

Toutes les versions subsistantes de la Passion de *St<sup>e</sup> Golindouch* disent expressément ou laissent entendre que la martyre fit à Nisibe un séjour plus ou moins prolongé. Au dire d'Eustrate (§ 18), elle s'y réfugia après sa libération miraculeuse, qui eut lieu avant ou pendant son transfert vers un lieu d'exil qu'il ne désigne pas. Théophylacte, lui<sup>1</sup>, prend en quelque sorte le contrepied de cette affirmation. *St<sup>e</sup> Golindouch*, devenue veuve, se retire à Nisibe pour achever son catéchuménat et recevoir le baptême. C'est là qu'elle aurait été découverte et arrêtée par les mages, et, quoique l'historien ne le dise pas en termes exprès, le sens naturel de son récit est qu'elle aurait subi à Nisibe même sa longue captivité. Tout ce passage de son abrégé semble au premier regard déceler une source distincte et différente d'Eustrate. Mais, au vrai, du moment que Théophylacte rejetait l'encombrant épisode de l'emprisonnement de Golindouch au Fort de l'Oubli, il devait le remplacer par un raccourci rétablissant la continuité dans la narration. A défaut de celui-ci, il lui aurait fallu découvrir ou imaginer un autre circuit pour amener la sainte à Nisibe, en évitant les péripéties qui, chez Eustrate, se rattachent à son emprisonnement dans les oubliettes de Giligerda, par ordre direct et personnel du roi Khosrau. Mais en tout cas, que la variante en question provienne de quelque source disparue ou qu'elle soit une retouche arbitraire de Théophylacte, elle confirme qu'un épisode décisif de la conversion et de la captivité de *St<sup>e</sup> Golindouch* s'est passé dans le voisinage de la frontière romaine.

C'est encore vers la région des Confins **ጸጵሳክ ድረ**, c'est-à-dire au pays de Nisibe, que l'on est forcément ramené par l'examen philologique de la leçon inadmissible qui dénature le texte de Jean de Nikiou<sup>2</sup>. Il est de toute évidence que le mot **በኣር**, *bāḥr*, de la version éthiopienne y remplace un nom de lieu, et celui sur lequel se réunissent toutes les probabilités est le nom même de la région de Nisibe ou de Dara. On ne peut appeler ici en témoignage le résumé

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 94 s.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 100 s.

de Nicéphore Calliste, trop fortement abrégé<sup>1</sup>. Mais la suite du récit, qu'il emprunte, comme il le laisse voir, à l'écrit de l'évêque Stéphane, se comprend beaucoup plus naturellement si la captivité de S<sup>te</sup> Golindouch s'est achevée à proximité du territoire romain. Il semble donc que la tradition était bien d'accord sur ce point. Comment cette circonstance se concilie avec le drame domestique par lequel s'ouvre, chez Eustrate, la Passion de S<sup>te</sup> Golindouch, c'est une question sur laquelle on pourrait épiloguer. Si la martyre avait été dénoncée au roi en personne par son propre mari, tout porte à croire qu'elle aurait été gardée à la disposition du monarque, jusqu'à la conclusion finale de son procès<sup>2</sup>. Mais les éléments font défaut pour instituer la discussion de ce problème dans des conditions utiles.

Au rapport d'Eustrate lui-même (§ 18), S<sup>te</sup> Golindouch s'échappa de la Perse, après la mort du roi Hormizd, soit donc au cours de l'été de l'an 590. Hormizd, devenu odieux au parti aristocratique, périt dans une révolte, qui créa tout d'abord une situation extrêmement confuse. Une partie des conjurés voulaient assurer la couronne à Khosrau le jeune, fils légitime du roi déchu. Mais un bon nombre avaient lié leur fortune à celle de Bahrām Čobine, le héros des guerres contre les Hephtalites, à qui le tyran détrôné avait retiré son commandement dans des conditions insultantes<sup>3</sup>. Les uns et les autres, apparemment, commencèrent, à la manière perse<sup>4</sup>, par ouvrir les prisons où étaient détenus les adversaires du régime dépossédé. C'est ainsi qu'à Ctésiphon même, Vindor (Bindoès), beau-frère d'Hormizd, enfermé à la forteresse de Grovandakan<sup>5</sup>, fut délivré avec tous ses compagnons par la garnison

<sup>1</sup> Abrégé, mais moins qu'il ne semble, si les épisodes qui paraissent manquer sont des embellissements dus à l'imagination d'Eustrate.

<sup>2</sup> On connaît un nombre assez significatif de martyrs du plus haut rang que les rois de Perse ont traînés à leur suite, dans leurs voyages, pour les garder sous la main : S. Grégoire Pirangušnasp, S<sup>te</sup> Sirè, le catholicos Maraba et d'autres encore.

<sup>3</sup> NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber*, p. 272 s.

<sup>4</sup> Le même trait de mœurs se renouvellera à la chute de Khosrau Aparwêz. Son fils Široï ou ses partisans firent ouvrir les portes du Fort de l'Oubli, et un grand nombre de prisonniers d'État, rendus à la liberté, embrassèrent la cause du nouveau roi. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 488.

<sup>5</sup> Prison d'État qui se trouvait à Ctésiphon, dans la citadelle de Kokhé ; cf. Պատմութիւն Սեբեթոսի եպիսկոպոսի ի Հերակլին, éd. Chérub. ПАТМА-



de la ville<sup>1</sup>. A Nisibe et dans la région des Confins, la révolution s'accomplit en deux étapes. Bahrām y comptait des partisans, qui d'abord eurent le dessus. Mais bientôt un revirement se produisit. La population ou les chefs qui la menaient se rallièrent à Khosrau. Dans cette confusion, bien des retours de fortune devenaient possibles. Plus d'un captif enfermé dans la même prison que Ste Golindouch dut voir tomber ses chaînes sans l'intervention d'un ange. Les esprits difficiles, que le récit merveilleux de la légende laisserait songeurs<sup>2</sup>, sont libres de penser aux perspectives ouvertes par ce rapprochement.

Nous avons essayé de montrer comment a pu se former de si bonne heure la croyance que la « martyre vivante » avait eu la tête tranchée et avait continué de vivre après sa décapitation. Toutes explications entendues, il faut convenir que cet épisode légendaire demeure embarrassant. Mais comme il se retrouve, d'une part chez Jean de Nikiou et chez Nicéphore Calliste, résumant l'évêque Stéphane d'Hiérapolis, et d'autre part chez Eustrate, écho sonore de Domitien de Mélitène, on ne saurait se dérober à la conclusion que ce miracle, d'une singularité passablement déconcertante, se racontait déjà, en plus d'un endroit, du vivant de la sainte.

Mise en liberté par son ange, ou par des hommes de main qui le suppléèrent pour cette partie de son rôle, Golindouch semble bien s'être échappée de Perse à la faveur des troubles qui ont accompagné ou préparé la chute du roi Hormizd. La date indiquée par Eustrate se prête à beaucoup de suppositions vraisemblables. C'est en cette conjoncture, apparemment, que le *magister scrinio-rum* Aristobule aura eu l'occasion de prêter ses bons offices à la martyre. La mission qui l'avait amené en Sophanène était-elle, comme le prétend Théophylacte<sup>3</sup>, de parlementer avec les soldats

NOV (Saint-Petersbourg, 1879), ch. II, pp. 30, 32; Passion de S. Georges (Giwargis), BHO. 323, éd. BEDJAN, *Histoire de Mar-Iabalaha, de trois autres patriarches et de deux laïques, nestoriens* (Paris, 1895), p. 536.

<sup>1</sup> SEBÉOS, l. c., p. 32; cf. FR. MACLER, *Histoire d'Héraclius par l'évêque Sebéos* (Paris, 1904), u. 13.

<sup>2</sup> Cf-dessus, pp. 86-88, 103.

<sup>3</sup> III, 3, 11: 'Ο δ' Ἀριστόβουλος (ἦν δ' ἄρα οὗτος τῆς βασιλικῆς οἰκίας προεστὼς τοῦ βασιλέως Ἀντιόχου προσαγορευομένης) τοῖς στρατεύμασιν ἐπιδημὸς ἦν ὑπὸ τοῦ αὐτοκράτορος ἐκπεμφθεὶς (éd. DE BOOR, p. 115; cf. *supra*, p. 83).

ANAL. BOLL. LXII. — 8.

de l'armée d'Orient qui, sous Martyropolis (Μαῖρ'ερqat), venaient, en cette année 590, de chasser leur commandant Priscus? Cela n'est pas bien sûr. L'officier à qui échet le service de marchander la soumission des mutins est appelé par Évagrius André, le chef de la garde impériale<sup>1</sup>. Évagrius n'était pas seulement un contemporain des faits; il résidait à Antioche, par où l'émissaire impérial a nécessairement dû passer à l'aller et au retour. De la part de ce témoin oculaire, racontant des événements de la veille, un quiproquo est impossible. On n'en peut dire autant de Théophylacte, venu assez longtemps plus tard et à qui la recherche de l'expression rare et maniérée fait trop souvent oublier le soin d'allumer sa lanterne<sup>2</sup>. Mais avant de l'accuser formellement d'erreur, il convient d'envisager aussi une hypothèse moins défavorable. Apaiser une sédition militaire est une mission qui a ses risques et ses dangers. André, le chef des gardes du corps, réussit à se faire écouter des rebelles, mais n'obtient pas d'autre succès. Il fallut recourir à Grégoire, évêque d'Antioche, qui le prit de plus haut avec ces esprits échauffés et réussit à les ramener au devoir<sup>3</sup>. On peut donc se demander si, avant André, Aristobule n'aurait pas essuyé un échec encore plus marqué, dont Évagrius ne parle pas. Cette supposition, qui mettrait à couvert la véracité de Théophylacte, trouve un appui dans les faits qui nous sont connus.

Le *magister scriniorum* Aristobule, on l'a vu<sup>4</sup>, est un personnage

<sup>1</sup> VI, 10: Ἀνδρέαν τῶν βασιλικῶν ὑπασπιστῶν πρῶτον γενόμενον (éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 228).

<sup>2</sup> Il nous en donne une preuve plus que surprenante dans ce même passage de son histoire. Au l. III, 1, 3, on lit que Priscus, déjà en difficultés avec ses soldats, rencontre à Édesse Germain, archevêque de Damas. Quatre jours après, pendant la semaine sainte, il l'emmène à Monocarton, où l'archevêque prend la parole au nom du général et prêche aux soldats la soumission à leur chef. Puis, un peu plus loin (III, 2, 4), sans que dans l'intervalle, il ait été fait mention d'un autre Germain, nous apprenons que les soldats cantonnés à Constantina (Tellâ de Mauzelat), μετὰ κλητὸν τὸν Γερμανὸν ποιούμενοι καὶ εἰσαγώγιμον εἰς τὸ βουλευτήριον..., le proclament général et le forcent d'accepter le commandement de l'armée passée à la révolte ouverte (éd. DE BOOR, p. 110-113). Pour rentrer dans la réalité historique, il faut recourir au précis d'Évagrius (VI, 5), où l'on voit que le Germain, devenu malgré lui chef des rebelles, était le commandant militaire de la Phénicie libanaise. Dans son index onomastique (p. 322, au nom Γερμανός) de Boor a voulu sauver la face de Théophylacte par un artifice où la rigueur philologique laisse à désirer.

<sup>3</sup> ÉVAGRIUS, VI, 11-13, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 228-231.

<sup>4</sup> Cf. dessus, p. 82-84.

bien réel. Quoi que l'on pense des hableries dont Eustrate a cru embellir son rôle, on ne saurait pousser le scepticisme au point de mettre en doute qu'il ait personnellement connu St<sup>e</sup> Golindouch. Il ne peut guère l'avoir rencontrée qu'en Sophanène, où elle se trouvait justement vers la date à laquelle l'armée de Mésopotamie se souleva contre son commandant Priscus, et cette coïncidence est une raison fort plausible d'admettre qu'il fut réellement chargé d'amadouier les mutins : mission d'ailleurs assez modeste, qui dans l'imagination du bon Eustrate, peu ferré, on l'a vu, sur l'histoire diplomatique, est devenue une ambassade en Perse.

Bien avant la fin de cette année 590, Aristobule était de retour à Constantinople, car, en février de l'année suivante, S. Grégoire s'adressait à lui, de Rome, comme à un fonctionnaire en activité à la chancellerie impériale<sup>1</sup>. Le pape glisse dans sa lettre des consolations tournées en des termes empreints de l'euphémie à laquelle il a recours quand il lui arrive d'avoir à critiquer Maurice<sup>2</sup>. Il n'aurait pas employé des circonlocutions plus feutrées pour dire que son correspondant avait encouru la disgrâce du souverain. Quelques mois plus tard, le pauvre homme mourait à Constantinople<sup>3</sup>, pendant le séjour de Golindouch à Hiérapolis. De telle sorte qu'on est amené à se demander quand et à quelle occasion il a pu rapporter à l'archevêque Domitien de Mélitène ce qu'il avait appris et observé de la sainte prisonnière. Mais loin de faire difficulté, ces questions et toutes celles qui se posent à propos du séjour de St<sup>e</sup> Golindouch dans l'empire romain amènent des réponses si naturelles et si cohérentes que les événements auxquels se raccorde cet épisode en deviennent mieux intelligibles. La biographie de la martyre se trouve ici mêlée pour un instant aux bouleversements politiques qui marquèrent le début du règne de Khosrau Aparvêz. Elle s'y emboîte avec une précision où la critique peut trouver tout au moins un élément de contrôle des sources historiques relatives à cette période.

En analysant les témoignages qui nous ont conservé le souvenir de St<sup>e</sup> Golindouch, nous avons vu comment Évagrius, Eustrate et Jean de Nikiou rapportent, chacun à sa manière, l'étrange volte-

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 83.

<sup>2</sup> Voir sa lettre à Domitien de Mélitène, écrite vers le même temps. Ep. III, 62 (août 593), éd. EWALD, I. c., p. 222 s.

<sup>3</sup> Voir ci-dessus, p. 123.

face qui interrompit pour quelques années l'interminable guerre entre Rome et la Perse. Il faut maintenant, avant de conclure, coordonner, aussi bien qu'on le peut, ce que nos auteurs nous rapportent de ces vicissitudes.

### III

La première phase du conflit entre Khosrau et Bahrām Čobine dut se dérouler en un temps assez court. Intimidé par la supériorité militaire de son compétiteur, ou trop peu confiant dans sa propre armée, le nouveau roi renonça à défendre sa couronne et abandonna précipitamment sa capitale. Il avait perdu la tête au point qu'il laissa, dit-on, à son cheval de décider s'il se dirigerait vers l'Orient ou l'Occident<sup>1</sup>. Le hasard de sa fuite le conduisit aux environs de Circésium<sup>2</sup>. Là il envoya prévenir Probus, gouverneur de la forteresse romaine, que son intention était d'aller demander asile à l'empereur Maurice et de lui offrir une alliance qui mettrait fin à la rivalité séculaire de la Perse et de Rome.

On se figure aisément la surprise de l'officier romain quand il reçut cette communication. Probus ne pouvait prendre sur lui d'y donner suite. Il en référa à l'empereur en lui transmettant la lettre de Khosrau. Il y a loin de Circésium à Constantinople. Quelques prodiges de célérité que la poste romaine ait pu faire en de si graves circonstances<sup>3</sup>, la réponse de l'empereur, qui demanda au moins quelques jours de délibération<sup>4</sup>, dut se faire attendre, mettons pendant deux mois sinon davantage. On se doute bien que, durant l'intervalle, le gouverneur romain ne manqua pas de surveiller

<sup>1</sup> ÉVAGRIUS, VI, 17, éd. (BIDEZ-PARMENTIER, p. 233 s.) ; THÉOPHYLACTE, IV, 10, 3 (DE BOOR, p. 167).

<sup>2</sup> Ibid., IV, 10, 5, p. 168. Comparer la chronique syrienne contemporaine dite l'Anonyme de Guidi, du nom de son premier éditeur, qui l'a republiée dans le *Corpus Script. Christ. Orientalium*, ser. 3, t. IV, *Chronica minora*, p. 15 s. On n'omettra pas de consulter la traduction et le commentaire de Nöldeke, *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse* de l'Académie de Vienne, t. CXXVIII, 9 (1893), p. 6, note 1.

<sup>3</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XLVIII (1930), p. 392 s. Voir aussi A. M. RAMSAY, *The Speed of the Roman Imperial Post*, dans *The Journal of Roman Studies*, t. XV (1925), p. 60-74.

<sup>4</sup> Voir ce qu'en disent Jean de Nikiou et Sebéos (ci-dessus p. 101, et plus loin, p. 120).



attentivement ce qui se préparait sur l'autre rive de l'Euphrate, dans le campement du monarque fugitif.

Enfin la décision impériale parvint à Circésium. Les propositions de Khosrau étaient acceptées ; et Maurice, devenu son protecteur, poussait même la bienveillance jusqu'à envoyer au-devant du monarque fugitif une garde d'honneur pour le conduire en territoire romain. De son côté, le roi de Perse emmenait, outre ses femmes et ses deux jeunes enfants, une suite plus ou moins nombreuse de ses sujets, qui s'étaient volontairement attachés à lui<sup>1</sup>. Parmi ceux-ci, il devait se trouver des chrétiens, qui approuvaient la résolution du roi et s'en promettaient sans doute d'heureuses conséquences pour leur religion. Il y en avait nécessairement dans l'entourage de la reine Širine, qui était chrétienne et en faveur de laquelle Khosrau, il nous l'apprend lui-même<sup>2</sup>, avait sans façon passé outre à l'intolérance de la loi mazdéenne. Il est tout naturel aussi qu'à ce moment le roi ait compté sur les services que ces chrétiens pouvaient lui rendre parmi leurs coreligionnaires. Il y songeait si bien qu'il aurait voulu se faire accompagner par le catholicos nestorien Šabr'išo'. Mais celui-ci, apparemment, n'avait pas le culte du malheur, et, sans doute aussi, il se fiait moins qu'à demi à la solidité des promesses arrachées au roi par les angoisses de la peur et de l'humiliation. Il ne fut pas du voyage, et son absence ne laissa pas, dit-on, d'être remarquée par l'empereur Maurice<sup>3</sup>.

D'une série d'indices précis et convergents on peut déduire, avec une probabilité voisine de la certitude, que S<sup>te</sup> Golindouch se rencontra à Circésium avec le cortège de Khosrau fugitif. Nicéphore Calliste, c'est-à-dire Stéphane d'Hiérapolis, Eustrate et Théophylacte, c'est-à-dire l'archevêque Domitien, s'accordent à relater qu'après son évasion la martyre se rendit à Jérusalem<sup>4</sup>. Il n'y a aucun motif de mettre en doute l'exactitude de cette information, bien que le pèlerinage de Terre Sainte soit un ornement banal de beaucoup de légendes hagiographiques. Ce qui demanderait explication, c'est plutôt qu'ayant rompu avec son pays natal<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> ÉVAGRIUS, VI, 47, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 214.

<sup>2</sup> Dans l'inscription mise sur le second des ex-voto dont il a été parlé ci-dessus, ÉVAGRIUS, VI, 21 (BIDEZ-PARMENTIER, p. 326 s.) ; THÉOPHYLACTE, V, 14, 3-4 (DE BOOR, p. 214).

<sup>3</sup> Anonyme de Guldi, l. c., p. 15 s. ; NÖLDEKE, *Sitzungsberichte*, t. c., p. 7.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, pp. 88 s., 95, 103.

<sup>5</sup> D'après l'évêque Stéphane (dans le résumé de Nicéphore Calliste), la sainte

Golindouch ne se soit pas fixée en Palestine plutôt qu'à Hiérapolis, où rien ne n'appelait particulièrement. Eustrate lui-même suggère la réponse à cette question. Après avoir amené son héroïne à Jérusalem, il nous la montre occupée de tout autre chose que de visiter les sanctuaires de la ville sainte et les lieux consacrés par les souvenirs évangéliques. Puis il tourne court par cette remarque, qui a décidément l'air d'un raccord artificiel : Golindouch, sa dévotion satisfaite, quitte Jérusalem pour se rendre à Hiérapolis, en prévision de l'arrivée du roi Khosrau, qu'elle avait connue par intuition prophétique (§ 21). Autant dire que l'itinéraire du roi de Perse a déterminé celui de sa sujette. On sait positivement qu'elle passa par Circésium et que même elle semble s'y être arrêtée quelque temps<sup>1</sup>. Or quand on essaie d'enchaîner dans un ordre acceptable les péripéties de la fuite de Khosrau en pays romain, on est amené à la conclusion à peu près certaine qu'il était retenu à Circésium, au moment où la sainte vint y séjourner. Ce point établi, tout ce qui suit est imposé à la fois par la logique et par la chronologie. Khosrau, quittant Circésium, se rend à Hiérapolis, où il va conférer avec Commentiolus, maître de la milice d'Orient<sup>2</sup>. A cette même époque on voit une chrétienne de Perse, qui se trouvait aussi à Circésium, se mettre en route pareillement pour Hiérapolis, à la seule fin de s'y trouver dans le voisinage du roi. Comment se défendre de conjecturer qu'entre le même point de départ et le même point d'arrivée, elle a fait la route dans l'escorte royale ?

On peut même avancer que c'est au cours de ce voyage que l'un des témoins qui nous parlent de Golindouch put apprendre à la connaître. A la garde d'honneur que l'empereur Maurice envoya au devant de son hôte, il adjoignit son parent Domitien, archevêque de Mélitène, et Grégoire, archevêque d'Antioche, qui l'accompa-

était mère de deux enfants quand elle fut emprisonnée. Le biographe syrien disait peut-être ce qu'ils étaient devenus pendant la longue captivité de leur mère.

<sup>1</sup> NICÉPHORE CALLISTE, XVIII, 25. Le contexte indiquerait plutôt que ce séjour à Circésium se place avant le pèlerinage de la sainte à Jérusalem. Mais en cet endroit, l'abréviateur de Stéphane doit avoir procédé avec une certaine négligence, car il met Dara en territoire romain. Au fond, les deux hypothèses sont à peu près équivalentes, puisque la sainte peut avoir passé par Circésium à l'aller et au retour de son voyage à Jérusalem. L'essentiel est que la ville soit expressément nommée par Nicéphore.

<sup>2</sup> THÉOPHYLACTE, IV, 10, 9 ; 12, 8 ; DE BOOR, pp. 169, 172,

gnèrent jusqu'en Euphratésie. C'est ce qui ressort nettement du récit d'Évagrius<sup>1</sup>; et ce témoignage doit l'emporter sur l'affirmation de Théophylacte, au dire duquel les deux évêques attachés à la personne du roi de Perse allèrent le rejoindre à Constantine (Tella de Mauzelat), après qu'il fut reparti d'Hiérapolis, avec l'armée romaine chargée de le rétablir sur le trône de ses pères<sup>2</sup>. Évagrius, il faut le répéter encore une fois, n'a rien pu ignorer de ce qui concernait la mission de l'archevêque d'Antioche, dont il était l'ami et le confident. Il en parle avec la précision naturelle à un spectateur bien placé, qui a la série des événements toute fraîche dans la mémoire et ne se met pas en peine d'y chercher le point d'insertion de chaque détail qui lui revient à l'esprit.

La présence de ces deux évêques dans le cortège qui conduisit le royal fugitif à Hiérapolis est l'un des faits psychologiques qui donnent un sens plausible à un épisode, qui autrement serait un défi à la raison.

En acceptant sans balancer les avances, à tout le moins inattendues, de Khosrau, l'empereur Maurice ne s'abandonnait guère à une impulsion irréfléchie de sa générosité. La politique avait nécessairement sa part dans le rôle hasardeux qu'il se mettait sur les bras. Il ne fut pas ébranlé dans sa résolution, lorsque Bahrām Čobine à son tour essaya de le gagner à sa cause par des cessions territoriales<sup>3</sup> plus avantageuses que l'alliance dont Khosrau détrôné et fugitif ne lui offrait qu'une promesse conditionnelle. S'il lui était impossible de garder la neutralité entre les deux rivaux,

<sup>1</sup> VI, 18, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 234.

<sup>2</sup> IV, 14, 5-6, éd. DE BOOR, p. 179. On prend ici en flagrant délit une des insuffisances de la méthode de Théophylacte. Évagrius ne fait qu'une brève allusion au retour de Khosrau dans ses états sous la protection de l'armée de Commentiolus, puis de Narsès. Mais l'histoire de cette campagne militaire et diplomatique a été écrite en détail par Jean d'Épiphanie, compatriote d'Évagrius, qui servit de conseiller à Grégoire d'Antioche et qui fut, après la guerre, attaché à la mission impériale envoyée en Perse pour rétablir la paix (*Fragmenta historicorum Graecorum*, éd. C. MÜLLER, t. IV, p. 273). Théophylacte n'a pu se dispenser de recourir à ce témoignage aujourd'hui perdu, même s'il se croyait fondé à le contredire. Or il ne cite jamais Jean d'Épiphanie, pas plus qu'il ne nomme Évagrius, Eustrate et d'autres dont il a sûrement tiré profit à sa manière. Le dilemme est donc sans issue : ou bien une négligence impardonnable dans l'étude du sujet ou bien le parti pris de taire les sources utilisées.

<sup>3</sup> THÉOPHYLACTE, VI, 14, 8-9 ; éd. DE BOOR, p. 169 s.

quelle considération avait pu déterminer ses préférences pour celui dont il devait commencer par rétablir la fortune? L'empereur nous l'apprend lui-même en déléguant deux évêques à cet autocrate infidèle, héritier d'au moins douze tyrans persécuteurs. Khosrau lui avait laissé entrevoir un commencement de sympathie pour la foi chrétienne. Si cette conversion venait à s'achever, elle supprimerait une des causes de l'hostilité séculaire de l'Iran contre Rome, outre qu'elle mettrait fin à deux siècles et demi de persécutions sanglantes.

Des historiens trop absolus dans leurs jugements se sont récriés sans plus ample examen contre un rêve aussi chimérique. Croit-on que les contemporains n'aient pas aperçu, eux aussi, tout ce qu'il avait d'aléatoire? En plus de la quasi-impossibilité morale qu'ils appréciaient comme nous, ils étaient fermés à toute espérance par l'aversion invétérée qu'ils éprouvaient pour l'ennemi héréditaire de l'empire chrétien et pour les turpitudes de sa religion. L'archevêque de Constantinople Jean le Jeûneur n'était pas seul à condamner ce qu'il regardait comme une dangereuse chimère<sup>1</sup>. Mais d'autres et non des moins sages ont cru qu'ils verraient cette chose sans exemple, un roi de Perse devenu chrétien. Le pape S. Grégoire lui-même approuvait le zèle de son ami Domitien de Mélitène pour amener à la foi un prosélyte venu de si loin<sup>2</sup>. Il va de soi pourtant que personne n'était naïf au point de ne pas voir que la détresse morale où Khosrau était jeté par ses revers entraînait pour beaucoup dans le penchant subit qui le tournait vers le Dieu des chrétiens. Ces bonnes dispositions risquaient fort de s'affaiblir au premier retour de la fortune. La chance favorable qu'elles pouvaient offrir demandait à être cultivée sans perdre un jour, d'autant plus que, de toute manière, le temps était étroitement mesuré. Voilà pourquoi Maurice s'empressa d'envoyer à Khosrau, avec mission de le catéchiser, les deux personnages les plus distingués que comptait alors l'épiscopat byzantin. Évagrius nous assure, et il n'est pas défendu de l'en croire, que la haute intelligence et le caractère de Grégoire d'Antioche firent une profonde impression sur l'âme endolorie du potentat oriental<sup>3</sup>. Mais Grégoire et son

<sup>1</sup> JEAN DE NIKIOU, ch. 96; ci-dessus, p. 101. Même note chez SEBÊOS, *Histoire d'Héraclius*, éd. MAGLER, p. 15 s.

<sup>2</sup> Ep. III, 62; éd. EWALD, l. c., p. 222 s. Cf. *Anal. Boll.*, t. LXI (1943), p. 282.

<sup>3</sup> VI, 18; BIDEZ-PARMENTIER, p. 234.



collègue auraient bien mal compris leur rôle de convertisseurs, s'ils n'avaient pas visé à créer dans l'entourage du roi une atmosphère favorable à leur dessein.

A qui se sentirait curieux d'observer sur le vif l'influence de ce milieu, il suffira d'interroger ce document, sûr entre tous, où Khosrau lui-même nous parle de sa confiance envers S. Serge <sup>1</sup>. Le simple bon sens dit assez haut qu'une dévotion aussi crédule à un thaumaturge chrétien n'était pas un sentiment spontané chez un autocrate mazdéen et de naturel vicieux, qui venait de monter sur le trône par la trahison et le parricide. Elle lui avait été suggérée par ceux qui conduisaient sa curiosité de fraîche date à la découverte des choses chrétiennes. La Vie de St<sup>e</sup> Golindouch nous apporte ici un document parallèle d'une évidence topique. Il y est parlé d'un sanctuaire de Saint-Serge situé entre Nisibe et Dara <sup>2</sup>, à Sargathon probablement, et dont il n'y a pas ailleurs d'autre mention. C'est là, selon toute apparence, qu'après sa libération, la sainte avait appris à connaître le mégalomartyr de Rošāpha. Car Eustrate lui-même ne prétendrait pas que la légende de S. Serge ait appartenu au premier fond d'instruction chrétienne que la sainte avait reçu de son ange gardien. Ses compagnons de captivité, qui lui ont enseigné le psautier syriaque <sup>3</sup>, peuvent aussi lui avoir raconté les actes et les miracles de l'illustre martyr. Mais jusqu'à preuve du contraire, nous croirons plutôt qu'elle a rencontré, à Sargathon ou près de là, quelque zéléteur du culte de S. Serge. C'est également, et à plus forte raison, ce qui a dû advenir à Khosrau. Pendant son séjour à Circésium, entre beaucoup d'autres sujets de réflexion qui roulaient dans sa tête, il doit avoir entendu vanter la puissance illimitée du grand thaumaturge et la largeur accommodante avec laquelle il en faisait part à tout venant. Pourquoi la sainte elle-même, puisqu'elle pouvait l'approcher, ne lui aurait-elle pas rapporté quelques-unes des merveilles qui se racontaient à Sargathon? Ce qui autorise à poser la question, c'est que chez Évagrius et, à sa suite, chez Théophylacte, la mention de St<sup>e</sup> Golindouch est intercalée dans l'histoire de Khosrau, entre le récit de sa fugue en pays chrétien et le souvenir de ses largesses envers la basilique de Rošāpha <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 96, p. 97, note 1.

<sup>2</sup> § 24; cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII (1908), p. 170.

<sup>3</sup> Voir ci-dessus, pp. 85, 105.

<sup>4</sup> Ci-dessus, pp. 96, 102.

Parvenu à Hiérapolis, Khosrau envoya une ambassade à l'empereur. Il semble avoir laissé paraître l'intention d'aller le trouver en personne à Constantinople. Maurice, mieux avisé, préféra sans doute ne pas lui donner occasion de poursuivre trop loin sa tournée d'inspection à travers l'empire romain. Il régla donc que son hôte repartirait sans retard, avec les légions qui devaient lui reconquérir son royaume, sans laisser à l'usurpateur Bahrām le temps de consolider son pouvoir.

Le 9 janvier 591, Khosrau, selon son propre témoignage <sup>1</sup>, donnait à un détachement de cavalerie l'ordre d'arrêter et d'occire le traître Zātsparham (*Ζαδεσπράμ*) ; ce qui suppose que, dès cette date, il avait repris contact avec les partisans qui lui étaient restés ou redevenus fidèles <sup>2</sup>. Les deux évêques qui devaient l'aider de leurs conseils l'accompagnèrent sur le chemin du retour. Grégoire n'alla pas plus loin que Constantine (Tella de Mauzelat), où Khosrau se trouvait le 9 février suivant <sup>3</sup>. De là, il regagna sa ville épiscopale, laissant son mal commode catéchumène aux mains de son collègue Domitien. Celui-ci ne quitta le roi qu'après l'avoir vu rentrer dans sa capitale et, sans doute aussi, dans son naturel de potentat fort peu dévot. Il rendit au cours de cette campagne des services religieux et politiques, que Théophylacte raconte avec une complaisance où perce le dessein de donner à l'archevêque de Mélitène un rôle supérieur en importance à celui de Grégoire d'Antioche.

Rien ne nous induit à penser que Domitien ait repassé par Hiérapolis avant la mort de S<sup>te</sup> Golindouch, qui advint le 13 juillet 591. Si maintenant nous essayons de récapituler les événements dont la suite chronologique nous est connue, force nous est de constater que l'archevêque de Mélitène a rejoint Khosrau à Circéssium ou sur le chemin d'Hiérapolis, au plus tôt vers le début de l'automne de 590 <sup>4</sup>, et que trois mois plus tard, il était déjà reparti avec l'armée de Commentiolus, qui devait ramener le roi de Perse

<sup>1</sup> Inscription de la croix de Roṣāpha, ÉVAGRIUS, VI, 21, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 235 ; THÉOPHYLACTE, V, 13, 5, éd. DE BOOR, p. 213.

<sup>2</sup> THÉOPHYLACTE, V, 1, 16, éd. DE BOOR, p. 188-190.

<sup>3</sup> ÉVAGRIUS, VI, 21, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 235 ; THÉOPHYLACTE, V, 13, 6, éd. DE BOOR, p. 213. C'est à Constantine qu'on vint lui apporter la tête de Zātsparham.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 116.

dans ses états. C'est entre les limites de ce court intervalle qu'il faut resserrer tous les faits et gestes de S<sup>te</sup> Golindouch dont Domitien a pu être le témoin oculaire. Il n'a rencontré la sainte ni avant ni après ces quelques semaines et les souvenirs personnels qu'ils a communiqués à Eustrate datent nécessairement de cette brève période.

Ce n'est donc point d'après Domitien que le biographe de S<sup>te</sup> Golindouch raconte les menus faits qui se rapportent aux derniers mois de la vie de son héroïne. Ou bien l'archevêque de Mélitène lui a simplement répété les dires qui avaient cours à Hiérapolis. Qui peut avoir raconté à Eustrate que S<sup>te</sup> Golindouch avait connu par seconde vue le jour et l'heure où Aristobule mourait à Constantinople (§ 21)? Sans doute quelque ami de ce digne homme, qui avait approché la sainte après le mois de février 591. Il faut considérer pourtant qu'Aristobule était peut-être déjà mort au moment où le pape S. Grégoire lui adressait la lettre que nous avons citée plus haut <sup>1</sup>. Des nouvelles d'un intérêt plus général que la mort d'un *magister scriniorum* ont mis plusieurs mois pour parvenir de Constantinople à Rome.

Quant au témoin sur la foi duquel on nous répète que la sainte a rendu son âme à Dieu dans la chapelle de Saint-Serge entre Nisibe et Dara (§§ 24, 26), il n'a certainement rien dit de semblable s'il était bien informé. Il aura dit quelque autre chose qui se sera brouillée dans la tête du vieil Eustrate. S<sup>te</sup> Golindouch, mandée à la cour pour être présentée au souverain, avait décliné cet honneur par la raison qu'elle sentait approcher son heure suprême et qu'elle se serait exposée à mourir en chemin. Elle ne pouvait donc, sans injure pour l'empereur, entreprendre un voyage plus long et plus difficile que celui d'Hiérapolis à Constantinople. Du reste, si sa dévotion à S. Serge lui inspirait ce pieux pèlerinage, elle avait près d'elle, à Roṣāpha, non pas un simple oratoire du saint, mais la basilique même <sup>2</sup> et le tombeau du mégalomartyr : ceux-là mêmes qui venaient d'être enrichis des libéralités du roi Khosrau. On perdrait son temps à

<sup>1</sup> Ep. I, 28 ; EWALD, l. c., p. 41 ; ci-dessus, p. 83.

<sup>2</sup> On ne doit pas oublier que cette basilique et les murailles qui la défendaient étaient une création de l'archevêque Alexandre d'Hiérapolis. Voir sa lettre à Théodoret, dans le synodicon du diacre Rusticus, SCHWARTZ, *Concilium Ephesenum*, t. IV, p. 170 s. ; cf. E. HONIGMANN, *Oriens christianus*, nouv. série, t. XII-XIV (1922-1924), p. 214 s.

essayer de deviner ce qui a donné prétexte à Eustrate de transposer à cette place et sous cette forme impossible la visite de la sainte à la chapelle de Sargathon.

L'attestation qui compte seule est celle de l'évêque Stéphane. St<sup>e</sup> Golindouch mourut à Hiérapolis. Elle y fut déposée en grand honneur par l'auteur même de la biographie à laquelle remonte ce que nous savons de plus certain sur la carrière et la glorieuse confession de cette vaillante convertie. Le discours de Stéphane, composé au plus tard en 592, donne lieu de supposer que le premier anniversaire de la « martyre vivante » fut marqué par une solennité, qui la rangeait par le fait même au nombre des saints d'Hiérapolis. Le panégyrique d'Eustrate, avec tout ce qu'il renferme de clinquant hagiographique, confirme l'existence de cette tradition locale, qui réalise toutes les conditions d'une parfaite authenticité.

Ici se termine le bref passage de St<sup>e</sup> Golindouch dans la célébrité hagiographique. Elle avait été accueillie dans le calendrier liturgique byzantin, et sa place y resta marquée. Sa synaxe annuelle se célébrait au 12 juillet, dans l'église de Saint-Tryphon, proche de Sainte-Irène l'Ancienne et la Nouvelle <sup>1</sup>; et l'office du jour fut complété au ix<sup>e</sup> siècle par un canon de S. Joseph l'Hymnographe <sup>2</sup>.

Mais le culte de St<sup>e</sup> Golindouch ne prit pas d'autres développements. Il était éclos à une date malheureuse. La martyre convertie du mazdéisme avait été saluée comme l'annonciatrice d'une paix victorieuse, qui assurerait à jamais la suprématie de Rome sur le monde iranien. Ces belles espérances, qu'on faisait passer comme des vues prophétiques de la sainte, reçurent coup sur coup des événements les plus terribles démentis. Dans l'année même où Eustrate les avait si naïvement préconisées, l'empereur Maurice tombait avec tous les siens sous les coups d'un conspirateur de bas étage; et sa mort était le signal d'un formidable retour offensif de la puissance perse. L'invasion de la Syrie, celle de la Terre-Sainte et de l'Égypte se succédèrent comme des coups de foudre. Puis, après la revanche glorieuse mais éphémère d'Héraclius, la conquête arabe mit fin pour tout de bon à la domination romaine

<sup>1</sup> *Synax. Eccl. CP.*, col. 818.

<sup>2</sup> J. Bardou a fait observer que cet office était facultatif et que sa récitation était laissée à la dévotion du célébrant (*Échos d'Orient*, t. c., p. 20).



dans les provinces orientales de l'empire. Un abîme se creusa entre Byzance et l'Iran isolé définitivement de l'Église œcuménique.

Le culte de la martyre perse, inauguré en terre étrangère, ne s'étendit pas au pays où elle avait confessé la foi. St<sup>e</sup> Golindouch resta oubliée de ses compatriotes<sup>1</sup>. A Hiérapolis même, son souvenir fut promptement noyé par la marée islamite, avec l'église qui abritait ses reliques. Les pèlerins n'avaient pas eu le temps d'apprendre le chemin de son tombeau, quand celui-ci leur devint inaccessible. Aucun d'entre eux n'en apporta la renommée en Occident. Et à Constantinople, où l'hagiographie officielle lui avait accordé le droit de cité, elle descendit au rang de ces figures effacées, dont le nom est salué une fois l'an au martyrologe, sans inspirer à personne le désir de remettre en honneur leur culte et leur mémoire.

P. P.

<sup>1</sup> La version géorgienne de son panégyrique (voir ci-dessus, p. 91 s.) est un simple fait littéraire, de très mince signification.

## ANCIENNES LITANIES DES SAINTS

(Suite)

Les recherches que nous avons entreprises dans le domaine, assez peu exploré jusqu'à ce jour, des litanies anciennes <sup>1</sup>, n'ont pu profiter, en ces dernières années, de voyages d'études au delà des frontières. Les circonstances actuelles limitent forcément notre enquête soit aux fonds de manuscrits plus ou moins accessibles de notre propre pays, soit aux documents édités. Par bonheur, les catalogues liturgiques du chanoine Victor Leroquais nous ont ouvert, à cet égard, de larges perspectives. Parmi les litanies étudiées ci-dessous, plusieurs, comme on le verra, ont été empruntées aux *Pontificaux* et aux *Psautiers* décrits récemment par l'infatigable érudit parisien <sup>2</sup>.

L'intérêt des listes que nous présentons cette fois est divers : telles comptent parmi les plus antiques représentants du genre ; d'autres rendent un son si nettement local qu'en plus d'un cas elles serviront utilement à l'histoire du culte de certains personnages peu connus <sup>3</sup>.

Qu'on nous permette une remarque préliminaire. Elle nous est

<sup>1</sup> Voir *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 5-37 ; t. LV, p. 49-69 ; t. LIX, p. 272-298. Ces études ne se succèdent pas d'après un plan préconçu, sauf une certaine répartition topographique des documents.

<sup>2</sup> *Les Pontificaux manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Paris, 1937, 3 vol. in-4° et un album de planches ; *Les Psautiers manuscrits latins des bibliothèques publiques de France*. Mâcon, 1940-1941 ; 2 vol. in-4° et un album de planches. Dans son analyse des manuscrits, l'auteur insère souvent de larges extraits des litanies qui s'y rencontrent ; il ne nous a malheureusement pas été loisible de recourir aux originaux pour collationner ou compléter les fragments que nous reproduisons.

<sup>3</sup> Nous nous étonnons que dans l'*Introduction aux études d'histoire ecclésiastique locale*, t. II (Paris, 1934), le collaborateur de M. V. Carrière qui a traité de *La liturgie et les travaux d'histoire locale* (p. 283-300) n'ait pas songé à mentionner les anciennes litanies à côté des calendriers et des martyrologes.

suggérée par un mot, presque une boutade, de Dom André Wilmart : « Il est toujours embarrassant, écrivait-il en 1924, de localiser des litanies<sup>1</sup> ». Constatation fâcheuse, assurément — si elle s'avérait universellement exacte — et d'autant plus déroutante que les litanies fournissent souvent le critère le plus efficace pour déterminer l'origine des livres liturgiques, notamment de ceux qui ne sont pas munis d'un calendrier. L'opinion du regretté Dom Wilmart fut émise, non sans apparence de raison, à propos du manuscrit 227 de l'Arsenal, un recueil assez mêlé, dénommé « Pontifical de Poitiers », d'après l'avis de Martène et de Mabillon, mais dont on ne peut affirmer qu'il reflète les usages d'une église particulière<sup>2</sup>. Sans verser dans un scepticisme excessif, nous voudrions, à notre tour, mettre en garde contre des conclusions hâtives fondées sur des indices trop ténus. Ici comme en d'autres domaines, il faut parfois se résoudre à ignorer. Fréquemment le chanoine Leroquais, malgré son flair et sa large expérience, a été obligé, lui aussi, de marquer son embarras. Dans l'*Introduction* à ses *Bréviaires manuscrits*, il s'est expliqué sur la manière d'interroger un calendrier, des litanies, un sanctoral. Or, au terme de sa démonstration, appuyée d'exemples fort convaincants, son optimisme foncier ne l'a pas empêché de formuler les réserves nécessaires, précisément au sujet des litanies, qui offrent généralement des repères moins sûrs que les calendriers : « Disons, pour terminer, que toutes les litanies n'offrent pas les mêmes ressources... Beaucoup se présentent sans aucun relief, sans aucune de ces particularités qui éveillent l'attention du chercheur. Quelques-unes sont d'une banalité désespérante, tellement pauvres, tellement ternes, qu'il est impossible de les utiliser<sup>3</sup>. » Assurément ; mais, ajoutons-nous, il en est aussi de trop riches, de trop composites, de trop tumultueuses, et qui embarrassent par là même celui qui voudrait y distinguer les éléments d'une localisation plausible. Le plus souvent, en ce cas, on en est réduit à indiquer, sans plus de précision, une ou même plusieurs provinces

<sup>1</sup> Dans le *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, t. IV (1924), p. 65.

<sup>2</sup> Sur ce manuscrit, qui date du IX<sup>e</sup> siècle, voir LEROQUAIS, *Pontificaux*, t. I, p. 263-270. Comme lieu d'origine, Dom Wilmart avait conjecturé à tort Saint-Pierre de Beaulieu en Dordogne ; le chanoine Leroquais suggère à présent, mais sans arguments décisifs, l'abbaye Saint-Pierre de Dèvre, transférée en 903 à Vierzon.

<sup>3</sup> LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. I, p. LXXVI.

ecclésiastiques, trop heureux si quelque critère vient limiter l'aire de la conjecture.

Sauf pour l'ordonnance générale des litanies, du moins à partir d'une certaine époque, il y a lieu de s'étonner que, dans la confection de ces prières liturgiques, pourtant assez usuelles, il règne si peu de rigueur et de traditions fixes, jusque dans le sein d'une même Église. Sur ce terrain, plus encore que sur d'autres, on ignore aux temps médiévaux, tout « travail en série » ; je reprends une expression du chanoine Leroquais. A vrai dire, un certain éclectisme, voire quelques caprices personnels en ce qui regarde le choix des invocations, se justifient quand il s'agit de litanies composées pour des livres d'heures<sup>1</sup> ou même pour des psautiers ; aussi n'y insisterons-nous pas. Mais dans des sacramentaires, des bréviaires, des pontificaux destinés au culte public<sup>2</sup>, une variété si luxuriante a de quoi déconcerter, d'autant plus qu'il s'y mêle parfois des noms rendus méconnaissables à cause de l'ignorance ou de la mémoire infidèle des rédacteurs et des copistes<sup>3</sup> ; sans comp-

<sup>1</sup> Ils servaient, en somme, de bréviaire aux simples fidèles. Qu'on relise le compte rendu détaillé paru ici même, (t. XLVI, p. 213-219), des *Livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, ouvrage publié par M. Leroquais en 1927.

<sup>2</sup> En tenant compte de ce que, après E. Bishop, nous avons fait observer dans un précédent article (t. LIV, p. 7) sur l'usage, d'abord privé, des litanies des saints et sur leur diffusion progressive en Occident aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.

<sup>3</sup> Leur demi-science ressemble fort à celle qui fit commettre tant de bévues aux hagiographes médiévaux. On ne s'avisera pas de prétendre qu'un étroit contrôle de l'Église garantissait la valeur de ces rédactions d'ordre liturgique. Voici quelques échantillons que nous avons relevés dans les *Psautiers* du chanoine Leroquais : *Iubilo* (t. I, p. 7), *Myroardi* (I, 158), *Thalava* (I, 191), *Melior* (I, 248), *Suppliciane* (pour *Simpliciane* ? I, 250), *Eadperte* (II, 77), *Lamfreda* (II, 107), *Fridiande* (pour *Frigdiane*, II, 107) ; *Lonsi* (pour *Dionysi*, II, 159), *Hovine* (pour *Iovine*, II, 159), *Suingaloe* (pour *Guingaloe*, II, 120), *Officia* (I, 138), *Matropia* (II, 43), *Eventiana* (II, 107), *Alberga* (II, 107), *Amberga* (pour *Amalberga* ? II, 196), *Moderana* (II, 243), *Assiduana* (II, 247), etc. A côté de *Sophia* (*Soffia*, *Suffia*), *Spes* et *Caritas* et même *Elpis* ou *Patientia*, qui n'étonneront pas trop les hagiographes, on trouve assez fréquemment *Castilas* (I, 30, 60, 64 ; II, 57, 163). *Casta* (I, 22) surprendra moins. Certaines déformations exposent les commentateurs à des méprises. Un exemple : le *Gauderice*, qui apparaît dans une litanie du IX<sup>e</sup> siècle (I, 22), a été identifié à tort par M. Leroquais (Tables, II, 404) avec S. Gaudéric, un abbé languedocien mort au X<sup>e</sup> siècle ; c'est de *Gaugericus* ou *Gauricus*, S. Géry de Cambrai, qu'il doit être question (cf. II, 107).



ter ce qui frise la pure invention. Le goût marqué pour certaines consonances verbales joua aussi son rôle, ainsi que nous l'avons fait observer ailleurs<sup>1</sup>. Ce sont là autant de facteurs qui doivent inciter à la circonspection celui qui cherche dans ces listes des témoignages sur l'histoire ou la diffusion d'un culte<sup>2</sup>. De la seule présence ou de l'absence d'un saint, même régional ou local, il n'est pas permis de tirer aussitôt des conclusions décisives. Le contexte et les circonstances doivent être, chaque fois, examinés avec soin, pour fonder ou infirmer une opinion quant à la provenance des litanies ou quant à l'existence d'un culte à tel endroit et à telle époque. Une logique simpliste ne saurait conduire qu'à des méprises.

### XIX. LES LITANIAE CAROLINAE DE SOISSONS.

Traitant, dans son *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*<sup>3</sup>, des saints personnages qu'on honorait en ce lieu, le mauriste Dom Michel Germain mentionne l'évêque Drausius, qui, vers 660, fonda le monastère. Il note, à son propos : « Je trouve le nom de S. Drausin entre les pontifes dans une ancienne litanie composée avant que Charlemagne fût empereur, qui montre que sa mémoire était dès lors célèbre<sup>4</sup>. »

Nous aurions quelque peine à identifier l'antique document dont on invoque ici le témoignage — et qui n'est pas autrement désigné — si, plus loin, Dom Germain ne nous avait fourni incidemment un complément d'information. Venant à parler d'un S. Vodoalus<sup>5</sup>, qui vécut à l'abbaye comme reclus, il fait observer : « Dans une litanie écrite avant que Charlemagne fût empereur »

<sup>1</sup> Nous avons donné des exemples dans un précédent article (t. LIX, p. 290). Ainsi : *Theodota*, *Theodola* ; *Eufrosina*, *Eufragia* ; *Savina*, *Irmina*, etc. Citons encore : *Auda*, *Audilia* (LEROQUAIS, *Livres d'Heures*, II, 253) ; *Columba*, *Columbina* (*Psautiers*, II, 267) ; *Iuliana*, *Iulitta* (*ibid.*, II, 69) ; *Regula*, *Regina* (*ibid.*, II, 107) ; *Hunegundis*, *Aldegundis*, *Radegundis*, *Monegundis* (*ibid.*, II, 107) ; *Fausti*, *Faustine*, *Faustiniane* (litanies de Senlis, *Sacramentaires*, I, 33 ; le texte a été publié par L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 364).

<sup>2</sup> Dans le même sens, récemment, M. A. ALLGEIER (art. cité ci-dessous, p. 131, n. 5), p. 251.

<sup>3</sup> Paris, 1675.

<sup>4</sup> P. 287.

<sup>5</sup> Cf. *Act. SS.*, Feb. t. I, p. 690-693.

— il s'agit bien du même document —, « le nom de S. Voüé s'y trouve après celui de S. Benoît et de S. Colomban, ce qui me fait croire que cette litanie pourroit bien avoir été destinée à l'abbaye de N.-D., dont Giselle, sœur de ce prince, étoit abbesse, vu que l'on y trouve encore immédiatement après le nom de S. Leudard, aussi religieux de la maison, et au rang des pontifes le nom de S. Drausin, patron de l'abbaye, avec les autres saints du Soissonnois <sup>1</sup>. » Ces précisions nous permettent de retrouver la pièce liturgique en question : elles conviennent exactement à des litanies publiées en 1675 par Mabillon dans les *Vetera Analecta* sous le titre de *Litaniae carolinae* <sup>2</sup>. Le sobre commentaire qu'y rattacha l'éditeur s'accorde d'ailleurs fort bien, sur l'origine présumée du texte, avec l'opinion émise par Dom Germain, lequel, comme on sait, était l'habituel compagnon de voyage de Mabillon.

A l'époque où ces litanies de provenance soissonnaise furent imprimées, le manuscrit qui les contient reposait à Besançon, et c'est grâce à une copie transmise à Dom Luc d'Achery par le jésuite Pierre-François Chifflet que l'illustre bénédictin en avait eu connaissance. Une autre copie, comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler <sup>3</sup>, entra vers la même époque dans les collections du Musée bollandien. Elle se lit actuellement dans le recueil 7524-55 de la Bibliothèque royale de Bruxelles <sup>4</sup>, et porte au fol. 67<sup>v</sup> cette indication : « Descripta est haec litania ex vetustissimo codice manu scripto monasterii S. Pauli Bisontini. » C'est donc au monastère de Saint-Paul que Chifflet, Bisontin de naissance, avait trouvé le précieux manuscrit. Celui-ci, depuis lors, a encore voyagé : d'étape en étape, ainsi qu'on a pu l'établir, il passa en 1721 dans la bibliothèque de Jean Bouhier, président du parlement de Bourgogne à Dijon, et après la mort de ce dernier en 1746, il fut acquis pour l'abbaye de Clairvaux. A la Révolution, les volumes de Bouhier furent transférés à Bar-sur-Aube, puis à Troyes ; avec beaucoup d'autres, notre manuscrit fut distrait de ce fonds et, bien

<sup>1</sup> Op. c., p. 300.

<sup>2</sup> Tome II, p. 682. Nous citerons d'après la 2<sup>e</sup> édition, en un vol. in-folio, Paris, 1723, p. 170-171. Reproduit dans MIGNE, *P.L.*, t. CXXXVIII, col. 885-888.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 8, n. 7, et t. LXI, p. 304.

<sup>4</sup> J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 669 et suiv.

que dévolu formellement à la Bibliothèque nationale, il fut détourné en 1804 vers la Faculté de médecine de Montpellier <sup>1</sup>. On l'y conserve encore aujourd'hui, sous la cote H. 409. C'est un psautier, que l'examen paléographique rapporte à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. G. Waitz <sup>2</sup> le remarqua, lors d'un voyage de recherches qu'il fit dans le midi de la France en 1837. Il n'échappa point non plus à l'attention sagace de Léopold Delisle <sup>3</sup>.

Mais c'est en ces dernières années seulement qu'à diverses reprises il fit l'objet d'une étude approfondie. M. Ph. Lauer, en 1925, dans les *Mélanges Ferdinand Lot* <sup>4</sup>, et M. A. Allgeier, en 1940, dans le *Festschrift Eduard Eichmann* <sup>5</sup>, analysèrent sous divers aspects ce recueil liturgique, que, de façon assez peu adéquate, ils appellent, l'un, le « psautier carolingien du président Bouhier », l'autre, le « psautier de Montpellier ». Plus récemment, le chanoine V. Leroquais, dans ses *Psautiers manuscrits* <sup>6</sup>, en donna une description détaillée. Il le qualifie, plus exactement, de « psautier à l'usage du monastère Notre-Dame de Soissons ». Et ceci encore est susceptible d'une légère correction, puisque, comme nous le verrons, le manuscrit semble avoir servi, dans ce monastère, non à un usage officiel, mais à la dévotion privée.

Les feuillets qui suscitèrent particulièrement l'intérêt des historiens sont ceux qui, à la suite des litanies proprement dites, contiennent des *laudes* ou acclamations ainsi que d'autres prières, d'allure litanique, que nous reproduisons également ci-dessous. On y relève notamment les noms du pape Adrien I<sup>er</sup>, de Charles, roi des Francs, de Pépin et de Charles, ses fils, et de la reine Fastrade.

<sup>1</sup> Cf. Ph. LAUER et A. ALLGEIER, dans leurs études citées ci-dessous, notes 4 et 5.

<sup>2</sup> *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. VII (1839), p. 205-206.

<sup>3</sup> *Album paléographique de la Société de l'École des Chartes*, pl. XVII.

<sup>4</sup> Le psautier carolingien du président Bouhier (Montpellier, Univ. H. 409), dans les *Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot par ses amis et ses élèves* (Paris, 1925), p. 359-383. Peu d'années auparavant, Dom Wilmart avait noté « avec une vive satisfaction » l'existence du manuscrit à Montpellier. Cf. *Revue Biblique*, t. XXXI (1922), p. 357.

<sup>5</sup> *Die Litaniae Carolinae und der Psalter von Montpellier*, dans le *Festschrift Eduard Eichmann zum 70. Geburtstag dargebracht von seinen Freunden und Schülern* (Paderborn, 1940), p. 245-262.

<sup>6</sup> Tome I, p. 273-277.

Plus loin, on prie pour une *soror nomine Rotrude*, probablement une fille de Charlemagne qui résida à Notre-Dame de Soissons du temps de l'abbesse Gile. La mention de Fastrade a permis de situer l'exécution du volume entre les années 783 et 794. Notons enfin que, dès le ix<sup>e</sup> siècle, notre psautier paraît avoir quitté Soissons pour Auxerre<sup>1</sup>.

Voici maintenant le texte<sup>2</sup>. Et d'abord les litanies.

fol. 341.	Christe, audi nos.	<i>Nomina martyrum.</i>	fol. 341 <sup>v</sup> .
	S. Maria, ora pro nos ( <i>sic</i> ).	Stephani	
	Michahel	Xyste	
	Gabriel	Laurenti	
	Rafahel	Yppoliti	
	Orihel	Clementis	
	Raguhel	Corneli	
	Tobihel	Cybriani	
	Cherubin	Dariae	
	Seraphin	Cosme	
	<i>Nomina apostolorum.</i>	Damiane	
	Petre	Luciae	
	Paule	Quintini	
	Andrea	Crispini	
	Iacobe	Crispiniani	
	Iohannis	Rufini	
	Thomas	Valeriae	
	Philippe	Eugeniae	
	Bartholomei	Vitalis	
	Mathei	Gervasi	
	Symonis	Protasi	
	Iudas	Nazari	
	Tathei	Iulianae	
	Lucas	Celse	
	Marci	Synforianae	

<sup>1</sup> Cette opinion se fonde sur deux additions, se rapportant à cette ville, insérées aux feuillets 1 et 2 par une main du ix<sup>e</sup> siècle; elles ont été publiées par Ph. LAUER, art. c., p. 380-381.

<sup>2</sup> En ordre principal, d'après LEROQUAIS, *Psautiers*, t. I, p. 274-276; la copie conservée dans le manuscrit 7524-55 de Bruxelles, l'édition de Mabillon et les corrections de Ph. Lauer à celle-ci (p. 375), nous ont servi de complément et parfois de contrôle.



fol. 342.

Speusippe  
 Eleusippae  
 Meleosippe  
 Antonite  
 Policarpe  
 Georgiae  
 Christofori  
 Cyrice  
 Mauricii  
 Victor  
 Felix  
 Exuperi  
 Candidae cum sociis  
 vestris sex millibus  
 sexcentis hac sexaginta  
 viros validos,  
 intercedite pro me,  
 peccatore, in conspectu  
 Domini nostri Iesu Christi.  
 Diunisi  
 Eleutheri  
 Rustici  
 Saturnini  
 Victuri  
 Prancati (*sic*)  
 Timothei  
 Apollonaris  
 Irasmi  
 Quiriaci  
 Longini  
 Marinae  
 Savinianae  
 Eustatae  
 Agappiae  
 Theospis  
 Theagenis  
 Vinsentiae  
 Babillae  
 Asclas  
 Patroli (*sic*)

Fructuosi  
 Eulogiae  
 Tyrsae  
 Leuce  
 Gallinicae  
 Magnae  
 Marcellinae  
 Feriole  
 Mammes  
 Iustae  
 Felicis  
 Theofile  
 Theoderitae  
 Leudegariae  
 Nicostrate  
 Claudiae  
 Gias  
 Iuvenalis  
 Landeberte  
 Omnes martyres  
 Domini nostri Iesu Christi  
 intercedite pro me,  
 nimium peccatore.  
*Nomina confessorum.*  
 Helari  
 Martini  
 Honorati  
 Bricii  
 Albini  
 Aniani  
 Sulpicii  
 Austrigisili  
 Silvester  
 Remedii  
 Germani  
 Divitiani  
 Medardi  
 Gildardi  
 Vedasti  
 Amandi

fol. 342<sup>v</sup>.

Elegi	Eufraxia
Mammii	Brigida
Audomari	Anastasia
Richarii	Genovefa
Gaurici	Reparata
Firmini	Perpetua
Lupi	Felicitas
Paulini	Scolastica
Donati	Susanna
Fursei	Spes
Gregorii	Fides
Hieronimi	Caritas
Ambrosii	Petronilla
Caesarii	Medrisma
Agustini	Solempnia
Basilii	Balbina
Frontoni	Eugaminia
Bantaridi	Potentiana
Auduini	Romola
Benedicti	Posinna
Columbani	Magra
Vodoali	<i>Nomina sanclarum.</i>
Leodardi	Anna
Drauscii	Helisabeth
Omnes confessores Christi, intercedite pro me.	Helena
<i>Nomina virginum.</i>	Paula
Eugenia	Radegundis
Eulalia	Nadalia
Agathe	Abra
Agnes	Soffia
Cecilia	Marionilla
Lucia	Concordia
Dorothea	Susanna
Theudosia	Agusta
Columba	Leonilla
Cristina	Iunilla
Marina	Claudia
Tecla	Pelagia
Eufimia	Theospita
	SS. Angeli, orate pro me,

fol. 343<sup>v</sup>.

Archangeli	Omnes patriarche
Throni	Omnes prophete
Dominationes	Omnes evangeliste
Principatus	Omnes apostoli
Potestates	Omnes martyres
Virtutes	Omnes confessores
Cherubin	Omnes sanctorum ( <i>sic</i> )
Seraphin	
Propitius esto, libera nos, Domine III.	
Propitius esto, parce nobis, Domine III.	
Ab omni malo libera nos, Domine III.	
Peccatores, libera nos Domine III.	
Ut pacem dones, te rogamus, audi nos.	
Te precamus, Pater sancte, audi nos.	
Miserere, Pater sancte, audi nos.	
Pro sacerdotibus, te precamus.	
Pro omni gradu ecclesiae, te rogamus, audi nos.	
Indigni sumus, Iesu Christe, audi nos.	
Pro omni populo catholico, te precamus, audi nos.	
Filius Dei, te precamus, audi nos.	
Agnus Dei qui tollit peccata mundi, Christe, audi nos.	
Kyrie, eleison III.	

Suivent les acclamations :

fol. 344.

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat III.  
 Exaudi, Christe.

Adriano summo pontifice et universale papa, vita.  
 Redemptor mundi, tu lo iuva <sup>1</sup>.  
 S. Petre, tu lo iuva, vel alius (*sic*) sanctos quales volueris.  
 Exaudi, Christe.

Karolo, excellentissimae (*sic*) et a Deo coronato magno et pacifico Rege Francorum ac Langobardorum ac patricio Romanorum, vita et victoria.

Salvator mundi, tu lo iuva.

S. Iohannis, tu lo iuva, vel alius sanctus quales volueris.  
 Exaudi, Christe.

Pipino et Karolo, nobilissimis filiis eius, vita.

<sup>1</sup> Forme romane, pour *tu illum adiuvā*.

Sancti illius quales volueris, tu lo iuva.

Exaudi, Christe.

Pipino, rege Longobardorum, vita.

S. Mauricii, tu lo iuva, vel alius sanctos quales volueris.

Exaudi, Christe.

Chlodovio, rege Aequitaniorum, vita.

S. Martinæ, tu lo iuva, vel alius sanctus qualis volueris.

Exaudi, Christe.

Fastradane regina, salus et vita.

Alias virgines Christi quales volueris.

Exaudi, Christe.

fol. 344<sup>v</sup>. Omnibus iudicibus vel cuncto exercitui | Francorum, vita et  
victoria.

S. Remegii, tu lo iuva.

Christus vincit. Christus regnat. Christus imperat.

Kyrie, eleison. Christe, eleison.

D'une autre main (ix<sup>e</sup> siècle) et d'une encre plus foncée :

Pater de caelis Deus, miserere nobis.

Filius redemptor Deus, miserere nobis.

Spiritus sanctus Deus, miserere nobis.

Qui es trinus et unus, miserere nobis.

Ipse idemque benignus.

Sancta virgo virginum, ora pro nobis.

Sancta Dei genitrix, ora.

S. Maria, ora.

S. Petre, ora.

S. Paule, ora.

S. Andreas, ora.

Omnes Sancti, orate pro nobis.

Gratiam tuam nobis concede, Domine.

Gaudium et pacem dona nobis, Domine.

Vitam et sanitatem concede nobis, Domine.

Ab inimicis nostris tuere nos, Domine.

Aeris temperiam bonam dona nobis, Domine.

Peccata nostra parce nobis, Domine.

Filius Dei, miserere nobis.

Kyrie, heleyson. Christe, heleyson.

Tu michi, Christe, concede sororem nomine Rotrude esse  
beatam ut tibi semper serviat illa.



Pour mieux pouvoir juger de l'allure de ces trois pièces, nous en avons donné le texte complet. Le caractère privé de la première et de la troisième est assez nettement marqué à certains endroits : par exemple, *intercedite pro me, nimium peccatore* ; ou *tu michi, Christe, concede sororem nomine Rotrude esse beatam*. M. Lauer incline à penser que le psautier a pu être à l'usage soit de Louis le Pieux lui-même, frère de Rotrude et qui séjourna plusieurs fois à Soissons, où il fit notamment sa fameuse pénitence publique au monastère de Saint-Médard, soit de son demi-frère Hugues l'abbé ; ou encore, ajoute-t-on, de l'une des sœurs ou demi-sœurs de Rotrude qui vécurent à Notre-Dame<sup>1</sup>. L'invocation *pro me nimium peccatore* indiquerait cependant un personnage masculin ; il est vrai qu'en ce latin barbare des équivoques ne sont pas exclues. Le format du volume plutôt réduit et fort maniable (0<sup>m</sup>,214 × 0,120), comme aussi le fait que dès le ix<sup>e</sup> siècle on le voit poursuivre une destinée indépendante hors du monastère de Soissons, sont des indices qui confirment l'hypothèse d'une appartenance privée. Au reste, on voudra bien relire ce que nous avons fait observer au début de notre étude sur les origines des litanies des saints et leur première propagation en Occident<sup>2</sup>.

Venons-en à l'analyse de nos litanies.

Elles présentent une série très variée de près de 200 noms. Ceux qui suivent le Christ, la Vierge et les Anges, ont été groupés sous cinq rubriques distinctes qui forment déjà un cadre traditionnel. *Nomina apostolorum, Nomina martyrum, Nomina confessorum, Nomina virginum, Nomina sanctorum*. En dépit du mode impératif de l'*ora* qui accompagne chaque nom, on remarquera le mélange des cas employés, si toutefois le scribe a eu conscience de marquer des cas : il y a des désinences de nominatif (*Thomas*), de vocatif (*Iacobe*), de génitif (*Clementis*). Traces d'inhabileté ou manque d'accoutumance, qu'on surprend ici sur le vif dans un très ancien modèle du genre<sup>3</sup>. M. Allgeier voit dans ces listes comme un réservoir où l'on peut puiser à son gré ; ces litanies, déclare-t-

<sup>1</sup> Ph. LAUER, art. c., p. 379.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 7-8.

<sup>3</sup> La forme barbare des vocatifs masculins en *-ae, -iae* est caractéristique. Même mélange des cas dans les brèves litanies du sacramentaire de Gellone (seconde moitié du viii<sup>e</sup> siècle). Cf. L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 81.

il, servaient de « formulaires<sup>1</sup> ». Et il se reporte à l'indication : *vel alios sanctos quales volueris*, laquelle revient à plusieurs reprises dans les *Laudes*. Celles-ci s'allongeraient à volonté par des noms pris aux litanies. Nous avons déjà noté<sup>2</sup>, il est vrai, que les séries d'invocations des litanies étaient plus ou moins extensibles d'après les circonstances de temps et de lieu, par exemple aux jours des Rogations, pendant la procession, ou au chevet des agonisants. Cela s'applique, a fortiori, à la dévotion privée. Mais il convient de faire observer que, de leur nature, litanies des saints et acclamations demeurent choses distinctes et ne se trouvent pas toujours juxtaposées comme c'est le cas dans notre psautier. Pour étoffer les *Laudes*, on pouvait chercher des invocations ailleurs que dans des litanies, tout comme les rédacteurs de celles-ci ont dû puiser un peu partout, notamment dans les calendriers et les martyrologes, quand leur mémoire se trouvait court.

Pour le choix des invocations elles-mêmes, une première observation concerne les Archanges. L'adjonction d'Uriel, Raguel et Tobiel, à la suite de Michel, Gabriel et Raphael, a de quoi surprendre, si l'on se souvient que le culte des faux archanges avait été sévèrement censuré par l'Église moins d'un demi-siècle auparavant. En 745, à l'initiative de S. Boniface, dont le délégué De-neardus avait apporté au Saint-Siège des documents accablants contre les prêtres hérétiques Aldebert et Clément<sup>3</sup>, ceux-ci, qui avaient déjà été frappés par le concile de Soissons l'année précédente<sup>4</sup>, furent à nouveau condamnés par le pape Zacharie, en un synode tenu au Latran. Entre autres pièces, lues devant l'assemblée, une prière composée par Aldebert se terminait ainsi : *Precor vos et coniuro vos et supplico me ad vos, angelus Uriel, angelus Raguel, angelus Tubuel, angelus Michael, angelus Adinus, angelus Tubuas, angelus Sabaoc, angelus Simiel*. L'avis des évêques, sanctionné par le pape, fut catégorique : *Quid aliud agendum est, nisi ut omnia quae nobis relecta sunt, igni concrementur, auctores vero eorum anathematis vinculo pervellantur? Quia octo nomina angelorum quae in sua oratione Aldebertus invocavit, non angelorum praeterquam Michaelis, sed magis demones in sua oratione sibi ad praestandum auxilium invocavit. Nos autem, ut a vestro sancto aposto-*

<sup>1</sup> Art. c., p. 255.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. c., p. 9-10.

<sup>3</sup> Cf. *Die Briefe des heiligen Bonifatius und Lullus*, herausgegeben von Michael TANGI (Berlin, 1916), p. 108 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. HEFELE-LECLERCQ, *Histoire des Conciles*, t. III, 2, p. 854 et suiv.

*latu edocemur et divina tradit auctoritas, non plus quam trium angelorum nomina cognoscimus, id est Michael, Gabriel, Raphael. Vel siquidem iste sub obtentu angelorum, demonum nomina introduxit*<sup>1</sup>.

Le choix des martyrs ne dénote pas une particulière compétence. Parfois, leur groupement est défectueux : ainsi, l'on s'étonne de voir Nazaire, le martyr célèbre de Milan, séparé ici de Celse, son compagnon, par un Julien qu'on ne saurait immédiatement identifier. Peut-être est-ce le résultat d'une confusion. On songe à cet autre Celse qui fait partie du groupe des martyrs d'Antinoé, lequel est conduit précisément par un Julien, le mari de Basilissa. Un indice dans ce sens : la mère du Celse égyptien, Marcionilla, ne se laisse-t-elle pas reconnaître plus loin, dans les invocations aux saintes femmes, sous la graphie erronée *Marionilla*?

Plusieurs noms ont été déformés : *Antonite* (Antoninus), *Prancati* (Pancratius), *Irasmi* (Erasmus), *Patroli* (Patroclus), *Theoderitae* (Theodoretus), etc. *Gias* pose un petit problème. La copie de Bruxelles, que nous avons sous les yeux, porte *Scaegias*, conformément, croyons-nous, à l'original<sup>2</sup>. Tandis que l'édition de Mabillon a *S. Egias*, le chanoine Leroquais a lu *Sanctae Gias*. Cela cacherait-il S. Gaius? On ne saurait le dire. *Dariae*, un vocatif masculin, ne semble pas identifiable. Si Chrysanthé apparaissait dans les environs, on pourrait opiner qu'il s'agit de *Daria*, sa compagne, tout comme Béatrice a été jointe parfois, dans les anciennes litanies, à Simplicius et à Faustin<sup>3</sup>. Notons dans l'antique liste de Cologne que nous avons publiée naguère un tout aussi énigmatique *Dare*<sup>4</sup>. Les litanies du rotulus liturgique de Lorsch<sup>5</sup> contiennent la forme *Darie*. Sous *Eusthatiae*, c'est S. Eustache qui figure ici, entouré de ses fils : *Agappiae* (Agapius) et *Theospis* (Theopistus) ; leur mère est invoquée plus loin : *Theospita* (Theopista).

Parmi ce mélange de martyrs de Rome, d'Afrique et d'Orient,

<sup>1</sup> *Die Briefe des heiligen Bonifatius*, p. 117.

<sup>2</sup> Ainsi, un peu plus haut, *Scae eugeniae* désigne S. Eugène.

<sup>3</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, pp. 12, 19 ; t. LV, p. 56. *Dariae* se trouve après *Crisante* parmi les martyrs dans des litanies de Senlis, publiées par L. DELISLE, op. c., p. 364.

<sup>4</sup> *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 13.

<sup>5</sup> Éd. G. SWARZENSKI, *Die Lilanei Ludwigs des Deutschen in der Stadtbibliothek zu Frankfurt am Main*, dans *Studien aus Kunst und Geschichte Friedrich Schneider gewidmet* (Freiburg i. Br., 1906), p. 174.

certaines omissions surprennent : celles, par exemple, de Lin, Clet, Fabien et Sébastien, Chrysogone, Jean et Paul, Nérée et Achillée etc., qui manquent rarement dans les longues litanies et dont plusieurs ont leur place au Canon de la messe. Du groupe des Quatre Couronnés, seuls Nicostratus et Claudius sont invoqués, dans cet ordre.

Voici, en revanche, toujours parmi les martyrs, quelques saints régionaux d'Occident : Rufin et Valère, honorés à Bazoches au diocèse de Soissons, appartiennent au cycle de Rictiovare, tout comme Quentin, Crépin et Crépinien, qui les précèdent. Justus serait-il le martyr de Beauvais ? Savinien nous paraît être le saint de Troyes, plutôt que celui de Sens ; faut-il rattacher de même à Troyes le martyr Patrocle ? Notons encore Ferréol de Vienne, Léger d'Autun, Lambert de Maastricht-Liège. Le Symphorien qui voisine avec les trois Jumeaux de Langres doit être celui d'Autun. Dans le groupe des martyrs de Paris le prêtre Rustique cède ici le pas au diacre Éleuthère ; défaillance de mémoire, sans doute, chez le rédacteur.

L'invocation à S. Maurice et à ses compagnons est empreinte d'une particulière dévotion, au caractère personnel bien marqué. Elle doit nous arrêter un instant. Notons aussitôt qu'elle tendrait à confirmer l'opinion, énoncée ci-dessus, que le psautier a pu être à l'usage d'un personnage de sang royal. Chez les monarques francs, puis chez les Pépinides, le culte de S. Maurice, qui devait prendre tant d'ampleur au temps des Ottons, jouissait déjà d'une faveur spéciale<sup>1</sup>. Ceci dit, analysons l'invocation elle-même. Il est bien évident, encore qu'on ait pu s'y tromper, que les mots *cum sociis vestris sex millibus sexcentis hac sexaginta* <sup>2</sup> *viros validos* ne doivent pas être rattachés au seul Candide, mais à tout le groupe Maurice, Victor, Félix, Exupère et Candide<sup>3</sup>. D'où provient cet énoncé en chiffres précis ? Dans les textes anciens, le nombre des martyrs de la légion Thébéenne est exprimé comme suit :

<sup>1</sup> On peut consulter A. J. HERZBERG, *Der heilige Mauritius* (Düsseldorf, 1936), p. 17-18 ; et A. BRACKMANN, *Die politische Bedeutung der Mauritius-Verehrung im frühen Mittelalter*, dans les *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrg. 1937, p. 279 et suiv. S. Maurice figure déjà dans les courtes litanies du sacramentaire de Gellone ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 8, note 5.

<sup>2</sup> Par erreur, l'édition de Mabillon porte *sexaginta quatuor*.

<sup>3</sup> Dans son étude sur les *Litaniae carolinae* (op. c., p. 253), M. Algeier compte au nombre des saints qu'il déclare être « ohne Belege », les *Sexaginta viri* (sic).



Eucher, dans la *Passio Acaunensium martyrum*, en compte 6600 : *Erat eodem tempore in exercitu legio militum qui Thebaei appellabantur. Legio autem vocabatur, quae tunc sex millia ac sexcentos viros in armis habebat* (c. 3)<sup>1</sup>. Et plus loin, il groupe les noms qui lui sont connus : *Haec nobis tantum de numero illo martyrum conperta sunt nomina, id est beatissimorum Maurici, Exuperi, Candidi adque Victoris; cetera vero nobis quidem incognita, sed in libro vitae scribta sunt* (c. 13). Mais il ajoute : *Ex hac eadem legione fuisse dicuntur illi martyres Ursus et Victor quos Salodorum passos fama confirmat* (c. 14)<sup>2</sup>.

Le martyrologe hiéronymien, au 22 septembre, donne le chiffre de 6666 et nomme, en outre, Innocent et Vital. Recension E : *et sancti Maurici cum sex milibus DCLXVI in Agaunis et aliorum Candidi, Exuperi, Victoris, Innocentii, Vitalis; recension BW : et Galliis civitate Sidunis sive Octodero Valensi loco Agauno natale sanctorum Mauricii, Exsuperii, Candedi, Victoris, Innocentii, Vitalis cum sociis eorum VI milibus VI centi sexaginta sex martyres*<sup>3</sup>.

Il est moins aisé de fixer le point en question dans la *Passio retractata*<sup>4</sup>, dont le texte critique n'a pas été établi. On lit dans l'édition des *Acta* : *Quae legio sex milia sex centos sexaginta viros, validos animis et instructos armis, antiquorum Romanorum habebat exemplo* (c. 1)<sup>5</sup>. Plusieurs manuscrits, toutefois, présentent des leçons différentes; ceux qui sont à la base des éditions de Surius et de Rivaz avaient le chiffre 6666. Il est à remarquer qu'au ch. 15, Innocent et Vital ont été ajoutés, comme dans l'hieronymien, aux martyrs nommés par Eucher.

Nous ne pouvons songer à faire ici une étude comparée de ces passages, empruntés aux documents anciens. Si on en rapproche le texte de notre invocation, on constate que celui-ci concorde, pour le nombre des soldats, avec la Passion remaniée, dans la recension des *Acta*. De plus, la formule *viros validos* fait précisément écho à la même Passion : *viros, validos animis et instructos armis*. L'emprunt paraît remonter à un manuscrit de la famille à laquelle ap-

<sup>1</sup> BHL. 5737-5740; éd. KRUSCH, in *M. G., Scr. rer. merov.*, t. III, p. 33.

<sup>2</sup> Ibid., p. 38.

<sup>3</sup> *Comm. martyr. hieron.*, p. 521.

<sup>4</sup> BHL. 5741-5746.

<sup>5</sup> *Act. SS., Sept. t. VI*, p. 345.

partient le légendier de Saint-Maximin de Trèves<sup>1</sup>; celui-ci, qui a servi en ordre principal à éditer la *Passio* dans les *Acta*, ne nous est pas accessible en ce moment; mais une copie faite autrefois pour Rosweyde et conservée dans nos *Collectanea*<sup>2</sup>, nous permet de communiquer ici le texte du passage d'après cette recension: *quae legio sex milia sexcentos ac sexaginta viros, validos animis....* C'est bien de ce texte que se rapproche le plus notre invocation; on remarquera notamment de part et d'autre, le *ac* (*hac*) devant *sexaginta*. Une conséquence à retenir: la *Passio retractata*, que Krusch datait de la première moitié du ix<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, avait donc déjà des lecteurs avant la fin du viii<sup>e</sup>.

Si les noms d'Innocent et de Vital manquent dans nos litanies, en revanche, un *Felix* s'est indûment glissé dans le groupe des Thébéens. Nous estimons que cette erreur doit être imputée à une confusion semblable à celle que nous avons déjà observée plus haut dans la série Nabor, Julien et Celse. Le nom de Félix aura été inconsciemment suggéré, après celui de Victor, par une réminiscence inopportune du groupe africain, Victor, Félix et leurs compagnons, qui est annoncé dans l'hieronymien au 1<sup>er</sup> janvier. Notons, plus loin, un autre Félix (*Felicitis*).

La liste des confesseurs n'exige pas un commentaire bien abondant. Les évêques de Gaule y tiennent la plus grande place.

Hilaire, en tête, est l'évêque de Poitiers. S. Martin de Tours est séparé de Brice, son successeur, par un Honorat (*Honorati*) qui paraît être l'évêque d'Arles plutôt que celui d'Amiens. Placé entre Outille de Bourges (*Austrigisili*) et Remi de Reims (*Remedii*), *Silvester* fait songer moins au grand pape de ce nom qu'à S. Silvestre de Chalon-sur-Saône<sup>4</sup>. Divitianus, avant Médard, est le premier évêque de Soissons<sup>5</sup>; au même siège appartiennent S.

<sup>1</sup> Le tome du légendier qui contient la *Passio SS. Mauricii et soc.* est actuellement le cod. 35 du Séminaire de Trèves. Cf. *Catalogus codd. hagiogr. latin. seminarii et ecclesiae cathedralis Treverensis*, in *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 250.

<sup>2</sup> Manuscrit 147 du Musée Bollandien, fol. 201.

<sup>3</sup> « Haec igitur composita est saec. IX ante a. 849 quo Walafridus defunctus est » (*M. G.*, t. c., p. 27). Walafrid Strabon se servit de la *Passio* remaniée, lorsqu'il composa son poème en l'honneur des martyrs thébéens (*BHL.* 5750).

<sup>4</sup> Cf. L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II<sup>e</sup>, p. 193. S. Silvestre est mentionné avec honneur dans la Vie de S. Césaire d'Arles et dans Grégoire de Tours.

<sup>5</sup> *Ibid.*, t. III, p. 89.

Bandry (*Bantaridi*) et S. Drausius (*Drauscii*). *Mammii* est S. Memmius de Châlons; *Gaurici*, S. Géry de Cambrai; *Auduni*, S. Ouen de Rouen. *Donati* serait-il S. Donat, évêque de Besançon, qui fut élevé à Luxeuil<sup>1</sup>? Au petit bonheur, on a rangé au milieu des évêques S. Fursy, abbé de Lagny, et plusieurs docteurs de l'Église : Grégoire, Jérôme, Ambroise, etc. Vers la fin, S. Benoît et S. Colomban précèdent les trois personnages dont nous avons dit plus haut les attaches avec Notre-Dame de Soissons : le reclus Vodoald, ou Voué, Léodard, boulanger de l'abbaye, et l'évêque Drausius, qui intervint dans la fondation.

Les saintes femmes forment ici deux groupes distincts : les vierges et les autres. Il n'empêche que Perpétue et Félicité figurent ici au nombre des *virgines*. Le rédacteur avait bien mal retenu la touchante histoire de leur martyre.

On rétablira aisément quelques graphies incorrectes : *Theudosia* (Theodosia), *Eufimia* (Euphemia), *Eufraxia* (Euphrasia), *Abra* (Afra), *Romola* (Romula), *Soffia* (Sophia), *Marionilla* (Marcionilla), *Agusta* (Augusta), *Theospita* (Theopista), etc. D'autres noms résistent davantage à l'examen. *Solempnia* serait-elle S<sup>te</sup> Soline, la martyre de Chartres<sup>2</sup>? Qui est *Eugaminia*? Seul Chastelain, dans son *Martyrologe Universel*<sup>3</sup>, marque parmi les Aémères une « S<sup>te</sup> Eugamine, invoquée aux anciennes litanies de Notre-Dame de Soissons » ; ce qui, en l'occurrence, ne nous avance guère. A Soissons il faut rattacher certainement S<sup>te</sup> Marême (*Medrisma*)<sup>4</sup>.

Sur l'histoire et la nature des *laudes*, développement des « acclamations », l'ouvrage à consulter demeure, malgré son âge et son titre un peu déroutant, celui d'Aug. Prost : *Caractère et signification de quatre pièces liturgiques composées à Metz en latin et en*

<sup>1</sup> Ibid., t. III, p. 213. Donatus édifia à Besançon le monastère de Saint-Paul, tandis que sa mère y fondait celui de Sainte-Marie. C'est pour ce dernier que S. Donat écrivit sa *Regula ad virgines*. C'est le même Donatus qui est invoqué après Eustase de Luxeuil, dans les anciennes litanies de Mayence dont nous avons publié naguère quelques extraits (*Anal. Boll.*, t. LIV, p. 19).

<sup>2</sup> Notons que S. Solemnis, évêque de Chartres, se traduit en français par S. Souleine. On ne peut songer à S<sup>te</sup> Solange, qui a vécu au ix<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Paris, 1709, p. 781. En marge, l'auteur écrit : *Eugamina*, qui est une forme empruntée à l'édition de nos litanies dans les *Vetula Analecta*.

<sup>4</sup> Ou *Mederasma*, honorée le 22 novembre.

grec au IX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. L'auteur y montre, avec de nombreux documents à l'appui, que les *laudes* gallicanes ont leur forme propre et sont notablement plus anciennes que les romaines. Pourtant, il ignore les plus anciennes de toutes, celles de Notre-Dame de Soissons que nous venons de reproduire, et il ne mentionne qu'un seul texte antérieur à l'an 800 : celui du psautier dit de Charlemagne, dans le manuscrit 13159 de la Bibliothèque nationale<sup>2</sup>. Par manière de comparaison, ce psautier mérite ici un rapide examen.

Nous n'avons pas à rééditer les *laudes* qu'il contient. Prost<sup>3</sup>, Duchesne<sup>4</sup>, Leclercq<sup>5</sup>, Leroquais<sup>6</sup> s'en sont chargés. Notons seulement, sous une forme résumée, les séries d'invocations suivantes :

Pour le pape Léon III : *Salvator mundi, Petre, Paule, Andrea, Clemens, Syste*. Pour Charles, roi des Francs et des Lombards : *Redemptor mundi, Maria, Michahel, Gabrihel, Raphahel, Iohannes, Stephane*. Pour la *proles regalis* : *Virgo virginum, Silvester, Laurenti, Pancrati, Nazari, Anastasia, Genovefa, Columba*. Pour les *iudices* et l'*exercitus* des Francs : *Hilari, Martine, Maurici, Dionisi, Crispine, Crispiniane, Gereon*.

Les litanies de ce psautier sont moins connues et nous intéressent davantage. Elles sont triples, mais beaucoup plus courtes que celles de Soissons et d'une main plus experte. Les trois titres ne sont plus également lisibles : 1. *Letania gallica* (lecture probable) ; 2. *Letania gallica* (lecture certaine) ; 3. *Letania italica* (lecture plausible).

Voici quelques noms, transcrits par M. Leroquais :

<sup>1</sup> Paris, 1877 ; extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, tome XXXVII. On consultera plus aisément l'article *Laudes gallicanae* de Dom H. LECLERCQ, dans le *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*, t. VIII, 2, col. 1898-1910, où se trouve reproduit le plus clair de l'exposé de Prost.

<sup>2</sup> A. PROST, op. c., p. 28 : « Le plus ancien texte de *laudes* que nous ayons, avec date certaine, est un texte qui contient le nom du pape Léon III (26 déc. 795 † 816), et celui de Charlemagne avant son exaltation à l'empire (25 déc. 800) ; document inédit dont nous devons la connaissance à M. Léopold Delisle, et qui se trouve dans un psautier du VIII<sup>e</sup> siècle de la Bibliothèque nationale à Paris. La date de ce document est, on le voit, comprise entre la fin de 795 et celle de l'an 800. »

<sup>3</sup> Op. c., p. 29-31.

<sup>4</sup> *Le Liber Pontificalis*, t. II (1892), p. 37-38.

<sup>5</sup> Art. c., col. 1902-1903.

<sup>6</sup> *Les Psautiers*, t. II, p. 112-115.



<b>1.</b> . . . . .	Vedaste
Appollonaris	Aniane
. . . . .	Sulpici
Vincenti	Marcialis
Benigne	Columba
Desideri	Geretrudis
Bonefaci	Aldegundis
Albane	Eufemia
Gereon	Iustina
Hilari	Eugenia
Ambrosi	<b>3.</b> . . . .
Gregori	Gervasi
Benedicte	Protasi
Leo	Nazari
Damase	Celse
Silvester	Cosmas
Isidore	Damiane
Cesari	Anastasi
Augustine	Domnine
Maximine	Pancrate
Germane	Valentine
Felicitas	Cristofore
Perpetua	Martine
. . . . .	Elegi
Cristina	Columbane
Eulalia	Eusebi
<b>2.</b> . . . .	Basili
Dionisi	Audoene
Rustice	Aper
Eleuteri	Arnulfe
Quintine	Vite
Crispine	Severine
Crispiniane	Amande
Firmine	Bavo
Luciane	Cecilia
Victorice	Lucia
Landeberte	Anastasia
Pieto ( <i>sic</i> )	Petronella
Salvi	Afra
Reme(gi)	Tecla
Richari	

Dans cet ensemble, nous remarquerons plus particulièrement Lambert, Piat, Sauve, Riquier, Bavon, Gertrude et Aldegonde. Ces deux derniers noms, qui ne figuraient pas dans la liste de Soissons, ne manqueront désormais qu'assez rarement dans les litanies d'Occident.

XX. LITANIES DITES DE CHARLES LE CHAUVÉ,  
A L'USAGE DE SAINT-DENIS.

Dans son antique reliure, formée de plaques d'ivoire encadrées d'orfèvrerie sur ais de bois, le psautier n° 1152 de la Bibliothèque nationale appartenait autrefois à Colbert, qui l'avait reçu en 1674 des chanoines de Metz<sup>1</sup>. A bon droit, on estime que ce psautier fut exécuté par Liuthard, moine de Saint-Denis, pour Charles le Chauve, qu'une miniature, au fol. 3<sup>v</sup>, représente, sceptre en main. C'est au même souverain que se rapporte le souhait inscrit en lettres d'or sur fond pourpré, au bas du fol. 106 : *Rex regum Karolo pacem tribuatque salutem*. Au reste, les litanies sur lesquelles s'achève ce beau recueil (fol. 170-172) contiennent la double invocation suivante, qui permet de dater le manuscrit : *Ut mihi Karolo a te regi coronato vitam et prosperitatem atque victoriam dones... ; ut Hirminrudim coniugem nostram conservare digneris...* Hermentrude épousa Charles en 842 ; elle mourut en 869.

Si nous reproduisons ici cette liste de saints, moyennement longue, c'est que, en regard de la précédente, elle révèle chez le rédacteur une main plus compétente et mieux exercée. Bien que fort ancienne, elle offre déjà comme un modèle classique et bien équilibré des litanies de l'époque franque.

. . . . .	Eleutheri
Stephane	Sixte
Line	Laurenti
Clete	Ypolite
Clemens	Tiburti
Dyonisi	Valeriane
Rustice	Fabiane

<sup>1</sup> Décrit en dernier lieu par M. V. LEROQUAIS, *Les Psautiers*, t. II, p. 67-70, où on trouvera la bibliographie du sujet.

Sebastiane	Martine
Corneli	Benedicte
Cipriane	Gregori
Vitalis	Ambrosi
Gervasi	Augustine
Protasi	Hieronime
Marcelline	Leo
Petre	Medarde
Prote	Germane
Iacincte	Remigi
Hermes	Fortunate
Saturnine	Aniane
Firmine	Florenti
Georgi	Columbane
Bonefaci	Chlodoolde ( <i>sic</i> )
Maurici c. s. t.	Amande
Gereon c. s. t.	Vedaste
Cosme	Arnulfe
Damiane	Landeberte
Theodore	Audoene
Benigne	Eligi
Eustachi	Sulpici
Menne	Paule
Albine	Antoni
Cucuphas	Machari
Peregrine	Pauline
Quintine	Severine
Marcelle	Omnes sancti confessores
Lantberte	Felicitas
Crispine	Perpetua
Crispiniane	Petronilla
Cristophore	Tecla
Simphoriane	Agatha
Luciane	Agnes
Urbane	Cecilia
Proiecte	Lucia
Vite	Anastasia
Agapite	Scolastica
Omnes sancti martyres	Eufemia
Hilari	Genovefa

Radegundis	Columba
Gertrudis	Iuliana
Eulalia	Iulitta
Leuchadia	Baltildis
Brigida	Praxedis
Aldegundis	Savina
Medrisma	Omnes sanctae virgines
Eugenia	

On aura remarqué, dès la première lecture, l'orthographe, à peu près convenable, des noms, un groupement assez judicieux et le dosage intéressant des saints de Rome et de Gaule.

Denis, Rustique et Éleuthère, patrons du monastère parisien, viennent en bonne place. Plus loin, on notera S. Cucufat, martyr dont le chef reposa à Saint-Denis ; S. Cloud (*Chlodoolde*, lire : *Chlodoolde*) de Nogent ; S<sup>te</sup> Geneviève, les reines Radegonde et Bathilde. *Fortunate* serait bien S. Fortuné, honoré en Brie le 18 juin <sup>1</sup> ; on ne possédait guère d'attestations anciennes de culte sur ce personnage épiscopal, qui passe pour avoir été un ami de S. Germain et qui résida à La Celle, non loin de Montereau. Nous avons déjà rencontré plus haut <sup>2</sup> *Medrisma*, Marême, sainte du Soissonnais. *Savina* pourrait être la sœur de S. Sabinien, le martyr de Rilly près de Troyes <sup>3</sup>. Notons encore S<sup>te</sup> Colombe de Sens et S<sup>te</sup> Aldegonde, rarement omise. Les autres saints de Gaule se reconnaissent aisément : Saturnin de Toulouse, Firmin d'Amiens, Bénigne de Dijon, Pérégrin d'Auxerre, Quentin, etc., pour nous borner aux martyrs. *Lantberte*, parmi ceux-ci, est l'évêque de Maastricht-Liége ; parmi les confesseurs, *Landeberte* est l'évêque de Lyon, ancien abbé de Fontenelle <sup>4</sup>. *Bonefaci*, après Georges et avant Maurice, ne désigne pas, croyons-nous, l'archevêque-martyr de Mayence <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 601-602. M. Leroquais, dans sa table des *Psautiers* (t. II, p. 401), identifie *Fortunate* avec Venance Fortunat, qui mourut évêque de Poitiers. Nous ne voulons pas y contredire absolument.

<sup>2</sup> P. 143.

<sup>3</sup> *Comm. martyr. rom.*, p. 368.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 138 ; L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II<sup>2</sup>, p. 171.

<sup>5</sup> Comme M. Leroquais l'indique dans sa table (t. c., p. 356).



XXI. LITANIES DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

Quoi qu'il en soit des opinions fort divergentes émises par les érudits sur la provenance du manuscrit lat. 11550 de la Bibliothèque nationale de Paris, étudié surtout jusqu'ici du point de vue de la décoration, il est certain que les hymnes et les litanies qui s'y sont ajoutées, vers le milieu du xi<sup>e</sup> siècle, au texte des psaumes, portent la marque très nette de Saint-Germain-des-Prés. Trois hymnes en l'honneur de S. Vincent, deux en l'honneur de S. Germain, une autre en l'honneur des SS. Georges et Aurèle, et diverses caractéristiques des litanies que nous étudierons ci-dessous, dénotent à l'évidence, comme l'a bien vu M. Leroquais<sup>1</sup>, l'usage de la grande abbaye parisienne. Celle-ci, fondée par Childebert sous le vocable de Sainte-Croix et de Saint-Vincent, prit plus tard le nom de S. Germain, qui y fut inhumé en 576. Usuard y apporta en 858 les reliques des martyrs de Cordoue Georges, Aurèle et leurs compagnons<sup>2</sup>.

Les litanies sont fort longues. Par le choix très varié des saints régionaux et locaux de France qu'on y rencontre<sup>3</sup>, elles présentent un réel intérêt et méritent qu'on en reproduise ici de larges extraits. Nous nous contenterons d'éclairer ceux-ci d'une sobre annotation. Un point demande dès l'abord à être signalé. Que *Germane* et *Benedicte* soient accompagnés du signe de répétition (II), voilà qui, dans le cadre indiqué, n'étonnera personne ; mais qu'après Corneille et Cyprien — et donc à une place de choix — *Arnulfe* ait été distingué de la même façon, a de quoi surprendre. Il s'agit ici du martyr S. Arnoul qui fut mis à mort au temps de Clovis dans la forêt d'Yvelines, entre Paris et Chartres<sup>4</sup>. On sait que l'abbaye bénédictine fondée en 1008 à Crépy-en-Valois (arr. de Senlis) porta son nom. Nous aimerions pouvoir déterminer si la rédaction de nos litanies a quelque rapport avec ce monastère. Notons, en attendant, qu'*Arnulfus* se trouve mentionné de seconde main, au 18 juillet, dans l'Usuard de Saint-Germain-des-Prés<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Psautiers*, t. II, p. 106.

<sup>2</sup> *Act. SS.*, Iul. t. VI, p. 459-469 ; *BHL.* 3409 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 269.

<sup>3</sup> Et dont plusieurs se trouvent annoncés dans le martyrologe d'Usuard.

<sup>4</sup> *Act. SS.*, Iul. t. IV, p. 396-417 : « De S. Arnulpho martyre, forte episcopo Turonensi, in Silva Aquilina inter Parisios et Carnutum ».

<sup>5</sup> *Martyrologium Usuardi*, éd. DU SOLIER, p. 409.

. . . . .	Potentiane <sup>4</sup>
Stephane	Altine <sup>4</sup>
Vincenti <sup>1</sup>	Eodalde <sup>4</sup>
Georgi <sup>2</sup>	Serotine <sup>4</sup>
Aureli <sup>2</sup>	Sanctiane <sup>4</sup>
Line	Canci
Clete	Canciani
Clemens	Mammete
Syste	Desideri
Corneli	Victor
Cypriane	Nicasi
Arnulfe <sup>3</sup> .ii.	Pantaleon
Benigne	Ferreole
Laurenti	Ferruci
. . . . .	Andochi
Simplici	Tyrse
Simphoriane	Felicis
Castori	Cirice
. . . . .	Speusipe
Preiecte	Eleusipe
Zotice	Meleusippe
Hyrenee	Firmine
. . . . .	Crispine
Dyonisi c. s. t.	Crispiniane
Maurici c. s. t.	Luciane c. s. t. <sup>5</sup>
Eustachi c. s. t.	Valeri
Gereon c. s. t.	. . . . .
Iuliane c. s. t.	Christofore
Quintine	Cucufas <sup>6</sup>
Saviniane <sup>4</sup>	Piaton <sup>7</sup>

<sup>1</sup> Premier patron de l'abbaye.

<sup>2</sup> Georgius, Aurelius et, plus loin, Nathalia et Lilliosa sont des martyrs de Cordoue dont les reliques furent apportées à Saint-Germain par Usuard. Cf. ci-dessus, p. 149, et *Act. SS.*, Iul. t. VI, p. 450-469.

<sup>3</sup> Arnoul, prétendu évêque de Tours, martyr en forêt d'Yvelines et patron du monastère de Crépy-en-Valois. Cf. ci-dessus, p. 149 ; C. CHEVALIER, *Les origines de l'église de Tours* (Tours, 1871), p. 279-290 (= *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, XXI); *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 416.

<sup>4</sup> Saints de Sens.

<sup>5</sup> Martyrs de Beauvais.

<sup>6</sup> Martyr de Barcelone dont les reliques étaient honorées à Saint-Denis.

<sup>7</sup> Saint du Tournaisis.

Lamberte	. . . . .
. . . . .	Audoene <sup>7</sup>
Salvi	Eligi
Paterne	Thaurine <sup>8</sup>
Aigulfe <sup>1</sup>	. . . . .
Quiriace	Vedaste
. . . . .	Amande
Lucane <sup>2</sup>	Amator
Iustine <sup>3</sup>	Gauderice <sup>9</sup>
. . . . .	Romane
Fusciane <sup>4</sup>	Ricari <sup>10</sup>
Victorice <sup>4</sup>	Walrice <sup>10</sup>
Gentiane <sup>4</sup>	Leo <sup>11</sup>
. . . . .	Lupe <sup>11</sup>
Adriane	Ebbo <sup>11</sup>
Omnes sancti martires	Eracli <sup>11</sup>
Germane <sup>5</sup> .II.	Paule <sup>11</sup>
Silvester	Aniane <sup>12</sup>
Leo	Evurci <sup>12</sup>
Gregori	Austregisile
Hylari	Albine
. . . . .	Sulpici
Remigi	Turiave <sup>13</sup>
Medarde	Samson <sup>13</sup>
Gildarde	Maglori <sup>13</sup>
Syxté <sup>6</sup>	Gondulfe <sup>14</sup>
Sinici <sup>6</sup>	Clodoalde <sup>15</sup>
Nivarde <sup>6</sup>	Landerice <sup>16</sup>

<sup>1</sup> L'abbé-martyr de Lérins, originaire de Blois et qui fut moine à Fleury.  
Il devint patron à Provins.

<sup>2</sup> Le martyr de Loigny en Beauce, 30 octobre.

<sup>3</sup> Le jeune martyr de Louvre, 1<sup>er</sup> août.

<sup>4</sup> Les apôtres de la Morinie, martyrs en Amiénois.

<sup>5</sup> L'évêque de Paris, patron de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

<sup>6</sup> Évêques de Reims.

<sup>7</sup> S. Ouen de Rouen.

<sup>8</sup> Évêque d'Évreux.

<sup>9</sup> S. Géry de Cambrai (*Gaugericus*).

<sup>10</sup> Saints du Ponthieu.

<sup>11</sup> Évêques de Sens.

<sup>12</sup> Évêques d'Orléans.

<sup>13</sup> Saints de Dol.

<sup>14</sup> Est-ce le Gondulphe de Bourges, celui de Metz ou celui de Tongres ?

<sup>15</sup> S. Cloud de Nogent,

<sup>16</sup> Évêque de Paris.

Faro <sup>1</sup>	Agyle <sup>9</sup>
Deodate <sup>2</sup>	Maximine <sup>10</sup>
Regule <sup>3</sup>	Karilelfe <sup>11</sup> ( <i>sic</i> )
Fortunate <sup>4</sup>	Avite <sup>12</sup>
Donate <sup>5</sup>	Severine <sup>13</sup>
Aper	Maxenti <sup>14</sup>
Odalrice <sup>6</sup>	Siviarde <sup>15</sup>
Paule <sup>7</sup>	Dorothevee <sup>16</sup>
Antoni	Venanti <sup>17</sup>
Hylarion	Honorate
Pachomi	Wandregisile
Pathfnuci ( <i>sic</i> )	Bertine
. . . . .	Perpetue <sup>18</sup>
Isaac	Viventi <sup>19</sup>
Benedicte .II.	Maxime <sup>20</sup>
Maure	Florenti <sup>21</sup>
Columbane	Reverenti <sup>22</sup>
Philiberte	Egiddi <sup>23</sup>
Leutfrede <sup>8</sup>	Basole <sup>24</sup>

<sup>1</sup> Saint de Meaux.<sup>2</sup> Serait-ce le S. Dié, moine à Lagny?<sup>3</sup> S. Rieul de Senlis.<sup>4</sup> Honoré en Brie, le 18 juin.<sup>5</sup> Évêque de Besançon.<sup>6</sup> Évêque d'Augsbourg, ajouté ici sans doute à cause de sa solennelle canonisation au x<sup>e</sup> siècle.<sup>7</sup> Les abbés figurent ici en groupe.<sup>8</sup> De S. Leufroy, fondateur de Croix-Saint-Leufroy, le monastère de Saint-Germain-des-Prés possédait des reliques.<sup>9</sup> Abbé de Rebaix, au diocèse de Meaux.<sup>10</sup> S. Mesmin de Micy.<sup>11</sup> S. Calais, disciple du précédent.<sup>12</sup> S. Avit, abbé de Micy, ami de S. Calais.<sup>13</sup> Abbé d'Agaune, mort à Château-Landon, honoré à Paris.<sup>14</sup> Abbé de Saint-Maixent.<sup>15</sup> Abbé de Saint-Calais.<sup>16</sup> *Droctoveus*, S. Droctovée, abbé du monastère de Saint-Vincent, lequel s'appela plus tard Saint-Germain.<sup>17</sup> Abbé à Tours, 13 octobre.<sup>18</sup> L'évêque de Tours?<sup>19</sup> Contemporain de S. Martin, 13 janvier. Ses reliques reposèrent à Vergy.<sup>20</sup> S. Mexme, abbé de Chinon, 20 août.<sup>21</sup> Le solitaire du Mont-Glonne (Saint-Florent-le-Vieil, en Anjou), dont les reliques reposèrent à Saumur et à Roye.<sup>22</sup> Prêtre à Bayeux, 12 septembre.<sup>23</sup> S. Gilles.<sup>24</sup> Moine à Verzy, près de Reims.



Giralde <sup>1</sup>	Blandine <sup>12</sup>
Vulfranne	Fortunate <sup>13</sup>
Sicchari <sup>2</sup>	Dioscore <sup>14</sup>
Ansberte	Huncsberte <sup>15</sup> ( <i>sic</i> )
Sabine <sup>3</sup>	Lannomare <sup>16</sup> ( <i>sic</i> )
Fridiande <sup>4</sup>	Agrici <sup>17</sup>
Flavite <sup>5</sup>	Ursicine <sup>17</sup>
Sparve <sup>6</sup>	Lamfrede <sup>18</sup>
Tillo <sup>7</sup>	Omnes sancti confessores
Trudo <sup>8</sup>	Maria Magdalena
Flaviane <sup>9</sup>	Felicitas
Maurili	Perpetua
Sidroni <sup>10</sup>	. . . . .
Iustiniane <sup>11</sup>	Nathalia <sup>19</sup>

<sup>1</sup> S. Géraud d'Aurillac.

<sup>2</sup> Mauvaise graphie pour *Richari* ? Le voisinage de Vulfranne et d'Ansbert le ferait supposer. Toutefois, *Richari* est déjà invoqué plus haut.

<sup>3</sup> S. Savin de Lavedan.

<sup>4</sup> L'évêque de Lucques S. Frigidianus, ou peut-être S. Frédégand, abbé à Deurne près d'Anvers ?

<sup>5</sup> S. Flaive, ermite à Marcilly, au diocèse de Troyes, honoré à Sainte-Colombe de Sens.

<sup>6</sup> Nom inconnu. M. Leroquais, dans les tables de ses *Psautiers*, propose : « Spanus martyr in agro Turonico », S. Espain ; mais dans la série des confesseurs ce personnage ne convient guère. Il doit s'agir d'une mauvaise graphie.

<sup>7</sup> Abbé de Solignac, à l'époque de S. Éloi.

<sup>8</sup> S. Trond, en Hesbaye.

<sup>9</sup> Serait-ce l'évêque d'Autun ? Cf. *Psautiers*, t. I, pp. 7 et 22 ; t. II, p. 243.

<sup>10</sup> M. Leroquais propose S. Saëns (*Sidonius*), fondateur du monastère qui porte son nom, près de Rouen. On pourrait songer aussi à S. Citroine (*Sidronius*), confesseur à Loudon, en Poitou.

<sup>11</sup> Malaisé à identifier. On honorait un S. Justinien confesseur à Limoges, le 16 juillet. A moins qu'il ne s'agisse d'un S. Justin.

<sup>12</sup> S. Blandin, mari de S<sup>te</sup> Salaberge, ermite au diocèse de Meaux, 1<sup>er</sup> mai.

<sup>13</sup> S. Fortuné, honoré en Brie, se trouve déjà invoqué plus haut.

<sup>14</sup> On ne s'explique guère ce nom, à cette place.

<sup>15</sup> S. Humbert, abbé de Maroilles.

<sup>16</sup> S. Laumer, abbé de Corbion.

<sup>17</sup> Deux évêques de Sens dont les reliques furent transférées à Saint-Pierre-le-Vif.

<sup>18</sup> Paraît être une graphie déformée. Aurait-on voulu écrire *Lamberte* ?

<sup>19</sup> Compagne des SS. Georges et Aurèle. Cf. ci-dessus, p. 150, note 2.

Beata <sup>1</sup>	Iunilla
Liliosa <sup>2</sup>	Iustina
Genovefa	Leonilla
Aurea <sup>3</sup>	Macra
Columba <sup>4</sup>	Scolastica
Emerentiana	Paula
. . . .	Eustochium
Eufemia	Romula
Eugenia	Baltildis <sup>5</sup>
Prisca	Waltburgis
Martina	Gertrudis
Eusebia	Hunegundis <sup>6</sup>
Eulalia	Aldegundis
Sotheris	Radegundis
Praxedis	Monegundis <sup>7</sup>
Potentiana	Brigida
Sabina	Gotdeberta <sup>8</sup>
Cristina	Fara <sup>9</sup>
Basilissa	Alberga <sup>10</sup>
Iulitta	Cantionilla
Regula	Benedicta <sup>11</sup>
Regina	Susanna <sup>12</sup>
Anatholia	Anna
Simphorosa	Helena
Theodota	Helisabeth
Fausta	Hester
Martha	Iudith
Beatrix	Reparata
Victoria	Eventiana <sup>13</sup>
Cirilla	Paschasia <sup>14</sup>

<sup>1</sup> Martyre de Sens, sœur de S. Sanctien. Cf. ci-dessus, p. 150, note 4.

<sup>2</sup> Compagne de S<sup>te</sup> Nathalie, ci-dessus, p. 153, note 19.

<sup>3</sup> Abbessé à Paris, 4 octobre.

<sup>4</sup> S<sup>te</sup> Colombe de Sens.

<sup>5</sup> Épouse de Clovis II.

<sup>6</sup> Abbessé d'Homblières (Picardie).

<sup>7</sup> Recluse à Chartres, puis abbessé à Tours.

<sup>8</sup> Abbessé à Noyon.

<sup>9</sup> Ou Burgundofara. Abbessé d'Eboriacum près de Meaux.

<sup>10</sup> Graphie fautive, peut-être pour *Amalberga*.

<sup>11</sup> Probablement celle qui est honorée à Origny (Aisne).

<sup>12</sup> Ce nom a été donné parfois à la mère de S<sup>te</sup> Anne, laquelle suit. Cf. G. DE TERVARENT, *Les Énigmes de l'art du moyen âge*, I (Paris, 1938), p. 27.

<sup>13</sup> Malaisée à identifier.

<sup>14</sup> Martyre à Dijon.

Florida <sup>1</sup>	Zoe
Daria	Lucina
Afra	Simphorosa
Concordia	Martia
Sapientia	Felicula
Fides	Basilla
Spes	Corona
Caritas	Tecla
Theospis <sup>2</sup>	Omnes sanctae virgines

## XXII. LITANIES A L'USAGE DE CORBIE.

Le manuscrit 18 de la bibliothèque municipale d'Amiens est un *Liber psalmorum cum canticis et litanis*, qui provient de Corbie (175A) <sup>3</sup>. L'écriture et la décoration de ce psautier gallican le font dater du début du ix<sup>e</sup> siècle. Des litanies, au nombre de trois, terminent le volume <sup>4</sup>; elles sont d'une deuxième main, sensiblement de la même époque. Rien ne trahit la première origine du recueil, mais des invocations, insérées après coup dans les litanies, indiquent à l'évidence l'usage de Corbie; elles s'adressent, en effet, aux SS. Adalard, Radbert et Précord <sup>5</sup>. Par malheur, le commencement de la première litanie manque; et, pour la troisième, M. Leroquais, sur qui nous nous fondons, s'est borné à dire qu'on y retrouve « la plupart des noms qui se lisent dans les précédentes ». Nous ne reproduirons donc ici que de larges extraits; les additions postérieures sont imprimées en italiques.

<sup>1</sup> Honorée à Dijon.

<sup>2</sup> Pour *Theopista*.

<sup>3</sup> Décrit en dernier lieu par V. LEROQUAIS, *Les Psautiers*, t. I, p. 6-8; cf. S. BERGER, *Histoire de la Vulgate* (Nancy, 1893), pp. 103, 374, et A. WILMART, art. *Corbie*, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. III, 2, col. 2925.

<sup>4</sup> Fol. 140-144. Samuel Berger, par erreur, n'y a vu que deux litanies, de sorte que ses indications ne concordent pas avec celles de M. Leroquais. Dom Wilmart a suivi Berger.

<sup>5</sup> Les deux premiers, abbés de Corbie, sont morts respectivement en 826 et vers 850; la translation des restes de S. Précord, l'ermite de Vailly, à Corbie date de 840 environ. La triple insertion a donc nécessairement dû se faire par une main postérieure à celle de la rédaction originale, qui est, nous l'avons dit, des premières années du ix<sup>e</sup> siècle. Il n'est donc pas absolument exclu que le recueil ait été, depuis son origine, propriété de Corbie. L'absence de la fondatrice, S<sup>te</sup> Bathilde, aux litanies donne néanmoins à penser.

1. &lt; . . . &gt;

Silvester

Montane

Flaviane

Domnine

Iubilo

Amanti

Floriane

Galle

Hilari

Martine

Silvester

*Adarade*

Eusebi

*Radberte*

Ambrosi

*Precordi*

Hieronyme

Agustine

Iohannes

Gregori

. . . .

Remigi

Vedaste

Medarde

Germane

Germane

Amande

Gaugerice

Audomare

Audoine

Servule

Aniane

Servaci

Leifarde

Columbane

Philiberte

Amate

Goar

Antoni

Hilarion

. . . .

Benedicte

Honorate

. . . .

Walarice

Richari

Brici

Firmine

. . . .

*Maria Magdalena*

Felicitas

. . . .

Radegundis

Geretrudis

Genoveba (*sic*)

Restituta

. . . .

2. . . .

Dionisi

Eleutheri

Maurici

Exsuperi

Candide

Victor

Firmine

Luciane

Quintine

Crispine

Crispiniane

Fusciane

Victorice

Gentiane

Rufine

Valeri

Piato

Marcelle

Simphoriane

Iuste

Pastor



Genesi	Germane
Fereole	Vedaste
Leodegari	Patrici
Landeberte	Aniane
Simplice	Servaci
. . . . .	Albine
Preiecte	Marcelline
Hermes	Gaugerice
. . . . .	Walarice
Hilari	Medarde
Martine	Audioine
<i>Adarade</i>	Honorate
Ambrosi	Amande
<i>Radberte</i>	Filiberte
Hieronime	Audomare
<i>Precordi</i>	Richari
Agustine	Thrudo
Silvester	Eligi
Leo	Goar
. . . . .	. . . . .
Benedicte	Felicitas
Columbane	Perpetua
Cesari	. . . . .
Brici	Genovefa
Marcialis	Columba
Sulpici	Brigida
Remigi	

Sans pouvoir déterminer à quel centre particulier — église ou abbaye — se rapportaient ces litanies, on peut croire qu'elles ont été composées dans une région du nord de la France, probablement dans l'Amiénois.

Il est fort regrettable que la perte d'un feuillet ait amputé largement la première de ces trois listes. Les personnages qui figurent en tête de ce qui nous en a été conservé sont assez malaisés à identifier, et cela précisément à l'endroit où s'opère le passage des martyrs aux confesseurs. On serait assez porté à voir conduire le groupe de ces derniers par les saints Hilaire et Martin, comme c'est le cas dans la seconde litanie et dans nombre d'autres. La chose pourtant n'est pas si claire. Parmi les huit noms qui précèdent

les deux grands évêques de Gaule, il en est, en effet, plusieurs qui peuvent appartenir soit à un confesseur soit à un martyr. Le *Silvester* qui vient au haut du fol. 140, n'est pas le grand pape de ce nom, car celui-ci se trouve plus bas, à une place normale, après Hilaire et Martin. Les cinq noms qui suivent paraissent plutôt désigner des martyrs. Quant à *Galle*, en qui l'on ne saurait voir, semble-t-il, que le célèbre ermite d'Alémanie, l'aurait-on pris par erreur, à la suite de Florian de Lorsch, pour un martyr? La bévue serait de dimension; mais, outre qu'on ne voit aucun motif de donner à S. Gall une place de choix, en tête des confesseurs, dans des litanies picardes, il faut reconnaître que le rédacteur n'est pas des plus experts. *Iubilo*, notamment, ne ressemble à rien de connu.

Pour des raisons de méthode, arrêtons-nous un instant au cas de *Montane*, qui suit Silvestre. Supposons qu'un érudit recueille des documents pour écrire une monographie sur S. Montan, ermite, honoré à La Fère (Aisne), le 17 mai. Peut-être, en parcourant nos litanies, serait-il tenté d'y épingle un ancien et précieux témoignage local du culte de son héros dans le *Montane* qui nous occupe. Il serait dès lors, croyons-nous, la victime d'une méprise, faute d'avoir examiné le contexte. *Flaviane* qui suit rappelle, en effet, assez nettement le groupe des martyrs de Carthage Montanus, Lucius, Flavianus et leurs compagnons (*BHL.* 6009). Nous ne prétendons rien affirmer d'absolument certain; eu égard à l'ignorance et aux confusions de mémoire, si fréquentes chez les rédacteurs, la prudence, répétons-le, est toujours de rigueur.

Un œil quelque peu exercé aura reconnu sans peine les saints de la région d'Amiens: S. Firmin le martyr et S. Firmin le confesseur; les SS. Fuscien, Victorin et Gentien; les SS. Rufin et Valère; S. Riquier, S. Valéry, etc. *Servule* serait-il le même que le Servulus qui figure, au 23 décembre, dans un missel de Soissons (*Catal. lat. Paris.*, t. III, p. 732)? *Leifarde* paraît désigner S. Liphard, frère de S. Mesmin, abbé à Meung-sur-Loire. Notons la présence de S. Piat, de S. Patrice et de S. Trudon.

Parmi les noms ajoutés de seconde main, mais encore au ix<sup>e</sup> siècle, à Corbie, *Adarade* exprime, un peu rudement, S. Adalard, originaire du pays d'Audenaarde et abbé de Corbie. Il décéda en 826. Pour lui, et plus encore pour S. Paschase Radbert (*Radberte*), qui mourut après 850, nos litanies constituent un témoignage fort ancien de la vénération des fidèles.

Par manière de comparaison, nous signalerons ici un bréviaire de Corbie, datant du <sup>xii</sup>e siècle<sup>1</sup>, et dont les litanies contiennent, en outre, des invocations à S. Anschaire et à St<sup>e</sup> Bathilde, honorés tous deux à l'abbaye. Une oraison, au fol. 237 de ce recueil, énumère les saints de Corbie : *Propiciare quaesumus, Domine, nobis famulis tuis, per sanctorum tuorum Adalardi, Praecordii, Radberti, Ansharii, Balthildis et aliorum sanctorum quorum corpora et reliquiae in hoc loco continentur, merita gloriosa...*

### XXIII. LITANIES DE L'ABBAYE DE MARCHIENNES.

D'autres litanies que la morsure du temps a dérobées en partie à nos investigations, sont celles d'un psautier-hymnaire de Marchiennes, aujourd'hui manuscrit 170 de la bibliothèque de Douai<sup>2</sup>. Ici encore, c'est à partir des invocations aux confesseurs que le texte, écrit en marge des fol. 61<sup>v</sup>-62 et partiellement effacé, demeure utilisable. Il est dû à une main que l'on a cru jadis pouvoir attribuer au <sup>ix</sup>e siècle<sup>3</sup>, mais qui date plus probablement du <sup>xi</sup>e commençant<sup>4</sup>.

L'origine du recueil peut, cette fois, être établie de façon certaine. Des hymnes aux saintes Rictrude et Eusébie, les traits caractéristiques des litanies, l'insertion de deux chroniques se rapportant à Marchiennes, et, en outre, les marques de l'ancienne bibliothèque de cette abbaye, mettent hors de conteste la provenance du manuscrit.

Voici les extraits principaux, succinctement annotés, de ces litanies ; elles présentent un choix fort intéressant de saints locaux des régions limitrophes de la France du Nord-Ouest et des Flandres. Tout un cycle hagiographique s'y reflète fidèlement.

<sup>1</sup> Manuscrit 115 de la bibliothèque d'Amiens, décrit par V. LEROQUAIS, *Les bréviaires*, t. I, p. 17-20.

<sup>2</sup> V. LEROQUAIS, *Les Psautiers*, t. I, p. 183-185.

<sup>3</sup> C. DEHAISNES, dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, série in-4°, t. VI (Paris, 1878), p. 77.

<sup>4</sup> M. Leroquais indique : « <sup>x</sup>e siècle, fin, ou <sup>xi</sup>e siècle, début » (t. c., p. 183). Il convient de tenir compte de l'invocation à S. Ulric d'Augsbourg († 973), canonisé en 993.

< . . . . . >	Silvine <sup>4</sup>
Omnes sancti martires	Maxime
Vedaste	Patrici
Benedicte	Donatiane
Silvester	Vinnoce
Autberte	. . . . .
Gaugerice	Salvi
. . . . .	Machute <sup>5</sup>
Hadulphe <sup>1</sup>	Sanson <sup>6</sup>
Iudoce	Audoene
Richari	Adriane <sup>7</sup>
Medarde	Vigor <sup>8</sup>
Gildarde	Walerice
Amande	Dunstane <sup>9</sup>
Eligi	. . . . .
Vinditiane <sup>2</sup>	Amate <sup>10</sup>
Audomare	. . . . .
Bertine	Lebuine <sup>11</sup>
Folquine <sup>3</sup>	Odulfe <sup>12</sup>

<sup>1</sup> Comme S. Vaast, S. Aubert et S. Géry, invoqués plus haut, S. Hadulphe fut évêque de Cambrai-Arras.

<sup>2</sup> Évêque de Cambrai-Arras, disciple de S. Éloi, qui précède.

<sup>3</sup> Évêque de Thérouanne. Son nom suit naturellement ceux de S. Omer et de S. Bertin.

<sup>4</sup> Exerça l'apostolat en Picardie et devint patron d'Auchy-les-Moines, au diocèse d'Arras.

<sup>5</sup> Ou *Maclovius*, S. Maclou ou S. Malo, patron du diocèse de ce nom.

<sup>6</sup> S. Samson, fondateur du monastère de Dol.

<sup>7</sup> Le contexte porte à croire qu'il s'agit ici de S. Frechorius, appelé aussi Adrien, saint du Ponthieu, contemporain de S. Riquier, 30 mai. Parmi les saints de Wintershoven honorés à Gand, on compte un Adrien, serviteur de S. Landoald, mais il périt de mort violente et est considéré comme martyr.

<sup>8</sup> Évêque de Bayeux.

<sup>9</sup> S. Dunstan, abbé de Glastonbury, fut exilé à Gand, pendant deux années, avant d'être appelé au siège de Cantorbéry.

<sup>10</sup> S. Amé, évêque prétendu de Sens, honoré à Douai, 13 septembre.

<sup>11</sup> S. Liawin ou Lébuin, missionnaire anglo-saxon, patron de Deventer, honoré le 12 novembre. Au XI<sup>e</sup> siècle, les moines de Saint-Bavon de Gand le doublèrent en S. Liévin (*Livinus*), archevêque irlandais et martyr. Cette invocation de *Lebuinus* dans des litanies de Marchiennes composées vers l'an 1000 est fort suggestive. Il est regrettable, assurément, que l'état mutilé de nos litanies ne permette pas de constater l'absence, hautement probable, de S. Liévin parmi les martyrs.

<sup>12</sup> Fut, comme le précédent, apôtre en Frise; honoré au diocèse d'Utrecht.



Odelrice <sup>1</sup>	Maxelendis <sup>9</sup>
Bavo <sup>2</sup>	. . . . .
Landoalde <sup>2</sup>	Scolastica
. . . . .	. . . . .
Vulfranne	Aldegundis
. . . . .	Radegundis
Salvi <sup>3</sup>	. . . . .
Vuasnulle <sup>4</sup>	Monegundis
Morande <sup>5</sup>	Gertrudis
. . . . .	Genovefa
Iudoce <sup>6</sup>	. . . . .
Iuliane	Omnes sanctae virgines
Omnes sancti confessoires	. . . . .
RICTRUDIS <sup>7</sup>	Ut clerum et congregationem
EUSEBIA <sup>8</sup>	S. RICTRUDIS atque EUSEBIE
Maria Magdalena	conservare digneris.

De ces litanies de Marchiennes on peut en rapprocher d'autres, provenant du même monastère et qui, pour être moins anciennes, offrent cependant un utile complément d'information. Nous en distinguerons trois. Les manuscrits 134 et 136 de Douai sont des bréviaires, datant respectivement de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et du milieu du XIII<sup>e</sup>. Le calendrier et le sanctoral serviront ici à éclairer l'étude des litanies. On en trouvera les éléments essentiels dans les *Bréviaires manuscrits* de M. Leroquais <sup>10</sup>. Le manuscrit 14682 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, un psautier de format minuscule, est moins connu <sup>11</sup>. Il renferme, lui aussi, le calendrier

<sup>1</sup> S. Ulric d'Augsbourg, mort en 973, canonisé en 993.

<sup>2</sup> Saint de Gand.

<sup>3</sup> Evêque d'Amiens, honoré à Montreuil-sur-Mer.

<sup>4</sup> Le patron de Condé ; cf. nos litanies, n° X (Cambrai), dans *Anal. Boll.*, t. LV, p. 64.

<sup>5</sup> Lisez *Mauronte* ; abbé de Brucil sur la Lys, près de Douai. S. Mauronte était fils de S<sup>te</sup> Rictrude.

<sup>6</sup> Deuxième mention de S. Josse ; voir ci-dessus, après *Hadulphe*.

<sup>7</sup> La patronne de Marchiennes.

<sup>8</sup> Fille de Ste Rictrude et abbesse de Hamage sur la Scarpe.

<sup>9</sup> La vierge martyre de Caudry, près de Cambrai ; 13 novembre.

<sup>10</sup> Tome II, pp. 41-45 et 47-48.

<sup>11</sup> J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I, p. 377.

de Marchiennes et des litanies (fol. 317-322), fort semblables à celles des recueils de Douai. Comme elles sont inédites, nous les reproduisons ci-dessous, à part le début :

Vincenti	Eleuteri
Dyonisi c. s. t.	Egidi
Cyrice c. s. t.	Richari
Gentiane c. s. t.	Mauronte
Maurici c. s. t.	Winnoc
Nichasii	Maure
Quintini c. s. t.	Alarde
Sebastiane	Aycadre
Pancrati	Landeline
Georgi	Omnes sancti confessores
Blasi	Maria Magdalena
Livine	Rictrudis
Marcelle	Eusebia
Thoma	Gertrudis
Sancti martyres	Cordula
Silvester	Katerina
Benedicte	Felicitas
Ionate	Perpetua
Leo	Cecilia
Gregori	Agatha
Nicholae	Agnes
Ylari	Lucia
Martine	Anastasia
Ambrosi	Fides
Servasi	Barbara
Augustine	Margareta
Ieronime	Petronilla
Remigi	Thecla
Vedasti	Scolastica
Gislene	Walburgis
Gaugerice	Amalburga ( <i>sic</i> )
Auberte	Christiana
Amande	Aldegondis
Amate	Omnes sanctae virgines
Eligi	

On remarquera surtout, parmi les martyrs, la présence des SS. Gentien, Victorin et Fuscien, de S. Nicaise, de S. Liévin, Parmi les confesseurs, on trouve, à une place de choix, S. Jonatus, un des saints de Marchiennes (que l'on est surpris de ne pas rencontrer dans les extraits publiés ci-dessus d'après M. Leroquais), S. Ghislain, S. Éleuthère de Tournai (qui pourtant a rang de martyr), S. Mauronte, S. Adalard de Corbie (*Alarde*), S. Aichadre de Jumièges, S. Landelin de Crespin. Parmi les saintes femmes, il y a lieu de citer, après Rictrude, Eusébie et Gertrude, S<sup>te</sup> Cordule, S<sup>te</sup> Amelberge, S<sup>te</sup> Christiane et S<sup>te</sup> Aldegonde.

La mention de la martyre ursulienne S<sup>te</sup> Cordule dans ces litanies de Marchiennes évoque le problème — bien mal posé, comme on sait — de la pluralité des Cordules<sup>1</sup>. Déjà dans le calendrier du manuscrit 134 de Douai on lit, de seconde main, à la date du 26 novembre : *Translatio Cordule sociarumque eius*<sup>2</sup> et, de première main, dans les litanies : *S. Cordula cum sociabus suis*<sup>3</sup>. Au monastère de Marchiennes, vers 1100, on se croyait donc en possession de reliques de S<sup>te</sup> Cordule. A cette époque la légende de la fameuse martyre était connue et se fondait sur les révélations de la recluse Helmutrude de Neuenheerse<sup>4</sup>. On faisait mémoire de S<sup>te</sup> Cordule à Cologne, le 22 octobre<sup>5</sup>. Pourtant, l'invention, en cette ville, de ses restes prétendus n'eut lieu qu'en 1278<sup>6</sup>. Par ailleurs, à l'abbaye de Vicogne, de l'Ordre de Prémontré, on assurait avoir acquis dès 1236 les restes de S<sup>te</sup> Cordule<sup>7</sup>. Entre Cologne et Vicogne une controverse ne pouvait manquer de s'élever à ce sujet, et certains conclurent à la dualité des Cordules. Nous ignorons si, à cette occasion, les moines de Marchiennes firent, eux aussi, entendre leur voix. En tout cas, — et nous avons versé la pièce au débat — une tradition de culte remontant plus haut que le XIII<sup>e</sup> siècle attestait la présence, chez eux, des reliques de S<sup>te</sup> Cordule et de ses compagnes. Le chanoine Adrien David, religieux de Vicogne, s'en fit

<sup>1</sup> Ce que l'on a appelé la « Concordantia Cordularum ». Cf. BHL. 1952.

<sup>2</sup> LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. II, p. 42.

<sup>3</sup> Ibid., p. 44.

<sup>4</sup> BHL. 8427, c. 18-19. W. LEVISON, *Das Werden der Ursula-Legende* (Köln, 1928), p. 154-157; cf. p. 61-63.

<sup>5</sup> Fête attestée au moins depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Cf. G. ZILLIKEN, *Der Kölner Festkalender* (Bonn, 1910), p. 108.

<sup>6</sup> BHL. 1951.

<sup>7</sup> *Act. SS.*, Oct. t. IX, p. 584-586.

l'écho, lorsqu'en 1634 il défendit les prétentions de son abbaye dans un opusculé paru à Valenciennes sous ce titre : *Thrësor sacré de plusieurs belles et précieuses reliques conservées et honorées en l'abbaye de Vicoigne*. Il écrit : « En l'abbaye de Marchiennes de l'ordre de saint Benoist ils ont semblablement un corps saint des onze mille Vierges de mesme nom, d'où il s'ensuit évidemment qu'il y avoit en cette sacrée compagnie plusieurs vierges appelées Cordules. De juger maintenant qui auroit celle de laquelle il est icy question, c'est une chose fort difficile...<sup>1</sup> ». Nous l'en croyons d'autant plus aisément que S<sup>te</sup> Cordule n'a jamais joui que d'une existence légendaire.

La S<sup>te</sup> Christiane, invoquée entre S<sup>te</sup> Amelberge et S<sup>te</sup> Aldegonde dans les litanies de Marchiennes<sup>2</sup>, pourrait bien être celle qui est honorée à Termonde en compagnie de S. Hilduard<sup>3</sup>. Une *Christiana* voisine de même avec S<sup>te</sup> Amelberge dans des litanies d'un psautier du XIII<sup>e</sup> siècle à l'usage de Saint-Pierre de Lille<sup>4</sup>. Vestiges de culte précieux à recueillir.

#### XXIV. LITANIES GANTOISES DU PSAUTIER DE SAINTE WIVINE.

A cette nouvelle série de litanies, tirées pour la plupart de manuscrits du Nord de la France, nous ajoutons un document dont nous n'avons connaissance que depuis peu et qui, par son origine, nous oriente vers la région gantoise. On ne manquera pas de le confronter avec les litanies de Saint-Pierre et de Saint-Bavon que nous avons publiées précédemment sous les nos XIV et XV<sup>5</sup>. Il s'agit de litanies contenues dans un psautier de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, actuellement conservé à la cure d'Orbais en Brabant et qui fut à l'usage de S<sup>te</sup> Wivine.

En attendant l'étude approfondie que Dom Pierre van Aalst, moine d'Affligem, prépare sur ce précieux recueil liturgique, le lecteur peut consulter une courte mais substantielle notice de Dom Germain Morin, parue en 1908 dans les *Mélanges Godefroid Kurth*<sup>6</sup>. D'assez petit format (0<sup>m</sup>,150 × 0,095), en parchemin de

<sup>1</sup> P. 108.

<sup>2</sup> Cf. LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. II, pp. 44 et 47.

<sup>3</sup> *Act. SS.*, Iul. t. VI, p. 311.

<sup>4</sup> LEROQUAIS, *Psautiers*, t. I, p. 187.

<sup>5</sup> *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 272-281.

<sup>6</sup> Tome II (Liège, 1908), p. 139-144 : *Le psautier de Sainte Wivine*. — Nous tenons à remercier Dom van Aalst qui, en nous communiquant le texte des



bonne qualité, aux initiales sobrement rehaussées d'entrelacs bleus, verts et rouges, le manuscrit était autrefois une des reliques insignes du monastère de Grand-Bigard, dont Wivine est la fondatrice. On le trouve mentionné, en second lieu, parmi les objets que Marie-Claire de Cassaignard, la dernière abbesse, confia, le 5 juin 1805, au clergé de l'église du Sablon à Bruxelles : « Item le Psautier dont s'est servie la dite sainte Wivine<sup>1</sup> ». Cette qualification reproduit la note qu'une main du XVIII<sup>e</sup> siècle a inscrite au verso du feuillet de garde : « S<sup>te</sup> Wivine s'est servie de ce seaup-tier (sic) ». On sera d'accord avec Dom Morin, qui estime que la tradition ainsi attestée a pour elle de sérieuses garanties, notamment certaines insertions nécrologiques du calendrier qui se rapportent au milieu où vécut la sainte. La mort de cette dernière s'y trouve marquée à sa date, le 17 décembre : *Ob. Vuivina*.

Nous venons de parler du calendrier. Celui-ci, ainsi que les litanies, reflète le sanctoral de Saint-Bavon de Gand. Nous y relevons, par exemple, la *depositio S. Macharii episcopi* (10 avril), l'*elevatio S. Macharii* (9 mai), la *dedicatio Gandensis aeccliesiae* (10 mai), l'*elevatio S. Landoaldi* (13 juin), l'*elevatio S. Bavonis* (1<sup>er</sup> août), l'*adventus S. Livini mart.* (17 août), la *depositio* et l'octave de S. Bavon (1<sup>er</sup> et 8 octobre), la *passio S. Livini* (12 novembre), etc. Notre psautier a donc été transcrit dans le pays de Gand, et destiné à une communauté de femmes, comme il apparaît clairement dans une oraison qui suit les litanies : *Omnipotens sempiterna Deus, qui facis mirabilia solus, pretende super famulam tuam ill. spiritum gratiae salutaris, etc.*

Cette constatation ne peut manquer d'intéresser les biographes de S<sup>te</sup> Wivine, qui devront élucider les relations que leur héroïne entretenait avec l'abbaye de Saint-Bavon, avant de fonder Grand-Bigard.

Voici maintenant ces litanies, qui se lisent fol. 142 et suivants ; nous omettons le début.

. . . . .

Barnaba

Luca

Marce

Martialis

Omnes sancti Apostoli

litanies du manuscrit d'Orbais, nous autorisa fort obligeamment à la mettre à profit avant même que parût son étude sur l'ensemble du psautier.

<sup>1</sup> G. MORIN, op. c., p. 139.

Omnes sancti Innocentes	Leo
Stephane	Hylari
Line	Martine
Clete	Nicolae
Clemens	Ambrosi
Sixte	Augustine
Calixte	Hieronyme
Corneli	Gregori
Cipriane	Benedicte
Livine	Vedaste
Laurenti	Germane
Vincenti	Wandregisile
Crisogone	Wlframne
Ypolite	Ansberte
Agapite	Guthwale
Magne	Bertolfe
Dionisi c. s. t.	Audomare
Maurici c. s. t.	Bertine
Eustachi c. s. t.	Trudo
Gereon	Winnocce
Victor	Willebrorde
Pantaleon	Arnulfe
Fabiane et Sebastiane	Medarde
Cosma et Damiane	Gildarde
Nicasi c. s. t.	Gislene
Quintini	Omnes sancti confessores
Marcelline	Maria Magdalena
Petre	Martha
Lanberte	Felicitas
Adriane	Perpetua
Foillane	Petronilla
Tiburti	Genovefa
Valeri	Scolastica
Salvi	Agatha
Omnes sancti martyres	Agnes
Bavo .ii.	Cecilia
Landoalde	Lucia
Machari	Eugenia
Amande	Vinciana
Silvester	Landrada

Barbara	Aldegundis
Pharaildis	Margareta
Gerthrudis	Brigida
Walburgis	Iuliana

Chronologiquement, la rédaction de ces litanies — ou du moins leur transcription — se place après celles de Saint-Pierre au Mont-Blandin que nous avons publiées sous le n° XIV et avant celles de Saint-Bavon (n° XV). C'est avec ces dernières qu'il convient de les mettre d'abord en parallèle ; pour ne pas nous répéter, nous nous permettons de renvoyer le lecteur au commentaire que nous avons consacré naguère aux litanies gantoises <sup>1</sup>. Quelques remarques cependant. La légende apostolique de S. Martial était déjà connue à Saint-Bavon : l'évêque de Limoges est invoqué à la suite des évangélistes, avant les martyrs. Parmi ceux-ci, S. Liévin est mis en vedette, aussitôt après les pontifes ; mais Brictius, son jeune compagnon, n'apparaît pas. Adrien, qui suit Lambert et précède Foillan, est un saint du groupe de Wintershoven, serviteur de S. Landoald. S. Bavon, on le comprend, vient en tête chez les confesseurs ; il est suivi de Landoald, de Macaire et d'Amand. L'abbé Florbert n'est pas invoqué. Les SS. Wandrille, Vulfran, Ansbert, Gudwal et Bertulphe, dont les moines de Saint-Pierre possédaient les reliques, ont été groupés. On notera Willibrord et Ghislain. Marie-Magdeleine et Marthe ont la première place dans la série des saintes femmes. S<sup>te</sup> Amelberge, qui occupe parfois ce rang dans d'autres litanies du même monastère, fait défaut ici ; la chose est singulière, car le calendrier la mentionne à sa date, le 10 juillet. Vinciane, Landrade et Pharailde appartiennent exclusivement au sanctoral gantois. Nous relèverons aussi Walburge et Aldegonde.

Avant de clore cette analyse, il n'est pas sans intérêt de signaler, parmi les psautiers conservés en France, deux autres recueils de la même époque qui reflètent l'usage gantois. Ce sont les manuscrits 240 de Chartres et 1553 de Troyes <sup>2</sup>. Ils datent respectivement de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIII<sup>e</sup>. Le premier qui, au XV<sup>e</sup> siècle, fut adapté à la liturgie chartraine,

<sup>1</sup> A l'endroit cité ci-dessus, p. 164, note 5.

<sup>2</sup> V. LEROQUAIS, *Psautiers*, t. I, p. 155 et t. II, p. 248.

contient, en tête, le calendrier de Saint-Bavon et, en queue, de brèves litanies où n'apparaissent que fort peu de noms proprement gantois. Le manuscrit de Troyes n'a pas de calendrier ; dans les litanies, on invoque les SS. Liévin, Amand, Bavon, Macaire, Ansbert, Bertulphe, ainsi que les S<sup>tes</sup> Amelberge, Landrade, Vinciane, Aldegonde, Walburge, Pharaïlde. Ce sont là des personnages dont la réunion indique un rapport évident à l'abbaye de Saint-Bavon, où leur culte était en honneur.

M. C.



## CYRILLE DE SCYTHOPOLIS

### A PROPOS DE LA NOUVELLE ÉDITION DE SES ŒUVRES

Parmi les textes hagiographiques, les ouvrages du moine Cyrille, originaire de Scythopolis en Galilée et contemporain de Justinien, sont d'une valeur toute particulière. Sa Vie de S. Sabas, notamment, a pris place parmi les sources les plus importantes du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. A la différence de la plupart de ses confrères antérieurs aux Bollandistes, cet hagiographe a l'intelligence de l'histoire et le souci de la vérité historique. Dans ces circonstances, il peut paraître étrange que jusqu'ici on ait généralement utilisé les ouvrages principaux de Cyrille — la Vie de S. Sabas et celle de S. Euthyme le Grand — d'après des éditions remontant au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle et faites sur des manuscrits fort mauvais. Plusieurs chapitres de la *Vita Euthymii*, et non les moins intéressants, sont restés inconnus jusqu'en l'année 1912, au cours de laquelle ils furent imprimés pour la première fois d'après un manuscrit du mont Sinai; mais cette édition a paru dans la *Néa Sióv* de Jérusalem et n'était donc pas à la portée de tous. Cette insuffisance criante de notre outillage avait en partie pour cause le fait que S. Euthyme est mort un 20 janvier et S. Sabas un 5 décembre — le premier à une date traitée dans les *Acta Sanctorum* à l'époque où Bollandus venait à peine d'associer Henschenius à son entreprise gigantesque, le dernier à une date que les *Acta Sanctorum* n'atteindront guère de notre vivant.

L'édition que M. Éd. Schwartz vient de publier <sup>1</sup> répond donc à un besoin urgent. Elle est d'autant plus la bienvenue

<sup>1</sup> Ed. SCHWARTZ, *Kyrillos von Skythopolis*. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1939. in-8°, II-415 pp. (= *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, 49. Band, 2. Heft).

qu'elle embrasse les œuvres complètes de Cyrille, non seulement les Vies d'Euthyme (*BHG.* 647-648) et de Sabas (*BHG.* 1608), mais aussi cinq biographies plus courtes et peu importantes en elles-mêmes : à savoir les Vies des SS. Jean l'Hésychaste (*BHG.* 897-898), Cyriaque (*BHG.* 463), Théodose (*BHG.* 1777), Théognius (*BHG.* 1787) et Abramius (*BHG.* 12). Pour la Vie de S. Abramius, dont le texte grec, publié pour la première fois en 1906, est incomplet, M. Schwartz ne reproduit pas la partie qui n'est connue que par une traduction arabe<sup>1</sup>, mais il en donne une analyse critique (p. 247-49).

Pour établir le texte de tout le *corpus Cyrillianum* (p. 3-247), M. Schwartz a délibérément renoncé à consulter tous les manuscrits, mais il en a fait un choix fournissant les garanties suffisantes. Il est vrai que le manuscrit le plus ancien, le *codex Sinaiticus* 494, du IX<sup>e</sup> siècle (contenant les quatre cinquièmes de la *Vita Sabae* ainsi que la *Vita Iohannis Hesychastae* et la *Vita Abraamii*), n'est parvenu à sa connaissance que lorsque la majeure partie de son édition était déjà sous presse ; ce qui est d'autant plus surprenant que ce manuscrit avait fait l'objet de différentes publications. Après s'être aperçu de cette omission, qu'il n'avoue d'ailleurs pas directement, M. Schwartz n'a pas jugé nécessaire de se procurer une reproduction photographique ou tout au moins une copie complète du *Sinaiticus* 494 ; il s'est contenté de la partie imprimée, savoir les deux tiers seulement du manuscrit. Toutefois, des suppléments à l'appareil critique (pp. 250-53 et 320-27) montrent que le texte présenté par M. Schwartz serait presque le même si, en l'établissant, il s'était déjà servi du *Sinait.* 494 dans la mesure où ce manuscrit a été imprimé, et cela suffit pour nous permettre de supposer qu'une utilisation de la partie toujours inédite n'aurait pas donné un résultat différent. Regrettons que M. Schwartz ait renoncé à l'usage plusieurs fois séculaire, logique et pratique, de l'iota souscrit pour le remplacer par l'iota adscrit, innovation dont le lecteur se sent importuné.

Des index très riches (p. 254-313) n'indiquent pas seule-

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 349-56.

ment les endroits où, dans les écrits de Cyrille, des personnes, des localités, des institutions et des *notabilia* de toute espèce sont mentionnés, mais très souvent aussi le contenu des passages en question, de sorte que l'index des personnes est par endroits une vraie prosopographie; celui des mots et des choses donne la traduction explicative de beaucoup de vocables <sup>1</sup>.

Après avoir rendu compte de son travail d'éditeur (p. 317-40), M. Schwartz discute les datations qui se rencontrent dans les ouvrages de Cyrille (p. 340-55). Il s'agit en premier lieu d'un certain nombre de dates fixées d'après l'indiction, ainsi que du rapport qui existe entre elles et les deux dates contradictoires données par Cyrille pour la mort de S. Sabas. En effet, dans la *Vita Sabae*, c. 76 s., p. 182, l. 19-184, l. 2, et la *Vita Ioh. Hes.*, p. 214, l. 4-7, l'hagiographe fournit neuf éléments de datation dont trois correspondent au 5 décembre 531, ce qui est faux, et six au 5 décembre 532, ce qui est exact <sup>2</sup>. Mais d'autres événements sont datés par Cyrille d'après l'intervalle qui les sépare de la mort de Sabas, et chaque fois qu'il date un de ces événements d'après l'indiction également, celle-ci ne s'accorde avec l'intervalle que si la mort du saint est placée en 531. On pouvait croire que le problème avait été résolu en 1899 par l'excellent mémoire de Mgr Fr. Diekamp, *Die origenistischen Streitigkeiten im sechsten Jahrhundert*, p. 11-15. De l'avis général, Diekamp

<sup>1</sup> A la p. 275, la mention de Valère, frère de l'impératrice Eudocie (*Vita Euth.*, c. 30, p. 47, l. 11 s.), et à la p. 311, celle du *χρονσάγγυρον* (*Vita Sabae*, c. 54, p. 145, l. 18) ont été omises. M. SCHWARTZ a corrigé lui-même (p. 411) une faute d'impression qui se trouve à la p. 271. A la p. 287, *i. v. Νικόπολις* (2), il faut ajouter : 121, 16; 122, 14; 212, 15. A la p. 307, *i. v. πρεσβύτερος*, il faut lire 92, 28, au lieu de 92, 20, et à la p. 312, *i. v. πραιώρα*, il faut lire 146, 1, au lieu de 46, 1.

<sup>2</sup> M. SCHWARTZ déclare (p. 354) que dans la *Vita Ioh. Hes.*, p. 214, l. 5, la 24<sup>e</sup> année après que S. Jean l'Hésychaste se fit reclus dans une cellule de la Grande Laure, ne conduit à la date de 532 que si elle est comptée à partir de la 56<sup>e</sup> année de sa vie (8 janvier 509 - 7 janvier 510), et non également à partir de la 2<sup>e</sup> indiction (1<sup>er</sup> sept. 508 - 31 août 509) au cours de laquelle cet événement eut lieu d'après *ibid.*, p. 212, l. 24 s. Mais Jean s'étant fait reclus entre le 8 janvier et le 31 août 509, la 24<sup>e</sup> année en question commence entre les mêmes quantités de l'an 532 et comprend donc le 5 décembre 532 d'après chacun des deux points de départ indiqués par Cyrille.

avait réussi à prouver que toutes les indictions qui se rencontrent dans le récit de Cyrille à partir d'avril 531, donc dès avant la mort de Sabas, sont en retard d'une unité, et que par conséquent les intervalles dont nous venons de parler doivent être ajoutés à la date de 532. Or, voici que M. Schwartz prend le contre-pied de cette opinion : bien qu'il admette lui-même qu'il faut majorer d'une unité l'indiction de laquelle Cyrille date par deux fois la mort de Sabas, il prétend et se fait fort de prouver que les autres dates indictionnelles en question sont exactes, et que par conséquent partout où Cyrille indique l'intervalle entre la mort de Sabas et un événement postérieur, il prend pour point de départ la date erronée de 531. Cependant, en examinant de point en point l'argumentation de M. Schwartz, forcée nous sera de constater qu'il se trompe du tout au tout, et qu'il faut maintenir intégralement les dates établies par Diekamp.

1<sup>o</sup> M. Schwartz convient lui-même (p. 345 s.) que, pour écarter une difficulté à laquelle son système se heurte, il lui faut faire violence au texte de Cyrille, *Vita Theodosii*, p. 241, l. 1, où il supprime en effet, tout simplement, les mots *καὶ δύο μῆνας* de la tradition manuscrite. Ce procédé est inadmissible, ou tout au moins on ne saurait y avoir recours qu'au cas où M. Schwartz aurait prouvé que la chronologie de Diekamp rencontre une difficulté égale ou plus grande encore. Or, elle n'en rencontre aucune, alors que celle de M. Schwartz se heurte à toute une série d'obstacles insurmontables.

2<sup>o</sup> M. Schwartz croit prouver (p. 343) que le voyage que Cyrille fit de Scythopolis à Jérusalem avant de se présenter à S. Jean l'Hésychaste, eut lieu en novembre 542, et que son entrée au couvent de S. Euthyme se place en juillet 543, tandis que les dates auxquelles Diekamp a fixé ces événements, sont respectivement novembre 543 et juillet 544. M. Schwartz ne peut pas nier que d'après la *Vita Ioh. Hes.*, p. 216, l. 8 s., le mois de novembre où Cyrille entreprit son voyage, est celui de la 90<sup>e</sup> année de Jean l'Hésychaste, soit novembre 543 puisque Jean était né le 8 janvier 454 (ibid., p. 201, l. 16-18). Mais comme M. Schwartz veut absolument s'en tenir à novembre 542, il déclare que Cyrille parle ici de la 90<sup>e</sup> année de l'Hésychaste (au lieu de la 89<sup>e</sup>), parce que, d'après M. Schwartz,



la visite qu'il rendit au saint deux ou trois mois plus tard, aurait réellement eu lieu au cours de la 90<sup>e</sup> année de ce dernier ! C'est que la *Vita Ioh. Hes.* donne encore une autre date pour son voyage, celle de la 6<sup>e</sup> indiction (p. 216, l. 9), tout comme elle date son entrée au monastère de S. Euthyme de juillet de la même indiction (p. 217, l. 11 s.), et l'exactitude de ces datations indictionnelles serait prouvée par la *Vita Euth.*, c. 49, p. 71, l. 11 s. 16 s., où le premier des deux événements est daté de la 16<sup>e</sup> année du règne de Justinien. Mais s'il est parfaitement exact que celle-ci commence déjà le 1<sup>er</sup> avril 542, M. Schwartz a cependant prouvé lui-même (p. 348 s.) que Cyrille compte les règnes des différents empereurs à partir du 1<sup>er</sup> janvier de l'année qui suit celle où ils sont montés sur le trône, en égalant la première année impériale au consulat d'avènement <sup>1</sup>. Il va de soi qu'une loi (*Just. nov.* 47) qui en 537 prescrit de dater les documents juridiques d'après les années impériales, comptées à partir du jour de l'avènement, n'avait pas en vue les ouvrages des historiens, et elle n'a empêché ni Victor de Tunnune ni le Syrien qui continua l'Histoire ecclésiastique de Zacharie le Rhéteur jusqu'à l'an 569, d'égaliser la première année du règne de Justi-

<sup>1</sup> J'admets volontiers avec M. SCHWARTZ (p. 350) que Cyrille a utilisé des *consularia*. Les 20 mois pendant lesquels Basiliscus a régné, d'après la *Vita Sabae*, c. 15, p. 98, l. 15 s., se trouvent aussi dans Victor Tonnennensis, *ad a.* 476 (*vigesimo mense*) et dans Théophane, A. M. 5966. Tant Cyrille que Victor de Tunnune racontent la mort de l'empereur Anastase sur la base de la même chronique inconnue, et c'est probablement aussi le cas pour Malalas.

VICTOR TONNENNENSIS, *ad* CYRILLE, *Vita Sabae*, c. MALALAS, p. 409, l. 17-  
a. 518, 1 : 60, p. 162, l. 6-9 : 19 (éd. de Bonn) :

<i>Anastasius imperator intra palatium suum tonitruorum terrore fugatus et coruscationis iaculo percussus in cubiculo, quo absconsus fuerat, moritur....</i>	<i>... βροντῶν καὶ ἀστραπῶν περὶ τὸ παλάτιον ἐντειλουμένων καὶ τὸν βασιλεῦσα Ἀναστάσιον μονώτατον σχεδὸν καταρροσκομένων. ἀδημονοῦντα αὐτὸν καὶ φεύγοντα ἀπὸ τόπων εἰς τόπους· ἐν ἐπὶ τῶν κοιτανίσκων κατέλαβε ἡ ὄρη καὶ θίψασα ἀπέκτεινεν ...</i>	<i>... ἀστραπῆς καὶ βροντῆς γενομένης μεγάλῃς πάντων, θεοηθείς ὁ αὐτὸς βασιλεὺς Ἀναστάσιος ἀπέδωκε τὸ πνεῦμα ...</i>
--	--	--

nien à l'année civile 528 <sup>1</sup>. Par conséquent, la bonne méthode exige d'admettre, à moins que le contraire ne soit prouvé, que Cyrille, qui se sert indubitablement du même système pour les règnes de Léon I<sup>er</sup> et d'Anastase I<sup>er</sup>, s'en sert aussi pour celui de Justinien; de sorte que dans la *Vita Euth.*, c. 49, le mois de novembre de la 16<sup>e</sup> année de Justinien correspond à novembre 543. La preuve du contraire, M. Schwartz s' imagine sans doute l'avoir fournie en déclarant (p. 348) que non seulement dans le passage en litige, mais encore en deux autres endroits — *Vita Sabae*, c. 77, p. 184 *in.*, et *Vita Theodosii*, p. 239 *ex.* — Cyrille compterait les années de Justinien à partir du 1<sup>er</sup> avril 527, jour de son avènement. Mais dans la *Vita Sabae*, c. 77, il s'agit de l'une des deux dates que Cyrille présente simultanément pour la mort de S. Sabas, sans s'apercevoir qu'elles se contredisent; c'est là précisément que réside la difficulté chronologique qui est à la base de toute la discussion. La datation dont la 6<sup>e</sup> année du règne fait partie (p. 184 *in.*) est bien la bonne, mais elle n'en a pas moins été puisée par Cyrille à une source à laquelle il n'a eu recours qu'incidemment, à telle enseigne que, de l'avis de M. Schwartz comme du nôtre, elle est en désaccord manifeste avec plusieurs autres passages contenus dans les ouvrages de Cyrille <sup>2</sup>. Par conséquent, elle ne prouve pas que Cyrille ait abandonné sciemment le système d'après lequel il compte les années des empereurs précédents, ni qu'ailleurs il ne l'applique pas aussi à Justinien. Quant au texte de la *Vita Theod.*, p. 239 *ex.*, M. Schwartz ne s'y réfère que par inadvertance, car il n'y est pas question d'années impériales de Justinien, mais seulement du 22<sup>e</sup> mois de son règne.

3<sup>o</sup> M. Schwartz prétend (p. 343 s.) que l'occupation défini-

<sup>1</sup> VICTOR TONNENNENSIS, *ad a.* 564 ss. (cf. *ad a.* 563 et MOMMSEN, *M. G.*, *Auct. ant.*, XI, 180); G. KRUEGER, dans ZACHARIE RHÉTEUR, trad. AHRENS, p. 379 s., *ad pp.* 248, 13; 252, 17.

<sup>2</sup> D'après nous, c'est le cas toutes les fois que, connaissant l'intervalle entre la mort de Sabas et un autre événement, Cyrille veut dater ce dernier selon l'indiction. D'après M. SCHWARTZ, c'est le cas toutes les fois que l'hagiographe date un événement selon le nombre des années révolues depuis la mort de Sabas (plus haut, p. 171).

tive de la Nouvelle Laure par les anti-origénistes n'a pas eu lieu le 21 février 555, date donnée par Diekamp, mais déjà le 21 février 554. A cet effet, il lui faut présumer arbitrairement que les actes du V<sup>e</sup> concile œcuménique ont été envoyés à Jérusalem *immédiatement* après la dernière séance de ce concile, laquelle se tint le 2 juin 553, et que le synode palestinien qui les entérina s'est rassemblé *immédiatement* après que ces actes furent parvenus au patriarche Eustochius. Mais M. Schwartz fait erreur. L'ordre impérial de rayer des diptyques le nom du pape Vigile fut communiqué au V<sup>e</sup> concile dans sa séance du 26 mai 553 et se trouve inséré dans le procès-verbal de cette séance, mais il n'a pas été publié avant la mi-juillet<sup>1</sup>; ce qui prouve que la publication des actes conciliaires a été différée jusque vers la même date. Sans doute l'empereur avait-il accordé à Vigile un dernier répit, en se réservant de rassembler le concile encore une fois pour revenir sur la décision du 26 mai, au cas où le pape céderait en temps voulu. En outre, il semble ressortir de la *Vita Sabae*, c. 90, p. 199 s., que l'événement daté par M. Schwartz du 21 février 554 est postérieur au tremblement de terre qui se produisit à Constantinople au mois d'août de la même année<sup>2</sup>. Enfin, Cyrille, dans la *Vita Cyriaci*, pp. 232 *in.*, 234 *ex.*, nous apprend que S. Cyriaque se retira pour la dernière fois dans le désert au cours de la 99<sup>e</sup> année de sa vie et qu'il y resta huit ans, pour revenir à la laure de Soukas peu de temps après que les Origénistes eurent été expulsés de la Nouvelle Laure, c'est-à-dire vers l'époque où celle-ci fut occupée par les anti-origénistes. Comme Cyriaque était né le 9 janvier 449 (*ibid.*, p. 23, l. 5 s.), et que son dernier séjour dans le désert a duré huit années bien comptées, et non seulement sept ans et quelques mois (*ibid.*,

<sup>1</sup> MANSI, IX. 367. C'est sans raison valable que Mgr DEVREESE a proposé de remplacer dans ce texte *Iul.* par *Mai* (*Studi e Testi*, t. LVII [1932], p. xxxix, n. 2). Au contraire, il est tout naturel d'admettre qu'il s'agit d'un des cas si fréquents où le mot *data* s'est substitué au mot *proposita*, une partie de la souscription complète étant tombée. Pour le fond, HEFELE, *Conciliengeschichte*, t. II<sup>a</sup> (1875), p. 889 s., avait donc vu juste.

<sup>2</sup> MALALAS, p. 486; M. SCHWARTZ reconnaît lui-même (p. 199, *ad* l. 9 ss.) que ce tremblement de terre est celui dont parle Cyrille.

p. 234, l. 24: *Πληρώσαντος γὰρ αὐτοῦ τὸν ὀκταετῆ χρόνον*), il est évident que son retour à la laure de Soukas et l'occupation de la Nouvelle Laure par les anti-origénistes se placent en 555, et non en 554. C'est sans doute pour échapper à cette conclusion, cependant inévitable, que M. Schwartz prétend (pp. 234 *ad* l. 30 ; 270 *ex.*) que Cyrille date la mort de S. Cyriaque de l'an 556. Mais Cyrille dit tout autre chose, savoir qu'il rendit fréquemment visite à Cyriaque quand ce dernier avait déjà achevé sa 107<sup>e</sup> année (p. 234, l. 28-30), que le saint vieillard avait vécu  $18 + 9 + 10 + 39 + 5 + 5 + 7 + 5 + 8$  (= 106) années avant de rentrer définitivement à la laure de Soukas (p. 234, l. 31-235, l. 7), et qu'il y mourut deux ans plus tard (p. 235, l. 7-9) ; par conséquent, son retour final à la laure de Soukas eut lieu aux premiers mois de 555, puisque c'est le 9 janvier de cette année-là qu'il atteignit l'âge de 106 ans, et sa mort se place vers le commencement de 557. — Il est donc certain que la date du 21 février 555 est exacte.

4<sup>e</sup> M. Schwartz soutient (p. 344 s.) que l'arrivée de l'abbé Conon à Constantinople n'a pas eu lieu en septembre 552, ainsi que le croit Diekamp, mais déjà en septembre 551. On pourrait être tenté de donner raison à M. Schwartz, car il est vrai que, d'après le récit de Cyrille, *Vita Sabae*, c. 89 s., p. 198, l'arrivée de Conon à Constantinople, la mort du patriarche Pierre de Jérusalem et le premier pontificat de son successeur Macaire seraient antérieurs à la date où les billets de convocation furent lancés en vue du V<sup>e</sup> concile œcuménique, et il est certain qu'ils le furent en juillet 552 au plus tard <sup>1</sup>. Mais si l'on y regarde de près, on voit que là encore la date patronnée par M. Schwartz est impossible. Peu de jours après que Conon fut arrivé à Constantinople, le patriarche Pierre mourut à Jérusalem, à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, et les origénistes lui donnèrent un successeur en la personne de Macaire, que l'empereur fit déposer deux mois plus tard, en le remplaçant par Eustochius ; ce dernier fut donc sacré en décembre de la même année <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> DIEKAMP, *Die origenist. Streitigkeiten*, p. 103.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 28.



Or, en été 551, Eustochius était encore grand économe de l'Église d'Alexandrie, lorsque Agathus (ou Agathon), frère du patriarche Apollinaire, qui avait été sacré en juillet 551, arriva en Égypte pour vérifier les comptes de l'Église alexandrine. Au cours de ses investigations, il jugea nécessaire de faire arrêter Eustochius, mais celui-ci parvint à s'évader de la prison et à gagner Constantinople où, après la déposition de Macaire, il fut nommé patriarche de Jérusalem<sup>1</sup>. Il est manifeste que tous ces événements ne peuvent pas s'être produits en trois ou quatre mois, et que par conséquent le mois de décembre où Eustochius fut nommé patriarche de Jérusalem ne peut être que celui de 552. Seule cette dernière date, et non celle de 551, est aussi à inférer d'un passage d'Anastase le Sinaïte, ainsi que Diekamp (l. c., p. 30 s.) le fait remarquer à bon droit. Quant à l'inexactitude commise par Cyrille au sujet de la convocation du V<sup>e</sup> concile œcuménique, Diekamp (l. c., p. 103 s.) l'explique de façon parfaitement satisfaisante.

5° D'après M. Schwartz (p. 345), le deuxième voyage de S. Sabas à Constantinople ne pourrait pas se placer en 531, parce que Justinien accorda à cette occasion aux provinces de Palestine Première et Seconde un dégrèvement pour les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> indictions (530-531 et 531-532) et qu'il serait « insensé » (*sinnlos*) d'admettre qu'il ait pu accorder un dégrèvement pour une indiction en cours. M. Schwartz ignore que l'octroi d'un dégrèvement pour une indiction en cours est directement attesté par Cassiodore, Var. XII, 7 : ... *fiscum quintae decimae indictionis serenitas regalis indulsit... Unde... de praediis, quae tamen cognoveris esse vastata, praesentis indictionis tributa non exigas*. Il est exact que S. Sabas se rendit à Constantinople en avril, et que la troisième et dernière tranche des impôts de la même indiction (qui se payaient *trina illatione*) était payable en mai, de sorte que le dégrèvement ne pouvait plus être accordé avant cette échéance ; mais faut-il rappeler combien les arriérés d'impôt (*reliqua*) étaient importants et fréquents même en temps normal ? La *Vita Sabae*, c. 54, p. 145-47, nous fournit l'exemple d'une contribution due en

<sup>1</sup> Ibid., p. 31 avec la n. 2.

512, sous Anastase I<sup>er</sup>, et dont l'*indulgentia* ne fut accordée que sous Justin I<sup>er</sup> et sous Justinien, en deux étapes. C'est là un état de choses ordinaire ; à plus forte raison nous faut-il admettre qu'en 530-531 les contribuables de Palestine ne se sont acquittés de leur devoir que très imparfaitement, puisque le pays avait été ravagé par les Samaritains depuis 529. D'autre part, il résulte des observations présentées par Kirsten <sup>1</sup> qu'en avril 530, date à laquelle M. Schwartz fixe le départ de Sabas pour Constantinople, la révolte samaritaine était loin d'être terminée, et que Summus, qui paraît avoir été duc de Palestine dès avant que Sabas n'entreprit son voyage, a été nommé à cette charge pour la première fois en 530 *au plus tôt* <sup>2</sup>. Ensuite, nous savons que S. Sabas quitta Constantinople au mois de septembre <sup>3</sup>, et qu'au paravant quelques moines qui l'y avaient accompagné prirent part à des colloques avec des monophysites <sup>4</sup>. Or, ces entretiens, préluant à la célèbre *collatio cum Severianis*, n'ont été possibles que depuis l'été de 531, après que Justinien eut permis aux monophysites exilés de rentrer et qu'il eut invité huit de leurs évêques (dont six participèrent ensuite au colloque officiel de 532) à venir à Constantinople <sup>5</sup>. Enfin, lors de son voyage, S. Sabas s'était fait délivrer une constitution impériale ordonnant à Summus de lui faire verser 1000 sous d'or pour la construction d'un *castrum* <sup>6</sup>. Summus exécuta cet ordre, mais à la fin de 532 la somme se trouvait encore intacte à la Grande Laure <sup>7</sup>. L'ensemble de

<sup>1</sup> *Quaestiones Choricianae* (= *Breslauer philol. Abhandlungen*, t. VII, 2 [1894]), p. 16-18.

<sup>2</sup> CYRILLE, *Vita Sabae*, c. 72, 73, 83, pp. 175, l. 17 ; 178, l. 5 ; 187, l. 29, ne dit pas que Summus était duc, mais voir CHORICIUS, *Laud. Summi*, §§ 11 s., p. 72 FOERSTER et RICHTSTEIG.

<sup>3</sup> CYRILLE, *Vita Sabae*, c. 74, p. 179, l. 10 s.

<sup>4</sup> *Ibid.*, c. 72, p. 176, l. 9.

<sup>5</sup> ZACHARIE RHÉTEUR, VIII, 5, dans *Corpus scr. christ. Orient.*, *Scr. Syri*, sér. III, t. VI, p. 82. Le chiffre de huit évêques est fourni par ÉLIE, *Vita Iohannis ep. Tellae*, *ibid.*, t. XXV, p. 39, dont M. SCHWARTZ (p. 389, n. 1) persiste sans raison à récuser le témoignage.

<sup>6</sup> CYRILLE, *Vita Sabae*, c. 73, p. 178, l. 5-7.

<sup>7</sup> *Ibid.*, c. 83 *in.*, p. 187 *ex.*

cés faits montre à l'évidence que la date de 531, à laquelle Diekamp fixe le voyage de S. Sabas, n'est pas seulement possible, contrairement à ce qu'en dit M. Schwartz, mais encore qu'elle est certaine, celle de 530 étant indubitablement fausse.

Bref, la chronologie proposée par Diekamp résiste à tous les arguments par lesquels M. Schwartz a cru la réfuter, et celle de M. Schwartz doit être rejetée parce qu'elle est incompatible avec différents passages de Cyrille et aussi avec des renseignements fournis par d'autres sources.

Pour montrer dans quelle mesure nos connaissances historiques seraient affectées si M. Schwartz avait réussi à prouver sa chronologie, je donne un tableau comprenant les événements dont il s'agit.

<i>Événement</i>	<i>Vraie date (DIEKAMP)</i>	<i>Date erronée (SCHWARTZ)</i>
Dernier départ de S. Sabas pour Constantinople	avril 531	avril 530
Retour de Sabas en Palestine	sept. 531	sept. 530
Mort de l'abbé Mélitas ; Gélase lui succède	sept. 537	sept. 536
L'édit de Justinien contre Origène est publié à Jérusalem	févr. 543	févr. 542
Cyrille entre en religion	543 (avant nov.)	542 (avril-oct.)
Cyrille se rend à Jérusalem	nov. 543	nov. 542
Dédicace de Sainte-Marie-la-Neuve à Jérusalem	fin de 543	fin de 542
Visite de Cyrille à S. Jean l'Hésychaste	début de 544	début de 543
Cyrille entre au monastère de S. Euthyme	juillet 544	juillet 543
Mort de l'abbé Gélase	oct. 546	oct. 545
L'origéniste Georges s'empare de la Grande Laure ; mort de l'origéniste Nonnus	févr. 547	févr. 546
Georges est chassé de la Grande Laure	sept. 547	sept. 546
Mort de l'abbé Cassien	20 juillet 548	20 juillet 547
Les abbés Conon et Isidore partent pour Constantinople	sept. 552	sept. 551
Mort du patriarche Pierre	oct. 552	oct. 551
Déposition de son successeur Macaire ; sacre d'Eustochius	déc. 552	déc. 551

<i>Événement</i>	<i>Vraie date</i> (DIEKAMP)	<i>Date erronée</i> (SCHWARTZ)
Synode de Jérusalem	fin de 553 ou premiers mois de 554	juin 553
Les origénistes sont expulsés de la Nouvelle Laure	vers l'automne de 554	févr. 554
Des moines orthodoxes occupent la Nouvelle Laure	21 févr. 555	21 févr. 554
S. Cyriaque meurt, deux ans après s'être fixé à la laure de Soukas	début de 557	556
Cyrille passe de la Nouvelle Laure à la Grande Laure.	début de 557	début de 556

M. Schwartz s'est ensuite attaché à situer la matière des biographies cyrilliennes dans l'histoire ecclésiastique des <sup>v</sup>e et <sup>vi</sup>e siècles (p. 355-408). L'exposé concernant S. Euthyme (pp. 358-66, 373 s.) présente de beaucoup la meilleure étude qui jusqu'ici ait été consacrée à ce saint, la seule qui soit rigoureusement scientifique <sup>1</sup>. Les remarques sur la situation religieuse en Palestine au temps de Zénon (p. 366-72) sont très utiles également, bien que l'appréciation des faits soit quelque peu faussée par suite du parti-pris dont M. Schwartz fait preuve dans la plupart de ses travaux d'histoire ecclésiastique et qui est suffisamment connu pour qu'il ne soit pas nécessaire de le discuter plus amplement ici. Le portrait de S. Sabas (p. 374-76) est esquissé de façon très heureuse et, faut-il l'ajouter ? nullement conventionnelle ; mais les pages qui suivent donnent fort dans l'arbitraire, M. Schwartz sacrifiant à son admiration injustifiée pour la politique religieuse de l'empereur Anastase. A la page 382, il oublie qu'au printemps de 512 Marinus n'était pas encore préfet du prétoire, mais seulement *numerarius scrinii Orientis* à la préfecture. Il croit toujours possible (ibid., n. 2) que le personnage qui dans la *Vita Sabae*, c. 53, p. 145, l. 7, est appelé *Προφίλον τοῦ κατὰ Δημόστρονον*, soit Rufin, préfet du prétoire sous Théodose.

<sup>1</sup> Pour la date à laquelle Eudocie se fixa définitivement à Jérusalem, M. SCHWARTZ hésite (p. 363, n. 2) entre 443 et 444. D'après CÉDRÉNIUS, t. I, 601 B, l'événement se place en 443, ainsi que BURV, *Late Roman Empire*, t. I<sup>er</sup> (1923), p. 230 s., n. 5, l'a fait observer.



dose et Arcadius, bien qu'il ait fini par en douter ; en réalité, il s'agit indubitablement d'un autre Rufin, diplomate bien connu <sup>1</sup>, grand favori de Kavadh I<sup>er</sup> <sup>2</sup>, gendre du consul de 498 Jean le Scythe <sup>3</sup>, et frère de Démonstratus ou Timostratus <sup>4</sup>, que nous connaissons également fort bien <sup>5</sup>. Sans raison valable, M. Schwartz rejette (pp. 158 *ad* l. 3-6 ; 386) un renseignement fourni par Cyrille et d'après lequel il semble qu'au printemps de 518 Vitalien <sup>6</sup> avait suffisamment repris vigueur pour être redevenu fort gênant <sup>7</sup>.

Arrivé au règne de Justinien, M. Schwartz a raison de dater de 532 la *collatio cum Severianis* (p. 389), mais il ne fait pas valoir les seules raisons décisives pour lesquelles il faut exclure les années 531 et 533, savoir qu'en 531 le faisant fonction de maître des offices (pendant l'absence prolongée du maître des offices Hermogène) n'était pas Stratégus — qui l'était du temps du colloque <sup>8</sup> — mais Basilide <sup>9</sup>, et que, d'autre part, les porte-parole monophysites, qui étaient arrivés à Constantinople dès avant septembre 531 (voir plus haut, p. 178), n'y restèrent qu'un peu plus d'une année <sup>10</sup>.

A la p. 393, M. Schwartz déclare que Sévère d'Antioche, invité par Justinien à venir dans la capitale, y arriva en hiver

<sup>1</sup> Voir HELM, dans *Archiv für Urkundenforschung*, t. XII (1932), p. 432-34, sous les dates de 502-503, après 518, 530, 531 et 532.

<sup>2</sup> ZACH. RHÉT. IX, 7 ; cf. PROCOPE, *Bell. Pers.*, I, 11, 24.

<sup>3</sup> THÉOPHANE, A. M. 6020, p. 176, l. 12 s. DE BOOR.

<sup>4</sup> PROCOPE, *op. c.*, I, 17, 43 s.

<sup>5</sup> JOSUÉ STYL., ch. 57, 64, 69, 88, 97. THÉOPHANE, A. M. 5998, p. 148, l. 7. NONNOSUS, dans *FHG.*, t. IV, p. 179. ZACH. RHÉT., IX, 1 s., *Corp. scr. christ. Orient.*, *Ser. Syri*, sér. III, t. VI, p. 63, l. 8 s., 31 s. SÉVÈRE D'ANTIOCHE, *The Sixth Book of the Select Letters*, I, 8, t. II, p. 41-44 BROOKS. Cf. aussi JEAN D'ÉPHÈSE, *Hist. eccl. pars tertia*, VI, 5, dans *Corp. scr. christ. Orient.*, *Ser. Syri*, sér. III, t. III, p. 218, l. 20. JEAN D'ÉPIPHANIE, c. 5, dans *FHG.*, t. IV, p. 275. ÉVAGRIUS, V, 10, p. 207, l. 12 BIDEZ et PARMENTIER.

<sup>6</sup> Je montrerai dans mon *Histoire du Bas-Empire*, t. II, ch. IV, que M. SCHWARTZ a probablement tort de considérer ce général comme Goth.

<sup>7</sup> Voir BURY, *Late Roman Empire*, t. I<sup>2</sup>, p. 452.

<sup>8</sup> *Acta concil.*, IV, 2, p. 169, l. 23 SCHWARTZ.

<sup>9</sup> *Chron. pasch.*, p. 620 s. B.

<sup>10</sup> ZACH. RHÉT., IX, 15, p. 196, l. 6 s. AHRENS (*die nicht kurze Zeit eines Jahres*) = *Corp. scr. christ. Orient.*, *Ser. Syri*, sér. III, t. VI, p. 84, l. 16 (*unius anni et amplius*).

534-535. Il est exact que, d'après Jean de Beith-Aphthonia, *P. O.*, t. II, p. 252 s., ce voyage aurait eu lieu en hiver, et que, d'après Zacharie le Rhéteur, IX, 15 *ex.*, Sévère semblerait être venu à Constantinople au cours de la 13<sup>e</sup> indiction (534-535); mais un peu plus loin (ch. 16 *ex.* et 19 *in.*) Zacharie dit seulement que Sévère attendit jusqu'à la 13<sup>e</sup> indiction et partit ensuite pour Constantinople, et qu'il y arriva au cours de la 14<sup>e</sup> indiction. Il convient de retenir cette dernière date et d'admettre que Sévère se mit en route avant la fin de la 13<sup>e</sup> indiction, mais qu'il n'atteignit Constantinople qu'après le commencement de la 14<sup>e</sup>, soit en septembre 535; car, s'il s'y était trouvé dès le 26 juillet de la même année, on comprendrait difficilement qu'il ne parle pas du patriarche Anthime dans sa lettre adressée ce jour-là à Théodose d'Alexandrie<sup>1</sup>. En effet, comme Anthime était manifestement monophysite dès l'été de 535<sup>2</sup>, il n'est pas douteux qu'il eût communiqué avec Sévère dès la même époque si ce dernier s'était déjà trouvé à Constantinople. Force nous est donc d'admettre que Jean de Beith-Aphthonia fait erreur quant à la saison où Sévère entreprit son voyage<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Corp. scr. christ. Orient., Scr. Syri*, sér. II, t. XXXVII, p. 6-22.

<sup>2</sup> MANSI, VIII, 886, 891, 963. Lettre de SÉVÈRE, dans ZACH. RHÉT., IX, 22, *Corp. scr. christ. Orient., Scr. Syri*, sér. III, t. VI, p. 100, l. 25-28. M. SCHWARTZ lui-même (p. 393 avec la n. 7) semble ne pas se dérober à cette évidence. — A la p. 396, M. SCHWARTZ admet qu'à la mi-octobre 535, le pape Agapit avait déjà reçu la plainte des moines par laquelle les agissements monophysites d'Anthime lui furent connus. Ce n'est donc que par inadvertance que M. SCHWARTZ (p. 398, n. 3) suppose qu'Anthime a été gagné au monophysisme par Sévère en hiver 535-536. Il est évident qu'Anthime s'était révélé monophysite plusieurs mois avant le départ du pape pour Constantinople, départ qui doit avoir eu lieu vers décembre 535 (cf. BURY, *Late Roman Empire*, t. II<sup>2</sup> [1923], p. 172, n. 1). Le pape arriva à Constantinople au commencement de mars 536 (ZACH. RHÉT., IX, 19, l. c., p. 94, l. 10 s.); le 13 mars il y ordonna le nouveau patriarche Ménas (voir CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. II [1933], p. 223 s.).

<sup>3</sup> JEAN D'ÉPHÈSE dit quelque part que Sévère resta à Constantinople un an et demi (*Hist. eccl.*, dans *Joannis ep. Eph. comm. de beatis Orient.*, p. 245 *ex.* VAN DOUWEN et LAND), et ailleurs, que son séjour dans la capitale dura deux ans (*Lives of the Eastern Saints*, ch. 48, *P. O.*, t. XVIII, p. 687). Mais si, contrairement à ce qu'en pense M. SCHWARTZ, il n'est pas certain que Sévère ait quitté Constantinople déjà en mars 536 (voir F[ORTESCUE], dans J. MASPERO, *Histoire des patriarches d'Alexandrie* [1923], p. 121, n. 4), on ne peut pas cependant attacher la moindre valeur à ces indications de Jean d'Éphèse; car il

M. Schwartz prétend ensuite (p. 399, avec la n. 4) que les lettres échangées par Anthime, Sévère et Théodose<sup>1</sup>, quand le premier accepta la communion des deux autres et ceux-ci la sienne, sont postérieures au mois de mars 536. En réalité, comme ces lettres étaient secrètes<sup>2</sup> et que, nous venons de le rappeler, Anthime était monophysite dès les premiers mois de son passage au siège de Constantinople, on n'arrive pas à voir pourquoi la correspondance des patriarches, nécessairement postérieure au 26 juillet 535 (voir plus haut), ne se placerait pas à l'automne de la même année, très peu de temps après que Sévère fut arrivé dans la capitale. D'autre part, il est certain que M. Schwartz fait erreur en croyant que les lettres en question ont été écrites après la déposition d'Anthime, car ce dernier y est considéré, par lui-même et par ses correspondants, comme exerçant les fonctions de patriarche, alors qu'au commencement de mars 536 il avait spontanément résigné le patriarcat et que Sévère approuvait explicitement cette démission<sup>3</sup>; par conséquent, celle-ci était valide aux yeux de ses propres coreligionnaires. Et en effet, Anthime n'a plus joué aucun rôle dans l'histoire ecclésiastique de son temps, bien qu'il ait survécu à Théodora dans le refuge où elle l'avait caché<sup>4</sup>. Disons toutefois qu'au sujet des lettres de communion échangées par les trois patriarches, Évagrios semble avoir déjà commis la même erreur que M. Schwartz: d'après Évagrios<sup>5</sup>, Sévère se vanterait, dans sa lettre à Théodose, d'avoir persuadé à Anthime de préférer ses convictions religieuses à son siège patriarcal et de résigner ses fonctions. Le seul passage qui puisse être visé par cette remarque se trouve dans la lettre de Sévère à Anthime<sup>6</sup>: *ipso tempore quo ad sedem throni patriarchatus ecclesiae in*

est singulièrement mal renseigné sur les événements en question, à telle enseigne que d'après lui Anthime aurait été patriarche pendant un nombre considérable d'années (P. O., t. XVIII, p. 685)!

<sup>1</sup> Dans ZACH. RHÉT., IX, 21-26, l. c., pp. 96-117.

<sup>2</sup> Ibid., IX, 23, p. 106, l. 29 - 107, l. 5.

<sup>3</sup> LIBERATUS, c. 21, *Acta concil.*, II, 5, p. 136, l. 11 s. SCHWARTZ; *Lettre de Sévère*, dans ZACH. RHÉT., IX, 20, l. c., p. 96, l. 8 s.

<sup>4</sup> MICHEL SYR., IX, 21, t. II, p. 195 CHABOT.

<sup>5</sup> *Hist. eccl.*, IV, 11, p. 161, l. 2-11 BIDEZ et PARMENTIER.

<sup>6</sup> Dans ZACHARIE RHÉT., IX, 22, p. 100, l. 25-28.

*urbe regia constitutae accessisti, statim propter rectam religionem altitudinem summae sedis contemnere decrevist...* Évagrius doit avoir pensé que ces paroles — dont il ne se souvenait d'ailleurs plus que très vaguement — se rapportaient à la démission d'Anthime. En réalité, Sévère y parle de la façon dont Anthime a commencé sa carrière patriarcale, et non de celle dont il l'a terminée, et rien ne nous empêche d'admettre qu'il le félicite simplement d'être fidèle à sa croyance bien qu'elle lui fasse courir le danger de perdre son siège, ou encore qu'il le loue de n'avoir pas hésité, bien qu'étant patriarche de la capitale, à s'adresser humblement <sup>1</sup> à lui qui n'est que patriarche d'Antioche <sup>2</sup>.

M. Schwartz nie énergiquement (p. 404) qu'en allumant la querelle des Trois Chapitres, Justinien ait espéré ramener les monophysites dans le sein de l'Église ; il veut justifier cette opinion, contraire au témoignage de Libératus, par le traité de l'empereur *πρός τινας γράψαντας καὶ ἐνδιήσαντας Θεόδωρον*, où Justinien déclare que ce n'est pas à cause des monophysites qu'il a condamné les Trois Chapitres, et où il convient que les monophysites n'ont cure de toute cette affaire, bien qu'il prétende tout d'une haleine que la condamnation des Trois Chapitres est un moyen efficace de contrarier la propagande monophysite. La nouvelle édition de l'opuscule, publiée par M. Schwartz dans les *Abhandlungen der Bayerischen Akademie*, Phil.-hist. Abt., N.F., XVIII, ne m'est pas encore accessible ; mais comme il ne peut pas y avoir démontré que le traité n'est pas postérieur de plusieurs années au premier édit contre les Trois Chapitres, les phrases citées par M. Schwartz (p. 404, n. 2) ne prouvent absolument rien quant aux intentions qui animaient l'empereur vers 544 : dans le traité en question, Justinien peut fort bien avoir jugé que les raisins étaient trop verts.

M. Schwartz prétend aussi (p. 407 s.) que Justinien, quand il se décida, vers juin 552, à convoquer le V<sup>e</sup> concile œcumé-

<sup>1</sup> Cf. *ibid.*, IX, 21, p. 100, l. 5-10.

<sup>2</sup> Cf. la lettre de Sévère à Théodose, dans ZACH. RHÉT., IX, 23, l. c., p. 106, l. 26-29, où Sévère souligne que son propre siège est inférieur en rang à celui d'Alexandrie. — Il est évident que *summa sedes* dans sa lettre à Anthime ne peut pas être le siège de Rome.



nique, ne lui aurait pas assigné d'autre tâche que celle de mettre définitivement un terme aux menées origénistes, sur la base de la supplique qui avait été remise à l'empereur par l'abbé Conon, chef des moines orthodoxes de Palestine ; ce n'est que plus tard qu'il aurait résolu de déférer également au concile l'affaire des Trois Chapitres, au mépris des objections présentées par le pape. Mais cette thèse de M. Schwartz est inséparablement liée à sa chronologie fautive qui l'amène à dater du mois de septembre 551 l'arrivée de Conon à Constantinople. Elle est réfutée par le fait même que cet événement ne se place qu'en septembre 552 (voir plus haut, p. 176), soit deux ou trois mois après que les invitations au concile avaient été lancées.

Dans un dernier chapitre (p. 408-415), M. Schwartz a soigneusement rassemblé tous les renseignements qu'on peut puiser dans les ouvrages de Cyrille sur la personne et l'activité littéraire de l'hagiographe ; il les apprécie avec beaucoup de finesse psychologique, et on ne peut que souscrire à ses conclusions. L'opinion courante, d'après laquelle Cyrille serait probablement mort dès 558, n'est pas partagée par M. Schwartz ; elle ne se base en effet que sur un argument *ex silentio* des plus fragiles.

Le caractère assez limité de ses connaissances en matière de droit public et d'histoire administrative du Bas-Empire a toujours été un défaut de l'armure scientifique de M. Schwartz. L'ouvrage dont nous rendons compte n'échappe pas non plus à cette faiblesse (voir aussi plus haut, pp. 176, 181). En parlant de la mesure par laquelle Anastase abolit le *χρονολογικόν*, M. Schwartz (p. 257, i. v. Ἀναστάσιος) semble ignorer la plupart des textes qui se rapportent à cet événement : tout au moins ignore-t-il le passage de la Chronique d'Édesse (§ 74), qui seul donne la date précise du mois de mai 498. Au sujet des *tractatores*, M. Schwartz ne connaît rien de plus récent ni de plus complet (p. 313 s., i. v. τρακταται) que ce que Gelzer en a dit incidemment dans un article paru en 1911 ; il fallait citer les remarques fouillées de W. Ensslin, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopædie*, t. XVII, col. 1317 s. ; t. VI A, col. 1867-72. L'opinion de M. Schwartz (p. 335), d'après laquelle le terme latin de *magister militum* ne pourrait pas être rendu correctement

en grec par *στρατηγός*, mais seulement par *στρατηλάτης*, est fantaisiste ; voir Ensslin, dans *Klio*, t. XXIII (1929), p. 323 s. Enfin, M. Schwartz (p. 351, n. 2) prend *ἀντιγραφεὺς* pour l'équivalent grec de *referendarius* ; il ne sait donc pas que cette opinion de Mommsen a été brillamment réfutée par Bury, dans *Harvard Studies in Classical Philology*, t. XXI (1910), p. 27-29.

Si nous n'avons pas cru pouvoir cacher aux lecteurs les imperfections que nous avons constatées, et parmi lesquelles l'erreur concernant la chronologie de Cyrille est particulièrement grave, nous tenons d'autant plus à souligner avec force l'utilité insigne de l'œuvre accomplie une fois de plus par M. Schwartz en sa double qualité d'éditeur et de commentateur. D'autres peuvent prendre prétexte de leur âge avancé pour opposer des fins de non recevoir aux critiques que leur travail mérite ; ce n'est certes pas le cas pour M. Schwartz dont la magnifique verdeur est comparable à celle d'un S. Euthyme et d'un S. Sabas. Car, dirait Cyrille de Scythopolis, M. Schwartz a publié cette édition commentée à l'âge de 81 ans, 51 ans après avoir publié la première de ses innombrables contributions à l'étude de l'Église ancienne (l'édition du *Discours aux Grecs* de Tatien), et 30 ans après avoir achevé son édition monumentale de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Ajoutons qu'il renvoie déjà, pour les actes du synode constantinopolitain de 536, au t. III de ses *Acta conciliorum oecumenicorum*<sup>1</sup>, ce qui nous permet d'espérer qu'il terminera bientôt cette formidable entreprise grâce à laquelle son nom sera cité plus fréquemment, à l'avenir, que celui de n'importe quel autre philologue de notre temps<sup>2</sup>.

Louvain, avril 1940<sup>3</sup>.

† Ernest STEIN.

<sup>1</sup> Il ne semble pas que ce tome ait déjà paru ; en tout cas il ne se trouve pas encore en Belgique. [Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 313-315].

<sup>2</sup> Note additionnelle. M. Ed. Schwartz est mort le 13 février 1940, sans avoir pu achever le t. IV de ses *Acta conciliorum oecumenicorum*.

<sup>3</sup> Note de la rédaction. Notre savant et regretté collaborateur est décédé, le 25 février 1945, à Fribourg en Suisse, où il s'était réfugié pour échapper aux poursuites de l'envahisseur. — Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 302, note 2.

# SAINT ANTOINE LE JEUNE

ET PÉTRONAS LE VAINQUEUR DES ARABES EN 863

(d'après un texte inédit).

## I. LES TEXTES DÉJÀ PUBLIÉS.

Lorsque parut, en 1907, la Vie de S. Antoine le Jeune <sup>1</sup>, tirée d'un manuscrit grec de Vienne <sup>2</sup>, le meilleur connaisseur n'hésita pas à porter sur elle un jugement des plus favorables : « Cette pièce, entièrement inconnue, assurait le P. Delchaye, est vraiment intéressante <sup>3</sup>. » Et un autre critique, lui faisant écho, écrivait dans la *Byzantinische Zeitschrift* qu'elle méritait de retenir l'attention, parce qu'elle est « parsemée d'anecdotes curieuses et riche en renseignements de valeur <sup>4</sup> ». Le lecteur qui n'a pas le loisir ou le moyen de lire le texte dans l'original pourra du moins, grâce au résumé qui suit, se faire une idée de la marche générale du récit et du genre d'intérêt qu'il présente.

Antoine est né en Palestine, dans la ville de Phossaton <sup>5</sup>, située

<sup>1</sup> BHG. 142. Édition d'A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἐκλογὴ παλαιστίνης καὶ συριακῆς ἀγιολογίας*, Saint-Petersbourg, 1907 (= *Pravoslavnyj palestinskij sbornik*, fasc. 57 ou t. XIX, 3), p. 186-216. Traduction russe de B. Latyšev dans la seconde partie du même fascicule, p. 209-243.

<sup>2</sup> Hist. gr. 31, du x<sup>e</sup> siècle, fol. 1-17. Cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 51 ; A. EHRHARD, *Uebersetzung und Bestand der hagiographischen Literatur der griechischen Kirche*, t. I (1937), p. 394-396. Une copie du ms. de Vienne se trouve dans les *Collectanea Bollandiana* de décembre : Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 8163-69, fol. 2-16<sup>v</sup> ; cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 201.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. XXVII (1908), p. 423.

<sup>4</sup> P. VAN DEN VEN, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XIX (1910), pp. 307, 309. Le même auteur a confronté d'un bout à l'autre l'édition et le manuscrit ; le résultat de cette collation, publié *ibid.*, p. 310-313, permet de corriger les très nombreuses fautes de l'édition. Quand nous aurons à citer le texte de Papadopoulos-Kerameus, nous ne manquerons pas de tenir compte des « emendationes » de M. Van den Ven.

<sup>5</sup> Cette « ville » de Phossaton ne devait être qu'une obscure bourgade. Son

à 19 milles de Jérusalem. Ses parents s'appelaient Photin et Irène (§ 2) et lui avaient donné le nom de Jean<sup>1</sup>. Un ancien chef de brigands, nommé Jean lui aussi, devient moine à Saint-Sabas, puis se retire dans la montagne près de Phossaton et y mène la vie des anachorètes (§§ 3-8). L'enfant prédestiné est attaché au service de l'ermite. Celui-ci lui prédit qu'il quittera la Syrie, sera mis à la tête de plusieurs villes en Romanie et finira par être moine durant quarante années (§ 9). A la mort de sa mère, le futur saint, encore adolescent, va s'établir avec son frère et sa sœur Théodoulé sur la côte méridionale de l'Asie Mineure, à Attalia (§ 10). Il est remarqué par le patrice de la flotte et fait ses preuves sous les ordres du triérarque, jusqu'au jour où l'empereur Michel II (820-829) l'établit gouverneur ἐκ προσώπου<sup>2</sup> du thème des Cibyrrhéotes (§ 11). Après avoir réprimé sévèrement les partisans de l'usurpateur Thomas<sup>3</sup> (§ 12), il se rend auprès du souverain et passe dix mois à Constantinople (§§ 13-14). Rentré au chef-lieu de son gouvernement, il réussit à en écarter une bande de pirates arabes (§§ 15-18). Il songe à se marier, mais l'ermite de Phossaton lui envoie un messenger pour lui rappeler ses prédictions (§§ 19-21). Décidé maintenant à dire adieu au monde, Jean organise un grand banquet, enivre tous ses invités et s'enfuit à leur insu en pleine nuit avec son serviteur Théodore. Tonsurés l'un et l'autre par le stylite prêtre Eustrate<sup>4</sup>, ils revêtent l'habit monastique et prennent les noms d'Antoine et de Sabas (§ 22). Le frère et les amis du fugitif

nom ne figure même pas dans les index du grand ouvrage de N. A. Mědnikov, *Palestina ot zavoevanija eja arabami do krestovyh pohodov po arabskim istočnikam*, en 4 volumes, Saint-Pétersbourg, 1897-1903 (= *Pravoslavnyj palestinskij sbornik*, fasc. 50 ou t. XVII, 2-3).

<sup>1</sup> Ce prénom apparaît aux §§ 9-22, 24, 31.

<sup>2</sup> Cf. M. MITARD, *Note sur la fonction d'ἐκ προσώπου τῶν θεμάτων*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XII (1903), p. 592-594 ; J. B. BURY, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century* (Londres, 1911), p. 46 s. ; V. BENEŠEVIČ, *Die byzantinischen Ranglisten...* revidiert, dans *Byz.-neugriechische Jahrbücher*, t. V (1926), p. 126 s., dernier n° de chaque colonne.

<sup>3</sup> Cf. J. B. BURY, *A History of the Eastern Roman Empire, A. D. 802-867* (Londres, 1912), pp. 84-110, 462-465 ; A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, t. I : *La dynastie d'Amorium*, éd. H. GRÉGOIRE et M. CANARD (Bruxelles, 1935), p. 22-49 : « La révolte de Thomas » ; sur le rôle de notre saint dans cette guerre civile qui est « l'événement central du règne de Michel II » (p. 22), voir la note 5 de la p. 47.

<sup>4</sup> Cf. H. DELEHAYE, *Les saints stylites* (Bruxelles, 1923), p. cxxix.



veulent renverser la colonne du stylite (§ 23), et l'empereur lui-même charge le patrice de la flotte d'aller châtier le gouverneur coupable de désertion ; mais un triple avertissement céleste sauve celui-ci de la potence (§ 24). Avec la bénédiction d'Eustrate, Antoine et son compagnon entreprennent un long voyage à travers l'Anatolie : par Amorium ils gagnent Nicée, où ils vivent en reclus pendant neuf mois. Ayant congédié Sabas, notre moine errant se met en route pour le mont Olympe de Bithynie <sup>1</sup>. Il se fait une cellule d'anachorète à cinq stades environ du monastère des Eunuques et se met sous la direction du saint ermite Jacques, ancien évêque d'Anchialos (§§ 25-30). Accusé d'avoir injustement dépouillé de leurs biens les révoltés de la faction de Thomas, il est obligé de se justifier devant l'empereur Théophile, qui le remet aux mains de Stéphane, son ministre *ἐπὶ τῶν δεήσεων* <sup>2</sup>. Ce fonctionnaire cupide le retient cinq mois dans un curieux régime de captivité mitigée, puis le maltraite d'une manière inhumaine <sup>3</sup> (§§ 31-33). Enfin relâché, le saint ressuscite la fille d'un haut personnage et retourne à sa cellule du Pandémos (§§ 34-35). Son maître Jacques meurt à l'âge de cent vingt ans. La pieuse impératrice Procopia <sup>4</sup> envoie son curateur pour enlever les reliques du vénérable vieillard, mais Antoine obtient que le corps reste enterré au monastère des Eunuques (§§ 36-38). Changeant une nouvelle fois de résidence, notre homme va s'installer au Brilès <sup>5</sup>, près d'une chapelle de Saint-Pantéléémon. Son disciple Sabas l'y rejoint après plusieurs années de séparation (§§ 39-40). L'évêque Paul de Plousias <sup>6</sup>, qui avait

<sup>1</sup> Sur cette célèbre « Montagne des moines », voir la notice du P. Van den Gheyn dans *Act. SS.*, Nov. t. II, 1 (1894), p. 322-325, et le petit volume du P. B. Menthon, missionnaire assomptionniste : *L'Olympe de Bithynie. Ses saints, ses couvents, ses sites* (Paris, 1935).

<sup>2</sup> Cf. BURY, *The Imperial Administrative System*, p. 77 s.

<sup>3</sup> Cet épisode a été résumé, non sans quelques inexactitudes, par M. L. Bréhier dans *Byzantion*, t. I (1924), p. 187 ; cf. VASILIEV-GRÉGOIRE, l. c.

<sup>4</sup> Veuve de Michel Rhangabé et mère du patriarche S. Ignace. Cf. *Vita Ignatii* (BHG. 817) : P. G., t. CV, col. 489, 500.

<sup>5</sup> C'est ainsi qu'il faut lire : *εἰς τὸν Βρίλην*, comme l'a justement remarqué M. Van den Ven, t. c., p. 313. Papadopoulos-Kerameus avait imprimé *Κρίλην*, que M. Bréhier a traduit « Krilia » (*Journal des Savants*, 1916, p. 463), et le P. Menthon « Crile » (*L'Olympe de Bithynie*, p. 154, etc.).

<sup>6</sup> *Prusias ad Hypium*, dans l'Honoriate, jadis appelée Kieros,auj. Üskübi (cf. V. SCHULTZE, *Altchristliche Städte und Landschaften*, t. II, 1, Gütersloh, 1922, p. 233-236), est également désignée sous le nom de Plousias dans la Vie de

souffert la persécution sous les iconoclastes et s'était retiré sur l'Olympe, les invite chaque jour à partager son repas. Un laïc, venu de Sylaiou<sup>1</sup> et reçu à la table du prélat démissionnaire, reconnaît dans le pauvre ermite Antoine l'ancien gouverneur des Cibyrrhéotes (§§ 41-43).

On voudrait savoir la suite, mais l'épisode commencé au folio 16<sup>v</sup> reste inachevé. L'important passage qui se lit au folio 17 ne se rattache pas à ce qui précède, mais constitue la conclusion ou l'épilogue de la Vie d'Antoine. « Au début de ma vie religieuse, écrit le biographe, j'ai eu le bonheur d'accompagner mon père spirituel en visite chez Antoine au couvent de Tous-les-Saints. Il mourut le même jour que son fils en Dieu Pétronas, le 3 des ides de novembre, ayant quitté le monde à l'âge de quarante ans et vécu quarante ans sous le froc, dont vingt-trois en province et dix-sept dans la capitale » (fin du § 43 et § 44).

Où était situé cet ἐναύλισμα τῶν Ἀγίων Πάντων? Qui était

S<sup>te</sup> Marie la Jeune, § 27 (*Act. SS.*, Nov. t. IV, 1925, p. 703), et dans le Synaxaire de Constantinople. Il ne faut pas la confondre, comme l'a fait M. Van den Ven (t. c., p. 308, note 1), avec « Prousa ou Prousius au pied de l'Olympe », c'est-à-dire Brousse, ni non plus avec Kios (voir ci-dessous, p. 191, note 2), qui a porté quelque temps le nom de *Prusias ad mare*. S. Paul de Prousius est honoré le 7 mars ou un des trois jours suivants (*Act. SS.*, Mart. t. I, pp. 789, 866; *Synax. Eccl. CP.*, col. 518, 521, 524; *Comm. marty. rom.*, 1940, p. 88, n° 5).

<sup>1</sup> Il s'agit certainement de Sillyon, ville de Pamphylie, au nord-est d'Attalia, appelée Σόλ(λ)αίου dans le *Synecdemos* d'Hiéroclès, 679, 3 (éd. E. HONIGSMANN, Bruxelles, 1939, p. 29), et dans les textes byzantins. Cf. RUGE, dans *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 2<sup>e</sup> série, t. III, 1 (1927), col. 100 s. Deux passages de la Vie d'Antoine (§§ 24 et 43) semblent indiquer que la résidence du stratège des Cibyrrhéotes était fixée, non à Attalia, mais à Sylaiou. Ceci paraîtra moins étonnant, si l'on se rappelle que Sylaiou remplaçait dès cette époque l'ancienne capitale Pergé comme métropole de la Pamphylie Seconde. Cf. G. PARTHEY, *Hieroclis Synecdemos et Notitiae graecae episcopatum* (Berlin, 1866), pp. 57, 71, 96, 116, 233; P. G., t. CXIII, col. 1130 s.; H. GELZER, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum* (Munich, 1901), p. 550; cf. pp. 541, 570, 598; H. ROTT, *Kleinasiatische Denkmäler aus Pisidien, Pamphylien, Kappadokien und Lykien*, Leipzig, 1908 (= *Studien über christliche Denkmäler*, N. F., 5-6), p. 54-56. A lire les §§ 17 et 18, on croirait que la petite ville (μικρά πόλις) était située au bord de la mer; ce qui ne correspond guère à la place que les archéologues lui assignent à l'intérieur des terres. Mais Théophane le Chronographe semble aussi faire de Sylaiou un port de mer, puisqu'il rapporte qu'une flotte arabe fut brisée par la tempête ἐπὶ τὰ μέρη τοῦ Συλλαίου (éd. C. DE BOOR, p. 354).

Pétronas et comment Antoine était-il entré en relations avec lui? En quelles circonstances l'ermite avait-il abandonné l'Olympe pour venir résider à Constantinople et comment avait-il employé les dix-sept années qu'il passa dans la ville? Autant de questions qui se posent inéluctablement à l'esprit du lecteur et que la Vie, telle qu'elle nous est parvenue dans le manuscrit de Vienne, laisse sans réponse. Il faut donc admettre, entre les folios 16 et 17, une lacune considérable. Seul un éditeur aussi pressé que Papadopoulos-Kerameus a pu ne pas s'en apercevoir.

Pour réduire un peu l'étendue de cette regrettable lacune, on ne disposait jusqu'à présent que d'un extrait de quelques pages inséré au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle par le moine Paul Évergétinos au livre I<sup>er</sup> de son grand recueil ascétique *Συναγωγή τῶν θεοφθόγγων ῥημάτων καὶ διδασκαλιῶν τῶν θεοφόρων καὶ ἁγίων πατέρων*<sup>1</sup>. On y voit S. Antoine renoncer après de longues années de lutte ascétique à l'indépendance de la vie d'anachorète pour s'astreindre à l'obéissance dans un *κοινόβιον* de Kios en Bithynie<sup>2</sup>. L'abbé Ignace, qui avait fondé lui-même le monastère, soumet le nouveau venu à de rudes «expériences»: il l'exerce aux emplois les plus fatigants et les plus rebutants sans lui accorder aucun des soulagements les plus indispensables; enfin il ne l'admet au régime commun qu'après avoir exigé de lui la preuve de son absolue et persévérante docilité.

Ces quelques paragraphes que Paul Évergétinos a copiés *ἐν τῷ βίῳ τοῦ ἁγίου Ἀντωνίου τοῦ νέου τοῦ ἐπὶ τῶν εἰκονομάχων* se rapportent incontestablement à notre S. Antoine<sup>3</sup>. La phrase d'introduction rappelle en termes exprès la carrière de gouverneur

<sup>1</sup> Aux deux éditions de Venise, 1783, et d'Athènes, 1900, signalées dans la *BHG.*, p. 202, i. v. *Patrum Vitae*, n° 12, il faut ajouter celles de Constantinople, 1861, et d'Athènes, 1901. Cf. J. PARGOIRE, dans les *Échos d'Orient*, t. X (1907), p. 260. L'extrait de la Vie de S. Antoine le Jeune fait partie du chapitre ou *ὑπόθεσις* 33 («Sur l'obéissance due au supérieur, même quand ses ordres sont durs et pénibles»). Il est divisé en 8 paragraphes (éd. de 1900, p. 124-126).

<sup>2</sup> Kios, en latin *Cius*, auj. Gemlik ou Ghemlek, au fond du golfe de Mudania, était située à l'embouchure du Kianos dans la Propontide. Elle servait de port à toute la région de Nicée (cf. V. SCHULTZE, *Altchristliche Städte und Landschaften*, t. II, 1, p. 327-329).

<sup>3</sup> Papadopoulos-Kerameus l'avait déjà reconnu (t. c., p. viii). Dans une étude sur *Les Vies de saints byzantines des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles* (en russe), Chr. Loparev examine le cas plus à loisir et conclut que l'identité des deux Antoine est vraisemblable au plus haut chef (*Vizantijskij Vremennik*, t. XVIII, 1913, p. 109). Cf. L. BRÉHIER, *Journal des Savants*, l. c.

qu'il avait parcourue avant d'embrasser la vie monastique : ἐξ ἀρχοντικῆς ἀξίας τῇ μοναδικῇ προσελθὼν πολιτείᾳ. Plus loin, il est question des longues années qu'il avait passées « dans le désert » (§ 6), c'est-à-dire comme ermite au mont Olympe. Une allusion encore plus caractéristique est faite à l'évêque Paul (assurément celui de Plousias), qui l'avait engagé à porter des sandales (§ 5).

Pourtant, les Pères Delehaye<sup>1</sup> et Grumel<sup>2</sup> ont cru devoir distinguer deux Antoine le Jeune, qui auraient vécu tous deux au ix<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, mais dont l'un (celui de Papadopoulos-Kerameus) serait fêté le 11 novembre<sup>4</sup> et l'autre (celui d'Évergétinos), le 1<sup>er</sup> décembre<sup>5</sup>. En réalité, il s'agit d'un seul et même personnage,

<sup>1</sup> BHG, 142 et 143. La Vie de S. Antoine mentionnée sous ce dernier numéro comme publiée en appendice dans l'Acolouthie de S. Christodule (Venise, 1755) ne diffère de l'extrait d'Évergétinos que par un bref épilogue, d'allure récente et dépourvu d'intérêt. Même épilogue dans le ms. 18 du Séminaire théologique d'Athènes (xviii<sup>e</sup> siècle; cf. *Ἀνάπλασις*, 1935, p. 347). D'autres mss. récents (par ex. Dionysiou 259, Lavra K 125 et Vatopédi 617) contiennent aussi l'extrait d'Évergétinos, mais sans l'épilogue.

<sup>2</sup> *Lexikon für Theologie und Kirche*, t. I (1930), col. 516.

<sup>3</sup> Le second serait mort vers 840.

<sup>4</sup> Deux ouvrages seulement, à notre connaissance, marquent la fête au 11 novembre : 1<sup>o</sup> *L'Annus ecclesiasticus graeco-slavicus* de J. Martinov (Bruxelles, 1863), p. 275 : *Antonii Iunioris et Iacobi eremitarum*. Mais cette notice provient, comme l'indique la note, de la description de notre ms. V de la Vie d'Antoine dans les catalogues de Lambecius-Kollar. 2<sup>o</sup> Les *Polnyj mėsjačeslov vostoka* de l'archimandrite Serge, t. II (Moscou, 1876), p. 301, qui semblent dépendre en ce point de Martinov. Nous y reviendrons dans le prochain volume des *Acta SS.*

<sup>5</sup> La date du 1<sup>er</sup> décembre ne se trouve pas dans Évergétinos. Elle provient des livres liturgiques grecs, tels que les mss. grec II 115 de San Marco à Venise, du xi<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> s. (cf. EHRHARD, op. c., t. I, p. 395, note 1), et 390 de la Bibliothèque synodale de Moscou, écrit en 1295 (VLADIMIR, n<sup>o</sup> 354, p. 528; cf. SERGE, t. c., p. 318). Elle devait se lire aussi dans le Ménée (non identifié) qui a servi de source au « ménologe de Sirlet », où S. Antoine est annoncé le 1<sup>er</sup> décembre après les SS. Nahum, Philarète et Ananie d'Arbèle : *Eodem die commemoratio SS. Antonii Iunioris et Onesimi archiepiscopi Ephesi* (H. CANISIUS-J. BASNAGE, *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum et historicorum*, t. III, p. 493). Notre saint ne figure pas dans le Synaxaire de Constantinople ni dans les ménées imprimés à Venise à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Par contre, sa fête est indiquée au 1<sup>er</sup> décembre dans le *Συναξαριστής* de Nicodème l'Hagiorite et dans le *Μέγας συναξαριστής* de G. Doukakis, avec un éloge en deux vers iambiques, mais sans synaxaire; en note, on peut lire un résumé en grec vulgaire des passages de la Vie d'Antoine cités par Évergétinos. Dans le *Μηναῖον τοῦ Δεκεμβρίου*, édité par G. S. Géglié à Athènes en 1904, on lit simplement : *Τῇ αὐ-*



mort à la première de ces dates et fêté à la seconde. Il suffit pour s'en assurer d'examiner attentivement le manuscrit de Vienne : le décès du saint y est marqué au 11 novembre, mais sa Vie est placée tout juste avant celle de S<sup>te</sup> Barbe, qui porte la rubrique *μηνὶ τῷ αὐτῷ δ'* (4 décembre); elle était donc assignée à l'un des trois premiers jours de décembre<sup>1</sup>. La distance de vingt jours qui sépare l'anniversaire de la commémoration liturgique pose un problème auquel nous ne voyons pas de solution satisfaisante<sup>2</sup>. Mais elle ne suffit pas à justifier le dédoublement de S. Antoine le Jeune.

## II. LE TEXTE INÉDIT.

Dorénavant le maigre appoint fourni par Évergétinos ne sera plus le seul qui permette de suppléer aux feuillets disparus du manuscrit de Vienne, considéré jusqu'ici comme l'unique témoin de la Vie de S. Antoine<sup>3</sup>. En effet, nous avons eu la bonne fortune de découvrir un second témoin, indépendant du premier, dans le codex Suppl. 534 de la Bibliothèque nationale d'Athènes, enlevé par les Bulgares au monastère du Prodrome, à Serrès, en Macédoine, et restitué à la Grèce par le traité de Neuilly<sup>4</sup>.

Ce nouveau manuscrit, copié au xii<sup>e</sup> siècle, n'est pas complet non plus, il s'en faut de beaucoup. Il n'a conservé que les neuf

*τῇ ἡμέρᾳ* (1<sup>re</sup> décembre) *μνήμη τοῦ ἁγίου Ἀντωνίου τοῦ νέου* (p. 4). Nous n'avons rencontré S. Antoine le Jeune dans le calendrier d'aucun des *typica* édités ou analysés par A. DMITRIEVSKIJ, *Opisanie liturgiĭeskikh rukopisej*, t. I et III, 1 (Kiev, 1895 et 1917).

<sup>1</sup> La remarque est d'Ehrhard, t. c., p. 395, note 1. Elle avait déjà été faite par l'ancien bollandiste qui mit une courte préface à la copie du ms. de Vienne (Bruxelles, Bibl. royale, ms. 8163-69, fol. 1).

<sup>2</sup> Voir cependant ci-dessous, p. 204 s.

<sup>3</sup> Le *Βλός τοῦ ἐπὶ τῶν εἰκονομάχων ἀσκήσαντος Ἀντωνίου τοῦ νέου* qui remplit les fol. 61-70 du ms. 307 de Jérusalem, écrit en 1799 (A. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ-KERAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. II, p. 431), n'est apparemment qu'une copie des chapitres de la Vie conservés par Paul Évergétinos.

<sup>4</sup> Classé sous le n° 36 parmi les mss. sur parchemin de première grandeur de la bibliothèque monastique de Serrès, il a été décrit par le hiérodidascales Christophore dans un catalogue qui fut publié, en 1921, par Mgr Germain, métropolitain de Séleucie (*Νέος Ποιμὴν*, t. III, p. 333 s.). Cf. EHRHARD, op. c., t. II (1938), p. 481 s. Il s'agit d'un ms. du ménologe métaphrastique de décembre, mais entrelardé d'un bon nombre de textes étrangers au recueil original.

derniers feuillets d'un texte qui en couvrait probablement quarante-et-un<sup>1</sup>. Mais, à part la conclusion, qui est identique à celle du manuscrit de Vienne, tous les chapitres qui s'y trouvent encore et que nous publions ci-après sont rigoureusement inédits. À cet intérêt d'ordre littéraire s'ajoute un intérêt historique beaucoup plus important. Le codex d'Athènes vient, comme à point nommé, résoudre les énigmes qui avaient surgi tantôt devant notre esprit. De plus, il nous met en mesure de corriger et de préciser la chronologie d'une existence des plus mouvementées. Enfin, il nous apprend pas mal de choses entièrement neuves sur la conversion et la mort de l'illustre général byzantin qui vainquit les Arabes en 863. Mais avant d'étudier en détail les questions de date et l'épisode capital où intervient Pétronas, il nous faut présenter au lecteur un sommaire du nouveau document.

§ 1. « Notre saint père Ignace » quitte son monastère (sans doute celui de Kios en Bithynie qu'Évergétinos nous a fait connaître). Il va se cacher près du fleuve Blanc et y meurt.

§ 2. Antoine retourne au Pandémos et y reprend sa vie d'anachorète jusqu'à la mort de l'empereur Théophile (842).

§ 3. L'Orthodoxie est rétablie et les confesseurs de la foi peuvent enfin rentrer dans leurs couvents. Mais une tourmente plus redoutable est annoncée à Antoine pour un avenir prochain.

§ 4. Antoine va faire ses adieux aux « frères » du monastère des Eunuques. Il est reçu dans la communauté de l'higoumène Macaire *εις τὸ Ἡράκλειον*.

§ 5. Il veut retourner « au désert », mais est envoyé par son supérieur au métouchion de Tous-les-Saints, à Constantinople.

§ 6. Il y trouve le calme et la solitude qu'il rêvait et continue à suivre les conseils de son ancien maître, le grand Jacques (l'ancien évêque d'Anchialos).

§ 7. Après sept ans de réclusion absolue, il consent à recevoir des visites ; parfois même il se rend chez d'autres solitaires.

§ 8. Il réconforte le moine Éphrem, qui était dangereusement tenté.

§ 9. Il libère un enfant possédé du démon.

<sup>1</sup> Voir ci-dessous, p. 209 s. Nous disons « probablement », parce qu'il n'est pas tout à fait certain que la Vie d'Antoine était le premier texte du volume et remplissait à elle seule les quatre cahiers perdus.

§ 10. Le patrice Pétronas, frère de l'impératrice Théodora, atteint d'une maladie très grave, se fait soigner à la « clinique » des Saints-Cosme-et-Damien. Le moine Éphrem lui amène Antoine, qui lui rend le sommeil.

§ 11. Pétronas découvre à Antoine les secrets de son âme et lui demande la tonsure monastique. Le saint lui recommande de servir Dieu dans le monde et lui obtient la guérison.

§ 12. Il lui annonce que son fils malade sera bientôt rétabli.

§ 13. Il supplie la Vierge de lui accorder l'âme de Pétronas. Un mouvement de l'icone lui fait connaître que sa prière est exaucée.

§ 14. Deux armées arabes étant entrées en territoire byzantin, l'empereur Michel III ordonne à Pétronas, stratège du thème des Thracésiens, d'en repousser prudemment les avant-gardes, mais d'éviter le combat. Antoine part pour Éphèse et rejoint son fils spirituel, qui le conduit au fort de Plateia Pétra.

§ 15. Sur le conseil d'Antoine, qui lui prédit une victoire éclatante, Pétronas engage la bataille et inflige à ses ennemis une défaite mémorable. Leur chef Ambros lui-même est tué dans la mêlée. Le vainqueur est reçu en triomphe dans la capitale.

§ 16. Ne voulant plus se séparer de l'homme de Dieu, Pétronas lui donne l'hospitalité dans sa propre maison.

§ 17. Agé de quatre-vingts ans, Antoine tombe malade et se retire au monastère du diacre Léon. Pétronas ne veut pas lui survivre.

§ 18. Obligé à son tour de s'aliter, il meurt le même jour et à la même heure que son « père en Dieu ».

§ 19. L'auteur indique sa source principale : le témoignage du moine Jacques, qu'Antoine avait reçu encore enfant au métochion de Tous-les-Saints et dont il avait surveillé de très près la formation religieuse.

§ 20. Conclusion (voir ci-dessus le résumé du dernier chapitre du manuscrit de Vienne).

### III. CHRONOLOGIE.

Pour établir la chronologie de la vie de S. Antoine, il faut évidemment partir des dates fournies par le synchronisme d'événements bien connus dans l'histoire de Byzance. Telles sont : 1° la promotion de Jean — le futur saint s'appelait encore de ce nom — à l'office de gouverneur ἐκ προσώπου du thème des Cibyrrhéotes,

au début du règne de Michel II, donc en 821 ou 822 ; 2<sup>o</sup> la campagne contre le prétendant Thomas en 821-823 ; 3<sup>o</sup> la captivité d'Antoine à Constantinople peu après l'avènement de Théophile, soit en 829 ou 830 ; 4<sup>o</sup> son admission au monastère d'Héraclion, au lendemain du rétablissement de l'Orthodoxie, en 843 ; enfin, 5<sup>o</sup> la victoire de Pétronas sur les Arabes, le 3 septembre 863.

Grâce à l'épilogue de la Vie, nous savons qu'Antoine mourut le 11 novembre, en même temps que Pétronas et à l'âge de 80 ans, après 40 ans de vie religieuse, dont 17 passés à Constantinople. Rien, évidemment, ne garantit la rigoureuse exactitude de ces chiffres, mais rien non plus ne nous force à douter de leur vérité au moins approximative<sup>1</sup>. Il suffirait donc de fixer l'année de la mort d'Antoine (ou de celle de Pétronas, ce qui revient au même), pour être en mesure de dater les principales étapes de la carrière du saint.

Or il semble bien que Pétronas ne survécut pas longtemps à sa victoire de Poson (3 septembre 863). Cédrenus et Zonaras l'affirment nettement : *μετὰ μικρόν δὲ καὶ ἀπεβίω*, écrit le premier<sup>2</sup> ; *μετὰ βραχὺ... ἀπέτισε τὸ χροῶν*, lisons-nous dans le second<sup>3</sup>. Il est vrai que ces deux expressions sont assez imprécises. Mais elles ne peuvent s'entendre d'une période de plus de deux ou trois ans. En effet, dès le 21 avril 866, quand le César Bardas périt assassiné, son frère Pétronas ne devait plus être de ce monde, puisque aucun des chroniqueurs ne le mentionne à cette occasion<sup>4</sup>. Pétronas serait donc mort en 863, 864 ou 865.

<sup>1</sup> Deux données seulement pourraient sembler suspectes : 1<sup>o</sup> La simultanéité de la mort des deux héros. Mais s'ils sont morts le même jour, ce qui n'est pas invraisemblable, notamment en temps d'épidémie, le reste n'est qu'exagération de style. D'ailleurs ce détail du décès simultané de Pétronas et de son père spirituel avait apparemment frappé l'imagination des contemporains, puisqu'il nous a été rapporté également par le Continuateur de Théophane (voir ci-après, p. 201). 2<sup>o</sup> La division de la vie d'Antoine en deux tranches de même longueur : quarante années passées dans le siècle et quarante dans la vie religieuse. Mais on remarquera que la seconde tranche est subdivisée en deux périodes inégales de vingt-trois et de dix-sept ans. Si l'auteur en avait pris à son aise avec les chiffres, n'aurait-il pas cédé à la tentation d'équilibrer ces deux périodes en les faisant durer l'une et l'autre exactement vingt ans ?

<sup>2</sup> Éd. I. BEKKER, t. II, p. 165.

<sup>3</sup> XVI, III, 29 ; éd. Th. BUETTNER-WOBST, t. III, p. 397.

<sup>4</sup> Le patrice Pétronas qui assista aux séances du concile de Constantinople en 869-870 (MANSI, t. XVI, col. 309 ; cf. col. 18, 37, etc.) doit être un homonyme



Mais les deux premières de ces dates doivent être écartées, parce qu'elles nous obligeraient à placer la conversion et la tonsure d'Antoine soit en 823 soit en 824. Or, il n'a pu partir pour Constantinople qu'après le retour de Michel II dans sa capitale (fin de février ou début de mars 824)<sup>1</sup>, et il y resta dix mois entiers<sup>2</sup>. A peine rentré chez lui, il eut quarante jours pour se préparer à la descente des pirates sarrasins<sup>3</sup>. Ce qui nous mène certainement au début et peut-être à la fin de l'automne de 824, trop tard sans doute pour laisser au gouverneur le temps de reprendre en main l'administration de son thème, d'hésiter entre le célibat et le mariage, de se choisir une fiancée et de tout arranger en vue de ses noces avant la fin de cette même année 824.

Pour tenir compte de tous les éléments chronologiques fournis par le biographe, il semble donc nécessaire d'admettre qu'Antoine a quitté le monde en 825 et qu'il est mort en 865. D'où il suit que sa naissance doit avoir eu lieu en 785 et qu'il fut envoyé par l'higoumène Macaire au métochion de Tous-les-Saints, à Constantinople<sup>4</sup>, en 848. Tous ces résultats s'accordent parfaitement et nous permettent de dresser un sommaire assez précis de la vie et des déplacements du saint homme.

785. Antoine naît à Phossaton en Palestine.

Vers 800<sup>5</sup>. Il va s'établir à Attalia en Pamphylie.

821 ou 822. Il est nommé par Michel II gouverneur ἐκ προσώπου du thème des Cibyrrhéotes.

plus jeune ; il figure à l'avant-dernier rang des patrices et ne porte pas le titre de magistre, qui fut conféré à notre Pétronas après la victoire de Poson (GÉNÉSIS, I. IV, éd. C. LACHMANN, p. 97).

<sup>1</sup> Après l'exécution du prétendant Thomas (mi-octobre 823), Michel II continua la lutte contre ses partisans. Une catéchèse de S. Théodore Studite semble indiquer qu'il ne rentra pas en ville avant l'époque des semailles (cf. Ch. VAN DE VORST, dans *Anal. Boll.*, t. XXXIII, 1914, p. 49-51).

<sup>2</sup> V, §§ 13-14. Nous désignons par le sigle V le texte du ms. de Vienne édité par Papadopoulos-Kerameus, par E l'extrait de la Vie d'Antoine sauvé par Évêgétinos, et par A le ms. d'Athènes publié ci-après.

<sup>3</sup> V, §§ 15-17.

<sup>4</sup> A, § 5 ; ci-dessous, p. 213.

<sup>5</sup> Ou 810, si l'on donne, avec Loparev (t. c., p. 120), au mot ἐφηβος (V, § 10) le sens de « jeune homme de 25 ans ». Si la Vie d'Antoine n'indiquait formellement (ibid.) comme cause de son départ la mort de sa mère et le remariage de son père, on serait tenté de retarder son exode et celui de ses nombreux compagnons (σὺν ἑτέροις πλείοσι χριστιανοῖς) jusqu'en 813 : à cette date, une multitude de moines et de laïques de Palestine et de Syrie s'enfuirent en Chypre et de là à Constantinople pour échapper aux sévices que leur infligeaient les

822-823. Il sévit contre les partisans de Thomas († oct. 823).

823-824. Il passe dix mois dans la capitale.

824. Il rentre dans son thème et se débarrasse des corsaires arabes.

825. A la veille de se marier, il quitte le monde et s'initie à la vie ascétique sous la direction du stylite Eustrate.

... Après un certain temps (*χρόνον ικανόν*), il se rend à Nicée et y reste neuf mois enfermé dans une cellule de reclus. Il s'installe au mont Olympe, à proximité du monastère des Eunuques.

829 ou 830. Au début du règne de Théophile, Antoine, accusé auprès de l'empereur, reste cinq mois prisonnier à Constantinople. Il revient ensuite à son ermitage du Pandémios sur l'Olympe.

... Après la mort de son maître l'ancien évêque d'Anchialos, il se transporte au Brilès, près d'un sanctuaire de S. Pantéléémon. L'évêque Paul de Plousias, retiré non loin de là, l'invite régulièrement à sa table.

[*Lacune entre V et E.*]

... Antoine devient cénobite au monastère de Kios en Bithynie.

[*Lacune entre E et A.*]

... L'abbé Ignace étant mort, Antoine retourne au Pandémios.

843. Après le rétablissement de l'Orthodoxie, il descend à Héraclion, où il est reçu dans le *κοινόβιον* de l'higoumène Macaire.

848. Il passe de là au métochion de Tous-les-Saints, à Constantinople.

855. Il sort de son rigoureux isolement.

... Il convertit Pétronas.

863. Il l'engage à attaquer les Arabes et lui prédit la grande victoire de Poson (3 septembre).

864. Il va résider dans la demeure de Pétronas.

865. Il se retire au monastère du diacre Léon et y meurt le 11 novembre à la même heure que Pétronas.

Ainsi donc, grâce au nouveau texte que nous versons au dossier de S. Antoine le Jeune, il n'est désormais plus permis de dire, avec Papadopoulos-Kerameus, que notre anachorète « fleurit » au premier quart du ix<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, ni, avec M. Van den Ven, qu'il vécut sous

Arabes durant l'anarchie qui suivit la mort d'Hārūn al-Rašīd (THÉOPHANE, éd. DE BOOR, p. 499 ; cf. S. VAILHÉ, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. VI, 1901, pp. 325 s., 330 s.).

<sup>1</sup> T. c., p. viii.

Michel II et Théophile<sup>1</sup>, ni enfin, avec le P. Delehaye, qu'il mourut vers 840<sup>2</sup>, puisque sa vieillesse s'est prolongée jusqu'aux dernières années du règne de Michel III<sup>3</sup>.

#### IV. LE STRATÈGE PÉTRONAS.

On aura remarqué l'importance du rôle attribué à Pétronas dans la dernière partie de la Vie de S. Antoine. A partir du § 10, ce personnage occupe le premier plan du récit, et le biographe ne nous parle pour ainsi dire plus de son héros qu'en fonction du patrice devenu son fils spirituel. Les épithètes laudatives qu'il lui décerne montrent en quelle estime il le tient : il l'appelle *μακάριος, πανεύφημος, ἀείμνηστος, φιλόχριστος, πανευκλεέστατος, χριστόφρων, μεγαλοπρεπέστατος, τρισμακάριος*, enfin *πανευδαίμων καὶ θεόσωστος*. Il n'ignore pourtant pas les désordres de sa vie antérieure ; il y fait même une allusion fort nette, bien que conçue en termes généraux : « Jusque là (Pétronas) n'avait pas marché en toute pureté au milieu des succès de la vie ; comme un esclave il s'était courbé sous la tyrannie du plaisir. » Mais dès qu'il entre en contact avec notre saint, le frère de l'impératrice Théodora et du César Bardas est transformé en un autre homme ; il devient un chrétien exemplaire, désireux même de renoncer au siècle et de consacrer le reste de ses jours au service de Dieu. Pareil revirement n'était sans doute pas aussi inouï à Byzance qu'on serait tenté de le croire<sup>4</sup>. N'empêche que, sur ce point de la conversion subite et totale de Pétronas, on serait heureux de voir quelque autre document confirmer le témoignage de l'hagiographe. D'autant plus

<sup>1</sup> T. c., p. 307.

<sup>2</sup> BHG., p. 21.

<sup>3</sup> Les arguments invoqués par Loparev (t. c., p. 120-123) pour fixer la date de la mort d'Antoine au 11 novembre 866 n'ont qu'une valeur approximative. Partant de ce fait qu'Antoine quitta le monde entre la fin de la révolte de Thomas (823) et l'avènement de Théophile (829), Loparev place en 826, c'est-à-dire à égale distance des deux termes indiqués, la retraite du gouverneur converti. Cette date ainsi acquise, il en déduit deux autres, celle de la naissance et celle de la mort d'Antoine par la simple soustraction ou addition de 40 années.

<sup>4</sup> Comparer, par exemple, la guérison du patrice Manuel par S. Nicolas Studite (P.G., t. CV, col. 916 cd). Le malade se croit sur le point de mourir et demande au saint l'habit monastique. Nicolas lui refuse cette faveur, parce qu'il va guérir et reprendre ses hautes fonctions ; mais plus tard, à la veille de sa mort, Manuel recevra la tonsure. Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 146 s.

que les garants qu'il invoque ici sont désignés par une formule extrêmement vague : *οἱ εἰδότες*, « les gens bien au courant » (§ 10), et qu'il sent le besoin d'insister sur leur accord unanime : *συνφωνῶς καὶ ὁμαλῶς ἐξηγήσαντο* <sup>1</sup>. Mais toutes les sources encore accessibles sont muettes à ce sujet.

Tout au plus pourrait-on rapprocher du passage qui nous intéresse les quelques lignes où le biographe des SS. David, Syméon et Georges de Mytilène <sup>2</sup> raconte l'entretien que Pétronas aurait eu avec l'évêque Georges, récemment consacré par le patriarche S. Méthode. Le propre frère de l'impératrice Théodora aurait invité chez lui le nouveau prélat pour lui témoigner sa bienveillance. Après lui avoir fait l'avou de ses fautes, il lui aurait offert en expiation huit livres d'or et d'autres présents. Le bienheureux aurait demandé à Dieu de lui accorder le pardon et lui aurait prédit la victoire qu'il devait remporter (vingt ans plus tard !) sur l'Assyrien Ammor <sup>3</sup>. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cet épisode <sup>4</sup>, on voit combien il diffère du récit que nous publions. Il n'y est pas question d'une conversion définitive, mais d'un mouvement de repentir dont rien ne prouve qu'il eut un lendemain ; et la scène se passe en 843, tandis que dans la Vie de S. Antoine la maladie de Pétronas et son retour à Dieu sont datés de beaucoup plus tard (entre 855 et 863). Les deux textes ne sont donc pas nécessairement contradictoires, puisqu'ils peuvent se rapporter à deux événements distincts. Mais on ne peut non plus tirer de l'un une confirmation de l'autre.

Un cas plus embarrassant est celui de l'intervention d'Antoine le Jeune avant la bataille de Poson. S'il faut en croire sa Vie <sup>5</sup>, c'est lui qui aurait décidé le général à engager le combat en dépit des

<sup>1</sup> Un de ces informateurs compétents pourrait bien être le moine Éphrem, qui nous est présenté comme un vieil ami de Pétronas (§ 10 : p. 216, l. 2), réconcilié avec sa vocation par Antoine (§ 8) ; il amena le saint au chevet du patrice (§ 10) et fit avec lui une veillée de prière pour le moribond (§ 11).

<sup>2</sup> BHG. 494.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. XVIII (1899), p. 252. Cf. H. GRÉGOIRE, dans *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 517. Sur l'identité d'Ammor, voir ci-après, p. 219, note 2.

<sup>4</sup> La Vie des SS. David, Syméon et Georges pourrait bien avoir emprunté à celle d'Antoine le Jeune la prédiction de la victoire de Pétronas, tout comme elle semble avoir pris aux Vies de S. Joannice (voir ci-dessous, p. 212, avant la note 1) la désignation prophétique du futur patriarche S. Méthode pour en faire honneur à S. Syméon (§ 29, p. 249).

<sup>5</sup> A, §§ 14-16 ; ci-dessous, p. 218-220.



ordres formels de l'empereur et c'est à lui plus qu'à Pétronas même que reviendrait le mérite de cette victoire sans précédent, qui écarta pour longtemps le péril arabe et laissa dans la mémoire des « Romains » un souvenir ineffaçable.

Or, trois historiens de Byzance : le continuateur de Théophane <sup>1</sup>, Cédrenus <sup>2</sup> et Zonaras <sup>3</sup>, attribuent un rôle analogue, bien que plus discret, à un saint moine du Latros que les deux premiers nomment Jean, tandis que Zonaras n'en indique pas le nom. Les trois récits ne différant guère que par leur plus ou moins grande concision, il suffira de résumer celui qui offre le plus de détails circonstanciés. C'est d'ailleurs le plus ancien et la source directe ou indirecte des deux autres.

D'après le Continuateur, l'empereur Michel III, consterné de l'avance rapide des armées d'Amer, enjoint à son oncle Pétronas de partir en hâte avec toutes les forces disponibles pour arrêter l'ennemi. Hésitant et troublé, le stratège se rend à la sainte montagne voisine d'Éphèse. On lui annonce l'arrivée du fameux ermite Jean du Latros. Il part à sa rencontre, et l'homme de Dieu, l'exhortant à obéir aux ordres du souverain, lui promet que le Seigneur le protégera et le précédera, pourvu qu'il fasse peindre sur le bouclier de ses soldats l'image de l'apôtre S. Jean. Après avoir triomphé d'Amer, Pétronas vénère le moine comme un prophète, lui confie le soin de son âme et le ramène à Constantinople, où il lui rend un solennel hommage en présence de l'empereur et du César Bardas. Le saint homme, averti surnaturellement, annonce à Pétronas sa mort prochaine. « Mon pasteur et ami, repartit le vainqueur de Poson, où veux-tu laisser ta petite brebis ? Si tu pars, je crains de retomber dans mes anciens égarements. » Jean l'invite à le suivre dans l'au-delà ; il accepte « avec plaisir », tombe malade et meurt après quelques jours, au même moment que le moine <sup>4</sup>.

Toute cette histoire rappelle étrangement le récit de notre hagiographe. Les ressemblances sautent aux yeux. Mais les divergences ne sont pas moins notables. Ce n'est pas seulement le nom du héros

<sup>1</sup> L. IV, c. 25 ; éd. I. BEKKER, pp. 180 s., 183. Cf. ci-après, p. 218, note 2.

<sup>2</sup> T. c., pp. 163, 165. Cf. H. DELEHAYE, dans *Anal. Boll.*, t. XI (1892), p. 15 ; Th. WIEGAND, *Milet*, t. III, 1 : *Der Latmos* (Berlin, 1913), p. 179.

<sup>3</sup> XVI, III, 22 ; t. c., p. 396.

<sup>4</sup> Cédrenus et Zonaras omettent notamment le passage relatif à la mort du moine.

qui est changé (Jean au lieu d'Antoine); l'action qu'on lui prête est un peu moins invraisemblable : il ne contredit pas les consignes impériales, il presse au contraire Pétronas de les suivre sans hésiter. Au dire de nos chroniqueurs, le général ne fit la connaissance du moine qu'à la veille de la bataille, tandis que, d'après la biographie d'Antoine, il était déjà son fils spirituel depuis un certain temps, lorsqu'il fut chargé de l'expédition contre les Arabes.

A qui nous fier? A l'hagiographe ou au continuateur de Théophraste? Celui-ci, comme chacun sait, a rédigé sa chronographie sous le règne du Porphyrogénète (913-959) et plutôt vers la fin du règne qu'au début. A cette époque, la Vie de S. Antoine le Jeune n'avait plus l'intérêt de la nouveauté. Composée, si nos déductions sont exactes, dès avant la fin du ix<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>, certaines de ses anecdotes les plus frappantes avaient eu tout le temps de s'imprimer dans la mémoire populaire, non sans y subir (cela va de soi) de plus ou moins profondes déformations. Il n'est donc pas nécessaire, à notre avis, de supposer que le Continuateur a lu et démarqué notre texte, ni de recourir à l'hypothèse d'une source commune, aujourd'hui perdue <sup>2</sup>. Il nous paraît bien plus probable que l'histoire merveilleuse du moine qui prédit et provoqua la grande victoire de Poson <sup>3</sup> dut connaître, dès le lendemain de l'événement, et surtout après la mort simultanée du saint et du général, une vogue extraordinaire. Racontée partout et par tous, elle finit par être attribuée, non plus à notre S. Antoine, dont la renommée ne s'étendit jamais bien loin <sup>4</sup>, mais à un moine du Latros, qu'on baptisa Jean, sans doute par une réminiscence du nom que notre héros avait porté jusqu'à l'âge de quarante ans <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Voir plus loin, p. 208.

<sup>2</sup> Dès 1876, F. Hirsch avait fait remarquer (*Byzantinische Studien*, p. 221) que tout l'épisode de Jean de Latros a été inséré par le Continuateur dans le récit de Génésius et que l'histoire de la mort simultanée de Pétronas et du moine se termine par un *λέγεται*. A l'en croire, ce mot indiquerait que le chroniqueur n'avait ici d'autre source que des racontars qu'il tenait pour légendaires.

<sup>3</sup> Par la victoire de Pétronas en 863, « Michel III avait pour deux siècles conjuré le péril musulman. L'extermination de la « grande armée de Mélitène », avec 'Omar al-Aqta' à sa tête, fut, jusqu'aux croisades, la plus grande déroute de l'Islam ». VASILIEV-GRÉGOIRE, t. c., p. 21.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 192, note 5.

<sup>5</sup> Peut-être aussi en souvenir de S. Jean d'Éphèse. Cf. p. 218, l. 19.

## V. VALEUR DE LA VIE. SON AUTEUR.

Si nous donnons pour l'épisode de la bataille de Poson la préférence à la Vie d'Antoine par rapport à la chronique du Continuateur, est-ce à dire que nous la considérons comme un document historique tout à fait sûr? Ce serait nous méprendre sur les lois du genre hagiographique à toutes les époques et notamment au ix<sup>e</sup> siècle byzantin. Il ne faut pas oublier, comme l'a justement écrit M. L. Bréhier, que « la vie des saints presque contemporains paraît avoir été alors l'objet d'un véritable engouement. Dans chaque monastère des moines travaillent avec ardeur à recueillir des témoignages sur des personnages éminents qui ont illustré leur maison. L'éloge funèbre, le panégyrique deviennent des exercices littéraires... Si profane que soit la comparaison, on peut dire que les vies des saints ont tenu dans la société byzantine du ix<sup>e</sup> siècle une place analogue à celle de nos romans contemporains. Elles en ont toute la variété et elles sont composées souvent d'après des procédés analogues. A côté des dissertations morales et théologiques, on y trouve les tableaux de mœurs,... les récits historiques, le reflet des luttes politiques et des polémiques religieuses, les détails pittoresques et même... les récits d'imagination <sup>1</sup>. »

L'élément romanesque est particulièrement développé dans la Vie de notre saint, la remarque est encore de M. Bréhier <sup>2</sup>. Le merveilleux surnaturel : miracles, prophéties, révélations, y tient aussi une place de choix. Mais le souci de la précision historique n'y est pas moins apparent. Les noms propres de personnes et de lieux abondent pour ainsi dire à chaque page, les dates sont fréquemment indiquées avec soin, enfin le principal garant de l'authenticité des récits est désigné par ses nom et qualités <sup>3</sup>. Nous n'avons manifestement pas affaire à un tableau idéal des vertus du moine par-

<sup>1</sup> *Journal des Savants*, 1917, p. 24 s.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 1916, p. 463.

<sup>3</sup> A, § 19; ci-dessous, p. 222. L'auteur mentionne également une source écrite, non pas un texte narratif, mais une composition poétique à chanter durant l'office en l'honneur du saint : *τινὲς τῶν ἡμετέρων πατέρων τὸν ἀγγελικὸν αὐτοῦ ὑπερθανμάσαντες βλον... ἁσματικοῖς ἀνθεσι τὴν αὐτοῦ πανεύφημον κατεστέψαντο κεφαλὴν, ἀλήστον μνήμης αὐτοῦ ἐμπόρευμα... ἀποθησαυρίσαντες* (V, § 1). S'agissait-il d'une acolouthie complète? En tout cas, le texte n'en a pas été imprimé.

fait, mais aux expériences vécues — j'allais dire : aux aventures — d'un personnage en chair et en os, que beaucoup de gens avaient connu et ne pouvaient oublier.

La Vie d'Antoine n'est pas davantage un de ces récits intéressés de propagande et de « publicité » quasi commerciale, destinés à attirer le plus possible de pèlerins au sanctuaire d'un thaumaturge. La sépulture du héros n'est pas même mentionnée, et si le lecteur est invité à imiter ses vertus, on ne lui recommande en aucune façon de l'honorer d'un culte spécial<sup>1</sup>.

L'auteur n'appartenait d'ailleurs pas au métouchion de Tous-les-Saints, qui aurait pu revendiquer la gloire d'avoir possédé Antoine durant une quinzaine d'années (848-863). Il raconte, en effet, qu'il accompagna un jour son supérieur en visite chez le saint dans ce couvent : *σὺν τῷ ἐμῷ πνευματικῷ πατρὶ κατ' ἀρχὰς τῆς ἐμῆς ἀποταγῆς πρὸς αὐτόν (Ἀντώνιον) ἐληλυθὼς εἰς τὸ τῶν Ἀγίων Πάντων ἐναύλισμα* (A, § 19, fin).

De quelle communauté faisait-il partie ? Rien ne l'indique avec netteté. On pourrait songer<sup>2</sup> soit au monastère du diacre Léon, où S. Antoine se retira pour mourir<sup>3</sup>, soit plutôt au koinobion d'Héraclicion, dont dépendait le métouchion de Tous-les-Saints<sup>4</sup>. A moins qu'il ne faille identifier à Clément, qui fut abbé des Studites à partir de 868<sup>5</sup>, le Clément auquel le biographe a dédié son œuvre et qu'il appelle « le meilleur des pères et la vivante image de la charité selon le Christ<sup>6</sup> ». Cette hypothèse aurait l'avantage de fournir une explication de l'anomalie que nous avons signalée plus haut<sup>7</sup>, à savoir que la commémoraison du saint était fixée au 1<sup>er</sup> décembre et non à l'anniversaire de sa mort, 11 novembre : cette date, en

<sup>1</sup> A, § 20.

<sup>2</sup> Loparev (t. c., p. 109) et après lui M. Bréhier (t. c., p. 463) attribuent la Vie à un moine de « Krilia », c'est-à-dire du Brilès (voir ci-dessus, p. 189, note 5). Mais ce toponyme, qui n'apparaît qu'une fois dans le texte (§ 39), semble désigner une région du mont Olympe plutôt qu'un monastère. Antoine y vécut en anachorète, d'abord tout seul, puis en compagnie de son disciple Sabas (§ 40).

<sup>3</sup> A, § 17 ; ci-dessous, p. 220.

<sup>4</sup> A, §§ 4-6, p. 212 s.

<sup>5</sup> Clément succéda comme higoumène du monastère à S. Nicolas Studite († 4 février 868) : P. G., t. CV, col. 821. Cf. Vie de S. Évariste, § 18 : *Anal. Boll.*, t. XLI (1923), p. 310.

<sup>6</sup> V, § 1. Loparev et M. Bréhier font de ce Clément un higoumène de Krilia. Voir ci-dessus, note 2.

<sup>7</sup> P. 192 s.



effet, coïncidait avec la fête du plus illustre des Studites, S. Théodore. Mais, si séduisante que soit l'explication, on ne peut s'y arrêter, tant il paraît invraisemblable qu'un moine du monastère de Stoudios ait pu écrire que S. Antoine mourut *τῇ πρὸ τριῶν εἰδῶν νοεμβρίων*<sup>1</sup>, sans rappeler d'un mot que ce jour-là était précisément consacré au souvenir du glorieux confesseur de la foi.

Il y a cependant un autre indice à relever en faveur de l'origine studite de la Vie de S. Antoine. Le § 3 du nouveau texte, où est relaté le rétablissement de l'Orthodoxie, ne fait pas la moindre allusion aux deux principaux auteurs de cette restauration religieuse : l'impératrice Théodora et le patriarche S. Méthode<sup>2</sup>. Or, nous savons que les Studites se brouillèrent bientôt avec le chef de l'Église de Constantinople, et la querelle s'envenima au point que les moines furent frappés d'anathème et de catathème par une solennelle sentence synodale, confirmée encore en juin 847 dans le testament de S. Méthode<sup>3</sup>. Ne serait-ce pas en raison du « schisme studite » que notre hagiographe a passé sous silence les mérites et jusqu'au nom du prélat avec lequel ses confrères avaient été en guerre ouverte?

Ici encore on serait tenté d'accepter l'explication comme très plausible, si un autre passage de la Vie ne décernait (incidemment, d'ailleurs) au patriarche Taraise l'épithète d'*ἀγιώτατος*<sup>4</sup>. Or c'est précisément à propos d'écrits de S. Théodore contre S. Taraise et S. Nicéphore que les Studites avaient résisté jusqu'à la rébellion à l'autorité archiépiscopale de S. Méthode<sup>5</sup>. Il est donc peu probable que le biographe d'Antoine ait appartenu au monastère de Stoudios : il n'eût pas introduit sans nécessité dans son récit le nom du « très saint patriarche Taraise ». Mais cette présomption

<sup>1</sup> A, § 20 ; ci-dessous, p. 223.

<sup>2</sup> Il ignore également le rôle qu'aurait joué le magistre S. Serge le Nicétiate *εἰς τὸ τὴν ὀρθοδοξίαν γενέσθαι τῶν ἁγίων καὶ σεπτῶν εἰκόνων* (*Synax. Eccl. CP.*, 28 juin, col. 778 ; cf. H. GRÉGOIRE, *Études sur le neuvième siècle*, dans *Byzantion*, t. VIII, 1933, p. 519-524).

<sup>3</sup> V. GRUMEL, *Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, t. I, fasc. 2 (Kadiköy, 1936), n° 434 et 436, pp. 58, 60-62 ; E. von DOBSCHÜTZ, *Methodios und die Studiten*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVIII (1909), p. 41-104, surtout p. 42-51.

<sup>4</sup> V, § 28 : *Ἰάκωβον τὸν γεγονότα ἐπίσκοπον τῆς Ἀρχιῆλῳ ἐπὶ τῶν ἡμερῶν τοῦ ἀγιωτάτου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Ταρασίου*.

<sup>5</sup> GRUMEL, l. c., n° 429 et 431, pp. 55, 57.

n'est à son tour pas concluante, puisque l'auteur de la première Vie de Théodore, le Studite Michel, contemporain de notre hagiographe, désigne constamment S. Taraise par des qualificatifs tels que *θεόληπτος, ἀγιώτατος, θεσπέσιος, ἀοίδιμος καὶ μέγας* <sup>1</sup>.

Ce qui serait sans doute moins facile à concilier avec la psychologie studite, férue d'organisation et de discipline conventuelle <sup>2</sup>, c'est la largeur d'esprit dont notre écrivain fait preuve à l'égard des différentes formes de la vie monastique. Le passage qu'il emprunte à S. Jean Climaque <sup>3</sup> montre évidemment de quel côté vont ses préférences : il n'hésite pas à mettre l'exercice de l'obéissance dans le « stade cénobitique » à cent coudées au-dessus des prouesses de l'anachorèse individuelle <sup>4</sup>. Mais il n'en professe pas moins une sympathique admiration pour les héros de la vie solitaire : Antoine en tout premier lieu, puis le brigand converti qui abandonna la laure de Saint-Sabas pour vivre en ermite près de Phossaton <sup>5</sup>, le stylite-prêtre Eustrate qui donna la tonsure à Antoine et fut son premier supérieur <sup>6</sup>, l'ancien évêque d'Anchialos sous la direction duquel il resta longtemps et qui est couramment appelé *ὁ μέγας Ἰάκωβος* <sup>7</sup>, etc.

S'il n'était pas Studite, notre auteur n'en faisait incontestablement pas moins partie de cette immense armée des moines iconophiles et rigoristes, qui restèrent fidèles au patriarche S. Ignace contre Photius et ses successeurs et que le P. Jugie a spirituellement qualifiés d'intégristes <sup>8</sup>. Son attitude à l'égard du culte des images ressort, entre autres, du récit de l'arrivée de S. Antoine au mont Olympe (V, § 27). Comme il était parvenu *εἰς τὰ Ἀγνάροιν*, il ap-

<sup>1</sup> DOBSCHÜTZ, t. c., p. 65 s.

<sup>2</sup> Cf. THÉODORE STUDITE, *Parva catechesis*, 38, éd. E. AUVRAY (Paris, 1891), p. 139-142 ; DOBSCHÜTZ, t. c., p. 103 (conclusion) ; F. DVORNIK, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance* (Prague, 1933), p. 117-119.

<sup>3</sup> « L'anachorète qui reconnaît sa propre faiblesse et se soumet à l'obéissance est comme un aveugle guéri de sa cécité. » *Scala Paradisi*, fin du 4<sup>e</sup> échelon (P. G., t. LXXXVIII, col. 728).

<sup>4</sup> E, § 1. Comparez les reproches qu'Antoine doit essuyer de la part de l'abbé de Kios : « Tu as pratiqué l'ascèse durant tant d'années dans la solitude, et tu n'es pas capable de supporter sans découragement les petites épreuves de la vie commune ? » (E, § 6).

<sup>5</sup> V, §§ 3-9, 19-21.

<sup>6</sup> V, §§ 22-23, 25.

<sup>7</sup> V, §§ 28-30, 34-39 ; A, § 6.

<sup>8</sup> M. JUGIE, *Le schisme byzantin* (Paris, 1941), p. 105.

prend que « des émissaires de la mensongère hérésie des iconomaques parcourent la région à la recherche des orthodoxes » et qu'il vaut mieux « pour échapper à la tempête et aux pirates de la mer hérétique » se réfugier au monastère des Eunuques. Plus loin (§ 41), le vénérable Paul, ancien évêque de Plousias, nous est présenté en ces termes : « C'était, lui aussi, un compagnon de lutte et d'exil des illustres (confesseurs) persécutés pour le Seigneur par les impies iconomaques. Pour cette cause il avait quitté son évêché et vivait alors retiré dans ces parages. » Enfin, au § 13 du texte ci-dessous, nous voyons Antoine prier instamment la Vierge « en élevant chaque jour les mains vers sa toute sainte image, *πρός τὸν πανίερον αὐτῆς χαρακτῆρα* » : preuve on ne peut plus claire d'ardente iconodulie.

L'appartenance de l'hagiographe au parti ignatien n'est pas aussi évidente ; elle est cependant certaine à nos yeux, pour deux raisons.

1<sup>o</sup> De tous les personnages impériaux mentionnés dans la Vie d'Antoine, deux seulement jouissent de la sympathie de l'auteur. Tandis qu'il traite Théophile de *μισόχριστος* et de *τάλας*<sup>1</sup> et qu'il nomme sans aucune qualification Michel II<sup>2</sup>, Michel III<sup>3</sup> et même Théodora<sup>4</sup> (que tous les iconophiles appelaient à l'envi la très pieuse impératrice), il réserve toute sa bienveillance à Procopia, mère de S. Ignace<sup>5</sup>, et à Pétronas, ami et bienfaiteur du même Ignace<sup>6</sup>.

2<sup>o</sup> Quand la mort de Théophile (842) mit un terme à la dernière persécution des iconoclastes, une voix céleste avertit Antoine : « L'Orthodoxie va triompher, mais attends un peu, et ce sera pis encore. *Ὁρθοδοξία μὲν γενήσεται · ἀλλὰ καιρός, καὶ χειρόν* » (A, § 3).

<sup>1</sup> A, §§ 2-3. Ces épithètes peu flatteuses ne sont appliquées à l'empereur Théophile qu'en raison de sa politique iconoclaste dans les dernières années de sa vie. Quand il est question de lui au début de son règne (V, §§ 31-33), l'hagiographe se contente de le désigner par son nom.

<sup>2</sup> V, §§ 11, 13, 24, 31.

<sup>3</sup> A, §§ 14-15 ; ci-dessous, p. 218-220.

<sup>4</sup> A, § 10. L'auteur ne pardonnait sans doute pas à Théodora d'avoir tenu à l'ombre son frère Pétronas. Cf. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire*, p. 155.

<sup>5</sup> V, § 37. Voir ci-dessus, p. 189, note 4.

<sup>6</sup> A, §§ 10-18, 20. La Vie de S. Ignace BHG. 817 rapporte qu'après le tremblement de terre d'août 861, Pétronas s'entremet pour assurer au patriarche exilé l'autorisation de rentrer dans son monastère (Mansi, t. XVI, p. 245 = P. G., t. CV, col. 525).

Et l'auteur d'ajouter : « Ce qu'il s'entendit alors prédire, nous en fûmes plus tard témoins avec lui. » Il s'agit donc d'une grave épreuve qui atteignit les moines avant la mort du saint (865) et dont la prévision devait assombrir la joie des orthodoxes en 843 (A, § 3), mais dont il était prudent de ne parler que par de très discrètes insinuations. Quelle a pu être cette tribulation « pire » que la persécution des iconoclastes, sinon le pénible conflit qui dressa contre Photius, durant son premier patriarcat (858-867), les moines de l'Olympe et de la capitale restés inébranlablement fidèles à la cause d'Ignace <sup>1</sup> ? Ce nouveau schisme à l'intérieur de l'Église byzantine devait durer jusqu'à la fin du ix<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>. Si notre biographe n'ose pas y faire d'allusion plus claire, s'il ne cite même pas une fois S. Ignace, c'est qu'apparemment le parti adverse était au pouvoir. Ainsi nous pourrions dater la Vie soit du second patriarcat de Photius (877-886) soit des douze ou treize années qui s'écoulèrent entre sa dernière abdication et la réconciliation des deux partis sous Antoine Cauléas en 899 <sup>3</sup>.

Un dernier trait qui achève de caractériser la « tendance » de notre moine-écrivain, c'est une sorte d'indépendance en face de la hiérarchie ecclésiastique. De même qu'il se garde de toute flatterie à l'adresse des empereurs, il évite avec le même soin de faire l'éloge des évêques. Mieux encore : il semble ignorer leur existence. Dans toute l'étendue de la Vie d'Antoine, telle qu'elle nous est parvenue

<sup>1</sup> Cf. E. MARIN, *Les moines de Constantinople* (Paris, 1897), p. 205-210 ; L. PETIT, *Vie et office de S. Euthyme le Jeune*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. VIII (1903), pp. 178-180 (= BHG. 655, §§ 12-14), 530 ; *Vita S. Nicolai Studitae*, P. G., t. CV, col. 908 ; DVORNIK, op. c., p. 135-146 ; V. GRUMEL, *Regestes*, n° 468 (canons disciplinaires du concile photien de 861 ; ils sont comme la réponse du patriarche aux moines, prêtres et prélats récalcitrants) et n° 495.

<sup>2</sup> V. GRUMEL, *La liquidation de la querelle photienne*, dans *Échos d'Orient*, t. XXXIII (1934), p. 257-288, surtout les dernières pages ; *id.*, *Regestes*, n° 596 (printemps ou été 899). M. H. Grégoire préfère la date de 897 : *Études sur le neuvième siècle*, III. « L'union des Églises en 897 », dans *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 540-550.

<sup>3</sup> Loparev estime que la Vie d'Antoine a été écrite très peu de temps après sa mort, soit entre 870 et 880. Car, dit-il en substance (t. c., pp. 109, 123), le saint est appelé *μακαρίτης* (V, § 2 ; cf. A, § 2) et *ῥσιος* (passim) ; or, la première de ces épithètes est appliquée d'ordinaire aux personnages récemment décédés (ce qui est exact) et la seconde aux saints non encore canonisés (ceci est manifestement faux : *ῥσιος* est réservé aux saints non martyrs, particulièrement aux moines non pontifes ; cf. H. DELEHAYE, *Sanctus*, 1927, p. 72 s.).



c'est-à-dire à la fois dans le texte édité par Papadopoulos-Kerameus, dans le fragment conservé par Paul Évergétinos et dans les vingt chapitres publiés ci-dessous, aucun prélat ne joue le moindre rôle <sup>1</sup>, à moins qu'il n'ait abandonné son siège pour embrasser la vie monastique. Tel est le cas de Jacques, évêque d'Anchialos <sup>2</sup>, et de Paul de Plousias <sup>3</sup>, devenus l'un et l'autre anachorètes sur l'Olympe. Tel aussi le cas — et ce troisième exemple clôt la liste — d'un évêque Jean, dont le siège n'est pas indiqué, mais qui devait être plus tard higoumène de Cichonion <sup>4</sup>.

Pareille disposition à l'égard de l'autorité épiscopale ne doit pas nous étonner outre mesure de la part d'un zélote du clan ignatien. S. Ignace lui-même, entré tout jeune dans un cloître et fondateur de quatre monastères <sup>5</sup>, n'est-il pas resté toute sa vie, aussi bien durant ses deux patriarchats qu'au temps de sa retraite forcée, plutôt moine que pontife?

\*  
\* \*

L'édition que nous présentons au lecteur est faite d'après le seul manuscrit connu : Athènes, Suppl. 534, fol. 1-9 <sup>6</sup>. Le folio 1 n'est pas intact ; la déchirure du coin supérieur gauche nous prive de quelques mots, et certaines lettres conservées sont difficiles à déchiffrer, du moins sur la photographie que nous devons à l'obligeance de M. C. Diobouniotis, professeur à l'université d'Athènes.

La signature ε', au bas du folio 1, permet d'établir qu'il manque quatre cahiers en tête du codex, soit 32 folios <sup>7</sup>. Les 43 chapitres

<sup>1</sup> Ni S. Méthode ni S. Ignace ni Photius ni aucun autre patriarche de Constantinople n'est même mentionné, à l'exception du seul Taraise, nommé incidemment au § 28 (voir ci-dessus, p. 205, note 4).

<sup>2</sup> V, §§ 28-30, 34-39 ; A, § 6.

<sup>3</sup> V, §§ 41-43 ; E, § 5.

<sup>4</sup> A, § 19.

<sup>5</sup> Cf. J. PARGOIRE, *Les monastères de S. Ignace et les cinq plus petits îlots de l'archipel des Princes*, dans *Izvestija russkago arheol. Instituta v Konstantinopolë*, t. VII (1902), p. 56-91.

<sup>6</sup> Voir ci-dessus, p. 193, avec la note 4.

<sup>7</sup> Les cahiers étaient de 4 feuillets ou 8 folios, puisque la signature suivante (ζ') se trouve au folio 9. Il est très probable qu'aucun autre texte ne précédait la Vie d'Antoine, vu que le mois de décembre du ménologe métaphrastique commence d'ordinaire par la Passion de S<sup>te</sup> Barbe (BHG., p. 284) et que celle-ci ne vient qu'en cinquième lieu dans notre ms., après deux textes pour le 1<sup>er</sup> décembre (Antoine et Nahum), un pour le 2 et un pour le 3.

publiés par Papadopoulos-Kerameus devaient en remplir près de vingt et correspondre grosso modo à la première moitié de la Vie complète ; à quoi s'ajoutent les quelques pages sauvées par Évergétinos. La lacune qui reste encore à combler est donc sensiblement de même étendue que le texte ci-dessous.

La division en paragraphes que nous avons introduite diffère de celle qui a été marquée dans les marges en chiffres arabes, à l'époque moderne.

L'orthographe du copiste est correcte <sup>1</sup>. Nous n'avons guère dû corriger que deux ou trois fautes d'itacisme et quelques confusions entre *o* et *ω*. Une erreur moins vénielle se rencontre à la fin du § 5 : ἀσκητικῶν pour ἀστικῶν <sup>2</sup>. Mais c'est encore très peu de chose. En somme, on peut dire qu'un bon manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle nous a conservé une partie importante, bien que trop petite à notre gré, d'un texte hagiographique de bon aloi.

F. H.

<sup>1</sup> L'iota n'est jamais souscrit, mais régulièrement adscrit. Nous conformant à l'usage, nous écrivons τῷ pour τῶι, etc.

<sup>2</sup> Et peut-être une seconde au § 18 : πρὸ ἡμερῶν pour πρὸ ἡμῶν. Voir p. 221, note 3.

(Βίος Ἀντωνίου τοῦ Νέου)

e codice mutilo Atheniensi Suppl. 534.

fol. 1      1. (1) ... δυσσεβείας ... εἰς κοινωνίαν τῆς σφετέρας κακοδοξίας ἐλθεῖν τοὺς αὐτόθι καταναγκάζοντες. Τοῖς κέντροις οὖν τῆς προτέρας ἡττης <sup>1</sup> νυττόμενος ὁ ἐν ἀγίοις πατὴρ ἡμῶν Ἰγνάτιος (2),

**Lemma** additum est manu recenti in marg. inf.

1. — <sup>1</sup> lectio dubia.

(1) Les sigles A, E, V désignent respectivement le texte que nous publions d'après le ms. d'Athènes (A), l'extrait de la Vie d'Antoine conservé dans le recueil d'Évergétinos (E) et la Vie tirée par Papadopoulos-Kerameus du ms. de Vienne (V).

(2) Il s'agit évidemment du même Ignace qu'au § 2 d'Évergétinos, c'est-à-dire du fondateur et higoumène du monastère de Kios en Bithynie. Loparev (t. c., p. 123) avait identifié ce personnage avec S. Ignace de Constantinople

καταλιπὼν τὸ μοναστήριον τὴν φυγαδεῖαν ἡσπάσατο · καὶ οὕτως εἰς τὸν Λευκὸν κρυπταζόμενος ποταμὸν (1) τὸν βίον ἀπέλιπεν. Οὗ τὸ τίμιον ὕστερον μετετέθη λείψανον εἰς τὸ κατ' αὐτὸν κοινόβιον, ἰάσεις βρῶν παντοδαπῶν νοσημάτων τοῖς μετὰ πίστεως 5 αὐτῷ προσιοῦσι.

2. Τότε δὴ μετὰ τῶν λοιπῶν ἀδελφῶν ἐξελθὼν τῆς μονῆς (2) καὶ ὁ μακαρίτης Ἀντώνιος εἰς τὸν Πάνδημον (3) εὐθυδρομήσας, σφαιρικὸν εἰδὼς τὸν τόπον ἐκ τῶν ἀναφυνέντων σκατοδάλων (4) · καὶ ἦν ἐκεῖ ἕως τῆς τελευτῆς τοῦ μισοχρίστου μέδοντος Θεο- 10 φίλου (5).

3. Χρόνου δέ τινος παριππεύσαντος καὶ τοῦ τάλαρος Θεοφίλου ἐξ ἀνθρώπων ἀναρπασθέντος, γέγονεν ἡ καθ' ἡμᾶς ὀρθοδοξία (6), συνελύσει καὶ παρουσία τῶν ἱερωτάτων καὶ θεοφόρων πατέρων ἡμῶν καὶ Χριστοῦ ὁμολογητῶν (7). Ἑσυχάζοντι οὖν τῷ

(† 877). Mais, outre qu'on connaît le nom et le site des couvents fondés par le patriarche (cf. J. PARGOIRE, article cité plus haut, p. 209, note 5), les lignes qui suivent montrent bien que nous avons affaire à un autre S. Ignace, mort en exil avant la fin de la persécution iconoclaste.

(1) Ce fleuve Blanc est sans aucun doute l'Ak-Sou, cours d'eau qui dévale des pentes du mont Olympe et arrose la petite ville d'Ak-Sou, à 30 km. à l'est de Brousse.

(2) Apparemment le monastère de Kios, où Antoine était entré pour avoir le mérite de l'obéissance dans la vie cénobitique (E, § 2). Voir ci-dessus, p. 191.

(3) Site ou région du mont Olympe, où se trouvaient les monastères des Eunuques et d'Éristès (*Vita S. Ioannicii*, BHG. 935, §§ 10, 13). Antoine avait déjà passé plusieurs années dans un ermitage du Pandème sous la direction de S. Jacques d'Anchialos (V, §§ 28, 31, 34, 39).

(4) Ces scandales devaient être racontés dans les pages précédentes, aujourd'hui disparues. On peut supposer que des moines s'étaient laissé entraîner à frayer avec les iconoclastes ; voir la première ligne du § 1 : εἰς κοινωνίαν τῆς σφετέρως κακοδοξίας ἐλθεῖν... On se rappellera qu'un autre monastère de l'Olympe, celui des Agaures, fut bouleversé deux fois à cette époque par l'hérésie : d'abord vers 824 (*Vita S. Ioannicii*, § 28, p. 357) et dans les années suivantes (cf. V, § 27), ensuite à la fin du règne de Théophile (*Vita Ioannicii*, § 36, p. 365 ; cf. A. HERGÈS, dans *Échos d'Orient*, t. II, 1898-1899, p. 236 s.).

(5) L'empereur Théophile mourut le 20 janvier 842.

(6) La restauration de l'Orthodoxie fut solennellement célébrée en mars 843. Depuis, elle est commémorée tous les ans au premier dimanche du carême. GRUMEL, *Regestes*, nos 416-418 et 425, pp. 44-48, 51-54.

(7) Le concours des moines, confesseurs de la foi, est souligné (cf. *Vita S. Nicolai Studitae*, l. c., col. 901c : συνδρομῇ τῶν θεοφόρων πατέρων γέγονεν ἡ τῆς ὀρθοδοξίας πανήγυρις), mais aucun hommage n'est rendu ni à l'im-

fol. 1<sup>v</sup>

Ἀντωνίῳ ἐν τῷ ὄρει ἦλθε <sup>1</sup> λέγουσα · « Ὁρθοδοξία μὲν γενήσεται · ἀλλὰ καιρὸς, καὶ χεῖρον. » Ὅπερ δὲ τηρικαῦτα ἐπακήκοεν, ὕστερον καὶ ἡμεῖς σὺν αὐτῷ ἐθεασάμεθα (1). Ἀλλὰ ταῦτα μὲν παραγραφέσθω, | πρὸς δὲ τὰ ἐξῆς ἴτω ἡμῖν ὁ λόγος.

4. Φθασάσης το...α <sup>1</sup> τῆς ἀκοῆς ταύτης καὶ μέχρι τῶν μοναχῶν <sup>5</sup> τοῦ μοναστηρίου (2), ἀπέστειλαν πρὸς αὐτὸν μηνύοντες τὴν γεγενημένην δῆθεν χαρὰν ἐν τῷ κόσμῳ. Πρὸ γοῦν τοῦ φθάσαι τὸν ἀδελφόν, αὐτὸς ἐξελθὼν τῆς κέλλης ἤρχετο καὶ συνηρτήθη αὐτῷ κατὰ τὸ μέσον τῆς ὁδοῦ · καὶ ἀνοίξας πρῶτος τὸ στόμα λέγει τῷ ἀδελφῷ · « Ποῦ ἔρχῃ; Ὁρθοδοξία μὲν γέγονεν · ἀλλὰ καιρὸς, <sup>10</sup> καὶ χεῖρον. » Ἐλθὼν δὲ εἰς τὸ μοναστήριον τῶν Εὐνούχων καὶ συνταξάμενος τοῖς ἀδελφοῖς κατήλθεν εἰς τὸ Ἡράκλιν (3) καὶ ἐπεδέχθη μετὰ χαρᾶς παρὰ τε τοῦ προβληθέντος ἡγουμένου τοῦ νομα <sup>2</sup> Μακαρίου (4) καὶ τῶν τιμιωτάτων ἀδελφῶν.

5. Ἐπεὶ δὲ ἐβλῆπεν ἐαυτὸν περισσῶς τιμώμενον ὁ Ἀντώνιος <sup>15</sup> οὐ μόνον παρὰ τοῦ προεστῶτος καὶ τῶν ἀδελφῶν, ἀλλὰ δὴ καὶ

3. — <sup>1</sup> supplé φωνή (cf. infra, § 15, p. 219, l. 17).

4. — <sup>1</sup> fortasse τοτηνίκα. — <sup>2</sup> lectio dubia.

pératrice S<sup>te</sup> Théodora ni au patriarche S. Méthode. Voir ci-dessus, p. 205. Au premier rang de ces *ιερώτατοι καὶ θεοφόροι πατέρες* il faut placer le plus illustre des ascètes de l'Olympe à cette époque, S. Joannice, dont l'intervention semble avoir été décisive dans l'élection de S. Méthode (Vie de S. Michel le Syncelle, *BHG.* 1296, p. 249 s.; Vie de S. Joannice, *BHG.* 936, § 69, p. 431; cf. DVORNIK, op. c., p. 122 s.).

(1) Nous avons essayé plus haut, p. 207 s., de déterminer le sens de cette allusion assez énigmatique.

(2) Sans doute le monastère des Eunuques qui sera nommé tout de suite et duquel dépendait l'ermitage où S. Antoine avait longtemps vécu (V, § 28).

(3) L'identification de ce monastère n'est pas tout à fait certaine. D'une part, la proximité des lieux et la similitude des noms fait songer au plateau d'Erikli Yaïla, sur l'Olympe, où le P. Menthon signale qu'on a découvert quelques vestiges d'un couvent détruit (*L'Olympe de Bithynie*, p. 156); la différence d'altitude (1000 m. aux Eunuques, 840 m. à Erikli Yaïla) correspond au *κατήλθεν* de notre texte. Mais il y avait, à cinq lieues plus au nord, près de Kios, un monastère d'Héraklèn ou Héracl(e)ion, qui est cité dans maints écrits contemporains, tels que les actes du VII<sup>e</sup> concile œcuménique (MANSI, t. XIII, col. 152), la Chronographie de Théophane (éd. DE BOOR, p. 479), les lettres de S. Théodore Studite (*Ep.* II, 9 : P. G., t. XCIX, col. 1139) et la Vie de S. Joannice, *BHG.* 935, § 43 (*Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. 368). C'est là sans doute qu'Antoine fut accueilli par l'higoumène Macaire.

(4) Personnage inconnu d'ailleurs.



- τῶν μηκόθεν<sup>1</sup> πρὸς αὐτὸν παραγινομένων, ὥς ἐκ τούτου ὄχλησιν ὑπομένειν μὴ ἐπιτρέπουσαν αὐτῷ κατὰ γνώμην ἀναχωρεῖν, ἀντιβολεῖ τὸν προεστῶτα ἀφεσθῆναι τὴν ἔρημον αἰθις οἰκῆσαι. Ὁ δὲ τίμιος Μακάριος τοῦτο ἀκούσας καὶ λυπηθεὶς σφόδρα λέγει αὐτῷ ·
- 5 «Μηδαμῶς, πάτερ, τοῦτο θελήσης ἰδέσθαι τοὺς ταπεινοὺς μου ὀφθαλμοὺς ἢ ὅλως γενέσθαι ταύτην ἡμῖν τὴν ζημίαν ἐπὶ τῶν | ἡμερῶν τῆς ἐμῆς καθηγήσεως. » Τοῦ δὲ Ἀντωνίου ἐπιμένοντος τῇ κρίσει τοῦ λογισμοῦ καὶ μηκέτι λέγοντος τῷ πλήθει τῶν ἀδελφῶν δύνασθαι συνδιάγειν, ἔφη ὁ Μακάριος · « Ἐὰν πεισθῇς μοι,
- 10 πάτερ, οἶδα ὅτι ἔχεις μεγάλως ἀναπαῆναι · ἔστιν ἡμῖν ἐν τῇ πόλει μετόχιον τὴν ἐπωνυμίαν τῶν Ἀγίων Πάντων φέρον, ὠραιότατον καὶ μάλα τερπνὸν καὶ τῶν ἀστικῶν <sup>2</sup> ὁορύβων ἱκανῶς ἀπωρισμένον (1). Ἐκεῖ οὖν ἀπελθὼν ἡσυχάσεις καλῶς καὶ ἔση μνημονεύων ἡμῶν. »
- 15 6. Εἰξας τοίνυν ὁ Ἀντώνιος τῇ συμβουλίᾳ, τὴν βασιλεύουσαν ἐφθакὼς κατεσκήνωσεν εἰς τὸ τῶν Ἀγίων Πάντων εὐκλεές καταγώγιον. Καὶ γέγονεν αὐτῷ τοῦ Μακαρίου τὰ ῥήματα προδηλώτατα πράγματα <sup>1</sup>. Εἶδεν γὰρ ἡσυχάσαι αὐτόθι ὥς πάλαι ἐφίετο, ἐκτελῶν ἑαυτοῦ τὸν τὴν συνάξεως κανόνα κατὰ τὸν τύπον ὃν
- 20 παρελήφει πρὸς τοῦ μεγάλου Ἰακώβου (2), νηστεύων τε καὶ ἀγρυπνῶν καὶ στιχολογῶν ἀκρότατα καὶ μηδὲν ἐλλείπων τῆς ἐν τῇ ἐρήμῳ αὐτοῦ διαγωγῆς.

fol. 2

5. — <sup>1</sup> μήκοθεν A. — <sup>2</sup> ἀσκητικῶν A.

6. — <sup>1</sup> προδηλώτατα iterum scripsit, dein expunxit A.

(1) Le synaxaire de Constantinople marque au 20 mai la dédicace d'un sanctuaire de Tous-les-Saints ἐν τῷ ξενῶνι τῶν Εὐβούλου (*Synax. Eccl. CP.*, col. 698). Mais le métochion (dépendance, « procure ») du monastère d'Héraclion ne devait pas être établi si près de Sainte-Sophie, puisque Macaire le déclare « assez à l'écart des bruits de la ville ». On songerait plutôt, mais sans se prononcer avec assurance, à une autre église de Tous-les-Saints, que Constantin Porphyrogénète, *Livre des Cérémonies*, II, ch. 7 (éd. J. J. REISKE, p. 535), et Antoine de Novgorod, *Le Livre du Pèlerin* (dans *Itinéraires russes en Orient*, trad. B. DE KUNITZROV, Genève, 1889, p. 104), situent du côté des Saints-Apôtres (cf. MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, pp. 63, 72 ; J. EBERSOLT, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 36). Voir ci-après, p. 216, note 1.

(2) Jacques, qui avait été « évêque d'Anchialos aux jours du très saint patriarche Taraise » (V, § 28), s'était retiré au mont Olympe. C'est lui qui enseigna à Antoine les règles de la vie anachorétique la plus sévère : τὸν κανόνα τῆς ἀκροτάτης ἡσυχίας τε καὶ ἀναχωρήσεως (ibid.) ; cf. infra, p. 220, l. 17 s.

fol. 2<sup>v</sup> 7. Ἑπταετίαν (1) οὖν συνδιάξας τῷ ἡλυσίῳ τῶν τοῦ Χριστοῦ ἁγίων μαρτύρων (2), οὔτε αὐτὸς τοῦ πυλῶνος προῆλθεν οὔτε τοὺς παραβάλλοντας <sup>1</sup> εἰς συντυχίαν ὅλως ἐδέχετο, πολλῶν θελόντων αὐτῶν αὐτὸν καὶ ἰδεῖν καὶ προσκυνῆσαι | καὶ ὠφελείας τῆς παρ' αὐτοῦ μετασχεῖν. Ὡς δὲ βίαν μεγάλην μετὰ τὴν ἑπταετηρίδα <sup>2</sup> 5 πρὸς τῶν γνωρίμων ὑπέμενεν, ὑπενδοὺς ταῖς αὐτῶν παρακλήσεσι τοὺς ἐρχομένους ἐδέχετο καὶ τὰ πρὸς σωτηρίαν τούτοις προετίθει φάρμακα, βιαστικῶς ὑπ' αὐτῶν προκαλούμενος. Ἐθάδες τοίνυν αὐτῷ καὶ τῇ τῆς χώρας ἀδελφοὶ γεγονότες κατεφοίτων πρὸς αὐτόν, ἐνίοτε ἐγκλιστεύοντες αὐτῷ τῶν ἄλλων κατὰ τὴν οἰκισιν <sup>10</sup> καὶ ἐδρέποντο τῆς ἀγάπης αὐτοῦ τὰς ἐπωφελεῖς συντυχίας.

8. Ἐν οἷς τις ἀδελφὸς ὑπῆρχε τῶν κατὰ κόσμον εὐγενῶν συμφωνῆς χρηματίσας, Ἐφραίμ τοῦνομα · δς ὑπὸ τοῦ δαίμονος τῆς ὀλιγωρίας τε καὶ πικρίας σφοδρῶς ἐνοχληθεὶς ἐβαρεῖτο οὐ μόνον εἰς αὐτὸ τὸ τοῦ ἐπαγγέλματος ἅγιον σχῆμα, ἀλλὰ γὰρ καὶ εἰς <sup>15</sup> αὐτὴν τὴν τοῦ μοναστηρίου διατριβήν, λέγων ἐν ἑαυτῷ · « Εἴθε συνέπεσον τὰ ὧδε · καὶ ἐλυτρούμεθα τοῦ τόπου τούτου. » Ὁ δὲ τῷ ἀδελφῷ τούτῳ ἐπιτιθέμενος παγχάλεπος δαίμων οὐ μόνον τοῖς λογισμοῖς τούτοις αὐτῷ ἐπανέβαινε, ἀλλὰ καὶ νύκτωρ εἰς <sup>20</sup> τὴν τοῦ λυποῦντος αὐτόν μεταχρωonnύμενος μορφήν φανερώς <sup>25</sup> παρίστατο ἐπαφρίζων αὐτῷ καὶ μαινόμενος. Ἐπὶ | χρόνον οὖν ἐπὶ <sup>1</sup> τοῦ τοιοῦτου συνθλιβόμενος πειρασμοῦ ὁ Ἐφραίμ ἐξῆτει θεάσασθαι τὸν ἄνθρωπον τοῦ Θεοῦ Ἀντώνιον καὶ ἀναθέσθαι αὐτῷ τὰ τοῦ πράγματος. Καὶ ἐπειδὴ ἡ τεσσαρακοστὴ ἦν τῆς Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ ἡμῶν ἐκ παρθένου γεννήσεως (3), ἐλογίζετο <sup>30</sup> ὅτι · « Ἐὰν ἀπέλθω πρὸς αὐτόν, οὐ μὴ με θεάσεται. » Ταῦτα διενθυμουμένου τοῦ ἀδελφοῦ, ἀναθρόσκει πρὸς αὐτόν ὁ ψυχωφελῆς ἱατρός ἀπροσδοκῆτως · καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα προηγουμένως λέγει αὐτῷ · « Τί ἀλήθεται ἐν τῷ μύλῳ τῆς ψυχῆς σου, Ἐφραίμ ; » Ὁ δὲ πρὸς αὐτόν ἀπεκρίνατο · « Ἀχυρα καὶ τὰ τοῦ <sup>35</sup> 30 των ἐκβλητότατα σκύβαλα · ἀλλὰ χάρις τῷ Θεῷ τῷ ἀποκαλύψαντί

7. — <sup>1</sup> παραβάλλοντας A. — <sup>2</sup> ἑπταεταίριδα A.

8. — <sup>1</sup> ita A, fortasse pro ὑπό.

(1) De 848 à 855, si notre chronologie est exacte. Ci-dessus, p. 198.

(2) Par « l'élysée des saints martyrs du Christ » l'auteur entend sans doute le métôchion de Tous-les-Saints.

(3) Chez les Byzantins, la Noël est préparée par un « carême » ou jeûne de quarante jours, qui commence le 15 novembre.

σοι τὰ κατ' ἐμέ. » Καὶ ἰδιάσαντες ὁμοῦ, ἐξεῖπεν αὐτῷ τὴν ἐπή-  
 ρειαν τοῦ δαίμονος καὶ τὸν ὑποπιεσμὸν ὃν περ ὑφίσταται ὑπ' αὐ-  
 τοῦ. Εἶπεν οὖν αὐτῷ ὁ ὁσιος · « Μηκέτι ἔχε λύπην περὶ τούτου ·  
 ὁ γὰρ Κύριος οὐ μὴ ἐάσῃ αὐτὸν ἐπὶ πλεῖον ἐνοχλῆσαι σοι. » Ταῦτα  
 5 εἰπὼν καὶ ἐπευξάμενος αὐτῷ ἀπῆλθε πάλιν εἰς τὰ οἰκεῖα. Ὁ δὲ  
 ἀδελφὸς τῇ νυκτὶ ἐκεῖνη εἶδε πάλιν τὸν δαίμονα πρὸ τῆς κλίνης  
 αὐτοῦ ἱστάμενον καὶ ἀφρίζοντα · καὶ λέγει αὐτῷ ἀφορητί · « Ἄλ-  
 λος σε ἐδίδωξεν ἀπ' ἐμοῦ, ἀκάθαρτε. Διὸ οὐκέτι | μοι φροντίς περὶ  
 τῆς σῆς τοῦ λοιποῦ ἀναιδείας. » Ταῦτα ἀκούσας ὁ μέλας (1) ἔφρυγε ·  
 10 καὶ οὐκέτι ἠνώχλησε τῷ ἀδελφῷ διὰ τῆς τοῦ Κυρίου χάριτος  
 κατὰ τὸν λόγον Ἀντωνίου.

fol. 3<sup>v</sup>

9. Ἄλλος τις ἀνὴρ φίλος τοῦ ὁσίου καὶ πατριώτης (2) ὑπάρχων  
 εἶχεν οἰκέτην παῖδα ὑπὸ δαίμονος ἐνοχλούμενον. Τοῦτον ῥίψας  
 εἰς τοὺς πόδας τοῦ Ἀντωνίου παραβαλόντος ἐν μιᾷ εἰς τὸν οἶκον  
 15 αὐτοῦ, παρεκάλει εὐχὴν ποιῆσαι αὐτῷ. Ὁ δὲ ἐπευξάμενος ἐσφρά-  
 γισεν αὐτόν. Καὶ διεβεβαίωσατο ὁ κύριος τοῦ παιδὸς ὅτι · « Ἐξ  
 ἐκείνου καὶ μέχρι τοῦ νῦν οὐκ ἐπειράσθη ὁ οἰκέτης μου τῆς τοῦ  
 δαίμονος ἐνεργείας χάριτι Χριστοῦ. »

10. Τὰ κατὰ τὸν μακάριον Πετρωνᾶν τὸν πατρικιὸν τε καὶ  
 20 ἀδελφὸν τῆς βασιλίσσης Θεοδώρας (3) συμφώνως καὶ ὁμαλῶς οἱ  
 εἰδότες ἐξηγήσαντο (4). Οὗτος τοίνυν ὁ μεμελετημένος Θεῶ, οὐκ  
 εὐαγῶς πρότερον ἐν ταῖς τοῦ βίου πορευθεῖς εὐπραγίαις, οἷόν τι  
 ἀνδράποδον τῇ δυναστείᾳ τῆς ἡδονῆς ὑποκύνψας, ὕστερον ἀσθε-  
 νείᾳ συμπιεσθεὶς βαρυτάτῃ καὶ τοῦ ζῆν ἀπεγνωκῶς ἐξῆλθε τῆς  
 25 πόλεως καὶ ἀνεκλήθη εἰς τὸν περιώνυμον οἶκον τῶν ἁγίων καὶ θαυ-  
 ματοεργῶν ἱατρῶν Κοσμά καὶ Δαμιανοῦ τῶν εἰς τὰ Παυλίνου (5).

(1) Ὁ μέλας, « le noir », c'est-à-dire le diable. On trouvera au § 10 une image  
 identique : *Αἰθίων τις*, « un nègre », c'est-à-dire un démon ; et au § 11 un  
 nouvel exemple de ὁ μέλας. La métaphore se rencontre dès les débuts de la  
 littérature chrétienne : *Epistula Barnabæ*, iv, 9 et xx, 1.

(2) Compatriote ou concitoyen d'Antoine, cet ami du saint était donc ori-  
 ginaire de Phossaton ou du moins de la Palestine.

(3) Le patrice Pétronas, frère de l'impératrice Théodora et du César Bar-  
 das, était l'oncle du souverain d'alors, Michel III. Son rôle est si important  
 dans les chapitres qu'on va lire que nous avons dû l'examiner avec une atten-  
 tion particulière. Voir plus haut, p. 199-202.

(4) Οἱ εἰδότες, « les gens bien au courant » : avec quelle discrétion le bio-  
 graphe nous indique ici sa source ! Que n'a-t-il cité un nom précis, comme il le  
 fera au § 19, par exemple. Cf. p. 200, note 1.

(5) La « célèbre maison des saints médecins thaumaturges dans le quartier de

fol. 4 *Πρὸς δὲ παραγενόμενος ὁ ἀνωτέρω μνημονευθεὶς | ἡμῖν κύριος*  
*Ἐφραίμ — ἦν γὰρ ἀπὸ κόσμου φίλος αὐτοῦ γνήσιος — καὶ ἰδὼν*  
*αὐτὸν βεβαρημένον καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ δίκην ἄσκοῦ πεφυ-*  
*σημένους τῇ ἀσπνίᾳ, λέγει αὐτῷ · « Κύριέ μου, ἔστι δοῦλος τοῦ*  
*Θεοῦ καὶ μέγας ἀγωνιστῆς σὺ μακρὰν ἡμῶν (1) ἀναχωρῶν, περὶ 5*  
*οὗ πέπεισμαι ὅτι ἐὰν ἔλθῃ καὶ ἐπισκέψηταί σε, εὖ σοι ἔσται καὶ*  
*ἐνταῦθα καὶ ἐν τῷ μέλλοντι. » Ταῦτα ἀκούσας ὁ ἀρρωστῶν ἔφη*  
*πρὸς αὐτόν · « Ὅρᾳς με τρεῖς ἡμέρας ἀσπνὸν διατελοῦντα καὶ ἐν*  
*τοῖς ἐσχάτοις κακοῖς ἐξοκείλαντα · καὶ ὀκνηρεύῃ τοῦ ἀγαγεῖν*  
*ἐνταῦθα τὸν ἀνθρωπὸν τοῦ Θεοῦ ὡς μὴ ἐλεῶν με ; » Ὁ δὲ ἀδελ-*  
*φὸς Ἐφραίμ πρὸς τὸν ὅσιον γενόμενος πατέρα παρεκάλει ἐπι-*  
*δοῦναι ἑαυτὸν εἰς ἐπίσκεψιν τοῦ πατρικίου. Ἐφη οὖν πρὸς αὐτόν*  
*ὁ Ἀντώνιος · « Οἱ κοσμηκοὶ πιστὰ σὺ φυλάσσουσι · καὶ διὰ τοῦτο*  
*οὐ βούλομαι ἀπελθεῖν. » Πολλὰ τοίνυν προτραπείς ὑπ' αὐτοῦ ὁ*  
*Ἀντώνιος ἀναστὰς ἐξῆλθε σὺν αὐτῷ πρὸς τὸν νοσοῦντα. Ἰδὼν 15*  
*δὲ τὸν ὅσιον ὁ ἀσθενῶν λέγει ἀνιῶμενος · « Ἀποθνήσκω, πάτερ*  
*ἄγιε. » Ἐφη αὐτῷ ὁ Ἀντώνιος · « Χριστιανὸς ἀνθρώπος οὐκ ἀπο-*  
*θνήσκει. » Πρὸς δὲ πάλιν ἀπεκρίθη · « Χριστιανὸς μὲν εἶναι ὁμο-*  
*λογῶ · οὐδέποτε δὲ τὰ χριστιανῶν οἶδα ἐμαυτὸν ἐργασάμενον ·*  
*fol. 4<sup>v</sup> ὄθεν | δὴ καὶ Αἰθίωψ τις δύσερις ἰταμωτάτῳ προσώπῳ παρίστα- 20*  
*ταί μοι νύκτωρ λέγων · Ἐμὸς εἰ σὺ. » Ἐφη οὖν αὐτῷ ὁ ὅσιος ·*  
*« Ὁ Αἰθίωψ ἐκεῖνος τῇ νυκτὶ ταύτῃ διὰ τῆς τοῦ Θεοῦ χάριτος*  
*οὐκ ἐργεῖ σοι · ἀλλὰ γὰρ καὶ ὑπνώσαι ἔχεις καλῶς ἀπὸ ὧς ἔως*  
*ἡλίου ἀνατολῆς. »*

**11.** Ἀναστὰς τοίνυν ὁ Πετρωνᾶς τῆς εὐνῆς, τῇ ῥάβδῳ ἑαυτοῦ καὶ 25  
 τῷ δσίῳ στηριζόμενος ἔρχεται μετ' αὐτοῦ εἰς μέρος τοῦ ναοῦ  
 τῶν Ἀγίων · καὶ ἐξαγγέλλει αὐτῷ τὰ κατὰ νοῦν ἅπαντα, παρα-  
 καλῶν ὁμοῦ ἀποκαρῆναι<sup>1</sup> ὑπ' αὐτοῦ. Ὁ δὲ Ἀντώνιος ἔφη πρὸς  
 αὐτόν · « Οὐκ ἔστι τοῦτο εὐπρεπές, ὥς γε νομίζω, εἰς σὲ γενέσθαι,  
 ἀθρόον μεταβληθέντα πρὸς τὴν τοῦ κρείττονος αἵρεσιν · σὺ γὰρ 30  
 πρὸς μικρὰ ἢ ἐπαγγελία καὶ εὐχερῶς κατορθωθῆναι δυνάμενα.

11. —<sup>1</sup> corr., prius ἀποκαρῆναι A.

Paulin • doit être identifiée avec le sanctuaire des SS. Cosme et Damien aux Blachernes. Cf. *Anal. Boll.*, t. LIII (1935), p. 379 s.

(1) Si cette expression doit être prise au pied de la lettre, on en peut conclure que le métοχιον de Tous-les-Saints où résidait Antoine était situé dans la partie septentrionale de la ville, « non loin » des Blachernes.



Διὸ μᾶλλον σπουδασθήτω σοι ἐν τῷ κοσμικῷ ὑπάρχοντι τῶν κατὰ  
 δύναμιν καλῶν ἢ κατὰ <sup>2</sup> Θεὸν ἐργασία · καὶ οὕτω ποιεῖ ὁ Κύριος  
 μετὰ σοῦ τὸ παρ' ἑαυτοῦ ἔλεος. » Ταῦτα εἰπὼν καὶ δεξιόμενος παρ' αὐ-  
 τοῦ κηρούς τε καὶ ἔλαιον <sup>3</sup> εἰς τὸ ποιῆσαι ὑπὲρ αὐτοῦ παννύ-  
 5 χιον πρὸς τὸν Θεὸν δοξολογίαν σὺν τῷ ἀδελφῷ Ἐφραίμ, ἐάσαντες  
 αὐτὸν ἀνεχώρησαν. Καὶ τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ αὐτῶν προσφερόντων τῷ  
 Κυρίῳ τὴν ὑπὲρ αὐτοῦ ἰκεσίαν, ἐπισκοπὴν | αὐτοῦ ὁ Σωτὴρ ἐποιή-  
 10 σατο · ὑπνωσέν τε χρηστῶς κατὰ τὸν λόγον Ἀντωνίου, καὶ ὁ  
 μέλας οὐ προσήγγισεν αὐτῷ. Ἔωθεν δὲ πρὸς αὐτὸν οἱ περὶ τὸν  
 10 Ἀντώνιον παραγενόμενοι εὔρον αὐτὸν εὐψυχοῦντα καὶ πρὸς τὸ  
 βέλτιον μεταποιηθέντα. Καὶ οὕτω κατὰ μικρὸν φνυγαδευθείσης  
 τῆς νόσου πρὸς εὐνοσίαν ἐπαλινδρόμησε.

fol. 5

12. Τούτου τοῦ πανευφήμου Πετρωνᾶ ὁ υἱὸς (1) ἀσθενήσας ἐσχά-  
 τως ἀπεγνώσθη παρὰ τῶν ἱατρῶν. Ἀκούσας δὲ τοῦτο ὁ ὄσιος  
 15 Ἀντώνιος ἐδήλωσεν αὐτῷ λέγων · « Οὐκ ἔχει κακὸν ὁ υἱός σου ·  
 ἀναστήσεται γὰρ τάχιον τῆς ὀδυνηρᾶς ἐνθῆς. » Ὅπερ καὶ γέγονεν  
 οὐ μετὰ πολλὰς ἡμέρας. Ἐκ δὴ τούτου πάλιν περισσοτέρως ἢ  
 πλῆστις ἀνεφλέγετο τοῦ ἀειμνήστου Πετρωνᾶ πρὸς τὸν θεῖον  
 Ἀντώνιον.

20 13. Ἦν κατανοῶν ὁ πατὴρ καὶ βλέπων τὴν πρὸς Θεὸν προκοπὴν  
 αὐτοῦ καὶ ὅτι τῷ λόγῳ αὐτοῦ ἱθυνόμενος ὅλον ἑαυτὸν πρὸς εὐ-  
 αρέστησιν δέδωκε τοῦ Χριστοῦ. Ἐκράτησε καὶ αὐτὸς διηνεκῇ  
 παράκλησιν πρὸς τὸν Θεὸν καὶ τὴν πανύμνητον αὐτοῦ μητέρα,  
 ἐφ' ἐκάστης ἐπαίρων χειρὸς ὁσίους <sup>1</sup> πρὸς τὸν πανίερον αὐτῆς  
 25 χαρακτηῖρα (2) καὶ λέγων πρὸς αὐτήν · « Δέσποινά μου εὐσπλαγχνε,  
 ἢ τὸν Θεὸν λόγον καὶ νῖόν σου ἐν ἀγκάλαις ταῖς μητρικαῖς φέ-  
 ρουσα, δέξαι μου τὴν δέησιν | καὶ ταύτην προσάγαγε τῷ σῶ  
 30 νίῳ καὶ Θεῷ · καὶ χάρισαί μοι τὴν ψυχὴν τοῦ πιστοῦ δούλου σου  
 Πετρωνᾶ, ἵνα κανχήσωμαι εἰς τὸ πέλαγος τῶν πλουσίων σου

fol. 5v

<sup>2</sup> δύναμιν καλῶν iterum scripsit, dein expunxit A. — <sup>3</sup> ἔλεον A.

13. — <sup>1</sup> ita A.

(1) S'agirait-il de Marien, qui fut préfet de la ville et chargé en cette qualité de proclamer Basile le Macédonien seul empereur, après l'assassinat de Michel III (SYMÉON LE MAGISTRE, *De Basilio Macedone*, § 2; éd. I. BEKKER, p. 687; cf. GEORGES LE MOINE, *ibid.*, p. 839; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, *Chronographia*, éd. Th. L. Fr. TAFEL, p. 176)? Mais alors pourquoi l'hagiographe ne le désigne-t-il pas par son nom?

(2) Adversaire résolu de l'hérésie iconoclaste, Antoine vénère une « image toute sainte » de la Madone. Cf. V, § 23.

οἰκτιρῶν. » Ταῦτα διαπαντός εὐχομένου τοῦ Ἀντωνίου, ἐν μιᾷ νυκτὶ ὡς ἐστήκει πρὸ τῆς ἱερᾶς ἐκείνης εἰκόνης ἐκτεταμένας ἔχων τὰς χεῖρας, ἐπεκλήθη ἡ τῆς θεομήτορος ἐμφέρεια καὶ ἤφατο τῶν χειρῶν αὐτοῦ · καὶ αὐθις ἀνωρθώθη εἰς τὸ πρότερον σχῆμα. Ἔγνων οὖν ἐκ τούτου ὁ Ἀντώνιος ὅτι προσεδέξατο ἡ Θεοτόκος τὴν 5 ὑπὲρ τοῦ Πιτρωνᾶ προσφερομένην αὐτῇ λατρείαν · καὶ ἡνεῶθυ μὴν ὑπὲρ τῆς αὐτοῦ σωτηρίας καὶ δοξάζων ἀδιαλείπτως τὸν Κύριον.

fol. 8

14. Τοιγαροῦν στρατηγοῦντος τοῦ φιλοχρίστου Πιτρωνᾶ εἰς τὸ τῶν Θρακησίων θέμα (1), συνέβη κατ' ἐκεῖνο καιροῦ δύο φοσσᾶτα<sup>1</sup> τῶν ἀθέων Ἰσμαηλιτῶν καθ' ἡμῶν ἐξορμῆσαι (2). Ὅπερ εἰς 10 ἀκοὰς ἔλθον τοῦ ἀνακτος Μιχαὴλ τοῦ νέου (3) παρεσκεύασεν αὐτὸν σάκραν (4) ἐκπέμψαι πρὸς τὸν στρατηγὸν τῶν Θρακησίων περιέχουσαν ἐπεσκεμμένως ποιῆσαι αὐτὸν τὴν πρὸς τοὺς ἐναντίους παράταξιν πρὸς τὸ ἀπεῖρξαι καὶ μόνον τὰ τῶν ἐθνῶν | πρόκουρσα, εἰς τὸ μὴ τὰς χώρας λυμῆσθαι διεξοδικώτερον · ἀλλὰ μὴ φανεράν 15 πρὸς αὐτοὺς τὴν συμβουλὴν ἀναδέξασθαι. Τοῦτο γοῦν μεμαθηκὼς ὁ πατὴρ ἡμῶν Ἀντώνιος, δῆθεν εὐχῆς<sup>2</sup> τῆς πρὸς τὸν ἀπόστολον Χριστοῦ καὶ θεολόγον Ἰωάννην τὴν ἐπὶ Ἐφeson ὁδὸν στείλαμενος, συνήφθη τῷ ἐν πνεύματι νιῶ αὐτοῦ. Ὁ δὲ τὸν ὄσιον θεασάμενος · « Τί τοῦτο, φησὶν, ὦ πάτερ, πεποίηκας καὶ ἐξῆλθες τῆς 20 πόλεως κατ' αὐτὴν τοῦ ἔθνους τὴν ἐκστρατεῖαν<sup>3</sup>; Ἀλλὰ γε δὴ

14. — <sup>1</sup> φοσσᾶτα A. — <sup>2</sup> supplé ξνεκα vel προφάσει. — <sup>3</sup> ἐκστρατιάν A.

(1) Pétronas était en effet stratège des Thracésiens, avec résidence à Éphèse (THÉOPHANE CONTINUÉ, l. IV, § 16; éd. I. BEKKER, p. 167).

(2) Sur cette incursion arabe en terre byzantine et sur la grande bataille où Pétronas tailla en pièces l'armée des envahisseurs, on lira les récits des chroniqueurs grecs et arabes : GEORGES LE MOINE, *De Michaelē et Theodora*, § 17 (éd. BEKKER, p. 825); SYMÉON LE MAGISTRE, § 26 (ibid., p. 666); GÉNÉSIUS, l. IV (éd. C. LACHMANN, p. 94-97); LÉON LE GRAMMAIRIEN, éd. BEKKER, p. 238 s.; CÉDRÉNIUS, éd. BEKKER, t. II, p. 163-165; THÉOPHANE CONTINUÉ, l. IV, § 25 (éd. BEKKER, p. 179-184); ZONARAS, l. XVI, c. 3, § 19-29 (éd. Th. BUETTNER-WOBST, t. III, p. 396 s.); TABARI, *Annales*, éd. M. J. DE GOEJE, t. III, p. 1509 (trad. française dans A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, t. I, éd. H. GRÉGOIRE et M. CANARD, Bruxelles, 1935, p. 325), etc. Parmi les travaux modernes, on consultera de préférence l'adaptation française de Vasiliev (t. c., p. 249-256 : *Campagne de 863*) et les études de J. B. Bury et de H. Grégoire mentionnées ibid., p. 249, fin de la note 3.

(3) Michel III (842-867), neveu de Pétronas.

(4) Cf. F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, I (1924), p. 56, n° 462.

κἂν εἰς τὸ κάστρον ἀπέλθωμεν τῆς Πλατείας Πέτρας (1), καὶ ἴσθι φρουρούμενος ἐκεῖ καὶ ὑπὲρ ἡμῶν προσευχόμενος. »

15. Γενόμενοι οὖν εἰς τὸ εἰρημένον φρούριον, δείκνυσιν αὐτοῦ<sup>1</sup> τὰ τοῦ βασιλέως γράμματα. Σιωπῶντος δὲ τοῦ δσίου, ἔφη πρὸς 5 αὐτὸν ὁ στρατηγός · « Τί κελεύεις, πάτερ, περὶ τούτου τῷ τέκνῳ σου ; » Λέγει πρὸς αὐτὸν ὁ δσιος · « Καὶ ἐὰν εἴπω σοι, ποιεῖς τὸ ὑπ' ἐμοῦ βουλευόμενον ; » Τοῦ δὲ συνθεμένου μετὰ πάσης πληροφορίας, εἶπεν ὁ Ἀντώνιος · « Ἡ νίκη τοῦ Πετρωνᾶ ἐστὶ τῷ ἐνεστῶτι χρόνῳ · ὁ Ἀμβρος (2) ἄλλο (3) Συρίαν οὐ βλέπει. Πορεύ- 10 θητι τοίνυν ἐν ὀνόματι Κυρίου Θεοῦ ἡμῶν · καὶ ψάλας τὸν κανόνα τοῦ ἁγίου Νικολάου τὸν τέταρτον · Ἔωθεν παράταξαι τοῖς ἐχθροῖς σου (4), [καὶ] ἄρεῖς κατ' αὐτῶν | τῆς νίκης τὸ τρόπαιον. » 15 Δεξάμενος οὖν τὴν τοῦ δσίου πρόσταξιν ὡς ἀπὸ στόματος Θεοῦ ἐπορεύθη σὺν προθυμίᾳ πολλῇ καὶ ζεούσῃ πίστῳς ἐλπίδι εἰς τὸ ἐκσπέδετον (5) τῶν Σαρακηνῶν · καὶ ποιήσας καθὼς ἐνετείλατο αὐτῷ ὁ δσιος, μετὰ τὸ ψάλαι τὸν κανόνα, περὶ τὸ διάφανμα ἦλθεν αὐτῷ φωνὴ ἰδιότροπος τοῦ πατρὸς αὐτοῦ λέγουσα · « Εἰπόν σοι 20 ὅτι ἡ νίκη σὴ ἐστὶν ἐκ Θεοῦ δεδορημένη · ἔξελθε οὖν ὡς τάχιστα καὶ καταπολέμησον τοὺς βαρβάρους. » Ταύτης τῆς φωνῆς ἐπακούσας ὁ στρατηγός καὶ ὥσπερ θάρσους καὶ χαρᾶς ἀνάπλεως γεγονῶς κατεδίωξεν ὀπίσω τῶν Ἀγαρηνῶν · καὶ τοὺς μὲν αὐτῶν ἀπέκτεινεν ἐν ῥομφαίᾳ καὶ δόρατι, τοὺς δὲ δορυαλώτους πεποίηκεν, ἄλλους εἰς φρούδον χωρῆσαι παρεσκεύασε · καὶ οὕτως τὸν

fol. 6v

15. — <sup>1</sup> ita A ; exspectes αὐτῷ.

(1) Plateia Pétra, place forte du thème des Thracésiens nommée par Cédrenus, t. II, p. 434, et par le Continuateur de Théophane, l. V, § 19 (p. 240) ; l. VI, § 33 (p. 421). Cf. J. B. BURY, *A History of the Eastern Roman Empire*, A. D. 802-867, p. 176, note 1.

(2) Le général arabe est appelé Amer (Ἀμερ) par les chroniqueurs byzantins et Ἀμμορ par le biographe des SS. David, Georges et Syméon (BHG. 494, § 31 : *Anal. Boll.*, t. XVIII, p. 252). Il s'agit de l'émir de Mélitène, 'Omar ibn-'Abd-Allāh al-Aqta' (VASILIEV-GRÉGOIRE, t. c., p. 250) ou Omar le Manchot (H. GRÉGOIRE, dans la *Revue des études grecques*, t. XLVI, 1933, pp. 37, 44), que certains auteurs désignent par le nom de 'Amr (par ex. M. CANARD, dans *Byzantion*, t. X, 1935, p. 283 ; cf. VASILIEV-GRÉGOIRE, p. 249, note 3).

(3) D'après le contexte ἄλλο signifie « une autre fois », et οὐκ ἄλλο « ne... plus ».

(4) Nous n'avons pas trouvé ce « quatrième canon » de l'office de S. Nicolas dans les livres liturgiques édités. Peut-être le découvrirait-on dans le ms. Theol. 148 de Vienne, signalé par G. ANRICH, *Hagios Nikolaos*, t. II, 1917), p. 364-366.

(5) E. A. Cf. SOPHOCLES, *Greek Lexicon*, i, v. ἐξπέδιτον, « army ».

ῥῆγα αὐτῶν καὶ περιβόητον Ἀμβρον ξίφει ἀνελὼν καὶ τὴν τούτου δυσμενεστάτην ἐπαγόμενος κάραν σὺν λαφύρων πλήθει σὺν ἐπείστροφῃ μετὰ νίκης καὶ χαρμονῆς ὅτι πλείστης πρὸς τὴν βασιλεύουσαν. Καὶ ἀπεδέχθη ἐνδόξως ὑπὸ τε τοῦ βασιλέως καὶ πάσης τῆς συγκλήτου ὑπερευφάνως μεγαλυνόμενος (1).

fol. 7 16. Τοσοῦτοις οὖν ἀγαθοῖς εὐτυχήσας διὰ τῆς πρὸς τὸν ἄνθρωπον τοῦ Θεοῦ Ἀντώνιον ὀμιλίας ὁ πανευκλεέστατος Πετρωνᾶς οὐκ ἐβούλετο κἄν πρὸς μίαν ἡμέραν τῆς αὐτοῦ χωρὶς διάγειν συνανακράσας. Ὅθεν δὴ ξενίαν αὐτῷ ἰδικὴν ἐν τῷ ἑαυτοῦ εὐτρεπισάμενος οἴκῳ (2), κατὰ τὴν Σουμανῖτιν ὡς ἄλλον ὑπηρέτει 10 Ἐλισσαιέ (3), τὰ κατὰ ψυχὴν μᾶλλον αὐτὸς αὐτόθεν οἰκονομούμενος.

17. Ὁ δὲ Ἀντώνιος τὸν ὀγδοηκοστὸν ἤδη ἀνύων τῆς πάσης αὐτοῦ ἡλικίας ἐνιαυτὸν καὶ τὸν τῆς ἀσκητικῆς ζωῆς αὐτοῦ μὴ παρατρώσας κανόνα — τοῦτο γὰρ καὶ ἤΐξατο τῷ Θεῷ, ὡς ἔλεγε, καὶ 15 εἰσηκούσθη, ἵνα ἕως τέλους ζωῆς αὐτοῦ μὴ ἐπιλίποι αὐτῷ ἢ πρὸς τὸ ἀγαθὸν ἰσχὺς εἰς τὸ μὴ ἐγκοπὴν τινα λαβεῖν τὰ πατρόθεν αὐτῷ κανονισθέντα τῆς ἀρετῆς κατορθώματα — ὡς ἦσθετο ἑαυτὸν μηκέτι δύνασθαι τοῦ ποιεῖν (4) κατὰ τοὺς φθάσαντας χρόνους, ἔφη πρὸς τοὺς συνόντας · « Γινῶτε, ἀδελφοί, ὅτι ἐν ταύταις ἀφίπταμαι 20 τῆς ὑμῶν συνδιαιτήσεως καὶ πρὸς τὴν ἐκεῖθεν μεταναστεύω ζωὴν. » Ταῦτα εἰπὼν μετ' ὀλίγας ἡμέρας ἐνόσησε · καὶ ἐλθὼν εἰς τὸ μοναστήριον τοῦ διακόνου Λέοντος (5) ἀνεκλήθη ἐκεῖ. Ἰσχυούσης οὖν κατ' αὐτοῦ τῆς ἀρρωστίας ὁσημέραι καὶ τὴν διάζευξιν τῶν μερῶν προφανῶς ἀπειλούσης, ὁ χριστόφρων ἀνὴρ Πετρωνᾶς 25 τοῦτο ἀκούσας ἔρχεται πρὸς | αὐτὸν ὀδυρόμενος καὶ λέγων ·

fol. 7v

(1) Pétronas reçut en guise de récompense pour sa brillante victoire la charge de domestique des scholes et le rang de magistre. BURV, op. c., p. 284.

(2) Le quatrième canon disciplinaire du concile « premier et second », tenu à Constantinople en 861, avait pourtant interdit aux moines, sauf permission de l'évêque, de quitter leur monastère pour aller vivre chez des séculiers (MANSI, t. XVI, col. 537, 540 ; cf. GRUMEL, *Regestes*, t. c., p. 78). « Mais il ne semble pas que ces prescriptions (les dix-sept canons du concile) soient demeurées longtemps en vigueur » (A. VOGT, *Basile I<sup>er</sup>*, Paris, 1908, p. 288).

(3) Cf. IV *Reg.* 4, 10.

(4) Remarquez le génitif : δύνασθαι τοῦ ποιεῖν, « être capable de faire ». Cf. C. DE BOOR, *Vita Euthymii* (Berlin, 1888), p. 223 s.

(5) Nous n'avons pu identifier ce monastère du diacre Léon. Serait-ce le « monastère d'hommes » sur lequel il reste une pièce de dix vers iambiques de S. Théodore Studite (*P. G.*, t. XCIX, col. 1805, n° cvi)? Le fondateur est appelé Léon, mais sans aucune indication sur ses titres et qualités.



- « Οὐαί μοι, ὅτι πάλιν Πετρωνᾶς κοσμοφρων ἔσομαι, τῆς αὐτοῦ ἀποστερούμενος πατρικῆς κηδεμονίας. Αὐτὸς πάλαι καὶ τὸν υἱὸν μου τῶν πυλῶν τοῦ Ἰδοῦ διὰ προσευχῆς ἐρρύσατο καὶ τῶν μυρίων ἡξίωσεν ἀγαθῶν, τῆς ἁμαρτίας ἐκσπᾶσας καὶ πρὸς  
 5 σῶφρονα μεταγαγὼν πολιτείαν. » Φθάσας δὲ πρὸς τὸν Ἀντώνιον ἐβόα λέγων· « Μὴ ἐάσης με ὀπίσω σου, πάτερ· μὴ ἀφίσῃς ὃν ἀπὸ πλήθους ἐξείλουν παραπτωμάτων. Παρακάλεσον δὴ τὸν Κύριον ἔτι ὑπὲρ ἐμοῦ, ἵνα καὶ τοῦτό μοι συμβαίῃ<sup>1</sup> τὸ ἀγαθόν, ὅπως μὴ εἰς κενὸν οἱ εἰς ἐμὲ κόποι σου ἀποβήσονται, παλινδρομοῦντός  
 10 μου πρὸς τὸν πρότερον ἔμετον (1) τῇ σῇ ἀπουσίᾳ. » Ἔφη πρὸς αὐτὸν ὁ Ἀντώνιος· « Ὁ Θεὸς ὁ προνοήσας σου τῆς σωτηρίας διὰ τῆς ἐμῆς ταπεινώσεως αὐτός σοι πέμψει πατέρα ὑπὲρ ἐμέ, δι' οὗ σωθήσῃ κατὰ ψυχὴν αὐτόθεν φιλοφρονούμενος. » Ὁ δὲ μὴ ἀνεχόμενος τὴν τῶν τοιούτων λόγων παράκλησιν πάλιν τοῖς αὐτοῖς  
 15 ἐπέβόα τὸν Ἀντώνιον ῥήμασιν. Ἰδὼν οὖν αὐτοῦ τὴν<sup>2</sup> ἔνστασιν ὁ πατὴρ καὶ ὅτι ἀπὸ διαθέσεως μεμίσσηκε τῆς ἐν σαρκὶ ζωῆς τὴν παροδικὴν καὶ εὐμάραντον τέρπιν, λέγει αὐτῷ· « Εἰρήνη σοι, ἀδελφέ· πορεύου τὴν ὁδόν σου τὰ καθ' ἑαυτὸν διατιθέμενος, καὶ  
 20 τὸ θέλημα τοῦ Κυρίου γίνεται εἰς σέ. »
- 21 18. Λαβὼν τοίνυν τὰς εὐχὰς τοῦ πατρὸς αὐτοῦ ὁ μεγαλοπρεπέστατος πατρίκιος ὑπέστρεψεν εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ· καὶ περὶ δειλὴν ὀψίαν ἔβαλε πυρέττειν (2)· εἶτα τῇ ἐπιούσῃ βαρθηθεὶς μετὰ τὴν μίαν<sup>1</sup> ἀπέστειλε μαθεῖν τὸ πῶς ἔχει ὁ πατὴρ αὐτοῦ. Ὁμοίως δὲ καὶ ὁ μακάριος ἔπεμψε πρὸς αὐτὸν τοῦ αὐτοῦ ἔνεκεν σκοποῦ·  
 25 καὶ συνήντησαν ἀλλήλοις κατὰ τὸ μέσον τῆς ὁδοῦ οἱ ἀμφοτέρων ἄγγελοι, τῆς πρὸς ὃν ἐπέμφθησαν ἀφίξεως τὴν αἰτίαν ἀποσημαίνοντες· πάλιν τε ἀπ' ἀλλήλων διαιρεθέντες, ἦλθεν ἕκαστος αὐτῶν ὅπου προσετάγη· καὶ οὔτε ἐκεῖνος εὗρε περιόντα ἐν σαρκὶ τὸν ὅσιον οὔτε οὗτος τὸν τρισμακάριον Πετρωνᾶν· ὥς γνωσθῆναι  
 30 πᾶσιν ὅτι ἐν μιᾷ ὥρᾳ ἀπέλιπον ἀμφοτέροι τὸν βίον καὶ πρὸς τὸν Θεὸν ἐξεδήμησαν. Ὅπερ δὴ καὶ ἄλλος τις πρὸ ἡμερῶν (3) ἰδεῖν

fol. 8

17. — <sup>1</sup> συμβαίῃ A. — <sup>2</sup> sequuntur in A litterae sex septemve erasae.

18. — <sup>1</sup> ἱτα A; an pro μεσημβρίαν?

(1) Cf. Prov. 26, 11.

(2) Ἐβαλε πυρέττειν, « coepit febricitare ». Cet emploi de βάλλω avec l'infinif dans le sens de « se mettre à, commencer de » appartient à la langue populaire. On en rencontre plusieurs exemples dans les Apophtegmes des Pères.

(3) Que peut signifier cette expression πρὸ ἡμερῶν? On attendrait plutôt

κατηξίωται. « Ἐθεώρουν γάρ, φησίν, καὶ ἰδοὺ ὥσπερ ἐφ' ἱππων δξυτάτων ὁχοῦμενοι ἀνήρχοντο ἰσοταχῶς εἰς τὸ ὕψος τοῦ οὐρανοῦ ὃ τε θεσπέσιος πατήρ ἡμῶν Ἀντώνιος καὶ ὁ πανευδαίμων καὶ θεόσωστος Πετρωνᾶς, ἕως ὅτου ἔδυσαν ἐξ ὀφθαλμῶν μου. »

fol. 8<sup>v</sup> 19. Ταῦτα μὲν καὶ πρὸς ἄλλων ἡμεῖς μεμαθήκαμεν, εἰ καὶ μὴ 5  
πάντα ἡμῖν ἐξύμνηται | συντομίας χάριν · ἐντελεστερώς δὲ παρὰ  
τοῦ πνευματικοῦ ἀδελφοῦ Ἰακώβου (1), τοῦ καὶ μαθητοῦ χρημα-  
τίσαντος τούτου τοῦ θεολήπτου πατρὸς ἡμῶν, ἐκ τοῦ ἀψευδοῦς  
αὐτοῦ στόματος τὰ πλείω ἀκηκοότος · ἐθάρρει γὰρ αὐτῷ ἅτε νέῳ  
ὄντι ὠφελείας εἶνεκα, ὑπ' αὐτοῦ ἐρωτώμενος ἡπιοτρόπως · ἐνια 10  
δὲ καὶ αὐταῖς ὄψεσιν ἐφησεν ἑωρακέναι, συνδιαγαγὼν αὐτῷ  
χρόνους ἱκανοὺς εἰς τὸ τῶν Ἀγίων Πάντων περιφανέστατον ἐν-  
διαίτημα · ἐνθα δὴ καὶ κατ' ἀρχὰς ὑπ' αὐτοῦ εἰσδεχθεὶς ὁ Ἰάκωβος  
ἀγένειος ὢν παῖς ἐδέξατο ἐντολήν, μήτε ἴδιον μήτε ξένον παρα-  
βάλλοντα μοναχὸν τὸ καθ' ὅλου ἀσπάσασθαι · καὶ οὐ μόνον κατὰ 15  
τὴν πρόφασιν ταύτην, ἀλλ' οὐδὲ εἰς αὐτὸν τὸν ἀσπασμὸν τῆς  
θείας καὶ ἀναιμάκτου προσφορᾶς τοῦτο ποιῆσαι, ἕως ὅτου τὸ  
ἄκρον τῆς ὑπὴννης αὐτοῦ εἰς παλαιστῆς μῆκος προέλθοι · ἀλλ' οὐ-  
δὲ ταχέως εἰς ὄψιν ἐλθεῖν τῶν παρενρισκομένων μοναχῶν ἐβού-  
λετο τὸν Ἰάκωβον, πατρικοῖς νόμοις ἐξακολουθῶν καὶ τὸν τοῦ 20  
ἐχθροῦ πειρασμὸν ὑφορώμενος · οὗ δὴ χάριν οὐδὲ ὅλως αὐτὸν  
ἤθελε δέξασθαι τὴν ἀρχήν, ἀλλὰ βίαν πολλήν ὑποστὰς παρὰ τοῦ  
fol. 9 ἐπισκόπου Ἰωάννου, τοῦ εἰς τὸ Κιχώνιον (2) γεγονότος | ὕστερον  
ἡγουμένου, τὸν παῖδα μὲν προσήκατο, τηλικαύτην δὲ εἰς αὐτὸν  
ἀκρίβειαν ἐδέξατο. Ἡξιώθη<sup>1</sup> δὲ καὶ αὐτὸς (3) τῆς τοῦ ὁσίου τού-25  
του ὄψεως καὶ συνδιαιτήσεως καὶ εὐχῶν μετασχεῖν σὺν τῷ ἐμῷ  
πνευματικῷ πατρί, κατ' ἀρχὰς τῆς ἐμῆς ἀποταγῆς πρὸς αὐτὸν  
ἐληλυθὸς εἰς τὸ τῶν Ἀγίων Πάντων ἐναύλισμα.

19. — <sup>1</sup> ἡξιώθη A.

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ou quelque chose d'analogue. A moins qu'il ne s'agisse d'une faute de copiste pour *πρὸ ἡμῶν*, « de préférence à nous ».

(1) Ce disciple Jacques, au témoignage de qui le biographe se déclare redevable d'une grande partie de ses informations, est déjà cité comme confident du saint vieillard à la fin du § 9 de la Vie (éd. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, p. 193).

(2) Kikonion, localité sur la rive asiatique du Bosphore. PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. III, col. 754, n° 106; t. XI, col. 382.

(3) Ce qui suit correspond exactement à la dernière page (fol. 17) de la Vie d'Antoine dans le ms. de Vienne (éd. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, p. 216).

20. Οὕτω τοιγαροῦν τῷ Θεῷ εὐαρεστήσας ὁ αἰόδιμος οὗτος καὶ νέος Ἀντώνιος μετετέθη σὺν τῷ ἐν πνεύματι νίῳ αὐτοῦ Πετρωνᾷ εἰς τὰς αἰωνίους μονὰς τῇ πρὸ τριῶν εἰδῶν <sup>1</sup> νοεμβρίων (1), τεσσαράκοντα ἐτῶν ἀπομονάσας καὶ τοσοῦτοις ἐν-  
 5 αὐτοῖς ἐν τῷ σχήματι δοξάσας τὸν Κύριον, εἴκοσι μὲν καὶ τρεῖς χρόνους ἔξω τῆς βασιλευούσης διαπρέπας καθ' ὃν εἴρηται τρόπον, ἑπτακαίδεκα δὲ ἐν τῷ ἄστει πολιτευσάμενος (2). Ὅν δὴ καὶ ἡμεῖς ὡς οἷόν τε μιμησώμεθα, ἀγνεῖα καὶ ταπεινώσει τὴν ψυχὴν καὶ τὸ σῶμα κατακοσμοῦντες, καὶ προσευχαῖς καὶ νηστείαις καὶ  
 10 τῇ τῶν γραφῶν μελέτῃ τὸν νοῦν οὐρανοφοίτην ἀπεργαζόμενοι, ὅπως καὶ τῆς αὐτῆς αὐτῷ μετασχόντες χάριτος τύχωμεν τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ κυρίῳ ἡμῶν. ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος σὺν τῷ ἀνάρχῳ Πατρὶ καὶ τῷ ζῶσποινῷ αὐτοῦ καὶ ἱσουργῷ Πνεύματι νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων.  
 15 ἀμήν.

## INDEX NOMINUM

Ἀγαρηνοὶ V 17; A 15. Vid. Ἰσμαηλί-  
 ται, Σαρακηνοί.

τὸ Ἀγάριον *monasterium in monte Olympo* V 27.

Ἄγλα Πόλις. Vid. Ἱερουσαλήμ.

Ἄγιον Πάντων ἐναύλισμα seu με-  
 τόχιον CP. A 5-7, 19 (= V 43).

Ἀρχίαλος *civitas episcopalis in Thracia* V 28.

Αἰθίων vel Αἰθίοπος *pugil* V 3.

Αἰθίων τις = *daemonium* A 10.

Ἀμβρος *dux Saracenorum* A 15.

Ἀμόριον *civitas in Phrygia* V 26.

Ἀνατολή V 3, 21.

Ἀντώνιος ὁ μέγας *abbas in Thebaide*  
 V 1.

Ἀραβες *sex latrones* V 5.

Ἀτταλεία *civitas in Pamphylia* V 10.

Βάρβαροι A 15. Vid. Ἀγαρηνοί.

Βιθυνῶν ἐπαρχία E 2.

Βελίης *tractus in monte Olympo* V 39.

Γεώργιος ὁ ἐνδοξος καὶ καλλίνι-  
 κος μάρτυς V 27. Γεωργίου  
 (ἀγίου) εὐκτήριος οἶκος *in mon-*  
*te Olympo* V 28.

Δαυίδ *frater S. Antonii iunioris* V 31;  
*cf.* V 10, 23.

Διόνυσος = *ebrietas* V 22.

Ἑβραῖός τις ἀπὸ δυμμάτων (*i. e.*  
*caecus*) V 8.

20. — <sup>1</sup> corr. A.

(1) S. Antoine est donc mort le 11 novembre. Sa fête se célèbre pourtant le 1<sup>er</sup> décembre. Voir ci-dessus, p. 192 s.

(2) Voir ci-dessus, p. 196-199, le parti qu'on peut tirer de ces précieuses données pour établir la chronologie de la carrière de S. Antoine.

- Ειρήνη mater S. Antonii iunioris* V 2; cf. V 9 s.
- Ἐλισσαιέ propheta* V 2; A 16.
- Εὐνούχων μοναστήριον in monte Olympo* V 27 s., 37; A 4.
- Εὐστράτιος stylita* V 22; cf. V 23, 25.
- Ἐφεσος urbs in Asia* A 14.
- Ἐφραίμ monachus CP.* A 8, 10 s.
- Ἐχιμος agnomen vel cognomen S. Antonii iunioris* V 15, 17.
- Ἡλιοῦ propheta* V 2.
- Ἡράκλειν monasterium* A 4.
- Θεοδούλη soror S. Antonii iunioris* V 10; cf. V 12, 19.
- Θεοδώρα imperatrix* A 10.
- Θεόδωρος servus S. Antonii iunioris, postea monachus Σάβας nomine* V 22, 25-27, 40 s.
- Θεοτόκος* V 13; cf. V 23; A 13.
- Θεόφιλος imperator* V 31-33; A 2 s.
- Θρακησίων θέμα* A 14.
- Θωμᾶς ὁ ἀποστάτης* V 12 s., 31.
- Ἰάκωβος ex episcopo Anchiall anachoreta in monte Olympo* V 28-30, 34-39; A 6.
- Ἰάκωβος discipulus S. Antonii iunioris* V 9; A 19.
- Ἰγνάτιος conditor et hegumenus monasterii Ciensis in Bithynia* E 2; cf. E 3-8; A 1.
- Ἱερουσαλήμ* V 2. *Ἁγία Πόλις* V 3, 22.
- Ἰσμαῖται* A 14.
- Ἰωάννης apostolus cultus Ephesi* A 14.
- Ἰωάννης ἀρχιληστής ex monacho Sabaita anachoreta Phossatensis* V 3-9, 19-21.
- Ἰωάννης ex episcopo abbas εἰς τὸ Κιχώνιον* A 19.
- Ἰωάννης nomen S. Antonii iunioris antiquam monachum factus est* V 9-22, 24, 31.
- Κιβυραιωτῶν θέμα vel ἐπαρχία* V 10 s., 31.
- Κίος civitas Bithyniae* E 2.
- Κιχώνιον monasterium* A 19.
- Κλήμης abbas* V 1.
- Κοσμᾶ καὶ Δαμianoῦ οἶκος et ναὸς εἰς τὰ Παύλλινον CP.* A 10 s.
- Κωνσταντινούπολις* V 13 s., 28, 31.
- Ἡ βασιλεύουσα* V 24; A 6, 15, 20. *Τὸ ἔστιν* V 33; A 20. *Ἡ πόλις* V 34; A 5, 10, 14. — *Ὁρφανοτροφεῖον* V 34. — *Vid. Ἁγίων Πάντων, Κοσμᾶ καὶ Δαμianoῦ, Λέοντος.*
- Λέοντος διακόνου μοναστήριον CP.* A 17.
- Λευκὸς ποταμός* A 1.
- Μακάριος hegumenus εἰς τὸ Ἡράκλειν* A 4-6.
- Μιχαήλ II imperator* V 11, 13, 31; cf. V 18, 24.
- Μιχαήλ ὁ νέος III imperator* A 14 s.
- Νικαία civitas Bithyniae* V 27.
- Νικόλαος ἄγιος episcopus Myrae* A 15.
- Ὀλύμπιον ὄρος in Bithynia* V 27; cf. V 37. *Τὸ ὄρος* A 3. — *Vid. Βερίλης, Γεωργίου, Εὐνούχων, Πάνδημος, Παντελεήμονος, Ποταμίς.*
- Ἡ Ὀρματα oppidum (ita ΠΑΡΑΔΟΡΟΥΛΟΣ-KERAMEUS, p. 221). Vid. Ἡ βραῖος.*
- Παλαιστίνη* V 20.
- Παλαιστίνος* V 2.
- Πάνδημος tractus in monte Olympo* V 28, 31, 34, 39; A 2.
- Παντελεήμονος μάρτυρος εὐκτήριον seu καταγώνιον in monte Olympo* V 39, 41.
- τὰ Παύλλινον CP.* A 10.
- Παῦλος apostolus. Vid. Πέτρος.*
- Παῦλος ex episcopo Plusiadis anachoreta in monte Olympo* V 41-43; E 5.
- Πέτρος apostolus* V 34. *Πέτρον καὶ Παῦλον festus dies* V 42.



- Πετρωνᾶς patricius, frater Theodoraē imperatricis* A 10-18, 20. *Σιών* V 2.  
*Πλατεία Πέτρα castrum in Asia* A 14. *Σουμανίτις* A 16.  
*Πλουσιᾶς civitas episcopalis in Honoriade* V 41. *Στέφανος ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων* V 32 s.  
*Ποταμίας, ἡ κατὰ τὴν Ποταμίαν ἔρημος in monte Olympo* V 42. *Συλαιοῦτης* V 43. *Συλαιοτῶν πόλις* V 24; cf. V 15 (τὸ ἄστυ); V 16, 22 (ἡ πόλις); V 18 (μικρὰ πολίχνη, εὐτελὲς πόλις).  
*Προκοπία imperatrix, mater S. Ignatii patriarchae* V 37. *Σύρα φωνή* V 18.  
*Προυσιᾶς. Vid. Πλουσιᾶς.* *Συρακουσίων τράπεζα* V 22.  
*Πύλαι (apud Nicæam Bithyniae* <sup>1</sup>?) V 26. *Συρία* V 3, 9, 18; A 15.  
*Ῥωμαίων βασιλεὺς* V 18. *Τὰ Ῥωμαίων = imperii fines* V 10. *Συριακὴ παραθαλασσία* V 18.  
*Ῥωμανία* V 9. *Συρίαρχος* V 3.  
*Σάβα (ἀγίον) λαύρα in Palaestina* V 4-7. *Ταβιθά* V 34.  
*Σάβας. Vid. Θεόδωρος.* *Ταράσιος patriarcha CP.* V 28.  
*Σαρακηνοὶ* V 3, 17; A 15. *Φωσάτον civitas in Palaestina* V 2, 7; cf. V 3.  
*Φωτεινός pater S. Antonii iunioris* V 2; cf. V 9 s.

<sup>1</sup> Cf. Vitam S. Theodori Syceotae, *BHG.* 1748, §§ 129, 131 (ed. Th. IOANNU, p. 478 s.) et eiusdem sancti Laudationem a. Nicephoro, *BHG.* 1749, § 32 (*Anal. Boll.*, t. XX, p. 264).

# LETTRES INÉDITES

## DU BOLLANDISTE DU SOLLIER

### A L'HISTORIEN SCHANNAT

(1721-1734) <sup>1</sup>

Le P. Du Sollier (Sollerius) n'appartient pas à l'âge héroïque de l'histoire des anciens bollandistes. C'est Bollandus, Henschenius et Papebroch qui jetèrent les fondements de l'œuvre monumentale des *Acta Sanctorum* ; ils eurent l'insigne mérite d'en élaborer le plan grandiose, d'en publier les premiers volumes et de créer en même temps un système original de travail collectif ; ils frayèrent ainsi la voie où leurs continuateurs n'avaient plus guère qu'à suivre leurs traces. Du Sollier, qui leur succéda presque immédiatement, après Baert et Janninck, inaugura, dans les annales du bollandisme, une nouvelle période, qui fut moins brillante certes que celle des fondateurs, mais qui sut rester fidèle à leur esprit et à leurs traditions <sup>2</sup>.

Jean-Baptiste Du Sollier était né le 28 février 1669 à Herseaux, village situé près de Mouscron dans l'ancien diocèse de Tournai <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Lors du XXVIII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, qui s'est tenu à Anvers en 1930, nous avons déjà eu l'occasion de donner un aperçu du contenu des lettres de Du Sollier à Schannat et de montrer leur importance. Sur notre proposition, la section d'histoire ecclésiastique du Congrès a adopté le vœu de voir entreprendre le dépouillement systématique de la correspondance des anciens bollandistes. Cf. *Annales du XXVIII<sup>e</sup> Congrès*, fasc. I, p. 103 s., et fasc. II, p. 95 s.

<sup>2</sup> C'est ce modeste rang de continuateur que Du Sollier s'assigne lui-même dans sa lettre ouverte à Schannat du 16 août 1725, dont nous donnons le texte *infra*, dans les Annexes, n<sup>o</sup> 3 : « Nos eorum vestigiis insistimus... ».

<sup>3</sup> La source principale de sa biographie est l'*Elogium Sollerii*, écrit par Stiltingh et inséré en tête du tome V des *Acta SS.* d'août ; au frontispice du même

Après avoir achevé ses humanités au collège de Courtrai, il entra dans la Compagnie de Jésus, au noviciat de Malines, en 1687. Quand il eut terminé ses études de philosophie, il fut chargé pendant six années de diriger successivement les classes de grammaire, de poésie et de rhétorique au collège d'Anvers <sup>1</sup>. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite à Rome pour y recevoir la formation théologique ; il y fut admis au sacerdoce le 28 octobre 1700 ; c'est là aussi qu'il se lia d'une amitié très étroite, qui devait continuer de se resserrer jusqu'à sa mort, avec un jeune Bruxellois, élève du Collège germanique, Thomas-Philippe de Hénin, le futur archevêque de Malines et cardinal d'Alsace.

De retour en Belgique, Du Sollier était occupé aux exercices de la troisième probation à Lierre, quand, le 7 mars 1702, à la requête de Papebroch, qui appréciait hautement ses rares aptitudes, il fut attaché à la rédaction des *Acta Sanctorum* <sup>2</sup>. Lorsqu'en janvier 1716 une congestion cérébrale força Baert à renoncer à la direction de l'œuvre, Du Sollier lui succéda dans cette charge, qu'il conserva jusqu'en 1737 ; le mauvais état de sa santé, qui avait empiré à la suite de violents accès d'asthme, le contraignit alors à prendre enfin sa retraite. Sa collaboration, qui se prolongea ainsi pendant trente-cinq années, commença avec le tome V de juin (1709) et se termina avec le tome III d'août (1739). Parmi les très nombreux commentaires dont il enrichit les Vies dispersées dans ces treize tomes, il convient de signaler particulièrement ceux du B. Ray-

tome se trouve un portrait de lui exécuté par P.-B. Bouttats. Dans sa *Biographie du R. P. Jean-Baptiste Dusollier, bollandiste* (Courtrai, 1904, 28 pp.), l'abbé Alph.-M. Coulon a mis à la portée du public cultivé de sa petite patrie les renseignements fournis par Stiltingh. Il y a ajouté quelques détails intéressants glanés dans les archives locales et relatifs à la famille de son héros. Voyez aussi C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VII (1896), col. 1371 s. ; H. DELEHAYE, *A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes* (Bruxelles, 1920), p. 39-42 ; et P. PEETERS, *L'œuvre des Bollandistes* (Bruxelles, 1942), p. 40 s. (= *Mémoires de l'Académie Royale de Belgique*, in-8°, Classe des Lettres, t. XXXIX, 4).

<sup>1</sup> On doit à Du Sollier une édition (ou adaptation ?) de la grammaire grecque de J. Gretser, S. J., *Institutiones linguae graecae*, dont le P. De Backer ne mentionne que la réimpression d'Anvers, 1727. Cet ouvrage fut traduit en flamand par un anonyme en 1731.

<sup>2</sup> Il fit la profession solennelle des derniers vœux le 2 février 1705.

mond Lulle <sup>1</sup>, de S. Rombaut <sup>2</sup> et de S<sup>te</sup> Godelive <sup>3</sup>, qui sont fort étendus et dont il fit exécuter des tirages à part <sup>4</sup>.

Au surplus, l'activité scientifique de Du Sollier ne resta pas confinée dans l'édition et la critique des Vies de saints. Dès son admission parmi les bollandistes, il avait été chargé par Papebroch de revoir et de continuer ses essais sur la chronologie des patriarches d'Alexandrie; il publia les résultats de ses propres recherches dans un traité, qu'il fit d'abord paraître séparément en 1708 et qu'il inséra l'année suivante en tête du tome V de juin des *Acta Sanctorum* <sup>5</sup>. Mais son ouvrage le plus important est sans conteste l'édition savamment commentée du Martyrologe d'Usuard qu'il donna au public en 1714 en un volume in-folio et qu'il reproduisit ensuite, divisée en deux semestres, dans les appendices des tomes VI (1715) et VII (1717) de juin <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Les *Acta B. Raymundi Lulli* (Anvers, 1708), xvi-104 pp. in-fol. (= *Acta SS.*, Iun. t. V, 1709, p. 633-736), furent dédiés aux magistrats de la ville de Majorque. Cf. B. DE GAIFFIER, dans *Anal. Boll.*, t. XLVIII (1930), p. 138-143. — Le ms. sur Raymond Lulle, intitulé *Collectanea*, etc., signalé par Sommervogel, col. 1372, a été publié par A. GOTTRON, *L'edició maguntina de Ramón Lull* (Barcelone, 1915), p. 41-75. Il s'agit d'une correspondance qui date des années 1710 à 1713 et comprend une trentaine de lettres; quatorze sont de la plume de Du Sollier, qui en adressa six à l'électeur palatin Jean-Guillaume.

<sup>2</sup> *Acta S. Rumoldi* (Anvers, 1718), xxx-200 pp. in-fol. Extrait des *Acta SS.*, Iul. t. I, p. 169-266, augmenté de pièces liminaires, d'un « Corollarium » (p. 99-144), où est retracée l'histoire, surtout religieuse, de Malines, de « Probationes » ou documents justificatifs (p. 145-188) et de deux index. Du Sollier dédia ces Actes de S. Rombaut à l'archevêque de Malines, Thomas-Philippe d'Alsace.

<sup>3</sup> *Acta S. Godelevae* (Anvers, 1720), in-12 de 354 pp., plus les pièces liminaires et deux index. Extrait des *Acta SS.*, Iul. t. II, p. 359-444, dédié à l'évêque de Bruges, Henri-Joseph Van Susteren. Sur les difficultés suscitées en 1719 à Du Sollier, lorsqu'il voulut prendre copie des authentiques renfermés dans la châsse de S<sup>te</sup> Godelive, à Ghisteltes, voyez C. CALLEWAERT, dans *Annales de la Société d'émulation... de la Flandre*, 1908, pp. 187-190 et 418-434; A. C. DE SCHREVEL, dans *Biographie Nationale*, t. XXIV (Bruxelles, 1926), col. 300 s.

<sup>4</sup> S'il faut en croire A.-M. COULON, op. c., p. 14, « il fit aussi imprimer séparément les actes des martyrs de Gorcum. »

<sup>5</sup> *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis Alexandrinis* (Anvers, 1708). Il est suivi d'un appendice intitulé: *De Coptis Jacobitis* (p. 107-156). Ces deux travaux furent dédiés au baron de Grijssperre, chancelier de Brabant.

<sup>6</sup> *Martyrologium Usuardi* (Anvers, 1714). Sur la valeur de cet ouvrage, voyez les appréciations élogieuses de H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques du moyen âge* (Paris, 1908), p. 7-10, et de P. PEETERS, op. c., p. 40. Cette publication suscita à Du Sollier une querelle littéraire avec Dom Bouillart, dont on trou-



Le plus récent historien du bollandisme a mis en pleine lumière la remarquable valeur des travaux hagiographiques de Du Sollier et il a fait ressortir, dans un portrait brossé de main de maître, le caractère sympathique de cette forte personnalité : « Tout en lui, écrit-il, jusqu'à l'expression un peu volontaire de ses larges traits, annonçait une sorte de vigueur matoise et sûre d'elle-même. Intelligence puissante et déliée, mémoire exacte, jugement bien équilibré, il joignait à ces dons précieux un sens pratique et un goût instinctif d'ordre et de méthode, le tout servi par un tempérament solide, qui soutint quarante ans une application tendue et réglée avec une précision d'horloge <sup>1</sup>. »

Au temps où Du Sollier présidait aux destinées de l'œuvre, il prit l'initiative de quelques mesures d'ordre intérieur qui font honneur à son esprit réaliste. En 1717, pour accélérer la publication des *Acta Sanctorum* en la rendant indépendante des imprimeurs établis, il se fit octroyer par l'empereur Charles VI un privilège qui l'autorisait à recourir aux services de toute personne connaissant l'art typographique, même s'il ne s'agissait que d'un simple artisan. Il réussit ainsi à faire imprimer tous les deux ans un volume, depuis le tome I<sup>er</sup> de juillet jusqu'au tome IV d'août <sup>2</sup>. En outre, pour permettre aux bollandistes de se consacrer exclusivement à la rédaction des *Acta Sanctorum*, il obtint pour eux de ses supérieurs d'être dispensés des ministères du catéchisme, de la prédication et de la confession, qui leur prenaient souvent une notable partie de leur temps <sup>3</sup>. Dans le même dessein, c'est-à-dire pour leur éviter les distractions et les autres ennuis qu'entraînait fatalement le travail en commun dans un local où tous les visiteurs pouvaient être introduits, il décida en 1724 que chacun des quatre bollandistes disposerait désormais d'un cabinet séparé, mais contigu à la bibliothèque <sup>4</sup>.

vera un résumé dans STILTINGH, *Elogium Sollerii*, §§ 17-22, et dans H. DELEHAYE, op. c., p. 159-161. Mgr De Ram a publié les lettres de Du Sollier et de Dom Boullart à la suite de sa traduction de BINTERIM, *Dissertation sur les martyrologes* (Louvain, 1835), p. 30-32.

<sup>1</sup> P. PEETERS, op. c., p. 40.

<sup>2</sup> Le dernier tome de juin avait paru en 1717. Les sept tomes de juillet se succédèrent à intervalles réguliers de deux ans entre 1719 et 1731. Les quatre premiers tomes d'août parurent à la même cadence de 1733 à 1739.

<sup>3</sup> Cf. STILTINGH, *Elogium Sollerii*, §§ 30-31.

<sup>4</sup> Voyez *infra*, lettres VIII et IX. Notons que le P. Delchaye, op. c., p. 40,

Pour se procurer l'énorme documentation nécessitée par ses multiples travaux, Du Sollier, à l'exemple de ses devanciers, ne se contenta pas d'entreprendre dans les Pays-Bas et à l'étranger de fructueux voyages d'études <sup>1</sup>. Il noua des relations épistolaires avec un grand nombre d'érudits, religieux ou laïques ; au cours de sa longue carrière d'hagiographe, il n'écrivit pas moins de douze mille lettres, dont il avait soin de consigner, dans un registre spécial, la mention, voire même parfois le sommaire <sup>2</sup>. On ignore ce que sontvenues la plupart de ces lettres, dispersées aux quatre coins de l'Europe <sup>3</sup>. Parmi celles qui ont eu la chance de parvenir jusqu'à nous et qui sont restées inédites, il y en a un certain nombre qu'il avait adressées à son compatriote l'abbé Schannat ; nous en publions le texte dans les pages qui suivent.

Jean-Frédéric Schannat était né le 23 juillet 1683 à Luxembourg, d'un père originaire de Wurtzbourg <sup>4</sup> ; il entreprit d'abord des

inclina à penser que cette innovation ne fut pas un profit net pour l'œuvre collective.

<sup>1</sup> C'est ainsi qu'en 1715 il se rendit à Vienne pour y accompagner l'archevêque de Malines ; il profita de cette circonstance pour recommander les *Acta Sanctorum* à la munificence de l'empereur Charles VI et en obtenir des subventions régulières en faveur de cette publication. Cf. STILTINGH, op. c., § 29, et H. DELEHAYE, op. c., p. 82.

<sup>2</sup> Cf. STILTINGH, op. c., § 32. Ce registre est perdu.

<sup>3</sup> On conserve à l'abbaye de Melk une lettre de Du Sollier à Dom B. Pez. Cf. E. KATSCHTHALER, *Ueber B. Pez und dessen Briefnachlass* (Melk, 1889), p. 106. — Une lettre que Du Sollier écrivit le 16 août 1729 en réponse aux *Remarques* du P. Mathieu Texte, O. P., sur la Vie du B. Barthélemy, évêque de Vicence, a été publiée dans les *Mémoires de Trévoux*, 1729, p. 2079-2085, et reproduite par A.-M. COULON, op. c., p. 16-19. — SOMMERVOGEL, op. c., t. VII, col. 1372, cite quelques autres lettres de Du Sollier qui furent imprimées, à savoir : deux lettres sur S<sup>te</sup> Colombe d'Aquilée (publiées par D. FONTANINI, *Memorie della vita di Monsignor Giusto Fontanini*, Venezia, 1755, p. 81-84), une à Dom Calmet (1729), une à l'abbé Lebeuf (1721) et une lettre ouverte à l'abbé Schannat (dont le texte est publié *infra*, dans les Annexes, n° 3). — Sommervogel mentionne également des lettres manuscrites que Du Sollier adressa au P. Souciet, à Paris, et qui sont conservées à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Le P. Van den Gheyn en signale quelques autres (*Catalogue des mss. de la Bibl. royale*, t. V, pp. 494, 556, 576 et 642 ; t. VI, p. 236).

<sup>4</sup> Voir notre esquisse biographique de Schannat dans la *Biographie Nationale*, t. XXI (Bruxelles, 1912), col. 588-598 ; à la liste des références donnée *in fine*, il faut ajouter maintenant : Léon HALKIN *Le Diarium de J.-F. Schannat*

études juridiques, conquist à l'université de Louvain le diplôme de licencié en droit et se fit inscrire comme avocat à la Cour du Grand Conseil de Malines. Mais il ne tarda pas à renoncer au barreau pour s'adonner entièrement aux travaux historiques<sup>1</sup>. C'est alors aussi qu'il entra dans la carrière ecclésiastique et qu'il obtint du prince-évêque Joseph-Clément de Bavière une prébende de chanoine en l'église collégiale Saint-Jean-l'Évangéliste à Liège; il reçut en 1708 le sous-diaconat et alla s'établir dans la capitale de la principauté. Il ne tarda pas à y gagner la confiance et même l'affection de l'archéologue Guillaume de Crassier, dont la bibliothèque et la collection d'antiquités faisaient l'admiration des connaisseurs. Un court séjour qu'il fit à Paris en 1714 lui permit ensuite de nouer des rapports très cordiaux avec Dom Edmond Martène, l'un des religieux les plus éminents de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Dès cette époque, il entretint avec ces deux érudits des relations épistolaires qui devaient se continuer durant de longues années<sup>2</sup>.

Malheureusement, en 1717, de graves difficultés d'ordre pécuniaire forcèrent Schannat à prendre la route de l'exil et à se réfugier en Franconie, puis en Autriche, à l'abbaye de Melk, où, pendant près d'un an (1720-1721), il put s'initier, sous la direction de Dom Bernard Pez, à l'étude méthodique des sources historiques du moyen âge<sup>3</sup>. Il commença ensuite une série de pérégrinations à travers les régions voisines pour y recueillir les matériaux d'une collection des conciles d'Allemagne, qu'il avait projeté de publier. C'est dans le but d'intéresser Du Sollier à cette importante entreprise qu'il entra en correspondance avec lui. Il résidait alors à Wurtzbourg, d'où il lui adressa sa première lettre au printemps de 1721.

(1714-1717), dans les *Mélanges de Borman* (Liège, 1919), p. 529-537, et surtout Wilhelm ENGEL, *Johann Friedrich Schannat (1683-1739)*. I. Teil, *Leben und Werk*, dans *Archivalische Zeitschrift*, t. XLIV (Munich, 1936), p. 24-103 (à suivre).

<sup>1</sup> Son premier ouvrage retrace l'intéressante biographie d'un ancien gouverneur de son pays natal: *Histoire du comte de Mansfeld* (Luxembourg, 1707).

<sup>2</sup> Cf. Léon HALKIN, *Correspondance de J.-F. Schannat avec G. de Crassier et Dom E. Martène*, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XIV (1903), p. 1-159, et à part (Bruxelles, 1903); *id.*, *Supplément à la correspondance de J.-F. Schannat*, dans *Leodium*, t. VIII (1909), p. 134-137.

<sup>3</sup> Cf. E. KATSCHTHALER, *op. c.*, p. 63 s.

L'année suivante, Schannat, lequel n'était pas encore parvenu à trouver une situation qui lui procurât des moyens de subsistance suffisants, réussit à lasser la mauvaise fortune en obtenant la charge de bibliothécaire et d'historiographe de l'abbaye de Fulda<sup>1</sup>. A cette date s'ouvre incontestablement la période la plus féconde de sa carrière ; en quelques années d'un labeur prodigieux, de 1723 à 1729, il fit paraître successivement cinq ouvrages considérables, consacrés à l'histoire de Fulda, dans lesquels il se livra à l'examen approfondi des problèmes de critique, de diplomatique et de droit féodal soulevés par l'étude des annales de l'abbaye<sup>2</sup>. Ces publications l'engagèrent dans des polémiques très vives, qui le mirent aux prises avec des érudits de valeur, tels que J. G. von Eckhart et Ignace Roderique, et dont on perçoit souvent l'écho dans sa correspondance avec Du Sollier<sup>3</sup>.

Devenu sans conteste l'un des principaux historiens ecclésiastiques de l'Allemagne, l'abbé Schannat se vit ensuite confier la mission d'écrire l'histoire de l'évêché de Worms, qui parut en 1734 et dont il est question dans la dernière lettre que lui adressa Du Sollier à la fin de cette même année<sup>4</sup>. Peu après, l'archevêque de Prague, Maurice-Gustave de Manderscheid-Blankenheim, le chargea de composer une description géographique et historique de

<sup>1</sup> Cf. A. RUPPEL, *Schannats Berufung zum Fuldischen Geschichtsschreiber*, dans *Aus Fuldas Geistesleben, Festschrift...* (Fulda, 1928), p. 40-52.

<sup>2</sup> Voici les titres de ces ouvrages : *Corpus traditionum Fuldensium* (Leipzig, 1724) ; *De clientela Fuldensi beneficiaria* (Francfort, 1726) ; *Dioecesis Fuldensis cum annexa sua hierarchia* (Francfort, 1727) ; *Vindiciae quorundam archivi Fuldensis diplomatum* (Francfort, 1728) ; *Historia Fuldensis* (Francfort, 1729). Ajoutez à cela que, pendant la même période, Schannat publia en outre deux importantes collections de documents historiques : *Vindemiae literariae* (Fulda et Leipzig, 1723-1724) et *Sammlung aller historischen Schriften und Documenten* (Francfort, 1727).

<sup>3</sup> Voyez notamment *infra*, lettres xv-xx, xxii, xxiii et xxviii. A cette époque, où il était astreint à un labeur assidu, Schannat trouva encore le temps, durant l'été de 1726, d'entreprendre un petit voyage aux Pays-Bas et de se rendre à Malines auprès du cardinal-archevêque, qu'il désirait intéresser davantage à sa collection des conciles d'Allemagne. Il en profita pour aller à Anvers faire visite à son ami Du Sollier et admirer son beau médailler. Voyez *infra*, lettres xiii et xix.

<sup>4</sup> Voyez *infra*, lettre xxxvi. — On attribue également à Schannat une *Lettre de M. l'abbé S... à Mlle de G..., béguine d'Anvers, sur l'origine et le progrès de son Institut* (Paris, 1731).



l'Eifel, d'où sa maison tirait son origine. Ce même prélat lui fournit ensuite les sommes nécessaires pour entreprendre un voyage en Italie, qui lui permit de compléter sa collection des conciles d'Allemagne par d'heureuses découvertes effectuées surtout dans les bibliothèques et les dépôts d'archives de Rome (1736-1738). Mais un an s'était à peine écoulé depuis son départ de la Ville éternelle qu'une attaque d'apoplexie l'enlevait subitement, à Heidelberg, le 6 mars 1739, sans lui laisser le temps de mettre la dernière main à l'*Eiflia illustrata* et aux *Concilia Germaniae*<sup>1</sup>. Sa mort prématurée ne précéda que d'une année celle de son ami Du Sollier, qui s'éteignit à son tour le 27 juin 1740, après avoir passé dans les exercices de piété et la méditation des livres saints les derniers mois de sa vie laborieuse<sup>2</sup>.

La majeure partie de l'héritage littéraire de Schannat fut acquise en 1747 par l'archevêque de Prague ; il en constitua un fonds spécial qui fut soigneusement conservé par ses successeurs et qui se trouve encore actuellement aux archives de l'archevêché. Le fonds Schannat comprend, entre autres documents précieux, plusieurs centaines de lettres autographes que Schannat avait reçues de ses divers correspondants ; tel est le cas de celles de Du Sollier, qui sont au nombre de trente-six et qui s'échelonnent entre les années 1721 et 1734<sup>3</sup>. Quant aux lettres que Schannat lui-même

<sup>1</sup> Sur les dates de publication de ces deux grands ouvrages, voyez *infra*, lettre xxxvi, notes. Quant à l'*Histoire abrégée de la Maison Palatine*, dont Schannat avait fait commencer l'impression en décembre 1738, elle fut publiée à Francfort en 1740, en un volume qui débute par un *Éloge historique de l'auteur*, composé par son ami Antoine de la Barre de Beaumarchais.

<sup>2</sup> Sur la fin de 1736, Du Sollier célébra son jubilé de cinquante années de vie religieuse ; il était encore très robuste, bien que, depuis l'été de 1732, il souffrit beaucoup de ce qu'il appelait une oppression de poitrine (cf. lettre xxxv). Cet asthme s'aggrava peu à peu et l'obligea, dans les dernières semaines de 1737, à renoncer à ses travaux et à prendre enfin une retraite bien méritée. Une lettre que l'archevêque de Malines adressait à Schannat le 17 janvier 1738 nous apprend qu'à cette date la santé de Du Sollier lui inspirait déjà de sérieuses inquiétudes : « Notre pauvre P. Du Sollier augmente en chair et en graisse, mais il est si diminué de mémoire qu'il fait pitié. Je l'ay esté voire, mais ce n'est plus le même homme ; il est à l'infirmerie, sans rien faire que se promener et lire l'Ecriture S. pour tout livre. Le Provincial me dit avant-hier qu'il estoit un peu mieux, mais il n'y a pas de rétablissement à espérer » (fonds Schannat, à Prague).

<sup>3</sup> Sur le fonds Schannat, voyez notre *Correspondance de Schannat*, p. 24, et

avait adressées à Anvers, elles ont échappé jusqu'ici aux recherches les plus diligentes. Dans l'hypothèse où elles auraient été conservées par les successeurs de leur destinataire après le décès de celui-ci, on peut conjecturer qu'elles ont péri au cours des lamentables vicissitudes qui furent le lot des papiers délaissés par les anciens bollandistes<sup>1</sup>. Nous estimons néanmoins qu'en dépit de cette regrettable lacune, la publication des seules lettres de Du Sollier, sans les réponses de Schannat, présente encore un intérêt des plus considérables pour tous ceux que passionnent les recherches d'histoire et spécialement celles d'hagiographie.

On sera peut-être surpris de constater que cette correspondance est entièrement rédigée en français, et non pas en latin, comme c'était encore l'usage à cette époque dans le monde de l'érudition, surtout entre des personnes de nationalités différentes. Mais il faut se rappeler que Du Sollier est né dans la Flandre wallonne et que la langue maternelle de Schannat était également le français; c'est ce qui explique pourquoi leurs lettres, bien qu'écrites au courant de la plume et sans nul souci du style, se signalent d'ordinaire par leur correction et parfois même par une verve savoureuse qui est propre au terroir gaulois.

Ce qui frappe tout d'abord le lecteur des lettres de Du Sollier, c'est la sollicitude affectueuse qu'il ne cesse de manifester pour la personne de son correspondant. Il l'avertit charitablement de ménager sa santé, de ne pas la compromettre par trop d'application et par un labeur excessif (lettres IV et XVII à XIX). Il multiplie les démarches auprès de grands personnages, tel le cardinal d'Alsace, pour concilier à son ami de puissants protecteurs, capables de le tirer de ses embarras financiers en lui accordant de plantureuses prébendes (lettres III, IV, VI-VIII, XXVI, XXIX-XXXIV et XXXVI). Il sollicite même et obtient en sa faveur de précieuses lettres de recommandation, qui malheureusement ne parvinrent pas à le libérer de ses soucis d'argent (Annexes 1 et 2).

ENGEL, op. c., II. Teil (à paraître). Nous devons de vifs remerciements à M. le docteur Fr. Hrubik, secrétaire du prince-archevêque de Prague, qui a bien voulu mettre à notre disposition les pièces principales de ce fonds et notamment les lettres de Du Sollier. Il y a au moins une lettre de ce dernier qui ne figure plus dans le fonds Schannat, celle du 16 février 1731; voyez *infra*, lettre xxx.

<sup>1</sup> Voyez sur ce point P. PEETERS, op. c., p. 82, note 3.

Au surplus, Du Sollier suit de très près l'élaboration des multiples ouvrages de Schannat et l'encourage à persévérer dans ses pénibles recherches, malgré les attaques injustes dont il est l'objet (lettres xiv-xvii, xix et xxvii). Il ne se contente pas de lui adresser de cordiales félicitations pour ses heureuses découvertes dans les archives ou pour le succès de ses publications (lettres ii, v-vii, ix, xiv et xxxv) ; mais, avec la liberté permise à un aîné, il lui prodigue de judicieux conseils et n'hésite pas à s'inscrire en faux contre la sévérité de ses critiques à l'égard de certains de ses devanciers (lettres v et xxx). A plusieurs reprises, il insiste auprès de Schannat pour le décider à poursuivre sans délai la réalisation de son beau projet de publier les *Concilia Germaniae* (lettres i, iii, xxiv, xxvi, xxix et xxxv).

En revanche, grâce aux indications que Schannat lui fournit complaisamment, Du Sollier peut se tenir commodément au courant des plus récentes publications historiques de l'Allemagne ; au fur et à mesure qu'il en prend connaissance, il en discute la valeur en toute indépendance, sans se soucier beaucoup de faire cadrer ses propres jugements avec ceux de son correspondant (lettres ii, vi, vii, x, xxvii et xxxi). Plus souvent encore, il met à contribution l'inépuisable obligeance de Schannat pour en obtenir tous les renseignements qui lui sont utiles pour la rédaction des *Acta Sanctorum* ; il le prie même de lui procurer des livres ou des copies de manuscrits et de faire à son intention des recherches dans les bibliothèques et les archives d'outre-Rhin (lettres ii-v, viii, x, xii, xiv, xxiv et xxx)<sup>1</sup>.

Il y a enfin une dernière série de lettres qui présentent une importance plus grande encore ; ce sont celles où Du Sollier parle à Schannat de l'avancement des *Acta Sanctorum*, lui signale l'apparition des différents volumes et, le cas échéant, lui indique la part qu'il a prise à leur rédaction (lettres ii-iv, vii, viii, x-xii, xv, xvi, xxiii, xxxi, xxxiv-xxxvi). En même temps, il lui révèle des détails curieux sur l'organisation du travail collectif des bollandistes et sur les améliorations qu'il fit apporter à l'installation de leur bibliothèque (lettres viii et ix). Parfois aussi Du Sollier se préoccupe

<sup>1</sup> Du Sollier lui-même rend publiquement hommage à l'extrême servilité de Schannat au début de la lettre ouverte qu'il lui adressa le 16 août 1725. Cf. *infra*, Annexes, n° 3.

de savoir à quelle date pourra être achevée la publication des *Acta Sanctorum*, qui avait débuté en 1643. Dans une lettre datée de 1727, il conjecture que l'ouvrage « fournira encore de la matière pour cinquante ans *et quod excurrat* » (lettre xvii). Mais en 1729, il se montre beaucoup plus prudent : « Ne comptez pas comme notre Bollandus, qui ayant à peine achevé le mois de Janvier, promettoit encore la fin de l'ouvrage et d'autres pièces qu'il devoit y joindre ; et avec tout cela, il n'a veu que deux mois encore imparfaits de sa machine, qui a toute la mine de durer pour le moins cent ans après luy et de consumer une douzaine de vies par dessus la sienne » (lettre xxiv). Hélas ! ces supputations se sont avérées encore trop optimistes, puisque aussi bien, après un délai de plus de deux siècles, l'ouvrage n'est parvenu aujourd'hui qu'au premier tiers du mois de novembre.

Quand l'occasion s'en présente, Du Sollier fait connaître à son correspondant sa propre méthode de travail et les principes de critique historique qui le guident dans ses recherches hagiographiques. C'est ainsi qu'il proclame avoir pour maxime « de tenir toujours avec les anciens monumens, aussy longtemps que leur fausseté n'est pas évidente » (lettre i). Pour lui, « la voye de censure en matière d'histoire n'éclaircit jamais les doutes sur lesquels on contraste, et de semblables procédures font naturellement soupçonner que le tort est du côté des censeurs » (lettre ii). Il sait la grande importance qu'offre l'ancienneté du culte d'un saint pour établir son authenticité : « Les Lutgardes, écrit-il en 1726, sont assez à la mode : on en trouve plusieurs qui sont illustres et vénérables ; toute la difficulté est de bien établir leur culte, à quoy les Allemands ne font point toute l'attention nécessaire » (lettre xiv). Dans la polémique qui éclata entre Schannat et Eckhart sur la légitimité de certaines prétentions de l'abbaye de Fulda, Du Sollier n'entend pas se prononcer avant d'avoir entendu les deux parties ; s'il concède que certains documents originaux ont pu disparaître au cours des siècles, il soutient cependant que l'on doit en considérer les copies comme authentiques jusqu'à preuve du contraire (lettres xviii et xix).

On le voit par ce rapide aperçu, ces lettres, que Du Sollier écrivait sans aucune préoccupation de publicité, où ses sentiments d'estime et d'affection pour Schannat s'épanchaient librement et où se révélait la probité foncière de son labeur scientifique, sont pour nous à la fois pleines de charme et d'intérêt. Elles nous aident



à pénétrer dans l'intimité des membres du « sacré collège noir » et nous permettent d'assister en quelque sorte à l'élaboration quotidienne de cette œuvre gigantesque des *Acta Sanctorum*, qui fit d'Anvers, pendant un siècle et demi, un brillant foyer d'études historiques \*.

LÉON HALKIN

Professeur à l'université de Liège.

---

I

Monsieur,

J'ay bien reçu en son temps la chère lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais une incommodité de fièvre m'a empêché d'y répondre plustost.

Je suis charmé de vous voir occupé dans des recherches si intéressantes pour la république des lettres <sup>1</sup>; le P. Seyfrid, qui est fort mon amy, ne manquera pas de contribuer tout ce qui luy sera possible à un si glorieux dessein; rendez luy visite et vous trouverez que ma recommandation n'aura pas été inutile; je luy écris aujourd'huy par le mesme courier <sup>2</sup>. Tout ce que l'on a pu dire de S. Kilian est imprimé depuis longtemps; je n'ay rien trouvé dans toute sa vie qui ressentist plus le Bénédictinisme, que dans celle de S<sup>t</sup> Otton de Bamberg la famille d'Andesch <sup>3</sup>.

Les menaces qu'on m'a faites ne m'épouvantent guères; y eust-il en Allemagne une cinquantaine de Brouillards, je ne laisserai pas

\* On nous permettra d'exprimer ici nos plus vifs remerciements à M<sup>me</sup> Léon Halkin, qui a bien voulu se charger de la copie de ces lettres, ainsi qu'au P. François Halkin, hollandiste, dont le concours nous a été fort utile pour l'élucidation de différents problèmes de bibliographie soulevés par cette correspondance.

<sup>1</sup> Il s'agit probablement de la collection des conciles d'Allemagne, dont Schannat avait déjà élaboré le plan et pour laquelle il commençait à recueillir des matériaux. Cf. *infra*, lettres XXIV, XXIX et XXXVI.

<sup>2</sup> Le P. Jean Seyfried, S. J., né à Mayence en 1678, avait été nommé en 1720 professeur d'histoire à l'université de Wurtzbourg. Cf. *infra*, lettres II, VII, XVII et XXVII.

<sup>3</sup> Du Sollier avait étudié les Actes de S. Otton de Bamberg dans les *Acta SS.*, Iul. t. I, p. 349-465, et ceux de S. Kilian, *ibid.*, t. II, p. 599-619. Il s'était prononcé contre l'origine « andechsienne » de S. Otton (t. I, p. 355-359) et contre l'affiliation de S. Kilian à l'ordre de S. Benoît (t. II, p. 600, n° 6).

que d'aller mon chemin. La lâcheté des moines de Celles est bien honteuse <sup>4</sup>; doit-on s'étonner, après de telles prévarications, que les hérétiques nous produisent des collections de toutes choses, assaisonnées à leur façon. La bibliothèque de Cuse n'est plus ce qu'elle a été autrefois, et je ne serois pas trop surpris que l'Anglois en eust enlevé quelques restes de dépouilles.

M<sup>r</sup> Eccardus m'a envoyé sa réplique à la réponse de Mons<sup>r</sup> Nunningh <sup>5</sup>; je ne suis pas encore en état de l'examiner à fond, mais par ce que j'en ay parcouru légèrement, elle m'a paru assez, pour ne pas dire un peu trop cavalière. La matière est de telle condition, qu'on n'est point en état de juger des pièces que par le rapport qu'ils en font. C'est le sort ordinaire des agresseurs, que pour renverser un diplôme il faut sabrer tout ce qui luy est semblable. On me pardonnera une maxime, dont j'aurai toujours toute la peine du monde de me défaire, qui est de tenir toujours pour les anciens monuments, aussy longtemps que leur fausseté n'est pas évidente. C'est cette évidence que je vais chercher dans ce dernier écrit de M<sup>r</sup> Eccardus, que le défenseur du diplôme ne laissera apparemment pas sans réponse. La pièce est en possession : le P. Papebrochius l'avoit attaqué sans l'avoir vue; luy qui étoit au fait sur de pareilles chartes, après en avoir eu inspection, se rétracte; tant d'autres scavants n'y trouvent rien à redire; voilà de forts préjugez en faveur du diplôme, contre lesquels, il faut, comme je viens de dire, une espèce d'évidence, que je ne trouve pas encore.

J'ay l'honneur d'être avec toute l'estime et le respect possible, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 5 May 1721.

J. B. DU SOLLIER, J. <sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Les monastères appelés *Cella*, *Celle* ou *Celles* sont trop nombreux pour qu'on puisse deviner lequel est désigné ici. Comparez ce qui est dit de Cyprrianus vers la fin de la lettre IV.

<sup>5</sup> L'historien Jean-Georges von Eckhart (1674-1730) avait fait paraitre en 1717 un mémoire intitulé : *Diploma Caroli imp. de scholis Osnabrugensis ecclesiae graecis et latinis critice expensum* (48 pp. in-4°). Sa thèse fut combattue par Josse-Hermann Nunning dans une étude publiée en 1720 sous ce titre : *Diplomatis Caroli M. de scholis graecis et latinis vindicata veritas*. Eckhart lui répondit par un nouveau mémoire (anonyme cette fois) intitulé : *Censura diplomatis Caroli M. de scholis Osnabrugensis ecclesiae graecis et latinis ab obiectionibus Iod. Herm. Nunningii vindicata*. Ce prétendu diplôme de Charlemagne (19 déc. 804) est un faux. Cf. PAPEBROCH, *Propylaeum antiquarium*, dans *Act. SS.*, April. t. II, p. VII, n° 28; M. G., *Diplom. Karolin.*, t. I (1906), n° 273, p. 403-405. Voyez *infra*, lettres II, XIX et XXIX.

<sup>6</sup> L'adresse de cette lettre était libellée comme suit : « Monsieur l'abbé Schan-  
nat, etc., à Würzburg ».

## II

Monsieur,

Vos deux dernières lettres, dont l'une m'est venue par le P. Seyfrid, me font comprendre que la connoissance et l'amitié sont assez établies, et que vous savez vous ménager, ayant à faire à Wirtzbourg comme ailleurs avec les Jésuites et leurs bons amys. Je m'imagine qu'il ne manque pas d'envieux au P. Seyfrid ; mais je veux croire qu'il en scait un peu davantage qu'eux et que son assiduité en recherches fera beaucoup de bien au public, et qu'elle contribuera infiniment à faire fleurir l'étude de l'histoire, qui paroissoit éteinte parmi les catholiques, dans les plus nobles parties d'Allemagne.

Je me trompe fort, ou l'éditeur des Écrivains de Mayence doit avoir profité d'un vol qu'on nous a fait l'an 1688, lorsque les PP. Bartius et Janningus eurent le bonheur de trouver et d'obtenir de nos Pères d'Asschaffembourg les manuscrits du feu P. Gamans, qui avoit travaillé longtemps sur l'histoire de Mayence ; qu'ils envoyèrent à Anvers au P. Papebrochius, par Francfort ; mais qui n'ont jamais passé cette ville : Dieu scait qui les a enlevé <sup>1</sup>. Ce nous sera toujours quelque avantage de trouver ces pièces entre les *Scriptores rerum Mogontiacarum*, quand cet ouvrage paroitra <sup>2</sup>.

Je ne m'étonne point qu'on soit difficile en Allemagne à ouvrir les archives, quand on voit tant de pièces dont certaines gens font mauvais usage ; le mal est, pour dire la vérité, que les catholiques sont trop indolens sur ce point, et que les autres fichent leurs nez partout, pour tirer avantage de l'ignorance des \*\*\*. C'est pourquoi je ne scaurois assez louer le zèle du Prince Évêque de Wirtzbourg <sup>3</sup>, d'avoir établi une leçon historique dans son Université, pour piquer les esprits à déterrer, à vostre exemple, ce qui peut tant contribuer à l'histoire ecclésiastique d'Allemagne, qui est très imparfaite jusques à présent. Je prie le Seigneur de vous accorder les forces et les moyens de continuer vos glorieux travaux, auxquels je veux contribuer tout ce qui me sera possible.

Le traité en vers hexamètres de *resurrectione mortuorum*, dont vous me parlez, ne paroît pas ressentir la plume de S. Cyprien ; aussi ne l'ai-je pas encore trouvé, mesme entre les ouvrages qui sont

<sup>1</sup> L'héritage littéraire du P. Gamans (1605-1684) ne parvint pas entre les mains des bollandistes ; il périt en grande partie au cours d'un transport en bateau sur le Main. Cf. B. DUHR, *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*, t. III (Ratisbonne, 1921), p. 560. Schannat avait entrepris, en juillet 1721, un voyage à Mayence pour y étudier les papiers du P. Gamans.

<sup>2</sup> Cet ouvrage de G.-Chr. Joannis ne fut publié qu'en 1722, à Francfort, en 2 volumes in-folio ; un 3<sup>e</sup> volume parut en 1727.

<sup>3</sup> Christophe-François von Hutten († 1729).

attribuez faussement à ce saint Père : s'il est vraiment de l'Évesque Gesbaldus, c'est ce que je <ne> scaurois examiner à l'heure qu'il est <sup>4</sup>.

Il faut être de vostre avis par rapport à la dispute entre M<sup>r</sup> Eccardus et M<sup>r</sup> Nunning, qui ne changera jamais rien dans la chose mesme, de quelque manière qu'elle s'échauffe. J'ay toute l'estime et le respect possible pour le mérite de M<sup>r</sup> Eccardus, mais il ne peut pas dire que nous soyons pour ou contre luy *in casu* : je suis résolu d'attendre la duplique de M<sup>r</sup> Nunning avant que de déclarer mon sentiment <sup>5</sup>. C'est à quoy ce scavant est obligé pour son honneur ; car la voye de censure en matière d'histoire n'éclaircit jamais les doutes sur lesquels on contraste ; et de semblables procédures font naturellement soupçonner que le tort est du côté des censeurs.

Vous ne m'avez point encore fait peur par les menaces que vous m'avez annoncées : je laisserai dire tout ce qu'on voudra sur ce que j'ay écrit des SS. Otton et Kilian, aussy longtemps qu'on ne me produira pas d'autres preuves que celles qu'on m'a fournies jusques à présent ; mais si l'on m'apporte des démonstrations historiques, plus fortes que les miennes, je suis et je serai tousjours très disposé à rétracter mes opinions aussy bien sur S. Willibald d'Aichstet que sur les deux autres <sup>6</sup>.

Il me semble que vous ferez bien de mettre le P. Pez aux prises avec ses confrères ; ce Père se fera plus d'honneur par sa collection d'anecdotes, que par les satyres qu'il a écrites contre les Jésuites <sup>7</sup>. Il est étonnant que ces religieux ne se souviennent pas de ce qu'ils étoient il n'y a pas des siècles, après tant de manuscrits qu'ils examinent. Peuvent-ils ignorer qu'on trouve d'admirables pièces, qui ne leur feroient pas grand plaisir, si l'on s'y prenoit avec ce zèle indiscret et si peu modéré et avec toute l'animosité qu'ils font paroître contre si peu de chose. Je suis au fait sur ce qu'on relève si aigrement d'un petit ouvrage de dévotion du feu P. Hevenesi, et personne ne

<sup>4</sup> Cf. O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. V (1932), p. 327 s.

<sup>5</sup> Au sujet de cette polémique, Eckhart écrivait à Schannat, de Hanovre, le 15 décembre 1721 : « Opuscula quae ego hactenus edidi, mihi, ut de Socio Iesu diplomatis Carolini defensore cogitare potuerim, non permisere : et studio taceo donec videam quid etiam Nunningius reponet... Displicet Solleriorum iam haerere et malle Papebrochium suum derelinquere ob levem causulam, qui mihi antea gratias egerat quod ipsum defendissem et manibus pedibusque in meam sententiam ierat... » (fonds Schannat, à Prague).

<sup>6</sup> Du Sollier avait publié la Vie de S. Willibald, évêque d'Elchstatt, dans les *Acta SS.*, Iul. t. II, p. 485-519.

<sup>7</sup> Dom Bernard Pez (1683-1735) était alors bibliothécaire de l'abbaye bénédictine de Melk ; il venait de publier les tomes I-III de son *Thesaurus anecdotorum novissimus* (Augsbourg et Gratz, 1721).



scait mieux que vous que tout ce fracas de calomnies que luy et peut-être d'autres ont relevé, est si suranné icy, qu'il n'est regardé que par certaines gens si remplis d'amour et de grâce prédominante, qu'elle déborde avec abondance à leur égard <sup>8</sup>.

Je vous remercie de la *Passio S. Christophori*; nous avons icy la mesme pièce en manuscrit jusques à trois fois et davantage avec force variantes qui n'en augmenteront guères le prix. Il n'en est pas de mesme pour la préface à la Vie de S. Burchard, que je recevrai avec plaisir et reconnaissance de vostre chère main, ne la trouvant point ailleurs <sup>9</sup>.

Le *Passionale Apostolorum*, tout vieux qu'il puisse être, ne promet rien qui vaille : j'ay tousjours obligation à vostre bonté de m'en avoir montré le caractère. S'il vous tomboit encore sous la main quelque légende qui parust mériter vostre attention, vous ne pouvez mieux faire que de m'en marquer le commencement et la fin. Je suis avec toute l'estime et le respect possible, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 14 Juillet 1721 <sup>10</sup>.

J. B. DU SOLLIER, J.

### III

Monsieur,

Je ne me suis point pressé de répondre à vostre chère dernière du 31 May, parce que vous ne faisiez état d'être de retour de vostre course que vers le temps que cette lettre arrivera à Fulde, où elle vous félicitera sur vostre heureuse arrivée <sup>1</sup>; je souhaite que ce soit avec une moisson pour le moins aussy abondante que celle que mes compagnons m'ont rapportée d'Espagne, d'où ils sont revenus icy le 7 de ce mois en parfaite santé <sup>2</sup>.

<sup>8</sup> Le P. Gabriel Hevenes, jésuite hongrois, avait publié sous le voile de l'anonymat l'ouvrage intitulé : *Cura salutis, sive de statu vitae mature ac prudenter deliberandi methodus* (Vienne, 1709). Dom B. Pez en releva les inexactitudes et les exagérations dans ses *Epistolae apologeticae pro ordine S. Benedicti adversus libellum « Cura salutis »* (Vienne, 1714). Voyez *infra*, lettres V et VII.

<sup>9</sup> Sur S. Burchard, voyez *infra*, lettre XXX. Schannat apporta lui-même, en 1726, aux hagiographes d'Anvers une copie des Actes de S. Burchard (*BHL*. 1484), avec Prologue; cf. *Act. SS.*, Oct. t. VI, p. 557, num. 2.

<sup>10</sup> L'adresse portait simplement ces mots : « Pour M. l'abbé Schannat. » C'est sans doute par le canal du P. Seyfried que Du Sollier lui faisait parvenir cette lettre.

<sup>1</sup> Sur la fin de l'année 1721, Schannat avait été nommé bibliothécaire et historiographe de l'abbaye de Fulda.

<sup>2</sup> Le P. Plén (Pinus), accompagné du P. Cuypers (Cuperus), avait entrepris  
ANAL. BOLL. LXII. — 16.

La *Pax Herbipoli cum Fulda* peut passer pour un chef-d'œuvre de vostre adresse et de vostre habileté à négocier, d'avoir accommodé à l'amiable des différens invétérés qui paroissent ne vouloir jamais prendre fin ; par où vous m'avez mis tout d'un coup à l'abri des reproches que ceux de Wirtzbourg me faisoient.

Je voudrois pouvoir appaiser les Bambergeois en leur donnant les *Acta S. Henrici Imp.* leur fondateur pour le xiv<sup>e</sup> juillet, qui m'ont desja coûté bien des peines<sup>3</sup>. Que n'êtes vous à portée de me seconder dans une ennuyeuse recherche des actions de ce grand Saint, dont la Légende commune ne rapporte pas la centième partie. Tout seroit parfaitement ajusté, si quelqu'un pouvoit déterrer la vie du Saint écrite par Adelboldus Evêque d'Utrecht, dont il ne nous reste qu'un fragment des deux premières années de son règne, mais que Trithemius semble avoir eue entière, d'où je conjecture qu'elle a été autrefois et qu'elle est peut-être encore à Wirtzbourg, où ce fameux abbé a passé les dernières années de sa vie<sup>4</sup>. Jamais vous n'aurez fait une plus heureuse découverte que si vous me retrouvez quelque part cet incomparable ouvrage. S'il n'y a pas moyen de l'obtenir, il faudra qu'on se passe de mon commentaire, où j'ay taché de réduire la suite de cette vie dans un juste ordre de chronologie, puisant dans Ditmarus, le Chronographus Saxo, les Annales de Wildeseim<sup>4\*</sup> et d'autres, qui ne sont pas trop exacts, ny par conséquent de bons guides ; il se pourroit bien que je tirerois quelque secours des x, xi et xii<sup>e</sup> pièces qui entrent dans la collection du vraiment infatigable Mons<sup>r</sup> Eccard, que je voudrois être achevées desja d'imprimer. Je n'ay pas trouvé à propos de m'arrêter beaucoup aux contestations des abbayes de Fulde et de Corbie en Saxe avec S<sup>t</sup> Henry, aimant mieux renvoyer aux Annales de Mabillon que d'entrer dans des discussions épineuses et odieuses. Si vous étiez assez heureux de rencontrer quelque chose à Fulde ou ailleurs qui eust rapport à mon sujet, vous me feriez un plaisir sensible de me le communiquer.

On a fait vos compliments en forme à son Emin<sup>ce</sup> Monseig<sup>r</sup> le Card<sup>l</sup> d'Alsace, qui ne sera pas encore sitôt sur son retour de Vienne<sup>5</sup>.

en 1721 un voyage d'études en Espagne, qui dura huit mois et qui lui fournit les matériaux de travaux fort appréciés sur les anciennes liturgies de ce pays. Cf. H. DELEHAYE, op. c., pp. 41 et 82.

<sup>3</sup> Cet important commentaire parut l'année suivante : *Acta SS.*, Iul. t. III, p. 711-793.

<sup>4</sup> La Vie de S. Henri par Adalbodus d'Utrecht est mentionnée par Trithemius en tête des ouvrages de cet évêque (*De viris illustr. O. S. B.*, l. II, c. 64) ; elle est perdue, sauf un fragment édité par Gretser en 1611, par Du Sollier (t. c., p. 744-754 ; cf. p. 723 s.) et par plusieurs autres. Cf. *BHL*. 3811.

<sup>4\*</sup> Lapsus pour Hildesheim. Cf. *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 724, n° 61.

<sup>5</sup> Thomas-Philippe de Hénin (1680-1759), cardinal d'Alsace ou de Boussu, archevêque de Malines et primat des Pays-Bas depuis 1715, ne cessa de porter

Il a perdu en chemin, pas loin de Saltzbouurg, un très digne homme, qui étoit le P. Huylenbroucq, son confesseur <sup>6</sup>, attaqué subitement d'une apoplexie qui l'a enlevé de ce monde, à mon grandissime regret, pour la relation tout particulière que j'avois eu avec luy depuis vingt-cinq ans; Son Altesse Monseigr le Prince Abbé se souviendra encore mieux de luy que de moy <sup>7</sup>. Enfin il nous faut tous faire ce passage, mon cher Monsieur : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*; c'est ce coup fatal qui mettra fin à tous nos amusemens dans ce monde.

La découverte du Codex dans les archives de Fulde, sera sans doute un précieux morceau pour cette abbaye; fussiez vous assez heureux d'en faire autant par rapport à la Vie de S<sup>t</sup> Henry, que je cherche partout avec tant d'empressement. En voilà assez pour cette fois : poussez vigoureusement (mais selon la règle prescrite) votre *Corpus Traditionum Fuldensium* <sup>8</sup>, sans oublier vos Conciles, qui sont l'ouvrage favori; ce nous seront toujours des nouveaux champs pour glaner, dont nous <nous> mettrons d'abord en possession.

On m'a envoyé de Cologne les Anecdotes de Dom Bernard Pez, et les *Scriptores Austriaci* de Dom Jérôme <sup>9</sup>, avec le dernier ouvrage de Mons<sup>r</sup> Eccard : je n'en puis encore rien dire, n'ayant pas le loisir de les examiner. Mes profondissimes respects à Son Altesse. J'ay l'honneur d'être avec toute l'estime et le respect possible, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 29 Juin 1722.

J. B. DU SOLLIER, J. <sup>10</sup>.

un vif intérêt aux travaux historiques et à la carrière ecclésiastique de l'abbé Schannat; voyez *infra*, lettres IV, VI-VIII, XIII, XXVI-XXVII, XXXII-XXXIII et XXXVI. Quant aux bollandistes, ils considéraient à bon droit l'archevêque de Malines comme le protecteur éclairé et le bienfaiteur généreux de leur œuvre. Du Sollier se fit l'interprète de leurs sentiments de gratitude dans la dédicace de ses *Acta S. Rumoldi* (1718) : « Accipe modo primum hoc e Museo nostro, cuius Te patronum protectoremque, addo et benefactorem munificum, exhibuisti, accipe, inquam, munus tametsi exiguum, et mea socio-rumque in illustrandis Sanctorum Actis studia fovere perge... » (p. xi).

<sup>6</sup> Le P. Alphonse Huylenbroucq, S. J. (1667-1722). Une lettre en latin, que Du Sollier lui adressa le 19 avril 1718, est conservée à la Bibl. roy. de Bruxelles. Cf. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des mss.*, t. VI, p. 236.

<sup>7</sup> Constantin de Buttlar, prince-abbé de Fulda († 1726).

<sup>8</sup> Cet ouvrage de Schannat ne fut publié qu'en 1724, à Leipzig, en un volume in-folio.

<sup>9</sup> Dom Jérôme Pez (1685-1762), frère de Bernard, fit paraître en 2 volumes les *Scriptores rerum Austriacarum veteres ac genuini* (Leipzig, 1721-1723).

<sup>10</sup> Adresse : « Monsieur l'abbé Schannat, etc., à Fulde. *Servetur in adventum.* » Les lettres suivantes (IV à XI) portent la même adresse.

## IV

Monsieur,

La relation du voyage littéraire n'a pu que me causer bien du plaisir, qui avec tout cela auroit été encore plus accompli, si j'avois scû deviner certaines choses qui ne souffrent que le demy mot, c'est à dire qui ont besoin d'un tête à tête pour être mises dans leur plein jour. Vous me faites espérer ces heureux momens ; mais dans l'embarras où vous êtes, quelle espérance puis-je concevoir de vous embrasser de longtemps, sur tout si l'on suppose que vous vouliez entamer l'impression de vostre *Corpus traditionum Fuldensium* ?

Je ne prétens rien moins que de faire le montreur ou l'instructeur, mais je prens la liberté de vous dire en amy qu'un tel ouvrage peut bonnement passer trois fois *ad limam* avant qu'on l'hazarde à la mercy des imprimeurs. Cependant, vous ne parlez encore que de revision : cela mesme me paroît prématuré ; servez-vous du consentement de son Altesse le Prince Abbé, et prenez le temps nécessaire pour consulter à vostre aise tout ce qui peut être utile à polir et à perfectionner un ouvrage de cette importance : quoi que je l'attende avec avidité et empressement, il sera tousjours vrai de dire : *Sat cito, si sat bene.*

Poursuivons les articles de vostre lettre qui sont les plus intéressans. Vous serez sans doute content aussy bien que le Prince Abbé de Son Émin<sup>ce</sup> Monseigneur le Cardinal d'Alsace, parce qu'il a eu la bonté de m'écrire de Vienne le 11 du mois passé : « Je suis bien résolu, me dit-il, de passer à Fulde à mon retour ; je l'ay écrit au Prince Abbé, et je serai ravi de renouveler la connoissance avec M<sup>r</sup> Schannat vostre amy. » Ne me pressez pas sur l'article du *quand sera-ce* ; car je suis très certain qu'il ne le scait pas encore luy-mesme : coulons encore icy le bon mot : *Sat cito, si sat bene.*

Le détail de vostre voyage dans une entrevue seroit tout ce que je puis souhaiter ; mais je souffrirai sans peine que vous le différiez encore quelque temps : il n'en est pas de mesme par rapport à S<sup>t</sup> Henry qui doit sortir incessamment de mes mains. Imaginez-vous que je suis à demy embourbé et que je vous tens les bras pour sortir de la fange. Dites-moy, je vous prie, s'il y a moyen de déterrer quelque chose qui puisse m'être d'usage ? N'entrez point dans la querelle du Saint avec l'abbaye de Fulde ou celle de Corbie en Saxe : ces deux chapitres sont trop épineux et trop chatouillans pour y mettre la main ; je renvoye ces controverses aux Annales du P. Mabillon. Cela mis à part, le reste peut entrer en discussion, principalement pour réduire les faits à la juste chronologie. Ce que je vous demande maintenant, est de prendre la peine de voir dans la bibliothèque de Fulde, si l'on n'y trouve pas une vie latine de S<sup>t</sup> Henry : *Vita S. Henrici a quodam Societatis Jesu sacerdote, edita Dilingae an. 1648 formis academicis, in-8<sup>o</sup>.* Supposé que vous la trouviez, ma requeste est



qu'on me la prête pour trois ou quatre mois ; on n'a qu'à l'envoyer à nostre frère apotiquaire à Cologne, Brunon Roelen ; je promets de la renvoyer par cette mesme route par laquelle on aura la bonté de me la faire tenir <sup>1</sup>.

Je suis très obligé au scavant M<sup>r</sup> Eccard de vouloir bien se souvenir encore de moy ; c'est assurément un homme bien laborieux ; fasse le Seigneur que sa récompense soit un heureux retour au sein de l'Église ; il en fait assez pour mériter le Ciel. J'avoue que je ne comprends rien aux motifs qui l'ont pu porter à entrer en contestation avec ceux d'Osnabrug <sup>2</sup> : ceux qui n'en savent pas le secret, jugerons comme moy, que sa réponse est nécessaire pour sortir de l'engagement le moins mal qu'il pourra ; les spectateurs profitent tousjours des découvertes que les combattans produisent. Ce que vous me dites en passant de ce grand vieillard, abbé de Locum, me fait souhaiter d'en scavoir un peu davantage <sup>3</sup>.

Vous avez bien raison de regretter la perte du thrésor qui vient de tomber entre les mains de Mons<sup>r</sup> Cyprianus ; il faut qu'il y ait des catholiques bien lâches que de vendre de si bonnes choses aux ennemis de l'Église <sup>4</sup>. Après tout, je ne crois pas qu'ils y trouvent beaucoup de matière pour enchérir sur Fra Paolo <sup>5</sup>, et c'est apparemment ce qui a fait dire à M<sup>r</sup> Cyprianus : *me vivente, numquam prodibunt in publicum*. Je doute fort qu'il y trouve son profit. C'est tousjours un grand dommage que de telles pièces soyent si mal placées.

Il faut que le P. Seyfrid soit bien enfoncé dans ses papiers, il y a un siècle que je n'ay reçu aucune lettre de luy. Ne perdez point de vue S. Burchard de Wirtzburg ; mais ce qui presse le plus est ce que vous pourrez me fournir sur S<sup>t</sup> Henri Empereur. Je suis tous-

<sup>1</sup> Sur la *Vita S. Henrici*, publiée sans nom d'auteur par le P. Melchior Inchofer, S. J., voyez DU SOLLIER, *Acta SS.*, Jul. t. III, p. 725-727.

<sup>2</sup> Voir lettre I, note 4.

<sup>3</sup> Il s'agit du théologien luthérien Gerhard Wolter Molan, abbé de Loccum (1633-1722). Sur cette abbaye cistercienne, qui avait passé à la Réforme, cf. FR. SCHULTZEN, *Zum Jubiläum des Klosters Loccum* (Hanovre, 1913). Sur les efforts de Molanus en vue de procurer l'union des protestants et des catholiques et sur ses relations avec Leibnitz et Bossuet, on peut lire l'article de Mgr É. AMANN, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. X, 2 (1929), col. 2081-2087.

<sup>4</sup> Ernest-Salomon Cyprian, théologien luthérien, conseiller ecclésiastique des ducs de Saxe-Gotha, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Ueberzeugende Belehrung von dem Ursprung und Wachsthum des Papstthums* (Gotha, 1726). Les « catholiques bien lâches » dont parle ici Du Sollier seraient-ils identiques aux moines de Celles auxquels il adresse le même reproche dans la lettre I ?

<sup>5</sup> Fra Paolo Sarpi (1552-1623), servite vénitien, farouche adversaire du pouvoir pontifical.

jours de toute l'étendue de mon cœur, avec toute l'estime et le respect possible, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 13 Août 1722.

J. B. DU SOLLIER, J.

Mes très profonds respects à Son Altesse le Prince Abbé : c'est dommage qu'il ne me tombe quelque saint de Fulde sous la main.

V

Monsieur,

J'ay reçu, j'ay considéré et admiré la vignette que vous avez bien voulu m'envoyer : je la trouve bonne en souverain degré ; que si tout l'ouvrage répond à cet excellent frontispice, votre collection ne peut manquer d'être reçue avec l'applaudissement de toute la république littéraire. J'y ay cherché avec attention quel dessus cette vignette peut donner au *vindemia* sur le *racematio*, mais j'avoue que je ne l'ay pas encore trouvé. Raillerie à part, ne me prenez pas à partie sur ce titre ; il me sera fort indifférent quel nom vous puissiez donner à votre ouvrage : c'est de quoi personne ne s'embarrassera, pourvu que vous nous régalez de quelques bonnes pièces anecdotes <sup>1</sup>. Vous ferez fort sagement de ménager le pauvre P. Janning, tout vieux et cassé et presque réduit à l'état de paralytique ; je dirai davantage, il retourne peu à peu à sa première innocence : beau miroir que nous avons devant les yeux pour réfléchir sur la fragilité de la nature humaine <sup>2</sup>.

Vous ne paroissez pas si modéré à l'endroit de Browerus et de Serrarius <sup>3</sup>. Tout beau, je vous prie, vous allez justement attaquer les deux Allemands pour lesquels j'ay une estime toute singulière et qui l'ont bien méritée. Si vous vouliez sabrer Masenius et une douzaine de semblables, je les abandonnerois tous à votre mercy ; mais encore un coup Browerus et Serrarius sont des noms trop respectables, des scavans du premier ordre et d'une érudition peu com-

<sup>1</sup> Il s'agit du frontispice de l'ouvrage de Schannat intitulé : *Vindemiae literariae, hoc est veterum monumentorum ad Germaniam sacram praecipue spectantium collectio* (Fulda et Leipzig, 1723-1724 ; 2 vol. in-fol.). Le titre contient une allusion aux armoiries du prince-abbé de Fulda (deux hottes de vendangeurs).

<sup>2</sup> Le P. Janninck, bollandiste, paralysé à la suite d'une congestion cérébrale depuis la fin d'octobre 1719, mourut le 13 août 1723.

<sup>3</sup> Christ. BROWERUS, S. J., *Antiquitates annalium Trevirensium* (Cologne, 1626 ; 2<sup>e</sup> éd., Liège, 1670, revue et continuée par J. MASENIUS, S. J.). — Nic. SERARIUS, S. J., *Moguntiacarum rerum... libri V* (Mayence, 1604 ; 2<sup>e</sup> éd., 1624 ; 3<sup>e</sup> éd., Francfort, 1722).

mune, que j'ose comparer à des géans par rapport à nous. Quoi que vous en puissiez dire, ils auront tousjours la gloire d'avoir franchi le pas et d'avoir montré le sentier, que nous n'eussions peut-être jamais trouvé sans de si bons guides. Que si par aventure nous voyons quelquefois plus loin qu'eux dans les matières qu'ils ont traitées, ce n'est assurément que parce qu'ils nous accordent leurs épaules pour monter dessus. Voici une comparaison qui n'est pas hors d'œuvre : nous avons beau donner sur les ongles cent et cent fois à Baronius, il faut tousjours convenir qu'il a été plus grand homme que le P. Pagi et tous ses correcteurs <sup>4</sup>, bien loin de pouvoir le tourner en ridicule, comme je sçai qu'ont fait quelques gazouilleurs de François. Permettez donc que je vous conseille de ne pas vous attacher trop à vouloir porter de rudes coups sur deux si grands hommes, à qui nous sommes redevables de tout ce que nous avons de plus solide pour l'histoire de Trèves et de Mayence.

Si vostre dessein de venir vous ranger parmy nous réussit, je pourrai vous faire voir la véritable Histoire de Trèves de Browerus, bien différente de celle que Masenius nous a donnée. Si vous n'en voulez qu'à ce qu'il a fait sur l'abbaye de Fulda, vous courrez risque de porter encore des coups à faux <sup>5</sup> ; il a eu bien des choses à ménager et, avec tout cela, il a rempli et exécuté ce qu'il avoit entrepris, sans s'engager plus avant. Souvenez-vous tousjours du *ceteris paribus* avant que vous portiez sentence. Au reste, *amicus Plato, sed magis amica veritas* ; celle-cy doit sans contredit l'emporter sur tout le respect humain, bien entendu que la modération soit le caractère d'un censeur équitable : *Diligite homines, interficite errores*. En voilà assez sur ce chapitre, passons à un autre.

Vous semblez encore prendre party contre les Jésuites en faveur du P. Pez : par bonheur, je suis autant au fait sur ce desmelé que sur le mérite de Browerus et de Serrarius ; j'étois justement à Vienne lorsque l'ouvrage de ce Bénédictin contre un petit livre de piété du P. Evenesi parut <sup>6</sup> ; je l'ay lu, point sans quelques mouvemens d'indignation, et je l'ay encore entre les mains ; vous pourrez vous mesme examiner le passage du P. Evenesi, sur lequel il fait un si terrible vacarme, et vous verrez d'abord qu'il ne méritoit pas seulement qu'on y fit attention ; du moins ne méritoit il pas d'être relevé avec tant de bile par un religieux : *Tantaene animis caelestibus irae* ? La réponse à ce livre a été preste il y a bien longtemps ; si elle mérite le nom de sanglante satire, je n'en sçai rien ; ce qu'il y a de vrai c'est qu'on

<sup>4</sup> Le P. A. Pagi, conventuel français, avait publié à Paris en 1689 sa *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos Baronii* (rééditée à Anvers, en 1705).

<sup>5</sup> Christ. BROWERUS, *Fuldensium antiquitatum libri IV* (Anvers, 1612).

<sup>6</sup> Voir lettre II, note 5.

n'a jamais pu donner d'autre nom à l'ouvrage du Bénédictin ; je me souviens encore fort bien du jugement qu'en portoit Monseigneur Gentilotti<sup>7</sup> ; aussy fit il fort peu d'honneur au P. Pez parmy tous les honnêtes gens. Si je m'étends un peu trop en apologies, vous devez vous en prendre à vous mesme de m'en avoir fourni la matière. Ce n'est pas seulement aux Jésuites que vous en voulez, vous êtes encore de mauvaise humeur contre Monseigneur le Cardinal d'Alsace. Donnez vous encore un peu de patience *et videbis gloriam* ; peut-être vous tombera-t-il sur le dos quand vous y songerez le moins. Je crois ses affaires expédiées à l'heure qu'il est, et je suis persuadé qu'il sera chez vous avant les fêtes de la Pentecôte.

Vous êtes heureux en nouvelles découvertes ; celle qui touche S<sup>t</sup> Henry pourra trouver place dans mon commentaire, sans oublier la main d'où elle me vient. Je voudrois que vous fussiez aussy heureux à m'expliquer quelques endroits de la fameuse croix de ce Saint, qu'on conserve dans l'abbaye de S<sup>t</sup> Michel lez-Bamberg, dont Mons<sup>r</sup> Ludwig a donné l'estampe dans ses *Scriptores Germaniae* ; les endroits qui me font le plus de peine sont les deux extrémités à droit et à gauche, où je ne trouve ny sens, ny rime, ny raison : si vous avez ce livre à la main, vous me ferez plaisir d'être l'Œdipe de ces deux énigmes<sup>8</sup>. J'ay l'honneur d'être, tousjours plein d'estime et de respect, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 9 Avril 1723.

J. B. DU SOLLIER, J.

## VI

Monsieur,

Je me trouve régalé de vostre part de la première partie de la *Vindemia*, qui a tardé longtemps à venir, mais qui est enfin au port, sur quoi je viens vous rendre mes très humbles actions de grâces. Vous vous imaginez bien que la curiosité m'a fait tomber d'abord sur

<sup>7</sup> Jean-Benoît Gentilotti (1672-1725) avait été nommé en 1722 auditeur de Rote pour le Saint-Empire ; il s'intéressait beaucoup aux travaux de Schannat. Cf. *infra*, lettre XI.

<sup>8</sup> Jo. Petr. LUDEWIG, *Scriptores rerum episcopatus Bambergensis* (= *Novum volumen Scriptorum rerum Germanicarum*, t. I), Francfort-Leipzig, 1718. On y trouve, entre les pp. 6 et 7, une planche hors-texte donnant la reproduction de la Croix de S. Henri ; l'inscription y est transcrite avec des fautes, qui ont été corrigées par Du Sollier, *Acta SS.*, Iul. t. III, planche face à la p. 784 ; le texte en est reproduit aussi, par Schannat lui-même, à la suite de cette lettre de Du Sollier, de la façon suivante : *Quod dabit Heinricus Cesar pius atque secundus Hoc conjuxque bonum Clemens crucis accipe donum.*



le *Conspectus codicum S. Bonifacii* <sup>1</sup> : j'avoue mon empressement, il m'a fallu lire cette dissertation tout d'une haleine, sans m'attacher beaucoup à réfléchir sur chaque article où l'évidence n'est pas encore à l'abri de toute contradiction ; je puis dire cependant que je n'ay rien trouvé que de très vraisemblable dans vos conjectures par rapport aux endroits que vous y réfutez assez solidement. La manière avec laquelle vous vous y prenez n'est pas beaucoup sujette à être relevée touchant les expressions que vous ménagez contre vos adversaires qui ne répliqueront jamais : c'est là aujourd'hui la conduite des honnêtes gens, qui suivent la maxime : *Diligite homines, interficite errores*. Encore un coup, Monsieur, je vous félicite sur vos scavantes découvertes et je vous suis très obligé pour le présent Vindémial, que je garde comme un trésor pour le joindre aux autres raisins qui suivront. Vous verrez bientôt que je m'en suis servi dans S<sup>t</sup> Henry, où je n'ay pas manqué de reconnoître celui à qui j'étois redevable des passages qui me venoient à propos.

Permettez moy une petite digression. Au nom du Seigneur ! où a été fouiller Mons<sup>r</sup> Eccardus pour farcir son *Corpus* (passons luy ce titre) *historicorum medii aevi* <sup>2</sup> de tant de pauvreté, qui ne méritoient tout au plus que de rester ensevelies parmi des vieux papiers qu'on conserve pour dire qu'on les a, mais que des gens de cœur se garderoient bien de rendre publiques. Le monde n'avoit guère besoin de ces vieux réchauffez. Manque-t-il de curieux morceaux sur la belle morale de M<sup>r</sup> Luther etc. ? Que prouve tout ce fatras d'injurieuses satyres contre l'Église et contre ses ministres ? Elles montrent ce que l'on scait : que les médisans l'ont toujours emporté et qu'ils l'emportent encore aujourd'huy sur les écrivains de bon sens. Brisons là : *motos praestat...*

J'ay eu l'occasion d'entretenir depuis peu son Émin<sup>ce</sup> (M<sup>r</sup> l'abbé de Ghisteltes étant encore absent) sur le chapitre dont vous m'avez parlé autrefois : il faut que vous soyez bien avant dans ses bonnes grâces, car il m'assura d'abord qu'il feroit pour votre service tout ce qui dépendroit de luy, jusques à vous accorder le témoignage que vous souhaitez. Voilà la chose en train, après quoi je vous prie de coucher vous mesme la formule, de telle manière que vous la trouverez plus convenable à vostre avantage ; je ne crois pas qu'on puisse faire les choses avec plus de bonté et de complaisance. C'est à vous maintenant à voir quelle résolution vous voudrez prendre. Celui

<sup>1</sup> Au tome I<sup>er</sup> de ses *Vindemiae literariae* Schannat a joint un Appendice intitulé : *Conspectus trium vetustissimorum codicum ex illis quos in ipso martyrii campo ubi S. Bonifacius... occubuit, manus fidelium recollegerunt ac in sarcarium Fuldense deportarunt* (p. 215-229).

<sup>2</sup> Publié en 1723 à Leipzig, en 2 volumes in-folio. On conserve à la Bibliothèque de l'université de Göttingue des lettres de Schannat à Eckhart ; les réponses de celui-ci se trouvent à Prague, dans le fonds Schannat.

qui vous écrit tiendra la main à tout ce qui pourra vous faire plaisir, comme il vous est dévoué sans la moindre équivoque. Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 22 Novembre 1723.

J. B. DU SOLLIER.

## VII

Monsieur,

J'ay reçu l'honneur de votre dernière du 12 de ce mois, où votre modestie vous fait dire des choses que l'Émin<sup>me</sup> Cardinal n'agréera certainement point ; il veut vous rendre service, mais il faudra passer par les ordres qu'il m'a marquez. Il n'est pas question que vous fassiez votre propre éloge, il ne demande pas cela : il souhaite seulement que vous tourniez vous mesme le témoignage qu'il est prest à vous donner, de la manière qu'il puisse être utile à la fin que vous vous proposez. Pour ne point s'arrêter davantage au cérémoniel qui pourroit tirer en longueur, je trouve un *mezzo termine* qui pourra vous contenter tous deux. Ayez la bonté de me suggérer la forme en laquelle vous souhaitez que l'attestation soit couchée, je prendrai à moy le soin de la dresser en telle manière que votre modestie n'y sera point blessée et que son Emin<sup>ce</sup> ne trouvera aucune difficulté à la souscrire, parmi quoi le différent sera ajusté. Suivez mon conseil, je vous prie, et j'espère que vous ne vous en repentirez pas ; si ce n'est que si votre sort tomboit sur Harlebeek, je craindrois fort, comme je connois parfaitement cette résidence, que vous n'y trouvassiez pas beaucoup d'agrément, n'y ayant rien qui puisse seconder votre goût pour la littérature<sup>1</sup>. Si c'est pour y passer vos jours en solitude, j'avouerai que vous y pourrez former quelque espèce de chartreuse. Après tout je ne puis que vous offrir mes services pour ce qui peut vous faire plaisir ; mais quand je considère vos entreprises, il me semble que vous trouverez tant à vendanger en Franconie, qu'on aura bien de la peine à vous en tirer, ne fust-ce que pour faire une course jusques icy, que vous paroissez avoir oublié entièrement. Quoi qu'il en soit, si vous voulez vous prévaloir du crédit de son Emin<sup>ce</sup>, ne tardez guères à me répondre : nostre tome est sur sa dernière fin<sup>2</sup> ; je fais état de le luy porter, ce qui me donnera occasion d'expédier votre affaire le mieux qu'il me sera possible.

Voicy une question : comme nous avons la première édition de

<sup>1</sup> Il y avait à Harlebeke (auj. Harelbeke), près de Courtrai, un chapitre fondé en 1063, qui avait été doté de privilèges par Charles-Quint, ainsi que par Albert et Isabelle.

<sup>2</sup> Le t. III des *Acta SS.* de juillet porte en effet le millésime de 1723.

*Reuberus*, je voudrais scavoir si vous jugez que la nouvelle du Professeur Ioannis est tellement enrichie, qu'elle mérite les nouveaux frais qu'on devoit faire pour l'acheter<sup>3</sup>? Le *Prodromus hist. Hungaricae* me plairoit davantage s'il venoit d'une meilleure main : je scai où il y a d'excellens matériaux pour faire une belle histoire ecclésiastique de ce royaume. Vostre nouvelle vendange de Würtzburg ne pourra être que très agréable au public, puissions-nous voir tous vos glorieux desseins accomplis.

Je ne scai sur quoi vous fondez une peur panique que je ne gronde parce que vous êtes en relation avec de scavans Bénédictins. Je les honore et je les estime tous très particulièrement, jusques au P. Pez mesme, faisant précision de ce que luy reproche si justement Modestus Taubengall : qu'avoit il à faire dans cette galère<sup>4</sup>? L'histoire de Freysingen pourra fournir de belles choses<sup>5</sup>. On a voulu me faire croire qu'il y en a une d'Ausbourg qui est publique depuis quelque temps<sup>6</sup> ; pourriez-vous m'en dire quelque chose de plus positif? Tous ces ouvrages sont de nostre ressort, mais nous nous passerons aisément de la *Bibliotheca Ascetica*<sup>7</sup>.

Je suis tousjours, plein d'estime, de respect et de vénération, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 20 Décembre 1723.

J. B. DU SOLLIER.

## VIII

Monsieur,

Le calcul du temps que j'avois fait dans ma dernière lettre a eu justement l'effect que j'avois prévu : je reçus vostre lettre lors que

<sup>3</sup> L'historien G.-Chr. Ioannis devait publier à Francfort, en 1726, une nouvelle édition, considérablement augmentée, de l'ouvrage de J. REUBERUS, *Veterum scriptorum qui caesarum et imperatorum germanicorum res... gestas litteris mandarunt*, qui avait paru d'abord à Francfort en 1584, puis à Hanau en 1619.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, lettre II, note 5. Sous le pseudonyme de Modestus Taubengall, le P. Marc Hansiz, S. J. (1683-1766), prit la défense de son confrère décédé contre Dom B. Pez et publia dans ce dessein l'ouvrage intitulé : *Apologeticus... pro fama A. R. P. Gabr. Hevenesi... in causa libelli « Cura salutis »* (Vérone, 1722 ; Prague, 1723). Il y atténua certaines assertions imprudentes du défunt. Cf. DUHR, op. c., t. IV, 2, p. 143.

<sup>5</sup> Charles MEICHELBECK, *Historia Frisingensis* (Augsbourg et Gratz, 1724-1729), 2 vol. in-fol. Cf. *infra*, lettres XV et XXV-XXVI.

<sup>6</sup> Corbinien KHAMM, *Hierarchia Augustana chronologica tripartita* (Augsbourg, 1709-1719), 5 vol. in-4°. Cf. *infra*, lettre VIII.

<sup>7</sup> Dom B. PEZ, *Bibliotheca ascetica antiquo-nova* (Ratisbonne, 1723-1740), 12 vol. in-8°.

j'étois sur le point de partir pour Malines ; j'y proposai le project *di ritorno*, après avoir rayé les mots subvirgulez, et son Emin<sup>ce</sup> ne tarda guères à l'approuver : vous en voyez l'heureuse suite, parmi quoi je suppose que vous serez content de moy<sup>1</sup>. Sans façons ny complimens, vous me trouverez tousjours le mesme dans toutes les occasions où je pourrai encore vous être utile à quelque chose.

Je suis bien aise que vous ayez pu redresser les dates du décret synodal moyenné par S. Henry entre deux saints Évesques. Si cela ne m'eut pas rebuté, j'en aurois fait une plus ample mention dans mon commentaire sur le saint Empereur, au troisième tome de Juillet qui paroît depuis peu. Gudlingius et Koclerus n'auront pas droit de se plaindre de moy, ayant été les aggresseurs de la chasteté du Saint, il étoit de mon devoir de la remettre en possession et dans son ancien lustre<sup>2</sup>.

J'avoue encore bonnement que la *Hierarchia Augustana* est pour moy un livre inconnu<sup>3</sup>, mais je n'ay jamais prétendu que cette connoissance vous dust causer aucuns frais. Après tout, rejeter un présent d'une si bonne main seroit contre toute bienséance : à moy le soin de me vanger : *dabitur vindictae locus*.

Vous ferez beaucoup d'honneur à un Museum, que nous allons mettre en une forme un peu plus honnête que celle où vous l'avez vu : *Veni et vide*. La place sera libre et les quatre écrivains auront leurs cabinets tout joignant, sans être exposez à entendre et à entretenir tous ceux à qui l'envie prend de voir leur bibliothèque. *Veni et vide*<sup>4</sup>.

Il ne me faut point de commentaire pour comprendre la démarche du P. Seyfrid<sup>5</sup> : si l'occasion s'en présente, je scaurai luy en dire mes sentimens. Monseign<sup>r</sup> le Card<sup>l</sup> m'a bien fait entendre qu'il connoissoit le P. Pez, et selon vostre langage, il ne paroît pas que son Altesse soit homme à le soutenir ou à le favoriser.

La part que je prens à la glorieuse résolution de Mons<sup>r</sup> Eccard me fait souhaiter de scavoir le lieu de sa retraite ; mais pour son avantage, j'aime mieux retrancher quelque chose de ma curiosité jusques

<sup>1</sup> Du Sollier fait allusion à la lettre de recommandation qu'il avait obtenue du cardinal d'Alsace en faveur de Schannat et que nous publions ci-après dans les annexes, n° 1. Le prélat y souhaite qu'une prébende ecclésiastique soit accordée à son protégé pour lui permettre l'achèvement de sa collection des conciles d'Allemagne.

<sup>2</sup> Dans les *Acta SS.*, Iul. t. III, p. 728-732, Du Sollier réfute les assertions de Nicolas-Jérôme GUNDLING, *Otia* (Francfort, 1706), et celles de Jean-David Kocler, professeur d'histoire à l'université d'Altdorf.

<sup>3</sup> Voir, à la fin de la lettre précédente, la note 5.

<sup>4</sup> Sur cette réorganisation du Museum des bollandistes, voyez H. DELEHAYE, *op. c.*, p. 40.

<sup>5</sup> Voir ci-dessus, lettre I, note 2.



à ce que ses affaires seront applanies. Tout mon plaisir sera, que le Seigneur, par sa sainte grâce, luy accorde le don de persévérance et que cependant il puisse être pourvu pour passer le reste de sa vie honorablement, à quoi je suppose qu'on travaille<sup>6</sup>. Continuez, je vous prie, à nous faire part de ce que l'Allemagne littéraire nous fournit de nouveau; et croyez-moy plus que personne, avec une invariable estime, respect, etc., Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 24 Février 1724.

J. B. DU SOLLIER, J.

## IX

Monsieur,

Pardonnez pour cette fois un peu de laconisme; je répons à votre chère dernière d'un fond obscur où je suis enfermé sous un plancher, pendant qu'on plafonne nostre Museum, qui nous embarrassera encore pour quelques semaines: ce qui n'empêchera pas qu'on vous reçoive avec toute l'affection possible, si par bonheur on peut vous embrasser vers le temps que vous paroissez marquer.

Son Emin<sup>ce</sup> m'invite demain à Malines, où je ne manquerai pas de faire vos complimens et de luy communiquer les espérances que vous me donnez pour le mois prochain. Loing de vous tous les empêchemens ou les incommoditez qui pourroient mettre obstacle à une entrevue désirée depuis si longtemps. Cependant je vous félicite de tout mon cœur sur le rétablissement d'une santé qui me sera toujours très chère.

Ce m'est un vray plaisir d'apprendre le bon état des affaires de nostre amy commun Mons<sup>r</sup> Eccard, qui va être plus au large depuis l'arrivée de Madame son épouse: pour le reste je veux supposer que les querelles Hannoveriennes aboutiront enfin à un grand rien.

Les présens que vous voulez bien nous préparer seront reçus avec toutes les obligations dues, sauf la *Hierarchia Augustana*, dont j'ay parlé assez dans ma dernière lettre.

Les pièces de votre seconde collection Vindémiale me semblent anecdotes, du moins la mémoire ne me fait pas souvenir d'en avoir jamais vu aucune d'imprimée.

Nostre Museum étant couvert par tout, il ne m'est pas possible

<sup>6</sup> Eckhart était bibliothécaire de la ville de Hanovre lorsqu'il résolut de se convertir au catholicisme. Il se retira d'abord à l'abbaye bénédictine de Corvey, puis à la résidence des jésuites de Cologne; c'est là que, le 2 février 1724, il abjura le protestantisme. Il obtint peu après la charge de bibliothécaire de l'université de Wurtzbourg. Cf. Léon HALKIN, *Correspondance de J.-F. Schannat*, lettres XX et XXIII, pp. 62 et 66.

de faire la moindre recherche qui puisse vous être utile. Je crois que beaucoup de gens vous envieront tant d'heureuses découvertes que vous faites de temps en temps. Comme nous allons être obligés de faire une revue générale de tous nos livres et de tous nos manuscrits, j'aurai un soin particulier de voir s'il ne se rencontre rien qui puisse seconder le dessein que vous paraissez avoir de faire une nouvelle édition des lettres de S. Boniface <sup>1</sup>. Pardon pour cette fois ; d'abord que je verrai le jour, je vous en dirai davantage, ou plustost nous réserverons tout à vostre chère venue. C'est en vous attendant que je suis, avec un dévouement très sincère, de toute l'étendue de mon cœur, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 17 Août 1724.

J. B. DU SOLLIÉR.

X

Monsieur,

J'ay été très agréablement surpris de me recevoir imprimé dans votre chère dernière lettre ; et ce qui me réjouit le plus, est de voir que ma pensée vous soit revenue si à propos, pour réprimer un tant soit peu l'insolence du collecteur de reliques bonnes et mauvaises <sup>1\*</sup>. Telles qu'elles sont, ce me sera toujours un sensible plaisir d'en recevoir la suite de votre chère main, ma dette d'ust elle croître encore trois ans ; car je compte enfin que pendant cet *universum triennium* on aura le bonheur de vous voir et d'ajuster nos comptes.

Après tout, je vous rends un bon million de grâces pour le signalé service que vous avez eu la bonté de rendre à nostre Museum : à vous le champ toujours large et libre de prendre revanche en toutes les occasions où nous puissions vous être utiles. Puisque la moisson est abondante, ce me sera un surcroît de grâce si vous voulez bien charger

<sup>1</sup> Schannat avait en effet conçu le projet d'une nouvelle édition des lettres de S. Boniface, pour laquelle il comptait utiliser un nouveau manuscrit, qu'il avait découvert à Mayence et qui était plus complet que celui dont s'était servi Serarius ; mais ce projet ne fut pas réalisé. Cf. ENGEL, op. c., p. 77, n. 296, et *Corresp. de Schannat*, lettre XXV, p. 70.

<sup>1\*</sup> Il s'agit d'une lettre ouverte en latin que Du Sollier avait adressée le 16 août 1725 à Schannat pour démontrer que les jésuites n'étaient point les ennemis de toute antiquité, ainsi que le prétendait le professeur J. P. Ludewig, dans son ouvrage intitulé : *Reliquiae mss. omnis aevi diplomatum* (Francfort et Leipzig, 1720-1731 ; Halle s.-S., 1733-1741), 12 vol. C'était en somme une habile apologie de l'œuvre des bollandistes. En raison de son importance et de sa rareté, nous reproduisons le texte de ce document ci-après, dans les annexes, n° 3.

vosre réponse de trois ou quatre autres exemplaires ; ces sortes de gazettes ne peuvent jamais courir trop loin.

Il m'en faudra présenter une à son Émince, d'abord qu'il sera de retour de la visite de son diocèse, lors que je ne manquerai pas aussy de faire tout ce que vous souhaitez de moy, avec tout l'empressement qu'il me sera possible.

Je vous avoue franchement que je ne scaurois comprendre quel mystère il peut y avoir par rapport au corps des *Acta* qui est à Cologne : j'étois sur le point d'écrire aujourd'huy à Cologne pour le faire revenir incessamment, mais comme je scai mieux que personne qu'il sera infiniment plus difficile à le trouver dans quatre ou cinq ans qu'à l'heure qu'il est, je veux faire voir à son Altesse que je m'intéresse davantage que luy à sa bibliothèque. Qu'il ne s'embarasse ny de finances, ny de payement (*nil nos movet solutio*), rien ne presse pour les *denari* qui peuvent venir fust-ce dans six ans, son Altesse sera tousjours le meilleur de mes débiteurs. Qu'il passe hardiment sur ce scrupule, et qu'il ait la bonté de croire que le Museum entier et tous les hagiographes sont du ressort de sa juridiction. Voilà ce qu'on appelle *parlare da vero Fiamengo cordato, retto e tondo*, tel que son Altesse me connoit, si elle a encore quelque idée de son serviteur. Après cette dernière tentative nous ne parlerons jamais plus de cette affaire.

Est-il bien possible que notre amy Mons<sup>r</sup> Eccard veuille se fatiguer à chercher le Dispargum de Clodion avec ses appannages dans la Franconie ? S'il vient à bout de ce dessein, il faudra reconnoître de bonne foy que tout ce qu'il y a eu de scavant ces derniers siècles au Pays-Bas n'ont étez que des citrouilles. Le peu de recherches que j'ay dû faire sur la Campine m'ont presque convaincu que le scavant Wendelin n'avoit jamais mieux rencontré que dans cette découverte. Tous nos majeurs ont étez de mesme sentiment ; cependant on est jamais trop vieux pour apprendre ; je serai très curieux de voir ce que ce docte aura déterré dans vos contrées <sup>2</sup>.

Mais si M<sup>r</sup> Eccard travaille encore sur les Évesques de Wirtzbourg, que deviendra l'ouvrage que le P. Seyfrid paroît avoir sur le

<sup>2</sup> Eckhart, dans son ouvrage intitulé *Leges Francorum Salicae et Ripuariorum* (Francfort, 1720), avait prétendu qu'il falloit chercher le Dispargum de Clodion en Franconie et non pas en Campine, à Diest, comme l'avaient proposé G. Wendelin, *Leges Salicae illustratae* (Anvers, 1649), p. 99 s., et G. Henschenius, *De tribus Dagobertis* (Anvers, 1655), p. 243-250. Il reprit l'examen de la question en 1725, et, le 4 août de cette année, il écrivit de Wurtzbourg à Schannat : « Hac hebdomade Principem laetus sequar, et in Palatio Salae videbo eum homagium a civibus loci recipientem. Premam vestigia Caroli M., videbo Dispargum et forte etiam locum ubi Pharamundus Legem Salicam accepit » (fonds Schannat, à Prague). Quelques mois plus tard, il faisait imprimer la dissertation suivante sur ce sujet : *Gründliche Nachricht von der K. und K. alten Salzburg und dern Pallaste Saltz in Francken* (Wurtzbourg, 1725). Cf. *Corresp. de Schannat*, lettre XXX, p. 81, et God. KURTH, *Clodius* (Paris, 1901), t. I, p. 159.

métier ; ne seront-ce pas deux chiens qui en voudront au mesme os ? Cela me fait croire qu'ils ne symbolisent guères ensemble. Il y a bien longtemps que je n'ay aucune nouvelle du P. Seyfrid, qui m'écrivoit autrefois de temps en temps ; je ne veux pas en deviner la raison. Je dois rompre icy malgré moy : *postea pluribus*. J'ay l'honneur d'être tousjours, pénétré d'estime, de respect et de vénération, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Anvers, ce 6 Septembre 1725.

J. B. DU SOLLIER.

(à suivre).



# BULLETIN

## DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

---

Maurice BRIÈRE. *Les Homiliae cathedrales de Sévère d'Antioche*. Traduction syriaque de Jacques d'Édesse. Homélies CIV à CXII, éditées et traduites en français. Paris, Firmin-Didot, 1943, in-4°, p. 623-815 (= *Patrologia orientalis*, t. XXV, fasc. 4).

Parmi les neuf *Homiliae cathedrales* de Sévère d'Antioche comprises par M. le chanoine Brière dans le fascicule dernier paru de son édition si avantageusement connue, il en est deux qui touchent de près à l'histoire ecclésiastique et à l'hagiographie. L'homélie CX, sur le saint martyr Thalelaeus (p. 782-788), a été improvisée à Égée, dans la basilique du saint. Sur la foi du titre, reproduit dans les catalogues de manuscrits, on s'attendait à y trouver un panégyrique, selon les formes consacrées. D'où l'on inférait, comme une conclusion à peu près certaine, que ce discours avait été prononcé en la fête annuelle du martyr, soit le 20 mai (E. W. Brooks, *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII, 1903, p. 145). Cette vraisemblance si plausible était pourtant trompeuse. L'homélie CX, non plus que la suivante pareillement improvisée le lendemain (p. 790), ne porte l'indication d'aucune solennité liturgique qui en aurait été l'occasion. Sévère nous apprend qu'il était venu à Égée, appelé pour affaires, par le « stratège » chargé de l'administration générale, peut-être le maître de la milice Hypatius, avec lequel il eut à s'expliquer sur une plainte en abus de pouvoir formée contre lui (E. W. Brooks, *The sixth Book of the select Letters of Severus Patriarch of Antioch*, ep. I, 40). Par l'intitulé d'une hymne de ce même Sévère, on sait de plus que l'archevêque d'Antioche était allé à la rencontre du « consulaire stratège », qui passait par Égée, se rendant en Perse, le 25 septembre de la 10<sup>e</sup> indication (517 ; voir W. Wright, *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, p. 333). Invité à prendre la parole sans préparation devant les fidèles d'Égée, Sévère se tira d'affaire en improvisant quelques variations banales à la louange de leur saint patron. Mais il est visible qu'à part le nom de Thalelaeus, sur lequel il glose en vrai sophiste, il ne connaît de lui que sa qualité de martyr et sa réputation de thaumaturge. Les admirateurs qui ont pris soin de sténographier ces pauvretés n'étaient vraiment pas difficiles. De cette creuse harangue, il ressort en outre qu'au début du v<sup>e</sup> siècle, Égée n'avait encore à montrer que le tombeau de S. Thalelaeus. Ce ne fut que plus tard qu'on prétendit y posséder pareillement celui des SS. Cosme et Damien (cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 166).

L'homélie CXII (p. 795-803) a pour sujet la dédicace de la Grande Église d'Antioche, rebâtie et agrandie par Constantin. La date à laquelle fut prononcée cette allocution tire à conséquence, car en ce jour on donna lecture de la synodique du patriarche Timothée (IV), annonçant son avènement au siège d'Alexandrie. Comme M. Brooks l'a justement fait remarquer (*Byzantinische Zeitschrift*, t. c., p. 494), cette coïncidence met à néant l'assertion de Zacharie le rhéteur, sur la foi duquel on a soutenu que Dioscore II, prédécesseur de Timothée, était encore en vie, au moment où Sévère, expulsé d'Antioche en septembre 518, vint chercher un refuge en Égypte (A. von GÜTSCHMID, *Kleine Schriften*, t. II, p. 457 s.; J. MASPERO, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, Paris, 1923, p. 73, note 1). L'homélie CXII doit donc être reportée à une date antérieure. M. B. (p. 785, note) croit qu'elle a été prononcée le 3 novembre 517, date notée incidemment par M. Lebon, dans son livre fondamental sur *Le monophysisme Sévérien* (p. 67, note 4). Aucun doute n'est possible quant à l'année; mais le quantième mensuel n'est probablement que le résultat d'un calcul, dont voici les éléments. D'après le Synaxaire alexandrin, Dioscore II est mort le 17 babeh = 14 octobre. Ses funérailles, l'élection et l'intronisation de son successeur ont nécessairement pris quelques jours. La synodique de Timothée n'a pu parvenir à Antioche qu'avec un retard appréciable, dont le 3 novembre marque à peu près la limite extrême, car le 5 ou le 6 novembre suivant, Sévère prononçait, dit-on, sa CXIII<sup>e</sup> homélie, au cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale. Sur quoi il convient d'observer tout d'abord que le Synaxaire alexandrin est dans la question pendante une autorité encore très inférieure à celle de Zacharie le rhéteur. Il représente tout au plus la source suspecte à laquelle ce sectaire peu scrupuleux s'est informé. Quant à la consécration épiscopale de Sévère d'Antioche, on admet assez généralement qu'elle eut lieu en novembre 512. Pour la fixer au 6 de ce mois, on n'a que le témoignage du seul Malalas. Cette date a paru faire difficulté, car en 512, le 6 novembre ne tombait pas un dimanche. Malalas, chroniqueur honnête mais étourdi, était assurément fort capable de créer lui-même sans le savoir cette discordance et de plus graves encore. Une fausse connexion se sera établie dans ses notes ou dans sa tête entre deux actes d'une même intrigue. C'est en effet le 6 novembre 512 que se produisit à Constantinople, à propos de la querelle du Trisagion, une des échauffourées qui sont en rapport étroit avec l'élection de Sévère (MARCELLINUS COMES, ad an. 512; M. G., Auct. antiq., t. XI, p. 97). On sait d'autre part que la première homélie de Sévère fut prononcée dans l'église Saint-Romain, le jour de son intronisation (WRIGHT, *Catalogue*, p. 534). C'est dans cette même église qu'il célébra son premier et son troisième anniversaire (hom. XXXV, WRIGHT, *ibid.*, p. 536; hom. LXXX, éd. M. BRIÈRE, *Patr. Or.*, t. XX, p. 324). Le second n'a pas laissé de trace dans la série des homélies cathédrales. L'homélie XCIX, prononcée à la même occasion en 516, ne porte pas d'indication de lieu (éd. I. GUIDI, *Patr. Or.*, t. XXII, p. 207-229). De la CXIII<sup>e</sup>, dont il est question en ce moment, on ne connaît encore que le sujet, qui, autant que l'on puisse voir, n'a rien de commun avec l'ordination de Sévère. La rubrique : « premier discours de la sixième année » (WRIGHT, l. c., p. 542) est une glose marginale, qui ne se lit pas dans l'ancienne version syriaque, faite en 528, du vivant de Sévère, par Paul de Callinice (ASSEMANI, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae catalogus*, t. III, p. 248; cf. M.-A. KUGE-

NER, *Patr. Or.*, t. XVI, pp. 769 s., 786). Dans ces conditions on peut regarder comme sérieusement probable que Sévère a reçu la consécration épiscopale dans l'église Saint-Romain, où il prononça sa première homélie pastorale et dans laquelle il solennisa deux au moins de ses cinq anniversaires. Ajoutons à l'appui de cette conjecture que la fête de S. Romain, 18 novembre, tombait un dimanche en l'année 512.

Pour en revenir à l'homélie sur la dédicace de la Grande Église, il n'y a, jusqu'à nouvel ordre, aucune raison décisive d'admettre qu'elle fut prononcée un 3 (ou un 5) de novembre. Vassilij Bolotov la reportait au 11 septembre, en alléguant une hymne inscrite à cette date dans le « tropologion » d'Antioche (*Hristianskoe Čtenie*, 1893, p. 189; cf. WRIGHT, *Catalogue*, p. 281); mais son érudition sagace, qui avait l'œil à tout, paraît cette fois en défaut, puisque, comme nous venons de le voir, les deux homélies qui précèdent la CXIII<sup>e</sup> ont été prononcées à Égée le 25 septembre 517 et le jour suivant. Historiquement, il semble prouvé par ailleurs que la dédicace de la Grande Église d'Antioche fut célébrée par Constantin le 6 janvier 341 (W. ELTESTER, *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XXIII, 1937, p. 254). Il y a, dans ces données éparses et incomplètes, la matière d'un problème qui ne pourra être élucidé, en pleine connaissance de cause, avant que l'homélie CXIII de Sévère ait été publiée et raccordée au reste de la collection.

Les autres pièces comprises dans le présent fascicule n'ont pas le même intérêt pour nos études. A ceux qui les aborderont d'un point de vue différent, nous nous permettons de signaler les fragments grecs parallèles reproduits dans l'annotation par le diligent éditeur. Comparés à la traduction syriaque, ils font apparaître de menues infidélités, d'où il ressort que Jacques d'Édesse n'a pas contrôlé partout avec une attention aussi rigoureuse la version de Paul de Callinice. Exemple, p. 674, l. 3 de la note, là où le grec porte : *ἄτε κατὰ τοὺς τοῦ Θεοῦ νόμους κινεῖνται*, les deux traducteurs (p. 675) ont lu ou cru lire *στε*. Plus loin dans la même note, dans le texte de *Phil.* 4, 11 : *ἐμαθον, ἐν οἷς εἶπὺ ἀντάγκης εἶναι*, la version syriaque, s'écartant de la pesittâ, porte (p. 677) : « j'ai appris à être à la hauteur des situations où je me trouve », ܐܡܬܝܬ ܕܥܡܝܬܐ ܕܥܡܝܬܐ ܕܥܡܝܬܐ ܕܥܡܝܬܐ. Ces écarts d'interprétation ne laissent pas de donner à réfléchir. La tradition du texte de Sévère est loin d'être aussi sûre et constante qu'elle le paraît quand on lit ses homélies dans la seule recension de Jacques d'Édesse, représentée par un unique manuscrit. Il est toujours instructif de relire la magistrale démonstration faite par feu A.-M. Kugener et M. E. Triffaux sur l'homélie LXXVII, dont l'original grec s'est conservé par hasard, sous le nom d'Hésychius de Jérusalem et de S. Grégoire de Nysse (*Patrol. Or.*, t. XVI, p. 767-862). On y voit qu'il est arrivé à Jacques d'Édesse, tout savant homme qu'il était, de reproduire par distraction les contresens de son devancier. Il ne faut pas beaucoup de ces bévues pour que, la différence des idiomes s'y ajoutant, la phrase déjà amphigourique de Sévère prenne en syriaque un tour insolite et contraint. Le traducteur qui s'astreint à transposer mot pour mot une seconde fois ces à peu près ne peut qu'en épaissir les impropriétés. Ce qui périclite en premier lieu dans ces décalques, c'est la tonalité qui nuance la signification occasionnelle des mots et qui, pour ce motif, est l'un des moyens d'expression les plus essentiels





Godefroid Goossens. *Hiérapolis de Syrie*. Essai de monographie historique. Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1943, in-8°, xiv-224 pp. (= Université de Louvain. *Recueil de travaux d'Histoire et de Philologie*, 3<sup>e</sup> série, fasc. 12).

Hiérapolis de Syrie doit toute sa notoriété au temple d'Atargatis, qui depuis la haute antiquité jusqu'aux premiers siècles de notre ère ne cessa pas d'y attirer de nombreux visiteurs, de tout le pays environnant. Le temple, qui paraît avoir été reconstruit sous les Séleucides, à l'époque où surgissaient ceux de Palmyre et de Ba'lbek, fut définitivement détruit assez longtemps plus tard. Il n'en subsiste aujourd'hui que des ruines encore mal connues. Du culte orgiaque dont il était le siège, on saurait fort peu de chose sans la célébrité fumeuse que lui a faite le petit traité de *Syria Dea* attribué à Lucien. Ce curieux écrit, où les commentateurs d'ancienne école avaient tous perdu pied, a pris de nos jours un intérêt considérable à la faveur des découvertes qui ont ouvert des horizons nouveaux à l'étude comparée des religions sémitiques. Pour identifier les éléments du syncrétisme dont le mythe et le culte d'Atargatis sont le produit, on a évoqué tous les documents énigmatiques sur lesquels en ces dernières années se sont exercées la sagacité de quelques intrépides chercheurs et l'imagination encore plus audacieuse d'une légion de comparatistes. Depuis l'épopée de Gilgameš jusqu'aux textes récemment déchiffrés d'Ougarit (Râs-Šamra), inscriptions, tablettes, monuments sumériens, accadiens, assyriens, babyloniens, hittites, hurrites et bien d'autres ont été appelés en comparaison, les uns pour y noter quelques points de rapprochement, les autres pour constater qu'ils n'apportent rien. Toute cette étude, que M. G. Goossens vient de reprendre sur nouveaux frais, relève de l'érudition la plus ardue. Dans une matière aussi conjecturale et controversée, il est inévitable que les hypothèses et les vues personnelles d'un chercheur ne s'imposent pas en bloc. Nous en avons indiqué ailleurs quelques-unes qui nous paraissent malaisément acceptables (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* de l'Académie royale de Belgique, 1943, p. 274-310). Mais ces légères réserves n'enlèvent rien au mérite de ce travail, qui, dans sa partie originale, il faut le répéter, s'attaque à des sources abstruses et interdites aux curiosités du vulgaire. Les lecteurs de M. G. auront la justice de se le rappeler, s'ils éprouvent quelque déception en arrivant aux chapitres où le jeune auteur expédie un peu sommairement l'histoire profane et religieuse d'Hiérapolis à partir de l'époque romaine, jusqu'au déclin final de la ville sainte d'Atargatis, sous les Arabes. Les cent premières pages de cette docte monographie ont dû être arrachées ligne par ligne à des documents dont la lecture directe n'est permise qu'à une élite savante et sur lesquels des commentateurs trop pressés ont répandu l'obscurité de leurs combinaisons aventureuses. On dirait que, lassé de ce trop dur effort, M. G. n'a plus donné qu'une demi-attention à la partie de son sujet où il avait l'impression de se retrouver dans des questions mieux élucidées. Le malheur est qu'elles le sont moins ou le sont autrement qu'il ne paraît le penser.

Au moment où Hiérapolis entre en pleine lumière dans l'histoire chrétienne, elle était représentée par son archevêque Alexandre, métropolitain de la province d'Euphratésie. Cet inflexible vieillard, qui avait été l'un des chefs de la résistance au concile d'Éphèse, resta fidèle à Nestorius avec une

intrépidité digne d'une meilleure cause. Pour s'être prêté à une avance du parti orthodoxe, son ami et suffragant Théodoret encourut de lui un blâme sévère. Alexandre refusa de le recevoir et se laissa stoïquement condamner à l'exil, humiliant ainsi ses partisans par un exemple d'opiniâtreté, qui ne manqua pas de les piquer au jeu (cf. *Anal. Boll.*, LXI, 33 s.). M. G. se borne à résumer très sommairement ce qui est dit à ce sujet dans quelques travaux estimables mais aujourd'hui dépassés par les études dont le quinzième centenaire du concile d'Éphèse a été l'occasion. Visiblement, cette affaire ne l'intéressait pas, et il le laisse trop paraître en citant le *Synodicon* de Rusticus d'après l'édition déclassée de Mansi. Le même Alexandre d'Hiérapolis, en élevant à Roça-pha la première basilique de S. Serge, a été l'initiateur d'un culte local destiné à une fortune exceptionnelle dans les annales de l'hagiographie. On ne s'en douterait pas à lire l'allusion trop rapide et peu exacte que M. G. fait à cette fondation et aux incidents dont l'église Saint-Serge fut le théâtre, après le ralliement de Jean d'Antioche à la sentence du concile d'Éphèse (p. 161 s.).

C'est à un lointain successeur d'Alexandre, l'évêque Stéphane d'Hiérapolis, deuxième du nom, qu'est due la première Vie de S<sup>te</sup> Golindouch. Il a été assez longuement question de cette martyre dans les pages qui précèdent (ci-dessus, p. 73-125). Ceux de nos lecteurs qui auront jeté un regard sur ces observations ont pu constater que cette légende et son fond historique posent un problème complexe, auquel les allusions expéditives de M. G. (pp. 165, 173), ne satisfont pas.

Moins réussi encore est le bref commentaire où l'auteur nous présente ce qu'il appelle « les stylites païens » d'Hiérapolis (p. 130-132; cf. pp. 175, 178). On sait qu'à l'entrée des propylées du temple se dressaient deux colonnes d'un profil ultra-réaliste. Chaque année, un homme grimpeait à l'une de ces deux colonnes et n'en descendait qu'au bout de sept jours. J. Toutain, avant M. H. Stocks et C. Clemen, avait émis l'idée que ces « phallobates » étaient les précurseurs des stylites chrétiens. Ce paradoxe réunissait toutes les conditions voulues pour rencontrer faveur et succès et ne les a pas manqués. M. G., qui le reprend à son tour, paraît ignorer que le P. Delehaye en a démontré l'inconsistance une fois pour toutes (*Les saints stylites*, p. CLXXVII-CLXXX; cf. *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, 1920, p. 67-76). La faute en retombe pour plus de moitié sur les érudits auxquels il emboîte le pas avec une docilité surprenante.

Assez de ces menues remarques, qui deviendraient promptement désobligeantes et même injustes. Pour les réduire à leur véritable importance, il faut retourner aux recherches d'archéologie orientale, auxquelles, peut-être, la thèse de M. G. eût gagné à se réduire. On y trouve toutes les preuves d'un savoir et d'un talent déjà mûrs et destinés, nous l'espérons, à s'affirmer et à se développer encore.

P. P.

Karl PRÜMM. *Religionsgeschichtliches Handbuch für den Raum der altchristlichen Umwelt*. Freiburg im Br., Herder, 1943, in-8°, xvi-921 pp.

Un premier ouvrage du P. K. Prümm, S. J., *Der christliche Glaube und die altheidnische Welt* (Leipzig, 1935), a été naguère signalé à nos lecteurs (*Anal. Boll.*, LV, 109). Continuant ses recherches dans la même direction, l'auteur

a publié en 1939 *Christentum als Neuheitserlebnis*. Ce livre, plein de science, a pour but de montrer dans quelles limites la culture hellénique a exercé une influence sur la conception chrétienne de la vie et quels éléments sont propres à cette dernière. Le nouvel ouvrage du P. P. décrit le milieu païen dans lequel le christianisme a vu le jour. Ce sujet a déjà tenté de nombreux historiens. Qu'il suffise de rappeler, outre le livre, aujourd'hui vieilli, de J. Doellinger, l'œuvre classique de P. Wendland, *Die hellenistisch-römische Kultur in ihrer Beziehung zum Judentum und Christentum* (3<sup>e</sup> éd., 1912). Très au fait de toutes les publications qui ne cessent d'étudier cette période, l'auteur a jugé que le moment était venu de composer un manuel qui orientât le lecteur dans ce vaste sujet. Toutefois il a laissé de côté le judaïsme, estimant que ce domaine ne lui était pas assez familier et exigeait la compétence d'un spécialiste.

Prenant modèle sur ces nombreux *Handbücher* dont les Allemands avaient la spécialité, le P. P. a donné à son exposé une allure schématique et didactique qui en fait un livre de consultation, à la fois complet et commode. Il répartit la matière comme suit : La religion populaire et la religion d'état en Grèce et à Rome ; les conceptions religieuses de la philosophie antique ; les mystères ; les formes de la superstition et du culte ; l'hermétisme, type caractéristique de la gnose païenne ; les cultes locaux dans les provinces de l'empire.

Les hagiographes auront profit à recourir à cet imposant manuel, plus spécialement aux chapitres qui décrivent les origines et l'évolution du culte impérial (p. 77-97) et la foi aux phénomènes miraculeux dans le monde païen (p. 442-464). Les bibliographies ont été dressées d'une manière critique et dénotent une très grande lecture. Elles condensent de nombreux et utiles renseignements que l'auteur a glanés un peu partout, mais plus particulièrement dans des répertoires tels que le *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* de G. Kittel et la revue *Antike und Christentum* de F. J. Dölger.

Dans l'ensemble, l'exposé, trop uniformément analytique, ne permet pas assez de saisir l'esprit des religions antiques. Par exemple, les pages qui visent à mettre en lumière l'intention des fidèles qui offrent un sacrifice ne parviennent pas à en donner une idée claire. L'ouvrage de MM. L. Gernet et A. Boulanger, *Le Génie grec dans la religion*, présentait, surtout dans la partie qui est de la plume de M. Boulanger, un exposé substantiel dont le P. P. aurait eu avantage à s'inspirer. En parlant de Plotin et de S. Augustin, l'auteur ne mentionne pas le livre de J. GUITTON, *Le temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin* (Paris, 1933), livre qui a posé sous une perspective nouvelle le problème des rapports de l'hellénisme et du christianisme. Signalons enfin que le monumental ouvrage de M. Fr. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* (Paris, 1942), n'a pu être utilisé. Désormais c'est à ce lumineux travail qu'il faudra recourir pour comprendre la « théologie de l'art » et la science philosophique des images sacrées représentées sur les monuments funéraires antiques.

B. G.

José VIVES. *Inscriptiones cristianas de la España romana y visigoda*. Barcelona, 1942, in-8°, 298 pp., 20 pl., 2 cartes (= *Biblioteca histórica de la Biblioteca Balmes*, ser. II, vol. XVIII).

*Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*. Bd. 8, vorbereitet von H. FINKE (†), in Verbindung mit E. EICHMANN und M. HONECKER herausgegeben von J. VINCKE. Münster, Aschendorff, 1940, 412 pp., 6 pl. (= *Spanische Forschungen des Görresgesellschaft*, Reihe I).

Jusqu'ici les spécialistes de l'épigraphie chrétienne d'Espagne recouraient aux répertoires classiques d'E. Hübner, *Inscriptiones Hispaniae christianae* (1871; *Supplementum* en 1900) et d'E. Diehl, *Inscriptiones latinae christianae veteres* (1925-1931). Désormais ils ont à leur disposition un nouvel instrument de travail, de format très maniable et au courant des dernières découvertes. En rédigeant cet ouvrage, M. J. Vives n'a pas eu l'intention de reproduire la description archéologique détaillée de chaque monument, mais bien plutôt de corriger et de compléter l'œuvre de ses prédécesseurs et de donner un recueil critique de tous les textes de l'époque romaine et visigothique. Les corrections sont nombreuses, car Hübner, surtout dans le premier volume, par suite, semble-t-il, d'une trop grande hâte, avait non seulement laissé plusieurs erreurs, dont on trouvera le relevé (p. 4), mais en outre il avait méconnu la valeur de quelques signes épigraphiques, sur lesquels nous reviendrons plus loin. Les compléments apportés à Hübner sont fort importants; ils ne comprennent pas moins de deux cents monuments, découverts en majeure partie après 1900. E. Diehl en avait reproduit une quarantaine. De ces 200 inscriptions, le groupe le plus nombreux — environ 80 — a été fourni par la nécropole romano-chrétienne de Tarragone, mise au jour en 1924 et dont M. Vives avait déjà donné une description soignée en 1936: *Inscriptions cristianes de la necrópolis romano-cristiana de Tarragona*, dans *Anuari de l'Institut d'estudis catalans*, vol. VIII, p. 375-400.

Dans la présentation de chaque pièce, M. V. s'inspire de la disposition typographique adoptée par Diehl. Quant au groupement, il suit l'ordre que voici: d'abord les inscriptions sépulcrales, réparties d'après la division des provinces romaines; elles constituent la section la plus importante, 300 pièces. Viennent ensuite les inscriptions relatives à des églises et à des dépositions de reliques (n°s 301-332) et aux calendriers liturgiques (n°s 333-336). Les textes provenant d'édifices civils sont assez rares (n°s 361-372). Les derniers numéros (372-418) ont été relevés sur des sarcophages, des œuvres d'orfèvrerie, des tuiles et des briques. La description des monuments épigraphiques grecs et juifs et celle des inscriptions chrétiennes gravées sur des monnaies visigothiques ont été confiées respectivement au P. A. Ferrua (n°s 418-433) et à M. F. Mateu y Llopis (n°s 434-477). M. V. a mis un soin particulier à la rédaction des tables. Outre un index général très détaillé (p. 192-253), il a dressé plusieurs tables particulières: index chronologiques; index historiques des personnes et des lieux (noter la liste des saints et des martyrs, p. 264-266); index des principales formules. Bref, l'auteur a eu le souci de permettre au chercheur de retrouver aisément les indications éparses dans ces monuments multiples et divers. Il a aussi inséré dans son travail le résumé de trois dissertations qu'il avait publiées en 1940 dans le t. VIII des *Gesammelte Aufsätze zur Kulturge-*



*schichte Spaniens : Inscriptiones Hispaniae Christianae. Cuestiones de Datación* (p. 1-24). Elles avaient pour objet l'ère d'Espagne, le sens du chiffre romain X accompagné d'une ligature placée à droite et qui signifie XL, et l'identification du signe S, qui n'est autre que l'episemon et correspond au chiffre 6. L'ère d'Espagne a vu le jour dans la région asturo-cantabrique et s'est étendue peu à peu à Merida (iv<sup>e</sup> siècle), au Portugal, à la Bétique et à la Galice (v<sup>e</sup> siècle), à la partie occidentale de la province de Carthagène (vi<sup>e</sup> siècle). En Aragon et à Valence, elle ne pénétra que tardivement et fort sporadiquement. L'auteur a aussi tâché de préciser l'évolution de quelques formules qui sont plus ou moins fréquentes selon les lieux et les époques. Un tableau synoptique présente le résultat de cette enquête (p. 96). Au total, les indices sont peu nombreux et assez ténus.

La revision des inscriptions chrétiennes faite par M. V. nous force-t-elle à corriger quelques points de l'hagiographie hispanique? Dans l'ensemble, non. L'inscription 328, qui énumère les reliques déposées dans l'autel de la basilique de Saint-Étienne, près de Zafra, en Andalousie, n'appartient pas au vi<sup>e</sup> siècle, comme on l'avait jadis insinué. On ne peut donc l'invoquer pour faire remonter à cette époque le culte des saints qui y sont mentionnés. La pierre qui commémore le martyr des SS. Romain et Thomas n'est pas du vi<sup>e</sup> siècle, comme Hübner l'avait conjecturé (n<sup>o</sup> 192). M. V. estime qu'elle est plus récente et la place entre le ix<sup>e</sup> et le xii<sup>e</sup> siècle. Le P. Delehaye avait noté à ce sujet que les quelques lignes de l'inscription constituent le plus ancien document — ne faudrait-il pas dire : le seul? — qui révèle l'existence de ces deux martyrs (*Origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 367). Dans les tables, M. V. s'est abstenu d'identifier les deux ou trois *Romanus*, cités dans les inscriptions. Ce que l'auteur dit de S<sup>te</sup> Paule de Malaga, p. 103, doit être corrigé par le commentaire du Martyrologe Romain publié en 1940 (p. 243) et par l'article paru ici même en 1942 (t. LX, p. 1-15).

Nous possédons maintenant une édition critique des principales sources relatives à l'hagiographie hispanique des sept premiers siècles : le martyrologe hiéronymien (1931), les hymnes de Prudence (1926), les inscriptions chrétiennes. Il resterait à reviser l'édition des calendriers mozarabes de Dom M. Férotin. M. Vives et Dom Alamo, suivant l'exemple de W. S. Porter (cf. *Anal. Boll.*, LI, 415), se sont déjà mis à la besogne. Nous nous contenterons de signaler le titre de deux articles : J. VIVES, *Santoral visigodo en calendarios e inscripciones*, dans les *Analecta sacra Tarraconensia*, t. XIV (1942), p. 31-58 ; M. ALAMO, *Les calendriers mozarabes d'après Dom Férotin. Additions et corrections dans la Revue d'histoire ecclésiastique* (t. XXXIX, 1942, p. 100-131). Le savant bénédictin de Silos annonçait un second article, que les circonstances n'ont pas encore permis d'imprimer.

Des mémoires contenus dans le t. VIII des *Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, nous avons déjà signalé plus haut celui de M. Vives. On trouvera ci-dessous (p. 305) l'analyse de l'étude de M. S. Cirac Estopañan sur le reliquaire de Cuenca. Des huit autres dissertations, relevons les deux suivantes : F. VALLS TABERNER, *Los concilios Visigodos de la provincia eclesiástica Tarraconense* (p. 25-36). Les notes bibliographiques de cet article, rédigées d'une manière incomplète, sont fort sommaires ; on a l'impression que l'auteur n'a pu y mettre lui-même la dernière main. Sous le titre : *Ein Meis-*

*lerwerk der Karolingischer Buchkunst aus der Abtei Prüm in der Biblioteca Nacional zu Madrid* (p. 37-64), M. W. Neuss montre la place que le manuscrit 3307 de Madrid (M) mérite d'occuper dans l'histoire des études et de l'enluminure carolingiennes. Par son contenu, un ensemble de traités sur le comput et l'astronomie, il s'apparente étroitement à deux codices du Vatican, le Reg. 309 (D) et le Vat. lat. 645 (Q). Les sigles adoptés indiquent respectivement Metz, Saint-Denis et Saint-Quentin, localités où ces manuscrits ont séjourné. L'archétype perdu des trois recueils semble, ainsi que M et D, avoir eu Metz pour lieu d'origine. C'est ce qui ressort notamment d'un calendrier qu'on y rencontre et dont le fonds primitif comporte, au 16 août, la *Depositio S. Arnulfi confessoris*. Nous limitant aux indications que M. N. a fournies, p. 61, sur le calendrier malheureusement incomplet du recueil de Madrid (janvier-février et novembre-décembre manquent aujourd'hui), nous remarquons aussitôt qu'une seconde main, opérant à Prüm, y a inséré de nombreuses fêtes, par exemple la *dedicatio S. Salvatoris in Prumia* (26 juillet), *Goaris* (6 juillet), *Remacii* (3 sept.), *Erminonis* (25 avril); *Ursmari* (18 avril) serait de première main. Notons cet intérêt pour les saints fondateurs de Lobbes. S. Maurice s'y trouve à sa date, le 22 septembre (et non au 22 octobre, comme M. N. le mentionne par erreur dans son exposé). Le nom de S. Lambert, en grandes capitales de main postérieure, a dû être ajouté à Liège, lors d'une troisième étape que fit le manuscrit au cours de ses pérégrinations, lesquelles semblent avoir été nombreuses. M. N. incline à croire que M a été exécuté entre 820 et 828; à cette dernière date, il était déjà à Prüm. En 922, il émigra à Liège, sans doute dans les bagages de l'abbé Richer, qui venait alors d'être nommé au siège de cette ville.

B. G.

- Domenico MALLARDO. *La via Antiniana e le memorie di S. Gennaro*. Napoli, Arti grafiche, 1939, in-8°, 67 pp., 7 pl. Extr. des *Rendiconti della R. Accademia di archeologia, lettere e belle arti della Società Reale di Napoli*, t. XIX.
- Id. *S. Gennaro e compagni nei più antichi testi e monumenti*. Ibid., 1940, 109 pp., 5 pl. Extr. des mêmes *Rendiconti*, t. XX.
- Id. *Un supposto fratello di S. Gennaro e l'onestà scientifica di Nicolò Carminio Falcone*. Ibid., 1941, 29 pp. Extr. des mêmes *Rendiconti*, t. XXI.
- Id. *Il Calendario Lotteriano del sec. XIII*. Napoli, Tipografia Unione, 1940, in-8°, in-216 pp. (= *I Calendari della Chiesa napoletana*, I).

En rédigeant la seconde partie de son étude sur l'*Hagiographie napolitaine* (*Anal. Boll.*, LIX, 1-33), qui parut quelques mois après sa mort (1<sup>er</sup> avril 1941), le P. Delehaye put encore se servir des travaux de M. l'abbé Mallardo indiqués ci-dessus, à l'exception du troisième, qui nous est parvenu depuis. A son tour, le P. Peeters mit à profit, l'année suivante, le *Calendario Lotteriano* (*Anal. Boll.*, LX, 125-130). On nous excusera donc de ne pas nous étendre longuement sur des publications qui ont déjà été signalées plus d'une fois à l'attention de nos lecteurs.

Dans le premier mémoire, M. M. montre que la route de Pouzzoles à Naples « per colles » n'a jamais été appelée *via Antiniana* dans l'antiquité ni au moyen âge. C'est Falcone qui la baptisa de ce nom au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, parce

qu'elle passait par le faubourg d'Antignano. Deux « traditions » mettent cette localité en rapport avec S. Janvier : l'illustre patron de Naples s'y serait arrêté en allant au martyre, et ses reliques y auraient fait une halte quand on les transféra de leur première sépulture à la basilique proche de la ville. Mais pareilles précisions manquent absolument dans les sources anciennes ; elles ont été inventées par des auteurs modernes, comme M. M. a pris la peine de le démontrer. Relevons en passant une digression (p. 48 s.) sur la date de la translation, marquée au 13 avril dans le martyrologe hiéronymien et dans le calendrier de marbre (cf. *Anal. Boll.*, LVII, 18 s.).

Plus important, le second mémoire de M. M. examine de façon systématique les anciens textes et monuments relatifs à S. Janvier et à ses « compagnons », depuis la lettre d'Uranus sur la mort de S. Paulin, écrite en 432 (*BHL*. 6558), jusqu'au calendrier de S. Willibrord, du début du VIII<sup>e</sup> siècle, où la fête de S. Janvier est inscrite au 19 septembre, tandis qu'une main un peu plus récente a inséré en écriture minuscule la mention de S. Sossus au 23 septembre : *Sossi martyris* (éd. H. A. WILSON, pl. ix). M. M. ne consacre pas moins de seize pages à l'étude du témoignage, capital mais embrouillé, du martyrologe hiéronymien. Notons l'explication qu'il propose (p. 38-41) de la présence dans le seul manuscrit de Reichenau, au 19 octobre, des sept héros de la *Passio Ianuarii* : ce serait un écho de la translation à Reichenau du corps de S. Janvier (cf. *BHL*. 4131). Une attention particulière est accordée à l'inscription métrique du pape Symmaque (498-514) en l'honneur de S. Sossus (ch. vi) et à l'inscription fragmentaire *CIL*. X, 362\*, du V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle, concernant S. Janvier (ch. xiv). En appendice, on trouvera une édition des *Acta Bononiensia* (*BHL*. 4132) d'après l'unique et détestable manuscrit de Bologne, Université, n<sup>o</sup> 1473, fol. 223<sup>v</sup>-225<sup>v</sup> ; puis les notices du martyrologe de Bède sur S. Sossius et S. Janvier, et l'hymne de Walafrid Strabon, abbé de Reichenau, composée au lendemain de la translation, vers 839 ; enfin une note sur la chronologie de la lettre xix de S. Paulin. Le savant professeur du séminaire de Naples ne fait pas de difficulté à reconnaître le caractère tardif, légendaire et artificiel de la Passion de S. Janvier. Il est d'autant plus regrettable que, pour en sauver à tout prix quelques données, il ait écarté du dossier la pièce la plus ancienne et la moins suspecte : la liste des évêques signataires des Actes du concile de Sardique en 343 (cf. *Anal. Boll.*, LIX, 6-9).

Le prétendu frère de lait de S. Janvier se serait appelé Commodus. Il apparaît trois fois dans l'*Intera istoria della famiglia, vita, miracoli, traslazioni e culto del glorioso martire S. Gennaro*, publiée en 1713 par N. C. Falcone. D'où est sorti ce nom qui ne figure dans aucun texte médiéval ? De Surius, répond M. M. On lit, en effet, dans l'édition de Jean Diacre (*BHL*. 4134 s.), que les Napolitains, *revelatione commodi* (faute d'impression pour *commoti*, remplaçant lui-même le *commoniti* de l'original), emportèrent le corps de S. Janvier. Sans sourciller, Falcone a mis une majuscule à *Commodi*. Ainsi « découvert », le nom propre a passé dans la Vie grecque *BHG*. 774, falsification moderne (cf. *Anal. Boll.*, LIX, 2, fin de la note 2), que M. M. attribue, non sans de bons arguments, à Falcone lui-même.

Le dernier ouvrage dont nous ayons à parler dans ce compte rendu a été publié presque tout entier (p. 1-174) par petites tranches dans la *Rivista di scienze e lettere* de Naples, au cours des années 1932 à 1937, sous le titre de

*Calendario inedito della Chiesa napoletana del sec. XIII.* Dès 1935, le P. Delehaye en a indiqué ici même l'incontestable intérêt (*Anal. Boll.*, LIII, 390, 393). Maintenant que le travail est achevé et que les articles dispersés dans une série de fascicules d'une revue peu accessible ont été réunis en un volume pourvu de tables commodes, il est loisible d'y revenir brièvement, ne fût-ce que pour signaler d'utiles observations de M. M., enfouies dans un commentaire parfois assez diffus. Le S. Gilbert confesseur, marqué au 4 février dans le *Calendario Lotteriano*, est évidemment S. Gilbert de Sempringham (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 49). Il n'y avait pas grand mérite à le reconnaître ; mais c'en est un, assurément, que d'avoir réussi à découvrir comment Caracciolo a pu le prendre pour l'évêque Gerbert de Capoue, qui n'a jamais joui d'un culte quelconque : cette « canonizzazione pseudo-erudita del sec. XVI » (p. 62-68), enregistrée par David Romeo (Romaëus) dans son *Index Divorum qui nati vel humati sunt in Neapolitano regno* (paru en appendice aux *Quinque divi custodes ac praesides urbis Surrenti*, Naples, 1577), p. 398, remonte en dernière analyse à une phrase mal bâtie de Marino Freccia, *De subfeudis baronum et investituris feudorum* (Naples, 1554). Les notes consacrées à la vie et au culte de S. Quodvultdeus, évêque de Carthage, expulsé par les Vandales, sont spécialement abondantes (pp. 70-86, 155-174). On y remarquera la discussion sur la date de la fête (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 478 ; *Anal. Boll.*, LIX, 22 s.), la recherche du premier auteur qui attribue au saint exilé l'érection de l'ordre canonial à San Giovanni Maggiore de Naples (p. 155-158), enfin l'examen du titre de *patronus* donné à S. Quodvultdeus dans le seul *Calendario Lotteriano* (p. 169-174). Une autre particularité du même calendrier, c'est la commémoration, au 5 avril, d'une *Translatio S. Athanasii ep. Neapolitani*, que M. M. est enclin à dater des environs de l'an 1200 (p. 183-185) ; et au 3 juin, celle d'une *Translatio S. A(g)nelli*, dont l'origine n'est pas facile à établir (p. 185-198). Le calendrier de Di Lottiero n'est certainement pas antérieur à 1253, puisqu'il a déjà la fête de S. Pierre Martyr, canonisé cette année-là. Pour déterminer son âge avec plus de précision, M. M. fait remarquer 1° que l'église napolitaine de San Pietro Martire ne fut construite qu'en 1294 ; 2° que la fête de S. Sévère, évêque de Naples, d'abord réduite à un rang inférieur par la coïncidence de la fête de l'illustre dominicain, fut transférée au lendemain, 30 avril, sans doute à la suite de la translation des restes de S. Sévère en 1310. Le calendrier, où il figure encore au 29 avril, mais en second lieu, après S. Pierre Martyr, aurait donc été rédigé entre 1294 et 1310.

Les calendriers de Tutini (XII<sup>e</sup> siècle), du Mont Cassin (1332) et de Sant'Euligio (XIV<sup>e</sup> siècle) feront l'objet d'un second volume de la série *Calendari della Chiesa napoletana*. Hagiographes et liturgistes attendent cette publication avec impatience.

F. H.

Vittorio FAINELLI. *Codice diplomatico Veronese*, vol. I: *dalla caduta dell' impero romano alla fine del periodo carolingio*. Venezia, 1940, in-8°, XII-493 pp. (= *Monumenti storici pubblicati dalla R. Deputazione di storia patria per le Venezie*, N. S., I).

Dès le début de 1915, à la veille de l'entrée de l'Italie dans la première guerre mondiale, M. Fainelli avait publié dans le *Nuovo Archivio Veneto* (N. S.,



t. XXIX, p. 5-72) une importante étude préparatoire à l'édition du *Codice diplomatico Veronese*. Vingt-cinq ans plus tard et en des circonstances analogues, l'auteur, devenu directeur de la Bibliothèque communale de Vérone, la enfin pu faire paraître le premier volume de son monumental ouvrage. On n'y trouve pas moins de 296 actes, dont une vingtaine pour le <sup>vi</sup>e et le <sup>vii</sup>e siècles réunis, 42 ou 43 pour le <sup>viii</sup>e et tout le reste, soit près des quatre cinquièmes du total, pour le <sup>ix</sup>e siècle jusqu'à la déposition de Charles le Gros en 887. Peu de villes assurément peuvent se glorifier d'une aussi importante collection de documents datés du haut moyen âge. Il est vrai que M. F. a élargi au delà des limites habituelles le cadre de son recueil. Il y a inclus non seulement les actes publics ou privés, authentiques ou non, conservés ou perdus, ou même connus par une simple mention dans un document postérieur; il a cru bon d'y introduire le regeste d'actes dont l'existence n'est postulée qu'en vertu d'un raisonnement *a pari*. Il y a encore accueilli les signatures conciliaires, les dédicaces d'églises (parfois consignées dans une charte; voir, sous le n° 174, la *pagina ordinationis* relative à l'oratoire du martyr S. Alexandre dans la vallée de Quinzano) et jusqu'aux lettres privées, par exemple celle du prêtre Ildemar au célèbre archidiacre de Vérone, Pacifique (n° 168), et celles de Raban Maur, abbé de Fulda, puis archevêque de Mayence, à l'évêque Notingus de Vérone et à Hincmar de Reims (nos 161 et 186). N'ont été exclus que les documents épigraphiques — M. F. songe à les réunir dans un appendice — et les textes proprement littéraires. Une exception toutefois a été faite en faveur d'un récit hagiographique: les Miracles des saints transférés à Fulda (*BHL*. 7044). Le n° 72 en reproduit le paragraphe où il est incidemment question d'un *praedium* donné par le comte Adumar de Vérone à S. Boniface, c'est-à-dire à l'abbaye de Fulda. M. F. a transcrit l'édition de G. Waitz, qu'il attribue erronément à Wattenbach.

La dédicace de la cathédrale (n° 73), celle de Saint-Zénon (n° 74) et celle de Saint-Proculus (n° 94) sont marquées respectivement au 5 août, au 8 et au 9 décembre dans les martyrologes, les sacramentaires et autres livres liturgiques, et notamment dans le codex CVI (99) de la bibliothèque du Chapitre, qui a été écrit avant 810. Mais, dans certains manuscrits plus récents, la mention primitive: *dedicatio ecclesiae S. Zenonis*, du 8 décembre, a été remplacée par cette autre: *consecratio S. Zenonis*; d'où la notice manifestement fautive du martyrologe romain: *Veronae ordinatio S. Zenonis episcopi* (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 573). Une erreur semblable s'est glissée dans la même compilation au 9 décembre: au lieu de la *dedicatio ecclesiae S. Proculi*, c'est le *natalis* du saint évêque qui y est commémoré (*ibid.*, p. 574). Quant à la translation du corps de S. Zénon, le 21 mai 807, M. F. nous renvoie (p. 94) à un mémoire, malheureusement peu accessible, d'A. Spagnolo, *Tre calendarii medioevali Veronesi*, paru en 1915 (extrait des *Atti* de l'Académie de Vérone, série IV, t. XV, 1914).

Parmi les signataires de trois synodes romains, tenus en 501, 502 et 503, figure un Servusdei que M. F. considère comme un évêque de Vérone, tandis que Mgr Lanzoni lui attribuait le siège de Ferentum, près de Viterbe, ou celui de Ferentino, dans le Latium (*Le diocesi d'Italia*, 1927, pp. 535, 930). Le plus ancien témoin des écrits martinien de Sulpice Sévère, le codex Capitularis XXXVIII (36) de Vérone, a été achevé d'écrire par le lecteur Ursicinus, le

1<sup>er</sup> août 517, comme l'atteste le colophon (n° 4; cf. *Anal. Boll.*, LV, 115 s.). D'après une note transcrite d'un psautier sur parchemin, aujourd'hui perdu, la chapelle des saintes vierges Teuteria et Tusca aurait été consacrée par l'évêque S. Annon en 751 (n° 35; cf. *Act. SS.*, Maii II, 44 s.); mais cette assertion est mensongère, estime M. F., puisque M. A. Da Lisca a prouvé dans le bulletin trimestriel *Madonna Verona* de 1913-1914 que ladite chapelle n'existait pas au haut moyen âge. En 774, Charlemagne et sa femme Hildegarde donnent à l'église Saint-Martin de Tours, *ubi ipse preciosus dominus corpore requiescit*, l'île de Sermione (lac de Garde) et d'autres possessions dans le nord de l'Italie (n° 53). Vers la fin de sa vie, probablement en 812, le même Charlemagne fait don à l'évêque Ratold de Vérone d'un tiers des revenus de la foire et du marché qui ont lieu chaque année en la solennité de S. Zénon (n° 96). En 853, l'empereur Louis II confirme à l'église de Vérone les donations faites par ses prédécesseurs, en particulier celle de Sainte-Fusca à Torcello (n° 110 s., 190). Plusieurs chartes concernent le monastère de Saint-Silvestre à Nonantola (n° 148 s., 221, 223, 235 s., 252, etc.) ou l'abbaye des Saints-Pierre-et-Théoneste, près de Trévise (n° 241, 291, etc.). Un diplôme de Charles le Gros attribue au prêtre Jean la *curtis* de Moradega avec la basilique des saints martyrs Firmus et Rusticus (n° 290). Enfin, une note de M. F., p. 175, rappelle qu'en 830 l'évêque Ratold de Vérone transporta à Reichenau le corps de S. Marc (cf. *BHL*, 5285) et ceux des saints martyrs Senesius et Théopompe (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 178; XLVIII, 409).

Les tomes II et III du *Codice diplomatico Veronese*, consacrés respectivement à l'époque du roi Bérenger I<sup>er</sup> et à la période ottonienne, étaient déjà « presque prêts » en avril 1940 (p. xii). Puisse l'actuel cataclysme n'en pas trop retarder la publication !

F. H.

Annibale DE LEO. *Codice diplomatico Brindisino*, t. I (492-1299), a cura di Gennaro Maria MONTI e collaboratori. Trani, Vecchi e C., 1940, gr. in-4°, XLVII-269 pp. (= *R. Deputazione di storia patria per le Puglie. Sezione di Brindisi*, I).

L'activité scientifique de M. G. M. Monti tient du prodige. Depuis le temps relativement proche où il publia dans la *Rivista trimestrale di studi religiosi*, t. I (Pérouse, 1920), le testament de S. Camille de Lellis, c'est toute une série d'ouvrages qu'il a consacrés à l'histoire religieuse et politique de l'Italie au moyen âge et à l'époque moderne. Rappelons seulement son édition d'un recueil de « laudi » des pénitents blancs, son « profil » de Paul IV et ses études sur les confréries médiévales (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 212; XLVI, 450; XLVII, 177, et LV, 189).

Le grand in-quarto que nous annonçons aujourd'hui n'est pas, à vrai dire, l'œuvre personnelle de M. M. Mais c'est à l'entreprenant professeur de Bari que nous en sommes redevables, et tous les historiens des Pouilles lui sauront gré d'avoir enfin mis à leur portée le précieux *Codex diplomaticus Brundisinus*, compilé il y a un siècle et demi par l'archevêque de Brindisi, Mgr Annibale De Leo († 1814). L'édition doit comprendre quatre volumes, correspondant aux quatre tomes du manuscrit conservé à la Bibliothèque archiepiscopale. A notre connaissance, le premier a seul paru jusqu'à présent. Sans parler de

l'Appendice, où ont été rejetés les six documents les plus anciens (de 492 à 980), il renferme 108 chartes, dont 5 remontent à la période byzantine (980-1060), 27 à la période normande (1091-1194), 51 à la période suève (1196-1264) et 25 aux premières décades du régime angevin (1266-1299). Les deux tiers environ émanent de la chancellerie pontificale (20 n<sup>os</sup>) ou royale (18), des archevêques de Brindisi (11) ou d'autres autorités constituées. Le reste (36 n<sup>os</sup>) se compose d'actes privés, tels que testaments, donations, etc. Le texte du *Codex* a été collationné sur les originaux, chaque fois que ceux-ci ont pu être repérés. Dans les autres cas, la copie de Mgr De Leo tient lieu du diplôme disparu. La plupart des pièces importantes avaient déjà été publiées, mais en ordre dispersé; de sorte qu'une édition intégrale de l'ensemble s'imposait vraiment pour en faciliter la consultation. Les notes du compilateur ont été omises, à l'exception toutefois de l'indication des sources et du regeste latin placé en tête de chaque document. Par contre, M. M. a ajouté de son cru une introduction générale où il étudie successivement 1<sup>o</sup> le *Codex diplomaticus Brundusinus*, son auteur et ses sources; 2<sup>o</sup> l'Église de Brindisi depuis les origines jusqu'à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle; 3<sup>o</sup> les vicissitudes politiques et les institutions civiles de Brindisi au moyen âge. Au nombre des collaborateurs à qui M. M. rend hommage (p. XLVII), nous relevons avec plaisir le nom de Mgr Nitti, le vénérable initiateur et principal rédacteur du *Codice diplomatico Barese* (cf. *Anal. Boll.*, XXII, 352; XXXVIII, 207; LIX, 337).

Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les chartes qui forment ce premier volume du *Codice diplomatico Brundisino*, un texte proprement hagiographique. Or c'est le cas du n<sup>o</sup> IV de l'Appendice (p. 219), extrait par l'éru-dit local Th. Albanese (fin du xvii<sup>e</sup> siècle) d'un très ancien bréviaire d'Oria écrit sur parchemin. Il s'agit d'une légende inédite de la translation de Rome à Oria, en 886, du corps des SS. Chrysanthé, Darie, Diodore, Marinien et autres martyrs (cf. *Act. SS.*, Oct. XI, 454-456; *BHL*. 1794).

Le texte précédent (n<sup>o</sup> III, p. 218 s.) n'intéresse pas moins directement nos études. C'est la lettre bien connue par laquelle S. Grégoire le Grand demande à l'évêque Pierre d'Otrante d'envoyer à l'abbé du monastère de S. Leucius, situé à cinq milles de Rome, des reliques du *beatissimus martyr* dont le corps repose à Brindisi (cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 310; *Comm. martyr. rom.*, p. 16).

L'index des noms propres (p. 235-260) permet en outre de glaner plus d'un renseignement utile concernant le culte des saints. Il est question, par exemple, de la fête de S. Leucius (n<sup>os</sup> 3 et 21), de la foire de S. Leucius, qui durait huit jours et se terminait le 1<sup>er</sup> mai (n<sup>o</sup> 83), de l'Église, des bateaux, de la terre et de l'autel de S. Leucius (n<sup>o</sup> 10); de la solennité et d'une église de S. Pélinus (n<sup>os</sup> 21 et 59); de l'abbaye de S. Barbatus à Oria et d'une église Saint-Procope à Tarente (n<sup>o</sup> 21); enfin, du *suburbium* S. Cat(h)aldi ante Oriam (n<sup>os</sup> 19 et 21), d'une *terra* S. Cataldi (deux références inexactes dans la table) et du *portus* S. Cataldi à Bari (n<sup>o</sup> 55).

F. H.

N. VAN DER VLIET, des Pères Blancs. « *Sainte Marie où elle est née* » et la *Piscine Probatique*. Préface du R. P. VINCENT, O. P. Paris, Gabalda, 1938, in-8°, xvi-211 pp., illustrations.

Gaetano M. PERRELLA, C. M. *I Luoghi Santi. Studio critico-divulgativo sul loro valore storico*. Piacenza, Collegio Alberoni, 1936, in-8°, iv-484 pp., cartes et illustrations (= *Monografie del Collegio Alberoni*, 15).

L'actuel sanctuaire français de Sainte-Anne à Jérusalem, confié à la garde des Pères Blancs, revendique l'honneur d'occuper l'emplacement qu'illustrèrent jadis la maison natale de la Vierge et la piscine Probatique. L'étude, mi-historique, mi-archéologique, du P. Van der Vliet, s'attache à justifier cette double qualification.

Les premiers témoins de la tradition invoqués par l'auteur, Théodose, l'Anonyme de Plaisance, le *Breviarius de Hierosolyma*, semblent d'accord pour situer une basilique de Notre-Dame aux abords immédiats de la piscine aux cinq portiques. L'unanimité est moindre et un peu plus tardive en ce qui concerne le souvenir auguste consacré et perpétué par cet édifice.

Dans la suite, l'église Sainte-Marie partagea les vicissitudes de l'histoire troublée de la Palestine. Avant comme après les Croisades, elle connut les affectations les plus diverses, sans jamais cesser de recevoir la visite d'intrépides pèlerins. Sous la domination franque, en même temps qu'elle changeait de vocable et devenait l'église Sainte-Anne, elle subit une refonte architecturale qui, d'une basilique byzantine qu'elle était, fit un monument de l'art roman. Sa dernière toilette, datant de la seconde moitié du siècle passé, respecta ce caractère.

A l'aide d'abondantes citations de voyageurs de toutes les époques, le P. V. d. V. nous fait accomplir un pittoresque voyage à travers le temps, et la description détaillée qu'il donne de l'édifice — église et crypte — est illustrée à profusion de photographies et de plans, qui permettent de le suivre comme on ferait un guide. Mais le guide réussit-il à nous communiquer sa conviction qu'on se trouve ici en face du berceau de la Vierge?

On aurait mauvaise grâce à se montrer moins généreux que le P. Vincent, qui salue dans le présent ouvrage le titre à toute épreuve du double Lieu Saint. Disons seulement qu'il n'a pas tenu au P. V. d. V. que la cause qu'il plaide avec tant de chaleur parût, historiquement, plus inattaquable. Sans doute la tradition touchant la naissance de Marie à Jérusalem n'a-t-elle pas connu de rivale sérieuse en Orient. Mais, à elle seule, une telle tradition signifie peu de chose, et le patronage du Protévangile de Jacques, qui peut avoir contribué à sa formation non moins qu'à sa diffusion, ne laisse pas de lui être préjudiciable.

Quant à la localisation précise, exprimée par la formule : *Ecclesia Mariae ubi nata est*, elle apparaît à une date relativement tardive, et le silence de Théodose ainsi que le flottement des manuscrits de l'Anonyme de Plaisance en restreignent la portée. L'appui que pourrait lui apporter la constatation d'une grotte primitive manque d'évidence.

La détermination de l'emplacement de la piscine Probatique se heurte heureusement à moins de difficultés. Chose étonnante, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, ce souvenir vient à s'oblitérer dans l'esprit des fidèles, et il faudra attendre le dernier quart du XIX<sup>e</sup> pour le retrouver. Les fouilles entreprises à cette date,



poussées depuis avec beaucoup d'esprit de suite et de ténacité par les desservants du sanctuaire, ont achevé de dégager un double bassin, que l'on prit d'abord pour les *gemini lacus*, les *piscinae gemellares*, signalés par les auteurs anciens. En réalité, ce bassin ne représentait qu'une minime portion de la piscine dont on est parvenu, avec assez de certitude, à fixer les angles et le plan d'ensemble.

C'est qu'ici aux balbutiements ou aux contradictions des témoignages écrits est venu remédier le langage des pierres, que le P. V. d. V., après d'autres, interprète avec autorité. Autant il se montre circonspect et même fuyant dans la discussion de problèmes relevant de la seule exégèse littéraire, autant il retrouve d'assurance sur le terrain de l'archéologie, lorsqu'il se prononce, par exemple, en faveur de la dualité des anciennes églises de la Probatique et de Sainte-Marie.

Bref, la cause nous semble entendue en ce qui regarde le second titre que l'auteur se proposait de vérifier. Peut-être celui-ci estimera-t-il que c'est encore trop peu. Quoi qu'il en soit, ce résultat, dont le P. Vincent ne craint pas de dire qu'il impose aujourd'hui sa brillante évidence, n'est pas un mince honneur pour les vaillants défricheurs à la mémoire desquels le livre est dédié, ni une mince consolation pour les pèlerins, passés et futurs, auxquels il est destiné.

A mi-chemin entre les monographies critiques et les relations de voyage trop souvent dénuées de contrôle, il y a place pour un genre intermédiaire où les dons de prudence et de clarté trouvent également à s'employer ; le sous-titre de l'ouvrage de M. Perrella prouve que c'est une telle pensée qui a présidé à la composition de ces articles de revue, ensuite réunis en volume. L'auteur entend mettre à la portée du grand public de langue italienne les conclusions autorisées des spécialistes en matière de topographie et d'archéologie palestiniennes.

Entre tous, c'est à ses anciens professeurs de l'École Saint-Étienne de Jérusalem que va l'hommage de sa reconnaissance et de sa vénération. Ceux-ci n'ont d'ailleurs ménagé à leur élève ni les encouragements ni les louanges. La légère sourdine qu'ils y ont mise depuis (*Revue Biblique*, t. XLVI, 1937, p. 478) ne manifeste que le légitime souci qu'ont les maîtres de nuancer exactement leur approbation.

Le ton de l'exposé est simple et familier, en particulier dans l'introduction et la conclusion, où M. P., craignant de voir son dessein mal interprété par ses compatriotes, s'entoure de précautions élémentaires. Mais lui-même n'adoptait-il pas parfois (pp. 66, 443) une terminologie qui risque de le desservir ? Dans le même ordre d'idées, on eût souhaité une étude plus approfondie du concept de tradition, étiquette commode dont, ici comme ailleurs, on recouvre des choses très disparates.

Ce répertoire complet et généralement bien informé rendra service au profane curieux de topographie sacrée, qu'il met, sans frais excessifs, au courant des problèmes essentiels et en possession des éléments de solution. Mais peut-être l'ordre chronologique suivi de préférence à l'ordre des lieux rendra-t-il l'ouvrage de consultation moins immédiatement pratique pour le pèlerin de Terre-Sainte.

P. DEVOS.

Alexej A. HACKEL. *Von ostkirchlicher Kunst*. Freiburg im Breisgau, Herder, 1943, in-8°, 18 pp., 16 reproductions en couleurs (= *Der grosse Bilderkreis*, n° 1).

Evangelos D. SDRAKAS. *Johannes der Täufer in der Kunst des christlichen Ostens*. München, M. Hueber, 1943, in-8°, 71 pp., 4 reproductions.

Dans son élégante plaquette, où les considérations d'ordre historique et technique que développait un précédent ouvrage (*Das altrussische Heiligenbild. Die Ikone*, 1936) sont réduites au strict minimum, M. Hackel s'attache à dégager la signification exclusivement religieuse de l'iconographie byzantine. Don du Christ aux hommes en la personne de Véronique, intermédiaire direct entre le domaine de la divinité et l'âme fidèle, l'image sacrée est censée opérer à la façon d'un sacrement. Cette conception, chère au Damascène, explique l'ascèse rigoureuse à laquelle se soumet l'artiste, le caractère hiératique et impersonnel de la facture, ainsi que la vénération dont la liturgie et le peuple entourent des œuvres qu'il s'agit moins de regarder et d'admirer que de contempler.

Pour nous aider à ouvrir cet « œil spirituel », M. H. présente une série de 16 icônes, choisies en raison tant de leur qualité artistique que de leur portée doctrinale. Le commentaire sobre et dépouillé, un peu mystérieux, qui les accompagne, témoigne de la finesse d'âme de son auteur et constitue pour le lecteur occidental une délicate initiation pratique à une forme d'art et à un monde religieux qui lui restent trop souvent fermés. Dans cette collection de chefs-d'œuvre, qui groupe les thèmes traditionnels de l'iconographie orientale, deux perles brillent d'un éclat particulier : la Trinité et la Vierge-Mère du moine peintre André Roublev.

La dissertation de M. Sdrakas se propose de retracer l'évolution du type iconographique de S. Jean Baptiste en se référant à Byzance comme centre de rayonnement artistique. L'étude est divisée en autant de sections qu'il est possible de découper d'épisodes différents dans la carrière du Précurseur. Cette fragmentation, qui se poursuit à l'intérieur des chapitres, est en partie inhérente à la méthode, mais, poussée à l'excès, comme c'est le cas ici, elle empêche de suivre les grandes lignes de l'évolution, noyées sous les descriptions et les comparaisons de détail.

L'exposé avance d'un pas mal assuré, avec des digressions qui égarent le lecteur, lequel ne peut compter sur le secours de la disposition typographique pour retrouver sa route. A la liste des sources littéraires, qui ouvre ses pages — liste où ne figurent pas les récits de l'invention et des translations du chef de S. Jean Baptiste —, M. S. aurait été bien inspiré d'ajouter un tableau d'ensemble des monuments et centres d'art qui allaient retenir son attention, ainsi qu'un aperçu renseignant sur leur importance respective. Bref, on était en droit d'attendre de lui qu'il déblayât et organisât son chantier, au lieu qu'on y trouve un étalage encombrant qui, espérons-le, ne découragera pas d'autres chercheurs d'y mettre l'ordonnance désirable. P. DEVOS.

Hans W. HEGEMANN. *Der Engel in der deutschen Kunst*. Brunn, R. M. Rohrer, 1943, in-4°, 38 pp., 64 reproductions.

M. Hegemann groupe sous trois chefs les attributions de l'ange : lutte contre les puissances du mal, rôle de messenger auprès des hommes, office d'ado-

rateur de la majesté divine ; et il retrace l'histoire de la représentation figurée qu'au cours d'un millénaire les artistes allemands donnèrent de ces différentes activités.

L'ange carolingien obéit docilement au canon de son modèle, l'ange — ailé ou non — des débuts de l'art chrétien. Ce n'est qu'après Charlemagne qu'il s'affranchit de cette tutelle pour suivre sa destinée propre et prêter son visage aux transformations successives qui feront de lui l'ange monumental des enlumineurs othoniens, l'ange liturgique de la sculpture romane, l'ange qui, à partir de la période gothique, se rapprochera progressivement de l'homme. S'inspirant, apparemment, de la conclusion d'un ouvrage récent : « L'ange, dans l'art, nous aide à mieux connaître l'homme », M. H. vise avant tout, dans son étude, à relever et à exalter certaines tendances fondamentales du tempérament ou du génie allemand, telles que les reflète la représentation « nationale » de l'ange. On ne sera pas autrement étonné de voir la place prépondérante prise, dès l'ère carolingienne, par le type de l'archange combattant. Un autre trait distinctif est l'expression douloureusement poursuivie du caractère supraterrrestre de l'ange, aux dépens et souvent au mépris de la beauté formelle et de l'harmonie, laissées en apanage aux artistes français et italiens.

L'ouvrage de M. H., qui ne néglige les ressources ni de l'histoire ni de la psychologie, redresse opportunément des condamnations sommaires prononcées par des critiques exclusifs. Mais on regrettera qu'à côté des contrastes que l'auteur s'est plu à souligner violemment entre l'artiste germanique et ses confrères byzantin ou latin, il n'ait pas cru devoir réserver une plus grande place aux phénomènes d'interdépendance qui éclatent dans le domaine de l'art. Ici, le parti pris n'est pas seulement une injustice, mais une déformation. M. H. obéit à une exagération du même genre lorsque, du fait que le type primitif de l'ange ne dérive pas de la Nikè ailée des Grecs, il déduit qu'il est une création originale du génie chrétien. Le premier mérite de l'histoire de l'art est de peser exactement les influences qu'ont subies les artistes, souvent même à leur insu.

P. DEVOS.

Eoin MAC NÉILL. *The Language of the Picts*. Dans *Yorkshire Celtic Studies II. The Yorkshire Society for Celtic Studies Transactions 1938-1939* (Leeds, University), p. 3-45.

Sous l'active impulsion de son directeur, M. Bruce Dickins, la Société d'Études celtiques du comté de York a réussi à publier pendant la guerre un fascicule qui renferme une importante étude de M. Eoin Mac Néill sur la langue des Pictes. Nous ne le suivrons pas dans les discussions philologiques, linguistiques et ethnologiques qui forment le fond de son travail. Il semble pourtant avoir négligé le remarquable essai du regretté M. John Fraser, *The Question of the Picts*, dans *Scottish Gaelic Studies*, t. II (1927), p. 172-201. Quelques pages touchent à l'hagiographie (p. 42-44). M. Mac N. observe que S. Patrice, dans ses œuvres authentiques (BHL. 6492-6494), suppose que, de son temps, tous les Bretons étaient chrétiens, même ceux qui résidaient à la frontière septentrionale, près du pays des Pictes et des Scots. L'apôtre des Irlandais dénonce comme un mauvais chrétien le roi Coreticus, nom transformé par les scribes en Coroticus, bien que la forme irlandaise correspondante, *Coirthrech*

(dans Muirchú, *BHL*. 6497, VII<sup>e</sup> siècle), remonte au latin *Coreticus*. L'Épître de S. Patrice (*BHL*. 6493) est une lettre ouverte, adressée aux sujets de Coreticus et spécialement au clergé. L'auteur supplie les destinataires de répandre largement son écrit. Il exige l'excommunication de Coreticus et de ses gens si ceux-ci refusent de rendre à la liberté les captifs chrétiens irlandais qu'ils ont vendus aux Scots (païens) et aux Pictes apostats. La pièce ne saurait être fort antérieure à la mort de S. Patrice (461). Elle mentionne, en effet, qu'un messager envoyé auprès de Coreticus, au cours de son expédition, était un prêtre élevé par le saint depuis l'enfance. Or, en 461, la mission de S. Patrice en Irlande ne datait que de vingt-neuf ans. Ce document contient d'autres renseignements sur les Bretons du nord. S. Patrice y déclare qu'il ne saurait tenir Coreticus et sa bande pour dignes d'être ses concitoyens et les concitoyens des chrétiens romains. Il revendique ainsi, à l'exemple de S. Paul, le droit de cité romain, considéré ici comme un titre d'honneur; et d'autre part le contexte suppose que Coreticus et ses hommes ressentiront à l'égal d'une grave injure ce refus du droit de cité romain. S. Patrice appuie sur ce point encore plus fortement, quand il traite Coreticus de tyran (*per tyrannidem Corelici*, Épître, § 6). Ce mot, à l'époque, signifie un usurpateur de l'autorité impériale; ainsi Gildas, *De Excidio et Conquestu Britanniae*, 27, ed. MOMMSEN, *M. G.*, Auct. antiq., t. XIII, p. 41: *Reges habet Britannia, sed tyrannos*. Naturellement, S. Patrice unissait dans sa pensée le christianisme et la paix romaine. Même les barbares ne pouvaient encore s'imaginer que cette paix fût parvenue à son terme. Parmi les *Dieta Patricii* que renferme le Livre d'Armagh (*BHL*. 6494; *Analyse du Livre d'Armagh*, II, 4, ci-dessus, p. 35), il en est un qui a prêté à de furieuses controverses. Fallait-il l'appliquer aux partisans des usages romains, opposés à ceux des usages celtiques, dans les disputes rituelles du haut moyen âge, ou encore l'utiliser en faveur des tenants de la communion romaine contre les sectes dissidentes? Voici le texte du manuscrit unique: *Ecclesia Scottorum, immo Romanorum, ut Christiani ita ut Romani sitis*. M. Mac N. le tient pour authentique et refuse, à bon droit, d'y rien voir de commun avec aucune des disputes religieuses postérieures au V<sup>e</sup> siècle. S. Patrice, dans son Épître, signifie nettement aux hommes de Coreticus qu'il les tient pour mauvais chrétiens et par le fait pour mauvais Romains, c'est-à-dire pour mauvais citoyens de l'Empire, pour des gens indignes de se considérer comme les concitoyens de civilisés et de chrétiens. Il veut ici faire comprendre aux Irlandais, que son apostolat a faits chrétiens (*Ecclesia Scottorum*), qu'il leur faut être aussi de bons Romains, des Romains aussi bien réglés dans leurs mœurs que l'étaient, par exemple, les Bretons du nord. Le saint avait expérimenté autrefois un aspect moins heureux du caractère irlandais. Il avait connu ce peuple avant sa conversion. Lui-même avait été une de leurs victimes, avec des milliers d'autres prisonniers, enlevés à leurs foyers, en Grande-Bretagne, par des pirates irlandais, et devenus esclaves en Irlande. On ne saurait douter, écrit M. Mac N., que Patrice ne se soit élevé contre la piraterie irlandaise avec autant de force que contre celle de Coreticus et, d'ailleurs, il le fait observer, les expéditions de pillage irlandaises cessèrent à l'époque du saint. Les expressions de celui-ci, sans suggérer l'idée d'une conversion récente, indiquent que les Bretons de la frontière picte pratiquaient la religion chrétienne. Elles montrent aussi que celle-ci s'était ré-



pandue quelque peu parmi les Pictes, mais que ces derniers étaient retournés au paganisme ; par deux fois, le saint les traite de « Pictes apostats ». D'après M. Mac N., ce seraient sans doute les Pictes du sud, dont Bède rapporte qu'ils auraient été amenés au christianisme par S. Ninian. Aucun document, à aucune époque, ne mentionne de mission spéciale destinée à convertir les Bretons du nord. Ceux-ci s'étaient faits chrétiens peu à peu, par suite de leur association et de leurs rapports naturels avec les Bretons habitant l'Empire. L'influence chrétienne ne s'arrêta pas à la frontière politique qui les séparait de ces derniers, mais la frontière suivante, celle qui divisait des Pictes ces Bretons du nord, lui imposa un terme. Au delà, le paganisme se maintint, ou du moins, quand il perdit du terrain, se trouva assez fort pour le reconquérir. Comment s'expliquer une telle barrière à l'expansion du christianisme, si elle n'est pas en même temps (ce que certains érudits ont nié) une frontière ethnique ou linguistique ? M. Mac N. va jusqu'à en proposer une délimitation, dans les détails de laquelle nous ne saurions entrer. Il conclut en reconstruisant, de façon partiellement hypothétique, l'ethnographie des territoires qui constituent l'Écosse actuelle, avant l'établissement des Scots dans le sud-ouest et des Angles dans le sud-est : une population pré-celtique, qui ne formait pas nécessairement une unité ethnique, dans la région des Hautes Terres et des Îles, depuis le Mull de Cantire jusqu'aux Orcades ; ce sont les *Epidii* (en irlandais *Echdi*), les *Ebudaci* (en irlandais *Ibdaich*), les *Catti*, les *Orci*, les *Maiaiai*, etc. ; ensuite, des Celtes parlant un dialecte cymrique (et donc des Bretons), dans les Basses Terres de l'est comme du sud, du Firth de Solway au Firth de Moray ; et partout un substrat d'ancienne population, qui dominait dans les landes et les forêts.

A propos du *dictum* de S. Patrice cité ci-dessus, M. Mac N. suggère une double correction. Il voudrait lire : *Ecclesia Scottorum, intmo Romanorum, ut Christiani <estis>, ita et* (manuscrit : *ut*) *Romani sitis*. Ni l'une ni l'autre de ces retouches ne nous paraît se recommander. Il est possible qu'au lieu d'un seul *dictum*, nous ayons affaire à deux extraits différents de quelque écrit perdu — hypothèse gratuite et qu'il serait oiseux de discuter. Prenons le texte tel qu'il est. Le sens est parfait : « Église d'Irlandais (de barbares) — que dis-je ? Église de Romains (de civilisés), si bien que vous soyez chrétiens de la même manière que le sont les Romains (les chrétiens de l'Empire) » ; ou, si l'on préfère : « Église d'Irlandais — que dis-je ? Église de Romains. Comme vous êtes chrétiens, soyez ainsi Romains. » Il n'est pas nécessaire d'exprimer *estis*, qui se sous-entend fort bien en latin (et vraisemblablement serait sous-entendu aussi dans les langues celtiques du v<sup>e</sup> siècle). Quant à la construction, assez heurtée à cause de cet *immo*, elle nous paraît dans le style de S. Patrice. Dicté plutôt qu'écrit, on y rencontre fréquemment la correction oratoire. La légère difficulté que nous ressentons à la lecture vient de la répétition de *ut*, dans deux acceptions différentes ; mais, outre qu'il y en a de plus dures dans les écrits authentiques de S. Patrice et qui proviennent, comme celle-ci, de la pauvreté de sa langue, le fait que le second *ut* est précédé d'*ita* rend l'interprétation assez claire.

P. G.

Luis VÁZQUEZ DE PARGA. *Sancti Braulionis Caesaraugustani episcopi Vita S. Emiliani*. Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto Jeronimo Zurita, 1943, in-8°, xxvi-41 pp.

L'édition de la *Vita S. Aemiliani* par S. Braulio (BHL. 100) que M. Vázquez de Parga annonçait dès 1937, en pleine guerre civile, n'a pu voir le jour que six ans plus tard. Nous avons pris connaissance de ce travail consciencieux avec d'autant plus d'intérêt que nous avions préparé, il y a quelque dix ans, l'édition critique du même texte.

Les résultats de la collation faite par M. V. de P. coïncident dans l'ensemble avec les nôtres. Trois manuscrits de Madrid (Bibliothèque de l'Académie d'histoire, n° 14 ; Bibliothèque nationale, n° 822 et 494) constituent un groupe, qui dépend d'un même archétype. Le manuscrit 10 de l'Académie d'histoire dérive, semble-t-il, du manuscrit 13 du même fonds. Le manuscrit de l'Escurial A. II. 9, malheureusement incomplet, n'a peut-être pas assez retenu l'attention de M. V. de P. Sans doute, il est assez incorrect, mais plusieurs de ses leçons éclairent des passages douteux. Il nous semble aussi que l'éditeur n'a pas apprécié à sa juste valeur le manuscrit 47 de l'Académie d'histoire. Si nous laissons de côté les variantes orthographiques, il est, en général, très voisin du groupe des trois manuscrits cités plus haut. M. V. de P. a aussi pu collationner le manuscrit d'Alcobaça CCLXXXIII/454 (actuellement à la Bibliothèque nationale de Lisbonne) et la copie faite au xvi<sup>e</sup> siècle par l'évêque de Ségorbe J. B. Pérez d'après un manuscrit aujourd'hui perdu. Ces deux témoins, dont nous n'avions pas eu l'occasion de prendre connaissance, ne modifient guère ni le texte ni l'apparat critique. Du reste, dans l'ensemble, on peut dire que la tradition manuscrite de la *Vita* est ferme et qu'on n'y rencontre pas de divergences notables. M. V. de P. signale aussi deux feuillets du xi<sup>e</sup> siècle qui contiennent la lettre-préface de la *Vita S. Aemiliani*. Ils se trouvent dans le codex 324 du Mont Cassin, qui est écrit en caractères bénéventins. C'est le seul témoin ancien qui n'ait pas été copié en Espagne et révèle que l'œuvre de Braulio était connue en dehors de la péninsule. Il a été décrit par Dom Mauro Inguanez, *Codicum Casinensium Manuscriptorum catalogus*, t. II (1934), p. 163-165.

On ne se rend pas exactement compte d'après quels principes M. V. de P. a établi son texte. Il écrit : « Nuestra edición se basa en las lecciones concordantes de los codices reseñados » (p. xxv), mais il ne dit pas auquel il donne la préférence en cas de désaccord. Sans doute, comme le texte est assez fidèlement conservé, le choix d'un manuscrit de base n'influe pas beaucoup sur la physionomie de l'édition critique ; mais on aimerait à savoir pourquoi M. V. de P. rejette telle variante dans les notes et en admet telle autre dans le texte. P. 4, par exemple, le sens exige que la leçon *strues* soit retenue ; les autres formes : *instrues*, *instruens* ne cadrent pas avec le contexte. A la même page, pourquoi donner la préférence à *ipsud*, quand d'autres codices ont *ipsum* ? De même, p. 5, pourquoi accepter la forme *missi*, quand *misi* est bien attesté ? Voir également, p. 12 : *praemissi* pour *praemisi*. Quelques mots ont été omis. P. 16, *denique* manque dans la phrase : *illuc denique omnem omnino dirigebat cursum* ; p. 18, *atque miraculis*, également bien attesté, ne se lit ni dans le texte ni dans les variantes. Quelques lignes plus bas, dans la phrase :

*coram praefato episcopo*, l'avant-dernier mot a été omis ; p. 32, *non accedent ad te mala*, ce dernier mot a été oublié. P. 36, la fin du chapitre xxix a été transcrite défectueusement ; au lieu de *sed etiam ex abundantia reliquiarum virtutum pareret*, lire : *sed etiam ex abundantia reliquiarum virtus virtutem pareret*.

La ponctuation est parfois inexacte : p. 4, lire *libellum de eiusdem sancti vita brevem conscripsi* et non *libellum de eiusdem sancti vita ; brevem conscripsi* ; p. 21, *Satan templasse servum quam dominum, Emilianum quam Christum*, et non *Satan templasse servum quam dominum. Emilianum quam Christum*. P. 24, supprimer la virgule après *seditionariumque*, et plus bas après *dominus* ; à la page suivante, supprimer la virgule après *stercora*. Sauf la transcription faite par l'évêque de Ségorbe au xvi<sup>e</sup> siècle, M. V. de P. n'a pas tenu compte des copies récentes. Ne valait-il pas la peine d'indiquer d'un mot celles qui dépendraient d'un manuscrit perdu ? Enfin, p. xxv, l'éditeur dit que le *lemma* des chapitres qui se lit dans quelques codices n'appartient sûrement pas à l'original. On aurait souhaité connaître la raison de cette manière de voir.

B. G.

José MADDOZ, S. I. *Epistolario de S. Braulio de Zaragoza*, Madrid, 1941, in-8°, vii-244 pp. (= *Estudios Onienses*, série I, t. II).

M. ALAMO, O. S. B. *Les lettres de saint Braulion sont-elles authentiques ?* Dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXVIII (1942), p. 417-422.

José MADDOZ, S. I. *Autenticidad de las cartas de san Braulio de Zaragoza* Dans *Estudios eclesiásticos*, t. XVII (1943), p. 433-485.

En 1941, rendant compte de l'ouvrage de M. C. H. Lynch, *Saint Braulio, Bishop of Saragossa* (*Anal. Boll.*, LIX, 317), nous souhaitions que la correspondance du saint évêque fût l'objet d'une édition critique. Ce vœu, au moment où nous le formulions, était réalisé par les soins du P. J. Madoz.

De l'ensemble des lettres de Braulio, on n'a conservé qu'un seul manuscrit, le n° 22 de la bibliothèque capitulaire de Léon. Il comprend quarante-trois pièces et un fragment. Trente-deux sont de Braulio, les autres de S. Isidore, de S. Fructueux de Braga, d'Eugène II de Tolède, des rois Chindasvinthe et Récesvinthe et d'un certain Émilien. Il n'en existait jusqu'ici qu'une seule édition, celle de Manuel Risco (*España sagrada*, t. XXX, 1774, p. 318-392). Le monde savant possède maintenant un excellent instrument de travail qui satisfera les plus exigeants. Dans l'introduction, après avoir rappelé ce que nous savons de la vie et des œuvres de l'évêque de Saragosse, l'auteur s'attache à classer chronologiquement les lettres et à en caractériser le style. Pour le classement, le P. de Aldama avait fourni de précieux points de repère (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 174). Le P. M., tout en complétant le travail de son confrère, ne se dissimule pas que dans plus d'un cas on ne peut arriver à un résultat définitif. Les lettres s'espacent sur les années 610 ou 620 à 651. Le P. M. a gardé dans son édition, non l'ordre du manuscrit, mais celui qui avait été adopté par Risco. Ce dernier les avait groupées d'après les dates qu'il avait assignées à chaque document. Il n'est pas inutile d'attirer l'attention sur ce point, car les érudits ont pu croire que l'édition de l'*España sagrada* avait suivi scrupuleusement le codex de Léon et tirer de là argument pour fixer la chronologie des lettres. Le savant professeur d'Oña a pris soin de signaler les

principales corrections qu'un examen attentif du manuscrit lui avait permis d'apporter à l'œuvre de son prédécesseur (p. 64-66).

Quant au style de S. Braulio, le P. M. avait publié sur ce sujet une intéressante contribution en 1939: *Fuentes Jeronimianas en el epistolario de S. Braulio de Zaragoza* (*Gregorianum*, t. XX, p. 407-422). Dans les trente-deux lettres de Braulio, il réussit à découvrir soixante passages empruntés à vingt-sept lettres de S. Jérôme. Il reprend ici son article, en le résumant. En appendice (p. 213-217), il signale d'autres passages qui dérivent soit d'auteurs païens, soit d'auteurs chrétiens. Il y en a une trentaine. Cet inventaire de citations et aussi les sujets traités dans les épîtres: lettres familiales de consolation à l'occasion du décès d'un fils, d'un époux, d'une épouse, d'une mère, d'une sœur, d'une belle-mère; lettres de recommandation, de remerciement, etc., ont fait naître dans l'esprit de Dom Alamo un doute sur l'authenticité du recueil. Ne faudrait-il pas y reconnaître un « formulaire à l'usage des gens qui ne savent pas écrire », un choix de lettres-types glanées en partie seulement dans la correspondance de Braulio? Sans doute quelques pièces sont authentiques, par exemple celles adressées à S. Isidore, mais plusieurs ne seraient que des œuvres artificielles, audacieusement attribuées à S. Braulio. Dom A. croit même pouvoir préciser que cette collection aurait été composée à Cordoue parmi les disciples des Alvare et des Euloge. Il ne faudrait y voir que l'œuvre d'un jeune rhétoricien, qui se serait évertué à imiter et à plagier les auteurs anciens.

Le P. M., qui n'avait pas soulevé la question d'authenticité, n'a pas tardé à répondre à Dom A. Dans un article détaillé il rencontre toutes les objections de son contradicteur et, preuves en main, il montre le bien fondé de l'attribution traditionnelle de ces lettres à l'évêque de Saragosse. Nous ne pouvons le suivre dans cette argumentation. Soulignons seulement un des principaux arguments invoqués par le P. M.: la similitude du style entre la *Vita S. Aemiliani*, œuvre authentique de Braulio, et les lettres. Nous avons réuni nous-même jadis plusieurs passages qui, de fait, trahissent le même auteur. Aux nombreux parallèles relevés par le P. M. on peut ajouter les suivants. Dans la *Vita*, Braulio emploie deux fois le mot *oppido* dans le sens de « beaucoup », d'abord dans la préface, puis au ch. xxii. Ce terme revient trois fois dans la correspondance. Au ch. xv on lit: *Nam quid de senatoribus Nepotiano et Proseria dicam nisi quod ita concreti coniugio, concreti quoque erant daemonia*. Le sens de *concreti* est éclairé par cette phrase de la lettre X: *Sed rursus video non hic esse patriam piorum, et ideo esse discretos in regione mortalium, ut sint concreti in terra vivorum*. Enfin, au début du ch. xvii de la *Vita*, Braulio emploie le terme *demonicola*: *Nec demonicolam quispiam sustinere posset*, dans un contexte qui n'est pas très clair. Au reste, les manuscrits sont hésitants; *demonicula*, *demonicila* se rencontrent aussi. Ce mot, assez rare, employé par S. Augustin dans le sens d'« adorateur des démons » (*Confessions*, l. VIII, 2), revient également dans la correspondance, lettre XXI: *et inimicos crucis Christi et demonicolas Antichristi variam quantocius per occasionem transduc in sinum matris ecclesiae* (p. 129). Le P. M. fait remarquer que Braulio aime à enrichir son style d'images et de comparaisons empruntées à la mer et à la navigation (*Estudios*, p. 459). Aux textes qu'il mentionne ajoutons la fin de la lettre XIV: *et me in vitae huius tempes-*



*tate fluctuantem salvandum tuis orationibus committo* (p. 108). Mais je n'oserais pas induire de ce fait, comme le suggère le P. M. (p. 9), que Braulio aurait vu le jour dans une région voisine de la mer. La rhétorique, apprise dans les écoles, affectionnait ces formules. Braulio rapproche volontiers deux termes qui se ressemblent et ont parfois un sens assez voisin. Une liste de ces innocents jeux de mots a été dressée (*Estudios*, p. 466) ; nous n'y avons pas relevé cette phrase de la *Vita*, ch. 1 : *sic eum* (Aemilianum) *fuisse conversum atque conversatum*. Disons en terminant que le savant éditeur a enrichi l'édition des lettres d'une annotation très abondante, dans laquelle il a tâché d'en élucider toutes les difficultés philologiques et historiques. En appendice, il reproduit l'ancienne traduction castillane des lettres II, V et VI faite au xv<sup>e</sup> siècle par l'archiprêtre de Talavera, Martinez de Toledo († vers 1466). B. G.

Luis VÁZQUEZ DE PARGA. ¿ *La más antigua redacción latina de la leyenda de San Alejo*? Extrait de la *Revista de Bibliografía nacional*, t. II (Madrid, 1941), p. 245-258.

Le dossier grec, latin et oriental de S. Alexis est abondant et a déjà fait l'objet de nombreux travaux. Toutefois, dans les derniers temps, personne n'a repris l'examen de l'ensemble des textes, et bien des points restent obscurs. La *Vita* inédite, signalée dans la *BHL* sous le numéro 289 et qui vient d'être publiée par M. Vázquez de Parga, montre combien il est malaisé d'établir la filiation des différentes pièces hagiographiques.

L'édition de M. V. de P. s'appuie sur deux manuscrits anciens : le premier, qui provient de l'abbaye de San Millán de la Cogolla (Bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid, n° 13), date du x<sup>e</sup> siècle ; le second (Paris, Bibliothèque nationale, lat. nouv. acq. 2178) faisait partie du fonds de l'abbaye de Silos. Il a été transcrit au xi<sup>e</sup> siècle. L'introduction et le commentaire de M. V. de P. tiennent en quelques lignes. Nous ne serons pas seul à regretter qu'il n'ait pas mieux exploité son sujet et se soit contenté de faire connaître cette version inédite. Sans vouloir entrer dans des développements, dont ce n'est pas ici la place, nous nous contenterons de réunir quelques remarques, qui nous ont été suggérées par l'examen de la *Vita BHL*. 289.

Et tout d'abord signalons qu'il en existe un troisième manuscrit, le codex Add. 25600 du British Museum. Ce vénérable recueil, qui appartenait à la bibliothèque de Saint-Pierre de Cardena, près de Burgos, date, comme nous avons eu l'occasion de le montrer (*Anal. Boll.*, LV, 1937, p. 272), du deuxième quart du x<sup>e</sup> siècle. Or jusqu'ici on répétait à l'envi que la légende de S. Alexis n'avait pris son essor en Occident qu'à la fin du x<sup>e</sup> siècle, à savoir après que le métropolitain grec de Damas, Serge, arrivé à Rome en 977, l'eut propagée en Italie. Il est désormais certain qu'avant l'arrivée du patriarche Serge, la légende de l'homme de Dieu était lue et transcrite en Espagne. Notons que les trois manuscrits proviennent de trois abbayes castillanes, de la région de Burgos, et voisins l'une de l'autre.

Voici maintenant quelques caractéristiques de cette recension. Ainsi qu'on l'a fait remarquer dès 1900 (*Anal. Boll.*, XIX, 254), les textes latins localisent le mariage et souvent la sépulture de S. Alexis dans l'église Saint-Boniface à Rome. Or la *Vita BHL*. 289 s'abstient de donner le nom de l'église et se

contente de cette phrase : *fecerunt nuptias illis in ecclesia que sancta (sic) vocatur*. La voix miraculeuse qui avertit les Romains qu'un saint homme vient de mourir dans leur ville retentit *in domum sancte Marie*. L'endroit où le corps saint fut enseveli n'est pas indiqué. Du reste, dans l'ensemble, notre texte est très parcimonieux de détails précis : noms de lieux ou de personnes. Nulle part le pieux pèlerin n'est appelé Alexis. L'hagiographe le désigne par les mots : *Fimiani* (Euphemiani) *filius, beatissimus puer, sanctissimus vir* ou d'autres expressions analogues. Ni le nom de la mère, ni ceux du pape et des empereurs ne sont mentionnés. Faut-il voir dans cette absence quasi complète d'éléments chronologiques ou topographiques l'indice d'une provenance ancienne ? (la seconde Vie syriaque aussi est dépourvue de ces précisions). Nous inclinons à le croire, sans oser l'affirmer.

Par ailleurs, le texte contient quelques particularités qui ne manquent pas d'intérêt. En voici des exemples : M. V. de P. écrit (p. 247) que le document est imprégné d'un esprit ascétique opposé au mariage. Ce n'est pas tout à fait exact car, après avoir cité des textes scripturaires qui sont favorables à l'institution matrimoniale, l'hagiographe met dans la bouche du jeune saint cette réflexion : *Quia ex divino precepto cognovi coniugium michi non esse peccatum sed gratiam, faciam que hortamini* (p. 250). Cette réflexion, dans un texte qui vise manifestement à exalter la virginité, montre que l'écrivain ne partage pas les tendances encratites de certains milieux.

Notre auteur semble fort brouillé avec la géographie. Il écrit : ... *perrexit* (homo Dei) *ad insulam que vocatur Laudocia. Ibi est civitas que vocatur Erea* (al. Herea). *Est civitas illa in extremis locis*. Le P. Peeters, auquel nous avons soumis ce passage, estime que le texte porte ici les traces évidentes d'une confusion à laquelle un traducteur et un remanieur se sont employés à frais communs. *Erea* (Herea) représente indiscutablement l'arabe *er-Roha*, « Édesse », correspondant au syriaque *Urhai*. Édesse est située en Mésopotamie, dont le nom arabe *Gazîra* signifie proprement « île », comme le syriaque *gāzartā*. Partant de là, le remanieur s'est imaginé que Laodicée, port de la côte syrienne où le pèlerin a débarqué, se trouve pareillement en Mésopotamie.

Dans la scène d'adieux où Alexis quitte sa jeune épouse, après lui avoir confié les secrets d'une plus haute destinée, il n'est pas fait allusion à la remise de dons symboliques : anneau, voile ; mais par contre, à la fin de la Vie, il y a un passage obscur, qui n'a guère de parallèle dans d'autres textes : Alexis, après avoir écrit le récit de ses pérégrinations, plie soigneusement le document *et involvit in palleum quem dederat ei sponsa propter consuetudinem pro scriptionis eius*. M. V. de P. ne semble pas se préoccuper du sens de ces phrases incorrectes. C'est du reste un des reproches qu'on pourrait lui adresser. Il n'a pas suffisamment fait effort pour présenter un texte lisible. Il ne suggère rien pour éclairer des phrases incompréhensibles, par exemple : *Et dum audisset congregatio qui ibi advenerat ad aulam sanctus vocatus*. Des citations bibliques, qui émaillent le texte, plusieurs n'ont pas été identifiées. P. 250 : *Nolite tardare converti ad Dominum*, voir *Eccli.* 5, 8 ; p. 251 : *dispersit et dedit pauperibus*, cf. *Ps.* 111, 9 ; *II Cor.* 9, 9 ; pp. 253 et 254 : *in exitu meo et in introitu meo*, cf. *Ps.* 120, 8.

A propos de S. Alexis, nous signalerons à nos lecteurs deux articles récents de M. L. Herrmann. Dans le premier, intitulé : *Thiebaut de Vernon (Le moyen*

4<sup>ge</sup>, t. XI, 1940, p. 30-43), l'auteur a voulu établir d'abord que la vénérable Vie en vers français de S. Alexis dépend non de la Vie latine en prose (*BHL.* 286) mais de la Vie en vers latins (*BHL.* 293), et ensuite que cette dernière serait l'œuvre de Thiébaud de Vernon. Laissons cette seconde conclusion ; quant à la première, il faut reconnaître qu'elle s'appuie sur des indices très ténus ; en outre, on peut se demander si c'est d'un texte à l'exclusion de l'autre et non de l'un et de l'autre que se serait inspiré le poète français. M. H. remarque (p. 30) que la Vie en vers latins (*BHL.* 293) diffère de celle qui est conservée dans le manuscrit latin 1687 de la Bibliothèque nationale et de celle qui se lit dans le manuscrit 710 de la bibliothèque de Berne. En fait, la *Vita metrica S. Alexii* contenue dans ces deux codices est identique et est enregistrée dans la *BHL.* sous le n° 294. Mais il existe une troisième *Vita metrica*, publiée jadis par Massmann (*BHL.* 295).

Dans le second article : *Qui est saint Alexis?* (*L'Antiquité classique*, t. XI, 1942, p. 235-243), M. H. annonce une découverte assez inattendue : « Le prototype d'Alexis (Mar Riscia) et même, par ricochet, de S. Jean Calybita ne fut autre que Commodien, le mendiant du Christ » (p. 241). Les subtiles et trop savantes déductions de M. H. laisseront, croyons-nous, plus d'un lecteur sceptique. A deux reprises, M. H. écrit « qu'on ne trouve pas de traces de la légende à Rome avant le ix<sup>e</sup> siècle » (pp. 235, 236). Ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, l'opinion reçue jusqu'à maintenant et à laquelle se réfère l'auteur, affirme que ce n'est pas avant la fin du x<sup>e</sup> siècle que la légende de S. Alexis est arrivée à Rome.

Notre revue a signalé (LIII, 367) la publication par M<sup>lle</sup> M. Rösler d'un nouveau texte grec, qui se rapproche très fort de la première légende syriaque (*BHO.* 36). Dans le même article M<sup>lle</sup> R. revient sur le passage commun à presque toutes les recensions, où il est dit que S. Alexis remit à son épouse un anneau et un *pallium* ou un autre objet : ceinture, boucle de baudrier. Elle ne réussit toutefois pas à éclairer la signification de ce geste ni la variété des versions. S'il plaît à Dieu, nous reviendrons sur ce point dans un prochain article.

B. G.

Ramón MIQUEL Y PLANAS. *La leyenda de fray Juan Garin, ermitaño de Montserrat. Estudio sobre sus orígenes y formación.* Barcelona, Editorial Orbis, 1940, in-4°, 137 pp., nombreuses planches.

La légende de l'ermite Jean Garin a pour objet un thème très répandu. Un solitaire de la région de Montserrat, tenté par le diable, finit par tomber dans le triple péché de la luxure, du meurtre et du mensonge. Il viole et tue la fille du comte de Barcelone, qui lui avait été confiée pour la délivrer d'une possession diabolique, et quand le comte vient pour reprendre son enfant, l'ermite affirme qu'elle est partie. S'étant rendu à Rome, il se voit imposer par le pape une pénitence extrêmement rigoureuse : il retournera à Montserrat en marchant à quatre pattes, ne regardera jamais le ciel et ne se redressera qu'après qu'un enfant lui aura donné l'ordre de se relever. Peu à peu, une abondante toison recouvre son corps et lui donne l'aspect d'une bête sauvage. Un jour que le comte chassait dans la montagne, ses chiens découvrirent l'étrange quadrupède. Il donna aussitôt l'ordre de l'enchaîner et de le conduire à

Barcelone, où il devint l'objet de la curiosité de tous. Pendant un repas, offert à l'occasion de la naissance d'un fils, le comte montra sa capture aux convives. A peine Garin fut-il entré dans la salle que l'enfant s'écria : « Garin, lève-toi, tu es pardonné. » L'ermite avoua sa faute et conduisit le comte à l'endroit où il avait enfoui sa victime. Celle-ci était vivante.

De cette légende, il ne reste pas de témoins anciens, ni en latin, ni en langue vulgaire. M. Miquel y Planas s'est contenté de reproduire deux textes assez tardifs. Le premier est l'inscription catalane qui se lisait au-dessous du retable représentant les principaux épisodes de la vie de l'ermite. Retable et inscription ont aujourd'hui disparu, et nous ne les connaissons que par la copie qu'en fit le P. Louis Montagut dans son *Histoire de Notre-Dame du Mont-Serrat* (Paris, 1697). D'après cet auteur, elle serait de l'année 1239. M. M. y P., avec raison, semble-t-il, hésite à accepter cette date. Il se peut toutefois que le P. Montagut ait rajeuni la physionomie du texte. Le second document, également écrit en langue catalane, est malheureusement incomplet. Il est conservé dans un manuscrit du xv<sup>e</sup> siècle, faisant partie du fonds de la cathédrale de Barcelone. Il relate la légende de l'ermite en y mêlant l'histoire de la découverte miraculeuse de la statue de la Vierge de Montserrat. Notons que ces deux textes avaient été republiés naguère par le P. A. Albareda dans les *Analecta Montserratensia* (t. III, 1920, pp. 82-85, 86-92).

Comment M. M. y P. n'a-t-il pas reproduit ou du moins signalé un des plus intéressants témoins de la légende, à savoir l'*Itinerarium hispanicum Hieronymi Monetarii*, qui date des années 1494-1495? Jérôme Munzer y résume en termes précis la merveilleuse histoire de Jean Garin (cf. L. PFANDL, dans *Revue hispanique*, t. XLVIII, 1920, p. 16-17).

Dans les chapitres qui suivent, l'auteur expose à grands traits l'origine, la formation et la diffusion de la légende (p. 71-99). Ce qu'il en dit est fort sommaire. Les travaux récents, tels que ceux de M. C. A. Williams sur l'anachorète velu (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 1929, p. 138-141), le nouvel article de cet auteur (*The German Legends of the Hairy Anchorite*, dans *University of Illinois Bulletin*, t. XXXII, 1935, p. 1-140), et celui de M<sup>me</sup> H. Dirickx - Van der Straeten, *La Vie de Saint Jehan bouche d'Or et la Vie de Sainte Dieudonnée, sa mère* (Liège, 1931; cf. *Anal. Boll.*, LII, 1934, p. 132-134), lui auraient permis de donner un aperçu beaucoup plus complet. Il aurait aussi trouvé d'utiles suggestions dans l'article de M. Archer Taylor, *The Three Sins of the Hermit*, paru dans *Modern Philology*, t. XX, 1922, p. 69-94.

En appendice, M. M. y P. reproduit, en partie, la traduction latine, faite par l'humaniste Gentien Hervet (*Acta SS.*, Ian. II, 868-873), de la Vie grecque de S. Jacques le Moine (BHG. 770). Au sujet de l'édition critique de ce texte grec, voir *Anal. Boll.*, LIV, 462, et LIX, 301.

Mais nous aurions mauvaise grâce à insister sur ces quelques lacunes, car M. M. y P. a voulu avant tout présenter un luxueux volume, orné de bois gravés tout exprès par un artiste de talent, M. A. Ollé Pinell, et mettre sous les yeux du lecteur une série d'anciennes images qui feront le bonheur des folk-artistes.

B. G.



Jan DE SCHUYTER. *Sint Niklaas in de legende en in de volksgebruiken*. Antwerpen, Boekuil- en Karveel-Uitgave, 1944, in-8°, 48 pp., planches.

M. De Schuyter est l'actif président d'une association de folkloristes anversois. On lui doit notamment une histoire, remarquablement documentée, du guignol fameux de sa ville natale (*De Antwerpsche Poesje*, Anvers, 1943). Dans la brochure illustrée que nous signalons à nos lecteurs, il a groupé sous diverses rubriques les fiches nombreuses qu'il possède sur le culte populaire de S. Nicolas. On n'y recherchera pas un exposé systématique et complet de ce thème inépuisable, mais une mine de renseignements sur les traditions et les coutumes locales de la région d'Anvers, que l'auteur connaît mieux que personne. Outre les pages consacrées aux cadeaux et aux chansons de la fête des enfants, aux images (« sanctjes »), aux drapelets, etc., notons celles qui ont pour objet la gilde des boutiquiers : *St. Niklaas bij de Antwerpsche Meerseniers* (p. 35-39). Ce mot *meersener*, qui signifie petit commerçant, n'a rien de saxon dans son origine ! Il dérive, comme le français *mercier*, du latin *merces*, marchandises.

Sur le terrain de la critique hagiographique, qui nous est propre, M. De S. nous permettra de ne pas toujours nous ranger à son opinion. La lecture d'un ouvrage capital comme celui de G. Anrich (*Hagios Nikolaos*, Leipzig, 1913-1917), lui aurait fait retrancher ou présenter comme légendaire plus d'un trait de la notice historique qui remplit les premières pages de sa plaquette. Pourtant, l'auteur déclare que S. Nicolas survit dans la tradition moins comme une « personne » que comme une « figure », en qui se mêlèrent d'ailleurs deux personnages historiquement distincts, Nicolas, évêque de Myre, et « l'abbé Nicolas de Lido, évêque de Pinosa » (p. 8). Il faut ici s'entendre. La biographie traditionnelle de S. Nicolas est très mal fondée. C'est ainsi que la présence du saint au concile de Nicée — pour ne parler point du soufflet administré à l'impie Arius — n'est nullement confirmée par les documents. Aux traits prodigieux qui le rendirent célèbre comme thaumaturge et comme « auxiliauteur » — nous songeons surtout au miracle des stratélates — s'ajoutèrent plus tard, à la faveur d'une confusion, des récits empruntés à la Vie d'un autre Nicolas, archimandrite de Sion près de Myre et qui mourut évêque de Pinara.

Si l'on veut tirer au clair les origines du patronage de S. Nicolas sur la gent écolière et la genèse littéraire du Miracle des trois enfants mis au saloir, on ne peut négliger les résultats positifs des recherches entreprises par M. K. Meisen dans son *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande* (cf. *Anal. Boll.*, L, 176). M. De S. mentionne, il est vrai, cet ouvrage dans sa liste bibliographique ; mais on s'étonne qu'il n'en ait pas tiré meilleur profit, notamment dans la section intitulée *St. Niklaas, voortzetting van een heidensche overlevering*. Celle-ci, après les objections accumulées par M. Meisen contre la thèse, naguère encore florissante, des mythologues, demanderait à présent une sérieuse mise au point.

M. C.

Chanoine P. BERTIN. *Sainte Bertille de Marœuil-en-Artois*. Sa vie. Son abbaye. Son pèlerinage. Préface de M. le chanoine FOURNIER. Arras, Nouvelle Société anonyme du Pas-de-Calais, 1943, in-8°, 120 pp., illustr.

H. VAN DE WEERD. *De eeredienst der drie Gezusters*. Dans *Verzamelde Opstellen uitgegeven door den Geschied- en Oudheidkundigen Studiekring te Hasselt*, t. XIV (1938), p. 291-321.

LUX G. V. *De eeredienst van S<sup>te</sup> Bertilia te Rosmeer*. Ibid., t. XVI (1941), p. 209-217.

Jef CORDIE. *De eeredienst der drie Gezusters*. Dans *Volkskunde*, N. S., t. III (1943), p. 48-59.

Parmi les saints locaux du nord de la France qui méritent d'être mieux connus, on peut nommer la patronne de Marœuil, S<sup>te</sup> Bertille (*Bertilia*), honorée au diocèse d'Arras le 3 janvier. Il faut la distinguer d'une homonyme contemporaine, S<sup>te</sup> Bertila, l'abbesse de Chelles, dont le P. Albert Poncelet a traité dans les *Acta Sanctorum* (Nov. III, 83-94), au 5 novembre. De même, les étrangers devront se garder de confondre Marœuil (Pas-de-Calais) et Maroilles (Nord), plus familier aux hagiographes; on sait que chacune de ces deux localités abrita une abbaye.

M. le chanoine E. Fournier président de la Commission des monuments historiques du Pas-de-Calais, a eu raison de souligner, dans sa préface à l'opuscule que nous annonçons, le mérite qui revient à son confrère M. Bertin d'avoir ramené l'attention sur l'histoire d'un village qui eut de tout temps pour seigneur féodal l'évêque d'Arras. Celui-ci y possédait une seconde résidence personnelle, le château épiscopal de Marœuil. Ce mérite de l'auteur est partagé par M. l'abbé Henri Herbette, curé de la paroisse, qui désirait voir replacer dans son cadre géographique et religieux la physionomie de S<sup>te</sup> Bertille, patronne d'un pèlerinage encore florissant de nos jours.

La carrière de S<sup>te</sup> Bertille, née au VII<sup>e</sup> siècle de gros propriétaires francs de la région arrageoise, nous est connue par le texte *BHL*. 1288, publié successivement par Bollandus et par Smetius d'après un manuscrit qui provient de Marœuil. Cette Vie, rédigée probablement vers 1081, année de l'*elevatio*, se fonde sur la tradition orale. Elle ne contient guère de repères chronologiques précis ni de faits remarquables. Après la mort de son mari Guthland, la sainte s'adonna totalement à la dévotion, consacrant ses biens à des fondations pieuses et ne se réservant que l'usufruit de sa *villa* de Marœuil. La nue propriété de cette dernière fut abandonnée à l'église Notre-Dame d'Arras, comme il appert d'un passage des *Gesta episcoporum Cameracensium* (II, 16). A l'exemple des recluses, Bertille se retira dans une cellule adossée au sanctuaire qu'elle avait fait construire à Marœuil et dont un autel était dédié à S. Amand. Elle y reçut la sépulture. Sa mort peut être placée dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Le fertile Malbrancq s'est fait l'écho de traditions beaucoup moins sûres et même nettement légendaires, lorsqu'il raconte que Bertille aurait confié le soin de son âme à S. Valéry, puis à S. Amand; elle aurait, en outre, obtenu par ses prières la conversion de S. Hubert.

La représentation iconographique qui fait tenir une crosse à S<sup>te</sup> Bertille (pl. 1, face à la p. 24) laisse croire, à tort, qu'elle a été la fondatrice de

l'abbaye de Marœuil. Ce monastère ne remonte pas si haut. C'est Fulbert, évêque d'Arras de 934 à 956, qui en dota le fief de son église. L'élévation des restes de la sainte eut lieu en 1081, sous Gérard II. Un siècle et demi plus tard se place la translation des reliques dans une nouvelle châsse (8 octobre 1228). Elle a été narrée dans le texte *BHL*. 1289, qui contient aussi le récit de nombreux miracles.

Tout cela est rapporté par M. B., dont le petit ouvrage se poursuit par l'histoire de l'abbaye jusqu'à la Révolution et par celle du culte de S<sup>te</sup> Bertille, lequel survécut à la tourmente. Nous n'avons pas, pour notre part, rencontré de mentions de la sainte dans les manuscrits liturgiques, hormis la commémoration *Bertiliae virg.*, au 8 octobre, dans un bréviaire d'Étrun, partie d'hiver, décrit par le chanoine Leroquais (*Bréviaires*, t. III, p. 463). Il s'agit de la translation des reliques. La qualité de vierge qu'on reconnaît ici à Bertille reflète la croyance, attestée déjà par la *Vita*, que l'épouse de Guthland aurait gardé la continence dans l'état de mariage. Il est à noter qu'Étrun, situé sur la Scarpe, est limitrophe de Marœuil.

Dans un appendice, qui doit nous arrêter un instant, M. B. rappelle l'existence du culte de S<sup>te</sup> Bertille en dehors du diocèse d'Arras, en deux paroisses du Limbourg belge, à Brustem et à Rosmeer. L'auteur, sur ce point, a tiré son information d'un article, paru en 1941, que nous annonçons ci-dessus, et qui est signé assez énigmatiquement Lux G. V. Cet article contient d'utiles renseignements puisés dans les archives paroissiales de Rosmeer; toutefois, l'auteur y répète sans contrôle divers traits rapportés par l'abbé Arnold Kerkhofs dans son opuscule, plus pieux que critique, *Sinte Bertilia geëerd te Rosmeer*, paru à Bruges en 1902. Pour faire admettre que Bertille a séjourné à Rosmeer, où une source miraculeuse aurait jailli par son ordre, on se fonde notamment sur ses relations avec S. Hubert, dont elle aurait été la marraine! D'où tire-t-on que S<sup>te</sup> Bertille serait née vers 600 et morte vers 687? Il devient malaisé, dans ce cas, de suivre son biographe quand il affirme que Bertille éleva un autel à S. Amand († vers 679). Parmi quelques *graffiti* de date relativement récente, on reproduit, en se référant au curé Kerkhofs, l'inscription, aujourd'hui effacée, d'un pèlerin du XIII<sup>e</sup> siècle: *C. Corneliae MCCVI*. Nous n'entendons nullement contester l'âge vénérable du pèlerinage de Rosmeer, mais sous la forme énoncée ce *graffito* peut paraître insolite. Serait-ce dans les notes personnelles de l'abbé Kerkhofs qu'on l'a retrouvé? La brochure de ce dernier mentionne seulement, p. VII, la date *AO 1256*, inscrite sur la vieille tour de l'église et révélant l'antiquité de cet édifice. On prétend aussi distinguer par l'iconographie la sainte de Chelles et celle de Marœuil, en réservant à la première le port de la crosse; pourtant, à Marœuil même, S<sup>te</sup> Bertille est représentée avec la crosse, et nous avons dit pourquoi. A propos d'une relique de la sainte, à Rosmeer, p. 213, au lieu de *esse ossibus*, il faut lire sans doute: *ex ossibus* ou *e sacris ossibus*.

Élargissons maintenant quelque peu le sujet. A Rosmeer, S<sup>te</sup> Bertille est honorée par les pèlerins comme la mère de trois saintes que la dévotion populaire a groupées, au Limbourg, sous le vocable *De Drie Gezusters* ou les Trois Sœurs. Qu'on songe à des groupes similaires tels que *Die drei Jungfrauen*, honorées en divers lieux d'Allemagne; naguère nous avons signalé ici même (LV, 155-156) le culte des S<sup>tes</sup> Einbeth, Worbeth et Wilbeth, dans

lequel on a voulu voir récemment encore la survivance chrétienne du culte celto-romain des *Matres* ou *Matronae* ou de la croyance germanique aux Nornes, déesses du destin. Cf. Wolfgang HEILIGENDORFF, *Der keltische Matronenkultus und seine Fortentwicklung im deutschen Mythos* (Leipzig, 1934), et H. ZENDER, *Die Matronen und ihre Nachfolgerinnen*, dans les *Rheinische Vierteljahrsblätter*, 1940. On rappelle à ce propos un passage du pénitentiel de Burchard de Worms, s'élevant contre la vénération du peuple envers *tres illae sorores quas antiqua stultitia Parcas nominavit*. Quoi qu'il en soit, les *Drie Gezusters* groupées dans un même culte par les Limbourgeois, ne sont nullement des sœurs selon la chair, mais, d'après l'état actuel de la tradition, des personnes parfaitement historiques appartenant à des époques diverses : il s'agit de S<sup>te</sup> Geneviève de Paris, patronne de Zepperen ; de S<sup>te</sup> Eutropie, sœur de S. Nicaise de Reims, honorée à Rijkkel ; et de S<sup>te</sup> Bertille de Marceuil, vénérée à Brustem. Ici, j'entends les lecteurs qui se récrient : comment Bertille de Marceuil a-t-elle pu être considérée à Rosmeer comme la Mère, alors qu'elle était regardée dans la même région comme une des Trois Sœurs ? Telle est pourtant la réalité. Au demeurant, n'est-ce pas dans les fantaisies du folklore que la logique reçoit le plus d'accrocs ?

Les dévots des Trois Sœurs (plus de cinquante mille par an, assure-t-on) et les « prieurs » professionnels (*lezers*) dont on engage parfois les services font en pèlerins le tour des trois villages, Brustem, Rijkkel, Zepperen. Certains d'entre eux persistent encore à tenter des « épreuves » (*proeven*), d'allure superstitieuse et condamnées par le clergé, pour savoir si leurs malades sont atteints ou non d'un mal dont le pouvoir thaumaturgique des saintes patronnes peut les guérir. On se sert, à cet effet, de menus lambeaux de toile qu'on jette dans le puits de la sainte ou, s'il est à sec, dans un simple baquet d'eau ; si le bout d'étoffe surnage, la réponse est censée négative ; si, au contraire, il s'enfonce, on ne manquera pas d'accomplir les dévotions prescrites. Autrefois, les pèlerins qui accomplissaient le « tour » des *Drie Gezusters* prolongeaient leur marche jusqu'à Rosmeer, où ils visitaient S<sup>te</sup> Bertille, la Mère des trois saintes, appelée aussi « S<sup>te</sup> Rosmel » par les Wallons ; de nos jours, on se rend au bourg, plus proche, de Grand-Jamine (en flamand Groot-Gelmen), où le culte de cette « Mère » a été introduit il y a un siècle environ. Fait à noter : dans la paroisse de Grand-Jamine, on s'est avisé que la même S<sup>te</sup> Bertille ne pouvait être à la fois la Mère et une des Sœurs. Aussi est-ce l'abbesse de Chelles qu'on y présente à la vénération des fidèles. Cf. Paul LINDEMANS, dans *Volkskunde*, N. S., t. III (1943), p. 102. Il y a là un nouvel avatar dans l'évolution du culte. Nous en trouvons la première manifestation dans un livret populaire que nous avons sous les yeux et dont, croyons-nous, on n'a pas fait état jusqu'à présent. En 1844, J.-J. Knapen, curé de Grand-Jamine, publia chez J.-L. Milis, à Saint-Trond, un opuscule de huit pages : *Leven van de H. Bertilla, maegd en abdis*, avec un frontispice représentant l'abbesse de Chelles. L'auteur y déclare tout uniment que parmi les filles de bonne maison qui embrassèrent la vie religieuse au monastère de Chelles sous la houlette de Bertilla, on comptait S<sup>te</sup> Bertille de Brustem, S<sup>te</sup> Eutropie de Rijkkel et S<sup>te</sup> Geneviève de Zepperen (p. 5). Ainsi donc, par une initiative dont le caractère artificiel saute aux yeux, la sainte de Chelles devint, en dépit de toute chronologie, la mère spirituelle des Trois Sœurs : « klooster-moeder van de HH. drij



Gezusters », comme s'exprime l'abbé Knapen. A la fin de son commentaire sur S<sup>te</sup> Bertila (*Act. SS.*, t. c., p. 90), le P. Poncelet avait déjà élevé des doutes contre l'authenticité d'un culte de l'abbesse de Chelles à Grand-Jamine. D'autre part, nous ne saurions suivre notre regretté confrère, lorsqu'il estime que la sainte vénérée originairement tant à Rosmeer qu'à Grand-Jamine pourrait bien être la Bertilia qui fut l'épouse de S. Walbert et la mère des S<sup>tes</sup> Waudru et Aldegonde. Aucun indice ne vient corroborer pareille hypothèse, et nulle part cette Bertilia n'a été honorée, séparément de son mari, de quelque patronage local.

On le voit, le sujet mérite de susciter une étude approfondie, surtout en ce qui concerne le passé plus lointain de la dévotion limbourgeoise aux Trois Sœurs et à leur Mère. Problème d'autant plus délicat que les repères liturgiques habituels font ici défaut. En attendant, on trouvera un exposé varié de ce thème folklorique dans les articles de MM. Van de Weerd et Cordie. Ce dernier s'est attaché particulièrement à l'état actuel des croyances et des pratiques de dévotion. Dans la dissertation plus développée et curieusement illustrée de M. V. d. W. on notera tout ce qui a pu être réuni sur l'extension du culte des *Drie Gezusters*; de même, les analogies que ce culte présente avec le patronage des Trois Vierges, assez répandu, comme on sait, en pays rhénan et en Bavière. L'auteur résume Heiligendorff et manifeste une confiance intrépide dans la théorie qui regarde ces coutumes populaires comme une forme délibérément christianisée, dès les temps anciens, du culte que le paganisme rendait aux *Matres*. Un simple détail, pour finir, qui doit nous détourner des conclusions hâtives: avec M. H. Kesters (*Leuvense Bijdragen*, t. XVII, 1925, p. 32), M. V. d. W. voudrait faire dériver le toponyme Rosmeer du nom de la déesse celtique Rosmerta, laquelle aurait cédé le pas à S<sup>te</sup> Bertille. Un toponymiste qualifié, feu J. Mansion, a déjà rejeté cette opinion, tout en proposant une étymologie beaucoup plus naturelle, dans le *Bulletin de la Commission royale de toponymie et de dialectologie* (t. VIII, 1934, p. 30).

M. C.

Floris PRIMS. *De Antwerpsche Heiligen*. Antwerpen, De Nederlandsche Boekhandel, 1943, in-12, 136 pp., 23 gravures (= *De Seizoenen*, n° 40-41).

Le chanoine Prims ne s'est pas contenté de scruter dans tous ses recoins le passé d'Anvers, tel qu'il est demeuré inscrit dans les monuments et les institutions: il a voulu encore explorer son « ciel ». Dans le format de poche d'une élégante plaquette, qui fait partie de la collection illustrée « *De Seizoenen* », le fécond archiviste nous présente des notices succinctes de plusieurs saints, bienheureux et autres personnages éminents qui par leur origine, leur activité apostolique ou leur pieuse vie ont honoré la grande métropole de l'Escaut.

Le groupe des saints comprend S. Éloi, S. Amand, S. Willibrord et S. Norbert. On connaît l'inscription anversoise:

*Quod Amandus inchoarat,*

*Willibrordus irrigarat,*

*Quod Eligius planlarat,*

*Tanchelmus devastarat,*

*Norbertus restituit.*

M. P. condense ici en une quarantaine de pages les vues personnelles qu'il a déjà exposées ailleurs au sujet de ces premiers pionniers et de leurs attaches

avec Anvers. Il se réserve de traiter aussi quelque jour de S<sup>te</sup> Walburge, de S. Frédégand et autres, lorsqu'il esquissera l'histoire des reliques anversoises. A propos de S. Amand, il mentionne l'excellent petit ouvrage, récemment paru, de notre érudit confrère le P. É. de Moreau : *Saint Amand, le principal évangélisateur de la Belgique* (Bruxelles, 1942).

Deux personnages portent le titre de bienheureux : Ludovic Flores († 1622) et Anne de Saint-Barthélemy († 1626), le premier depuis le 7 mai 1867, la seconde depuis le 6 mai 1917. Ludovic Flores, ou Fraryn, est né à Anvers vers 1570 ; il émigra avec sa famille en Espagne et de là au Mexique, où il entra dans l'Ordre de S. Dominique. Il fut martyrisé comme missionnaire au Japon. On connaît mieux Anne de Saint-Barthélemy, l'intime compagne de S<sup>te</sup> Thérèse, qui fonda plusieurs carmels en France et aux Pays-Bas. Elle résida à Anvers, au « Rosier », de 1612 à 1626, année de sa sainte mort. L'autobiographie de celle qu'on a surnommée « la libératrice d'Anvers » a été publiée.

Parmi les neuf personnes que le chanoine P. a réunies sous la troisième rubrique ( « De Wonderbaren »), on compte trois carmélites : Isabelle de Jésus van Strale († 1660), Marie-Marguerite des Anges van Valckenisse († 1658), et une autre Marie-Marguerite des Anges Wake († 1678). Il y a, en outre, une clarisse : Aurelia Steyaert († 1577) ; une annonciade : Catherine Daneels († 1627) ; une capucine : Suzanne van der Goes († 1647) ; une apostoline : Agnès Baliques († 1700) ; une béguine : Anna van Schriek († 1688) ; et une « fille dévote » : Anne de Torrès († 1698). Il s'agit évidemment d'une sélection parmi les femmes qui moururent *cum opinione sanctitatis*. L'auteur a surtout choisi celles que des documents contemporains ou une biographie ancienne permettaient le mieux de faire revivre.

Remarquons, en terminant, que les *Antwerpsche Heiligen* sont moins un opuscule d'édification que d'histoire, au sens d'une solide vulgarisation scientifique ( « wetenschappelijk vulgariseerend », est-il dit dans la préface). Les planches, dont plusieurs reproduisent des gravures et des peintures originales, seront accueillies avec faveur, notamment Aurelia Steyaert sur son lit de mort (pl. 15) et Marie-Marguerite Wake en toilette d'apparat lors de son entrée en religion (pl. 18), toutes deux d'après des tableaux d'époque. M. C.

G. MEERSSEMAN, O. P. *Rembert van Torhout*. Brugge, De Kinkhoren, 1943, in-8°, 200 pp., illustrations (= *Heiligen van onzen stam*, 1).

E. VALVEKENS, O. Praem. *Norbert van Gennep*. Ibid., 1943, 136 pp., ill. (Même collection, 2).

M. ENGLISH. *Godelieve van Gistel*. Ibid., 1944, 132 pp., ill. (Même collection, 3).

F. VAN OLDENBURG-ERMKE. *Servaas van Maastricht*. Ibid., 1944, 82 pp., ill. (Même collection, 4).

Par un phénomène qui s'est généralisé dans la librairie de plus d'un pays durant la présente guerre, on a pu assister à l'éclosion de nombreuses « collections » d'ouvrages d'un format réduit, destinés à alimenter l'avidité accrue de lecture chez le grand public. Une des initiatives de ce genre qui remplit le plus fidèlement son programme nous paraît être la collection d'hagiographie flamande qui s'imprime à Bruges sous le titre « Saints de notre race ». Écartons d'emblée la prévention, que ce titre pourrait faire naître,

d'un nationalisme intempérant, susceptible de troubler la sérénité scientifique soit de la recherche soit de l'exposé des faits. Les éditeurs entendent bien — cela va de soi — illustrer le passé religieux de la petite patrie ; mais leur ambition a été, en même temps, de présenter aux lecteurs, trop habitués aux fades produits d'une piété mal éclairée, des biographies sincères, fondées sur des documents de valeur reconnue et enrichies de quelques pages pittoresques sur la gloire posthume des personnages dans le culte populaire et dans l'art. Le directeur de la collection est M. l'abbé A. Viaene.

Le P. Meersseman, dominicain, connu par de bons travaux d'histoire doctrinale, ouvre la série avec un « Saint Rembert ». Il s'agit de Marchevêque de Hambourg-Brême († 888) qui succéda à S. Anschaire, dont il fut aussi le biographe. Peu de lecteurs, sans doute, connaissent les origines flamandes de Rembert. Celui-ci est le rejeton d'une famille qui s'était fixée à Torhout, dans la Flandre occidentale, entre Bruges et Ypres. Il y reçut son éducation chez les moines. Précisément, le premier tiers du livre que nous annonçons, fruit de consciencieuses recherches et même de fouilles sur le terrain (cf. G. MEERSSEMAN - Br. FIRMIN, *De kerk van Torhout in het licht der jongste opgravingen*, Antwerpen, 1942, dans *Handelingen van het Centrum voor archeologische vorschingen*, II), nous fournit sur la *cella* ou *monasterium* de Torhout des compléments d'information qui seront les bienvenus, sans excepter quelques conjectures personnelles de l'auteur. La *Vita Rimberti*, rédigée au monastère de Corvey à la demande d'Adalgar, compagnon de Rembert, débute par un épisode charmant (BHL. 7258, c. 3), où l'on voit l'évêque Anschaire visiter Torhout et recruter pour le futur service de son Église Rembert, alors enfant, dont il avait distingué la maturité et la piété singulières. On sait que *Turholt*, dont le domaine, assez vaste et d'un seul tenant selon le P. M., avait été donné à Anschaire en 834 par Louis le Pieux, devait subvenir aux besoins du lointain diocèse. L'évêque y avait organisé une sorte d'école ou de séminaire des missions (cf. É. STRUBBE, *Het oudste zendelingenhuis : de cella van Torhout*, dans la revue *Biekorf*, année 1936). C'étaient surtout de très jeunes Danois et des Slavons qu'Anschaire avait amenés dans ce coin tranquille du littoral de la Flandre, où la population était mélangée de nombreux éléments saxons. Rembert, nous l'avons dit, était de l'endroit même ; car le consentement de ses parents à sa vocation cléricale fut sollicité et obtenu sur place. Le P. M. incline à croire que la famille était, elle aussi, de souche saxonne. Lorsque le disciple, devenu évêque à son tour, écrivit la *Vie* de son maître — récit qui demeure une des principales sources de sa propre histoire — il mentionna à diverses reprises le monastère de Torhout. D'ordinaire il l'appelle *cella* (BHL. 544, c. 12, 15, 21, 36), mais dans le sens de *monasterium* (cf. c. 23). Toutefois, nous possédons une mention bien plus ancienne de ce lieu de culte. D'après la première *Vita Bavonis*, il existait déjà en 659, date de la mort du saint gantois. Celui-ci, on s'en souvient, fut assisté à ses derniers moments par le prêtre Domlinus, venu de Torhout : *presbyter Turholtensis monasterii* (BHL. 1049, c. 14). Le P. M. s'étend assez longuement sur le passé du monastère, dont il attribuerait volontiers la fondation à S. Éloi. Il rejette l'assertion de ceux qui n'y veulent voir qu'une *cella* d'ermite, autour de laquelle se seraient librement groupés quelques prêtres. Les fouilles récentes dont nous avons parlé ci-dessus paraissent corroborer l'opi-

nion que la *cella* de Torhout était, dès les temps mérovingiens, un véritable monastère. L'église qu'on y construisit par la suite, au début du ix<sup>e</sup> siècle, et dont on a retrouvé les fondements devait être de dimensions relativement considérables et présenter des formes exotiques.

Si le livre du P. M. compte à peu près deux fois plus de pages que certains autres de la même collection — et pourtant la part de la *gloria postuma* y est presque nulle —, c'est qu'en réalité il contient à la fois la Vie de S. Rembert et celle de S. Anschaire, ce qui, à dire vrai, était chose quasiment impossible à éviter.

Il semblait moins aisé, à première vue, de faire figurer parmi les saints de race thioise S. Norbert, natif de Xanten, fondateur de Prémontré, archevêque de Magdebourg. Feu le chanoine Valvekens n'hésite pas cependant à déclarer que par ses origines familiales, le manoir de Gennepe, Norbert appartient aux anciens Pays-Bas. En outre, une partie notable de son activité s'est exercée en faveur de nos régions, notamment d'Anvers.

Le chanoine V. appelle son héros « un homme de rêve et d'action », « la plus grande figure de saint qui ait illustré notre pays au cours du xii<sup>e</sup> siècle, si mouvementé », ou encore, avec Élie Maire : « un saint d'avant-garde ». Le récit ne manque ni de couleur ni de verve ; même, il prend maintes fois l'accent d'un plaidoyer. On sent l'auteur dominé par le souci de donner de l'idéal de Prémontré une conception conforme à l'« atmosphère » des premiers temps, et cela aux dépens d'un « programme stéréotypé, en cinq points », qui prévalut dans les ouvrages de propagande. Né en un siècle qui avait un pressant besoin de véritables apôtres, plus que de chanoines quêtivement sédentaires, Norbert n'a pas été un homme de demi-mesures. Il est devenu, après sa conversion, le « Wanderprediger » par excellence (M. V. use à satiété de ce terme allemand, qui détonne quelque peu dans l'exposé néerlandais). Les « idées révolutionnaires » de Norbert sur la vie canoniale le conduisirent à instituer un « sacerdoce actif » et qui fût au service des évêques diocésains. A l'Ordre essentiellement apostolique de Prémontré il voulut dès lors assurer le droit de prêcher, d'exercer le zèle des âmes, de prendre part à la vie du diocèse. Aussi, comme archevêque de Magdebourg, emploiera-t-il dans ce sens les religieux qui se fixèrent là-bas. D'aucuns estimeront que c'est le défaut de cette biographie qu'on ne puisse, en la lisant, faire abstraction du tempérament très personnel de son auteur. A corriger, p. 18 : Hildebert de Navardin (lire Lavardin) ; p. 109 : *praepolens* (lire *praepollens*) ; p. 124 : Surius... 1752 (lire 1572).

Avec S<sup>te</sup> Godelive, jeune épousee qui, malgré sa bienfaisance et son héroïque vertu, périt victime d'une âpre tragédie familiale, nous sommes bien au cœur du terroir flamand. Le « martyr » de Godelive — à l'époque, on écrivait *Godelif* — se consumma à Ghistelles, localité sise non loin de la côte. Nous avons publié ici même en 1926 (XLIV, 102-137) le récit le plus ancien de cette touchante histoire, tel que Drogon, le moine-hagiographe de Bergues-Saint-Winnoc l'avait rédigé dès avant 1084, date de l'Élévation des restes de la sainte. Peut-être la satisfaction de voir présenter à un large public les données primitives de la tradition nous a-t-elle particulièrement disposé à goûter la biographie que vient de composer M. English, archiviste de l'évêché de Bruges. Dans sa *Godelieve van Gistel*, il s'est fort bien acquitté d'une



tâche délicate. Il a su exposer parallèlement, en les distinguant avec autant de netteté que de tact, l'histoire et la légende. De plus, par sa documentation iconographique très variée, son petit ouvrage répond d'une façon adéquate au programme de la collection populaire et folklorique dont il fait partie.

Dans notre introduction au texte de Dregon, nous avons tenté d'éclairer par l'histoire de la Flandre maritime à la fin du XI<sup>e</sup> siècle certains épisodes de la *Vita*, qu'il était interdit à un hagiographe contemporain de placer dans la lumière irritante d'événements politiques récents. M. E. adopte en général nos explications ; insistons sur le fait que certaines d'entre elles n'ont qu'un caractère conjectural. Il est un point, particulièrement délicat, qui demeurera toujours obscur, je le crains, et que M. E. a cru pouvoir élucider par le seul jeu des réactions psychologiques. Il s'agit de la subite volte-face de Bertholf, le mari de Godelive, dès le premier jour de ses noces, et du titre de vierge que la tradition reconnut, dès l'origine, à la sainte patronne de Ghisteltes. Celle-ci, on le sait, était issue d'une famille noble du Boulonnais, région plus clémente et plus policée que le rude pays des Moères, où les gens étaient prompts à la rixe et fêrus d'indépendance. M. E. nous donne un crayon très appuyé du caractère de Bertholf, fils capricieux et obstiné à la fois, dont les fiançailles auraient été conclues, par un coup de tête, à l'insu de ses parents. Dès son retour à Ghisteltes en compagnie de Godelive, Bertholf serait retombé sous la coupe de sa mère, personne tyrannique et vindicative, ulcérée par le choix de son fils. D'après la *Vita*, celle-ci, en effet, accueillit par d'aigres quolibets la bru « étrangère » et s'arrangea aussitôt pour séparer physiquement et moralement les époux. Hypothèse spécieuse, mais qui ne satisfait pas entièrement. Comment les nobles parents de Godelive auraient-ils accordé leur fille à Bertholf, qui était de famille influente, s'ils avaient su que les futurs beaux-parents étaient demeurés dans l'ignorance de ces projets ? Au reste, une demeure et une domesticité n'avaient-elles pas été préparées à Ghisteltes pour le nouveau foyer, ainsi que trois journées de fête ? De plus, s'il s'est agi, en l'occurrence, d'un mariage d'inclination avec une jeune femme dont on vante hautement les charmes, peut-on expliquer par le seul ascendant d'une mère jalouse le soudain refroidissement des sentiments de Bertholf et son éloignement immédiat ? Sans nier que le fils ait fixé son choix contre le gré — nous ne dirions pas : à l'insu — des siens, nous avons cru pouvoir insinuer qu'un facteur étranger à l'amour avait pu jouer un rôle dans cette affaire. Godelive paraît avoir été ce qu'on appelle un beau parti. Et Bertholf, nous dit-on, fut préféré à d'autres prétendants parce qu'il l'emportait sur eux par le rang et la fortune. D'autre part, la tradition veut que le comte de Flandre ait pesé sur la décision. On pourrait, assurément, ne voir là qu'une mise en scène de la légende. Pourtant, est-il interdit de croire que la politique comtale était soucieuse de s'assurer la fidélité des hobereaux du nord par certaines alliances familiales, destinées aussi à tempérer l'extrême rudesse de leurs mœurs ? Bertholf — la suite des événements le prouvera à suffisance — semble avoir été, pour le cœur et pour le caractère, un dévoyé. Il n'était sans doute plus aussi jeune ni aussi inexpérimenté que M. E. le suppose. Dregon le qualifie de *potens*. S'est-il, par orgueil ou afin d'obtenir des avantages d'ordre politique, laissé convaincre de se mettre sur les rangs pour épouser une héritière en vue ? Admettons que l'amour n'y fut rien moins que prépondérant et même que la

jeune fille dut paraître bien prude et bien pieuse au gré de ce garçon mal civilisé. De la sorte, il serait plausible que la divergence de vues avec sa famille, éclatant brutalement dès son retour à Ghistelles, ait donné lieu à des discussions très vives et à des menaces qui lui firent mal augurer de l'avenir, s'il rompait avec ses parents pour s'isoler avec la « corneille étrangère ». Godelive, sur le moment, fut donc délaissée par son mari, sous la pression de l'odieuse belle-mère, qui eut ainsi libre jeu. Bertholf sut sans doute s'en consoler ailleurs et, une fois compromis par son milieu, entra de plus en plus dans la criminelle machination, surtout lorsque l'horizon politique vint à s'assombrir. Un épisode, bien humain, de ce drame nous révèle que le comte de Flandre y fut, un instant, mêlé : lorsqu'un jour, Godelive, poussée à bout et craignant le pire, s'enfuit de l'enfer de Ghistelles, pour chercher refuge au manoir natal, son père Heinfrid fut d'abord assez embarrassé quant à la conduite à tenir. Après réflexion, il se décida pourtant à solliciter l'intervention du comte, lequel prit le parti de renvoyer l'affaire devant l'évêque. Bertholf, ayant comparu, se vit obligé de reprendre sa femme après avoir promis sous serment de la mieux traiter. Aux yeux de Godelive, ce retour apparut-il comme le prélude d'une totale immolation ? La maladie de Baudouin VI et sa mort, en juillet 1070, vont déclencher le « coup de force » médité par Robert le Frison et placeront dans des camps opposés les gens de Ghistelles et la parenté de Godelive. C'est en ce même mois de juillet que sera scellé le destin de l'héroïne et que commencera son apothéose.

On connaît les principaux attributs iconographiques de la patronne de Ghistelles : l'écharpe qui servit à la strangulation (souvent on la voit serrée autour du cou de la sainte par les deux sicaires) ; le puits où fut plongé le corps ; les quatre couronnes. Grâce à une documentation de première main, M. E. a fort bien mis en lumière le symbolisme de ce dernier motif, à première vue assez énigmatique. Une miniature exécutée vers le milieu du  $xv^e$  siècle dans le manuscrit de la chronique d'Oudenburg (Bruges, Séminaire) représente, se faisant face, S. Arnoul, le patron local, et S<sup>te</sup> Godelive. Celle-ci tient devant elle, en ses mains largement écartées, un long voile — c'est l'instrument de son supplice — ; de plus, elle porte sur chacune de ses mains deux couronnes superposées, tandis que ses pieds foulent deux formes rampantes d'hommes qui figurent ses bourreaux. Une xylographie coloriée du  $xv^e$  siècle qui sert de frontispice à une Vie flamande manuscrite (Bruges, Bibliothèque de l'Évêché) raconte la scène du meurtre ; deux anges, survolant la victime, tiennent tous deux une couronne dans chaque main. La signification de ce thème iconographique, propre à notre sainte, se trouve le mieux indiquée dans un triptyque ouvrant en forme de chapelle, qui renferme une statuette de S<sup>te</sup> Godelive. Le tableau est conservé chez les moniales de Ten Putte et date de 1568. La sainte porte en ses mains les quatre couronnes. Un fronton triangulaire surmonte le triptyque. On y lit, sur une banderole : *Triumphalia sacrae virginis et martyris Godelevae insignia* ; tandis que, sur la face extérieure des volets fermés, chacune des couronnes est peinte en or dans un encadrement, avec une fleur symbolique et une inscription, dans cet ordre : une violette et le mot *Virgo* ; un lys et *Coniugata* ; une ancolie et *Relicta* ; une rose et *Martyrizata*. On a voulu montrer par là que chacun des « états » par lesquels Godelive a passé et

où brilla sa vertu lui a mérité une récompense particulière et insigne. Voyez aussi *Act. SS.*, Iul. II, 399 B.

M. E. nous donne de fort bonnes photographies des quatre petits panneaux du Musée de Francfort (collection Prehn), exécutés en 1538 à la demande d'Anne Sneyers, prieure de la chartreuse de Sainte-Anne « ter Woestyne », pour orner un reliquaie. Nous signalerons à M. E. que ces peintures, où l'on a représenté divers épisodes de la vie et de la mort de Godelive, ont été récemment jugées inauthentiques — à tort, assurément — par M. Niels von Holst, qui les date de 1820 environ (*Nachahmen und Fälschungen alldentscher Kunst im Zeitalter der Romantik*, dans *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, t. III, 1934, p. 43). Plus d'un argument invoqué en l'occurrence par M. von Holst se retourne contre lui. Mais cette réfutation nous entraînerait trop loin. Pour terminer, nous ne pouvons omettre d'attirer l'attention sur le grand polyptyque brugeois datant de 1480 environ et qui, en sept parties, décrit toute la légende de S<sup>te</sup> Godelive (pl. 14). Cette belle production de notre art national a émigré, après bien des péripéties, au Metropolitan Museum de New York. On ajoutera à la bibliographie: Bryson BURROUGHS, *A Polyptych representing the Life of Saint Godelieve*, dans *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, New York (t. VII, 1912, p. 126-128).

M. F. Van Oldenburg-Ermke a publié naguère un court essai, d'un style très fleuri: *Leven en Sterven van Sint Servatius* (Maastricht, 1937). Sans renoncer aux sortilèges littéraires et tout en mêlant à son exposé de nombreuses réflexions personnelles qui sont d'un poète, il a pris le ton de l'historien dans le *Servaas van Maastricht* qu'il vient de donner à la collection *Heiligen van onzen stam*. Faute de documents suffisants, il ne prétend pas nous présenter un portrait vivant et approfondi d'un saint qui, venu d'Orient au IV<sup>e</sup> siècle, fut évêque et missionnaire dans nos contrées. S'inspirant de lectures appropriées, notamment du bon livre de M. Vlekke (cf. *Anal. Boll.* LV, 117-120), M. v. O. a voulu du moins que la figure de son S. Servais se profilât avec netteté sur le fond luxuriant de la légende et dans le cadre de l'époque. Inutile d'ajouter que sur les quatre-vingts pages du petit volume, un assez grand nombre nous transportent loin de Tongres et de Maastricht. On regrettera d'autant plus vivement de n'y trouver que peu de recherches personnelles sur le folklore local et — carence réelle — pas la moindre donnée sur l'iconographie populaire du saint.

Au moment de clore ces lignes, nous parvient un *Bavo* de Dom Renierius Podevijn, O. S. B. Nous l'analyserons dans un prochain Bulletin. M. C.

BRUCE DICKINS. *The Cult of S. Olave in the British Isles*. Dans *Saga-Book of the Viking Society*, t. XII (1939), p. 53-80, ill.

ID. *St. Olave and the British Isles*. Dans *The Norseman*, t. II, n° 5 (1944).

Tombé le 29 juillet 1030 à la bataille de Stiklestad et inhumé en secret, l'année suivante, sur une colline proche de Nidaros, noyau de la ville de Trondhjem, Olaf II Haraldsson ne tarda pas à être vénéré comme martyr. L'évêque Grimkel l'inscrivit au calendrier, et S. Olaf devint *perpetuus rex Norvegiae*, la pierre fondamentale de la royauté comme de la hiérarchie ecclésiastique. Les relations furent intimes entre l'Angleterre et la Norvège au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siè-

cle, et l'influence anglaise se fit encore sentir, dans les arts, jusqu'au xiv<sup>e</sup>. On voit tout l'intérêt et toute l'importance des recherches savantes de M. Dickins sur le culte de S. Olaf dans les Iles Britanniques. La première mention, vers 1050, se rencontre dans la recension C de la Chronique anglo-saxonne, provenant vraisemblablement d'Abingdon. Dès 1055, Siward, jarl de Northumbrie, était enterré à York dans le monastère fondé par lui sous l'invocation du saint et destiné à devenir l'abbaye Sainte-Marie. En 1063, on signale à Exeter une église Saint-Olaf et, vers la même date, son nom est ajouté à la liste des martyrs dans les litanies du *Pontificale Exoniense*. Les témoignages de culte se font ensuite de plus en plus nombreux : célébration de la fête, dédicaces, noms de lieux, enluminures et autres œuvres d'art, etc. S. Olaf fut le plus célèbre des saints scandinaves, et aucun roi étranger ne fut plus que lui vénéré dans les Iles Britanniques. M. D. recueille et classe tous ces menus détails avec une patiente érudition et dans un ordre tel que sa monographie peut être donnée en modèle à ceux qui auront à tracer le tableau d'une *gloria postuma*. Il en tire quelques conclusions générales. La plupart des églises dédiées en l'honneur de S. Olaf appartiennent soit à des régions connues d'ailleurs pour la prédominance de l'élément scandinave (comtés d'York et de Lincoln, Est-Anglie, Ile de Man, Hébrides, Orcades, Shetlands), soit à des centres urbains (Londres, Chichester, Exeter, Chester, Dublin et Waterford) ; le caractère scandinave des trois dernières villes ne fait au reste pas le moindre doute. M. D. observe aussi que la rapidité des progrès du culte, même parmi les Danois, ennemis jurés du saint pendant sa vie, prouve combien librement les idées circulaient dans ce monde scandinave du xi<sup>e</sup> siècle. Il serait curieux, sur ce point, d'établir quelques comparaisons avec d'autres pays et d'autres époques. Mieux que les nouvelles politiques ou les bruits de guerre consignés par quelque annaliste, ces propagations de cultes et de fêtes feraient connaître les échanges d'idées, même depuis la centralisation des canonisations à Rome. On aurait tort, cependant, d'y voir des phénomènes strictement populaires : pour introduire un saint au calendrier, la sanction officielle, au moins locale, était nécessaire. Que cette sanction ait été parfois une conséquence de la dévotion populaire, ce n'est pas niable. Néanmoins, pour mesurer l'étendue réelle de celle-ci, c'est, jusqu'à l'époque contemporaine, aux pèlerinages qu'il faut recourir. Ainsi, au moyen âge, sommes-nous conduits pratiquement aux recueils de Miracles, qui souvent indiquent les régions d'où les voyageurs étaient originaires. Les Iles Britanniques n'ont jamais possédé un centre de pèlerinage en l'honneur de S. Olaf qui rende possible cette sorte de vérification des documents émanant de la piété officielle et savante, nous voulons dire des livres liturgiques. Il est clair, pourtant, qu'après l'établissement d'une fête assez importante pour être chômée et pour s'entourer de réjouissances locales, la distinction s'efface peu à peu entre les manifestations d'origine populaire et celles qui dépendent de l'institution de la solennité par les clercs. M. D., à qui bien peu de chose semble avoir échappé, s'est efforcé de rassembler tous les témoignages de cette piété. Il en est un fort curieux, l'interprétation d'une vision d'Alexandre II d'Écosse (milieu du xiii<sup>e</sup> siècle). Comme ce roi se disposait à conquérir les Iles, il vit en songe trois personnages, dont l'un était revêtu des insignes de la royauté. Ceux-ci lui déconseillèrent



de piller les Hébrides, et les insulaires se plurent à reconnaître, dans ce roi de la vision, leur patron S. Olaf.

L'article publié depuis par M. D. est un résumé de son grand essai, destiné à un plus large public.

P. G.

Mats ÅMARK, *Sant Olofs Pilgrimsmärken*. Dans *Fornvännen*, *Meddelanden fran K. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien och Svenska Fornminnesföreningen*, t. XXXVII (Stockholm, 1942), p. 10-22, ill.

Au moyen âge, surtout vers la fin, Nidaros, autrement dit Trondhjem, comptait parmi les lieux de pèlerinage les plus fréquentés des pays nordiques. On y vénérât les reliques de S. Olaf. Mais il existait un autre centre de culte, à Upsala, où une statue, importée de France au XIII<sup>e</sup> siècle, se dresse encore, au portail nord de la cathédrale. Le clergé local voyait naturellement d'un moins bon œil les pèlerinages à Nidaros, en Norvège. Upsala attirait d'ailleurs encore les foules par le culte de S. Éric, son patron principal. Cependant, le pèlerinage de Nidaros resta le plus célèbre, même après que Vadstena fut devenu un nouveau point d'attraction, autour des reliques de S<sup>te</sup> Brigitte et de sa fille S<sup>te</sup> Catherine. En souvenir et comme attestation de leurs pieux voyages, les pèlerins ramenaient chez eux de petits insignes ou tessères de plomb, de 5 à 8 centimètres de haut, portant une image du saint, qu'ils fixaient sans doute généralement à leur coiffure. Peu de ces objets, jadis fort répandus, se sont conservés. On n'en connaissait pas de S. Olaf, provenant de Nidaros. M. Mats Åmark en a cependant retrouvé une demi-douzaine d'exemplaires, légèrement différents l'un de l'autre, sur des cloches médiévales : l'original avait servi au fondeur pour ajouter un ornement à son moule. Le fait signifie peut-être seulement que, dans la paroisse, vivait un ancien pèlerin de Nidaros, qui l'avait prêté à cette fin. Les fondeurs, artisans itinérants et habitués à se transporter avec tout leur attirail professionnel, peuvent aussi avoir possédé de ces tessères pour en orner leurs ouvrages. Il convient pourtant de noter que, si l'on peut tabler sur ce témoignage indirect, ces insignes se seraient surtout rencontrés en Gothie, en Néricie et en Vestrogothie. Ceci concorde bien avec ce que l'on sait d'autre part sur la popularité du saint en ces provinces. Dans un attribut que S. Olaf tient à la main M. Å. croit voir une pomme surmontée d'une croix. Ne serait-ce pas plutôt le globe impérial, transféré ici au *rex perpetuus Norvegiae*?

P. G.

Nils Ludvig RASMUSSEN. *Svenska Stadsvapen med Helgonbilder förr och nu*. Dans *Fornvännen*, t. XXXVII (1942), p. 194-205, ill.

Cet article a été provoqué par des pages du baron Harald Fleetwood sur le même sujet (dans la revue *Credo*, 1941, p. 32-38) et par la revision, au cours des dernières années, des armes de quelques villes de Suède. M. Rasmussen énumère celles qui portent l'image d'un saint ou un symbole hagiographique. Quatre saints suédois y figurent : pour Stockholm S. Éric, pour Vadstena S<sup>te</sup> Brigitte, pour Skovde S<sup>te</sup> Hélène, pour Vaxjö S. Sigfrid, et pour Kungsbacka S<sup>te</sup> Gertrude, dont M. R. n'a pas reconnu l'insigne, une coupe (cf. H. BÄCHTOLD-STÄUBLI, *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, t. III, col. 707-712) ;

la ville avait d'ailleurs le privilège d'un marché le jour de S<sup>te</sup> Gertrude. Parmi les saints du calendrier universel, pour Skänninge, Enköping, Vimmerby et Mariefred, la Vierge Marie; pour Strängnäs, les SS. Pierre et Paul; pour Lidköping, S. Nicolas (M. Fleetwood avait cru y reconnaître S. Sigfrid). A Södertälje, la Vierge Marie a été remplacée, depuis le xvii<sup>e</sup> siècle, par S<sup>te</sup> Ragnhild. M. R. étudie minutieusement certains des emblèmes choisis, en se fondant sur des reproductions de sceaux anciens. Il critique, à bon droit, semble-t-il, dans les armoiries récemment autorisées par le Conseil héraldique du Royaume, quelques détails contraires à la tradition du blason ou à celle de l'hagiographie. Pour les villes de Västerås, Åbo (actuellement en Finlande) et Skänninge, l'emblème de la Sainte Vierge serait un A majuscule où l'éru-dit suédois veut voir un rappel de l'*Ave Maria*; cela ne nous paraît pas assuré dans tous les cas. Il semble y avoir une erreur à la planche I, où les chiffres 4 et 5 sont intervertis.

P. G.

Nils Ludvig RASMUSSEN. *Birgittapenningar*. Dans *Fornvännen*, t. XXXVII (1942), p. 399-408, ill.

Le même érudit consacre des pages bien illustrées aux médailles de S<sup>te</sup> Brigitte. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais de ces objets de piété devenus populaires, comme les images, au cours des trois derniers siècles. Peut-être un collectionneur spécialisé, s'il en est, pourra-t-il ajouter quelques numéros aux trente spécimens qui font l'objet du commentaire de M. R. Les lignes générales de l'évolution du type n'en seront vraisemblablement guère modifiées: simples adaptations d'images de piété courantes. Leur provenance n'est pas toujours aisée à déterminer. M. R. en relève trois (du xvii<sup>e</sup> siècle, sans doute) qui portent d'un côté l'image de Notre-Dame de Bon Secours, près de Péruwelz, en Hainaut, et six (du xix<sup>e</sup>) portant celle de S. Alto: il y a, en effet, à Altomünster un monastère de l'Ordre du Sauveur, fondé en 1497, qui reste un but de pèlerinage fréquenté.

P. G.

Toni SCHMID. *Exempel och Legend. Ett Bidrag till Traditionsbildningen i Linköpings Stift*. Extr. de *Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen*, t. XXX (1943), p. 61-74, ill.

Le manuscrit C 54 de la Bibliothèque de l'Université, à Upsala, renferme une collection d'*exempla* formée par maître Matthias, confesseur de S<sup>te</sup> Brigitte. C'est la *Copia Exemplorum*, étudiée en 1928, par M. W. Söderhjelm, dans un article des *Neuphilologische Mitteilungen*. Qu'on n'y voie pas une simple transcription de textes puisés dans la tradition commune à toute l'Europe: il s'y rencontre parfois des traits proprement scandinaves et pris, sans doute, dans l'expérience ou les souvenirs de maître Matthias. M<sup>lle</sup> Schmid compare, avec certaines de ces narrations, des passages non moins caractéristiques de l'ancien Légendier suédois, du recueil de piété intitulé *Sjärens Tröst*, du Bréviaire de Linköping imprimé en 1493, des Révélations de S<sup>te</sup> Brigitte, marquant ainsi les relations mutuelles de ces différents ouvrages. Elle signale aussi la découverte, aux Archives du Royaume de Suède, de quelques feuillets de deux manuscrits renfermant les *Exempla* d'Étienne de Bourbon. Ces nouveaux témoins n'ajoutent malheureusement rien au meilleur manuscrit connu

jusqu'à présent de ce travail inachevé, celui de Paris, Bibliothèque nationale, fonds latin 15970. Les feuillets retrouvés sont apparemment tout ce qui reste de deux volumes achetés au début du xv<sup>e</sup> siècle pour la bibliothèque de Vadstena (*Libros de septem donis in duobus voluminibus*). Ils sont, en tout cas, d'origine française. Ainsi que l'indique M<sup>lle</sup> S., l'usage fait d'Étienne de Bourbon en Suède devrait encourager quelque érudit de ce pays à en donner une édition complète. On ne le connaît encore que par des extraits, les *Anecdotes historiques, légendes et apologues tirés du Recueil inédit d'Étienne de Bourbon*, d'A. LECOY DE LA MARCHE (*Société de l'Histoire de France*, publication n° 185, Paris, 1877).

P. G.

Toni SCHMID. *Källforskning och Stilinlevelse*. Extr. de *Fornvännen*, t. XXXVII (1942), p. 409-419.

La Bibliothèque royale de Stockholm renferme des fragments, en latin, des Révélationes de S<sup>te</sup> Brigitte, écrits au recto seulement de trois feuillets d'un papier du xiv<sup>e</sup> ou du xv<sup>e</sup> siècle dont on a constaté l'usage, à Vadstena, dans les premiers temps du monastère. Ces fragments, qui passent pour des autographes de la sainte — les seuls, d'ailleurs, que l'on ait signalés — sont à ce titre assez connus, presque célèbres. Pourtant, sans le moindre doute, ils n'ont aucun droit à être considérés comme tels. M. Erik Noreen ayant récemment porté la discussion devant le grand public, il a semblé opportun à M<sup>lle</sup> Schmid de régler définitivement cette petite question de critique. Les arguments qu'elle apporte sont parfaitement convaincants. Après ce réquisitoire, la défense n'a rien à ajouter. D'ailleurs, ces fragments, auxquels M<sup>lle</sup> S. en joint un autre, qu'elle imprime avec soin, p. 416-418, ne sont pas sans utilité pour l'établissement du texte des Révélationes. On sait que l'histoire en est assez tourmentée : elles existent en latin, sous diverses formes, et traduites, plus ou moins au complet, en vieux suédois, en vieux danois, en vieux norvégien, en allemand. M<sup>lle</sup> S. montre qu'il faut compter aussi avec des « rétroversions » de ces langues en latin, et peut-être, de nouveau, de ce latin en suédois. Problèmes délicats, sur lesquels elle compte revenir plus à loisir. Nous nous permettons une suggestion : ceux qui jusqu'ici se sont occupés des prétendus autographes ne semblent point s'être demandé dans quel dessein on les avait copiés de la sorte, sur un seul côté du feuillet. Le contenu n'en est pas strictement religieux. Ce sont des extraits, cueillis çà et là et rassemblés parce qu'ils concernaient, les uns la politique intérieure scandinave, les autres la politique ecclésiastique en général. Il est vraisemblable que les exemplaires qui en subsistent n'ont pas été les seuls et que l'édition fut assez importante : des fautes grossières de copie en sont un indice. Il s'agirait donc de pièces de propagande. Ne faudrait-il pas y voir des sortes de placards, destinés à être affichés ?

C'est également à S<sup>te</sup> Brigitte que se rattache l'étude de M. O. Källström, *Vadstena Klosterkyrkans Altaren* (dans le même volume p. 152-160). On sait avec quel soin minutieux la fondatrice avait dressé, à Rome, les plans du futur monastère de Vadstena et notamment de son église : selon son premier projet, il devait y avoir treize autels, le principal dédié en l'honneur de S. Pierre, les douze autres aux apôtres (y compris S. Paul). Une Révélation postérieure en

prévoit seize, plus un nombre indéterminé pour les prêtres de passage. M. K. croit voir, dans ce double plan, une divergence entre la pensée de S<sup>te</sup> Brigitte et celle du roi Magnus et de la reine Blanche. En tout cas, au moment de la construction, on ajouta, aux treize autels d'abord indiqués, ceux de la Vierge, des SS. Jean-Baptiste et Michel, des SS. Éric et Olaf, des S<sup>tes</sup> Brigitte et Anne. Plus tard, le nombre crut encore : le Vénitien Pierre Quirini, en 1432, en compta 42. M. K. en a identifié 38. Il ajoute aux précédents celui qui fut érigé en souvenir de la reine Philippa, en l'honneur de S<sup>te</sup> Anne ; ensuite ceux du Sauveur, de la Sainte Trinité, du Saint Sacrement, des SS. Jean-Baptiste et Marie-Madeleine, de S<sup>te</sup> Barbe, de S. Georges, des SS. Laurent et François, de S<sup>te</sup> Marie-Madeleine, de S. Martin, de S. Nicolas, de S. Roch et de S. Sigfrid ; en outre, probablement un en l'honneur de S<sup>te</sup> Catherine d'Alexandrie et un de la Sainte Croix, peut-être un autel de la Visitation, et deux autres dont le titulaire est inconnu, l'autel du Bourgmestre et celui de la prébende de Jean Arneri. Vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle auraient été érigés un autel de S<sup>te</sup> Dorothee et un de S<sup>te</sup> Catherine, fille de S<sup>te</sup> Brigitte, non encore canonisée, ce dernier réservé à des dévotions privées. Finalement, dans la toute dernière période avant la Réforme, deux autels de la Compassion de la Vierge et deux du Saint Rosaire, dont l'un fut consacré en 1519.

P. G.

Riccardo D'AZZEO. *Andria nel I<sup>o</sup> millennio e il Gargano nel V<sup>o</sup> secolo*. Subiaco, Tipografia dei monasteri benedettini, 1938, in-8°, xii-262-[22] pp., 18 fig.

Nicola MONTERISI. *Dell' epoca in cui vissero i santi Ruggiero e Riccardo. Brevi rilievi sullo studio critico di Mons. R. D'Azzeo*. Barletta, G. Dellisanti, 1938, in-8°, 39 pp.

Nicola MONTERISI e Salvatore SANTERAMO. *S. Ruggiero vescovo di Canne e patrono di Barletta. Studi e documenti...* Ibid., 1939, iv-196 pp., 4 pl.

Sous le titre que nous avons transcrit et auquel on ne reprochera pas un excès de timidité, Mgr D'Azzeo a entrepris la réhabilitation d'une série de légendes : en ordre principal, celles de S. Richard d'Andria (BHL. 7204) et de l'Apparition de l'archange S. Michel au mont Gargan (BHL. 5948), subsidiairement les Vies des saints évêques Roger de Cannes (ch. vii) et Sabin de Canosa (ch. viii). Rejetant les sages conclusions de N. Monterisi et de R. Zagaria (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 1906, 125 ; L, 1932, 206 s.), qui avaient, à la suite de Papebroch, ramené S. Richard du v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècle au début du xii<sup>e</sup>, il attribue sans aucune raison valable la Vie du saint à un évêque Christophe d'Andria qu'il place au viii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire deux ou trois cents ans avant l'érection du diocèse. (A noter que l'*episcopus Andri* qui prit part au concile de Nicée en 787 n'a rien à voir avec Andria en Apulie ; c'est de l'île d'Andros dans la mer Égée qu'il était le pasteur, *ἐπίσκοπος τῆς Ἀνδρόν*). Impatient de percer le voile de l'anonymat derrière lequel se cache l'auteur de la trop fameuse *Apparitio principis angelorum*, Mgr D'A. n'hésite pas à lancer le nom de S. Laurent de Siponto. Il prétend sauver jusqu'aux détails les moins vraisemblables des textes qu'il étudie. C'est ainsi qu'il consacre tout un chapitre, le xii<sup>e</sup>, à « démontrer » que l'apôtre S. Pierre est passé par Andria, qu'il y a fait des conversions et y célébra la messe à l'endroit indiqué par la « tradition ».



Nous ne perdrons pas notre temps — et celui de nos lecteurs — à réfuter les hypothèses gratuites et les arguments fantaisistes d'un écrivain qui ne manque assurément pas de verve, et même d'une verve souvent agressive, mais à qui le sens critique et la formation historique font totalement défaut. D'ailleurs un savant du pays, Mgr Monterisi, archevêque de Salerne, s'est chargé de lui administrer, dès octobre 1938, la leçon qu'il avait bien méritée. C'est l'objet de l'opuscule mentionné ci-dessus et auquel nous ne nous arrêterons pas, vu qu'il a été reproduit, sauf les deux chapitres de polémique personnelle, dans le volume dont nous allons parler.

Le nouvel ouvrage de Mgr Monterisi, publié en collaboration avec M. le chanoine Santeramo, se compose de quatre parties : 1<sup>o</sup> réédition améliorée de l'opuscule de 1905 (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 125) et de celui de 1938 ; 2<sup>o</sup> recueil des documents hagiographiques concernant la vie et la translation de S. Roger ; 3<sup>o</sup> pièces d'archives se rapportant à l'évêque Roger de Cannes (début du xiii<sup>e</sup> siècle) ; 4<sup>o</sup> histoire du culte de S. Roger du xii<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle.

De la première partie nous retiendrons surtout l'identification, qu'on peut tenir pour certaine, des SS. Roger et Richard avec les deux évêques qui portèrent ces noms et occupèrent les sièges de Cannes et d'Andria à l'époque normande : Roger est mentionné dans une série de chartes datées de 1100 à 1121 (voir la troisième partie) et Richard était présent au concile du Latran en 1179.

Au nombre des pièces hagiographiques relatives à S. Roger se rangent d'abord les textes *BHL*. 7286, 7287 et 7285 ; ensuite deux légendes nouvelles (pp. 92 s., 108 s.), comprises dans deux offices propres du saint (la première est tirée du ms. H 4 = Gallonio D de la Vallicellane ; l'autre, copiée en 1793 par le chanoine Palmatessa, fut publiée en 1859 et 1888 par le P. Gianluigi da S. Michelarcangelo) ; enfin l'*Anonimo Cannese* (p. 110-121), long récit en dialecte local, édité il y a un siècle par G. Seccia dans sa *Descrizione della città di Barletta* (Bari, 1842). Mgr M. veut voir dans ce texte italien la source principale (p. 83) des offices et donc des légendes liturgiques de S. Roger. N'y faudrait-il pas reconnaître plutôt une amplification relativement récente ?

Les indications de toute espèce, réunies dans la dernière partie du volume (p. 135-186), sont destinées à obtenir du Saint-Siège la confirmation du culte rendu au saint évêque dans son diocèse de Cannes, puis à Barletta et à Trani. Relevons la mention de la fête de S. Roger au 30 décembre, insérée par une main du xiv<sup>e</sup> siècle dans le calendrier du bréviaire de Barletta (fac-similé, pl. 1), l'image de S. Roger sur le sceau de l'évêque Pascal appendu à une charte de 1327 (pl. 2), l'historique de la « chiesetta di S. Ruggiero » dans un acte notarié de 1593 (p. 148-150), enfin la reconnaissance solennelle des reliques de S. Roger en 1925. Le hollandiste qui a étudié le dossier du « protovesco » de Cannes (*Act. SS.*, Oct. VII, 70-77) ne s'appelait pas Dyckens comme l'écrit Mgr M. (pp. 17, 171), mais Siard Van Dyck ; c'était un chanoine prémontré de Tongerlo. Son commentaire sur S. Roger fut imprimé d'abord en 1794 (t. c., p. 79-87) ; mais l'édition, arrêtée par la Révolution, dut être recommencée un demi-siècle plus tard et ne parut qu'en 1845. F. H.

L. J. M. PHILIPPEN. *Het Ontstaan der Begijnhoven*. Antwerpen, De Nederlandsche Boekhandel, 1943, in-8°, 50 pp.

Auteur d'un ouvrage copieusement documenté : *De Begijnhoven*, paru à Anvers en 1918 et dont il prépare une nouvelle édition, M. l'abbé Philippen n'a jamais perdu de vue le problème historique de l'origine des béguinages. Depuis l'époque d'Aubert le Mire et de Pierre Coens jusqu'à nos jours, et surtout à partir des publications de J. Greven et du P. J. Van Mierlo, le sujet prêta constamment à controverse. Nous croyons qu'il y prêtera longtemps encore ; car, étant donné les aspects si divers que présenta, du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, le vaste courant de réforme des *mulieres religiosas*, chaque historien, d'après les temps et les lieux, appuie plus ou moins sur l'orientation qu'il estime, en l'occurrence, avoir été prépondérante. L'aperçu de M. P., qualifié en sous-titre d'« étude synthétique », est instructif et méritoire, encore qu'on y surprenne une tendance à trop simplifier les solutions. Plus que tout autre, c'est un livre, riche de substance, de M. H. Grundmann, *Religiöse Bewegungen im Mittelalter* (Berlin, 1935), qui lui a mis la plume à la main, et notamment les pages consacrées par l'érudit allemand à la *vita apostolica*, c'est-à-dire à l'imitation de la vie des Apôtres, et à la pauvreté volontaire. Ce qui n'implique d'ailleurs pas, comme nous le verrons, une parfaite identité de vues, entre les deux critiques, sur l'origine des béguinages.

Pour M. P., l'élan de ferveur qui, par une réaction populaire contre le nicolaïsme et la simonie, conduisit d'innombrables personnes dévotes vers un état de vie où elles trouveraient le désintéressement évangélique dans le travail manuel et la continence, doit être nettement distingué de celui qui inspirait les moniales cloîtrées. Vocation religieuse et vocation « béguinale » s'opposeraient plutôt. Les *beghinae singulariter in saeculo manentes* et celles qui par la suite remplirent les *curtes beghinorum* se voulaient béguines et désiraient s'assurer selon la « règle des Apôtres » une vie austère et modeste qui ne fût à charge à personne. Elles ne doivent nullement être considérées, déclare M. P., comme des femmes qui n'avaient pu trouver place dans les monastères, alors surpeuplés, des cisterciennes. Les béguines furent appelées ainsi, on l'admet aujourd'hui, d'un nom qui fut longtemps un sobriquet de couleur hérétique, et il faut constater que nombre d'entre elles se dévoyèrent dans l'hétérodoxie. L'autorité ecclésiastique leur réserva d'abord sa méfiance et ses censures. D'autre part, des hommes spirituels éminents tentèrent d'organiser et de discipliner le mouvement. Celui-ci n'est issu ni de l'action d'un fondateur, ni de celle d'un Ordre religieux. Il y a là, certes, nombre de faits bien observés ; mais distinguer, dans le vaste courant féminin de réforme qui répondit à la lutte du sacerdoce et de l'empire, deux tendances aussi radicalement différentes, ne paraîtra-t-il pas audacieux ? M. Grundmann, qui traite des béguines au chapitre VI de son ouvrage, ne s'est pas engagé dans pareille voie. Montrant, d'une part, les réelles difficultés qui s'opposaient à une entrée en masse des *mulieres religiosas* dans les Ordres existants et, de l'autre, le désir qui pressait un grand nombre de femmes de vivre dans la continence et la pauvreté volontaire, il poursuit : « Das Beginntum ist nicht eine absichtlich und planvoll geschaffene Sonderform des religiösen Lebens, sondern das Ergebnis der religiösen Frauenbewegung, soweit sie nicht Aufnahme fand in den neuen Or-

den » (p. 320). Et il fait observer en quoi cette situation intermédiaire entre la vie religieuse proprement dite et l'état séculier exposa les béguines à maints dangers et aux suspicions du public. Elles n'échappèrent peu à peu à ces inconvénients qu'en se disciplinant de plus en plus dans des « convents » fermés et en se plaçant sous le contrôle de directeurs religieux (p. 354).

L'influence du mouvement de réforme cistercien sur les béguines a été mis récemment en lumière dans un article très fouillé de la S<sup>r</sup> Simone Roisin, paru dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* (t. XXXIX, 1943, p. 342-378) sous le titre : *L'efflorescence cistercienne et le courant féminin de piété au XIII<sup>e</sup> siècle*. Cette étude a paru trop tard pour que M. P. pût en faire son profit. De même, dans *Ons geestelijk Erf* (année 1943, p. 5-30), l'article de M. Theo LUYCKX, *Gravin Johanna van Constantinopel en de godsdienstige vrouwenbeweging in Vlaanderen gedurende de eerste helft der XIII<sup>e</sup> eeuw*, où il est traité, notamment, des origines du béguinisme en terre flamande.

M. C.

Stanislas D'YDEWALLE. *De Kartuize Sint-Anna-ter-Woestijne te Sint-Andries en te Brugge. 1350-1792*. Brussel, De Kinkhoren, [1945], gr. in-8°, 362 pp., nombreuses illustrations et plans.

Au trésor déjà si riche des fastes religieux de Bruges, M. S. d'Ydewalle a voulu ajouter, d'une main aussi pieuse qu'érudite, l'histoire du couvent Saint-Anne des Chartreuses. Ce monastère, fondé en 1348 à Saint-André sur une terre sise « in de Woestyne », qui est devenue aujourd'hui la propriété de l'auteur, fut transféré dans l'enceinte de la cité en 1580, lors des continuelles incursions des Gueux. Supprimé pour un temps sous Joseph II, il cessa définitivement d'exister en 1792, après l'invasion française. La monographie qui nous restitue les annales de ce long passé est le fruit de patientes recherches dans les dépôts d'archives de Bruges, de Gand et de Bruxelles, auxquels il faut ajouter surtout une *Cronycke* inédite, rédigée en 1665 par la Sœur Pétronille de Grutere, sans compter les documents originaux déjà publiés dans les recueils de Le Couteulx et de Le Vasseur. Écrit dans une langue sobre mais non sans charme, le volume a été imprimé avec goût ; malgré la dureté des temps, il s'orne d'une illustration nombreuse et, le plus souvent, inédite.

En tête de l'ouvrage on lit, sous forme de prolegomènes, une notice sur S. Bruno, fondateur de la Grande-Chartreuse, des indications sur la Règle de l'Ordre, sur la première diffusion de la branche féminine des Chartreux, sur la vie des moniales et sur le rite, qui leur est propre, de la consécration des vierges en qualité de diaconesses. Notons ici que le bollandiste Jean Pien a étudié cette cérémonie dans un chapitre de son traité *De Ecclesiae diaconissis* et que des renseignements lui furent adressés, sur sa demande, le 17 juin 1744, par le « vicaire » Orlemans, alors en charge auprès des Chartreuses de Sainte-Anne (cf. *Act. SS.*, Sept. I, xi). A notre point de vue spécial, nous signalerons la liste des reliques du couvent en 1548, empruntée à Sanderus (p. 144-145). On glanera aussi de-ci de-là d'intéressants détails sur la dévotion des religieuses envers la Passion et l'Eucharistie, envers S<sup>te</sup> Anne (p. 159), S<sup>te</sup> Godelive (p. 141 ; voir ci-dessus, p. 295, ce qui a trait au reliquaire que fit exécuter la prieure Anne Sneyers). Il y a aussi les saints de l'Ordre. La gravure-frontispice reproduit un des plus précieux tableaux du monastère, où l'on

voit, groupés autour de S. Bruno : S. Anthelme, évêque de Belley, S. Hugues de Châteauneuf, évêque de Grenoble, et la B<sup>se</sup> Béatrice d'Ornacieux, à gauche ; et à droite : S. Étienne de Châtillon, évêque de Die, S. Hugues, évêque de Lincoln, et la B<sup>se</sup> Marguerite d'Oingt. Cette peinture, qui date du xvii<sup>e</sup> siècle, contient de nombreux traits caractéristiques de l'iconographie des saints chartreux. On en peut lire une analyse par M. d'Y., p. 210-213.

L'auteur des *Consuetudines* est Guigues (*Guigo*) et non « Dom Guignes » (pp. 22, 29). M. C.

Jeanne ANCELET-HUSTACHE. *Le bienheureux Henri Suso. Œuvres traduites.* Paris, Aubier (Éditions Montaigne), 1943, in-8°, 573 pp. (= *Les Maîtres de la spiritualité chrétienne. Textes et études*).

La vie et les œuvres de Suso continuent de retenir l'attention du public. Nous avons signalé naguère la biographie que lui a consacrée l'archevêque de Fribourg en Brisgau, Mgr Gröber (*Anal. Boll.*, LXI, 315). M<sup>me</sup> J. Ancelet-Hustache, dont on connaît les intéressants travaux sur Mechtilde de Magdebourg et les Dominicaines de Töss, vient de publier, en même temps qu'une traduction des œuvres de Suso, une importante préface (p. 7-160) répartie en trois chapitres : *La vie de Suso ; les œuvres de Suso ; Suso toujours vivant*. Grâce à ces pages, qui dénotent une parfaite connaissance du sujet, le public de langue française dispose maintenant d'un excellent exposé, où les principales questions controversées sont bien mises en lumière. Nous avons rappelé à propos de l'ouvrage de Mgr Gröber deux de ces *quaestiones disputatae* : authenticité et valeur historique de la *Vie* ; date de l'*Horologium* par rapport au *Livre de la Sagesse éternelle*. Voici la position de M<sup>me</sup> A.-H. au sujet du premier problème : « Suso n'a pas présenté lui-même à ses contemporains et à la postérité sa biographie dans la forme où nous la possédons aujourd'hui » (p. 88). C'est avant tout pour des raisons d'ordre psychologique que l'auteur nie que le texte de la *Vie*, tel que nous le lisons, soit de la main de Suso. On ne comprendrait pas que ce saint religieux ait souligné d'une manière si indiscrète ses propres mérites. Mais, tout en refusant de voir dans la *Vie* un écrit authentique de Suso, M<sup>me</sup> A.-H. ne se croit pas pour cela obligée d'en rejeter toutes les données : « Nous utiliserons donc, nous aussi, les renseignements fournis par la *Vie*, mais avec une très grande prudence » (p. 10 ; cf. pp. 14, 21, 86, 160). En général on admettait que l'*Horologium Sapientiae*, postérieur au *Livre de la Sagesse éternelle*, n'en était qu'une traduction assez libre. Reprenant la thèse de Mgr Gröber, M<sup>me</sup> A.-H. donne la priorité au texte latin (p. 109), qu'elle date du début de 1339. Les quelques réflexions dont elle appuie sa manière de voir n'entraîneront pas, croyons-nous, la conviction des tenants de la thèse opposée. Quant au *Livre de la Sagesse éternelle*, elle en recule de plusieurs années la composition, qu'elle fixe aux environs de 1348. On y percevrait l'écho d'une doctrine où le mystique, mûri par l'âge et l'apostolat, a mis à profit les leçons de son expérience. Pour retrouver la vraie physionomie de Suso, M<sup>me</sup> A.-H. pense qu'il faut avant tout interroger le *Grand livre des lettres*, car « c'est là qu'il nous a livré le plus de lui-même » (p. 129).

Disons maintenant quelques mots de la traduction. Nous ne possédions pas en français une version faite d'après l'édition critique de K. Bihlmeyer,



parue en 1907 (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 381); la traduction du P. Thiriot, O. P., publiée en 1899 d'après les travaux du P. Denifle, O. P., est depuis longtemps épuisée. M<sup>me</sup> A.-H. ne reproduit pas intégralement la *Vie*; elle laisse de côté plusieurs chapitres, qui, à ses yeux, présentent une image trop déformée de Suso. En remettant ces passages sous les yeux du lecteur, elle craindrait de donner un regain de crédit à la thèse de l'authenticité. C'est un point de vue, mais il eût été souhaitable d'imprimer le texte intégral, quitte à indiquer par un signe typographique les chapitres qui paraissent spécialement suspects. Par ailleurs, n'est-il pas arbitraire de procéder à l'élagage d'un texte en s'appuyant uniquement sur les critères internes? Le dosage de la vraisemblance historique est une opération bien délicate. Le *Livre de la Vérité* et la *Sagesse éternelle* sont traduits in-extenso. L'*Horologium* a été omis. En effet il fait, en partie, double emploi avec la *Sagesse éternelle*, et de plus nous n'en possédons pas encore d'édition critique. Souhaitons que celle que prépare le P. Planzer, O. P., paraisse sans tarder. Des lettres, M<sup>me</sup> A.-H. omet le *Petit livre* et ne traduit que le *Grand livre* d'après l'édition de K. Bihlmeyer. C'est la première fois que ce texte voit le jour en français. Les philologues diront si la traduction a réussi dans sa longue et difficile entreprise; elle a veillé, en tout cas, à s'entourer des meilleurs instruments de travail.

Terminons par quelques remarques de détail. De l'*Horologium sapientiae* il existe aussi une édition du P. C. Richstätter, S. J., publiée à Turin en 1929. Par erreur, l'auteur écrit, p. 12: « Les renseignements fournis datent de 1512, plus d'un siècle après la naissance de Suso. » P. 487, à propos de cette phrase de la lettre XII: « Saint Athanase souffrit comme si le monde entier avait juré sa perte », il n'y a aucun doute possible, il s'agit du grand Athanase d'Alexandrie; comparez ce passage du martyrologe d'Usuard: *In huius persecutionem unversus pene coniuravit orbis* (2 mai). En note, l'auteur relève que Suso recourt assez volontiers aux bestiaires pour illustrer un enseignement moral et religieux (licorne, ours, panthère, phénix, cerf, etc.; cf. pp. 392, 475, 483, 515). A propos de cette littérature symbolique, on peut consulter le luxueux ouvrage de L. CHARBONNEAU-LASSAY, *Le Bestiaire du Christ*, publié par la maison Desclée, De Brouwer en 1940. Avec raison M<sup>me</sup> A.-H. remarque que, dans les écrits de Suso, on rencontre de fréquentes allusions aux mœurs de la chevalerie (p. 12). Le fait a été récemment mis en relief par E. Benz: *Ueber den Adel in der deutschen Mystik*, dans *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, t. XIV (1936), p. 505-535. Voir également H. GRUNDMANN, *Die Frauen und die Literatur im Mittelalter. Ein Beitrag zur Frage nach der Entstehung des Schrifttums in der Volkssprache*, dans *Archiv für Kulturgeschichte*, t. XXVI (1936), p. 129-161. B. G.

Sebastián CIRAC ESTOPAÑAN. *Das Erbe der Basilissa Maria und der Despoten Thomas und Esau von Joannina. Forschungen zu den byzantinisch-spanischen Beziehungen*. Dans *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens* (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Reihe I), t. VIII (Münster i. W., Aschendorff, 1940), p. 280-338, 1 pl.

La seconde partie de ce copieux mémoire a été conçue comme une introduction à la Chronique de Janina publiée par I. Bekker sous le titre d'*Epirotica*,

fragm. 2, à la suite de l'*Historia politica et patriarchica CP.* (Bonn, 1849, p. 209-239), et dont M. Cirac Estopañan espère publier bientôt une nouvelle édition critique. Il en étudie la tradition manuscrite, les sources, la date de composition (vers 1400), le caractère tendancieux, enfin la langue et le style. Nous comptons y revenir quand le texte grec aura paru.

D'allure toute différente, la première partie de la dissertation est consacrée au reliquaire byzantin de la cathédrale de Cuenca, déjà décrit et remplacé dans son cadre historique par MM. G. Ostrogorsky et Ph. Schweinfurth, *Das Reliquiar der Despoten von Epirus*, dans *Seminarium Kondakovianum*, t. IV, 1931, p. 165-172 (trad. dans *Archivo español de arte y arqueología*, t. VI, n° 18, 1930, p. 213-221, avec 2 belles planches). Les deux panneaux de ce précieux diptyque sont ornés chacun de 14 images de saints, entourant d'un côté le Christ, de l'autre la Vierge et l'Enfant. Aux pieds des ces deux figures principales, le donateur et la donatrice, humblement prosternés, sont désignés par les inscriptions suivantes : *Θωμᾶς δεσπότης Κομνηνός ὁ Παλαιολόγος* et *Μαρία εὐσεβεστάτη βασίλισσα Ἀγγελίνα Κομνηνὴ Δούκαινα ἡ Παλαιολογίνα*. L'image du despote Thomas Preljubović, assassiné en 1385, a été entièrement grattée, tandis que celle de sa femme, la « pieuse impératrice » Marie-Angéline, nièce d'Étienne Douchan (cf. Av. Th. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, 1938, p. 26, n° 41), est restée intacte. Voici la liste des saints représentés sur le panneau de droite : les apôtres André, Luc, Thomas et Barthélemy, les martyrs Blaise, Antipas, Étienne le diacre, Étienne le Jeune et Laurent, les pontifes Paul le Confesseur, Théodore le Sicote, Éleuthère, Spyridon et Jean l'Aumônier. Sur le volet de gauche on voit, peints en buste, les saints Théodore le Stratélate et Théodore ὁ τήρων, Gurias et Samonas, Cosme et Damien, Procope, Nicolas le Jeune (martyr de Bounènes ; cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 457 s.), Pantéléémon, Eustrate, Artémios, et trois saintes : Anne, Barbe et Pélagie. La série de ces 28 noms indique de quel côté se portait la dévotion en Épire dans la seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle et de quels saints on prétendait alors avoir des reliques. A très peu d'exceptions près, l'iconographie du reliquaire de Cuenca correspond fidèlement aux indications du Manuel de peinture attribué à Denys de Phourna. Au terme de ses recherches historiques et artistiques, M. C. E. arrive à cette conclusion que le diptyque offert aux souverains serbes de Janina est un produit de l'école athonite et sans doute le chef-d'œuvre d'un moine artiste des Météores en Thessalie.

F. H.

B. A. TURAEV. *Abissinskie Iironiki XIV-XVI vv. Perevod s efjopskogo pod redakciej I. Ju. Kračkovskogo.* (Chroniques abyssines. Traduction de l'éthiopien, éditée par Ign. J. KRAČKOVSKIJ). Moscou, Académie des Sciences, 1936, in-12, 188 pp. (= *Trudy instituta vostokovedenija*, 18).

E. CERULLI. *L'Etiopia del secolo XV in nuovi documenti storici.* Extrait de *Africa Italiana*, t. V (1933), p. 57-112, illustrations.

En vue de familiariser ses compatriotes avec une littérature à laquelle lui-même était initié de longue date (cf. *Anal. Boll.*, XXII, 346 ; XXVI, 369), le regretté B. A. Turaev avait conçu le projet de publier la traduction de toutes les grandes chroniques des xiv<sup>e</sup>, xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles qui forment, à côté de la Chronique abrégée, la source principale de l'histoire d'Abyssinie. A la

mort de l'auteur, cette entreprise se trouvait en bonne voie d'achèvement. Elle comprenait, outre l'histoire des guerres d'Amda Šyon, premier spécimen connu de ce genre de production, la chronique de Zare'a Yā'qob et de ses successeurs : Ba'eda Māryām, Eskender, 'Amda Šyon II et Nā'od, puis la série de chroniques se rapportant aux règnes de Lebna Dengel, de Galawdewos et de Minas. Il n'y manquait que l'importante chronique de Sarša Dengel, conclusion naturelle des trois précédentes.

La traduction de ces différentes pièces par T., dans l'édition qu'en assure l'orientaliste arabisant Ign. Kračkovskij, ne constitue pas un apport nouveau pour le lecteur occidental, lequel dispose, depuis cinquante ans et plus, du texte original et des versions et commentaires présentés par J. Perruchon (histoire des guerres d'Amda Šyon, chroniques de Zare'a Yā'qob et de Ba'eda Māryām, histoire d'Eskender, d'Amda Šyon II et de Nā'od), C. Conti Rossini (histoire de Lebna Dengel), W. E. Conzelman (chronique de Galawdewos), et M. F. Esteves Pereira (histoire de Minas). Tout en formulant des réserves sur la valeur de certains des manuscrits qui servirent à établir ces éditions, T. s'en tient à leur leçon, sauf à se permettre de restituer l'ordre des fragments.

L'avant-propos de l'ouvrage, dans lequel M. K. trace un aperçu d'ensemble de la littérature historique éthiopienne, de ses caractères et de sa valeur, et les introductions particulières, dues à l'un et l'autre auteur, restent trop sommaires pour pouvoir prétendre ouvrir des débats. Signalons toutefois que T. fait remonter à la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, aussi près que possible des événements narrés, la composition de l'histoire d'Amda Šyon. La raison qu'il en donne est que, contrairement à l'opinion courante, les Théodore et Claudios que cette pièce mentionne seraient, non les empereurs de ce nom (appartenant l'un au xv<sup>e</sup>, l'autre au xvi<sup>e</sup> siècle), mais plus probablement les saints militaires Théodore l'Oriental et Claude d'Antioche, qui n'étaient pas des inconnus en Abyssinie. Ce « plus probablement » est trop réservé. Il prouve que ni le traducteur ni l'éditeur n'ont pris la peine d'examiner attentivement la Vie éthiopienne de Théodore l'Oriental et de son cousin Claude, *BHO*. 1163. En effet, on y trouve textuellement la phrase à laquelle la chronique des guerres d'Amda Šyon fait allusion : « Et Michel donna un glaive à Théodore l'Oriental, et Gabriel donna un glaive à Claude. »

T. ne doute pas qu'il faille attribuer à différents auteurs les chroniques de Lebna Dengel, de Galawdewos et de Minas ; il ne fait en cela que confirmer le jugement émis par ses devanciers, mais renchérit sur leurs arguments, notamment en ce qui regarde les arabismes de la chronique de Galawdewos. La chronique qui embrasse les cinq règnes précédents le laisse beaucoup plus indécis et même réticent, encore qu'il se sente porté à distribuer entre autant d'auteurs les parties que l'on distingue dans la chronique de Zare'a Yā'qob et dans celle de Ba'eda Māryām.

C'est à la plus grande fermeté de sa traduction que l'ouvrage malheureusement inachevé de T. devra son mérite. Bon nombre de points d'interrogation qui hérissaient les versions signalées plus haut ont disparu de celle-ci, qui s'attache à la lettre de l'original sans en trahir l'esprit. Mais cette littéralité même a son revers. Elle n'est pas exempte de sécheresse, et elle réclame, en guise de compensation, une abondante annotation historique, folklorique, chronologique et topographique. Or, la place a été fort chichement

mesurée à ce complément d'information, et encore y rencontre-t-on des inexactitudes. Ainsi on regrettera moins la rareté des dates marquant la durée des règnes quand on constatera qu'une faute d'impression a vicié les deux millésimes qui sont censés indiquer la dernière année de Zare'a Yā'qob (p. 5 : 1458 ; p. 55 : 1478) ; une autre erreur, p. 13, fait régner Théodore deux ans avant le temps. La liste des allusions à l'Écriture Sainte qui foisonnent dans ces textes composés à la gloire de la dynastie salomonienne a été dressée avec plus de soin, mais le relevé est loin d'être complet.

Nous retrouvons les noms des empereurs Zare'a Yā'qob, Eskender et Nā'od, dans une suite de notices consacrées par M. Cerulli à de brefs documents historiques intéressant de loin ou de près l'Éthiopie du xv<sup>e</sup> siècle. On peut parcourir d'un bout à l'autre la chronique de Zare'a Yā'qob sans soupçonner que c'est sous son règne que le Saint-Siège amorça les premiers contacts diplomatiques préliminaires au concile de Florence. A ce propos, M. C. publie un inédit de la Laurentienne, le texte éthiopien de la lettre envoyée à Eugène IV par Nicodème, abbé de la communauté éthiopienne de Jérusalem, en réponse à une note adressée par ce pontife au négus, laquelle ne parvint jamais à sa vraie destination. On n'en connaissait jusqu'ici que la traduction latine officielle. Confrontée avec l'original, cette dernière présente des différences dont la plus notable manifeste, chez l'interprète latin, une nette tendance à accentuer dans le sens d'une volonté d'union stricte ce qui semble n'être, de la part de Nicodème, que le désir d'entretenir et de développer une certaine unité de foi et de charité avec Rome. Les vues ambitieuses de l'abbé de Jérusalem sont percées à jour par M. C., dont l'exposé gagnerait cependant, en ce point comme en d'autres, à ne pas se départir de la sérénité voulue. Ne dirait-on pas que l'auteur nourrit, à l'endroit de la diplomatie éthiopienne, quelque rancune ou animosité personnelle ?

Sur les antécédents et les péripéties de la campagne victorieuse de Zare'a Yā'qob contre le sultan d'Adal, Badlay, le bref récit du chroniqueur sera utilement complété par trois « Miracles de Marie », les n<sup>os</sup> 93, 94 et 95 du recueil, que M. C. édite d'après un manuscrit de la bibliothèque de Veroli. Sous l'affabulation d'usage, il n'est pas malaisé de découvrir, à côté de renseignements historiques, des traits illustrant la psychologie du prince et les rivalités des ecclésiastiques du temps. Ce texte donne lieu également à quelques rectifications dans les traductions existantes des passages correspondants de la chronique. Ainsi, il convient d'abandonner — si ce n'est chose faite — la conjecture timidement hasardée par Perruchon, d'après laquelle le Haykal, resté comme part de butin aux mains du vainqueur, serait le cheval de Badlay. Il s'agit plutôt du coffret renfermant les amulettes du sultan. De même, le Ḥasaba Wasan, dont il est question à deux reprises, ne représente pas tantôt un personnage et tantôt un corps de troupe ; les deux fois, il est l'officier dont le souverain, avant de livrer bataille, avait pris le nom et l'aspect extérieur, conformément à la coutume.

D'Eskender, peu connu par sa chronique, il est publié deux *qenē* ou hymnes, de quelques lignes à peine, qui exaltent la rigueur dont il fit preuve vis-à-vis des rebelles et des tenants de l'hérésie Stéphanite. Une note tirée des « Miracles de Marie » célèbre le zèle de son successeur Nā'od à faire observer les fêtes de la Vierge. D'autres articles traitant de monuments d'art romains ou



éthiopiens sont la preuve de la curiosité toujours en éveil de M. C. Au moment où nous mettons sous presse, nous parvient une importante étude de M. C., intitulée *Il Libro etiopico dei Miracoli di Maria e le sue fonti nelle letteratura del medio evo latino* (Roma, 1943). Nous y reviendrons dans la suite.

P. DEVOS.

Georges GUITTON, S. J. *Le Bienheureux Claude La Colombière. Son milieu et son temps*. Lyon, Vitte, 1943, in-8°, 720 pp., ill.

L'ouvrage du P. Guittou est le premier effort notable entrepris depuis les travaux du P. P. Charrier en vue de présenter dans une plus exacte perspective historique la physionomie du P. Claude La Colombière (du nom roturier qu'il porta de son vivant). Ce personnage des temps modernes, singulièrement proche de nous par bien des traits du caractère, fut de bonne heure victime d'un oubli qui se signale de diverses façons.

En 1682, l'année de sa mort à la résidence de Paray-le-Monial, le chroniqueur de cette maison se borne à déclarer qu'au cours des trois dernières années il ne s'est rien passé qui mérite d'être consigné dans les annales. Les premiers ménologes qui célèbrent la mémoire du défunt semblent ignorer qu'il eût fait dans cette ville un premier séjour, décisif cependant à beaucoup d'égards. Il n'y a qu'un demi-siècle qu'on sait qu'il passa cinq années d'enseignement en Avignon et quatre années d'études théologiques à Paris.

Aujourd'hui encore, la patiente exploration des archives, privées et publiques, religieuses et profanes, à laquelle s'est livré le P. G. n'a pas sensiblement accru le dossier du bienheureux. Aucun document direct qui renseigne sur les dates auxquelles l'enfant reçut le baptême, la confirmation, la première communion, sur le caractère de l'adolescent, les dispositions du religieux au lendemain de son entrée au noviciat ou à la veille du troisième an, les qualités ou les fruits de son enseignement, plus tard les relations personnelles qu'il noua avec le roi Charles II, ou encore les événements qui remplissent les dix dernières journées de sa vie. La lettre, datée d'octobre 1738 et utilisée pour la première fois par le P. Charrier, qui mentionne le préceptorat de Claude auprès des fils de Colbert, est aussi celle qui nous a conservé l'épisode de la prétendue disgrâce dont, pour sa part, le P. G. se refuse à admettre la vraisemblance, pour des motifs d'ordre surtout psychologique. Là où les documents existent, il n'est pas rare qu'on éprouve quelque embarras à les mettre d'accord : c'est le cas des premiers rapports consignés par les supérieurs du jeune religieux dans les catalogues triennaux de la Compagnie de Jésus. Enfin, il restera toujours, pour déconcerter les biographes épris de régularité classique, les brusques changements d'orientation dans une carrière dont l'unité n'apparaît pas de prime abord.

On comprend que l'auteur, servi par une rare connaissance du milieu et du temps, ait été tenté de remédier à l'absence ou au laconisme des témoignages par la construction d'hypothèses toutes très plausibles, mais dont lui-même ne manque pas de rappeler le caractère conjectural. Son intention de faire œuvre d'historien ne se dément pas, et il se plaît, à l'occasion par exemple du récit de la première consécration au Sacré-Cœur, à reconstituer les étapes du travail d'amplification légendaire qui se poursuit d'un auteur à l'autre.

Les sept dernières années de son héros, qui couvrent plus des trois quarts du

livre, fournissent en compensation une abondance de notes spirituelles, de sermons et de lettres, que l'auteur interprète et commente avec autant d'intelligence que de piété.

Une vie du B. La Colombière se double forcément d'un exposé au moins sommaire des faits et gestes de S<sup>te</sup> Marguerite-Marie Alacoque. Chez le P. G., cet exposé devient une enquête approfondie, dont les éléments sont empruntés aux récits de la sainte plutôt qu'aux compilations de ses biographes.

Il reste enfin à l'historien de La Colombière à évoquer une page douloureuse des annales d'Angleterre, sur laquelle il est bien naturel qu'on ne se soit pas empressé de faire la lumière. Pour l'écrire, le P. G. avait à sa disposition, outre les travaux des spécialistes du règne de Charles II et du « complot papiste », les renseignements inédits du P. FitzGibbon. Ce n'est pas la partie la moins intéressante du livre que celle où l'on voit se détacher, sur le fond d'humanité médiocre des accusateurs et des juges, les hautes figures du P. La Colombière et de ses compagnons de captivité, parmi lesquels ses confrères, les Pères Mico, Ireland, Whitbread et Fenwick, béatifiés la même année que lui, en 1929. Une mince erreur d'impression dans un titre, p. 583, a retardé d'un an, janvier 1680 au lieu de 1679, le retour de La Colombière en France.

Bref, on peut féliciter l'auteur d'avoir, cette fois-ci comme dans un précédent ouvrage (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 220-223), montré le souci constant de ne point sacrifier l'histoire à l'édification.

P. DEVOS.

En rédigeant ses *Cenni storici di S. Giustina, vergine proto-martire e patrona della città di Padova nel primo secolo del cristianesimo* (Padova, ed. Antoniana, 1940, 87 pp., 6 pl.), le R<sup>mo</sup> Dom Gabriel WILLEMS, « abbate O. S. B. », a pris pour guide l'*Historia coenobii D. Iustinae* de Cavacio, publiée il y a près de 250 ans. C'est dire qu'il accorde toute sa confiance aux Vies légendaires de S. Prosdocime et de S<sup>te</sup> Justine. Il traite d'hypercritiques les historiens moins crédules que lui, mais ne trouve rien d'autre à leur opposer que les « tradizioni degli avi ». Mieux vaut lire les quelques lignes du *Comm. martyr. rom.* (1940), pp. 440, 501 s., et les pages de Lanzoni qui y sont indiquées.

Dans la revue danoise *Classica et Mediaevalia* (t. V, 1942, p. 48-69), M. Frans BLATT, sous le titre *Classical Features in Medieval Latin*, montre que la ligne de démarcation entre le latin antique et celui du moyen âge est moins tranchée qu'on ne le croit habituellement, comme aussi celle qui sépare le latin médiéval de celui de la Renaissance. Il recueille chez des auteurs du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle qui se piquent d'élégance, des mots et des tournures franchement scolastiques, et, d'autre part, bien antérieurement à la Renaissance, des travestissements classiques de vocables barbares. Quelques noms de personnes et de lieux, surtout nordiques et germaniques, forment la première série de ces notes de lecture. M. B. montre en particulier comment *Dacia*, terme classique, passa vers le nord pour remplacer *Dania*, dès le ix<sup>e</sup> ou le x<sup>e</sup> siècle ; comment les Goths, dès la fin de l'antiquité, se sont entendu appeler *Getae*, vocable qui désigna encore différents peuples slaves et notamment les Croates. Non moins curieux est le cas d'*Istria*, transporté de la presqu'île bien connue de l'Adriatique à l'Autriche, *Austria*. A la p. 60, M. B. semble ranger à tort sous la rubrique des fausses latinisations (du genre de Comme-

quiers, en Vendée, traduit : *Quid mihi quaeris?* c'est-à-dire *Quoi me quiers?* ou de Sannois, en Seine-et-Oise, traduit : *Centum Nuces*) une série de noms d'abbayes nordiques : *Tuta Vallis* (Tvis), *Oratorium* (Voer), *Schola Dei* (Ihlow); il ne faudrait retenir, dans sa liste, que trois noms : *Cara Insula* (Øm, « carus»), *Locus Dei* (Løgum, originairement *praedium Loum*) et *Vitae Schola* (Vitskøl, anciennement Whitscuele). En effet, il est hors de doute que les monastères, ceux de Cîteaux, entre autres, adoptaient souvent une appellation de fantaisie sans relation avec la toponymie antérieure du lieu où ils s'établissaient, si tant est que l'endroit, souvent désert, portât un nom reconnu; citons, au hasard, *Clara Vallis*, *Aurea Vallis*, *Gratia Dei*, *Pietas Dei*, *Misericordia Dei*, *Pratum Benedictum*. L'*Exordium Bone Vallis* rapporte en termes exprès que cette abbaye doit son nom à Gui de Bourgogne, le futur pape Calixte II (U. CHEVALIER, *Cartulaire de l'Abbaye N.-D. de Bonnevaux*, Grenoble, 1889, n° 8, p. 15; cf. J. LAURENT, *Les noms des monastères cisterciens dans la toponymie européenne*, dans *Saint Bernard et son temps*, Dijon, 1928, t. I, p. 168-204, et Auguste VINGENT, *Toponymie de la France*, Bruxelles, 1937, p. 58).

M. Charles LEDRÉ consacre un volume aux écrits de deux polémistes du diocèse de Rouen sur l'ensemble des problèmes soulevés par la Constitution civile du clergé (*Charrier de la Roche, métropolitain des Côtes-de-la-Manche, et le chanoine Baston*. Lyon et Paris, Vitte, 1943, xvi-189 pp.). La seconde partie du livre rapporte comment Charrier de la Roche, lassé de cette lutte, abandonna le siège de Rouen, six mois après son intronisation. Il devait tarder plusieurs années avant de rentrer dans l'orthodoxie pour devenir, au Concordat, évêque de Versailles.

Le « cas de Bañolas », petite localité catalane du diocèse de Gérone, vient s'ajouter à la liste déjà bien longue de ces déviations religieuses, où, sous la conduite d'un illuminé ou d'une illuminée, un groupe de fidèles se laisse entraîner dans les voies de l'excentricité en matière de pratiques de piété. M. l'abbé José RICART a consacré à l'activité regrettable de Madeleine Aulina et de ses collaborateurs un livre plein de choses : *Desviación de un apostolado. El caso de Bañolas* (Barcelona, 1941, 416 pp.), mais où les événements de Bañolas sont noyés dans des généralités. Après avoir reproduit les nombreuses lettres d'approbation que lui a values son travail, l'auteur a cru nécessaire de rappeler les grandes lignes de la théorie catholique en matière d'apostolat et de théologie mystique (p. 63-140). Il énumère ensuite de nombreux cas de faux mysticisme, depuis les Enkratites jusqu'aux « faits d'Ezkioga », en passant par les Alumbrados, Claire Ferchaud et autres aberrations pieuses (p. 141-272). L'information est puisée à des ouvrages souvent vieillies, dont le principal est le *Dictionnaire des prophéties et des miracles* de l'abbé Lecanu, paru en 1852 et publié par l'abbé Migne dans sa *Nouvelle Encyclopédie Théologique*. N'aurait-il pas été préférable de se limiter au « cas de Bañolas », au sujet duquel on nous offre de nombreux documents, mais assez mal reliés entre eux? Signalons à l'auteur que récemment la Congrégation du Saint-Office, dans un décret du 21 mai 1943, excommuniait les nommés Maria Miana de Belluno et Antonio Basso, du diocèse de Trévise, pour des agissements qui,

dans la mesure où nous pouvons juger, ressemblent à ceux de Bañolas (cf. *Civiltà cattolica*, 5 juin 1943, p. 319 s.). Par un feuillet inséré dans son livre et reproduisant un document de l'évêque de Gérone, daté du 9 janvier 1942, l'auteur fait savoir que les personnes frappées des censures ecclésiastiques se sont soumises.

### OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

*Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu  
dans un prochain numéro de la revue.*

- AMAND (D.), O. S. B. *Fatalisme et liberté dans l'antiquité grecque. Recherches sur la survivance de l'argumentation morale antifataliste de Carnéade chez les philosophes grecs et les théologiens chrétiens des quatre premiers siècles.* Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1945, xxviii-608 pp.
- AUBERT (M.). *L'architecture cistercienne en France.* Avec la collaboration de la marquise DE MAILLÉ. Paris, Les Éditions d'art et d'histoire, 1943, 2 vol. in-4°, 386 pp., 290 ill. ; 271 pp., 269 ill.
- AXTERS (St.), O. P. *Jan van Leeuwen. Een bloemlezing uit zijn werken verzameld en ingeleid.* Antwerpen, De Sikkel, 1943, in-4°, lxxxiii-206 pp., 5 pl.
- BODENSTEDT (M. I.), S. N. D. *The « Vita Christi » of Ludolphus the Carthusian.* Washington, Catholic University of America, 1944, viii-160 pp. (= *Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, 16).
- BRAEGELMANN (A.), O. S. B. *The Life and Writings of Saint Ildefonsus of Toledo.* Ibid., 1942, viii-191 pp. (= *Studies in Mediaeval History*, N. S., 4).
- CARCOPINO (J.). *Le Maroc antique.* Paris, Gallimard, 1943, 336 pp., 14 pl., 9 cartes (= *La suite des temps*, 10).
- CAVALLIN (A.). *Studien zu den Briefen des hl. Basilius.* Lund, Gleerup, 1944, 126 pp.
- CAVALLIN (S.). *Saint Genès le notaire.* Extr. de *Eranos*, t. XLIII (1945), p. 150-175.
- CRESPO (J.). *Santa Isabel, na Doença e na Morte.* Coimbra, Coimbra Editora, 1942, xv-168 pp., 24 ill.
- DÖRRIES (H.). *Symeon von Mesopotamien. Die Ueberlieferung der messalianischen « Makarios »-Schriften.* Leipzig, Hinrichs, 1941, viii-486 pp. (= *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, LV, 1).
- DURY (K.). *Het wonderdadig leven van den heiligen Don Bosco.* Naar het italiaansch van J. B. LEMOYNE. Tielt, J. Lannoo, 1945, in-4°, 319 pp., front., ill.
- ENSSLIN (W.). *Gottkaiser und Kaiser von Gottes Gnaden.* München, 1943, 134 pp. (= *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philos.-hist. Abt.*, 1943, Heft 6).
- FERNANDEZ ZAPICO (D.), S. I. ; DALMASES (C. DE), S. I. *Fontes narrativi de S. Ignatio de Loyola et de Societatis Iesu initiis.* Vol. I. Romae, Monumenta



- historica Societatis Iesu, 1943, in-4°, 109\*-888 pp., ill. (= *Monumenta Ignatiana*, ser. IV, 2° éd., I).
- FESTUGIÈRE (A.-J.), O. P. *La Révélation d'Hermès Trismégiste. I. L'astrologie et les sciences occultes.* Avec un appendice sur l'Hermétisme Arabe, par Louis MASSIGNON. Paris, Gabalda, 1944, xii-424 pp., front. (= *Études bibliques*).
- FOREVILLE (R.). *L'Église et la Royauté en Angleterre sous Henri II Plantagenet (1154-1189).* Paris, Bloud et Gay, 1943, xxxv-611 pp.
- ID. *Un procès de canonisation à l'aube du XIII<sup>e</sup> siècle (1201-1202). Le « Livre » de saint Gilbert de Sempringham.* Ibid., 1943, xlviii-128 pp.
- GEORGES (É.), C. J. M. *Sainte Marie-Euphrasie Pelletier, fondatrice de la Congrégation du Bon-Pasteur d'Angers.* Paris, Lethielleux, 1942, xviii-372 pp.
- HANON DE LOUVET (R.). *Les processions de bancroix à l'église collégiale de Nivelles.* Nivelles, 1943. Extr. des *Annales de la Société archéologique et folklorique de Nivelles et du Brabant wallon*, t. XIII, p. 161-188.
- HELBIG (J.). *De Glasschilderkunst in België. Repertorium en documenten.* Antwerpen, De Sikkel, 1943, in-4°, 244 pp., 110 pl.
- HÉLIN (M.). *Littérature d'Occident. Histoire des Lettres latines du moyen âge.* Bruxelles, Office de Publicité, 1943, 85 pp., front. (= *Collection Lebègue*, 40).
- HOORNAERT (G.), S. I. *Saint Thomas d'Aquin. L'homme, le génie, le saint.* Liège, 1943, 61 pp. (= *La Pensée catholique*, 540-542).
- LEMERLE (P.). *Histoire de Byzance.* Paris, Presses Universitaires de France, 1943, 127 pp. (= *Que sais-je?* 107).
- MOREAU (É. DE), S. I. *L'Église en Belgique. Des origines au début du XX<sup>e</sup> siècle.* Bruxelles, Édition Universelle, 1944, 270 pp.

## INDEX SANCTORUM

- |   |   |
|---|---|
| Abramius ep. Crateae 170.                             | Alexander m. 269.                           |
| Adalhardus ab. Corbeiensis 155, 156, 159, 163.        | Alexius conf. Edessae et Romae 281, 283.    |
| Adrianus. Vid. Frechorius ; Hadrianus.                | Altinus ep. Senon. 150.                     |
| Aemilianus Cucullatus 278, 280.                       | Alto ab. in Bavaria 298.                    |
| Agatha v. m. 86.                                      | Amalberga v. in Belgio 163, 167, 168,       |
| Agilus ab. Resbac. 152.                               | Amandus ep. Tralect. 286, 287, 289.         |
| Agnellus ab. Neapol. 268.                             | Amatus ep. Duaci cultus 160.                |
| Agritius ep. Senon. 153.                              | Ananias laicus Arbelis m. 192.              |
| Aichadrus ab. Gemmetic. 163.                          | Andreas ap. 306.                            |
| Aidus ep. Slébtensis 40, 71.                          | Angeli 274.                                 |
| Aigulfus ab. Lirin. 151.                              | Anianus ep. Aurelian. 151.                  |
| Aldegundis abb. Malbod. 146, 148, 154, 163, 167, 168. | Anna mater B. V. Mariae 272, 300, 303, 306. |

- Anna a Sancto Bartholomaeo 290.  
 Ansbertus ep. Rotomag. 153, 167, 168.  
 Anskarius ep. Hammaburg. 159, 291.  
 Anthelmus ep. Bellic. 304.  
 Antipas m. Pergami 306.  
 Antonius Iunior anachoreta in monte  
   Olympo et CP. 187-225.  
 Antonius ab. in Thebaide 223.  
 Apostoli 241.  
 Arnulfus ep. Mett. 266.  
 Arnulfus m. in Silva Aquil. 149, 150.  
 Artemius m. Antioch. 306.  
 Athanasius ep. Alex. 305.  
 Athanasius ep. Neapol. 268.  
 Audoenus ep. Rotomag. 143.  
 Augustinus ep. Hippon. 263.  
 Aurea abb. Paris. 154.  
 Austregisilus ep. Bituric. 142.  
 Avitus ab. Miciac. 152.  
  
 Balthildis regina 148, 154, 159.  
 Bandaridus ep. Suession. 143.  
 Barbara v. m. 209, 300, 306.  
 Barbatus ep. Benevent. 271.  
 Bartholomaeus ap. 13, 306.  
 Bartholomaeus ep. Vicentinus 230.  
 Basileus ep. Amaseae m. 87.  
 Basolus mon. Viriziac. in agro Rem.  
   152.  
 Bavo conf. Gand. 146, 161, 165, 167,  
   168, 291.  
 Beata soror S. Sanctiani, m. Senon.  
   154.  
 Beatrix de Ornacieux Ord. Cart. 304.  
 Benignus ep. Ardmachanus 57, 60.  
 Benignus m. Divione 148.  
 Bertila abb. Kalensis 286, 288.  
 Bertila v. Mareoli in Artesia 286-289.  
 Bineanus filius Lugni 38.  
 Birgitta Suecica 297-300.  
 Blandinus erem. in dioec. Meld. 153.  
 Blasius ep. Sebast. m. 306.  
 Bonifatius ep. Mogunt. m. 249, 254.  
 Braulio ep. Caesaraugustanus 278-281.  
 Brigida v. Kildariae 41.  
 Bruno fund. Ord. Cart. 303.  
 Burchardus ep. Wirziburg. 241, 245.  
 Burgundofara abb. Eboriaci 154.  
  
 Caetiacus (Cethiacus, Cechianus,  
   Ethianus) ep. in Hibernia 44, 45,  
   51-53, 55-58.  
 Camillus de Lellis 270.  
 Carileffus ab. Anisol. 152.  
 Cataldus ep. Tarentinus 271.  
 Catharina v. m. Alex. 300.  
 Catharina v. Suecica 297, 300.  
 Cechianus. *Vid.* Caetiacus.  
 Celsus m. in Aegypto 139.  
 Cethiacus. *Vid.* Caetiacus.  
 Chlodoaldus presb. Novigent. 148,  
   151.  
 Cholindouch. *Vid.* Golianduch.  
 Christiana v. Teneramundae 163, 164.  
 Christina m. in Persia 74.  
 Christodulus hegum. in Patmo 192.  
 Christophorus m. 241.  
 Chrysanthus et Daria mm. Rom. 271.  
 Claudius m. Antiochiae 307.  
 Claudius de la Colomblère S. I. 309.  
 Columba v. Aquil. culta Osopi 230.  
 Columba ab. Hiensis 37.  
 Columba v. m. apud Senon. 144, 148,  
   154.  
 Conallus ep. in campo Al in Hibernia  
   44-46, 51-54.  
 Conallus ep. in Hibernia (18 martii)  
   52.  
 Constans filius Fualascach, eremita  
   in Eó Inis Loch Éirne 62.  
 Cordula v. m. socia S. Ursulae 163.  
 Cosmas et Damianus mm. 195, 215,  
   216, 257, 306.  
 Crispinus et Crispinianus mm. 140,  
   144, 150, 156.  
 Cucufas m. Barcinone 148, 150.  
 Cyriacus anach. in Palaestina 170,  
   175, 176, 180.  
  
 Daria m. Rom. *Vid.* Chrysanthus.  
 David, Symeon et Georgius conf.  
   Mytilenae 200, 219.  
 Deodatus mon. Latiniac. 152.  
 Diodorus, Marianus (*al.* Marinianus)  
   et soc. mm. Romae 271.  
 Dionysius ep., Rusticus et Eleutherius  
   mm. 140, 144, 148, 156, 162, 166.

- Divitianus ep. Suession. 142.  
 Domitianus ep. Melitinae 80, 81, 86,  
     90, 101, 103, 104, 113, 115, 117,  
     118, 120, 122, 123.  
 Donatus ep. Vesont. 143, 152.  
 Dorothea v. m. Caesareae 300.  
 Drausius ep. Suession. 129, 143.  
 Droctoveus ab. Paris. 152.  
 Dunstanus ep. Cantuar. 160.  
  
 Ebbo ep. Senon. 151.  
 Eleutherius (ep. Illyrici) m. 306.  
 Eleutherius ep. Tornac. 163.  
 Eligius ep. Noviom. 289.  
 Eodaldus m. Senon. 150.  
 Ericus rex Sueciae m. 297, 300.  
 Erminus ep. ab. Lob. 266.  
 Ethianus. *Vid.* Caetiacus.  
 Eugaminia (quae?) 143.  
 Eusebia abb. Hammatic. 159, 161, 163.  
 Eustachius, Theopiste uxor et filii  
     mm. 139, 150, 162, 166.  
 Eustratius m. 306.  
 Euthymius ab. in eremo Iordanis 169-  
     174, 180.  
 Euthymius Iunior Thessalonicae 208.  
 Eutropia, S. Nicasii Rem. ep. soror,  
     m. 288.  
 Eutychius ep. CP. 80, 87.  
 Evaristus ab. CP. 204.  
 Evurtius ep. Aurelian. 151.  
  
 Fara = Burgundofara.  
 Faro ep. Meldensis 152.  
 Ferreolus m. Vienn. 140, 150, 157.  
 Fiac ep. Slébtensis 39, 71.  
 Firminus ep. Ambian. 158.  
 Firminus ep. Ambian. m. 148, 158.  
 Firmus et Rusticus mm. Veron. 270.  
 Flavitus erem. Marciilliaci 153.  
 Florentius presb. in Glonna monte 152.  
 Florida Divione culta 155.  
 Folculnus ep. Tarvann. 160.  
 Fortunatus ep. in agro Senon. 148,  
     152, 153.  
 Franciscus Assisiensis 300.  
 Frechorius sive Adrianus Centulæ 160.  
 Fructuosus ep. Bracar. 279.  
  
 Fuldenses sancti 269.  
 Furseus ab. Latiniac. 143.  
 Fuscianus, Victoricus et Gentianus  
     mm. 151, 158, 163.  
  
 Gaudericus agricola in Occitania 128.  
 Gaugericus ep. Camerac. 128, 143,  
     151, 157, 160, 162.  
 Genovefa v. Paris. 144, 148, 154, 156,  
     166, 288.  
 Georgius m. Diospoli 223, 300.  
 Georgius ep. Mytilenae. *Vid.* David.  
 Georgius hieromon. m. in Persia 113.  
 Georgius et Aurelius mm. Cordubae  
     149.  
 Geraldus comes Auriliac. 153.  
 Gerbertus ep. Capuanus 268.  
 Germanus ep. Autisiodor. 63.  
 Germanus ep. Paris. 149, 151.  
 Gertrudis abb. Nivial. 146, 163, 297.  
 Gilbertus de Sempringham presb. 268.  
 Gislenus ab. in Hannonia 167.  
 Goar presb. 266.  
 Godeberta v. Noviod. 154.  
 Godeleva v. m. 228, 290, 303.  
 Golianduch seu Golinduch (quae et  
     Maria) m. in Mesopotamia 74-125,  
     262.  
 Golinduch m. sub Traiano 75.  
 Gregorius I p. Magnus 40, 67, 83,  
     84, 115, 120, 123.  
 Gregorius Pirangušnap m. 112.  
 Gudwalus ep. cultus Gandavi 167.  
 Gundulfus ep. 151.  
 Gurias et Samonas mm. Edessae 306.  
  
 Hadrianus m. servus S. Landoaldi 167.  
 Hadulfus ep. Camerac. 160.  
 Helena vidua m. Schevdiae in Suecia  
     297.  
 Henricus II imp. 242-245, 248, 249,  
     252.  
 Henricus Suso O. P. 304, 305.  
 Heraclius ep. Senon. 151.  
 Hieronymus presb. 280.  
 Hucbertus ep. Leodiensis 286, 287.  
 Hugo ep. Gratianopolit. 304.  
 Hugo ep. Lincoln. 304.

- Humbertus ab. Maricol. 153.  
Hunegundis ab. Humolarien. 154.
- Iacobus ep. Anchiali mon. in monte Olympo 189, 194, 198, 205, 206, 209, 211, 213.  
Ianuarius ep. Beneventi et soc. mm. Puteolis 266, 267.  
Ignatius ab. Ciensis in Bithynia 191, 194, 198, 210, 211.  
Ignatius ep. CP. 189, 206-211.  
Ioannicus mon. in Bithynia 200, 211, 212.  
Iohannes Baptista 272, 300.  
Iohannes ap. 201, 202, 218.  
Iohannes « Bouche d'or » 284.  
Iohannes Calybita 283.  
Iohannes Eleemosynarius 85, 306.  
Iohannes Garin erem. 283.  
Iohannes ep. Hesychastes in Iaura S. Sabae 171-173, 179.  
Iohannes IV Ieiunator ep. CP. 101, 120.  
Iohannes erem. in Palaestina 284.  
Ionatus ab. Marchian. 163.  
Ioseph hymnographus CP. 124.  
Iserninus ep. in Hibernia 39.  
Isidorus ep. Hispal. 279, 280.  
Iudocus presb. erem. 160, 161.  
Iustina v. m. Patavii 310.  
Iustinus m. Luparae 151.  
Iustus m. Bellovacii 140.  
Iustus diac. in Hibernia 50.
- Kiaranus ab. in Clonmacnois 50.  
Kilianus ep. et soc. mm. Herbipoli 237, 240.  
Kölandouk, Kölendük = Golianduch.
- Lambertus ab. Fontanell., dein ep. Lugdun. 148.  
Lambertus ep. Traiect. m. 140, 146, 148, 150, 266.  
Landelinus ab. Crispin. 163.  
Landericus ep. Paris. 151.  
Landoaldus archipresb. 161, 165.  
Landrada abb. Belis. 167, 168.  
Launomarus ab. Curbion. 153.
- Laurentius diac. m. Romae 300, 306.  
Laurentius ep. Sipontinus 300.  
Lebunus presb. Daventriae 160.  
Leo ep. Senon. 151.  
Leodardus conf. Suession. 130, 143.  
Leodegarius ep. Augustodun. 140.  
Leucius ep. Brundisius 271.  
Leutfredus ab. in Normannia 152.  
Lifardus ab. Magdun. 158.  
Liliosa m. Cordubae. 154.  
Livinus ep. m. 160, 163, 165, 167, 168.  
Lommán ep. de Áth Truim 37.  
Lucanus m. in dioec. Carnut. 151.  
Lucas ev. 306.  
Lucianus ep. m. Bellovacii 150.  
Ludovicus Flores O. P. m. 290.  
Lupus ep. Senon. 151.  
Lupus (ep. Trec.?) 17.
- Macarius ep. cultus Gandavi 165, 168.  
Machutus (Maclovius) ep. Alet. 160.  
Maglorius ep. DoL 151.  
Maraba catholicus Orientis 112.  
Marcionilla m. in Aegypto 139.  
Marcus ev. 270.  
Margarita Maria Alacoque 310.  
Margarita de Oingt Ord. Cart. 304.  
Maria Deipara 195, 207, 217, 298.  
— Miracula 308. — Nativitas 272.  
Maria m. Vid. Golianduch.  
Maria Iunior Bizyae 190.  
Maria Magdalena 300.  
Mari(ni)anus m. Romae. Vid. Diodorus.  
Martialis ep. Lemovic. 167.  
Martinus erem. in monte Marsico 18.  
Martinus ep. Turon. 49, 269, 270, 300.  
Martyres Angli 310.  
Martyres Gorcumienses 228.  
Mauritius et soc. mm. 140-142, 144, 150, 156, 162, 166, 266.  
Maurontus ab. Broil. 161, 163.  
Maxellendis v. m. 161.  
Maxentius ab. in agro Pictav. 152.  
Maximinus ab. Miciac. 152.  
Maximus ab. Cainon. 152.  
Medrisma v. in dioec. Suession. 143, 148.



- Memmius ep. Catalaun. 143.  
 Mennas erem. in Samnio 5-32.  
 Methodius ep. CP. 200, 205, 209, 212.  
 Michael archang. 300.  
 Michael syncellus 212.  
 Modestus diac. m. Beneventi 12.  
 Monegundis vid. reclusa Turon. 154.  
 Morandus = Maurontus.  
 Mucneus frater S. Caetiaci in Hibernia 53.  
  
 Nahum propheta 192, 209.  
 Nathalia m. Cordubae 153.  
 Nicasius ep. Rem. m. 150, 163.  
 Nicephorus ep. CP. 205.  
 Nicolaus iun. mon. m. Bunenis 306.  
 Nicolaus ep. Myr. 29, 219, 285, 298, 300.  
 Nicolaus Studita 199, 204, 208, 211.  
 Ninianus ep. ap. Pictorum 277.  
 Nivardus ep. Remensis 151.  
 Norbertus ep. Magdeburg. 289, 290.  
  
 Odulfus presb. Ultraiect. 160.  
 Olavus rex Norveg. m. 295-297, 300.  
 Omnes sancti 213, 214.  
 Onesimus ep. Ephesi 192.  
 Otto ep. Bamberg. 237, 240.  
  
 Pantaleon (Panteleemon) m. Nicomed. 189, 306.  
 Patricius ep. ap. Hibern. 33-41, 43-73, 158, 274-277.  
 Patroclus m. Trecis 139, 140.  
 Paula m. Malacae 265.  
 Paulinus ep. Nol. 267.  
 Paulus ap. 298, 299. — *Vid.* Petrus.  
 Paulus I ep. CP. 306.  
 Paulus ep. Prussiae mon. in monte Olympo 189, 190, 192, 198, 207, 209.  
 Paulus ep. Senon. 151.  
 Pelagia v. m. 306.  
 Pelinus ep. Brundis. m. 271.  
 Peregrinus ep. Autisiodor. m. 148.  
 Petrus ap. 298-300. — Petrus et Paulus app. 224.  
 Petrus Martyr O. P. 268.  
  
 Pharaïldis v. 167, 168.  
 Philaretus eleemosynarius 192.  
 Piatius presb. m. 146, 150, 158.  
 Potentianus ep. Senon. m. 150.  
 Praecordius erem. Corbeiae cultus 155, 156, 159.  
 Procopius m. Caesar. in Palaest. 271, 306.  
 Proculus ep. Veron. 269.  
 Prosdocimus ep. Patavinus 310.  
  
 Quintinus m. Viromand. 140, 148, 150, 156, 166, 167.  
 Quodvultdeus ep. Carthag. 268.  
  
 Radbertus Paschasius ab. Corbeiensis, 155, 156, 159.  
 Radegundis reg. 148, 154, 156.  
 Ragnhildis regina Sueciae 298.  
 Raguel archang. 138.  
 Raimundus Lullus 228.  
 Regulus ep. m. Silvanect. 152.  
 Remaclus ep. Traiect. 266.  
 Remigius ep. Remensis 142.  
 Reverentius presb. Baioc. 152.  
 Richardus ep. Andriensis 300, 301.  
 Richarius ab. Centul. 146, 151, 158.  
 Rictrudis abb. Marchian. 159, 161, 163.  
 Rimburtus ep. Hammaburgi 290.  
 Rochus conf. Montepessul. 300.  
 Rogerius ep. Cann. 300, 301.  
 Romanus 265.  
 Romanus et Thomas mm. Gerundae 265.  
 Rufinus et Valerius mm. in agro Sues- sion. 140, 158.  
 Rumoldus ep. m. 228.  
 Rusticus m. Veron. *Vid.* Firmus.  
  
 Sabas ab. in Palaest. 169-180.  
 Sabinianus ep. Senon. m. 150.  
 Sabinianus m. Trec. 140.  
 Sabinus ep. Canusinus 300.  
 Sabinus mon. in Levitania 153.  
 Sacellus ep. in Hibernia 45, 46, 51, 56, 57.  
 Samonas m. Edessae *Vid.* Gurias.

- Samson ab. ep. Dol. 151, 160.  
 Sanctianus m. Senon. 150.  
 Saturninus ep. Tolos. m. 148.  
 Senesius et Theopompus mm. 270.  
 Sergius m. 77, 91, 96, 121, 123.  
 Sergius magister militiae conditor monasterii Nicetiati 205.  
 Sergius m. in Syria 262.  
 Sergius et Bacchus mm. in Syria 89.  
 Serotinus m. Senon. 150.  
 Servatius ep. Tungr. 290.  
 Severinus ab. Agaun. 152.  
 Severus ep. Neapol. 268.  
 Sigfridus ep. in Suecia 297, 298, 300.  
 Silvester ep. Cabillon. 142.  
 Silvius ep. in agro Tarvann. 160.  
 Sinicius ep. Rem. 151.  
 Sire m. in Persia 74, 75, 86, 92, 93, 105, 106, 112.  
 Siviardus ab. Anisol. 152.  
 Sixtus ep. Rem. 151.  
 Solempnia (quae?) 143.  
 Sosius diac. m. Puteol. 267.  
 Spyridon ep. Trimithuntis 306.  
 Stephanus diac. protomartyr 306.  
 Stephanus iun. m. CP. 306.  
 Stephanus ep. Diensis 304.  
 Susanna avia B. V. Mariae 154.  
 Symeon conf. Mytilenae. *Vid.* David.  
 Symeon Stylita 89.  
 Symeon Stylita iun. 102, 104.  
 Symphorianus m. Augustodun. 140, 156.  
 Tarasius ep. CP. 205, 206, 209.  
 Taurinus ep. Ebroic. 151.  
 Teuteria et Tusca vv. 270.  
 Thalelaeus m. Aegis 257.  
 Theodora imp. 205, 207, 212, 215.  
 Theodorus Orientalis m. 307.  
 Theodorus Siceota ep. 225, 306.  
 Theodorus Studita 197, 205, 206, 212, 220.  
 Theodorus m. tiro vel stratelates 306.  
 Theodosius coenobiarcha prope Hierosolyma 170, 174.  
 Theodotus, Theodota et soc. mm. 75.  
 Theognius ep. Beteliae 170.  
 Theopiste m. *Vid.* Eustachius.  
 Theopompus m. *Vid.* Senesius.  
 Thomas ap. 306.  
 Thomas m. Gerund. *Vid.* Romanus.  
 Tillo ab. Sollempiatic. 153.  
 Tobiel archang. 138.  
 Trudo ab. 153, 158.  
 Turiavus ep. ab. Dol. 151.  
 Tusca v. *Vid.* Teuteria.  
 Udalricus ep. Augustan. 152, 161.  
 Ultanus ep. de Ard Breacáin 47.  
 Uriel archang. 138.  
 Ursicinus ep. Senon. 153.  
 Ursmarus ep. ab. Lob. 266.  
 Valerius m. in agro Suession. *Vid.* Rufinus.  
 Venantius ab. Turon. 152.  
 Vigor ep. Baioc. 160.  
 Vincentius diac. m. 149.  
 Vinciana culta Gandavi 167, 168.  
 Vinditianus ep. Camerac. 160.  
 Viventius in monast. Vergiac. cultus 152.  
 Vodoalus conf. Suession. 129, 143.  
 Vulframnus ep. Senon. 153, 167.  
 Walaricus ab. Leuconensis 151, 157, 158, 160, 286.  
 Walburgis abb. 154, 162, 167, 168.  
 Wandregisilus ab. 167.  
 Wasnulfus conf. in Hannonia 161.  
 Willibaldus ep. Eichstetensis 240.  
 Willibrordus ep. 167, 289.  
 Wivina abb. 164, 165.  
 Zeno ep. Veron. 269, 270.

# INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

- Alamo*, Les lettres de saint Braulion sont-elles authentiques? 279.
- Åmark*, Sant Olofs Pilgrimsmärken 297.
- Ancelet-Hustache*, Henri Suso 304.
- Aufsätze* (Gesammelte) zur Kulturgeschichte Spaniens, Bd. VIII 264.
- Bertin*, Sainte Bertille 286.
- Blatt*, Classical Features in Medieval Latin 310.
- Brière*, Les Homiliae cathedrales de Sévère d'Antioche 257.
- Cerulli*, L'Etiopia del secolo xv 306.
- Cirac Estopañan*, Das Erbe der Basilissa Maria 305.
- Cordie*, De drie Gezusters 286.
- D'Azzeo*, Andria e il Gargano 300.
- De Leo, Monti*, Codice diplomatico Brindisino 270.
- De Schuyter*, Sint Niklaas in de legende 285.
- Dickins*, The Cult of S. Olave 295.
- St Olave and the British Isles 295.
- English*, Godelieve van Gistel 290.
- Fainelli*, Codice diplomatico Veronese 268.
- Goossens*, Hiérapolis de Syrie 261.
- Guitton*, Claude La Colombière 309.
- Hackel*, Von ostkirchlicher Kunst 274.
- Hegemann*, Der Engel in der deutschen Kunst 274.
- Ledré*, Charrier de la Roche 311.
- Lux G. V.*, S<sup>to</sup> Bertilia 286.
- Mac Néill*, The Language of the Picts 275.
- Madoz*, Epistolario de S. Braulio 279.
- Autenticidad de las cartas de san Braulio 279.
- Mallardo*, La via Antiniana e le memorie di S. Gennaro 266.
- S. Gennaro e compagni 266.
- Un supposto fratello di S. Gennaro 266.
- Il Calendario Lotteriano 266.
- Meersseman*, Rembert van Torhout 290.
- Miquel y Planas*, La leyenda de fray Juan Garin 283.
- Monterisi*, Dell' epoca in cui vissero i santi Ruggiero e Riccardo 300.
- Monterisi*, Santeramo, S. Ruggiero 300.
- Perrella*, I Luoghi Santi 272.
- Philippen*, Het ontstaan der Begijnhoven 302.
- Prims*, Antwerpsche Heiligen 289.
- Prümm*, Religionsgeschichtliches Handbuch 262.
- Rasmussen*, Svenska Stadsvapen med Helgonbilder förr och nu 297.
- Birgittapenningar 298.
- Ricart*, El caso de Bañolas 311.
- Schmid*, Exempel och Legend 298.
- Källforskning och Stilinslevelse 299.
- Sdrakas*, Johannes der Täufer 274.
- Turaev, Kračkovskij*, Abissinskie Hroniki xiv-xvi vv. 306.
- Valbekens*, Norbert van Gennep 290.
- Van der Vliet*, « Sainte Marie où elle est née » 272.
- Van de Weerd*, De drie Gezusters 286.
- van Oldenburg-Ermke*, Servaas van Maastricht 290.
- Vázquez de Parga*, S. Braulionis Vita S. Emiliani 278.
- La leyenda de San Alejo 281.
- Vives*, Inscriptiones cristianas de la España romana y visigoda 264.
- Willems*, Cenni storici di S. Giustina 310.
- Ydewalle, d'*, De Kartulze Sint-Annater-Woestijne 303.



## HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Baudouin DE GAIFFIER. Translations et Miracles de S. Mennas par Léon d'Ostie et Pierre du Mont Cassin . . . . .	5
Paul GROSJEAN. Analyse du Livre d'Armagh . . . . .	33
Paul GROSJEAN. Notes sur les documents anciens concernant S. Patrice . . . . .	42
Paul PEETERS. Sainte Golindouch, martyre perse († 13 juillet 591) . . . . .	74
Maurice COENS. Anciennes litanies des saints ( <i>suite</i> ) . . . . .	126
XIX. Les <i>Litaniae carolinae</i> de Soissons . . . . .	129
XX. Litanies dites de Charles le Chauve . . . . .	146
XXI. Litanies de Saint-Germain-des-Prés . . . . .	149
XXII. Litanies à l'usage de Corbie . . . . .	155
XXIII. Litanies de Marchiennes . . . . .	159
XXIV. Litanies gantoises du psautier de S <sup>te</sup> Wivine . . . . .	164
† Ernest STEIN. Cyrille de Scythopolis. A propos de la nouvelle édition de ses œuvres . . . . .	169
François HALKIN. Saint Antoine le Jeune et Pétronas le vainqueur des Arabes en 863 (d'après un texte inédit) . . . . .	188
I. Les textes déjà publiés . . . . .	188
II. Le texte inédit . . . . .	193
III. Chronologie . . . . .	195
IV. Le stratège Pétronas . . . . .	199
V. Valeur de la Vie. Son auteur . . . . .	203
Édition du texte . . . . .	210
Léon HALKIN. Lettres inédites du bollandiste Du Sol- lier à l'historien Schannat (1721-1734) ( <i>à suivre</i> ). . . . .	226
Bulletin des publications hagiographiques . . . . .	257





GTU Library



3 2400 00253 1642